

Le sexe, c'est facile
L'amour, c'est une évidence
La confiance, c'est beaucoup
plus compliqué...

Effet de

VAGUE SAISON 1

Jana Rouze

Le sexe, c'est facile
L'amour, c'est une évidence
La confiance, c'est beaucoup
plus compliqué...



Effet de
VAGUE SAISON 1

Jana Rouze

EFFET DE VAGUE

Jana Rouze

EFFET DE VAGUE

roman

© 2016 Jana Rouze

À tous les enfants incassables
qui ont dû grandir trop vite.

Avertissement de l'auteure

Ce livre est une fiction.

Toute référence à des événements historiques, des personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive afin de placer la romance de Matt et Alex dans un cadre culturel. Les noms, personnages, lieux et événements utilisés par l'auteure sont issus du fruit de son imagination et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait purement fortuite.

1

ALEX

Dans la vie, il y a parfois de toutes petites décisions qui ont des conséquences incroyables sur le cours de notre existence et, des années plus tard, on se demande comment elle se serait déroulée si l'on n'avait pas pris cette petite décision mais une autre. La plupart du temps, on ne sait pas ce qu'il serait advenu. *Si seulement j'avais su ce qui allait m'arriver !*

Dans le hall d'entrée de notre clapier, j'ai encore du mal à y croire. J'en ai fini avec les études et les sempiternels sermons de ma mère à propos des filles qui n'ont pas de temps à perdre pour tracer leur route et tout ça. D'ailleurs, dans la boîte aux lettres brille ma première réponse :

« Chère Mademoiselle Sand,
Nous avons pris connaissance de votre candidature et vous remercions de l'intérêt que vous portez à la Cour Pénale Internationale de La Haye. Toutefois, notre commission

consultative a estimé que vous étiez trop jeune pour traiter des génocides, des tortures, et autres crimes bla-bla-bla... »

– Merde !

Quand on essuie un refus injustement, c'est à l'intérieur que ça se passe. Honnêtement, j'en ai marre qu'on me reproche mon âge. C'est toujours pareil. OK, j'ai trois ans d'avance, mais ça ne veut pas dire que c'est entièrement ma faute. L'excuse est pitoyable. Margo me pousse pour rentrer dans notre appartement les bras chargés de victuailles.

– Avance, Alex ! De qui est la lettre ?

– Mon rêve de gosse a dit non. Tu le crois ? Je suis sûre qu'ils n'ont même pas regardé mes notes.

– Les pauvres chéris ne savent pas à quoi ils ont échappé, se moque ma coloc' en ouvrant la porte du frigo. Allez ! On a juste le temps de ranger tout ça avant la conf.

Merde, la conférence !

Je feinte, presque triomphante :

– Tu n'es pas au courant ? Toi, moi et Leila, ne sommes plus étudiantes.

– Allez, la dernière, rouscaille-t-elle en attrapant les plats préparés que je lui passe.

J'enchaîne avec les bricks de jus d'orange, le lait, les bagels de chez Shakestars qu'on adore...

Puis, pour en finir avec cette partie importante de ma vie, j'ouvre une nouvelle note dans mon iPhone pendant que Leila, ma deuxième coloc', s'affaire dans nos placards. Non sans lancer pleine d'ironie :

– J'y crois pas ! Tu fais déjà une nouvelle liste ?

J'aime bien les listes, j'en fais tout le temps. Ça m'aide à y voir clair.

Je tape à voix haute :

1. Trouver du boulot.
2. Trouver un mec ou Max.
3. Lutter contre mon éreutophobie avant ma première plaidoirie.
4. Me faire une garde-robe spéciale bureau.
5. Remplacer les Dalloz par *Le Sexe pour Les Nuls*.

– Peut-être un peu ambitieux sur la fin, non ? ironise Leila, pleine d'humour.

– Je te connais, tu n'en feras rien, décrète Margo à son tour.

Je hausse les épaules de mépris, verrouille

mon téléphone et relève la tête pour m'apercevoir que Margo me lorgne depuis le salon en triturant une mèche blonde. Derrière elle, sur ses talons, Leila s'attarde avec un pack de bières entre les mains.

– Bah quoi ?

– Pas question de sécher, Alex ! C'est la dernière, m'assène Margo.

– Salle des actes, à 14 heures, renchérit Leila.

– Mais enfin ! Vous savez bien que la finance n'est pas ma tasse de thé. Pourquoi crois-tu que j'ai choisi pénal ? J'aime les geôles et mon jean, pas les accords petits fours autour d'une table de réunion.

Margo souffle de découragement.

– Vois-le comme la carte « Chance » du Monopoly, m'assène-t-elle à bout d'arguments.

– Je préfère nettement la carte « Allez en prison ».

– Ah, ah ! Très drôle.

Tout à coup mon téléphone clignote :

[Je sens que tu as envie d'un verre avec moi.

Bar préféré dans 15 minutes ? ;-) Max]

Max est mon meilleur ami depuis toujours.

Pour lui, je suis sa jumelle à qui on dit tout, sa copilote pour aborder les autres filles. Le voir à l'œuvre me fait toujours rire. Bref, impossible de dire non.

– C'est bon, Max me propose d'aller prendre un verre. Je vous rejoins sur place.

– Alléluia ! s'exclame Margo en levant les yeux au ciel. Merci Max. Tu peux retourner distribuer des policiers aux détenus maintenant.

Je retiens un fou rire.

– Le détenu me demandait si je préférais les « romans » policiers, Margo. Pas les « flics », dis-je tout en tapant ma réponse à Max.

Cinq minutes plus tard, je sors de la douche et traverse le salon, enroulée dans une serviette pour regagner ma chambre, la seule à être éloignée de la salle de bains. Je me demande bien pourquoi je prends cette précaution puisque personne ne me regarde jamais de toute façon.

– Alex, je dois passer au RESO, me lance Leila au moment où je vais disparaître à l'angle du couloir. On fait un bout de chemin ensemble ?

Margo en séductrice chic blonde, Leila en brune piquante romantique. Et moi en biquette des fossés maquisarde, juste au milieu. On ne peut pas être plus différentes toutes les trois. Mais on s'entend à merveille.

– Accorde-moi deux minutes, fais-je en croissant depuis ma chambre.

RESO comme résolution. Leila et moi bossons durant nos heures de loisirs dans ce centre d'aide aux femmes battues d'Aix-en-Provence. Pas que ça contribue à remplir le frigo, mais régler les emmerdes des autres est depuis toujours ma spécialité.

Margo passe ma tenue en revue :

– Un short ? Sérieusement, Alex !

J'abaisse mon regard sur mes cuisses.

– J'ai des collants noirs.

– Il s'agit d'une conférence sur les challenges de la finance, me rappelle-t-elle, pas d'un truc baba cool sur le climat.

– Et alors ? Mes fringues sont au sale.

– Moi, il me tarde de voir si MHG est à la hauteur de sa réputation, intervient Leila pour me sauver la mise. Mon frère dit qu'il mérite bien le surnom que lui ont donné les marchés.

Je ne résiste pas :

– *My Holy Grail* ? Encore un intervenant qui se croit attendu comme le Saint-Graal, dis-je avec ironie en récupérant mon sac près du canapé.

– Tu te trompes d’acronyme, poulette, me corrige Margo d’un ton sec. MHG est le nom de sa boîte. MHG Industrie fait la pluie et le beau temps dans le monde, chérie !

– Super. Et c’est quoi son surnom ?

– *Déferlante*. Tu sais, la vague scélérate qui...

Je la coupe :

– Tu veux dire qu’il sait faire une ola dans un stade ?

Margo lève les yeux au ciel, l’air de dire : « C’est mal barré », tandis que sur le seuil, Leila me rappelle qu’il est temps de partir.

Dehors, de gros nuages noirs menacent de ruiner un peu plus cette journée. Aussi, je place mes écouteurs dans mes oreilles avec *The Scientist*, ma chanson préférée, en sourdine. Ce morceau est aussi mélancolique que ma vie mais j’assume. Quelques minutes plus tard, je pousse la porte de notre bar

préféré et je cherche Max dans la salle.

– H , Sand ! m’appelle-t-il sur ma droite. Par ici.

Lorsqu’il se lève pour m’accueillir, je retrouve tout de suite cette lambda attitude chez lui qui me fait craquer. Mais c’est Max, mon meilleur ami. L’homme que je connais le mieux. Le seul homme en qui j’ai une totale confiance. Aussi je m’interdis d’y penser.

– J’ai commandé ton coco-choco et un burger végétarien pour moi, déclare-t-il en m’embrassant sur la joue. Tu en veux un ?

Avec lui, tout est simple et naturel.

– Nan merci, Max.

Je me glisse   côté de lui sur la banquette tandis qu’il abandonne les restes de son burger dans son assiette. Avec sa vie de patachon dans les hôpitaux, ce garçon se b fre de sucré ou de salé à n’importe quelle heure.

– Grande nouvelle, j’accompagne mon chef de service au Japon dans quinze jours, m’annonce-t-il très fièrement. Je compte toujours sur toi pour ma thèse, hein petit biscuit ?

Un garçon de café arrive avec une tasse de

chocolat brûlant pour moi et une bière blanche pour Max qui m'oblige à me demander en combien de temps il a avalé son burger.

– Bien sûr. Je l'ai noté dans mon portable. Attends, je regarde...

En tant que parano, je me sens obligée de vérifier. Après quoi, je repose mon mobile à côté de ma tasse. Max s'essuie les lèvres avec sa serviette en me regardant avaler ma première gorgée.

– Tu sais, Alex, maintenant que tu as fini, j'aimerais bien prendre des vacances avec toi et te sortir de tes bouquins.

– Des vacances comment ?

– En copains... ou plus si affinités, décoche-t-il avec un clin d'œil éloquent.

La salle commence doucement à se remplir. Le bavardage avec Max est chose facile, on dit ce qu'on pense mais, franchement, je l'ai vu avec tellement de filles... Comment lui dire sans le vexer ?

– Tu ne crois pas qu'être copain avec une fille revient à tuer tout le mystère qui te donne envie d'en avoir plus ?

– Toi oui ?

– C’est juste une question que je me pose.

Son sourire faiblit, comprenant où je veux en venir.

– Je ne suis pas assez mystérieux pour toi ? Je t’assure, tu n’as jamais vu ma bite, sinon tu ne dirais pas ça, élude-t-il d’un air égrillard.

– Qu’a-t-elle d’aussi mystérieux ? réponds-je en riant.

– Tu ne crois pas que je vais te le dire, raille-t-il en scrutant la couleur de sa bière. Ce serait contre-productif.

Toute à mon fou rire, je lève les yeux vers la table d’en face où deux individus en costumes sombres sont en train de s’installer. Un noir, un gris.

– Sérieux, les hommes devraient commencer par changer leurs habitudes, fais-je mécaniquement tout en continuant à les observer.

Seul le premier me fait face. Un grand Noir pas commode qu’on n’a pas l’habitude de voir dans les parages. Étrange. Le petit serpent blanc qui sort de son oreille suggère aussi qu’il vaut mieux le prendre au sérieux.

– Que faut-il que je change pour que tu viennes dans mon lit ? demande Max à ma droite.

– Déjà, tu n’aurais jamais dû faire de moi ta meilleure amie. En te mettant à nu devant moi, tu agis comme une espèce de repoussoir.

Le grand Noir me sourit puis se ravise brusquement.

– Ciel ! s’exclame Max en se frappant le front. Beauté, si tu étais nue devant moi, je ne sais pas qui tu repousserais mais certainement pas moi.

Je m’empourpre aussitôt en réalisant ce que je viens de dire.

– Idiot, ce n’est pas ce que je voulais dire et tu le sais très bien.

– Tu m’as déjà imaginé nu ?

Je ris de bon cœur, soulagée qu’il ne m’en tienne pas rigueur.

– Voilà une chose que je m’interdis, imbécile.

– Et tu y arrives ? Parce que moi, non.

– Max ! Tu es un cochon dégoûtant de me dire un truc pareil.

Il hausse les épaules, grognon.

– Je renonce. De toute façon, tu es

irré récupérable. Tu sais ce que se disent mes potes quand ils te voient ? Que tu ne dois baiser qu'en pyjama pilou ou sous des couches de vêtements.

Sans le vouloir ma voix monte d'un cran :

– C'est toi qui es irré récupérable. Quand un homme voit une femme, il la classe dans deux catégories. Soit copine pour toujours, soit baise possible. Dis-toi que si tu n'av...

Et soudain, tranchant l'espace comme un éclair :

– Vous manquez affreusement de civilité, mademoiselle, vibre une voix masculine inconnue à faire dresser les poils et fondre le reste.

Je prends un coup dans le plexus et dois cligner des yeux deux ou trois fois pour être sûre d'avoir bien entendu. La voix grave a guidé mon regard vers un autre visage : celui du costume gris. Le mec est CANON. Sa coupe a beau être courte, on dirait qu'il sort des draps tout chauds du matin. Instinctivement, je cherche les effluves du four du boulanger et du croissant chaud. J'attends l'aérosol.

Lui aussi se focalise sur moi. Pendant une seconde, il se contente de me regarder en silence comme s'il s'attendait à ce que je m'excuse. En tout cas, la force qui émane de lui montre qu'il est à l'aise dans l'adversité. Surtout dans l'adversité.

Un guerrier.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez me regarder ?

Connard.

J'en ai le souffle coupé avec une vague envie de le gifler. Je sais que je le dévisage d'une façon inconvenante. Inutile de me le rappeler. Le hic, c'est qu'après sa remarque, détourner le regard serait un signe de soumission. Le soutenir : un défi. Aussi, je tiens bon.

L'ennui aussi, c'est que, face à son calme, aucune remarque intelligente ne me vient. Mieux encore, je perds tous mes moyens. Ce qui est assez révélateur, car même face aux détenus ou aux geôliers bien décidés à me déstabiliser parce que je suis une fille, je ne perds jamais mes moyens. Or là, je suis muette.

Max pose sa main sur mon avant-bras.

– Laisse tomber, me conseille Max. Il faut absolument que l'on reprenne cette conversation dans un lieu plus approprié.

La conversation en question est devenue le cadet de mes soucis. Bizarrement, l'atmosphère a changé dans la salle. Ce type est trop calme et moi, trop muette. Avec le besoin de comprendre ce qui m'arrive, je tente des regards furtifs vers la table d'en face. Lui par contre, m'ignore totalement. Il fixe sa tasse de café, les sourcils rapprochés, comme s'il voulait lire dedans.

Arrête, Alex ! Fiche la paix à ce type.

Pour ce que j'en ai vu, cet homme est assurément le spécimen le plus sexy de la planète mais aussi le moins chaleureux. Ce n'est pas une question d'allure, ni de posture ; il dégage une impression de confiance en soi que peu de gens ont. Ou d'arrogance pas possible. D'où vient une telle assurance ?

– Et si on partait le week-end prochain ? suggère Max, bien décidé à changer de sujet. Je veux approfondir ce problème de mystère.

– Hein ? Je croyais que j'étais irrécupérable.

– Tu ne veux pas que j'aille au fond des

choses ?

– Max ! Tu es lourd, dis-je en essayant d’avoir l’air fâchée.

Impossible d’en vouloir à ce garçon. Mon record ? Cinq minutes.

– Tu n’aimerais pas me sentir lourd ?

Pitié. Je plonge mon visage entre mes mains pour ne plus rien entendre.

– Tu es vraiment irrécupérable. Je m’en vais. Je me lève pour lui dire au revoir.

– On se fait une toile, lundi ? Si tu ne viens pas, il ne me restera plus qu’à aller draguer dans un cinéma devant le genre de bonne daube qu’aiment les filles. Pitié, évite-moi ça.

– Maxime Elio Segal ! Va bosser ou j’appelle ta mère !

– SUIVANNANTE ! lance-t-il d’un ton retentissant avant de sortir.

J’éclate de rire.

Maintenant que je suis debout et seule, le Guerrier me déshabille des yeux de haut en bas. Il a l’air curieux sans plus, comme si on venait de lui mettre sous les yeux un plat de nouilles qu’il n’a pas commandé. Normal. Beau comme il est, c’est le mannequin de

lingerie qui doit l'intéresser. Autant dire que je ne me fais pas prier pour m'asseoir. Pour mieux l'ignorer, je décide de répondre au dernier message de ma mère avant qu'elle me harcèle.

Mais je ne suis pas encore assez calme. Ou alors je me sens épiée. Mes doigts tremblent en écrivant un message pourtant pas très compliqué. Le correcteur d'orthographe s'en mêle. Bref, je m'énerve et mon portable bascule entre mes doigts pour atterrir magnifiquement dans ma tasse de chocolat. Oh, non ! Je regarde ma main sans y croire : mon iPhone blanc est couvert de cacao.

Reste calme, Alex ! Cool.

Afin de me rassurer, je me repasse mentalement les huit conseils du fabricant pour sauver un iPhone de la noyade. C'est simple, je les ai appris par cœur. Procédure d'urgence :

1. Retirer autant de liquide que possible : j'éponge avec un Kleenex.
2. Retirer la coque : j'en ai pas. Ça gagne du temps.
3. Éteindre le portable : j'appuie sur le bouton

d'alimentation. Rien.

4. Absorber le liquide avec une chaussette : un collant ça irait ? Je délibère.

5. Sécher. Un souffleur. Il me faut un souffleur. Toutes les toilettes ont un séchoir à main, non ?

Je décide de foncer aux toilettes. Ne cours pas, imbécile ! Choc de portable plus noyade, il n'y survivra pas.

Une fois seule, je pose mon sac sur la tablette des lavabos et m'autorise une grande respiration. Ça existe des yeux pareils ? Un saphir si profond qu'il en est presque noir et des cils si longs qu'ils touchent presque ses arcades.

Reprends-toi, bon sang !

L'instant est crucial. Après un passage éclair par les toilettes dames pour retirer mes collants, j'en ressors en short, les jambes nues dans mes mocassins. Ridicule. Le cœur serré, je frotte l'écran avec le lycra, puis les côtés et le dos de mon mobile afin d'enlever les traces restantes. Finalement, ça marche encore mieux que les chaussettes. Plus tard, je pourrai même

en rire. Maintenant, le séchage, mais d'abord, se laver les mains.

Stop, Alex ! Feu rouge.

Il s'agit d'éviter au patient une seconde noyade. Je place délicatement l'iPhone derrière mon sac pour le protéger des éclaboussures. Pleine d'espoir, je me penche en avant sur le lavabo, j'appuie sur le distributeur de savon liquide. Oh, non ! Le truc s'emballé, j'en mets partout. Je me sers de mon coude pour actionner le bouton presseur du robinet. Catastrophe ! L'eau crache à pleine pression comme s'il y avait eu une coupure. Ça gicle droit sur mon short. Oh, bonté !

Décidément, ce n'est pas mon jour. Je finis rapidement de me laver les mains puis, sans trop réfléchir, je descends le petit vêtement sur mes fesses quand un grognement derrière moi m'interrompt à mi-parcours :

– Vous avez conscience de votre comportement ? siffle une voix tranchante d'une beauté brute.

Crise cardiaque !

Je fais un bond en l'air en remontant tout en

même temps : le short sur mes fesses, mon cœur dans ma bouche, et mon regard dans le miroir. Le Guerrier est planté sur le seuil à zieuter mes fesses. Et l'eau continue de couler. Pour rien.

Il va arrêter de me faire la morale, oui ?

– Oh, ça va ! C'est parce que je suis mouillée.

Aïe, moment gênant.

– Et vous pensez que je peux faire quelque chose pour vous ?

Dit à voix basse, c'est encore pire.

– Vous ? Faire quelque chose pour moi ? Vous êtes aussi aimable qu'une porte de prison !

Le silence qu'il m'inflige alors me fait mal.

Comme si ma sottise ne valait rien de mieux que son indifférence, ses yeux se posent une dernière fois sur moi avant de me contourner pour rejoindre les lavabos, m'empêchant par la même occasion de m'excuser ou de le défier. Peu importe. Prise à mon propre piège, je choisis de l'imiter en l'ignorant comme si j'avais eu l'idée en premier.

Enfin, ce n'est pas comme s'il n'avait jamais vu une culotte de sa vie ? Avec la tête qu'il a, elles doivent tomber à ses pieds comme des

mouches. Je réfléchis rapidement à celle que j'ai mise ce matin : un modèle en coton blanc plus confortable que glamour. Mes culottes quoi !

On s'en fout, Alex ! Secoue-toi !

Je me retourne vers le mur pour situer le séchoir à main. Un pas. Je n'ai qu'un pas à faire avant de pouvoir sortir le plus vite possible de cette pièce. Pas la mer à boire. Eh bien non ! Mon talon de cuir glisse sur une flaque de savon et je pars à la renverse.

– Oooooooooohhhh... merde ! fais-je en décollant, comme arrachée du sol, la taille encerclée par des bras puissants.

Tout s'est passé trop vite. Ou c'est moi qui lui suis tombée dessus, ou c'est lui qui m'a rattrapée. Pas facile à dire. En tout cas, avant même de m'en apercevoir, je me retrouve en sécurité, blottie contre lui, le dos contre son torse « hyperionnesque », mes fesses collées contre une érection.

Attends ! Une érection ?

Encore un moment gênant, ça faisait longtemps.

Quelque chose de chaud et de lourd nous

enveloppe alors. Son odeur. Une odeur indescriptible qui m'empêche d'avoir peur, à me rendre claustrophobe. Pas une odeur superficielle dans le but de sentir bon, non. La sienne, c'est... comment dire ? Autre chose. Je me sens rougir tandis qu'il m'aide à me relever en émettant un bruit de gorge bizarre. Est-ce qu'il pense que je suis bâtie comme une gamine ?

– Vous pouvez vous retirer, râle-t-il d'une voix sourde en lissant sa veste.

– Me retirer ? Vous voulez dire vous laisser... seul ?

Le Guerrier suit mon regard vers les toilettes hommes et fronce les sourcils.

– Si vous essayez de me faire des avances pour me faire entrer là-dedans avec vous, je vous préviens, ça ne marche pas avec moi.

Charmant ! Vraiment A-DO-RA-BLE.

Comme si je voulais l'entraîner là-dedans, moi ! Il m'a fallu un an pour mettre la main dans le boxer de Patrick Sullivan, le seul type dont j'ai cru être amoureuse. J'ai compris, ce type est définitivement un abruti. Tout en faisant volte-face vers le séchoir à main, je

marmonne assez bas ce que je pense tout haut :
« Si ça se trouve, c'est le gay de *Mortal Kombat* ».

Aussi sec, il me fait pivoter face à lui.

– Attention à vous ! Je n'essaierai même pas d'être délicat.

Fuis !

Impossible. De près, ce qui me frappe chez lui, c'est ce regard martial, fixe, sans ciller, difficile à soutenir, qui rend toute émotion indétectable. Qui est-il ? De surcroît, il a vraiment un accent infernal quand il parle. Une manière de sortir tous les mots en un seul. À côté de lui, je parle lentement comme si j'étais idiot.

Merde, je suis avocate.

Je devrais savoir parler, non ?

– Ça vous arrive d'être gentil ? dis-je en m'efforçant d'être plus polie tout en me reprochant immédiatement la platitude de la remarque.

Deux éclats saphir fascinants testent ma résistance. Regard que je soutiens moi aussi pour ne pas perdre la face.

– Approche, m'ordonne le Guerrier sans me

quitter des yeux.

Là, ça m'étonne.

J'avance vers lui et je sens sa main appuyer légèrement sur le bas de mon dos. À présent, il n'est plus question de me renvoyer. Au contraire, il m'attire contre lui. Le bel indifférent daigne même me sourire. Sans essayer d'avoir l'air sympathique pour autant. Son arrogance naturelle l'en empêche, de toute façon.

Qu'est-ce qu'il sent bon ! Il sent le vent.

– Une orgueilleuse ne doit pas s'écarter du chemin. Compris ?

J'éclate de rire :

– Alors, maintenant, je suis orgueilleuse parce que je vous regarde ?

Le Guerrier fixe ma bouche en mordant la sienne. Je vois bien qu'il se paie ma tête avec ce sourire qu'il retient. Sans me toucher, il m'oblige à reculer contre la cloison en me traquant des yeux comme s'il piégeait un animal.

Pour s'arrêter à quelques centimètres.

– Trop proche ? demande-t-il d'un air galant.

Je n'ai jamais rien entendu d'aussi sexy.

– Trop proche pour quoi ?

– N’aies crainte, te toucher n’est pas dans mes prérogatives, m’informe-t-il droit dans les yeux. Mais je ne veux pas te parler sans voir ton visage.

Ça commence à m’agacer toutes ces précautions. J’ai certainement côtoyé plus de pervers que lui. L’ennui, c’est qu’il suffirait que cette voix basse me murmure des choses excitantes pour me donner du plaisir. Même le « tu » est excitant dans sa bouche. Il m’aspire, m’honore, me trouble. D’ailleurs, je sens malgré moi une chaleur naître le long de mes jambes. Il se passe clairement quelque chose avec mes hormones. Je n’ai plus aucun contrôle.

– Tu réalises ce que tu dis quand tu annonces à un homme que tu es mouillée ?

J’ai du mal à tenir le choc.

– Qu’est-ce qui vous fait croire que vous pouvez me parler ainsi ? fais-je de nouveau irritée. J’ai senti votre joie alors, hein ?

Le Guerrier lève un sourcil, clairement surpris.

– Tu me trouves joyeux ?

– Vous savez bien, dis-je en fixant son pantalon.

Perplexe, il suit mon regard vers sa braguette.

– Alors, c’est comme ça que tu appelles une érection ? Intéressant.

Notre conversation sort dangereusement des sentiers battus.

– Vous voulez rire ? Parce que vous avez vu une culotte de coton ?

– J’aime regarder, confesse-t-il d’une voix rauque encore plus basse que d’ordinaire tout en posant ses mains de part et d’autre de ma tête.

Trop près. Je sens sa chaleur, son savon, son dentifrice mentholé. S’il bougeait juste un peu la tête, ses lèvres seraient sur les miennes.

– Que voulez-vous regarder ?

– Toi. Tout ce que tu me montreras.

Mes jambes flageolent, je dois bloquer le dos pour ne pas lui montrer.

– Allez-y doucement quand même.

Encore plus proche.

– J’irai aussi doucement ou aussi vite que tu voudras, me souffle-t-il à l’oreille.

Punaise ! Je refuse de rougir. Je RE-FU-SE !

Est-ce que quelque chose le gêne seulement ? Le Guerrier a l'impolitesse provocatrice d'un voyou mais je voudrais bien avoir le dernier mot.

– J'adore quand tu rougis pour moi seul. Ça me donne envie de t'embrasser.

– Q... quoi ?

Dans l'instant, mon cœur cesse de respirer.

Je n'ai jamais été embrassée de la sorte. Ce n'est pas un baiser. Ni même un baiser profond de cinéma avec la langue et tout. Il ne va pas jusque-là. Il ne me touche même pas. Et pourtant, c'est plus. Beaucoup plus. Infiniment plus. Il caresse mes lèvres entre les siennes, chacune individuellement. Il les goûte avec une infinie douceur, jouant avec ses dents, prenant tout son temps.

Le genre de baiser à vous faire subir une lobotomie, vous rendre toute floconneuse et vous ôter la moindre résistance. Ce guerrier est un danger pour ma culotte. Beaucoup trop doué avec sa bouche pour qu'on le laisse faire. Stop ! Je le repousse des mains, il recule, surpris.

– Je me suis égarée, dis-je en guise d'excuse.

Il me fixe avec aplomb.

– Tu en as envie mais tu as peur.

Pendant un moment, le Guerrier ne fait rien d'autre que m'observer comme s'il attendait une confirmation. Il a raison. J'ai très envie... de tout et ça m'effraie. Ça ne peut pas être réel. Cet homme est un fantasma directement sorti de mon imagination. Mes lèvres devenues insensibles se mettent à trembler sous le poids de l'envie. Je regarde les siennes et je ne sais plus ce que je dis :

– Tes lèvres sont froides.

Un petit rire bref, séduisant.

– Réchauffe-les.

Ses lèvres sont sur moi sans que je sache qui a attiré l'autre. En fait, je ne veux pas le savoir parce qu'il semblerait bien que ce soit moi. En tout cas, je l'embrasse comme si j'allais mourir demain. Je le sens reprendre sa respiration, il m'attrape par les hanches et me ramène contre lui. De mon côté, j'enfonce mes doigts dans ses cheveux et je tire dessus pour le retenir, ce qui le fait grogner dans ma bouche et m'excite davantage. Rapidement, nos corps se mélangent comme s'il n'existait

plus aucune frontière entre les deux. C'est à la fois doux, violent, avide et ravageur. *Oh, mon Dieu !*

Surpris par ma fougue, il râle et s'écarte de moi.

– Tu sais ce que tu fais au moins ?

M'en fous ! Je suis si perturbée que je n'arrive plus à penser. Si seulement il ne me faisait pas autant d'effet. Je le regarde et la douleur grandit. Je n'ai jamais ressenti une telle impatience pour un homme. Un cookie, oui, pas un homme.

– Tu gardes les yeux ouverts, comme ça, quand tu es sur le point de jouir ? J'espère que oui, tu es magnifique.

Personne ne m'a jamais dit un truc pareil. Je prends un violent coup de chaud. J'ai à peine conscience qu'il déplace ma main droite en la glissant entre nous. Et brusquement, je sais où il va.

– Regarde dans quel état tu m'as mis.

Ça ne peut pas être réel. Cet homme est un fantôme. Voilà, je suis en train de rêver. Du coup, une extraordinaire bouffée de confiance m'envahit, j'ouvre sa braguette sans aucune

hésitation. C'est tellement intime, tellement confidentiel que je me sens honorée. Ou confuse. Surtout si l'on considère qu'il durcit à vue d'œil.

– Désolée, dis-je en me sentant rougir.

– Ne t'excuse pas. Pas pour ça, me chuchote-t-il dans le cou.

J'ai chaud, très chaud et très envie.

– Ne t'inquiète pas, je ne te touche pas. Mais toi, touche-moi comme tu aimes, m'encourage-t-il tout en continuant à éveiller de drôles de sensations sous mon oreille avec ses lèvres.

Cette perspective me rassure. Il me laisse le capturer maladroitement... une barre de chair, douce comme la soie. Agréable à toucher. Il est si doux, impossible de rompre le contact. C'est trop bon. Lui a posé son front contre la cloison, les yeux clos, la bouche légèrement entrouverte.

– Aaaaah ! c'est bon... Mon Dieu, et c'est seulement ta main !

Mais qu'est-ce qu'on est en train de fabriquer ?

Au moment où il ouvre les yeux, il y a de la

souffrance sous ses prunelles, une sorte de faille bizarre qui me donne envie de le protéger. Sauf qu'il retire ma main et remonte sa braguette.

Je le vois réfléchir à toute allure :

– Vous êtes majeure au moins ?

– Je vous promets que oui. J'ai vingt-deux ans.

Un léger sourire retrousse ses lèvres. Son regard me détaille inlassablement, comme s'il pouvait tout se permettre. Ce n'est pas un regard qui déshabille. Non. Comme pour ses baisers, le sien c'est... autre chose. Son regard prend possession, comme si j'étais chose acquise, que je le veuille ou non.

Aucun autre homme ne m'a regardée comme ça.

– Vous êtes... libre ?

Je dois déglutir avant de répondre :

– Oui.

– Accro aux médocs ?

– Non.

– Crack ou autres saletés ?

– Non.

Le silence pèse du plomb après ces questions. Je me demande à quoi tout ça rime. Je cherche

la réponse sur son visage. Il me fixe toujours, l'air de mener une étrange bataille intérieure. Le cœur battant, j'attends qu'il décide de mon sort. Mais ce silence, ce calme chez lui, c'est... troublant. Anormal.

– Demande-moi, fait-il d'une voix calme.

– Que *moi* je vous demande ? Pourquoi je ferais ça ?

Le Guerrier me gratifie alors d'un sourire indulgent, comme s'il parlait à une enfant têtue.

– Tu en fais trop là. Cette demande, ce n'est rien. Il n'y a aucune intention cachée. J'ai besoin de savoir ce que, *toi*, tu veux. Ce que tu veux vraiment.

En même temps, quelque chose vibre dans la poche de sa veste. Il recule et me fait signe d'attendre en sortant un iPhone anthracite. Ce qui me rappelle où je suis, et surtout, qu'il est un inconnu. Impossible.

Sors d'ici tout de suite, Alex !

Un reste de raison ou d'éducation vient me donner le top du départ, j'attrape à l'aveugle mon sac en tissu bariolé posé près du lavabo. Tout se passe très vite. Trop vite. En un éclair,

il me retient par le bras :

– Ton nom !

– Civilité. Il paraît que j'en manque !

Et toc ! Le Guerrier écarquille les yeux, ahuri par ma réponse, et me relâche pour se concentrer sur son mobile.

Une fois dehors, je me précipite vers la fontaine circulaire pour m'inonder le visage. J'atterris. Comment ai-je fait pour oublier ? Je n'ai pas peur des hommes. Des psychopathes, des pervers et des gros méchants, j'en côtoie tous les jours. Ce qui me terrifie, c'est l'approche du mâle capable de me faire perdre totalement la raison. En quelques secondes. Comme lui.

Et ça, c'est hors de question !

ALEX

Dieu merci, je ne vais pas le revoir !

Certes, les grands horlogers du temps règlent les mécanismes du destin à notre place, mais quand même, c'était chaud bouillant. Là, tout de suite, je n'ai aucune envie de réfléchir à ce qui vient de se passer.

Au fond, tout le monde s'en moque.

Alors, j'avance en regardant les gros nuages noirs qui semblent vouloir fermer l'horizon. Le ciel gronde, ça ne va pas tarder à tomber. J'aime bien quand il pleut. Il y a comme une odeur d'amour, de corps qui se rejoignent sous un parapluie. Ça m'évoque les photos de Doisneau, les flaques, les jambes de femmes qui enjambent les rigoles. Bref, ça aère mon esprit.

Un craquement m'oblige à accélérer. Le ciel vient de s'ouvrir. Tout le monde se met à courir, comme si, soudain, les rues

s'éveillaient. Je vais où ?

Zut, la conférence. Quelle heure est-il ?

Margo va me tuer si je suis en retard. Machinalement, je lève mon poignet gauche à hauteur de mes yeux. Pas de montre. Je m'abrite sous un porche et plonge la main dans mon sac. Pas de portable. Oh non, pas ça... Dans ma précipitation, je l'ai laissé sur la tablette. La seule chose au monde que je ne suis pas censée perdre au moment où je cherche du boulot, je l'ai perdue. Problème, je n'ai aucun moyen d'en racheter un autre avant d'avoir trouvé un job. Et justement, comment trouver un job sans téléphone ? Super. C'est génial.

Quelques minutes plus tard, je secoue mon pull des gouttes d'eau, décolle quelques mèches trempées de mon visage, et me fraie un chemin parmi la foule d'étudiants agglutinés sur le perron du bâtiment central.

À l'intérieur, l'agitation est à son comble.

Le bourdonnement des voix virevolte sous les hauts plafonds de la Salle des actes. En me hissant sur une chaise, je repère facilement Leila et Margo entourant une chaise vide qui

m'est probablement destinée. Pile dans les premiers rangs. Elles font une drôle de tête en me voyant arriver.

– Quoi ?

– Tu as l'air d'un lapin affolé pris dans les phares d'une bagnole, commente Margo.

Elles fixent mes cuisses nues, bien trop blanches pour ne pas être remarquées.

– Oh, ça va, j'ai filé mes collants !

– Tu fuyais quoi cette fois ?

– L'averse. C'est blindé ici, non ? dis-je en regardant autour de moi.

Maintenant, elles me regardent toutes les deux comme si je venais de dire le truc le plus débile qui soit. Super. J'adore être à la traîne.

– J'ai dit une bêtise ?

– MHG n'accorde jamais d'interview, m'explique patiemment Leila.

– Alors évidemment, ça attire du monde, termine Margo.

Je hausse les épaules.

– Encore un mécréant imbu de sa personne.

– Pas du tout, corrige Margo. Matt Garrett est connu pour son silence auprès des journalistes. Par exemple, il y a eu ce créateur

de logiciel nouvellement embauché. Le type était si content d'avoir intégré le groupe MHG qu'il a immédiatement créé un blog sur son nouveau patron. Rien de méchant, il parlait de ses goûts, de ses habitudes, ce genre de choses. Garrett l'a viré dès qu'il l'a su. Seule sa RP communique et aucune information personnelle ne filtre. Bref, il est bizarre et probablement un peu dérangé.

Je la fixe.

– Mais de quoi tu parles ? C'est un avocat d'affaires.

Margo se frappe le front.

– Ça t'arrive de lire les pages business, Alex ?

– Non, mais j'ai vu sa tronche dans la page 3 du *Sun*. Grand, brun, cheveux noués sur la nuque. Supporter de Manchester United. Il posait dans leur maillot avec une pin-up topless.

Elle lève les yeux au ciel.

– Eh bien, tu t'es trompée de page et de frère. Matt Garrett est l'homme d'affaires de trente ans le plus brillant des États-Unis. La légende dit qu'il a fait fortune en trois jours alors qu'il n'était que stagiaire. Pas mal, non ?

Je réfléchis :

– J’ai vu qui alors ?

– Son frère. Paul Garrett, avocat britannique né à Durham. Pas loin de Manchester.

En clair, j’aurais pu m’éviter cette corvée. Sauf qu’il est trop tard pour changer d’avis. L’estrade s’agite avec l’arrivée de notre doyen toujours aussi mal fagoté. J’ai horreur d’être devant la tribune. Dans un ultime espoir, je profite de la cohue pour chercher mon mobile au fond de mon sac en l’ouvrant en grand sur mes genoux. Je sors tout mon barda.

Leurs chuchotements passent par-dessus ma tête :

– Jésus Marie Joseph ! s’écrie Leila.

– Dis-moi, Leila, tu n’es pas musulmane ?

– Si, mais vise *la Déferlante* ! Il va nous falloir un double Mojito.

– La vache ! Quel homme ! On dirait qu’il a raté la salle de bains. Tu crois qu’il vient de baiser ?

– Margo ! s’insurge Leila.

– Ben quoi ? Il baise pas, tu crois ?

– Ce mec, c’est l’idéal masculin, soupire Leila, d’un ton énamouré.

Je ris, elles sont vraiment à fond. Au même moment, les gens se lèvent pour une standing ovation. Margo m'agrippe par le bras.

– Alex, lève-toi.

Je suis le mouvement et fais un bond de dix mètres en arrière.

Pourquoi il est là, d'abord ? Non, sérieux. Qu'est-ce qu'un guerrier aux allures de voyou fait avec des étudiants ? Sa place n'est-elle pas sur les champs de bataille plutôt qu'avec nous ? Je fixe mes pieds. Mon barda s'est écrasé au sol de la façon la moins élégante possible. La fille devant moi s'est agenouillée avec l'évidente intention de m'aider à tout ramasser. Deux autres la regardent faire. Bref, j'attire l'attention de tout le rang.

– Saleté ! je m'exclame en plongeant la rejoindre.

Gênée d'avoir parlé trop fort, je lève les yeux autour de moi. Le juron a fixé le regard du guerrier. Vu l'étonnement qui s'affiche sur son visage, je devine qu'il se pose la même question que moi.

Margo s'accroupit pour m'aider :

– Qu'est-ce qui t'arrive, poulette ?

Elles ne vont pas toutes s’y mettre, si ? Je ramasse mes affaires et me redresse en ignorant la question au moment où la salle se rassoit dans un infâme brouhaha. Génial, encore à contresens. Mal à l’aise, je me tasse dans mon siège pendant que le doyen de notre faculté prend la parole pour présenter notre invité :

Matthew Harrel-Garrett,
Diplômé de Harvard et du MIT Sloan School
Titulaire de deux MBAs obtenus *summa cum laude*
International Finance and Capital Market & Value Investing
Program
Ancien élève du Stuyvesant High School.
Intel Science Talent Search de mathématiques.
Président-Directeur Général de MHG Industrie.

Vous reprendrez bien un peu de cerveau !

Je me sens pâlir. Sérieusement, je ne pouvais pas prévoir qu’il aurait un cerveau en plus d’avoir une gueule pareille ! C’est juste une erreur de casting. Ça ne devrait pas être permis ce genre d’arnaque. Maintenant, j’en suis sûre, il a vraiment dû me prendre pour une gourdasse.

Autre bémol, l’homme fait la tronche. Pas un

sourire. Confortablement assis dans son fauteuil, il regarde la pluie tomber derrière les fenêtres sans nous prêter attention. Sincèrement, tant mieux, c'est suffisamment pénible comme ça.

Margo se penche vers moi :

– Comment tu le trouves ? m'interroge-t-elle alors qu'il s'avance vers le pupitre.

Je le regarde.

Quelque chose ne va pas. Ses gestes sont décontractés mais c'est une décontraction étudiée, résultats d'années d'entraînement. Je sais faire la différence et je ne me trompe pas.

– Froid, dur et riche, dis-je sans révéler le fond de ma pensée.

– Mouais ! Trois bruits pendant l'acte : bâillement, rissette et soupir.

J'éclate de rire au moment où la salle fait silence. Ce qui oblige le Guerrier à m'attendre pour commencer. Et merde...

– Bonjour. Je m'appelle Matt Garrett, commence-t-il en me fixant.

J'ai l'impression de flotter.

– À la demande de votre doyen, je vais évoquer les changements nécessaires liés à la

régulation des marchés, ajoute-t-il pour la salle.

D'entrée, il a capté son auditoire.

– Jacques Ruffié disait : « Il n'y a d'éthique que lorsqu'il y a de la liberté ». En ce qui me concerne, je ne conçois pas la liberté de racheter des entreprises sans éthique. Nous pouvons être féroces, mais pas malveillants.

Ce qui, sans vouloir jouer à la garce, m'énerve étrangement.

Je glisse à Margo :

– C'est quoi cet accent pas possible ? Il parle français comme un présentateur de la BBC et l'anglais britannique comme un Canadien.

– Garrett est né dans une famille riche. Son père est une légende du barreau britannique. Sa mère a une galerie d'art assez connue à New York. L'Artbavar. J'imagine qu'il a pris des deux.

– Ses parents sont divorcés ?

– Ouais ! Il a deux frères qui bossent avec lui. Un de chaque côté.

Sa performance s'achève trois quarts d'heure plus tard dans un silence quasi religieux, seulement ponctué d'interjections ou

d'intonations appropriées.

– À mon arrivée, on m'a gentiment rappelé qu'il était de règle de donner aux plus jeunes un conseil avisé. On pensait peut-être que je n'en aurais pas l'idée compte tenu de ma réputation. Je vais faire mieux, je vais vous en donner deux.

La salle s'esclaffe. Je me tourne discrètement vers Leila :

– Elle dit quoi sa réputation ?

– Affreuse. MHG ne négocie jamais. L'homme est très difficile à approcher. Il n'accorde aucun entretien, ne répond jamais à ses mails et ses raids sont aussi fracassants qu'une vague de trente mètres. Tu vois le genre.

Je cherche à voir la tête qu'il fait. Ses yeux se posent sur moi quelques secondes avant de continuer :

– Premier conseil : agissez par instinct. L'instinct repose sur une base scientifique. Il est raisonnable, contrôlé et sélectif. Dans les affaires, c'est l'instinct qui doit vous guider, pas le chasseur qui est en vous.

Une voix s'élève dans la salle :

– Moins énigmatique, s’il vous plaît !

Le Guerrier jette un regard circulaire à la salle, l’air de réfléchir à la remarque et grimace comme si c’était une corvée.

Puis, il secoue la tête et reprend :

– Alors, prenons un exemple. Imaginez, vous êtes chasseur. Vous rencontrez une personne qui, de prime abord, vous attire. L’autre est réceptif. Vous vous engagez dans cette voie grâce à un processus de séduction *amicale*.

Il est encore plus beau quand il parle.

– Si vous respectez bien les étapes de la drague, vous finissez par voir votre envie de possession se réaliser. Bravo, vous avez gagné. Et après ?

Il pointe un garçon brun au premier rang :

– Vous, là. Que se passe-t-il une fois votre désir assouvi ?

– Euh... je passe à une autre, glousse le brun avec un regard inquiet à la fille à côté de lui.

– Exact ! Si vous n’êtes que chasseur, le plaisir de la chasse s’arrête quand votre proie est coincée. Progressivement, tout vous excède en elle. Que faites-vous alors pour vous en libérer ?

Une autre voix dans le fond :

– Je la vire !

Les rires fusent dans la salle.

Sauf lui.

– C’est là que c’est pervers. Vous ne la virez pas, vous la détruisez. Pour l’être humain, il est plus facile de saboter quelque chose que d’admettre que cet achat vous a lassé. Pour cette raison, je préfère les offres hostiles. Elles font moins de dégâts.

J’interroge Leila du regard.

– À mon avis, le mec est invivable, siffle-t-elle un peu déçue.

Je réfléchis un instant. Un truc sonne faux chez lui. Ce type est tellement sûr de lui que je me demande s’il n’est pas simplement en train de nous présenter une version bêta-test de lui-même. Pourquoi ? Qu’est-ce qu’il cache ?

– Autre conseil : jouez. D’abord parce que l’homme est fait pour jouer. Ensuite, on apprend à connaître un adversaire en le regardant jouer. Je ne vais pas vous souhaiter bonne chance.

Son regard sombre se pose sur moi.

– La seule chance que vous avez est celle que

vous méritez. Vous n'aurez jamais une deuxième chance de faire bonne impression. Maintenant, je répondrai à quelques questions après avoir bu un verre d'eau.

Ce regard me dit que j'ai raté la mienne. Ce qui montre bien que je ne l'intéresse pas. Son expression s'éteint, il détourne la tête vers l'estrade.

C'est fini.

Une secrétaire rosissante lui apporte un verre d'eau, s'attarde en cherchant à croiser son regard. Un mot et elle le suit. J'en suis sûre. Il la remercie sans sourire, d'un bref hochement de tête. Dans la mienne, les événements se précipitent bien trop vite. J'ai raté ma chance. Bon et alors ? Pourquoi ça m'énerve ?

On s'en fout, non ?

Respire, Alex ! Inspire, expire et recommence.

Je dois sortir de là. Rien de tel que la pluie pour tout effacer.

– Tu es toute pâle, s'inquiète fort à propos Margo en posant sa main sur mon épaule. Ça va ?

– Je me sens barbouillée. On se retrouve à l'appart.

– Moi, je vais tenter ma chance, s’amuse-t-elle avec un clin d’œil.

Elle s’écarte pour me laisser sortir du rang.

– Comment je suis ? fait-elle tout émoustillée. Sa robe près du corps lui va bien. Je reluque ses seins drapés par l’étoffe. J’ai toujours envié son assurance en matière de séduction. Margo a tellement confiance en elle. Pas comme moi. Il n’y a que dans le boulot où je ne doute de rien. Mais bon...Tout ce que ça me rapportera, c’est d’être un jour l’employée du mois.

– Superbe, Margo. Tu vas lui plaire.

Brusquement, il me faut de l’air.

En quelques minutes, j’atteins le couloir ouvert sur l’extérieur et me penche par-dessus la rambarde, offrant mon visage à la pluie. L’humidité de l’air est bénéfique, la nausée s’éloigne. Enfin. Je m’engouffre sous la pluie battante et me dirige vers la bibliothèque.

Je me fonds dans le paysage.

ALEX

Le week-end traîne en longueur avec ce sentiment étrange de ne plus rien avoir à faire après des mois de dur labeur. Une brouille seulement, j'ai les pieds en compote. J'ai passé une grande partie de mon samedi à courir comme un malade pour éviter de penser. Courir sans musique. Où avais-je la tête ? Autant dire que je ne suis pas pressée de sortir du lit.

– Alex ? Tu es réveillée ?

– Fous le camp !

– Bouge ! Tu as une livraison.

– Arrête tes conneries. On est dimanche.

J'ouvre un œil. Une tête blonde en bataille a pris appui contre le mur de ma chambre. La brindille en pyjama n'a pas l'air plus réveillée que moi. Je tape dans mon oreiller.

– Il est quelle heure ?

– À peine neuf heures.

– Qu'est-ce que tu fiches debout dans ce cas ?

– Il fallait bien que quelqu’un ouvre la porte, marmonne-t-elle.

Je sors du lit et jette un coup d’œil dans ma glace au passage. Atroce. On dirait que je me suis battue avec un ours. La sono et la voix d’Ellie Goulding guident mes pas au radar vers le salon. Margo est assise en tailleur sur notre tapis devant une grande boîte damassée ivoire entourée d’un luxueux ruban de satin bleu.

Pour moi ?

– Ce n’est pas une erreur, proclame-t-elle en bâillant. Le livreur m’a remis une carte pour « Alexiane Joanna Sand », ajoute-t-elle en me tendant une enveloppe blanche.

J’ouvre l’enveloppe en premier :

C’est une chose merveilleuse que l’instinct.
William Shakespeare est mon auteur préféré.
Peut-être vous attendez-vous à des excuses ?
Je n’ai pas envie de m’excuser.

C’est quoi cette connerie ?

J’ai du mal à réaliser que tout ça est bien réel. J’ôte le couvercle. La boîte contient une brassée de roses d’un blanc crémeux au

parfum d'églantine étonnamment capiteux. Un petit sourire moqueur naît sur mes lèvres.

Deuxième chance ?

– Wouah ! Pas ordinaire comme bouquet, s'exclame Margo en découvrant le contenu. Ces roses proviennent d'un jardin, pas d'un fleuriste.

– Tu as raison, ce n'est pas banal.

Comment a-t-il eu mon nom et mon adresse ?

– En tout cas, faire livrer les roses d'un jardin un dimanche matin, le geste est grandiose, proclame Margo. C'est qui ?

Je retourne la carte entre mes doigts.

– La carte n'est pas signée.

– Un admirateur inconnu ? Tu dois bien avoir une idée.

Elle n'a pas besoin de le savoir. Pas pour l'instant du moins. Je n'ai aucune envie d'entendre ses commentaires sur la fille coincée dans ses bouquins. Pour elle, de bien des manières, je sors du couvent.

– Je ne suis pas assez réveillée pour réfléchir. Tu veux un café ?

– On n'a plus de café, bougonne-t-elle.

– Un thé ?

Sherlock fronce les sourcils.

– Il faut vraiment que tu commences à ouvrir les yeux. Elle dit quoi la carte ?

– Elle parle de Shakespeare.

– Ah ! Tu as tapé dans l'œil d'un intellectuel. Un prof qui se déclare maintenant que tu n'es plus dans sa classe ?

– Mais non.

Je lui jette un coup d'œil. Depuis qu'elle est rentrée bredouille de la conférence, Margo développe un syndrome connu par Leila et moi sous le nom de : « N'y touchez pas, je n'ai pas dit mon dernier mot. » Mais sincèrement, j'étais trop heureuse de la voir faire chou blanc.

– Montre-moi l'écriture, insiste-t-elle.

Pas question, elle serait capable de la reconnaître. Je plaque le petit bristol sur ma poitrine dans un réflexe un peu trop révélateur qui allume tout de suite son regard de fouine.

– C'est une citation sur l'instinct, lui accordé-je en la glissant sous mon débardeur de nuit.

– Ton admirateur a dû entendre la conférence de MHG alors, ricane-t-elle. « C'est l'instinct qui doit vous guider, pas le chasseur qui est en

vous. » Perso, je voudrais bien que l'instinct le guide jusqu'à mon lit. J'accompagne ma mère à New York en juillet. En attendant, je vais me renseigner pour savoir quels sont les restos où il va déjeuner.

Sa repartie me coupe le souffle.

– Bon, on jette les fleurs de l'intello anonyme ou on les met dans l'eau ? ironise-t-elle.

Je hausse les épaules de dépit. Qui résiste à Margo ? Celui qui a déjà mieux. Encore une fois, cet homme n'est pas pour moi. Point.

– On n'a même pas de vase, se renfrogne-t-elle en ouvrant nos placards l'un derrière l'autre.

Je ne résiste pas :

– En même temps, avec ta répulsion pour les fleurs, on n'en a jamais eu besoin. La dernière cellophane à deux balles que tu as reçue a traîné quatre jours entiers sur les boîtes aux lettres.

Voilà ce que c'est quand une famille ne donne que des noms de fleurs à ses enfants. Marguerite, Garance et Anémone ont développé une résistance aux fleurs au point de n'utiliser que leurs diminutifs : Margo,

Gary et Ana.

Margo ouvre la porte d'entrée sans relever ma pique :

– Je vais demander un vase à madame Colin, décide-t-elle. Ne m'enferme pas dehors, je suis en pyjama et le vieux d'à côté est toujours derrière son œilleton.

L'après-midi n'en finit plus.

J'allume mon MacBook Air et m'installe confortablement dans le canapé du salon en contemplant ses fleurs. Que dois-je faire ? Ou plutôt que puis-je faire ? Il a mon nom et mon adresse, je n'ai rien. Machinalement, j'ouvre ma messagerie et je ne suis pas tout à fait sûre de ce que je lis :

[De : Matt Garrett

À : Alexiane Sand

Objet : Vous avez fui. Pourquoi ?

Bonjour Civilité,

Pas d'excuses, mais la Rosa Alba d'York pour vous exprimer ma gratitude. Je tiens à vous faire savoir que j'ai récupéré votre téléphone portable. J'ai pensé que cette information pourrait vous être utile.

Matt Garrett

P.-D.G. de MHG Industrie]

Je compte jusqu'à dix avant d'y croire.

L'homme qui ne répond jamais à ses mails m'en a envoyé un. Un dimanche. Ça ne veut rien dire. Il est juste poli.

Je me force à respirer calmement et je tape :

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett

Objet : Sauve-qui-peut ;-)

Monsieur,

En effet, j'en ai besoin. Je vous serais très reconnaissante si vous pouviez m'en faire retour par la poste. Merci également pour vos fleurs. Je ne connaissais pas ces roses.

Alex Sand]

Je me recroqueville dans le canapé en sirotant un verre de coca-cola. J'imagine qu'il va confier cette tâche à une de ses assistantes. Ça ne me pose pas de problème. Encore moins depuis que j'ai décidé de ne plus penser à lui.

Cinq minutes plus tard, le soda me remonte par le nez :

[De : Matt Garrett

À : Alexiane Sand

Objet : Débandade :- (

La Rosa Alba d'York au blanc d'ivoire m'évoque... vos seins nus et leurs pointes roses dressées, prêtes à être caressées, léchées, mordues... et le goût sucré de vos lèvres turbulentes. Votre cyprine l'est-elle autant que son pistil ? Contactez mon assistante pour votre portable.

Matt Garrett

P.-D.G. de MHG Industrie]

La vaaaache !

Je dois commander à mon cerveau d'avalier ce qui reste dans ma bouche avant de m'étouffer complètement. Je n'ai jamais rien reçu d'aussi coquin. Même Max n'ose pas aller aussi loin.

Je me concentre sur la dernière phrase : un point final, une décision de patron qu'il n'a aucune intention de discuter. Mais juste avant, le guerrier s'est amusé à me déstabiliser. C'est son côté voyou qui parle. Il nous a exhortés à jouer lors de sa conférence et j'adore jouer. Du coup, j'envoie un message sur le même ton en essayant de me souvenir que ce n'est qu'un jeu :

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett

Objet : Déroute ??

Monsieur, je vais tout de suite souffler dans mon éthylotest avant d'être transportée jusqu'à l'ivresse. Dites-moi comment contacter votre assistante. Je le ferai dès lundi matin.

Alex Sand]

Je me cale sur sa technique. Un truc hot, un truc soft. *Push-Pull*. C'est la technique de Max pour draguer. Alors je connais. J'espère seulement que ce n'est pas trop nul. J'attends...

[De : Matt Garrett

À : Alexiane Sand

Objet : Brillant !

Votre intelligence est très sexy, Civilité. Il va me falloir augmenter les enchères. À vous l'honneur :
nathalieclair@mhgindustrie.com

Matt Garrett

P.-D.G. de MHG Industrie]

C'est bien la première fois qu'un garçon me trouve sexy pour mon intelligence ! Je suis folle de joie. Plutôt satisfaite de moi, j'envoie un mail à Nathalie et je passe à autre chose. Le lendemain matin, je tombe à la renverse en prenant connaissance de la réponse :

[Chère Mademoiselle Sand,

Le président vous remercie de votre mail et de l'intérêt que vous portez à notre entreprise. Il y répondra dès que son emploi du temps le lui permettra.

Bien cordialement.]

Il m'envoie balader ? Dans un grand moment d'audace, je fais suivre à Garrett :

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett

Objet : Votre entreprise.

Monsieur,

Terminons-en ! J'accepte l'option FedEx contre-remboursement.

Alex Sand]

La réponse me parvient comme une balle à effet rentrant :

[De : Matt Garrett

À : Alexiane Sand

Objet : Mon entreprise.

J'ai raté quelque chose ? Il s'agit d'un mail de refus. Pour le reste, ne dites pas « J'accepte ». C'est nul. Exprimez ce que vous voulez, c'est mieux. FedEx est tellement banal. Contre-remboursement est vulgaire. Rien à voir avec vous.

Matt Garrett

P.-D.G. de MHG Industrie]

Sa façon de me donner des leçons m'énerve, me donne envie de le bousculer, fait ressortir la garce qui est en moi. Pourquoi il me provoque comme ça ? Je ne suis pas stupide, j'apprends vite. La preuve :

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett

Objet : Votre petite entreprise.

Ne trompe personne. Continuez à me tourmenter ainsi et je vous promets le réveil le plus dur de votre vie ! Mail de refus est tellement grossier. Tout à voir avec vous.

Alex Sand]

[De : Matt Garrett

À : Alexiane Sand

Objet : Un vrai bonheur quand vous sortez les griffes.

Je suppose que je dois expliquer. Le mail de refus est très pratique pour se protéger des pots de colle. Traduction : le président vous répondra quand les poules auront des dents. Et j'adore mettre les dents. Exprime-toi !

Matt Garrett

P.-D.G. de MHG Industrie]

Bon, ça suffit ! Pas question de me prosterner.

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett

Objet : Parfait, je mettrai des moufles.

Pot de colle ??? Parce que vous croyez que je vous fais des avances ? Aucun risque. Vous avez dû grandir dans une opulence parfaite où rien ne vous a été refusé, mais je suis sûre que derrière cette façade propre se cache un très mauvais coup. Tchao !

Alex Sand]

Et j'envoie avant de me dégonfler. Ensuite, je chausse mes Nike et je sors prendre l'air. Lundi passe. Mardi passe. Mercredi, je comprends qu'il ne répondra plus. C'était un jeu, p... Pourquoi ai-je sur-réagi ? À croire que cet homme, avec sa façon de me maltraiter, exhume le pire en moi. Comme s'il éclaboussait tout mon corps d'adrénaline, créant le sentiment surfait mais agréable que, si j'arrive à m'imposer et gagne son respect, la réalité va se plier à ma volonté. Pour être parfaitement honnête, en relisant ses mails et les miens, je trouve notre échange marrant, plein d'esprit et même élégant. Je dois m'excuser.

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett

Objet : Vous n'en avez pas marre de faire la tronche ?

Dois-je vous supplier ?

Alex Sand]

Allez, joue ! Joue !

Ce n'est qu'un jeu. Une unité de mesure. Un défi à moi-même. Gagner le respect de cet homme exigeant, à qui tout réussit, me semble tout à coup le plus beau des challenges. Je file sous la douche pour tenter de me calmer. Lorsque je reviens dans le salon, je sors l'écran de sa veille. Il a répondu. Mon cœur fait des bonds. Des bonds de joie.

[De : Matt Garrett

À : Alexiane Sand

Objet : J'ai une grande pratique.

Étonnez-moi !

Matt Garrett

P.-D.G. de MHG Industrie]

Une idée folle me traverse la tête. Ma vie devient d'un coup plus palpitante. Je ne m'ennuie pas, je ne pleure pas, je ne me contente pas d'attendre. J'agis. Ma vie sonne faux depuis le départ. Je suis adulte, je peux la changer.

Je jette un œil à la pièce et, sans penser plus loin, j'oriente l'écran de mon ordinateur pour que la caméra soit sur moi. Autant faire les choses en grand. J'emprunte à Margo sa

guêpière de mère Noël méga hot de chez Victoria's Secret. Je place le bonnet sur ma tête, façon ange de Noël coquinou. J'enfile les cuissardes rouges bordées de fourrure blanche. Puis je vérifie mon allure dans le miroir de la salle de bains. Digne du calendrier Pirelli. Tout est suggéré, rien n'est montré. *Je suis prête à aider le Père Noël !*

Micro en main, je m'apprête à exécuter le lap dance du siècle mais pas question que j'enlève mes vêtements, et personne pour me toucher. Il aura juste le droit de regarder puisque ça lui plaît. Est-ce que je peux faire un truc pareil sans être ridicule ? Ouais, je peux le faire. Pour rigoler, Margo nous a fait prendre des cours de verticale à Noël dernier. C'est le moment qu'ils servent à quelque chose.

J'enclenche le karaoké sur la chanson *Russian Roulette* de Rihanna, moins nunuche que *Deck the halls*. Quelque chose me dit que jouer avec lui est comme jouer à la roulette russe, potentiellement dangereux. En plus, je la connais par cœur, c'est ma sonnerie. Donc, c'est approprié puisque je fais ça pour récupérer mon téléphone.

Qu'est-ce que tu fous, Alex ?

Tu chantes comme une casserole !

Pas grave. Pour compenser les fausses notes, j'ondule comme on nous a appris et je me lance en changeant légèrement les paroles :

– Respire... Ahan. Je sais que je dois réussir ce test. Je plonge dans tes yeux et je suis sous l'eau... Regarde-moi, Guerrier. Si tu joues, c'est jusqu'au bout...

Je joue avec mes cheveux sans mettre les mains.

– Tu peux voir mon cœur battre. Tu peux le voir au travers ma poitrine. Ahan... Je sais que je dois réussir ce test. Je n'sais pas comment... J'ai une faim de louve et un appétit d'ogresse. Raaah...

Aguicheur, mais drôle aussi :

– Le Père Noël arrive plus tôt cette année, Guerrier. Si je deviens pivoine à cause de toi, y a intérêt à ce que ce ne soit pas de colère... Ahan...

Ça doit rester bon enfant, pas vulgaire.

– Appuie juste sur la gâchette, Guerrier... Raaah... Ahan... Baaang !!!!

Allez, Guerrier ! Joue !

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett

Objet : Ma liste de Noël, Guerrier.

Vous déclarez forfait là ? Ou on enclenche une autre balle dans la chambre ?

iMovie HD.

Alex Sand]

Quelques minutes plus tard, je redescends sur terre :

[De : Matt Garrett

À : Alexiane Sand

Objet : Wow ! Il me faut une minute !

À cause de vous, j'ai renversé mon verre de vin sur mon bespoke Prada. Vous savez ce que ça coûte ? Votre esprit de décision m'enchanté, Civilité. Et comme je suis un gentleman, je m'exécute. Vous avez dit chambre ? Voici la prochaine balle : votre petit show sexy sur la Toile ou un dîner dans ma chambre vendredi.

À vous l'honneur.

Guerrier, je signe]

Mon cœur a du mal à repartir. Moi si organisée, comment ai-je fait pour l'oublier ? La règle de base de ce genre de message coquin est d'être sûr de la personne à qui on l'envoie. Or je ne connais pas ce type. Qu'est-ce qui m'a pris de faire ça ? Une ombre blonde se dresse devant moi :

– Tu projettes de tuer quelqu'un ? me questionne Margo.

Je rabats le couvercle du Mac.

– Ça ne saurait tarder. Vous êtes rentrées ?

Autant dire que je ne l'ai pas entendue ouvrir la porte.

– On va au cinéma voir le dernier Jason Reitman. Tu viens ?

Il me faut cinq secondes pour trouver l'information.

– Non, j'y suis allée lundi avec Max.

– Ah ! Qu'est-ce que tu fiches en Mère Noël ? s'étonne-t-elle en me reluquant de haut en bas.

– Moi aussi, je me le demande...

Margo me dévisage avec plus d'insistance.

– Il s'est passé un truc avec Max vendredi ?

– Max et moi sommes comme des jumeaux. Tu sortiras avec ta jumelle, toi ?

Elle se laisse aller à rire :

– Un garçon m'a abordée un jour en me posant la même question. Je lui ai répondu bêtement non. Alors il m'a balancé : « Génial, file-moi son numéro ». Je l'ai trouvé drôle et suis sortie avec lui. Tu devrais peut-être essayer...

– Nan ! Je l'ai vu avec trop de filles. Chaque fois qu'il me dirait un truc gentil, j'aurais

l'impression de voir celle à qui il l'a déjà servi. Tu trouves que j'ai un truc qui cloche ?

– Et pas qu'un peu ! Tu veux des détails ?

J'écarte ma frange pour me préparer au traditionnel sermon.

– Vas-y. Tu as toute mon attention.

– Rappelle-moi depuis quand tu n'es plus allée courir tous les jours ? La dernière fois, c'était pour oublier Patrick. Tu faisais peur à voir. Aujourd'hui, tu fais pareil. Donc tu as rencontré quelqu'un. Quelqu'un qui ne veut pas de toi... Comme Patrick. Je me trompe ?

Je pique un fard.

– Tu es sûre d'être mon amie, Margo ?

– Oh, allez ! Tu sais ce que dit ma mère à propos des hommes ?

– Quand est-ce qu'il évolue le Pokémon ? réponds-je en ricanant.

– Presque, s'esclaffe-t-elle. Elle dit qu'un homme est un être dénué de complications.

– Ah ! Et alors ?

Elle me montre les fleurs.

– Alors, ce bouquet n'a rien à voir avec une situation de drague banale. Franchement, qui envoie les roses d'un jardin dans ce genre de

boîte ? Le mec qui veut te sauter, au mieux, passera chez le fleuriste. Celui qui a plein de tunes te fera livrer des baccaras à la douzaine. Tu as un truc à me dire ?

Elle a raison sur un point. Cet homme n'est pas banal. Il y a chez lui une puissance naturelle qui me fascine et me donne envie de creuser. Il a beau être calme, quelque chose boue chez lui. Je m'en veux d'avoir eu peur de le suivre. Personne ne dégage autant un sentiment de sécurité que lui. Margo n'aurait pas fait la même erreur. « Vous avez pu lui parler ? » ai-je sondé à leur retour. « Penses-tu ! Quand un étudiant a osé lui demander si son affichage développement durable était une manœuvre pour tenter de faire oublier ses OPA hostiles, Garrett s'est tiré. »

J'ai besoin de savoir.

– Ça t'est déjà arrivé d'envoyer une vidéo coquine à quelqu'un ?

Elle me reluque à nouveau.

– Coquine comment ?

Je rectifie tout de suite en voyant qu'elle envisage le pire :

– Rien de sexuel. Un lap dance dans cette

tenue.

– Tu as fait un show sexy au Père Noël et tu as reçu des fleurs ? Ton lap dance devait être génial.

– Pas tout à fait, les fleurs, c'était avant.

Elle en profite pour s'affaler dans le canapé.

– Allez raconte !

Je tente une explication :

– Tu as raison. J'ai rencontré un homme vendredi. Son regard était intense, sans clignements de paupières, très difficile à soutenir... Du coup, j'ai oublié mon portable dans le café. Il l'a trouvé et au lieu de me le renvoyer, j'ai reçu... ça, dis-je en désignant le bouquet juste devant moi.

– Tu veux dire que tu as envoyé une vidéo sexy à un inconnu ? Wouah ! Je n'aurais jamais cru ça de toi.

– Moi non plus.

– Explique, poulette !

– En fait, on a d'abord échangé quelques mails. Un peu chauds, dis-je en soutenant son regard le plus courageusement possible. Puis...

– Puis il a proposé de te rencontrer, termine-t-

elle.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

– Il m'a invitée à dîner vendredi soir mais...

– En dehors des mails, il t'a mis la pression ?

Je réfléchis. Garrett m'a laissée partir quand je me suis affolée alors qu'il pouvait très bien me retenir ou essayer de me convaincre par la ruse. Il m'a aussi demandé s'il n'était pas trop proche.

– Non. Ce serait plutôt le genre de mec à mettre de l'essence dans ta voiture pour t'éviter de te salir les mains.

– Un vrai gentleman, alors. Allez, détends-toi un peu. Un homme qui envoie ce style de bouquet est un homme bien. Pas un salaud. Il doit être sceptique lui aussi et veut savoir à qui il a affaire. C'est la procédure normale.

– Tu crois ?

– Oui. Dîne avec lui. Soit vous vous plaisez et c'est tant mieux. Soit vous vous séparez après un bon dîner. Dans l'état où tu es, dîner avec un homme ne peut pas te faire de mal.

Maintenant, c'est sûr, je vais devoir leur dire.

Mais j'attendrai à la dernière minute.

Une fois seule, je soulève le couvercle argenté et je fixe l'écran comme si j'allais faire un trou dans les pixels. Margo a raison, il est possible qu'il ait simplement voulu me mettre en garde. Je ne dois pas tout prendre au pied de la lettre. Mais comment faire pour en avoir le cœur net ? Je ne connais pas ce type.

Google est ton meilleur ami ou pas, Alex ?

Cas pratique de la journée : Qui est Matt Garrett ?

Je tape son nom dans la réglette blanche et je fais dérouler. Je commence par Wikipédia : sa vie privée est réduite à néant, aucune prise de position politique et quasi rien qui le lie à sa célèbre famille. Pourtant, les « Garrett » sont un peu l'équivalent des « Rothschild » du barreau en Angleterre.

L'entrepreneur y est juste décrit comme courtois en toutes circonstances, cultivant le silence, et se moquant comme d'une guigne des honneurs. Étrange, cette bio sommaire sur une personne aussi en vue.

Sinon, le groupe MHG est constitué d'une holding mère non cotée et de plusieurs

sociétés cotées. Ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je poursuis par la consultation des articles de presse. Une rubrique scientifique retient mon attention. Le Blood journal ? Le sang ? Un topique est consacré aux travaux de sa filière technologie spécialisée dans la synthèse d'un sang artificiel à partir de cellules-souches. Je ne sais trop quoi penser.

Margo a raison, je dois savoir à qui j'ai affaire. En vrai.

Toute cette semaine, j'ai passé des heures et des heures à dresser une liste des cabinets d'avocats chez qui j'aimerais travailler. Vendredi, je vois enfin la sortie du tunnel. D'un côté, trente-deux enveloppes blanches attendent d'être postées. De l'autre, trente-deux candidatures numériques piaffent dans les brouillons de ma boîte mail. Je fourre le paquet d'enveloppes dans mon sac et j'ouvre mon laptop avec la ferme intention d'appuyer sur « Envoi ».

Mais d'abord, je prends connaissance de son dernier message :

[De : Matt Garrett.

À : Alexiane Sand

Objet : Oubliez les moufles.

Bonjour, Civilité,

J'espère que vous appréciez l'opéra. Rigoletto nous donnera l'occasion de discuter de la condition féminine subalterne. J'ai hâte de connaître votre sentiment sur la question. Je viendrai vous chercher à 19 heures. Soyez ponctuelle !

Guerrier]

J'adore sa nouvelle signature, moins formelle, et surtout le fait qu'il me la doive. Avant de me dégonfler, j'envoie sur un ton que je veux léger :

[De : Alexiane Sand

À : Matt Garrett.

Objet : Faire la paix.

C'est noté, Guerrier. Si vous tenez à mon appétit, gardez-moi de vos vacheries assassines.

Civilité]

La réponse me prend à contre-pied :

[De : Matt Garrett.

À : Alexiane Sand

Objet : Parfait, je viendrai sans arme.

Pourquoi venir ? Réfléchissez...

Guerrier]

Suis-je prête à affronter un tel personnage ? J'ai en moi tellement de cris morts de trouille. Espèce de poule mouillée ! Il ne va pas te manger.

Il faut que j'y aille.

MATT

Qu'est-ce je fiche ici ?

Sur le plan du boulot, ma semaine a été impeccable. Pourtant, je suis d'une humeur exécrationnelle. Odieux. Ce matin, j'ai même cru un instant que Barbara et Debra allaient me flanquer leur démission à la figure. Après la façon dont cette fille m'a regardé, de ce regard sérieux, intense et magnifique, son souvenir occupe un peu trop mon périmètre mental.

Personne ne m'avait regardé ainsi.

Lorsque j'étais haut comme trois pommes, mon père m'interdisait de fixer son visage, prétendant que c'était de l'arrogance de vouloir attirer l'attention sur moi et que j'allais nuire à sa réputation en le faisant devant ses amis. Ça m'était égal. J'étais mieux seul dans ma chambre. Depuis, je suis habitué à ce qu'on ne me regarde jamais dans les

yeux.

Mais *Elle*, elle n'a pas détourné son regard et il n'y avait aucune arrogance. C'était... autre chose. Elle me testait. Et ce surnom qu'elle m'a donné. *Guerrier*. Rien ne peut mieux me définir. Comme si elle me connaissait. Comme si elle savait. Sauf que si elle savait, elle s'enfuirait.

Dès lors, elle surgit n'importe quand dans mes pensées : pendant que je bosse, quand je m'entraîne avec Verdi ou, pire encore, à deux heures du mat' alors qu'il y a une autre nana avec qui je fais l'affaire. J'ai toujours pensé qu'on baisait parce qu'on en avait envie, pas parce qu'on n'avait pas le choix. Jusqu'à cette semaine.

Débrouille-toi avec ça, Matt.

À dix-neuf heures tapantes, je tourne dans sa rue au volant de mon bolide et je l'aperçois en train de faire les cent pas devant l'entrée de sa résidence. Elle devrait me sembler pâle et frêle, ce qu'elle est, mais elle dégage quelque chose qui me dit, qu'en vrai, elle ne l'est pas. Merde alors, ses cheveux lâchés dans le dos me donnent l'impression de flotter, de quitter

terre.

C'est juste un moment d'égarement.

Pour le reste, rien à voir. Pas de short, ni de chignon fait à la hâte, mais une robe grise très légère mettant en valeur sa peau d'anglaise, dont la longueur au genou contraste étrangement avec son sac en tissu bariolé. Un sac hippie pour aller à l'Opéra ? Où elle a vu ça ? Une rebelle du dress code.

J'ai envie de rire en m'arrêtant à sa hauteur.

– Montez.

Je la laisse s'installer dans le siège baquet et j'en profite pour admirer son profil délicat. Pas qu'elle sorte de l'ordinaire par sa beauté, elle est à la fois naturelle et sophistiquée, ce qui est assez rare pour être souligné. Mais ce regard vif, c'est celui d'une aventurière.

– Alors, vous êtes venue ?

– Belle bagnole ! se contente-t-elle de répondre. C'est quoi ?

Elle s'est exprimée en anglais par déférence, en séparant les mots mais pas trop. J'apprécie, mais je n'en reviens pas qu'elle soit là.

– Une Aston Martin One-77. Il n'en existe que 77 exemplaires au monde. D'où son nom. Le

design est agressif mais le moteur est bon. Cosworth, bien sûr. Attachez-vous, je vous prie.

Au lieu de m'écouter, elle a du mal à trouver le point d'ancrage. Je suis à deux doigts de le faire quand je me rends compte que c'est ce même élan qui m'a poussé à l'embrasser dans les toilettes. Parce que l'idée de la toucher me rendait fou.

Allez quoi, on y va ?

– Prenez votre temps, dis-je en faisant un effort.

Je sais que je suis un maniaque de la montre, mais quand même.

– Où allons-nous ? s'inquiète-t-elle en nous voyant sortir de la ville.

– Je vous emmène dîner d'abord.

Le feu est rouge, j'en profite pour me tourner vers elle.

– J'espère que vous êtes affamée...

Elle m'étudie, un peu perdue, et ses joues rosissent à nouveau. Pourquoi ai-je l'impression qu'elle ne rougit que pour moi ? C'est comme un mécanisme de défense chez elle. J'en déduis qu'elle est bien moins sûre

d'elle qu'il n'y paraît.

– Et vous, vous êtes affamé ? me retourne-t-elle.

Je l'observe sans savoir quoi penser : soit elle est particulièrement naïve, soit elle veut me remettre à ma place. L'un et l'autre sont possibles avec elle.

– Vous aimeriez que je le sois ?

Cette fois, elle rougit violemment. Naïve et bien trop jeune pour être avec moi. *Laisse-la grandir, connard, au lieu de te conduire comme un prédateur.* Cette fille n'a rien à voir avec mes partenaires habituelles.

Rentre chez toi, Garrett !

Je présente mon bolide dans l'allée de mon hôtel. Ma suite est au dernier étage. Cette pensée me refroidit. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Arrête ! En longeant les cyprès florentins, le V12 abandonne son rugissement féroce pour frôler les feulements cliniques. Heureusement, sa sonorité me distrait.

– Vous êtes déjà venue ici ?

– Jamais, non.

Tant mieux. Sans savoir pourquoi, l'idée qu'elle ait pu venir avec un autre m'agace.

Je coupe le moteur et me tourne vers elle en appuyant mon coude sur le volant. Elle me sourit. Dieu tout-puissant ! Quand elle sourit, son visage s'éclaire. Il émane d'elle une douceur aimante pure, comme une amorce de baiser capable de sécher les larmes. À ce moment-là, elle devient belle. Très belle.

Allez, juste pour ce soir, Matt !

– Ce que vous voyez vous plaît ? dis-je pour la taquiner.

Son regard se déporte naïvement sur le parc.
Mauvais signe.

– Beaucoup. Cet endroit a l'air parfait pour se mettre dans l'ambiance d'un opéra de Verdi, proclame-t-elle.

Quelque chose dans ce regard me met mal à l'aise, comme cela arrive rarement. Ses iris bleus sont si clairs qu'on a l'impression qu'ils reflètent toutes ses émotions ; pourtant, il suffit d'un rien, et ces mêmes iris se changent en une mer de glace ou d'acier prête à vous avaler. C'est fascinant à observer. La portière s'ouvre brusquement de son côté. Un voiturier s'est précipité.

– Je m'occupe de votre voiture, monsieur,

nous lance le jeune homme en lui proposant son aide.

Je sors prestement pour la rejoindre et lui prends la main qu'elle s'apprêtait à lui confier, sentant au passage la brûlure de sa peau. Nous montons les marches du perron sans qu'elle la retire.

– Je compte sur vous pour avoir un comportement réservé. Compris ?

Merde, dans mon irritation, j'ai parlé comme au bureau.

– Vous faites toujours la cour aux femmes avec autant d'autorité ?

C'est étrange comme réaction. J'espère qu'elle comprend que ce n'est pas ce genre de dîner. Perplexe, je lui fais signe d'entrer la première.

– Je ne fais jamais la cour aux femmes, Alexiane. C'est une perte de temps. Seuls mon boulot et le sexe m'intéressent.

Voilà, c'est dit !

Elle m'étudie du coin de l'œil pendant que je la guide à travers la salle du restaurant. Quelques couples dînent à l'intérieur. Les visages se retournent discrètement sur notre

passage.

– J’ai réservé en terrasse, dis-je en lui enjoignant d’avancer.

Je devrais remercier ma mère pour m’avoir indiqué cet hôtel. L’endroit s’ouvre sur un immense parc de verdure assez bucolique. Sous les platanes centenaires, des tables blanches ont été dressées, éclairées par de grands lustres noirs suspendus aux plus grosses branches. Un coquelicot rouge est disposé sur chaque table. C’est assez joli comme coin. Je repense à Cézanne, aux Impressionnistes qu’Eléonor affectionne tant, et je comprends pourquoi elle a aimé cet endroit.

Mademoiselle Sand regarde partout autour d’elle avec ravissement. Moi, j’en profite pour la reluquer à mon aise. Même si elle est très jeune, sa féminité est prometteuse de mille surprises. Il suffirait de quelques conseils avisés, elle serait à tomber.

– Monsieur Garrett, me salue discrètement le maître d’hôtel. Je vous en prie, par ici mademoiselle, reprend cérémonieusement l’habit noir en tirant un fauteuil de table.

Je m'installe en face d'elle.

– Cette dame prendra une coupe de Cristal Roederer. Un 2000, si vous avez.

Douceur et élégance, c'est le champagne parfait pour elle.

– Je vous apporte une coupe ou deux, monsieur Garrett ?

– Une seule. Je prendrai du vin. Un verre de Château Yquem, si possible.

– Monsieur, nous ne servons pas ce vin au verre.

– Quelle année avez-vous ?

– 1999. Une excellente année, monsieur.

Pas la meilleure année pour moi, vieux !

– Apportez une bouteille.

Je lève un doigt en l'air pour le retenir.

– Nous prendrons la fraîcheur d'artichaut en entrée et la sole meunière...

Je me penche vers elle avec l'envie de la taquiner.

– Gâteau ou gâterie pour vous, Alexiane ?

– Je surveille ma ligne, répond-elle en rosissant.

Merde. Pas bon ça. D'un simple mouvement de tête, je libère l'habit noir.

– Vous aimez la sole meunière. Mon choix doit vous convenir.

– Comment le savez-vous ? sourcille-t-elle.

Par réflexe, j’opte pour la vérité :

– J’ai lu vos notes dans votre portable.

Eh ouais, ma belle, je ne mens pas !

– Pourquoi fuyez-vous ? fais-je rapidement pour noyer le poisson.

Elle prend un moment, toujours sous le choc précédent.

– Ça n’a rien à voir avec vous, je crois que je fais depuis ma naissance...

Sa voix reste en suspens, j’attends.

– Lors de votre conférence, vous avez dit que le plaisir du chasseur s’arrêtait une fois sa proie coincée.

– Exactement. Le chasseur préfère la poursuite à la jouissance.

– Et vous ?

– J’aime bien jouir.

Elle tousse en essayant de se reprendre comme elle peut :

– Ce n’est pas ce que j’ai dit. Suis-je votre proie ?

Quelle question !

Mon instinct ne me trompait pas, elle n'a rien de frêle. Je prends le temps de la regarder ou de garder encore un peu ma décision pour moi.

– Non. Je ne suis pas chasseur.

Mais bien sûr.

– Je ne suis pas votre genre ? se rebelle-t-elle.
Sa réaction piquée me fait sourire.

– Je n'ai pas dit ça.

Ce serait idiot de prétendre le contraire, elle a forcément remarqué qu'elle m'attire.
Comment expliquer que je sois ici sinon ?

– Je peux vous appeler par votre prénom ?

– Guerrier me convient parfaitement.

– Très bien, siffle-t-elle en dépliant sa serviette sur ses genoux. Je ne vous appellerai pas.

Rebelle ET entêtée, tout va bien.

Le sommelier revient avec nos consommations et me propose de goûter le vin. Je trempe mes lèvres en laissant le liquide gainer ma gorge. Puis, d'un mouvement de tête, je me débarrasse du gêneur.

Parfait le vin pour changer de sujet.

– Vous appréciez le vin, Alexiane ?

– Je n’y connais rien, avoue-t-elle avec simplicité.

Tant mieux. Je déteste les filles blasées qui ont déjà tout vu, tout connu, et qu’on ne peut pas épater. Rien n’est plus ennuyeux. On n’a rien à leur apprendre.

– L’Yquem est le mythe des gens riches. Pour moi, il capture juste la lumière du soleil dans l’eau. Le reste, je m’en tape. Vous voulez y goûter ?

– S’il vous plaît, me sourit-elle.

Comme je n’ai aucune envie de faire revenir le sommelier, je la sers moi-même.

– Humez-le d’abord, lui conseillé-je.

– Que dois-je chercher ?

– Je dirais le miel.

Le doux miel. L’envie de se lécher les doigts. On peut tuer à petit feu avec le miel, bébé. La façon délicate dont elle entrouvre ses lèvres roses et pensives me colle le frisson. Sans le vouloir vraiment, je laisse mon esprit imaginer la chaleur de cette bouche autour de moi, ma main dans ses cheveux...

– Ah, oui ! C’est...

– Une merveille en bouche. Comme vous.

Bordel ! C'est quoi ça, connard ?

Ses pommettes virent au coquelicot, mais je suis aussi mal à l'aise qu'elle. Je pose mes coudes sur la table à la recherche d'une attitude faussement décontractée.

– M'autorisez-vous quelques questions personnelles ?

Elle a l'air sur ses gardes mais elle acquiesce.

– Quelle est la personne qui vous a le plus inspirée ?

– Ma mère.

– Pourquoi donc ?

Elle hausse bêtement les épaules.

– Bah ! Tout le monde accorde une grande importance à sa mère.

Mes mâchoires se contractent d'irritation. Pas tout le monde.

– Parlez-moi de votre enfance.

– Hou là ! c'est un peu compliqué, me prévient-elle.

Ça la fait rire. Pourtant, je suis sûr de la battre sur ce registre.

– Je suis assez attentif pour un mec, fais-je avec humour. Il m'arrive même de le rester pendant une réunion d'actionnaires. C'est dire.

– Comme vous voulez. Alors, je suis née à Monaco mais j’ai grandi en Corse avec ma mère, commence-t-elle. Elle y vend des maisons. Sinon, maman est arrivée en France un peu avant ma naissance. Apparemment, ses parents n’ont pas été ravis d’apprendre sa grossesse. Donc, elle a quitté le bercail. Voili voilou.

– D’où venait-elle ?

– Chicago.

– Votre mère est citoyenne américaine ?

– Oui.

– Et vous ?

Elle prend une gorgée de vin.

– Maman a tenu à ce que j’ai la double nationalité et la maîtrise des deux langues. Quand j’étais petite, si je lui parlais en français, elle me répondait en anglais et vice versa.

– Où avez-vous prévu de vivre ?

– Je ne peux pas encore répondre à cette question.

Je l’étudie en portant mon verre à mes lèvres.

– Vous ne trouvez pas ça drôle ? poursuit-elle, plus légère. Je peux voter dans un pays où je

n'ai jamais mis les pieds.

– Et si demain vous deviez y mettre les pieds, vous iriez où ?

Je la regarde voyager dans sa tête.

– Maman parle souvent du lac Michigan sous la neige.

Mon but est de créer l'émotion pour qu'elle accepte de me montrer qui elle est. Je n'ai pas posé la question pour sa mère.

– Chez vos grands-parents ?

– Je ne les connais pas, avoue-t-elle en haussant les épaules. Là aussi, c'est compliqué. Les familles, vous savez, il y a toujours des histoires.

Elle a un drôle de petit sourire forcé, flottant. Contrôlé.

– Pourquoi ne vivez-vous pas avec votre père ?

– Il n'y a pas de père, m'annonce-t-elle, le dos bien droit.

Sans réfléchir, je pose ma main sur la sienne par compassion.

– Désolé. Quand l'avez-vous perdu ?

Ça la fait rire.

– À côté ! Je suis née de « Père inconnu »,

m'informe-t-elle fièrement en la retirant. Du coup, je ne sais pas comment rebondir.

Puis, je comprends. Elle se préparait à la question et maintenant, je sais ce qu'elle fait : elle laisse passer ma réaction de gêne avec toujours ce petit sourire défensif aux lèvres. Pas sympa pour elle, mais elle a dû vivre la situation un nombre incalculable de fois et s'est fabriqué une armure. Comme moi.

Je lui demande doucement :

– Cela a dû vous laisser très en colère ?

– Non.

Ouvre les yeux, Garrett.

Cette fille n'est pas fragile. Une contradiction vivante. Un corps menu et frêle, elle semble petite, mais elle est tout sauf petite.

– Parce que vous êtes genre lesbienne romantique ?

– Je ne suis pas lesbienne !

Trop rapide à te défendre, beauté !

– C'est quoi votre genre alors, Alexiane ? Les hommes ?

– Non. Les Dalloz⁽¹⁾.

Quelle drôle de nana ! La nana la plus perchée que j'ai jamais vue.

– Vous êtes un peu perdue, on dirait.

En tout cas, moi je le suis.

– J’ai un copain, s’offusque-t-elle comme si je l’avais insultée.

J’ai envie de rire. Quand a-t-il été question de ça ?

– Non, vous n’en avez pas. Aucun copain ne vous laisserait seule avec moi.

La tension sexuelle entre nous l’interdirait et elle le sait. Elle lâche un profond soupir contre elle-même en se rendant compte de sa méprise, mais elle ne dit rien.

Alors, c’est moi :

– Comment avez-vous fait ?

– Fait quoi ?

– Quel truc avez-vous utilisé pour vous émanciper de l’abandon ?

Une mer de glace me fusille sur place. J’adore ce regard, putain !

– Écoutez, Guerrier, vous perdez votre temps à vouloir me déstabiliser avec ça. Je suis née en aimant une personne au lieu de deux. Je vous assure, ça n’a rien de dramatique.

Considère-toi comme prévenu, Garrett !

Elle ne va pas se livrer si facilement.

Domage. Elle n'a rien de brisé, ce qui, bizarrement, constitue un espoir étrange pour moi.

– Toutes mes excuses.

– Acceptées. Et vous ? Parlez-moi de votre enfance.

– Je vous demande pardon ? !

Fais un effort, Matt ! C'est de bonne guerre.

– Mes parents ont divorcé avant ma naissance. J'ai été élevé par mon père. D'abord en Angleterre, puis il a ouvert un cabinet en France et je suis rentré aux États-Unis. C'est tout ce qu'il y a à savoir. Le passé ne m'intéresse pas. Tout comme je refuse qu'il me définisse. Donc, je n'en parle pas.

Elle me dévisage ouvertement, comme si elle prenait possession de moi. Que je le veuille ou non. Tout y passe. Bordel, je prends un violent coup de chaud.

– Vous êtes un homme plein d'assurance, formule-t-elle au bout d'un instant. D'où vient-elle ? De leur divorce ?

– Je suis beaucoup de choses, Civilité, déglutis-je.

Dieu merci, le serveur nous interrompt en

déposant une assiette devant elle, puis une deuxième devant moi. À force de vouloir en apprendre plus, j'ai tendance à trop m'exposer. Mais surtout à penser à elle de façon différente des autres femmes. Un défi. Cette fille me défie ouvertement et j'adore ça.

– Maintenant que vous êtes diplômée, quels sont vos projets ?

– Trouver un premier job dans un cabinet d'avocats, répond-elle sans aucune joie.

– Vous avez déjà envoyé votre candidature ? fais-je un peu perplexe par ce manque d'enthousiasme.

– Cet après-midi, confirme-t-elle, portant sa fourchette à ses lèvres.

Rêveur, je contemple cette bouche.

– En avez-vous envoyé une au cabinet de mon père ?

D'où ça sort ça, Garrett ?

– Mon Dieu non, répond-elle abasourdie. Je n'y ai même pas pensé.

Le soulagement que je ressens me fait comprendre à quel point ma question était orientée.

– Sans vouloir vous vexer, votre père est une

légende dans la profession. Ses clients sont des banques ou des fonds d'investissement. Je...je serai plus à l'aise dans un petit cabinet, précise-t-elle embarrassée.

Elle ment.

Nos plats arrivent, mettant fin à cette étrange ambiance. À ce moment précis, je n'ai aucune idée de ce qui nous attend. Pas que je sois un habitué des rencards réussis. À chaque fois que Rob m'a entraîné dans ces conneries, j'ai fini par vexer la fille qu'il m'avait attribuée alors que lui s'en sortait haut la main. Je ne dois pas être fait pour ce genre de truc. En même temps, j'avais autre chose à faire.

– Chez qui avez-vous fait vos stages ? dis-je pour revenir en terrain connu.

Elle se mord la lèvre.

– Heu... en fait, j'ai choisi de les faire dans les centres pénitenciers.

Je recule dans mon siège, surpris.

– Quoi ?

– Les prisons. J'ai fait mineurs et majeurs, glousse-t-elle en voyant ma tête.

Pas étonnant, je suis littéralement scotché. Enfin, merde ! Est-ce que sa mère tolère ça ?

En revanche, moi, pas du tout.

– Expliquez-moi ce choix, dis-je le plus calmement possible.

– Comment vous dire ? La prison est un lieu qui me fait aimer les gens de tout mon cœur.

– Pardon ?!

– Je vous assure, persiste-t-elle, on apprend beaucoup au contact des détenus. Ce sont des gens qui ont vécu des expériences fortes. Ils savent. Se confronter à eux, c'est comme si on se confrontait à la peur. Après, elle s'éloigne et on est libre.

La peur ne l'arrête pas, ça se voit. Elle l'excite, voire même la sublime. Et même si, en d'autres circonstances, je trouverais ça fascinant de la voir s'enflammer ainsi, je sens l'adrénaline s'accumuler dans mes veines.

Tellement fort que je ne sais plus ce que je dis :

– Êtes-vous donc à ce point ignorante de l'effet que vous devez produire sur les *Kadogos*⁽²⁾

Elle va se faire violer, putain !

– Oh ! Vous êtes allé en Afrique Centrale ?

Merde. Aucune envie de répondre ! Pour une

raison qui m'échappe, je me demande si cette fille s'est résolue à appuyer là où ça fait mal. C'est comme si elle était entrée dans mon magasin, elle se sert et je fais avec. Nous ne nous quittons pas des yeux, trop longtemps pour que ça ne veuille rien dire. La tension sexuelle est palpable entre nous et elle en a parfaitement conscience.

– Vous comptez me rendre mon portable ? dit-elle en s'éclaircissant la voix. J'en ai besoin si un employeur essaie de m'appeler.

– Bien sûr. Je vous prie de m'excuser.

Je sors de la poche de ma veste un iPhone argenté tout neuf que je pose sur la table. D'un doigt, je le déplace vers elle.

– Mais ce n'est pas mon portable ? s'exclame-t-elle, confuse.

– Le vôtre avait rendu l'âme. Mes informaticiens ont réussi à tout transférer. Y compris vos SMS. Vérifiez ! Tout y est.

Sully a été génial sur ce coup-là, son mobile était totalement mort, et Verdi incapable de me dire qui était cette fille. J'ai dû patienter une journée entière avant d'avoir la réponse.

– Vous m'avez acheté un portable ? s'insurge-

t-elle.

Ses yeux s'agrandissent, clignent. Une minute, je crois qu'elle va m'engueuler.

Fais pas ça, bébé !

– Vous en faites trop, là ! D'un, ce n'est pas grand chose. De deux, ce portable est propriété de ma société. Vous n'aurez qu'à me le rendre quand vous en aurez un autre si ça vous gêne.

– Oh ! J'espère que ce n'est pas gênant pour vous, sinon...

Un détail me tiraille le ventre cependant.

– Après le show que vous m'avez fait, j'ai cru comprendre que vous y teniez. À moins que ce soit... une habitude ?

Elle pique un fard.

– Oh non, ce n'est pas moi du tout, ce genre de vidéo ! D'ailleurs, j'aimerais que vous l'effaciez, s'il vous plaît.

– Ça tombe sous le sens, admetts-je, plus soulagé que je ne devrais.

– Super ! Merci. Je vous suis très reconnaissante.

Bon Dieu ! Quand elle rit, c'est sincère comme l'éclat qui illumine ses yeux. Elle a un

petit rire charmant, un peu dingue. Rien à voir avec le rire factice des prédatrices. D'un coup, j'ai besoin de savoir pourquoi elle est là, avec un mec comme moi, car j'en ai pas la moindre foutue idée.

– Et maintenant, vous partez ou vous restez ? C'est comme un signal. Elle abandonne son portable dans son sac et je lis l'appréhension dans ses yeux sans trop savoir ce qui lui fait peur.

Moi ou l'idée de partir.

– Vous voulez que je parte ? demande-t-elle, un peu confuse.

Regarde-moi !

– Vous pouvez. À n'importe quel moment.

– Je reste, décide-t-elle en rosissant.

– Alors, finissez votre poisson.

Elle obtempère. Je la regarde pinailler en repoussant ses pommes de terre sautées. Qu'est-ce que c'est que ça ? Elle se contrôle ? Je plonge mes yeux dans son décolleté. Ses seins sont petits mais haut placés avec de belles courbes, ses tétons pointent sous la mousseline. Je vérifie sa peau. Pas de chair de poule.

Elle suit mon regard :

– Que faites-vous ?

– J’imagine vos seins offerts à ma vue.

Pas encore à mes mains...

– Vous ne manquez pas d’aplomb, s’exclame-t-elle, éberluée.

OK. Chacun pour soi.

– Qu’avez-vous fait après le cinéma, lundi soir ?

– Le cinéma ?

– Maxime vous a envoyé un iMessage. Heure de la séance : 19 h 15. Vous êtes allée dîner après ?

– Ça par exemple ! De quel droit avez-vous lu mes messages ?

Je clarifie la situation :

– Vous me faites beaucoup d’effet, Civilité. En revanche, je n’ai pas pour habitude de mentir. J’ai eu votre portable dans les mains avec une somme d’informations et j’en ai fait usage. Je suis persuadé que vous en avez fait autant à mon égard sur Google. Nous sommes donc à égalité.

Elle s’appuie bouche bée contre son dossier.
Elle l’a fait.

– Max est mon meilleur ami, se disculpe-t-elle décontenancée.

– Eh bien, votre meilleur ami a envie de vous dans son lit.

– Et alors ?

– Alors, pourquoi vous n’y êtes pas ?

– Vous croyez que c’est simple ?

Qu’est-ce qu’elle fout avec lui ?

– Si vous suivez votre instinct, la réponse *est* simple. Vous aurez perdu votre meilleur ami sans forcément gagner un amant.

– Vous croyez que je ne le sais pas ?

– Si vous le savez, pourquoi conserver la question dans vos notes ?

Sa peau se couvre de plaques rouges. *Ouais, j’ai vu ça aussi, bébé.*

– J’ai confiance en lui, murmure-t-elle.

– Et pas dans les autres hommes ?

Dans ses yeux, je lis que j’ai touché juste. Je me penche en avant.

– À moins que vous n’en ayez expressément besoin ?

J’ai envie d’elle. D’une manière que je n’avais jamais ressentie avant, non mû par un instinct purement physique, mais par une vraie envie,

pour elle en particulier.

– Que pensez-vous de moi, maintenant ? se lamente-t-elle.

– Ça compte ?

– Ça ne devrait pas.

– Alors moquez-vous en.

Je lui laisse le temps de réfléchir, d’y aller à son rythme. Dans l’immédiat, la regarder et l’entendre me parler me suffisent.

– On dirait un jeu pour vous, sort-elle, au bout d’un instant.

– Quoi donc ?

– Le sexe.

Enfin un mot normal. Elle l’a dit.

– N’est-ce pas le cas de tout le monde ?

Encore, bébé. Dis le mot en S !

L’air confus, elle me dévisage sans répondre pour autant. Ce qui est parfaitement inutile tant la réponse s’inscrit dans ses yeux. Elle a envie de moi. Je serais un connard si je disais ne rien ressentir mais, vraiment, elle est encore plus mal baisée que je le croyais et bizarrement, ça me plaît.

– Vous pouvez me parler sans honte, Alexiane, dis-je pour venir à son secours. Je n’ai rien à

voir avec vos gentils copains.

– Ni moi avec vos copines, convient-elle.

Je sais ce qu'elle a pu trouver sur Google. Toutes les soirées caritatives auxquelles j'ai assisté accompagné pour faire plaisir à ma mère. Aussi suis-je très à l'aise pour aborder le sujet :

– Je n'ai pas de copines, Alexiane. J'ai des maîtresses. Plusieurs en même temps. Je tiens trop à ma liberté pour être exclusif. Vous comprenez pourquoi vous et moi c'est impossible ?

C'est un aveu étrange et dangereux que je lui fais. Je ne lui veux aucun mal et surtout pas la sauter pour la sauter. Elle mérite mieux que ça. Et ce qu'elle mérite, je ne peux pas le lui donner.

– Pourquoi m'avoir embrassée alors ?

– Embrasser n'est pas le mot qui convient. Je veux... *ça*.

C'est plus fort que moi, je fixe sa bouche jusqu'à ce qu'elle vire au coquelicot.

– Vous êtes toujours aussi direct ?

– Absolument. Pourquoi mentir ?

Elle bat des paupières comme si elle cherchait

à se réveiller.

– On dirait le début d’une blague... C’en est une, hein ?

Peut-être bien, mais je ne sais pas qui la joue à l’autre car rien ne peut surpasser la fascination qu’elle exerce sur moi en ce moment.

Je me penche pour lui chuchoter :

– Avez-vous déjà souffert de la faim, Alexiane ?

Elle contemple mon visage, un peu surprise.

– Non ! Bien sûr que non !

Je porte *son* verre à mes lèvres, elle suit le mouvement mais ne songe pas une seconde à protester.

– Et face à un homme ?

– À quoi pensez-vous ? dit-elle, désarçonnée.

Je la fixe. C’est un délice.

– Avez-vous déjà désiré si fort un homme que vous ressentiez le besoin d’avoir sa chair dans votre bouche pour vous sentir repue ?

Elle tousse :

– Je... je n’ai jamais eu ce genre de... désir pour quelqu’un.

Je dois me retenir pour masquer l’effet que

me fait sa confession.

– Vous n’avez jamais sucé un homme ? dis-je pour m’assurer d’avoir bien compris.

– Non. Ça me semble trop... intime.

Étrange petite victoire. Je suis le roi des hypocrites de m’efforcer à penser que ça ne me fait rien, mon cœur bat dans ma poitrine. Je le sens.

– Vous êtes surprenante, vous savez ?

Elle hausse les épaules et détourne son regard vers l’horizon.

– J’imagine que je le suis... pour vous.

Qu’est-ce que ça me remue !

On en est à peine au premier rendez-vous, je ne sais même pas si elle pourrait faire l’affaire, ça pourrait tout aussi bien être nul, ça m’est égal. Je sais que je serai en elle, tôt ou tard. C’est une chose acquise. Qu’elle le veuille ou non.

Je prends la décision :

– J’aimerais être le premier à entrer dans cette bouche.

– Vous avez l’air d’un homme dangereux, monsieur Garrett.

Je me redresse dans mon fauteuil. Elle a vu

juste. Quelque chose me donne envie d'être aussi honnête que possible avec elle. Je veux la connaître, savoir tout ce qu'elle pense et surtout ne pas l'effrayer. Aussi, je me sens soulagé qu'elle aborde elle-même le sujet et, pour la première fois, j'admets ce que je suis :
– L'homme est dangereux, pas l'amant.

Le silence s'éternise.

– Si nous devons avoir une relation, je veux que vous vous en souveniez. Vous n'avez rien à craindre de l'amant.

– Et vous vous demandez pourquoi j'ai pris la poudre d'escampette ?

Quelle mauvaise foi !

– Ne faites pas votre timide maintenant ! Vous avez eu envie de fuir lorsque vous avez descendu ma braguette ? Je n'ai pas eu cette impression. Vous n'aviez pas à fuir, Alexiane. Je vous ai clairement posé la question. Il vous suffisait de dire non. Vous ne l'avez pas fait.

Mon emportement est totalement hypocrite. Je comprendrais qu'elle me fuie mais je serais furieux qu'elle le fasse.

– Je peux dire non, répète-t-elle à mi-voix.

– À tout moment.

Nous restons un instant silencieux. Elle, pensive. Moi, apaisé.

– Qu'est-ce qui se serait passé si je ne m'étais pas enfuie ?

– À supposer que vous ayez dit oui, je vous aurais demandé de m'attendre. Ensuite, je vous aurais invitée à dîner dans mon jet, en tout bien tout honneur.

– Nous n'aurions pas fait l'amour ?

– Non. D'abord parce qu'il ne s'agit pas d'amour, mais de sexe. Je vous le répète, je ne suis pas du genre à m'attacher. Ensuite, j'ai un principe : je ne baise personne sans savoir à qui j'ai affaire.

Le moment est incertain, cette soirée peut partir dans n'importe quel sens.

– Et ce soir ? Vous pensez qu'on se connaît assez ?

– Vous me demandez de vous baiser ?

– Ça fait... longtemps, avoue-t-elle les yeux grands ouverts.

Qu'est-ce qu'elle me fait là ? J'ai mal pour elle et en même temps, je l'admire pour son courage. Une vraie contradiction, cette fille. Elle est fraîche sans être niaise, pure sans être

prude, et pleine de force. Ça me rend fou et protecteur en même temps.

Je lui repose la question qui me taraude :

– Vous n’avez pas peur de moi ?

Elle fronce les sourcils.

– Vous voulez dire que je devrais vous craindre ?

– Non. Vous devriez être terrifiée.

Je me sens immédiatement plus calme. Cette fantaisie va s’arrêter là, c’est comme ça. Autant qu’elle le sache, je suis mauvais pour elle.

– Ça m’est égal ce que vous êtes.

J’essaie de me convaincre que j’ai mal entendu.

– Vous n’aimez pas les gentils garçons ? fais-je, un peu pris au dépourvu.

– Je me *méfie* des gentils garçons.

Dans ma tête, j’imagine tout ce que je pourrais faire avec elle, la chaleur de son corps sous le mien, moi en elle. Mais, elle, à quoi pense-t-elle ?

Elle me le dit :

– Qu’est-ce que je risque si je ne passe qu’une seule nuit avec vous ? Pas d’attachement. Pas

d'illusion. Vous ne me briserez pas le cœur.

C'est ça qui lui fait peur ?

Je suis mort de rire dans ma tête tellement c'est ridicule. Personne ne m'aime. Enfin, sauf quelques maîtresses plus intéressées par leur carrière que par moi. Si elle savait quel sale type je suis, elle me détesterait.

– Vous devriez pouvoir survivre à une nuit, dis-je le plus sérieusement possible.

Elle m'examine minutieusement.

– En revanche, je vous avertis, je ne suis pas une de vos maîtresses.

Je souris en coin.

– Entièrement d'accord. Personne ne vous prendra pour telle. Maintenant, comment aimez-vous baiser ?

Elle cligne des yeux, choquée.

– C'est nul comme question, s'indigne-t-elle en rougissant. Vous prévoyez toujours tout comme ça ?

Elle est dingue. Je ne lui fais pas peur mais ça, ça la choque.

– Vous avez tort. En parler avant, se mettre d'accord, devrait vous rassurer. Si vous étiez ma maîtresse, je serais en vous sans le

demander. Alors ?

– Ce que vous demandez est très... intime.

– Carrément. Je ne connais rien de plus intime que deux organes qui se goûtent. Pas vous ?

– Alors, non ! Je ne veux pas d'intimité avec vous.

À quoi elle joue, bordel ? Excédé, je siffle mon verre d'un trait pour éviter de lui dire des choses blessantes.

– Dans ce cas, n'en parlons plus, fais-je d'une voix froide.

Je devrais la gronder pour jouer ainsi avec moi, mais étrangement, le cœur n'y est pas. Je ne sais pas. Cette fille me déconcerte, probablement parce qu'elle n'est pas pour moi et que, contrairement à elle, je le sais depuis le départ. C'est ma faute, pas la sienne.

Abandonne, crétin !

– Écoutez, intervient-elle finalement, je n'étais pas préparée à la question. Je suis nerveuse parce que je n'ai jamais rien prévu à l'avance. Et pour tout vous dire, les relations amoureuses me fichent la frousse. Tout ce que je veux, c'est une nuit seulement. Après, vous m'oubliez et moi aussi. Ça vous va ?

Je cherche à lire ses intentions cachées sur son visage mais non. C'est sincère.

– Alors, c'est parfait ! Question : aimez-vous la baise brutale ?

Je m'attendais à la choquer mais non, elle répond :

– Brutale et rapide ?

Amusé par sa riposte, j'appuie mon menton dans ma main et je ravale les mots qui me brûlent les lèvres parce qu'ils sont trop intimes ou trop crus.

Mais à la réflexion, ça m'est égal :

– Brutale et longtemps. Vous me plaisez, j'ai envie de vous savourer comme il se doit. Le genre de sexe intense qui dure toute la nuit.

Elle soutient mon regard courageusement.

– Vous allez me faire mal ?

Je ris.

– Juste ce qu'il faut pour t'offrir la « Petite mort », ma belle.

À la manière dont elle blêmit d'un coup, comme si je lui avais annoncé que j'allais la découper en morceaux, je comprends qu'elle n'a pas compris ma petite plaisanterie. J'adoucie ma voix :

– Vous ne savez pas ce que c’est ?

Elle fait non de la tête.

– La « Petite mort » est le nom qu’on donne à l’orgasme parfait, parce que la partenaire a l’impression qu’elle va mourir. Avoir peur à ce niveau est très naturel, mais vous ne risquez rien. Au pire, une petite syncope. Je prendrai soin de vous si ça arrive.

Pourquoi elle a peur comme ça ? J’ai eu beau la rassurer sur l’amant, elle n’en reste pas moins sur ses gardes. Est-ce que je suis si flippant que ça ?

Du coup, sans trop savoir pourquoi, je sors de ma réserve :

– Je sais que c’est difficile à croire mais ma vie n’a pas toujours été facile, Alexiane. Pour moi, le sexe est la seule consolation suffisamment puissante qui m’empêche de me flinguer. Je ne veux rien d’autre.

Peut-être un peu fort, Garrett !

Mais là encore, sa réaction n’est pas celle que je prévoyais. Elle entremêle ses doigts autour des miens et presse doucement ma main. La tendresse du geste me paralyse, m’émeut plus

que de raison.

– Pour moi, ce n'est pas naturel, confesse-t-elle avec un petit sourire, mais je comprends ce que tu veux dire.

Même si j'en doute et que l'emploi du tutoiement me fait suffoquer, je sens ma queue se tendre dans mon pantalon. C'est totalement hypocrite, mais je rêve d'un moment purement égoïste avec elle. Je veux me rassasier. Lui prendre tout ce que je peux. Je serai en elle, à présent, c'est évident. Confiant, je la laisse observer les convives autour de nous, l'endroit, notre table, et revenir vers moi.

– Vous avez pris une chambre dans cet hôtel ?

– Je donnerai votre nom au concierge si vous voulez.

– Merci beaucoup.

J'ai envie de rire. Pas que je trouve ça drôle, mais ça me renverse. Je peux rendre son corps complètement accro au mien. Tout comme elle obsède le mien. Aucun de nous n'a d'emprise sur ce qui se passe. Néanmoins, elle me fait suffisamment confiance pour venir seule dans ma chambre malgré tout ce que je

lui ai laissé entrevoir.

Et ça me plaît.

(1) Dalloz est à l'origine une maison d'édition spécialisée dans le droit. Comprendre ici le sens qu'Alex lui donne : les petits codes rouges indispensables aux études juridiques.

(2) Enfants-soldats enrôlés de force dans les guerres en Afrique-Centrale.

ALEX

La petite mort.

C'est tout ce que je voulais. Mourir pour mieux renaître. Toutefois, je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi il veut coucher avec moi. Matt Garrett est une vraie célébrité. Canon, riche et extrêmement brillant, il peut avoir tous les mannequins de lingerie qu'il veut. Pourquoi me veut-il, moi ? L'absence de réponse me fait douter de ses véritables intentions. Cet entrepreneur à l'agenda bien rempli a quand même traversé l'Atlantique pour une soirée avec moi. Je ne comprends pas.

Sur le parvis de l'hôtel, il se tient juste derrière moi.

– Cette nuit, tu n'auras pas froid, me glisse-t-il en nouant ses bras sur mon ventre. Je couvrirai ton corps de baisers, de caresses et du mien.

Le programme me colle la chair de poule tandis qu'un voiturier vient m'ouvrir la portière de son Aston.

– On va vraiment voir un opéra ?

– Me demanderiez-vous de sauter les préliminaires ? me taquine-t-il en contournant la voiture.

Est-ce que tout ça est bien réel ? La portière claque.

– Attachez-vous, s'il vous plaît.

Il a beau l'adoucir, son autorité naturelle me colle des frissonnements.

Je l'examine avec attention. Cheveux coupés court dégageant une nuque très virile, pommettes saillantes et lèvre inférieure rebondie, il porte le même modèle de costume trois pièces bien coupé, tellement ajusté à ses muscles qu'il en est presque indécent. Est-ce parce que je sais qu'il est *bespoke* ? Ce costume semble comme une seconde peau ou une signature.

En une fraction de seconde, on sait que c'est lui. Sincèrement, je ne vois pas ce qui devrait me terrifier chez cet homme. Ou alors, c'est

parce que j'ai bu juste la quantité suffisante pour être agréablement détendue.

J'étends mes jambes sur la moquette.

– Merci pour ce dîner, dis-je reconnaissante.

– J'ai apprécié moi aussi, répond-il poliment.

Impossible de me concentrer quand il parle. Son accent paresseux me rend folle. Ma mère n'a pas le même ou bien il s'est effacé avec le temps. De surcroît, il a des yeux magnifiques. Quand il est calme et détendu, ses iris ont le saphir profond des vagues en plein océan, mais dès qu'il s'enflamme un peu, le bleu nuit se teinte de violet. Un violet extraordinaire, lumineux.

J'hésite :

– C'est très généreux de votre part de faire goûter un grand vin à vos invitées.

– Preuve que vous n'êtes pas ma maîtresse. D'habitude, j'interdis l'alcool aux femmes qui m'accompagnent. Je préfère qu'elles me doivent toutes leurs sensations.

J'ai bien entendu ?

– Pourquoi m'avez-vous laissée boire, alors ?

– Parce que vous ne m'accompagnez pas.

Là, il me prend totalement de court. Mais quel

enfoiré ! Et je fais quoi ce soir ? D'accord, je ne ferai jamais partie de ses maîtresses, mais de là à dire que je ne l'accompagne pas, c'est humiliant.

Je tente d'en apprendre plus :

– Qu'interdisez-vous d'autre à vos maîtresses ?

Je ne risque rien à poser la question puisque je n'en fais pas partie.

– Les drogues et les médocs, cela va de soi. Et en règle générale, tous les comportements inconvenants en public. Mais avant toute chose, j'aime qu'une femme m'obéisse. Peut-être parce que j'aime diriger.

J'écarquille les yeux. Il a débité ça banalement, avec une telle expression de confiance en lui, qu'il est impossible de ne pas trouver ça normal.

– Et elles sont d'accord pour vous obéir ? fais-je, abasourdie.

– Bien sûr. Je ne suis pas un salaud.

Je l'étudie.

– Toutes ?

Il me jette un regard stupide comme si ma question l'était.

– Toutes.

– Il doit bien y avoir des femmes qui ne vous obéissent pas. Vos amies platoniques, par exemple.

– L'amitié platonique est une confusion dérangement où tout le monde perd. Je n'en ai pas. Les seules femmes qui passent dans ma vie le font dans mon lit.

Ça a le mérite d'être clair.

Le silence entre nous devient de plus en plus pesant. Moins convaincue par ce que je m'apprête à faire, je pose ma main sur la poignée, prête à prendre le large. Ce qui ne lui échappe pas et génère sur ses lèvres un petit sourire qui a le don de m'énerver. *Parle boulot, Alex !*

– Pourquoi avoir choisi la finance ?

– C'est un domaine que je comprends bien.

– Mais pourquoi éviter les journalistes ?

Ses mains se crispent sur le volant.

– Parce qu'il n'y a rien à voir.

Bizarrement, cette réserve naturelle qui émane de lui m'invite à me détendre. Je ne sais pas pourquoi, mais être avec lui me confère une sensation de puissance extraordinaire. Du

coup, je gagne en audace.

– Vous voulez vraiment fabriquer du sang ?

– Je *fabrique* du sang, me corrige-t-il sans indulgence. Mon objectif est de produire les 90 millions de poches dont la planète a besoin.

Des usines de sang ? Comme dans *Charlie et la chocolaterie* mais en rouge. Je suis incapable de réprimer un ricanement, ce qui me vaut un regard de travers en guise d'avertissement. Mais je continue, avide d'en apprendre plus :

– Qu'êtes-vous venu faire dans notre faculté ?

– Discuter des conditions d'admission des étudiants étrangers avec votre doyen.

– En quoi ça vous intéresse ?

– Je m'intéresse à beaucoup de choses, Alexiane Sand.

Cette fois, son regard me dissuade de persévérer.

– À votre tour maintenant ! À quel âge avez-vous eu votre premier partenaire ?

Mon sang se fige quand je comprends qu'il m'a piégée en répondant à mes questions avec une intention cachée. Compte tenu de sa

réputation, j'aurais dû m'en douter. Au lieu de quoi, j'ai foncé tête baissée.

– Dix-neuf ans.

– Et lui ?

– Vingt-trois ans.

– C'était un étudiant ?

– Un étudiant étranger en mobilité d'étude dans notre université.

– Je vois. Quelle nationalité ?

– Irlandais.

– Et c'était bien ?

Il n'y a aucune pointe de jalousie dans sa voix, juste de la curiosité.

– Pas vraiment. Quand je pense à lui, je ressens le besoin de jouer aux fléchettes avec le calendrier des Dieux du Stade, admetts-je en sentant monter mon irritation.

Ça le fait rigoler.

– Donc, il n'est pas arrivé à te faire jouir.

– Q... quoi ?

Son petit sourire m'indique qu'il n'est pas mécontent de la situation.

– Tu n'es pas un robot, tu sais ? Parfois ces choses prennent... du temps. Ne t'inquiète pas, je serai délicat avec toi, je n'ai pas envie de

jouir vite.

Soudain, l'air devient rare. Comme si on avait aspiré tout l'oxygène de cette fichue bagnole. Aucun homme ne m'a parlé de façon aussi directe et crue. Pourtant, Matt Garrett ne cherche pas à me draguer, ni à me séduire, c'est juste qu'il transpire l'érotisme. Pas moins.

Dehors, le centre historique est noir de monde et, ce qui n'arrange rien, les feulements sensuels du V12 au ralenti ont des accents ensorcelants directement branchés à ma culotte. Ces minutes sont les préliminaires les plus cruels qu'il m'a été donné de vivre. Dieu merci, le bolide s'arrête devant le palais de l'ancien archevêché. La portière s'ouvre sur ma droite.

– Venez ! se contente-t-il de dire avant de sortir de son côté.

Une main inconnue se tend pour m'aider à me relever. Je la saisis et reconnais le grand Noir avec son serpent dans l'oreille. Le mec est digne d'une agence de mannequin, mais il n'a pas l'air de rigoler.

– Mademoiselle Sand, me sourit-il.

– Bonsoir...euh...

– À plus tard, Verdi, le congédie Garrett en lui confiant les clefs.

Verdi ? Comme l'opéra ?

Je n'ai pas le temps de réfléchir à la réponse que le Guerrier m'attrape par la main. Différemment, cette fois. Ses doigts s'entremêlent avec les miens pour se refermer sur le dos de ma main. Ce geste infiniment intime me met mal à l'aise. Il n'y a que Max qui s'autorise cette démonstration pour faire maronner ses plans drague fumeux. Je ne suis pas le genre de fille qu'on touche.

– Vous êtes moite. Détends-toi. Je veillerai à ce que ça reste acceptable.

Bizarre l'effet que me fait l'adjectif. Et si je n'ai pas envie d'être ménagée ? Je considère la situation et je n'arrive pas à décider si je dois être rassurée ou frustrée. Je n'ai qu'une seule nuit et l'ardeur, le désir, la curiosité que je ressens pour lui, me font l'effet d'une montée d'adrénaline puissante. J'ai envie de le sentir. En désespoir de cause, j'avance lentement, faisant attention aux pavés de la vieille cour. Si je flingue ses précieux talons,

Leila va me tuer.

J'essaie de tromper mon impatience comme je peux :

– Qui est Verdi ?

– Verdi est mon homme de sécurité, mon coach sportif et mon chauffeur.

– Tout ça à la fois ? fais-je pour le taquiner.

– C'est un ancien de Quantico⁽³⁾, annonce-t-il en guise d'explication.

En même temps, je réalise qu'il répond à des questions personnelles, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Pourquoi le fait-il ? Pourquoi avoir traversé l'Atlantique pour une soirée ? Un photographe, probablement attiré par le bolide musclé derrière nous, s'approche de notre couple bizarroïde.

– Puis-je prendre une photo, monsieur Garrett ?

D'accord, pas forcément par le bolide. Je me recule pour disparaître du champ mais le Guerrier m'attire contre lui. Je souris et tout se passe très vite.

Le flash crépite et l'homme nous mitraille à deux reprises avant de sortir un petit calepin de sa poche en disant :

– Merci, monsieur. Mademoiselle ?

– Le nom de la demoiselle importe peu, répond Garrett à ma place.

J’assimile à peine ce qui vient de se produire.

– Cette photo avec moi n’était pas indispensable, fais-je un peu dépassée. Nous n’allons pas nous revoir.

– Justement, répond-il comme si c’était évident. Vous n’avez pas besoin que la presse vienne taper à votre porte demain matin.

Brusquement, l’envie de tester sa prétendue franchise m’électrise. Pour voir.

– Avez-vous pris des renseignements sur moi ?

Garrett s’arrête de marcher, surpris de mon audace.

– Bien sûr. Avant de m’exposer, je dois savoir ce qui peut « sortir » sur la personne qui m’accompagne. Rassurez-vous, rien d’intrusif.

Je le dévisage, mais pas trop, la vision de sa bouche sensuelle me fait frémir.

– Mon compte bancaire aussi ?

– La solvabilité et les dettes font en effet partie des trucs de base que je dois connaître, admet-

il sans aucune gêne.

– Je n'ai pas de dette, fais-je un peu piquée.

– Je sais.

Puis, je pouffe de rire :

– Une somme à trois chiffres. Vous n'avez pas dû beaucoup vous amuser.

– Cinq avec les virgules, corrige-t-il d'un ton sérieux. Ça m'a pris une minute.

Son calme me refroidit.

– Je ne l'aurais jamais su. Pourquoi me le dire ?

– Parce que vous me le demandez et que je ne mens pas.

D'un coup, je me sens bête.

– Jamais ?

– Jamais.

Je m'étonne de ne pas être plus dégrisée. Qui n'a jamais menti par facilité ? Même moi, je mens. Est-ce ainsi qu'on l'a élevé ? Nous pénétrons sous les voûtes de pierre. Les voix résonnent mais mes pensées les couvrent. Jamais je n'ai rencontré quelqu'un qui suscite autant ma curiosité. Et en plus il semble apprécier mon cerveau, chose que les garçons me reprochent la plupart du temps. Des

serveurs en livrée passent avec des plateaux entre les groupes qui se sont formés.

– Une coupe de champagne, mademoiselle ? me demande l'un d'eux.

– Non, merci, dis-je tout à mes réflexions.

Le garçon continue son chemin.

– Alex ! lance alors une voix masculine, un peu plus loin.

Je sursaute et pivote vers la silhouette familière qui tient deux flûtes à la main. Oh, Seigneur ! Costume sombre, cravate fine...

– Max ! J'ignorais que tu venais ce soir, dis-je en m'avançant vers lui.

Le Guerrier lui lance un regard froid, tout en restant à distance.

– Je te retourne le compliment, ironise Max en m'ouvrant grand les bras. Mon père fait défaut ce soir. Aussi, j'accompagne ma mère, m'informe-t-il en désignant les flûtes.

Je prends le temps de l'admirer avant de me réfugier dans ses bras.

– Eh bien, dis-moi, je ne t'ai pas vu aussi élégant depuis le bal de promo.

– Ah, mais c'est parce que j'étais ton cavalier. Au fait, tu es seule ? se préoccupe Max en

m'écartant avec douceur.

Je me retourne vers Garrett qui nous observe avec une drôle d'expression indiscreète sur la figure. De son côté, Max m'interroge du regard. Il a reconnu le Guerrier, mais, en gros, il ne sait pas qui il est.

– Max, voici Matt Garrett. Monsieur Garrett est venu donner une conférence dans notre faculté la semaine dernière, dis-je en guise d'explication.

Max lui tend la main.

– Enchanté, monsieur Garrett.

– Monsieur Sega.

Après une franche poignée de main, les deux hommes se jaugent en silence. Ce n'est qu'à ce moment-là que je réalise ne pas lui avoir donné le nom de Max.

– On se voit plus tard, Alex, tranche ce dernier... Monsieur Garrett.

Garrett lui adresse un bref signe de tête, arborant toujours son visage lisse. Un peu décontenancée, je regarde Max s'éloigner.

– Alexiane...

Dans sa bouche, mon prénom a une consonance inhabituelle. Comme s'il

englobait tout ce qu'il ne dit pas. Je secoue la tête pour sortir de ma torpeur.

– Vous savez ce qui est drôle ? Lorsque vous êtes venu faire votre conférence, j'ai cru que l'intervenant était votre frère, Paul Garrett.

– Vous n'auriez pas perdu au change. Paul est attachant. Pas moi.

Et tout de suite après, je lis une lueur d'incrédulité dans ses yeux. Comme s'il s'en voulait d'avoir livré sa famille en pâture à une inconnue. Aussi, pour rattraper le coup, j'abonde dans son sens :

– Ah, mais moi aussi, j'ai pris mes renseignements ! Vous avez deux frères. Paul Garrett est le directeur de votre département juridique et Robert Crawford est votre bras droit. J'ai même vu leurs photos.

– Google, grince-t-il avec une moue de dégoût.

Ça n'a pas l'air de lui plaire.

– Alors, il fait quoi celui-là ? C'est un scientifique ? Un bébé Nobel ?

Ma pique à son frère ramène son sourire.

– Pour ça, on aurait dû marquer sur les labos de Harvard : soirée privée, défense d'entrer,

raille-t-il trop content de le vanner.

– Donc, ce n'est pas lui qui fabrique du sang humain.

Son sourire s'émousse.

– Du sang *artificiel*, me corrige-t-il, mi-figue mi-raisin.

Puis, après une hésitation :

– Vous savez, vous n'êtes pas obligée de me faire la conversation. En principe, les femmes qui m'accompagnent se montrent plus... *réservees*.

Je n'arrive pas à savoir si ça le gêne ou si ça lui plaît.

– Ah, mais vous l'avez dit vous-même, je n'en suis pas une !

– Exactement, confirme-t-il.

Aussi, je décide de rester naturelle :

– Je pensais le sang humain irremplaçable, mais c'est idiot. On fait bien des cœurs artificiels, dis-je admirative. Vous devez être assez génial dans votre domaine.

Garrett secoue la tête plusieurs fois en silence comme s'il répondait à une question métaphysique sous-entendue.

– Je n'ai aucun mérite, proclame-t-il avec

sincérité.

Comment un homme tel que lui peut-il dire un truc pareil ? Je l'aurais cru vaniteux et fier de ce qu'il accomplit. Mais, non. Pourtant, cet homme n'a rien de modeste. Tout chez lui respire la puissance, la réussite, et quelque chose de plus sombre que je n'arrive pas encore à définir.

– Mais si, voyons. Toutes ces recherches doivent vous coûter pas mal d'argent.

– L'argent ne me définit pas, persiste-t-il. Je vous l'ai dit, je n'ai aucun mérite.

Étrange, la récurrence de ce mot. Je creuserais bien le sujet, mais m'attarder me semble trop personnel et je suis sûre qu'il n'apprécierait pas.

– Votre département juridique doit avoir beaucoup de travail.

– Je vais vous choquer, Alex. Prête ?

Je fais oui de la tête. Je vois bien que mes questions l'emmerdent, mais que faire d'autre ? Je suis curieuse par nature et il est si... *intéressant*.

– Le droit ne m'intéresse pas, proclame-t-il. Vous savez pourquoi ?

– Dites toujours, fais-je en haussant les épaules.

– Parce que je n’y crois pas.

Franchement, rien de choquant. Chaque fois que j’annonce que je veux être avocate, c’est la même rengaine et je débite la même réponse :

– Vous avez tort. Le droit permet de sanctionner, mais offre aussi une seconde chance.

– La seconde chance n’existe pas, réplique Garrett comme je m’y attendais.

– Bien sûr que si elle existe.

– Non. La seconde chance est une sorte d’opium du peuple qui permet de penser qu’on peut recommencer à zéro. Or on ne recommence jamais à zéro.

– Vous êtes dur...

– Peut-être que je suis dur. On me le dit souvent. Mais interrogez vos détenus. Ils vous diront qu’il est très difficile de se départir du passé. Le mieux est de l’ignorer.

Que sait-il des détenus, lui ? Matt Garrett est né dans une famille riche. Il a tout réussi. Fait des études brillantes. Ses parents doivent être

fiers de lui. Comment pourrait-il comprendre des gens qui ont vu leur univers basculer et se retrouvent privés de liberté ? Pourtant, il y a quelque chose de sombre chez cet homme que je n'arrive pas à définir. Un mystère qui me rend dingue. Comme il ne dit toujours rien, je décide de regagner la salle sans un mot.

Évidemment, nos places sont dans le carré VIP. Pile devant la scène. À peine installé, il se penche vers moi en m'offrant un programme :

– Avez-vous lu Victor Hugo ?

Non, mais il croit quoi ? Bouffe des Dalloz pendant cinq ans, tu vas voir si tu as le temps de lire les grands classiques.

Pas question de m'abaisser à lui répondre.

– À propos, pourquoi avoir parlé de condition subalterne des femmes ?

Le Guerrier esquisse un petit sourire satisfait comme s'il attendait depuis longtemps l'arrivée de la question.

– Pourquoi avoir choisi de faire un bénévolat auprès des femmes battues ? m'assène-t-il droit dans les yeux.

Comment sait-il ça ?

– Vous avez aussi cette information ?

– Bien sûr. Il est très facile d’avoir ce genre de renseignement. Une association doit déclarer ses contrats de bénévolat à sa police d’assurance. Or je suis l’assureur de votre association.

Là, il me prend totalement de court. *Y a-t-il un domaine où il n’est pas ?*

– À présent, répondez à ma question, me somme-t-il. Vous auriez pu choisir de lutter contre la faim, le cancer ou l’illettrisme. Pourquoi avoir fait ce choix en particulier ?

Qu’est-ce qu’il s’imagine ? Son expression soucieuse oriente ma réponse.

– Vous êtes dingue ! Vous croyez que j’ai été battue ?

– Le risque de maltraitance est plus grand dans une famille monoparentale, s’obstine-t-il sans se démonter.

– Non, mais ça va pas ! Ma mère ne m’aurait jamais battue. C’est une femme maternelle. Elle m’aime. J’aide ces femmes parce qu’elles ont moins de chance que les autres et que ça me rappelle que moi j’en ai. C’est aussi bête que ça.

Tout se passe en même temps : le noir se fond

autour de nous, donnant le coup d'envoi, et Garrett me regarde d'un air étonnamment bienveillant.

Qu'est-ce qui lui prend là ?

Dans son idéalisme et sa jeunesse, le sacrifice de Gilda dans les écharpes de soie rouge du tableau final m'émeut aux larmes. Encore une histoire d'amour qui finit mal. Les salves nourries des spectateurs n'y changent rien et c'est le cœur gros comme plâtre que je quitte la salle.

Dehors, Verdi, celui à l'allure de grand Noir baraqué pas du tout italien, nous attend près du bolide de légende. Dans l'habitable, redevenu silencieux des bruits de la rue, mon estomac se remplit de papillons. Tranquille, les papillons ! Au moment où je m'apprête à le remercier, le Guerrier prend la parole :

– Voulez-vous que je vous raccompagne chez vous ?

Oh non ! J'ai tout foiré !

Je panique avec un singulier sentiment de culpabilité. Comme il l'a dit, il n'aime que les femmes qui obéissent, les femmes bien

élevées. Pas vraiment moi.

– Si vous avez changé d’avis...

Garrett fronce les sourcils sans quitter la route des yeux.

– Je n’ai pas dit ça. Vous ne me connaissez pas, Alexiane. Je veux juste m’assurer que vous savez ce que vous faites en venant seule dans ma chambre.

– Je sais ce que je fais.

En fait, j’apprécie son franc-parler. Ça me rassure. Je ne suis pas totalement certaine que j’aurais pu faire l’amour avec un sinistre inconnu. J’aime aussi sa voix grave et virile quand il dit :

– Qu’avez-vous pensé du bouffon ? Je vous ai vue émue.

– Je ne ferais pas partie de son fan club.

– Par curiosité, pourquoi ?

– Cet homme fait tout de travers. Son amour est égoïste. Gilda m’a touchée davantage en se sacrifiant pour sauver de la mort son amant infidèle. Le véritable amour devrait être altruiste.

– Vous auriez pu jouer Gilda ?

Drôle de question. Je réfléchis à voix haute :

– Non. Je ne me serais pas sacrifiée pour un homme.

– Même par amour ? avance-t-il avec prudence.

– L'amour est une escroquerie qu'on raconte aux enfants.

Garrett éclate de rire. Il a un rire incroyable, bon sang ! On devrait en faire des CD et les vendre dans des sex-shops tellement il fait de l'effet.

– Je suis d'accord ! Nous sommes deux grands égoïstes dans ce cas.

Les graviers crissent sous les pneus en pénétrant dans l'allée de son hôtel tandis que les ombres des cyprès donnent à son visage un petit côté inquiétant très excitant. Nous y sommes. Je ne rêve pas.

Garrett coupe le moteur et se tourne vers moi.

– Deux choses, dit-il d'une voix douce. Je crois comprendre que tu es une fille bien, alors je m'excuse d'avance pour ma franchise mais je tiens à ce que tu t'en souviennes. Je n'ai jamais payé pour coucher. Quand je te baise, c'est gratuit. Je ne t'aiderai pas non plus dans ta carrière.

– C'est tout ?

– Non. J'aime ma liberté. Il n'y aura pas d'autre nuit.

J'acquiesce en silence.

Sa franchise ne me choque pas, loin de là. Cet homme n'a aucune emprise sur moi. Je n'en ai aucune sur lui. J'ai suffisamment appris sur lui pour me faire une idée du personnage. Matt Garrett est marié à son boulot. Il est beau, brillant, maître de lui. Si on laisse de côté son statut d'homme riche qui doit attirer une ribambelle de prédatrices, c'est un gentleman respectueux qui marche sur le trottoir du côté de la route pour être en première ligne s'il y a un danger. Qui pense à faire un truc pareil ? C'est un signe de protection indéniable. Pour beaucoup, il est un entrepreneur audacieux soutenant au moins un beau projet. Donc davantage altruiste et brave que cupide.

Alors, pourquoi devrais-je être terrifiée ?

(3) Le Marine Corps Base Quantico est l'académie de formation du FBI. Une pépinière à beaux bébés en quelque sorte.

MATT

J'ai des fourmis dans les jambes.

Qui aurait pu croire que je fasse, un jour, la cour à une femme ? Un dîner, un spectacle, m'asseoir à côté d'elle deux heures durant et me détendre. Ça faisait longtemps que je n'avais pas été aussi bien.

– Par ici, dis-je en lui désignant l'ascenseur.

Elle se blottit dans le fond de la cabine, comme si elle avait besoin de se soutenir à la cloison. Qu'est-ce qu'elle cache ? Même si de son propre aveu ça fait longtemps, les petits copains n'ont pas dû manquer. Elle est jolie, intelligente et intéressante. Elle a dû tomber sur une bande d'étudiants minables qui ne se sont pas réellement occupés de son plaisir.

Cette pensée me comble, mais le souci c'est qu'elle fait aussi surgir en moi une réaction primitive assez dérangeante. Je n'ai aucune envie de l'imaginer avec quelqu'un d'autre.

En vertu de quoi, connard ?

D'habitude, je me contrefiche de ce genre de détail. Je me suis toujours freiné sur les émotions, me laissant aller sur tout le reste. Alors, en quoi ça me dérangerait ? L'ascenseur s'arrête au dernier étage.

Je lui indique la direction sans la toucher.

– Après vous, je vous en prie.

Les scénarios dansent dans ma tête au moment où j'ouvre la porte de ma suite. Je m'arrête sur le seuil et je débite mon laïus habituel du premier rendez-vous :

– Tout ce qui va se passer dans cette suite concerne uniquement ce moment précis et restera ici. D'accord ?

– Bien sûr.

Je la laisse découvrir l'endroit. L'appartement est plongé dans l'obscurité. Le seul faisceau de lumière provient de l'éclairage du bar. La suite sent un parfum d'intérieur aux effluves de thé vert assez agréable, mais mon invitée semble de plus en plus mal à l'aise.

« Vous n'avez jamais sucé un homme ?

Non. Ça me semble trop... intime. »

J'étais presque choqué. Elle est jeune et n'a

pas encore eu le temps de régler sa peur des choses intimes. *Change tes plans, Garrett.*

Je m'approche.

– Tu veux un peu de musique ?

Je lui tends mon portable pour la laisser choisir. Je veux qu'elle me donne le ton de la soirée. Elle hésite puis s'en saisit en s'asseyant dans le canapé. Elle fourre son étole dans son sac de hippie et fait défiler mes musiques tandis que j'ôte tranquillement ma veste et ma cravate. Je retire ma montre sans la quitter des yeux. Elle est attendrissante quand elle n'est plus sur ses gardes. Je perçois tous ses gestes quotidiens : la façon dont elle ramène ses cheveux derrière ses oreilles avec son pouce, celle dont elle se mord la lèvre sous l'effet de la concentration. Son visage s'anime différemment. Elle est lumineuse, comme habitée.

Il se passe un truc.

– *Shadow Lake* est un drôle de nom pour une liste d'opéras, déclare-t-elle en tortillant nerveusement une mèche de cheveux. Ça fait sombre.

Je me tais.

– Vous êtes très éclectique, dites-moi, commente-t-elle. Guidez-moi.

– Non, choisis, toi, lui dis-je en lui caressant le sommet du crâne.

Le soyeux de ses cheveux me donne envie d'enfouir mon visage dans cette chevelure magnifique au moment de jouir. J'ouvre le col de ma chemise, je retire mon gilet et retrousse mes manches jusqu'aux coudes.

– Certaines paroles peuvent s'avérer gênantes, s'inquiète-t-elle, totalement subjuguée par les veines saillantes de mes avant-bras.

Je la rassure d'un sourire.

– Ne panique pas avec ça. Toi et moi, on s'est mis d'accord. Choisis l'ambiance que tu veux pour faire l'amour.

Baiser, Garrett ! Bai-ser !

Finalement, elle fait son choix. Je pose mon iPhone sur les *Parrots* du salon en prenant connaissance du morceau : *One* de U2⁽⁴⁾.

Baiser contre le SIDA ?

Trop déconnant.

– Prête pour finir ton lap dance en live ? fais-je en l'invitant à se lever. Je mérite l'original si je dois détruire ta vidéo.

Elle rougit, mais place sa main dans la mienne. Je la prends dans mes bras et pose la sienne sur mon épaule. Je commence à danser langoureusement avec elle. Comme je la dépasse d'au moins une tête, mon souffle fait voler ses cheveux. Je place mes doigts doucement sur ses hanches pour l'attirer un peu plus. J'ai besoin de sentir leurs ondulations sous mes paumes. Nos corps se frôlent en rythme, apprennent à se connaître. Elle bouge pas mal.

– Que veux-tu que je te fasse ce soir ?

– Je ne veux pas savoir à l'avance, avoue-t-elle.

Je grogne aussi irrité qu'excité :

– Ne dis pas ça à un homme. Il y a beaucoup trop de choses qu'un connard pourrait te faire. Rien que de l'évoquer, mon cœur bat dans mon ventre. J'attends qu'elle se détende pour sceller mes lèvres aux siennes. J'alterne la force de mes baisers à la fois possessifs et confiants, invitant sa langue à venir jouer avec la mienne, saisissant son souffle. Je la caresse tout en dansant. Elle est ferme, chaude, vivante... J'ai super-envie. Mais je prends son

sein un peu trop vite.

– Bas les pattes, Guerrier ! me repousse-t-elle alors. Assis !

Beau joueur, je m’installe dans le fauteuil. Sagement. Un peu surpris quand même de la voir prendre les commandes. Je me contente de la regarder.

Trop déconnant.

Je retiens mon souffle en la suivant des yeux. Elle se pavane en cercle autour de moi, le dos droit, les épaules en arrière, histoire de me mettre dans l’ambiance. Elle aussi retient son souffle, comme si elle n’arrivait pas à croire qu’elle est là, en train de s’effeuiller pour moi. Elle retire ses boucles d’oreille et vient les déposer dans ma main. Direct dans ma poche.

– Tu ne vas pas t’évanouir, hein ? me décoche-t-elle avec une étincelle de défi dans le regard.

Petit monstre !

Je me sens un peu con de ne rien dire, mais je ne la reconnais plus. Ou alors elle essaie de cacher ses doutes et c’est encore plus touchant de savoir qu’elle le fait pour moi. Sans m’en rendre compte, je m’affale légèrement en

écartant les jambes dans la pose adéquate. Celle qui dit : « Hey toi, viens danser sur moi » !

Et ça marche.

– Prêt ? lance-t-elle par-dessus son épaule.

– À tout, lui dis-je en me retenant de rire.

Et c'est parti ! Elle abaisse sa robe sur ses longues jambes gainées de soie, découvrant dans le même mouvement un ensemble trois pièces de lingerie brodée de plumes aussi légères que du duvet. Je manque de souffle. Qui l'eût cru que la petite culotte de coton cacherait une telle coquine ? Un cygne blanc pour un lap dance, mon cœur frôle l'arrêt cardiaque. C'est du jamais vu. Et j'en ai vu. Aucun effet similaire. Là, je rêve de souffler dessus, de jouer avec...

Mon ensorceleuse. Ma petite charmeuse !

Dans quelle merde suis-je en train de me fourrer ? En rythme parfaitement raccord avec la musique, elle enjambe la mousseline grise qu'elle balance plus loin d'un lancer de pied torride à la fin du couplet.

Oh, Alex !

La séduction est subtile. Tout se passe à son

insu et c'est encore plus ravissant. Je me mords les joues pour ne pas sourire.

– Tu as songé aux plumes, ce soir ?

Brusquement, j'ai envie de la baiser dans les oreillers éventrés. De la baiser vraiment. Des plumes partout.

– Quel terrible fardeau, n'est-ce pas ? me taquine-t-elle en dodelinant de la tête. Que vas-tu faire de cette fille ?

Et drôle en plus...

– J'ai de l'espoir.

Beaucoup d'espoir. Puis elle revient se planter face à moi, se penche en avant et pose ses paumes sur mes cuisses, la poitrine dirigée vers mon visage et les fesses légèrement relevées pour que je puisse les voir sans les toucher. Bordel. Elle me regarde droit dans les yeux.

Mais quelle diablesse !

– Pas le droit de toucher, Guerrier. C'est la règle, me rappelle-t-elle en me repoussant fermement contre le dossier de mon siège.

Et elle repart.

– Moi, non. Mais toi, oui, fais-je amusé par son petit mouvement de hanches aguicheur.

C'est son moment ! Qu'elle se l'approprié !
Je la laisse faire son petit numéro, s'installer à califourchon sur mes genoux, enrôler ses jambes sublimes derrière le dossier, passer ses mains autour de mon cou. Elle à moitié dévêtue, moi encore habillé. Nos corps sont très proches. Enfin, je la sens. Elle se met à glisser doucement sur mes cuisses. De haut en bas. On devine qu'elle le fait pour la première fois à la façon dont elle pince ses lèvres à chaque frottement. Mais sa sensualité, c'est de la magie pure.

Jouir doit faire de toi une déesse, beauté !

– Regarde-toi. Tu es belle comme ça.

– Tais-toi, Guerrier. N'essaie pas de me déconcentrer, me gronde-t-elle.

Je ne sais même pas si je respire. Le monde continue de tourner sans nous. Est-ce qu'elle sait ce qu'elle m'offre au moins ? Ma queue se tend à chaque frottement. On noue un dialogue, là. On a une conversation par frottements.

Je tente de me persuader que c'est un lap dance comme j'en ai vécu mille derrière les rideaux rouges des clubs sexy. Échec total. La

fin du morceau est proche, je redoute presque la sortie gracieuse habituelle. Si elle se lève comme si elle partait au travail, je jure que je vais péter un câble.

Je place ma main sur sa nuque.

– Cette nuit, personne ne saura. Ce sera notre secret. À toi et à moi. Ne sois pas timide, d'accord ? Dis-moi ce que tu veux et je te suis.

– Je veux que cette nuit efface toutes les autres.
Bordel de merde.

Puis je réalise que c'est précisément ce que je veux moi aussi. Ses gestes imprécis et purs me donnent l'impression que je peux être le seul homme qui comptera pour elle. Une sensation moins agréable me transperce la poitrine que j'identifie tout de suite : la jalousie.

D'où ça sort, ça, Garrett ?

Mes mains effleurent ses bretelles de soutien-gorge, les faisant tomber sur ses bras. Une après l'autre.

– Est-ce que je peux les voir maintenant ?

Elle rougit, détourne le regard, mais accepte que je le dégrafe. L'arrogance de ses seins est délicieuse. Ils bougent à peine. Sur un petit torse, ils sont ronds avec des aréoles claires,

légèrement plus roses que sa peau d'ivoire.
Ses deux tétons érigés vers moi supplient
qu'on les embrasse. Ma gorge s'assèche.

– Hé ! lui dis-je en la forçant à me regarder.
Tu es très belle.

Ses yeux s'agrandissent comme si elle en
doutait.

– Mes seins sont petits...

– C'est vrai. Tes seins sont petits, mais par
rapport à quoi ? Moi je les trouve
magnifiques et tellement sexy. Tu
ronronnerais comme un chaton avec moi...

Elle se réfugie dans mon cou et écrase sa
poitrine contre la mienne. Ma chemise en
dernier rempart, je manque de souffle.

– Tu vas avoir des ennuis, dis-je pour la
prévenir.

Elle glousse dans mon cou.

– Je suis ici pour avoir des ennuis.

Je caresse la peau d'anglaise de son dos.
Foutue peau.

– Où as-tu appris à danser comme ça ?

Elle lève les yeux vers moi.

– En fait, c'est l'inverse. Comme je ne savais
pas danser, on a fait un stage de verticale avec

mes colocataires l'hiver dernier. C'était le cadeau de Noël de nos parents respectifs.

Je sens l'angoisse monter. Où a-t-on vu qu'une mère paye ce genre de stage de à sa fille, putain ? Elle veut en faire quoi ? Une pute ? Si j'avais pas peur de passer pour un fou, je l'appellerais pour lui dire ce que j'en pense. Mais c'est sa mère.

– Tu aimes voir jouer un homme ? lui dis-je à la place.

– J'aimerais te voir, toi, frémit-elle.

Ses iris bleus me transpercent l'âme comme un poignard. *Foutu regard.*

Et c'est là. Cela ne dure qu'un instant. Un bref instant de faiblesse. Comme l'attraction inévitable de la gravité. Cette fille va me faire souffrir, si je ne fais pas attention. Je le sens venir. J'arrive à peine à m'entendre respirer.

– Accroche-toi !

Je passe mes avant-bras sous ses cuisses et la soulève sans effort en me mettant debout. Son lap dance est fini. Je sais que j'y trouverai du plaisir.

Je lui fredonne à l'oreille les paroles de la chanson :

– Es-tu venue ici pour demander pardon ?

Elle chantonne à la mienne :

– Es-tu venu ressusciter les morts ?

Sérieux, elle n'a pas idée de ce qu'elle ressuscite.

Je pivote vers le bureau. Je ne veux pas la baiser dans un lit. Partout, mais pas dans un lit. Dans l'urgence, je balaye tout ce qui l'encombre d'un revers de main. Les muscles de ses jambes se tendent dans mon dos. Je la bascule sur la table.

– Tu as envie ?

– Et toi ?

– Oui, bien sûr.

Elle me sourit comme si ça la rassurait. Ses mains cherchent le bord opposé du bureau. Elle se cambre aussi souple qu'une liane sur le bois sombre. Bigre.

– Qu'est-ce que tu es belle... Tu es très sexy, tu sais ? Je veux t'entendre crier mon nom quand tu jouiras.

Elle blêmit.

– Je ne crie pas, se fige-t-elle toute contrite.

– Quoi ?

– Je n'y arrive pas...je...j'ai un blocage. Ça

ne sort pas.

Je m'approche d'elle, un peu dérouté.

– Même quand tu jouis ?

– Même quand c'est bon.

Je fronçe les sourcils sans comprendre. Du plat de la main, je caresse son ventre, la courbe délicate de ses seins. Rassurée, elle recommence à onduler sous mes paumes, le souffle court, les yeux grands ouverts. Elle est belle comme ça. À mon tour, je retire ma chemise tout en l'admirant. Deux grands yeux bleus chargés de curiosité traînent alors sur mon cou et je comprends ce qu'elle reluque. L'encre de mon tatouage dorsal vient mourir à sa base par deux flammes noires. Ça a l'air de la surprendre. Peu importe. La découverte est énorme. Cette fille a un sex-appeal à rendre hystérique le plus blindé des fétichistes.

Mais, elle l'ignore totalement. *Foutu regard.*

Je laisse notre connexion se transformer en fièvre. Je la caresse là où sa peau est toute fine au-dessus de sa jarretière. Et je n'ai aucun mal tellement sa chaleur est la forme même de la vie.

– Je suis sûr que tu es encore plus chaude à

l'intérieur.

Un petit couinement ridicule lui échappe.
Pourquoi est-elle timide maintenant ?

– Parle-moi. Montre-moi ce que tu aimes.

– Je ne sais pas ce que j'aime, confesse-t-elle
sans me regarder.

Je cherche à croiser son regard.

– Personne ne t'a donc fait aimer le sexe, ma
belle ?

– Je... non, je... caresse-moi, bafouille-t-elle.

– Où ?

– Partout.

Mes mains s'attardent. Je me penche pour
embrasser son ventre d'une hanche à l'autre.
Je souffle sur sa peau. Je frotte mon nez
contre son pubis en flirtant avec les plumes de
sa culotte. Je fleure la chaleur humide de son
sexe, tout près, en écoutant ses gémissements.
Sa voix trahit son inquiétude :

– T'ai-je déçue ?

– Pourquoi me décevrais-tu ? Tu es
magnifique.

La douceur de sa peau m'ensorcelle. Je la
pensais sèche mais elle est aussi douce que je
suis dur. Je presse mes lèvres à l'intérieur de

ses cuisses, de ses genoux à son entrejambe. Je devine le goût de sa chatte, tout près. Ses mains plongent dans mes cheveux. Elle est sensuelle dans ses caresses. Je remonte sur son corps, je pourrais la manger. Pendant des heures.

Brusquement, j'ai besoin qu'elle soit mienne ce soir.

– Donne-toi à moi cette nuit, lui dis-je tout en la fixant.

– Tu me veux ?

– Totalemment. Pas que ton corps.

Sa tête bascule en arrière en signe de reddition. Je contemple ce corps terriblement sexy qui s'offre à ma vue, à mes mains, et bizarrement, je ne ressens pas ce besoin de chair brut auquel je suis habitué. J'aimerais arrêter le temps et prendre le mien. Un grand frisson s'empare de moi.

Qu'est-ce qui me prend ?

Je réfléchirai demain. Là, tout de suite, j'ai juste besoin de la couvrir avec mon corps. L'encre noire sur sa peau blanche. Alors, je me couche sur elle, j'érafle son épaule de mes dents et je cherche son regard.

– Tu acceptes que je laisse des traces ?

– Je veux une nuit pleine de dangers, murmure-t-elle, les yeux brillants.

Sur ce, je la mords. Sa chair sous la dent, elle est à moi. Je me sens tellement euphorique que je pourrais facilement entendre l'hymne national dans le *Yankee Stadium*. Elle feule, grogne, halète, essaie de s'échapper. Sa chatte m'attend.

Tout ce qui me reste à faire, c'est la relâcher.

– C'est douloureux ?

– Et bon aussi, émerge-t-elle d'une voix chargée d'émotion.

L'étonnement que j'entends dans sa voix me rend encore plus dingue. Je veux tout lui faire découvrir. Je prends une pointe rose érigée entre deux doigts que je roule en la regardant se pâmer. Je lèche son aréole d'un coup de langue appuyé. Elle pantelle, s'essouffle, se cambre vers mon visage... Quand soudain, je me fige sans comprendre immédiatement ce qui m'arrive. Bordel !

Je pâlis instantanément.

– J'ai besoin d'une minute, lui dis-je en me redressant.

Sa peau a une odeur de doudou. Un parfum d'enfance. Un vague souvenir de la mienne. La seule perfection que j'en garde. Sauf que devant ma réaction, Alex est au plus mal. Et merde...

– Oh mon Dieu ! tu n'aimes pas mon odeur, panique-t-elle.

Comment lui dire que ce n'est pas le problème ?

– Tout va bien, ma belle. Ton odeur me plaît, je t'assure. Beaucoup, même.

Mon sang boue dans mes veines. J'ingurgite son téton à pleine bouche tel un acte de foi, et sans savoir comment j'y parviens, je laisse son odeur me submerger en fermant les yeux. Retrouver cette odeur, c'est comme éjaculer soudain. J'aspire tellement que mes joues se creusent.

– Pitié... n'arrête pas, gémit-elle en agrippant férocement ma nuque.

Elle griffe mes biceps, plante ses talons dans mes cuisses. J'espère que ce n'est pas trop flippant, mais je tète son mamelon jusqu'à ce qu'elle en jouisse, renversée en arrière sur le bureau, les yeux brumeux, sans un cri, sans un

mot. C'est juste un silence terriblement excitant.

– Ça calme, non ?

En même temps, je sens quelque chose m'agripper par la ceinture, ouvrir la boucle sans ménagement. Un passant, deux passants... Surpris, j'incline la tête entre nous.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? dis-je en reculant.

– S'il te plaît. Je te désire trop fort, s'empourpre-t-elle.

Bon Dieu, oui !

C'est l'urgence, cet assaut incroyable d'énergie qui donne la chair de poule et change les priorités. Je récupère une capote dans ma poche que je pose sur son ventre. Mon pantalon et mon boxer tombent en un clin d'œil sur mes chevilles. Je balance tout un peu plus loin. Au lieu de s'occuper d'ouvrir le *fail*, mademoiselle Sand guigne vers mon érection. Ses yeux sont grands ouverts. Ses cils battent. Elle regarde. Est-ce que ça l'inquiète ?

Dérouté, je m'entends dire :

– Ne t'inquiète pas, tu peux me prendre.

Commence par ta bouche.

– Je ne sais pas.

Je prends un coup à l'estomac.

– Attends ! Tu veux dire que tu as baisé un homme sans... Mais quel tocard !

Toutes ces révélations me font tourner la tête. Au lieu de répondre, elle se redresse, s'assied au bord du bureau et attrape ma main.

– Viens. Montre-moi, murmure-t-elle en tombant à genoux devant moi.

Seigneur, j'accepte de mourir après ça ! Je ne me suis jamais senti aussi torturé avant une pipe. J'ai l'impression d'être sur le point de vomir ou d'être pris de vertiges. Je caresse ma queue en m'approchant d'elle et je présente la pointe ronde de mon gland sur ses lèvres en retenant ma respiration.

– Lèche-la d'abord.

Mon cœur va exploser, sa langue s'anime timidement autour de ma bite sans jamais me prendre. Elle n'ose pas. Peu à peu, la chaleur de sa langue se diffuse en moi, partout, m'emplit de douceur. Elle lèche comme un petit animal.

Bordel, c'est trop bon.

– Incroyable... Je vais... Je vais... Arrête !

Elle ne m'a même pas pris, putain.

– Tu es si pure, je te jure, je... Ça m'excite.

Je dois faire un effort surhumain pour l'aider à se relever. Mon cœur bat si violemment dans mon membre qu'il me semble pouvoir se briser. Il faut que je la baise. Tout de suite. Je ne suis plus qu'instinct, pure folie. Plus rien ne pourrait m'arrêter. Ma voix tremble :

– Tu as déjà baisé sans préservatif ?

J'ai du mal à croire ce que je viens d'entendre mais, avec elle, je ressens l'urgence du bonheur, du dépaysement, l'authenticité du geste, le besoin de me jeter dans l'action, d'être libre. Tout ça en même temps.

Elle remonte sur la table.

– Non.

– Écoute, j'ai baisé des tas de filles, mais jamais personne sans préservatif, dis-je, le cœur tambourinant en priant pour qu'elle m'envoie paître.

Elle hausse les épaules.

– Je suis impatiente, souffle-t-elle.

Je lisse sa bouche de mon pouce sans arriver à y croire.

– Tu es insolente, j’adore.

Je glisse mon autre main sous les fines plumes blanches de sa culotte et je sens la douceur de son pelvis. Dieu qu’elle est douce ! Plus que je l’imaginai. Je ne l’aurais pas cru mais sa peau est nue, glabre. J’ai un tel besoin de la sentir autour de moi que j’ai l’impression que mon sexe est en feu.

– Tu sais ce que tu fais au moins ? Tu acceptes que je te baise comme ça ?

Elle jette un œil à ma main dans sa culotte.

– Déchire-la ! commande-t-elle en guise de réponse.

D’un mouvement de poignet, je la mets en pièces. Fasciné par le bombé de son mont de Vénus, je prends le temps de l’admirer.

– Ta chatte est toute mignonne. C’est très sexy sur toi, très classe.

Je la pénètre d’un doigt et mon cœur fait un bond.

– Non mais regarde-toi, tu es déjà prête...

Elle est trempée. Je la doigte, doucement d’abord, puis avec trois doigts. J’apprends à connaître son corps avant de perdre le contrôle. Une fois dedans, je sais que je le

perdrai. J'étudie ses réactions.

Lorsque je sens que ça l'excite, ça me rend dingue. Je fais tout pour que l'intensité ne diminue pas. J'enfonce mes doigts, je masse ses parois. Elle gémit, bascule sa tête en arrière, se laisse aller...

– C'est bon ?

– Mon Dieu, tu es doux et cruel à la fois quand tu fais ça.

Mon cœur devient aussi poreux qu'une éponge. Je titille son clitoris avec mon pouce tout en atteignant son point sensible. Je joue avec jusqu'à ce qu'il gonfle pour moi. Rouge sombre. Elle inspire de plus en plus fort.

– J'adore la façon dont ton corps réagit, Civilité.

Elle va jouir.

– Tu crois que tu vas crier mon nom cette fois ?

Elle secoue la tête pour dire non. Pour la première fois depuis longtemps, l'idée d'être banni me semble insupportable. Je retire mes doigts.

– Qu'est-ce que... ? Pourquoi tu t'arrêtes ? panique-t-elle.

Ça ne me suffit pas.

– Dis-moi pourquoi.

– NON ! s'écrie-t-elle alors, pleine de colère.

Je caresse son visage pour la calmer.

– Chut... Je ne vais pas te frustrer parce que tu ne cries pas. Je voudrais que tu dises mon nom quand tu jouis. Tu crois que tu peux faire ça pour moi ?

Elle déglutit et hoche la tête. C'est un oui. Alors, je me guide jusqu'à sa chatte. Je pèse à peine. Je sens sa chaleur humide au bout de ma queue. Un mouvement et je suis en elle.

Une énergie grisante se propage en moi.

– Tu me demandes d'entrer ?

Je vais la baiser.

– S'il te plaît...

J'assure ma prise et je la prends. Elle glapit.

Putain de bordel de merde !

Chaud, étroit, humide !

Oh, merde... La perfection.

Je dois forcer pour m'enfoncer, tel une plongée en apnée. Une sensation d'être passé par là un jour, en entier. Je ne peux plus respirer. Il faut que je me calme. Merde, elle pleure. Oh, bébé, non ! Pourquoi pleure-t-elle

? Je n'ai jamais fait pleurer une femme en la baisant. Avant oui. Après aussi. Mais pas pendant. Ça, non. Elle est émue à ce point ?

J'attends, pas tout à fait à l'aise :

– Tu es très étroite. Je t'ai fait mal ?

– Laisse-moi le temps de m'habituer, me supplie-t-elle en reprenant sa respiration.

– Ça fait si longtemps que ça ?

– Trois ans.

Mon cœur rate une pulsation.

– Quoi ? Mais pourquoi ?

– Pas maintenant, Guerrier, s'il te plaît.

Je ne suis qu'un homme, jeune, robuste et fort, putain. Je suis fait pour baiser. Je veux du sexe, de l'adrénaline et m'envoyer en l'air le plus haut possible.

– Alors, ouvre-toi, petite chatte. Viens avec moi.

Je me remets à bouger jusqu'à ce que je glisse en elle à la perfection.

– Bon Dieu, tu serres tellement... c'est bon, Civilité.

Je me sens aspiré de l'intérieur, désiré. Elle bouge enfin, se cambre, noue ses jambes autour de moi. Putain, son vagin aime

clairement mon sexe. Je la regarde se pâmer, exprimer ses désirs, me montrer qui elle est.

Pendant un moment, je la laisse en profiter.

– J’adore ! S’il te plaît, j’adore ça, s’émeut-elle.

– Regarde-moi. Je veux voir tes yeux quand je vais accélérer, la préviens-je.

Elle plante ses yeux dans les miens et j’accélère. Je la harponne de mes coups de reins. Plus vite. Plus fort. L’engrenage s’est enclenché dans ma tête, je sais que c’est parti. Plus rien ne peut m’arrêter. Je la prends, la possède, lui donne tout. Je n’ai jamais appartenu à personne, je n’ai jamais été à ma place nulle part. Mais à cet instant, je sais que si. Je suis chez moi.

Je me penche sur elle :

– Et maintenant, ai-je l’autorisation d’être brutal ?

– Je veux que tu m’emportes avec toi, halète-t-elle.

Mon cœur bat la chamade, je laisse échapper un pauvre :

– Alors, on y va.

Je remonte ses jambes sur mes épaules.

J'accroche fermement ses mains au bord du bureau pour faire levier et je la baise si fort que la table crisse sur le sol. Le bureau pourrait céder à tout moment, je m'en cogne. Je me laisse aller. Je grogne de plaisir. À cet instant, j'ai envie de deux choses : hurler dans un grand cri de détresse et déployer toutes mes forces pour lui donner le meilleur de moi-même. Le meilleur.

– Oh, bordel ! Je le savais. Je savais que ce serait comme ça, c'est ... c'est putain de dingue.

– Moi aussi, je... n'arrête pas.

Elle et moi, c'est un cocktail explosif.

– Regarde-toi. Tu es faite pour être baisée comme ça. Alors, je suis un mauvais coup, maintenant ?

Elle gémit de vagues excuses. Pas suffisant. C'est de la torture, mais je repose ses pieds sur le bureau et me retire en posant mes mains sur ses genoux.

Je la punis.

– Tu croyais que j'avais oublié, hein ?

Si elle pouvait me tuer, ses yeux l'auraient déjà fait.

– Arrête... ça fait mal, se plaint-elle en se soulevant sur ses coudes.

Je ris.

– Qu'est-ce qui fait mal ? Je ne te touche même pas, regarde !

– Tu...tu... je ne sais pas. Tu me manques.

Ma poitrine déborde comme si elle voulait s'échapper.

– Tout est dans le manque, Civilité.

L'aveu est étrange de ma part, mais c'est vrai. Ça ne me suffit toujours pas. Alors, je la positionne pour m'offrir un meilleur angle et je m'enfonce en elle plus profondément. Là, elle est à moi. Je ne me contiens plus. Elle cherche l'air avec sa bouche, s'éparpille partout sur le bureau pour se retenir. Le claquement de nos chairs. Je râle de plaisir à chaque fois que je la transperce.

Mais ça ne me suffit toujours pas.

– Les autres connards ne sauraient pas s'y prendre avec toi.

Je sens les veines de mon cou gonfler d'irritation. Elle bouge bien. Elle bouge comme personne. Un chat qui passe sous une porte. Elle va jouir très vite. Son vagin se

contracte. Je détecte tout chez elle, ses soubresauts réguliers, ses légers spasmes hors contrôle. C'est bon, putain. Plus que bon.

– C'est ça, ma belle. Jouis pour moi.

Ça sent le sexe, l'odeur de femme, la sueur. Elle. Moi. J'adore. Ma vision se double, je suis comme un funambule en équilibre au-dessus d'un précipice. Tout est noir autour de moi. La seule lumière, c'est elle.

– Je sors ou je jouis ? dis-je tout simplement.

– Oh Matthew....

Mon prénom m'envoie un véritable électrochoc. Je sais qu'elle jouit. Je ne peux plus me retenir. La pression dans mon ventre est à la limite du supportable. Climax, bordel. Chaque synapse de mon corps se déconnecte. Je laisse le bien-être m'envahir jusqu'à ce que le monde m'ensevelisse. Mon orgasme est douloureux, silencieux, immobile. Comme dans un film de guerre. Le silence au milieu des bombes.

Vous voyez la scène du *Soldat Ryan* ?

Quand le son est tellement saturé que tout s'arrête. Tout disjoncte, même le cœur ne bat plus. On sent juste la contraction totale, en

apnée. C'est pareil et c'est magnifique. Finalement, le cri est vulgaire, il peut être simulé. Pas le silence absolu. Personne n'a dit que c'était drôle de survivre à un orgasme pareil, mais c'est exactement ce que je ressens quand je me retire. J'ai survécu.

Pour combien de temps ?

(4) Tous les bénéfices de cette chanson sont reversés à la lutte contre le SIDA.

ALEX

Moins fort ! Mon copain dort.

C'est du moins ce que je dirais aux battements de mon cœur s'ils pouvaient m'entendre. Ma nounou avait mille fois raison quand elle disait : « Petite, si tu cherches le bonheur, trouve un homme qui te respecte, mais pas trop ». Gamine, ça me faisait rigoler parce que je ne comprenais pas. Maintenant, je sais ce qu'elle voulait dire. Les événements de la nuit me reviennent par bribes. Du sexe. Beaucoup de sexe. Toute la nuit, son corps nu en mouvement, infatigable, et des orgasmes à répétition.

Je ne savais pas.

Mais ce n'est pas le pire. Si mon corps semble peser une tonne, c'est parce que celui de Matthew est directement branché au mien, aussi sûrement que si on nous avait attachés ensemble avec des tuyaux faits de chair et de

sang. L'intimité de la situation me colle la nausée.

L'aterrissage, c'est maintenant, Alex !

J'imagine la solution de la fuite matinale avant son réveil. Tout doucement, je détache le bras lourd qui repose sur ma hanche, pile au moment où l'alarme de son portable se fait entendre. Je me fige, bien obligée de le relâcher. Sortant de sa léthargie, il la coupe, se frotte les yeux et me regarde.

Apparemment surpris de me trouver là :

– Bonjour, dit-il de sa voix grave. Comment te sens-tu ?

– Euh, je... je ne me souviens pas être allée au lit.

– Normal. Tu t'es endormie dans la douche.

– Dans la douche ?

– Dans le receveur, plus précisément.

Envie de mourir. Je sais que c'est la vérité. Je ne me couche jamais sans prendre une douche. Je prends le temps de l'examiner. Il a l'air en petite forme. Je ne vois pas les miens, mais ses yeux sont cernés et, dans la mesure où je n'ai pas beaucoup dormi, lui non plus.

– Si j'en crois mes souvenirs, la nuit a été

agitée...

Un simple hochement de tête.

– Nous nous sommes bien amusés, confirme-t-il.

Ma main tremblante passe sur mes fesses pour calmer la brûlure qui s’y trouve. Ce qui ne lui échappe pas.

– Je tiens à te dire que tu m’as *demandé* de te mordre les fesses.

Je me sens rougir de honte, ça me revient.

– Je n’ai pas perdu la mémoire.

– Tant mieux. J’ai eu du mal à dormir avec toi, se plaint-il en s’étirant.

Vexée, je fais mine de me lever. Il pose sa main sur mon bras pour me retenir.

– Hé ! ça n’a rien à voir avec toi, clarifie-t-il.

– Avec qui, alors ?

Ma question fait venir sur son visage un air de confusion adorable que je ne lui connaissais pas jusqu’ici.

– Moi, admet-il à contrecœur. J’ai une ligne de conduite : Baiser et dormir, jamais au même endroit. Je suis chiant ! J’ai besoin de mon espace pour dormir.

Ça semble logique et illogique en même

temps, mais si c'est vrai, alors qu'est-ce que je fous là ?

– Bien. Il est temps de rentrer.

Brusquement, il s'allonge sur moi en capturant mes mains.

– Toi aussi tu fuis après la baise ?

– Que veux-tu, je ne suis pas douée pour les compliments.

Il s'esclaffe de bon cœur.

– On s'est bien trouvés tous les deux, pouffe-t-il.

Puis ses yeux redeviennent sérieux.

– Ai-je rempli ma mission de te faire oublier les autres nuits ?

Son intérêt gratuit me scotche. C'est vrai, il a eu ce qu'il voulait et on ne va pas se revoir.

Alors pourquoi faire des politesses ?

– Pour moi, la nuit était parfaite. Équivalente à nulle autre.

– Pour moi, aussi.

J'en reste coite. Moi oui, mais lui...

– Viens par ici, me souffle-t-il en roulant sur le dos.

Je m'installe à califourchon en ramenant le drap devant moi. Il tend la main. Je crois qu'il

va abaisser le drap parce qu'il n'apprécie pas que je me cache. Mais non. Il repousse une mèche sur mon front en disant d'une voix douce :

– Explique-moi hier soir.

– Hier soir, quoi ?

C'est tout ce que je trouve à dire pour gagner du temps.

– Tu as dit que ça faisait trois ans.

– J'ai eu un copain. Patrick. Et ça ne s'est pas très bien passé.

– C'est pour ça que tu ne cries pas ?

– Oui.

– Patrick m'a l'air d'un fieffé abruti. Et avec les autres ?

– Quoi les autres ? Il n'y en a eu qu'un.

– Wow !

D'un coup, il semble si totalement désorienté que je perds le fil de mes pensées.

– Mais tu prends bien la pilule, n'est-ce pas ?

Merde, merde, merde... et merde !

Il n'y a pas assez de jurons dans le dictionnaire pour exprimer ma bêtise. Je m'assois au milieu du lit, hébétée. Je lui tourne le dos. J'ai la tête vide avec l'affreuse

sensation que le matelas est en train de s'ouvrir pour m'engloutir. Moi, si organisée, si responsable, comment ai-je pu ?

Matthew revient s'agenouiller devant moi.

– Tu ne la prends pas, conclut-il en voyant ma tête.

Je hausse les épaules, faute de mieux.

– J'ai oublié.

– Ou-bli-é ? s'étrangle-t-il en séparant chaque syllabe.

– Bien oui, tu étais nu...

Je me gifle intérieurement. Plusieurs fois.

– Tu te fiches de moi ?

– Non. Je ne peux pas me concentrer quand tu es nu.

En pleine confusion, je ferme les yeux et tente de mettre de l'ordre dans mes pensées. Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Une nuit et tout mon être crie « sexe ». Lorsque j'ouvre les yeux, le Guerrier est assis au bord du lit, très calme, vêtu uniquement du T-shirt noir ras-du-cou dans lequel il a dormi, d'où dépassent les deux flammes d'encre noire que j'ai vaguement aperçues hier soir. Et dire que je n'ai même pas pensé à regarder ce que

représentait son tatouage. Preuve que j'étais bien ailleurs, tiens !

Il passe un appel :

– Verdi ? J'ai besoin que vous fassiez une course pour moi. Une pilule du lendemain... Je ne sais pas trop comment ça marche... C'est ça, si vous le dites. Du Levonorges machin. Dites au room-service de le monter avec nos petits-déjeuners.

Il me reluke dans mon drap avant de continuer :

– Oui, c'est bien ce que j'ai dit. Deux pour être exact. Attendez, Zach, une seconde.

Et il se paie le luxe de me demander :

– Que prenez-vous le matin, Alex ? Thé ou café ?

Et moi de lui répondre :

– Un thé vert ou un expresso avec de l'eau citronnée.

Tout ça est surréaliste. Totalement absurde.

– Vous prenez de l'eau citronnée avec le café ? C'est infâme !

– Je n'aime pas finir sur le goût du café.

Il colle son portable à l'oreille :

– Verdi ? Un thé noir Marco Polo pour

Alexiane. Citron et lait. Un pamplemousse frais. Des céréales bios uniquement. Et pour moi, comme d'habitude. Merci.

Bouche bée, je le regarde jeter son iPhone graphite sur le lit.

– Je préfère le thé vert, lui fais-je remarquer.

– Eh bien, ça va changer ! Vous le prendrez noir... comme moi.

Sur quoi, il roule de mon côté pour s'asseoir près de moi.

– Bon. À nous maintenant. Vous allez prendre une pilule du lendemain pour limiter les risques de grossesse. Ni vous ni moi ne voulons que ça aille jusque-là, n'est-ce pas ?

– Absolument, dis-je en retrouvant un peu d'assurance.

– Parfait. Quelle est la date de vos dernières règles ?

Il me faut une seconde pour comprendre ce qu'il raconte.

– En quoi ça vous regarde ?

– Ce n'est pas évident pour vous ? Je veux connaître la date de votre ovulation.

Quelle idiote !

– Deux semaines.

Mon amant écarquille les yeux comme si ça le surprenait.

– Merde ! Il vous faut un suivi. Vous avez un gynéco ?

J'ai envie de lui dire d'aller se faire foutre, mais je doute qu'il apprécie.

– Non.

– Je vais m'en occuper.

S'en occuper ? Il plaisante ? Je rajuste fièrement le drap autour de moi en cherchant quoi répondre. En même temps ça m'arrangerait d'en avoir un.

– Vous êtes libre ce week-end ?

Hein ?

– Pourquoi ? Vous voulez m'attacher à vos basques jusqu'à ce que j'aie mes règles ?

Je fais ma fortiche, mais je n'en mène pas large. Quelque chose me dit qu'il en serait bien capable.

– Voilà une option très plaisante, rétorque-t-il sans rire. Je dois me rendre à une soirée chez un concurrent à Monaco. Et pour tout vous dire, ça me barbe. Voulez-vous m'accompagner ?

– Moi ?

Il arque un sourcil suffisant.

– Vous voyez quelqu’un d’autre dans cette chambre ?

Ce mec est d’une autorité impossible.

– Vous mettez des capotes ?

Sa perversité monte d’un cran :

– Vous faites quoi, là ? Vous négociez avec moi ?

– Et comment !

– Je suppose que nous n’avons pas le choix, siffle-t-il. Si j’accepte, vous acceptez ?

Non mais qu’est-ce que je fous avec un dérangé pareil ?

– D’accord.

– Parfait ! Maintenant que c’est réglé, on va prendre une douche.

Je suffoque :

– Vous et moi ?

– Vous semblez apprécier les douches, non ?

– Je veux dire *ensemble* ?

– Ça m’évitera de vous ramasser grelottante dans le receveur.

Je profite de l’arrivée d’un message sur son portable pour attraper sa chemise restée sur l’ottomane. Je l’enfile en la serrant autour de

moi comme le saint sépulcre au moment où je m'aperçois qu'il me reluque de haut en bas.

– J'approuve ce choix, me souffle-t-il avec autorité en écartant son portable.

Honteuse de ne pas lui avoir demandé, je me précipite dans la salle de bains. Enfin, j'essaie. Marcher est une épreuve. Tout mon corps est douloureux. Je suis une épave ambulante qui rêverait de se retrouver seule une seconde pour pouvoir paniquer tranquille. Je ferme la porte, pivote machinalement face aux lavabos, et c'est le choc.

Je stoppe net devant le miroir, dégageant prudemment les pans de la popeline blanche. Je vais m'évanouir, c'est sûr. J'ai l'empreinte très nette de ses dents sur mes fesses. Mon corps est marbré de stries rougeâtres laissées par sa barbe. Apparemment, il est allé *partout*. Je suis tellement marquée que je me demande si je n'ai pas rêvé le plaisir que j'ai pris. Pas que la brutalité dans le sexe me gêne, mais j'ai fait ça, moi ?

Une douche en urgence, je ne vois plus que ça. J'essaie de me dépatouiller avec le système de robinet plutôt sophistiqué quand je sens sa

présence dans la pièce. Je jette un œil par-dessus mon épaule. Il est nu comme un ver et tout à fait à l'aise. Et beau. Beau comme un dieu. Soudain, je me rends compte que son dos a mobilisé toute mon attention. C'est là que je le vois.

– Ce n'est pas gênant votre tatouage avec votre profession ?

– Une chemise et le tour est joué, grogne-il sans se retourner.

Tout de même !

Le P.-D.G. sorti d'Harvard a un tatouage de mauvais garçon. Avouez que ce n'est pas banal ! Et pas discret en plus. Un dragon tribal entouré de flammes couvre tout son dos d'encre noire jusqu'à la ceinture, le transformant en véritable œuvre d'art martiale. Je ne m'étais pas trompée.

Un Guerrier.

Je m'oblige à ne pas le regarder pour ne pas l'embarrasser. Peut-être regrette-t-il de l'avoir fait un soir de beuverie étudiante ? Qu'a dit sa très sélect famille quand elle l'a vu ? Ma mère aurait piqué une crise. Je profite qu'il fouille dans ses affaires de toilettes pour me glisser

sous la cascade d'eau chaude.

Une minute après, il me rejoint avec un flacon de gel douche de luxe et un set de rasage traditionnel haut de gamme qu'il pose sur un rebord. Je présente mon visage au pommeau géant en essayant d'oublier qu'il est là.

– Face au mur, commande-t-il.

Je devrais me rebeller mais son autorité est si excitante que je pivote en retenant un petit sourire.

– Laisse-moi te laver.

Même si l'idée me fait rougir, l'attente est délicieuse.

– Plaque tes mains contre le carrelage.

Après tout, quel que soit ce qu'il a en tête, je suis d'accord. Il pose les siennes chargées de savon sur mes épaules et se met à me masser les trapèzes, le dos, les reins, en prenant soin d'éviter mes morsures. Il est vraiment doué. C'est divin.

– J'aime ta peau, murmure-t-il.

Tout compte fait, j'arrive à me détendre.

– J'aime tes formes aussi, chuchote-t-il.

– Mes seins aussi ?

– Surtout tes seins ! Ils ne sont pas si petits en

fin de compte. Ils sont ronds, fiers, et remplissent bien ma main.

Quelque part, je suis contente. Du coup, j'appuie mon front contre le marbre et je me laisse aller. Ses paumes savonneuses se mettent à me laver les seins par en dessous. Ses pouces s'agitent nerveusement. Mais quand sa main remonte jusqu'à ma gorge, je me cabre comme un cheval rétif.

– Chutttt... Tu connais André Chénier, le poète élégiaque ?

Comme je fais non, il se met à déclamer :

– « Que son cou faible et lent ne soutient plus sa tête. » Je t'ai posé la question hier soir et tu m'as dit : « Plus vite. Plus vite ». Tu étais faible. Très faible avec moi.

C'est pas faux. Lorsque je me suis cabrée, il a retiré sa main de ma gorge pour me laver les cheveux. Comme si j'étais sa poupée. À quoi joue-t-il avec moi ? Il est doux, attentionné. Tendre. L'inverse de l'image renvoyée en public.

– Chénier était l'un des trois poètes maudits. Lui non plus n'a pas eu de chance.

Pourquoi lui non plus ?

– Que lui est-il arrivé ? dis-je par politesse.

– Il a dû affronter la Terreur et s’est laissé guillotiner pour sauver une femme en danger. La femme a été sauvée. Pas lui.

– C’était un gentleman ce Chénier, alors.

Drôle de conversation dans une douche, non ?

– Écarte un peu les jambes.

Cette fois, l’ordre est différent. Le voir verser du gel douche dans le creux de sa main me fait comprendre ce qu’il a en tête. Il veut me laver là ? J’ai un peu du mal à le laisser faire, mais heureusement, il ne s’attarde pas.

– La veille de sa mort, Chénier a écrit *La jeune captive*, poursuit-il. Tu devrais au moins lire ce poème.

Ses doigts habiles se faufilent entre mes fesses. Oh, oh, oooh !

– Détends-toi, ordonne-t-il à voix basse. J’aimerais te baiser là.

– Non !

Il cesse aussitôt, recule et s’empare d’un gant de toilette pour se concentrer sur lui. J’ai juste eu le temps de voir une lueur de déception avant qu’il remette le masque qu’il réserve aux autres. Froid et distant.

– N’as-tu jamais osé séduire cette partie invisible de tes fesses dans ton bain ? dit-il d’un ton altier tout en se lavant.

Matt Garrett est un magnifique spécimen, mais sous la douche, avec l’eau qui dégouline partout, on devrait carrément lui interdire d’exister. Son geste m’hypnotise. Il se décalotte devant moi pour savonner son glorieux membre.

Je peine à articuler :

– Est-ce que ça fait de moi une bécasse, si j’avoue me contenter du savon ?

Avec le peu d’espoir qui me reste, je tends mes mains en cuillère.

– Parce que tu trouves ça sale ou parce que tu as peur d’avoir mal ?

Un filet de gel douche parfumé s’écrase alors de façon suggestive dans mes paumes. Pitié, il le fait exprès ? L’Oréal devrait s’inspirer du geste.

– Les deux, fais-je l’esprit embrumé.

– Le sexe anal n’est ni l’un ni l’autre, proclame-t-il en récupérant son set de rasage. Nous parlons d’un plaisir, exclusif, sans restriction.

Super ! Ravie de l'apprendre.

Est-ce l'effet de cette conversation, son charme magnétique ou sa façon si compréhensive d'aborder des choses aussi personnelles ? Je me sens d'un coup beaucoup plus proche.

– Tu as déjà rasé un homme ?

– Non.

Un peu décontenancée, je le regarde chauffer une goutte d'huile parfumée dans ses mains avant de se masser le visage et le cou. La plénitude de ce geste d'homme me colle le frisson. J'ai froid sous l'eau chaude avec l'envie soudaine de me couvrir même si ça n'a rien à voir avec ma nudité.

– Fais-le pour moi, dit-il en plaçant dans mes mains un vrai savon de rasage, un blaireau et un rasoir sabre à lame unique, dont l'affûtage semble incontestable.

Je regarde la lame. Et la terreur s'empare de moi.

– Tu es sûr de vouloir faire ça ? Et si je te coupais...

– Je saignerais.

Sur quoi, il m'explique, en appuyant la leçon

par des gestes :

– Rase d’abord dans le sens du poil, puis à rebrousse-poil. Commence par les pattes en allant vers la bouche. Ensuite, la moustache, le menton et termine par le cou. Deux choses : ne force jamais sur la lame et n’appuie pas.

Mon cœur bat si fort que j’en ai le tournis.

Je fais mousser le savon pendant qu’il s’appuie contre le marbre, les bras croisés sur son torse, la tête exposée à la vapeur chaude de la douche. J’applique consciencieusement la mousse avec le blaireau en détaillant ce visage, chaque angle, chaque ligne. Il est CANON. Comment ai-je fait pour passer la nuit avec un spécimen pareil ? Moi, si insignifiante.

Tout en pestant de cette pensée qui me rabaisse, j’ouvre le rasoir et présente la lame tranchante près de son oreille gauche. Elle glisse au plus près de sa peau jusqu’à sa bouche. L’instant est rare, intime et délicat. Il ne bronche pas, ne me touche pas. Aussi sage qu’une image.

– Un seul passage suffit ?

– À toi de voir. Pas plus de deux en tout cas.

Je touche sa peau à l'endroit où la lame est passée. Le canon a une vraie peau de bébé. Mon cœur bat dans ma gorge. Je recommence sur l'autre joue. La lèvre. En rinçant la lame à l'eau chaude entre chaque passage.

Je suis lente, mais je ne m'en sors pas trop mal.

– Je fais le cou maintenant, dis-je pour le prévenir.

Docile, il penche la tête en arrière pour m'offrir sa gorge, les yeux fermés. Je crois que ça lui plaît. La lame glisse par petits coups courts et secs.

Jusqu'au bout.

– J'ai fini, dis-je toute fière en retirant le reste de savon avec mon doigt.

Il passe ses paumes sur ses joues en présentant son visage sous le pommeau géant afin de rincer les excès de savon.

– Tu t'es très bien débrouillée. Merci.

C'est tellement beau, un homme !

Mon cœur déborde de joie enfantine. Sans réfléchir, je me blottis contre lui et enlace ce torse remarquable. Ma main gauche rencontre alors une excroissance plus raide dans son

dos. De longs traits durs. C'est quoi ?
Subitement je me rends compte que si j'ai été distraite au point de ne rien voir du dessin, lui ne m'a jamais laissé toucher son dos pendant notre nuit d'amour.

– Attends ! Tu as une brûlure sous ton tatouage ? fais-je un peu trop vite tout en sachant que ça ne peut pas être ça.

Toute notre intimité précédente s'effondre dans la seconde. Le Guerrier agrippe mes poignets et me repousse en les serrant devant moi d'un regard noir, capable de dommages. Hors normes à tout niveau.

– J'ai un tatouage. C'est tout ce qu'il y a à savoir. Compris ?

Brutal, dur et cassant, il ne cherche même pas à faire semblant. Qu'est-ce qui lui prend de jouer les brutes ? On était si bien.

Vexée, je sors de la douche.

ALEX

Je voudrais être à dimanche.

Dans mon lit, avec mes bouquins, pour ne plus réfléchir. Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter un week-end avec lui ? Cet homme est bien trop lunatique pour moi. J'étais plutôt fière de moi en essayant autre chose. Sauf qu'en fait, non. Lorsqu'on s'amuse, tout doit rester facile et léger. Alors pourquoi ai-je le sentiment qu'avec lui, si je réfléchis, je risque de paniquer ?

J'en profite pour le regarder déambuler nu dans la chambre. Le room-service a dressé le petit-déjeuner sur la terrasse, laissant ouverte la grande baie du coin salon. C'est une si belle journée. Un ciel bleu d'azur, le tremblement des feuilles luisantes dans les grands magnolias qui charge l'air ambiant d'une légère odeur de citronnelle. Comment peut-il être aussi ombrageux dans un endroit aussi

magnifique ? Le voir se pencher en avant pour fouiller dans son sac me coupe le souffle. Qu'est-ce qu'il est bien foutu ! Et ce dragon...

– Vous n'êtes pas obligée de me mater le cul, marmonne-t-il en remontant un boxer noir sur ses fesses.

Prise en flag. Un peu déroutée par cette nouvelle intimité, j'abaisse les yeux sur le bikini haute couture qu'il a déposé sur le lit.

– Vous m'avez acheté un maillot ?

Il a un moment d'arrêt.

– Je pensais qu'on pourrait profiter du jacuzzi.

Encore du sexe donc. Sinon pourquoi un jacuzzi après une douche ?

– Ce truc doit coûter une fortune...

– Ce n'est rien pour moi.

– Mais pour moi si. C'est énorme. Je ne suis pas une de vos maîtresses, Guerrier. Vous n'avez pas à m'acheter quoi que ce soit.

L'enfoiré part d'un petit rire sournois.

– Ça va peut-être venir...

Oh, le salaud !

Grâce à lui, en moins de cinq secondes, je viens de découvrir mon amour-propre.

Comme si j'en crevais d'envie ! Je veux bien être de passage, mais je ne veux pas être un numéro. Lorsque je reprends mes esprits, Garrett s'est installé à un petit bureau près de la baie vitrée avec son MacBook Pro. Étrangement, le bruit extérieur remontant de la terrasse m'apporte une impression de solitude bienfaisante.

Je devrais m'en aller.

Sauf que la lumière du jour nimbe sa plastique parfaite et que j'en profite pour admirer son dragon tribal. Une vraie œuvre d'art, ce truc. Rien à voir avec les dragons qu'on voit dans les boutiques de tattoo. Étrange. On dirait un sceau, une sorte de symbole-signature avec signification cachée. J'examine les détails quand, tout à coup, dans les rayons du soleil, je remarque le dessin des reliefs et je me rappelle ce que j'ai senti sous mes doigts.

Concentre-toi, Alex !

Le tatouage est là pour cacher une cicatrice. J'en suis sûre. Mais quoi ? Et pourquoi cette réaction dans la douche ? À présent que le soleil rase son dos, chaque ligne est parfaitement éclairée. Les ombres en

soulignent les contours. Je scrute la peau par transparence. C'est une longue scarification brune, surélevée, profondément adhérente, bifurquant en ses bords par de petits prolongements en « pattes d'écrevisse ». La forme oblongue et cylindracée guide mes pensées vers mes cours de sciences criminelles...

Qu'est-ce que tu caches, Guerrier ?

Sans me prêter attention, il sort sur la terrasse tandis que je reste assise sur le lit. J'enfonce mon visage dans mes mains pour faire venir le souvenir des planches que j'ai étudiées, les photographies des tortures infligées dans les camps de concentration ou dans ceux de détention plus contemporains... Et brusquement, je percute. Oh, bordel de merde ! Non !

Une bile verdâtre me monte aux lèvres. Je savais bien qu'à trop réfléchir j'allais paniquer. J'attrape à la hâte le drap autour de moi et me précipite en courant dans la salle de bains. Les spasmes brûlent ma gorge, me vrillent l'estomac. L'horreur se déverse en jet au fond de la cuvette, juste à temps. Je vomis.

Encore. Et encore. Je vomis l'horreur.

– Vous vous faites vomir maintenant ?

Rien que d'entendre sa voix sévère, l'image horrible resurgit devant mes yeux et, de nouveau, la bile ne s'arrête pas à mes lèvres. Mon estomac les déborde glorieusement. Pitié ! Que ça s'arrête ! Contre toute attente, mon amant retient mes cheveux. Il est tout près de moi.

J'essaie de le repousser d'un bras.

– Partez ! J'ai honte.

– Vous n'avez pas à être gênée. On a tous ses petits secrets. Répondez !

Comment veut-il que je lui réponde ? Vomir et papoter, c'est comme naître et mourir, on n'est pas censé faire les deux en même temps.

Le Guerrier bouge dans mon dos.

– Laissez-moi prendre soin de vous, d'accord ?

Je crois qu'il s'agenouille. Mais non. En fait, il m'aide à me relever en me soulevant par les aisselles. Je résiste :

– S'il vous plaît, je me dégoûte, dis-je en songeant que je dois avoir une haleine fétide et des mèches collées sur tout le visage.

– Rien ne me dégoûte, Civilité. Surtout pas vous.

Là-dessus, il me conduit dans la douche en me soutenant pendant qu’il s’empare du pommeau et règle la température. Ensuite, il penche ma tête en arrière et lave délicatement mon visage avec ses doigts. C’est doux, attentionné, tendre. Je ne sais plus. Pour finir, je le laisse m’enrouler dans un drap de bain.

– Qu’est-ce qui se passe, Alex ? demande-t-il en se tenant devant moi.

Je serre le tissu. Très fort.

– J’ai vu votre scarification sous le tatouage, admets-je à voix basse.

– Plaît-il ?

Je lui aurais mis une claque, il n’aurait pas été plus stupéfait. Le voir comme ça, si vulnérable, me tord le ventre. Alors, je laisse filer :

– C’est un Chat à neuf queues.

Avant que je comprenne ce qui m’arrive, je me retrouve plaquée contre le mur. Dans ses yeux, je lis que son monde se renverse et, brusquement, les mots trouvent tout leur sens : « L’homme est dangereux, pas l’amant ».

Sa voix est froide, métallique :

– Vous savez ce que ça signifie ?

– Oui.

L'adrénaline fait son effet. Je trouve le courage de le regarder dans les yeux. Étonnamment, son regard sombre, si intimidant d'ordinaire, est à présent sans effet sur moi. Devant lui, je devrais trembler de peur, mais devant la torture si évidente que je lui inflige, l'émotion me gagne. C'est lui qui a peur pour l'instant, pas moi. Moi, j'ai juste mal. Mal, pour lui.

– Surtout, n'essayez pas de vous enfuir en hurlant, me prévient-il. Je serais obligé de vous bâillonner. Dites-moi que vous avez compris.

J'ai du mal à articuler :

– D'accord, je ne crierai pas.

Avant que je puisse tenter quoi que ce soit, il me charge sur son épaule. Direction la chambre. Non ! Je panique :

– Hé ! Reposez-moi !

– Taisez-vous ! J'ai vu des cadavres qui avaient meilleure mine que vous.

Je sais qu'il dit vrai. En traversant la chambre

saccagée, il attrape au passage le maillot de bain sur le lit avant de se diriger vers la terrasse. Tout s'écroule dans ma tête et pas parce qu'elle est renversée pile au niveau de son admirable cul en mouvement. La queue du dragon déployée en haut des fesses, s'éveillant à chaque pas comme s'il voulait crier sa force et son courage.

Arrivé dehors, il me repose sur un ponton de bois inondé de soleil près d'un jacuzzi encastré dans le sol, suffisamment grand pour accueillir huit personnes. Mes pieds brûlent en touchant les lattes de bois.

– Mettez ça ! me somme-t-il, en me tendant le maillot de bain.

Je ne m'en sors pas.

– Arrêtez de trembler, s'agace-t-il en écartant mes mains.

En un rien de temps, il a attaché tous les liens, bas sur ma hanche avec un drôle de nœud droite sur gauche, puis gauche sur droite sur l'autre hanche. Comment a-t-il fait ? Il est ambidextre ou quoi ? Je fixe les nœuds, ahurie.

Seules les pampilles pendouillent.

– Tournez-vous !

Je lui présente mon dos pour qu’il attache le haut. Ses doigts frôlent ma nuque. Un long frisson de peur descend dans ma colonne vertébrale, mais j’ai appris à me fabriquer une armure. Ça va aller.

– Vous tenez le coup ? s’inquiète-t-il en me tournant face à lui.

Qu’il se soucie de moi dans ces moments-là me surprend un peu.

– J’ai peur du lendemain, Guerrier. Pas de vous.

Ça le fait rigoler, mais jaune :

– Dans ce cas, joins-toi à moi ! dit-il, en me désignant le jacuzzi. Rien de mieux qu’un face-à-face pour savoir à qui on a affaire, non ?

Rien ne m’a jamais semblé si tentant et dangereux à la fois. Il m’aide à descendre les marches avant de me rejoindre en s’octroyant la place à l’ombre. Le bruit du bouillonnement jaillit en même temps qu’une lumière ultraviolette s’éclaire, donnant une ambiance encore plus surréaliste à la scène. Stratégiquement, il règle les hydrojets vers les

zones de mon corps les plus tendues avant de se rasseoir. Comment sait-il où j'ai mal ?

– J'ai réglé la puissance du jet sur vigoureux, sinon ça ne sert à rien. Ça va ?

– Je vais m'habituer. Merci.

Une pudeur stupide me fait garder le silence.

– Regardez-moi, demande-t-il avec calme.

Le regarder en sachant ce qu'il a vécu, c'est comme jeter des flocons dans un feu. Je lis sa solitude et sa détresse, et je fonds.

– Comment connaissez-vous le Chat à neuf queues ?

– Je l'ai étudié.

Son expression change dans la seconde.

– Vous vous foutez de ma gueule ? Je veux comprendre. Personne avant vous n'a été capable de faire le rapprochement. Alors, comment avez-vous fait, *vous* ?

Courage, Alex !

– D'accord. J'ai un master de droit pénal international et un autre de droit d'application des peines et politique criminelle. Je suis aussi spécialisée en droit des victimes.

Son visage se décompose. Comme si, tout à coup, tout s'inversait. Comme si je devenais le

monstre froid et lui la victime.

– C’était dans votre C.V., ça ?

– Mais, oui.

Manifestement, il ne l’a pas lu comme il faut.

– Ce n’est pas ordinaire comme démarche.

Qu’est-ce qui vous a motivé ?

– Depuis que je suis petite, mon rêve est de travailler à la Cour Internationale de Justice de La Haye. Les crimes contre l’humanité, j’y jouais déjà avec mes poupées. Je sais, c’est glauque.

Il s’asperge le visage d’eau.

– Une négligence de ma part, donc.

Et s’éclaircit la gorge :

– Vous avez déposé votre candidature ?

– Bien sûr.

– Et ?

– Ils m’ont refusée.

– Pour quel motif ? Vous n’aviez pas le niveau requis ?

Je ne sais même pas comment j’arrive à hausser les épaules.

– Je suis major de ma promotion, Guerrier. J’ai obtenu la mention très honorable et les félicitations du jury pour mon mémoire de

recherche sur les armes du terrorisme international. *Ipsa facto* le Chat à neuf queues en fait partie.

Personne ne parle. Chacun de nous écoute le silence de l'autre.

– Vous êtes une drôle de fille, Alex Sand. Un jour, il faudra que vous m'expliquiez d'où vient ce choix du morbide chez vous.

Aucune envie de parler de moi.

– Veuillez continuer ! relance-t-il devant mon silence.

– On parle d'un instrument de torture, Guerrier. Pas d'un fouet ordinaire.

Je n'ose aller plus loin.

– J'ai dit : continuez !

Je déglutis, la gorge sèche. Non, vraiment, je me souviens des sueurs froides que j'ai ressenties en l'étudiant. Qu'a-t-il connu, lui ? La torture ? Mais quand et pourquoi ? Là, tout de suite, je suis larguée.

– Vous avez une seconde pour obéir ! aboie-t-il en me faisant sursauter sur le siège en plastique.

Sous le coup de l'émotion, je sors ce qui vient

:

– Les tortionnaires qui l'utilisent veulent laisser des traces visibles et infliger des douleurs infâmes.

– Sans blague ! ricane-t-il.

La douleur me tord le ventre mais je continue

:

– Ils le fabriquent eux-mêmes en nouant sur ses lanières de cuir des pointes de métal en forme de crochet aux extrémités. Le but est de faire saigner.

– Poursuivez.

– Les lanières sont faites du cuir d'hippopotame, de rhinocéros ou de bœuf selon les régions où il est employé.

– Je vous suis.

– Ce fouet est utilisé aujourd'hui dans les conflits armés en Afrique ou à Guantánamo.

Il cligne des yeux deux fois pour encaisser l'information.

– À Guantánamo, il est utilisé dans sa version moderne. Ses lanières sont en plastique, mais pas moins douloureuses.

Du menton, il me fait signe de poursuivre.

– Il a aussi été utilisé durant l'apartheid sous

le nom de *Sjambok*.

– Joli ! Continuez.

– Il a un frère jumeau qui a été utilisé en Russie sous le nom de *Knout*. Là, le cuir était imbibé de lait et séché en plein soleil pour le rendre plus dur. Pareil en Afrique.

Nouveau clignement de paupières.

– C'est un fouet pour briser. Vingt coups suffisent pour donner la mort.

En disant cela, ma voix se meurt. Cet instrument barbare est le comble de l'horreur. Il ne sert qu'à ça. À briser les hommes.

Je me tais, le cœur lourd.

– Quelqu'un sait que vous connaissez les fouets, Alex Sand ?

Cette question m'évoque autre chose. *Ça va pas la tête ?*

– Pour qui me prenez-vous ?

– À vous de me le dire. Qui êtes-vous ?

Un frisson de dégoût me parcourt.

– Je... je ne connais rien à ce monde bizarre que vous évoquez, mais je doute que ce soit ce qui vous est arrivé.

Il hoche la tête d'un air entendu.

– Tant mieux. L'inverse m'aurait déçu. *Très*

déçu.

L'étincelle qui s'allume dans son regard pourrait tout aussi bien mettre le feu à mon âme. Mais je suis trop soulagée pour y penser. Je ne sais pas ce qui est le plus pénible : tenter de faire face à cet homme ou regarder son monde s'effondrer à cause de moi. Il réfléchit à voix haute :

– Que vais-je faire de vous, maintenant ?

Je bats des cils, pas certaine d'avoir bien compris.

– Comment ça ?

– Qu'allez-vous faire de cette information ?

– Mais rien. Que voulez-vous que j'en fasse ?

Un rictus mauvais déforme sa lèvre.

– Plusieurs options lucratives se présentent à vous. Vous pourriez courir au *Post* ou au *Sun* déballer votre petite découverte et en tirer profit. Ou encore mieux, vous pourriez la vendre à un de mes concurrents ou à moi-même. Alors ?

J'écarquille les yeux, complètement perdue.

– Vous pensez que j'en veux à votre argent ?

– À vous de me le dire. Combien ?

Je secoue la tête, sentant monter les larmes.

Pourquoi ça me blesse autant, ce qu'il pense de moi ? Il ne me connaît pas.

– Vous voulez réfléchir à la meilleure option ?

– Non.

– Qu'est-ce qui vous arrête ? Vous ne savez pas combien ça peut valoir ? Vous ne savez pas comment demander de l'argent ? Si c'est ça, rassurez-vous, j'ai l'habitude. Vous ne serez pas la première...

– Arrêtez ! fais-je, au supplice.

Je cligne des yeux, incapable de contenir mes émotions plus longtemps. De grosses larmes roulent sur mes joues, jusqu'à mes lèvres.

– Vous pleurez ? s'émeut-il, moins sûr de lui.

Je passe de l'eau sur mon visage, je ne veux pas qu'il me voie ainsi.

– Prenez votre temps, concède-t-il un peu gauche... Vous avez jusqu'à dimanche soir pour me faire part de votre offre.

Je le regarde.

– Pourquoi ? C'est inutile. Vous n'entendrez plus parler de moi dimanche.

– Est-ce que j'ai mon mot à dire ? me retourne-t-il aussi sec. Est-ce que je dois te faire confiance sans savoir qui tu es ?

Sa logique me retourne l'estomac. Pourquoi me croirait-il ? On ne se connaît pas. En tout cas, pas assez pour se faire confiance. Je suis piégée, comme lui.

– Là, vous me faites peur.

– Alex, je ne veux pas vous faire peur, mais vous avez découvert quelque chose que je ne voulais pas montrer. Je suis un homme public. Sur mes épaules repose le sort de plusieurs personnes. Vous avez conscience d'être devenue une menace pour eux aussi, oui ou non ?

– Moi ? Je ne ferais pas de mal à une mouche.

Il s'efforce de parler lentement :

– Je pourrais facilement vous détruire, vous savez. Au lieu de quoi, je vous offre une porte de sortie. De l'argent et un contrat. Vous n'en voulez pas ?

Je le dévisage, horrifiée.

– Mais vous ne comprenez pas ? Je me détesterais toute ma vie si je faisais ça.

Ça a l'air de le surprendre.

– Pour moi, c'est mal. L'argent se gagne.

Il m'examine un moment avant de dire :

– Vous êtes une fille honnête, mais...

– Mais quoi ? Vous allez devoir me faire confiance.

Ses sourcils se froncent comme si un souvenir déplaisant lui revenait.

– Alexiane... je ne fais confiance à personne. Personne.

Ma poitrine se serre.

– Mais pourquoi ? Vous croyez que je suis qui ? À qui me comparez-vous ?

Mon amant secoue la tête pour dégager la question.

– Dites-moi ce que vous savez d'autre.

Pourquoi insiste-t-il avec ça ? Est-ce vraiment judicieux de répondre ? Une myriade de films américains me revient en mémoire où le méchant élimine le témoin gênant alors que ce dernier ne savait même pas ce qu'il avait vu. Qu'est-ce qu'il cache ? Et pourquoi pense-t-il que je peux menacer sa société ?

– Je m'impatiente, là.

Comme je n'ai aucune idée de ce qu'il veut savoir, je sors ce qui vient :

– Les infections sont courantes avec ce fouet à cause des griffes de métal.

Il me sourit alors que je ne m'y attendais plus.

– On va dire que j’ai eu de la chance, si je puis dire.

Pas d’infection dans son cas, donc.

– Quoi d’autre ? demande-t-il.

– À l’origine, son utilisation était unique. À cause de l’infection, justement, qui pouvait être fatale...

– Un peu délicat pour des tortionnaires. Vous ne trouvez pas ?

Je n’en reviens pas qu’il puisse plaisanter sur un tel sujet.

– Certes, mais, les pirates qui l’employaient avaient un code d’honneur. C’étaient des chevaliers noirs, en quelque sorte.

– Quelle connerie ! Un bourreau reste un bourreau.

– La douleur a dû être atroce...

La référence, toujours vive, fait tressauter sa mâchoire, mais il se redresse tout de suite et me fusille des yeux.

– Je ne veux ni votre sympathie ni votre pitié, me prévient-il d’une voix dure. De plus, c’est ancien.

– Ça ne peut pas être ancien.

Il tique.

- Pour quelle raison dites-vous cela ?
 - Et bien, d’abord, vous avez trente ans et… Sans m’en rendre compte, j’étends ma main vers son épaule. J’ai besoin de regarder la plaie de plus près.
 - Non ! éclate-t-il, en bloquant tout de suite mon poignet dans son poing. Une douleur perçante me traverse les côtes, pire que celle du poignet. Pourtant, s’il serrait juste un peu plus, il broierait mes os sans difficultés. Force physique, rapidité, sang-froid, efficacité. Qui est cet homme ?
 - D’accord, d’accord… je ne vous touche pas. Comme il me relâche, je laisse retomber ma main dans le bouillonnement, juste au moment où il s’arrête. Il remet le moteur en route.
 - Reprenez, s’il vous plaît. Vous voir raisonner m’aide à savoir qui vous êtes. Sa curiosité m’émeut.
 - Personne ne fait ça pour vous ?
 - Quoi donc ?
 - En parler quand vous en avez besoin.
 - Non, admet-il en évitant mon regard. Je ne suis pas trop du genre à me livrer.
- Alors je continue :

– Je connais la longueur des cordes.

Les faits, dans la règle, comme si j'étais devant un cas pratique :

– Les lanières du Chat font entre 40 et 60 cm. Le manche, entre 30 et 40 cm. C'est un fouet qui touche de près. Un mètre tout au plus. Le bourreau ne vous a pas surpris. Il était proche de vous.

Ses sourcils se relèvent, trahissant l'intérêt.

– Je vous suis, m'encourage-t-il d'un ton professionnel.

– Vous êtes très grand aujourd'hui. 1 m 90 ?

– Et alors ?

– Alors, si j'en juge par l'éventail des traces, le centre des coups est haut sur votre épaule. On peut donc en conclure deux choses : soit votre bourreau était plus grand que vous, ce qui est peu probable, soit vous étiez à genoux. Je pense que vous étiez à genoux.

Je vais vomir.

– Belle analyse. Vous gagnez la réponse : j'avais quinze ans et j'étais à genoux.

Je refoule les larmes, ma voix se fêle :

– Vous avez subi la torture alors que vous étiez... *mineur* ? Comment est-ce possible ?

Vous avez une famille célèbre. Votre père est une légende de la profession... votre grand-père l'était avant lui...

Il pâlit et passe une main nerveuse dans sa nuque.

– Ouais. Ça arrive.

Le pincement dans ma poitrine menace de m'étouffer.

– Vous souffrez la nuit, n'est-ce pas ?

– Comment le savez-vous ? fait-il, abasourdi.

– C'était dans mes cours. L'augmentation de la température provoque des tiraillements intérieurs comme si la peau était sur le point d'éclater. Ces effets sont durables dans le temps, car ce genre de cicatrice n'évolue pas. Mais c'est surtout la nuit que les tourments sévissent avec le plus d'intensité parce que la température du corps s'élève.

Ses yeux s'agrandissent, ronds comme des soucoupes.

– Bordel ! Vous en savez encore beaucoup sur le sujet ?

Son torse est à l'ombre. Je murmure pour moi toute seule :

– Le crapaud de l'apartheid.

– De quoi parlez-vous ?

– Les prisonniers de l’apartheid décrivaient la douleur ressentie en plein soleil avec une métaphore très parlante. Ils parlaient d’un crapaud qui les dévorait de l’intérieur.

C’est infiniment stupide mais j’ai l’impression que ça lui fait plaisir d’en apprendre plus. D’ailleurs, moi aussi. Un peu comme si, à nous deux, on confrontait la théorie à la pratique. Sauf que je ne sais pas pourquoi, ça fait un mal de chien. Que pense-t-il de moi à présent ?

– T’ai-je déçu ?

Il secoue la tête sans hésiter.

– Tu ne me déçois pas, non. Tu es désarmante, Alex Sand. Peu de gens arrivent à me surprendre aujourd’hui. Je pensais avoir tout connu, tout vécu et maintenant... *Toi*, tu me désarmes de la plus inattendue des manières.

Mon cœur monte toutes les vitesses.

– Pourquoi vous êtes-vous laissé attacher ?

Il me regarde, surpris.

– Comment savez-vous que j’ai été attaché ?
Je ne vous l’ai pas dit.

– Pas besoin. Il n’y a pas de traces sur vos

bras. Ils étaient donc écartés du corps. L'hypothèse la plus plausible est que vous avez été attaché à deux points distincts à hauteur d'homme. Comme l'homme de Vitruve.

Il plisse des yeux.

– Comment savez-vous la hauteur ?

– Si vos bras avaient été attachés au-dessus de votre tête, la partie supérieure de votre épaule gauche n'aurait pas été protégée.

– Sympa votre job, Alex Sand ! lâche-t-il appréciateur. Votre mère sait que vous avez appris tout ça ?

– Combien de coups ?

– Comment savez-vous que je les ai comptés ? me demande-t-il totalement déconcerté.

– La base de la torture est de faire compter les coups au supplicié.

Ses lèvres tremblent :

– Vingt.

C'est sûr, je vais vomir.

– Impossible. Vingt coups, c'est l'effet d'assommer. Personne ne s'en relève.

– Mais c'est dingue ça... Vous êtes qui ? Je vous regarde et je ne sais pas qui vous êtes.

Exactement comme moi.

– Comment avez-vous fait ? Vos tortionnaires ont arrêté ou vous vous êtes évanoui ?

– Ni l'un ni l'autre.

– C'était où ?

– Stop !

Peu importe, je poursuis sur ma lancée :

– Voyons, vous aviez quinze ans. Afghanistan ? Irak ? Afrique ? Guantánamo ? Je connais tous les endroits où le Chat a été utilisé. Je les ai tous étudiés, Guerrier. Sans exception.

Plus rien ne peut m'arrêter :

– La Cour Pénale Internationale a ouvert sept dossiers et mis en accusation seize personnes dont sept sont en fuite, deux décédées ou supposées telles, quatre en détention. Trois se sont présentées volontairement devant la Cour. Toutes les procédures concernent l'Afrique. Vous étiez en Afrique !

Garrett cligne rapidement des yeux et finit par lâcher :

– Et puis même. J'étais dans la région du Kivu. C'est beau le Kivu, vous savez. Un des plus beaux lacs du monde.

En pleine poudrière, donc.

- Pour quelle raison ?
- J’y suis resté trois mois à construire des baraquements dans un camp, marmonne-t-il sans me regarder. Une vraie partie de plaisir ! De l’humanitaire, donc.
- Impossible ! Vous étiez mineur. Aucune ONG n’accepte des mineurs.
- Disons que j’ai eu de la chance, ironise-t-il.
- Ça n’explique pas pourquoi vous avez été fouetté.

Tout ça devient tragique. Quand, tout à coup, une lueur sauvage passe dans son regard, il se penche en avant et m’attrape méchamment par le bras.

Génial ! Encore des bleus...

- C’est quoi ce foutoir ? Quelqu’un vous a mise dans mes pattes. Qui ? Vous travaillez pour qui ? Parlez ! aboie-t-il.
- Non, mais ça va pas ? Lâchez-moi !
- Ne jouez pas avec moi, putain ! Vous n’avez aucune idée de l’adversaire.
- Maintenant, si !

Ce que je viens de dire me coupe le souffle tellement c’est vrai. Un adolescent de quinze ans embarqué dans un conflit armé a pu tout

faire ou tout subir.

– Vous et moi... Ça ne me semble pas être une bonne idée.

– Dommage, parce que je suis littéralement tout à vous à partir de maintenant, Alex Sand. Nous n'avons plus le choix.

Cette situation est une impasse, vouée à l'échec. Si on n'arrive pas à se faire confiance, on ne s'en sortira pas. Mais pourquoi me ferait-il confiance ? Et moi, comment pourrais-je faire confiance à un homme qui a connu la torture sans que je sache pourquoi ? Je suis piégée, autant que lui.

Merde ! Comment ça va finir ?

MATT

Ça paraît bidon, seulement c'est réel.

Il faut vraiment être malade pour balancer son passé à la gueule d'un mec qu'on ne connaît pas. On parle bien d'une nuit, pas de mois, ni d'années de fréquentation. Mais elle, elle y est allée franco.

Mon instinct ne me trompait pas. Elle n'a rien de petit, ni de fragile. Elle est forte. Et le plus incroyable, c'est que depuis qu'elle a vu ma blessure, son regard sur moi n'a pas changé. À aucun moment, elle ne m'a regardé comme un chien battu, ni comme quelqu'un de faible ou d'insignifiant.

Au contraire, je me suis senti fort.

Comme si je pouvais sortir de mon isolement, lui parler et lui faire confiance. C'est dingue, mais j'ai cru que je n'allais plus m'arrêter et lui livrer tous mes secrets alors que je la connais à peine. J'en avais envie. Absurde.

Totalement irréfléchi.

Je me souviens de cette course de l'extrême, avec Verdi et mes frères, sur la banquise en mouvement. À certains endroits, elle ne faisait plus qu'un à trois mètres d'épaisseur. Le vent s'infiltrait sous ma cagoule et brûlait mon visage. Je ne voyais pas comment il était possible de souffrir autant du froid et de continuer à respirer en même temps. Mémorable. Eh bien, je donnerais tout pour revivre ce moment plutôt que faire confiance ! C'est juste impossible.

Et maintenant, que dois-je faire ? Un musicien doit faire de la musique, un peintre doit faire de la peinture, un poète doit faire de la poésie et un Garrett ne peut faire que du Garrett. C'est-à-dire chasser, fixer, déborder.

J'énonce mes règles habituelles :

1. Cibler ce que je veux.
2. Garder ce que j'ai.
3. Récupérer ce que j'ai perdu et sortir.

Les réponses sont trop évidentes :

1. Autant ne pas se mentir, c'est elle que je veux.
2. Garder mes secrets pour moi.

3. Je ne peux pas récupérer ce qu'elle m'a pris.

Donc, je ne peux pas sortir.

Voilà le problème, je ne peux pas tout avoir. La seule façon de sortir serait de la détruire. Totalemment. La seule façon de la garder serait de renoncer à mes secrets. Et là, on parle de l'hypothèse où elle ne s'enfuirait pas en hurlant. Ce qui, de toute manière est exclu. J'ai toujours été un modèle de vie sociale quasiment vide, un proactif pour qui seul le boulot et le sexe comptent. Ce n'est donc pas maintenant que je vais me mettre à nu devant une femme.

Autre aberration, je paie une fortune pour cette suite et je prends mon petit-déjeuner seul comme un con sur la terrasse. Parce qu'elle s'est réfugiée dans la chambre pour réfléchir de son côté. À sa façon de me défier, je sens que cette fille va me taillader, si je ne fais pas attention. Il y a tellement de fêlures et de crevasses dans lesquelles elle peut s'infiltrer. Je sais aussi que je devrais garder mes distances. Je suis doué pour mettre de la distance. Mais depuis qu'elle a découvert que,

mineur, j'avais subi la torture, j'ai l'impression qu'on est pareils tous les deux. Elle me comprend. Et ça, c'est *beaucoooooop trop puissant* pour que je puisse m'en passer.

Est-ce que je deviens fou ?

Le dernier des mauvais choix est souvent le meilleur. Je dois trancher. Une fois pour toutes. Je termine mon omelette. Je mâche sans en sentir la saveur, retardant ma décision. Autant bouffer du caoutchouc.

Au moment de formuler une décision, je suis toujours froid, en pleine possession de mes moyens, car une erreur amène souvent du stress qui génère d'autres erreurs. Or mes décisions doivent toujours être fédératrices, pertinentes et efficaces, en fonction de conditions matérielles précises. Rien d'autre.

C'est la Loi de Murphy. Quand il ne reste aucune solution satisfaisante, il reste au moins celle-là : le pis-aller. Et comme je suis un connard sans vergogne, je chasse en bel égoïste. Parce que seul un connard sans vergogne s'apprêterait à faire ce que je vais lui faire.

Je regarde ma montre, juste pour me donner

bonne conscience, et je compose le numéro sur mon portable. Il a intérêt à répondre, sinon je le renvoie dans son Afghanistan de merde. Meilleur hacker de la planète ou pas.

– Sully ? Garrett.

– Monsieur Garrett...

– Sully, je sais qu'il est tard à Manhattan. C'est urgent.

Un grognement à l'autre bout du fil, des gloussements rauques derrière lui, de la musique et des bruits de glaçons dans un verre.

OK. Il est occupé mais opérationnel.

– J'ai besoin d'un profilage. Alexiane Joanna Sand, née le 18 septembre 1993 au Centre Hospitalier Princesse Grace de Monaco.

– J'ai noté, monsieur.

– Autre chose. Trouvez l'adresse IP de son ordinateur. Je veux une prise en main à distance.

– Pas de problème. Une fois dedans, je fais quoi ?

– Rentrez dans sa boîte mail. Elle a envoyé des C.V. pour un job. Vous effacez du serveur.

– Tout ? Expéditeur et destinataires ?

– Bonne question. Destinataires uniquement. Elle ne doit s’apercevoir de rien. Que du chirurgical. Mais vérifiez qu’il y a bien un seul expéditeur. Compris ?

– Autre chose, monsieur ?

– Oui. Mademoiselle Sand a doublé ses envois par la poste. Que peut-on faire ?

– Quel bureau, monsieur ?

– Aix-en-Provence. Dans le Sud de la France.

– Je m’en charge, monsieur.

J’avale une gorgée de café pour la suite :

– Autre chose. Tant que vous êtes dans sa boîte mail, effacez ceux que je lui ai envoyés. Tous. Dès maintenant.

– C’est comme si c’était fait, monsieur.

J’avale une autre gorgée, plus longue, mais l’hésitation n’a pas de place dans mon plan. Je ne dois prendre aucun risque.

– Elle dispose d’un cellulaire de la société. Je veux que vous activiez le logiciel espion, de sorte qu’elle soit traçable en permanence. Je veux aussi un filtrage de ses appels entrants et sortants, et de ses messages. Tous.

Pas de réaction.

– Sur quelle adresse mail voulez-vous

recevoir les infos, monsieur ?

– Chais pas ! Directement sur mon portable ?

Un raclement de gorge cette fois. Qu'est-ce qu'il fout, cet imbécile ? Il s'étouffe ? C'est bien le moment de jouer avec des glaçons, tiens.

– Puis-je parler, monsieur ?

– Allez-y.

– Ça ne vous gêne pas de recevoir sa messagerie avec la vôtre ? C'est bien ça, monsieur ?

– Pourquoi ? Où est le problème ?

Il tousse.

– Eh bien... Ça peut vite devenir envahissant, une messagerie de nana. Vous allez recevoir toutes les conneries qu'elle va échanger avec ses copines. Vous savez, le monde des Bisounours et des licornes.

– Ça ne doit pas être si terrible... Vous avez mon intention, Sully, conclus-je d'une voix que je veux aussi assurée que possible.

Je raccroche au moment où elle choisit de revenir.

Putain, c'était moins une, Garrett.

– Qu'est-ce que tu fais tout seul ? s'attriste-t-

elle.

Je la dévisage, sans intention de répondre pour autant. Je vois bien que mon histoire l'a secouée, même si elle refuse de le montrer. Et merde...

– Comme tu vois, je prends mon petit-déjeuner.

– Écoute, je crois que nous devrions parler.

– À quel sujet ?

– De nous, maintenant.

Elle s'avance d'un pas déterminé, mais sa main tremble lorsqu'elle repose sa tasse de thé vide sur la table. Je n'ai aucune réponse parce qu'elle a tort. Il n'y a pas de « nous ». Et tellement raison aussi. Il y aura un « nous » après sa découverte, bien obligé. Nous le savons, l'un et l'autre. C'est juste que nous ne savons pas encore comment le conjuguer. Ce qui, bien entendu, est stupide, impossible, et dangereux pour chacun de nous.

– Prenez un siège, lui dis-je en désignant celui devant moi.

Je la vouvoie exprès pour ce que je m'apprête à faire. Dieu comme j'aimerais trouver une solution qui ne fasse pas de mal, mais elle a

tout refusé et je n'ai aucun moyen de contrôle.
Alors...

Allez, on y va, je sais que tu peux encaisser !

– Je vais vous poser une dernière fois la question, Alexiane. Avez-vous une demande à me faire ?

– Ma réponse est toujours la même, Matthew.
Non.

Ça me tue. Elle pourrait se faire un tas de fric et nous simplifier la vie, mais non. Elle s'en tape. Sérieux, je ne sais pas trop si je dois y croire. Comment est-ce possible de se taper du pognon ?

– Dans ce cas, je commence. J'ai une proposition.

De mauvais poil, elle croise les bras sous sa poitrine sans se rendre compte qu'elle remonte ses seins de façon diablement sexy. Si je baissais les yeux, je pourrais probablement voir ses tétons pointer pour moi. Une fille qui ferait ça dans mon bureau prendrait immédiatement la porte.

Pardonne-lui, Matt !

– Dites toujours, abdique-t-elle en soufflant.
Difficile de se concentrer. Je prie pour qu'elle

change de position.

– D’abord, j’ai besoin de trois jours.

– Quoi ?

Au moins, elle exauce mon vœu en posant ses mains sur la table, prête à bondir.

Tout doux, bébé. On vient juste de commencer, là !

Après une courte pause, je tente une approche amicale :

– Écoutez, Alex. J’ai besoin que vous m’accordiez un peu de votre temps pour tenter de résoudre le bazar que vous avez créé. Ce n’est pas la mer à boire !

– Je ne comprends pas.

Alors, je mets les choses au clair.

– Commençons par définir les priorités. Il m’est impossible de vous laisser partir dans la nature avec des informations aussi sensibles. On a déjà vu des entreprises disparaître pour moins que ça. De votre côté, vous ne voulez pas d’accord financier. Nous devons donc trouver une solution qui nous satisfasse, l’un comme l’autre.

– Vous voulez dire qui vous satisfasse, persifle-t-elle.

Et voilà, fin de l'approche amicale. Dernière chance.

– Non, Alex. *Vous et moi*. Vous qui parlez d'équité, pourquoi vous mettez-vous d'emblée au second plan ?

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Vous ne me connaissez pas.

C'est vraiment un réflexe idiot, de penser que je ne me suis pas intéressé à elle, alors qu'il n'y a même pas une heure elle n'hésitait pas à fouiller dans ma vie.

– Ah oui ? Vous faites du bénévolat pour aider des femmes victimes de violence, mais vous avez attendu trois ans pour coucher à nouveau avec un homme parce qu'un connard vous a blessée. C'est très généreux de votre part, mais vous devriez revoir l'ordre de vos priorités.

– Commencez par revoir les vôtres, s'insurge-t-elle. Ça ne vous fera pas de mal. Ce seul commentaire suffit à m'ôter tout scrupule.

– Pauvre petite fille seule, abandonnée par son papa. Vous avez tellement de mal à croire qu'un homme puisse vous aimer que vous

avez préféré apprendre ce qu'il y a de plus laid chez eux pour vous rassurer. Je me trompe ?

Je suis un pro des vacheries, bébé. Alors un conseil, ne me cherche pas !

– Écoutez, Alex, nous avons un problème mais nous ne sommes pas obligés de nous disputer pour autant. Prendre le temps de régler les difficultés quand elles surgissent. N'est-ce pas le cas de tout le monde ?

Elle souffle par le nez, gonfle ses joues...

J'ai compris, bébé !

– Vous pensez que trois jours avec moi vont suffire à vous rassurer ?

– Pas moi. Vous. Je veux vous montrer qui je suis aujourd'hui.

– Pourquoi aurais-je besoin de le savoir ?

– Parce que je veux que vous me fassiez confiance pour me dire oui.

Elle lève les yeux vers moi. Perplexe.

– Que moi je vous dise oui ? À quoi ?

Regarde-moi !

Je n'aurais jamais cru qu'un simple contact visuel puisse avoir cet effet, celui d'une secousse tectonique dans tout le corps.

– À une relation avec moi. Je veux vous revoir.

Elle referme ses mains sur ses bras comme pour se protéger.

– Pourquoi ai-je l'impression que ce n'est pas une proposition romantique ?

– Parce que c'est le cas, réponds-je sèchement. Je mets en place les termes d'un accord. Rien d'autre.

– Et si ça ne m'intéresse pas ?

J'inspire bruyamment.

– Ce n'est plus une option, hélas.

Une lueur de mépris passe soudain sur son visage.

– Merde, vous allez vous servir de ma vidéo pour m'y contraindre, percute-t-elle en le lisant dans mes yeux. C'est écœurant !

– Peut-être, mais totalement efficace.

– Publiez-la, s'écrie-t-elle toute pâlichonne. Vous violez les normes. Je pourrais vous poursuivre.

L'idée me fait doucement ricaner.

– Quand vous voulez ! Il vous faudra prouver que je suis impliqué. Ce qui, croyez-moi, ne sera pas chose aisée.

– Vous oubliez que j’ai vos mails, argue-t-elle à bon escient.

– Vérifiez ! Mes informaticiens les ont effacés.

Ce qu’elle fait en consultant son portable. Maintenant, elle sait que je suis entré dans son ordinateur. Elle me retourne un regard incendiaire.

Eh ouais ! Bienvenue dans mon monde, bébé !

– Publiez-la ! répète-t-elle à bout d’argument. J’attends que ça retombe. Ça retombe toujours.

– Vous ne mesurez pas les conséquences, Alex. Tous les recruteurs utilisent les réseaux pour filtrer les candidatures.

– Et alors ? Qui vous dit qu’ils ne vont pas apprécier ? C’est sexy, un ange de Noël. J’assumerai, décide-t-elle les yeux rougis d’indignation.

What the fuck ?

Et ces salauds de rapaces profiteront d’elle avec une seule idée derrière la tête : baiser ce petit corps de déesse. Jamais je ne les laisserai faire.

– En plus, ça ne servirait à rien, dis-je aussi

calmement que possible.

– Et pourquoi donc ?

Parce que je suis un connard sans vergogne en permanence, bébé.

– Parce qu'en m'envoyant votre vidéo croustillante, vous avez enfreint les règles morales du serment que vous vous apprêtez à jurer. Si j'en crois mes sources, votre Ordre effectue en ce moment même une enquête de moralité avant de vous autoriser à prêter serment. Cette vidéo pourrait constituer un obstacle sérieux, non ?

Elle accuse le coup.

– Vous êtes un vrai salaud, monsieur Garrett. On vous l'a déjà dit ? Vous vous comportez comme une brute.

J'encaisse sans ciller. C'est mérité. Je suis même un type pire que ça.

– Peut-être que je suis une brute. Mais j'ai mille raisons de protéger mes intérêts, lui fais-je remarquer.

– Et moi, j'ai mille raisons de repousser votre proposition : Un, je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam. Deux, quand on rencontre quelqu'un, on apprend à le connaître à travers

sa famille ou ses intimes. On ne s'engage pas d'emblée dans une relation avec un inconnu. De surcroît, avec un inconnu qui s'est fait fouetter par le Chat à quinze ans et qui, désormais, menace ma carrière.

Bravo, Matt ! Bien joué !

– Écoute au moins ce que j'ai à te dire. Avec le temps, j'ai acquis une grande pratique pour gérer les intérêts divergents. Savoir quand et comment intervenir est mon domaine. Laisse-moi nous sortir de là. Et qui sait ? Peut-être changeras-tu d'avis sur la brute que tu as devant toi. À moins que tu penses que c'est impossible....

Sachant ce qu'elle pense de la seconde chance en général, je l'ai défiée sciemment. Pour voir si elle allait me l'accorder. Mais elle me fixe, sans que je puisse lire ce qu'elle pense. Ça m'agace. Une chose est sûre : elle a remonté ses briques. Même dans le jacuzzi, elle n'avait pas cette méfiance dans le regard.

– Vous me demandez de faire confiance à un inconnu ?

C'est ça, bébé, exactement ça !

– Pour l'instant, oui.

Elle prend son temps, putain. Regarder une fille comme elle hésiter est presque aussi excitant que de la voir se déshabiller. Mais là, j'ai les nerfs à vif et pas franchement envie de rigoler. Je lui souris. Pas n'importe quel sourire. Mon frère l'appelle le sourire à faire tomber les culottes. Dieu que j'aimerais que ça marche.

Allez, dis oui !

– J'ai trois conditions, admet-elle.

J'accentue le sourire qui fait tomber les culottes à son maximum.

– L'inverse m'aurait déçu. Je vous suis.

Elle se redresse. Qu'est-ce que... ?

– Vous ne me toucherez plus, m'expédie-t-elle. Avec ou sans capote. Plus du tout. Plus de douche avec vous. Et je dors seule dans ma chambre.

Bien fait pour ta gueule, Garrett. Tu l'as bien cherché.

Et moi de répondre :

– Accepté.

Ce qui a le don de m'énerver davantage, mais si elle peut s'en passer, alors moi aussi. Ah, Ah ! Que je couche avec toi ou avec mes

maîtresses, je suis gagnant, bébé. Pas toi.
Feignant l'indifférence, je l'interroge :

– Vous avez votre passeport avec vous ?

– Q... quoi ?

Son étonnement béat me donne envie de rire.

– Votre passeport. Pour me suivre. Vous comprenez ?

– Oui, j'ai compris, s'énerve-t-elle. Mais où va-t'on ? Plus à Monaco ?

– Non. Nous partons à Tokyo.

Ses yeux s'ouvrent d'un coup.

– Maintenant ?

– Dans une heure.

Elle se cale dans sa chaise, scotchée. Ses yeux de biche aux abois me font culpabiliser. C'est quoi ça ? Encore un truc anormal. Je ne culpabilise jamais.

Elle s'éclaircit la voix :

– Euh... Comment ça va finir si j'accepte tout ce que vous voulez ?

Que dire ? En affaires, je ne mets jamais toutes les cartes sur la table. Jamais. Masquer ses intérêts prioritaires est la règle n° 1. Avant de se dévoiler, il faut sentir l'autre, sa logique, pour savoir comment le défier et emporter la

partie. Je ne suis pas idiot. C'est trop tôt.

– Écoutez, je sais que nous ne nous connaissons pas, mais je suis un homme respectueux. Si vous acceptez de me suivre, il ne vous sera rien demandé que vous n'ayez envie de faire. Aucune contrainte.

Je l'observe pour voir si j'ai réussi à la rassurer.

Ce qui me laisse du temps pour me demander dans quelle merde je suis en train de me fourrer. Cette fille qui n'a de fragile que l'apparence est pleine de paradoxes. Un oiseau de mauvais augure, une ensorceleuse capable de déterrer toutes mes émotions et mes kilomètres de casseroles.

Elle m'a surpris une fois, elle ne me surprendra pas deux. Tout comme je refuse de lui montrer qui je suis vraiment. C'est non négociable. Un long silence s'installe. J'attends.

J'attends.

J'attends.

Je déteste attendre, putain. *On y va, là ?*

– Je présume que je n'ai pas le choix, décrète-t-elle finalement.

Enfin. Une minute de plus et je ne sais pas ce que j'aurais fait.

– Appelez vos colocataires pour les informer, dis-je imperturbable. Elles doivent savoir que vous êtes avec moi.

Alex s'empare mollement de son portable. Elle n'a pas l'air convaincue de ce qu'elle va faire. Moi non plus, à vrai dire. Mais a-t-on le choix ? Je la regarde s'éloigner vers la rambarde pour passer son appel hors de ma portée, m'efforçant de ne pas mater son cul sublime sous la finesse de la mousseline. C'est difficile de ne pas le faire cependant. Alex ne le sait pas, mais quand on engage un rapport de force avec un adversaire, ce que l'un gagne, l'autre le perd. Autrement dit, on ne peut gagner que seul. C'est de la compétition pure et c'est brutal. Ensuite, quand on est bon, on peut agrandir le gâteau à l'autre. Seulement ensuite.

L'écran de mon portable affiche discrètement : « Appel sortant Sand ». Je presse sur « Rejoindre » en glissant mes écouteurs dans mes oreilles.

– Je t'en veux encore ! lance sans préambule

la voix de sa copine. Je n'en reviens toujours pas que tu nous aies caché un apollon comme Garrett jusqu'à la dernière minute. Pour te faire pardonner, je veux tous les détails. Il est comment ?

Un mot de toi, bébé, et c'est foutu !

– Tu sais que je t'aime, Margo ? Cesse d'être aussi névrosée, je veux juste t'avertir que je m'absente trois jours.

Ma poitrine s'affaisse, elle n'a rien dit.

– Moi aussi je t'aime, imbécile. Tu pars où ?

– Pourquoi je te raconte tout ça ? blague Alex. Tu vas m'en vouloir encore plus, nous partons à Tokyo.

Le monde des licornes et des Bisounours, je vois ce que Sully voulait dire.

– Tu es sûre de ce que tu fais, Al ? Garrett est pire que Sullivan. Le Japon, c'est loin, je ne pourrai pas venir te récupérer, cette fois, si ça tourne mal.

Tiens, tiens... Patrick Sullivan. Merci, mademoiselle Matheson.

– Je te manque à ce point ? plaisante Alex. J'adore la façon dont ma vie te fait envie maintenant. Jalouse !

– Avant que j’oublie, Alex, ta mère a appelé ce matin sur mon portable.

– Ah bon ? Pourquoi sur le tien ? Je ne lui ai pas dit que j’avais perdu le mien.

– Tiens-toi bien, elle le sait déjà.

– Qu’est-ce que tu dis ?

– Ouais ! Elle m’a raconté avoir appelé sur le tien et avoir eu un Américain qu’elle a, d’après elle, réveillé. Du coup, elle se demande ce que tu fabriques.

Merde, j’avais oublié cet appel en pleine nuit.

– Oh, c’est pas vrai... Je vais l’appeler. À plus, Marg.

C’est quoi ce bordel ? Il a foutu quoi, Sully ? Alex revient se planter devant moi en dépeçant mon visage de son regard acéré. Je verrouille rapidement mon mobile et lève mes yeux dans les siens. Aussi innocent que possible.

– Quoi ?

Je sens qu’elle va m’engueuler, je le sens.

– Je le crois pas ! Vous avez répondu à ma mère. C’est privé ! De quel droit avez-vous fait ça ? Maintenant, je vais devoir tout lui expliquer.

– Vous ne lui direz rien du tout.

– Je ne lui dirai rien parce que ça ne la regarde pas, martèle-t-elle. Mais vous ne la connaissez pas. Elle n'arrête pas de me surveiller et...

Je la coupe :

– Vos problèmes de famille ne m'intéressent pas. Maintenant, rassemblez vos affaires, je vais appeler Verdi.

Vexée, elle croise les bras sur sa poitrine. J'en fais autant.

– Je n'ai pas de vêtements, me fait-elle remarquer par provocation.

Elle n'a pas intérêt à me chauffer avec ça.

– Vous trouverez ce qu'il vous faut à Tokyo. À ma charge, bien entendu.

Sur ce, je l'ignore et passe mon appel avant qu'elle puisse protester.

– Verdi ? Prévenez Raphaël, nous partons à Tokyo ce matin. Dites à Sora de prévoir pour Alex une garde-robe de base dans ma suite et tous les trucs nécessaires qui vont avec. Ah, au fait, et elle chausse du 37 ! Qu'elle prévoie aussi des Converse, nous irons faire du vélo. Merci.

Elle est vissée au sol ou quoi ?

– Du vélo ?

– Pourquoi ? Vous ne savez pas en faire ?

– Si.

– Excellent. Allez-y maintenant. J'ai d'autres appels à passer.

Cette fois, elle obéit. Tant pis pour lui.

– Sully ? Garrett.

Grognement. Il dort, ce con. Je m'en fous. Il n'a pas intérêt à ce que ça merde.

– Qu'est-ce que vous foutez, bordel ? Alex n'a pas d'appel entrant.

– Ohhh, c'est pas vrai ! Vous avez *encore* pas lu vos mails, grommelle-t-il.

Bruit étouffé d'un truc qui tombe.

– Pardon, monsieur, se reprend-il la voix pâteuse. Elle n'en a pas eu quand on a couplé vos portables. Depuis, c'est opérationnel.

Je lâche un profond soupir en jetant un coup d'œil nerveux vers la baie vitrée de la chambre. Il ne s'agirait pas qu'elle me tombe dessus sans crier gare.

– Autre chose, monsieur, continue-t-il plus éveillé. J'ai bossé cette nuit sur le dossier que vous m'avez demandé. Vous aviez raison à propos du bail, sa colocataire est bien la fille

de Badi Kabbani, l'ami de votre père. Il y a deux enfants. Leila et Karim. J'ai aussi fait une recherche sur le frère.

– J'écoute.

Nouveau bruit d'un truc qui tombe, puis des pages que l'on tourne.

– Ah, voilà ! Karim Fahd Kabbani Al Saoud. 28 ans. Né à Jeddah en Arabie Saoudite comme sa sœur. Des études de commerce à Paris. Il démarre une start-up dans Greenwich avec deux copains.

– Quoi d'autre ?

– Son père vient de lui acheter une *Brown House* dans le *Village*. Apparemment, il quitte Paris.

– Et côté perso ? Il est comment ?

– Célibataire. Un physique avantageux, du charme. Pas d'arrestation. Pas de drogue. C'est clean.

J'envoie un texto à Barbara pour annuler Monaco tout en parlant à Sully :

– OK. Je veux les coordonnées de Patrick Sullivan. Irlandais venu faire une mobilité dans la fac d'Alex. Je n'ai rien de plus.

– Ça me suffit, monsieur. Je vous envoie ça

par mail.

Vingt minutes plus tard, Verdi nous dépose dans la partie privée de l'aéroport devant la silhouette élégante de Chuck.

– Vous aurez besoin de moi, monsieur ?

– Non merci, Verdi. Vous pouvez retourner à la maison. Scotty s'occupera de moi à Tokyo.

– Alors, bon voyage, monsieur.

J'accompagne Alex sur le tarmac en l'ignorant totalement. Je laisse le silence s'installer entre nous. Avant de s'engager dans un deuxième round de négociation, le mieux est de faire venir à soi la partie adverse en lui suggérant des pistes d'accord. Pour cela, il faut faire attendre la cible en s'efforçant d'occuper une position de recul où l'on parle peu. En gros, on cherche à utiliser la force de l'adversaire pour mieux l'infléchir. Un peu comme au Krav Maga⁽⁵⁾.

Raphaël marche à notre rencontre avec un type de la sécurité.

– Salut Raph ! Qu'est-ce qu'ils veulent ? dis-je en désignant l'homme derrière lui. Nous n'avons pas de check-in d'habitude.

Mon pilote hausse les épaules :

– C’est leur plan Vigipirate, monsieur. Le dispositif français de lutte contre le terrorisme. Je peux avoir vos passeports ?

Je me tourne vers Alex et tends la main sans un mot. Et j’attends, paume en l’air, comme un imbécile pendant qu’elle fouille dans son fourre-tout bariolé. C’est alors qu’elle m’offre la première piste.

– Lequel dois-je présenter ?

Pour faire court, elle hésite entre ses deux passeports : français ou américain.

– Les autorités américaines demandent qu’un citoyen américain utilise son passeport, réponds-je platement.

Je la regarde hésiter.

– Mais vous, vous faites quoi ?

– Je n’ai qu’un seul passeport, Alexiane.

– Vous n’êtes pas né au Royaume Uni ?

Mais, sans s’en rendre compte, elle tend son passeport américain à Raphaël.

– Non.

– Ah ! Vous êtes né où alors ?

Fais un effort, Matt !

Elle te l’a dit, elle a besoin de te connaître

mieux. N'en demande pas trop.

– Lenox Hill Hospital de New York.

Elle me sourit.

– C'est quoi ton deuxième prénom ?

Suivre un inconnu.

Un inconnu qui menace.

Un inconnu qui a été fouetté par le Chat.

Un inconnu qui pourrait tout aussi bien être un monstre froid.

Cela requiert une dose de courage dont elle se croyait sûrement dépourvue, voire même, dont elle se demande encore si elle est capable. Comme l'agent de sécurité a fini de contrôler nos passeports, je lui montre le mien.

– Hayden, c'est joli. Matthew Hayden Garrett, lit-elle à voix haute. Merci.

Elle me le rend avec un petit sourire satisfait qu'étrangement je partage. Ému, je lui fais signe de se diriger vers la passerelle.

– C'est votre jet ?

– Chuck est le Falcon de ma société. Et avant que vous demandiez, Chuck Yeager était mon idole de gosse. Point.

– Il est beau, s'exclame-t-elle.

Je cache ma joie.

– Celui-ci est entièrement fabriqué par le numérique, dis-je fièrement. Je l'ai fait aménager dans l'Arkansas.

– Alors, ça ne m'étonne pas.

– Quoi donc ?

– Que vous aimiez bidouiller dans l'ordinateur des gens.

OK. Comme un con, j'ai parlé trop vite et elle m'a repris à la volée. Jeu, set et match. Pas grave ! Qu'elle joue à la garce si ça l'amuse, je gagnerai à la fin. Mais qu'est-ce qui me prend de vouloir l'impressionner ? Je décide de tout recommencer à zéro. Sans lui prêter attention, j'emprunte la passerelle.

Jusqu'où devrai-je me mettre à poil, bordel ?

(5) Le Krav Maga est une méthode d'autodéfense d'origine juive tchèque slovaque provenant de la boxe, du muay-thaï, du judo et de la lutte utilisée par le FBI et les services spéciaux israéliens.

MATT

Je fais ce que je sais faire de mieux.

Tout le monde veut une solution magique, mais personne ne veut croire à la magie. Y compris dans les fables. C'est pour cette raison qu'on ne raconte pas les pages finance aux enfants. Je lui désigne le salon central de l'espace travail.

– Asseyez-vous, Alexiane.

– Je n'aurais jamais cru que la cabine soit si épurée, avoue-t-elle. Ça fait vrai.

Très frais. Je poursuis le jeu :

– Le voyage va être long. Vous avez une chambre à l'arrière et une salle d'eau. Vous pouvez vous en servir.

– Et vous ?

D'un geste bref, je lui indique le canapé de l'espace repos derrière nous.

– Oh ! Mais je ne veux pas vous priver de votre chambre, objecte-t-elle toute penaude.

Ce canapé est bien plus confortable qu'un siège éco. Je prendrai le canapé.

Oh, non, bébé, pas question !

– Pour me gratifier encore de mufle ? Vous prendrez la chambre.

Un nuage de parfum entêtant annonce l'arrivée de mon hôtesse de l'air. Pourquoi les passagères de nuit portent-elles toutes le même genre de parfum ? Est-ce qu'elles pensent avoir besoin de ça pour qu'on s'en souviennne ?

– Raphaël annonce une température à Narita de 22 °C et une bonne visibilité. Votre arrivée est prévue à 10 heures, heure locale, monsieur.

J'examine rapidement la presse économique qu'elle me propose tout en continuant d'ignorer Alex, j'attrape le *Times*.

– Si vous avez besoin de moi, monsieur...

– Plus tard, Marion.

Le Falcon blanc se met en mouvement pour rejoindre la piste.

– Je n'aime pas les décollages, confesse timidement Alex en regardant Marion s'en aller et en s'efforçant de respirer

profondément.

La sueur perle sur son front. J'ai compris, elle est au bord de la crise d'angoisse. Soit parce qu'elle embarque avec moi loin de tout, soit parce qu'elle a peur en avion. *Ma beauté...* Je tends ma grande main au-dessus de la tablette, paume en l'air. Elle hésite, puis abandonne sa main dans la mienne, me remerciant d'un regard reconnaissant. Enfin.

– Les décollages de Raphaël sont toujours confortables.

Pour me contredire, l'avion se cabre fortement en s'arrachant du sol. Je sais que Raphaël s'éclate. Dans ses mains, la manœuvre est sûre, mais Alex blêmit, au bord du malaise.

– Vous allez souvent à Tokyo ? me demande-t-elle avec l'évidente intention de se distraire de son stress.

– Tokyo est la deuxième place financière du monde après New York.

– Et vos bureaux là-bas sont comment ?

– Comme tous mes bureaux, de verre et d'acier.

– Aussi froids que vous, alors.

Et voilà ! Elle joue à la garce. Encore. Je retire ma main sans relever. J'ouvre les pages *Business* en lui proposant les pages *Style*. Elle accepte, me remerciant du bout des lèvres. Son regard s'arrête sur le salon derrière moi.

– Ce doit être agréable de voyager dans de telles conditions, s'accroche-t-elle, toujours aussi moite.

Bon Dieu, elle a vraiment peur en avion !

– Cela représente surtout une économie de temps substantielle. Les jets sont plus petits et peuvent se poser dans tous les aéroports. Au plus proche de l'endroit où je dois me rendre et ça me permet de travailler.

Pourquoi je me justifie ? Encore un truc anormal, ça !

– Vous avez toujours eu de l'argent ? me demande-t-elle.

Voilà pourquoi.

– Ça va vous surprendre, mais lorsque je suis arrivé à Brooklyn, je n'avais que cinq dollars et un sac à dos rempli de fringues sales.

Elle écarquille les yeux de surprise.

– Vous n'êtes pas rentré chez vous après le Kivu ?

– Non. Je n’avais pas envie de raconter. Alors pas de maison, pas d’argent. Et pour répondre à la question suivante, j’ai déjà voyagé en éco. Alex m’observe avec attention ; au moins, son teint a repris sa couleur naturelle.

– Je me demandais aussi si vous aviez déjà fait une lessive.

– Oléana laverie, dans le quartier d’Inman Square, à un bloc de ma chambre d’étudiant. Chambre que je partageais avec le fils d’un ouvrier de Ford. Ça répond à la question ?

– Comme c’est mignon. Je ne suis pas débile, Harvard, ça coûte cher. Votre père a bien dû payer vos études, objecte-t-elle.

– Non. De toute façon, je n’aurais pas accepté son argent.

– À qui devez-vous votre réussite alors ?

– À personne.

Je me force à penser que je suis face à un putain d’entrepreneur peu scrupuleux et je la laisse me dépecer à sa guise. *C’est bon ? On y va, là ?*

– Merci, je.... ça m’aide beaucoup. Vous avez dit vouloir me faire une proposition...

– Quand vous voulez.

– Maintenant, s’il vous plaît. Ne pas savoir me rend nerveuse.

Je sors mon « Platinum » fétiche, par réflexe.

– Avant de commencer, je voudrais établir certains points. Nous sommes ici dans un esprit ouvert. Une décision unilatérale peut entraîner une mauvaise volonté dans l’application. Obtenir ce genre d’accord avec vous ne m’int...

– Vous parlez comme s’il s’agissait d’une OPA, me coupe-t-elle.

Mon téléphone vibre sur la tablette. « Tricia ».

Je refuse l’appel et le mets sur silencieux, enjoignant Alex d’en faire autant avec le sien.

– Vous avez refusé l’offre amiable. Me laissez-vous le choix ?

Elle en convient et coupe son portable.

– Bien. Commençons par un rappel des faits : je ne peux pas vous laisser rentrer chez vous avec les informations que vous m’avez volées...

Alex lève la main. Je me tais.

– Moi, je vous ai volé quelque chose ? demande-t-elle un peu choquée.

– Vous m’avez volé des données personnelles

et la décision d'en disposer.

– Vous n'aviez qu'à ne pas me montrer votre tatouage, m'oppose-t-elle.

Elle va arrêter de dire des conneries, oui ?

– Si je montre ma carte bancaire à quelqu'un, cette personne n'est pas obligée de s'emparer de mon hologramme, de ma date d'expiration et de mon cryptogramme. Si elle le fait, c'est du vol. Alors, on fait quoi ?

– Changez de carte ! pouffe-t-elle.

Je la fusille du plus mauvais regard que j'ai en stock.

– Vous savez, si je vous ai blessé, je le regrette, vacille-t-elle.

Mes doigts se referment sur les accoudoirs.

– Personne ne me blesse, Alexiane. Je suis incassable.

– Pourtant vous avez dû l'être en grandissant sans votre mère.

Ne va pas sur ce terrain, bébé, ça me rend mauvais !

– Ce n'est un mystère pour personne. Cette information est sur Google. Mieux encore, sur l'organigramme de ma propre boîte. Il suffit de recouper les dates pour s'apercevoir

que Paul et moi n'avons que six mois d'écart.

– Il y avait une autre femme ?

– Ouais. Deux femmes enceintes en même temps.

– Mais pourquoi vous a-t-elle abandonné ?

– À quoi ça servirait de le savoir ? Elle l'a fait, c'est tout.

Après cette confidence, je sens la gêne monter en moi. Je n'ai pas l'habitude.

– Qu'avez-vous dit à votre famille pour justifier un tel tatouage ?

– Nuit de beuverie dans Brooklyn.

– À quinze ans ?

Nos regards se jaugent en guise de réponse. Je voudrais pouvoir revivre notre première nuit. Nous n'avons pas besoin de mots pour lire l'autre. Pas besoin d'explications. C'était si intense. Magique.

– Vous êtes prête ?

Elle acquiesce d'un signe de tête.

– Bien. Alors, voici mon intention. On va faire ça en trois étapes. Première étape : vous allez travailler pour moi.

– Quoi ?

Rien que d'y penser, elle a comme un

mouvement de recul.

– Je vous ai vu nu, balbutie-t-elle.

– Et alors ?

J'ai toutes les peines du monde à me retenir de rire.

– Je serais incapable de travailler avec vous sans vous imaginer nu, s'émeut-elle. C'est gênant. Je sais comment vous êtes sans vos vêtements, la couleur que prend votre tatouage quand votre peau est mouillée... Non vraiment, je n'y arriverai pas.

Je ne réponds pas. Je ne sais pas quoi répondre à ça. Je n'ai aucune idée de ce que je pourrais dire. Sinon que ces mots allument un brasier dans ma poitrine et des images d'elle tout aussi précises dans mon esprit. Et d'autres plus cochonnes qu'elle n' imagine même pas. Je ne sais pas pourquoi, je rêve de la baiser dans la farine. Du blanc partout.

Sa voix me parvient à nouveau :

– Matthew ?

– Continuez, dis-je en me raisonnant.

– Je disais que je ne me vois pas dans vos bureaux.

Je hausse les épaules pour dégager

l'argument.

– Parce que vous avez un a priori ridicule. Croyez-moi, ce verrou va sauter rapidement. Vous allez visiter mes bureaux de Tokyo pour commencer. Ça vous aidera à vous faire une idée.

Deux grands yeux bleus égarés se posent sur moi. Mon esprit déconnecte.

– Ai-je le droit de donner mon avis ?

Concentre-toi, putain !

– Il ne me semble pas que vous ayez demandé le mien avant de déclencher votre petite bombe.

Elle plonge ses mains dans son chignon flou.

– C'est... insensé. Dans quel bureau devrai-je travailler ?

– Vous êtes Citizen US. Vous travaillerez avec moi à New York.

– Vous voulez rire ? proteste-t-elle. Et si j'ai un entretien ici pour mes C.V. en France, je fais comment ?

Ah, les fameux C.V. !

– Oubliez-les ! Au terme de votre contrat, je me chargerai personnellement de vous trouver un poste d'associée dans le cabinet de

votre choix.

Ses yeux s'écarquillent.

– Mais pour qui vous prenez-vous ? Pourquoi ce cabinet accepterait de me prendre comme associée ?

Le moment où le rapport de force apparaît avec clarté est le point culminant de la confrontation. Je sais ce que je représente et le bruit que je fais face à d'autres requins. Mais face à elle...

Je dois me rappeler que je ne veux pas être trop féroce. Je ne suis pas sûr, non plus, de vouloir qu'elle me voie ainsi.

Elle prend une seconde, comme si elle hésitait.

– Vous dites que vous ne devez votre réussite à personne. Vous devez aussi comprendre que mon travail est important pour moi. Je ne suis pas riche, monsieur Garrett. C'est tout ce que j'ai, moi.

Je reste silencieux. Combien de femmes ai-je refusé d'aider dans leur carrière ? Combien d'entre elles ai-je virées parce qu'elles s'étaient vantées d'être ma maîtresse pour obtenir une promotion ou d'autres avantages ?

– Admettons que je sois d'accord, soupire-t-

elle devant mon silence. Et après ? Quelle est la deuxième étape ?

– Un accord de confidentialité comporte toujours des restrictions. Je n'en veux pas. Je vous impose un ASA.

– Un ASA ?

Elle a séché les cours de droit des contrats ou quoi ?

– La particularité de l'*Absolute Secrecy Agreement* est qu'il ne prévoit aucune restriction entre la vie privée et la vie professionnelle. Tout est prévu. Toute utilisation par vous de mes informations sensibles devra être spécifiquement autorisée par moi. Toute divulgation interdite. Leur périmètre « non divulgable » est indéfini, donc total.

Elle cligne des yeux vers moi, totalement ébahie.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que je vais continuer à penser à vous ?

J'adore qu'elle me défie, mais là, j'ai envie de l'étrangler.

– Soyez franche ! Pouvez-vous m'assurer que vous n'allez plus jamais penser à moi après la

nuit que nous avons passée ? Nous avons fait l'amour, Alex. Ça n'a rien de romantique, mais quand deux corps fusionnent à ce point, ça n'a pas d'autre nom.

Je savoure la lutte intérieure que je lis dans ses yeux. J'ai la même. Notre relation sexuelle a démarré de façon trop parfaite pour qu'elle puisse oublier. Elle sait, comme moi, qu'elle va continuer à penser à chaque minute que nous venons de partager. Et inévitablement, elle cogitera aussi à ma cicatrice en se demandant ce qui l'a provoquée. Même si elle s'en défend.

Bon Dieu, mais dans quelle merde sommes-nous ?

– Est-ce que je deviens idiot ? balbutie-t-elle en fixant la tablette entre nous. On était tous les deux d'accord pour ne pas se revoir. On voulait la même chose. Une seule nuit.

– Ne regrette pas ça, Alex. Je ne veux pas que tu regrettes cette nuit. Ni même ce que tu as découvert sur moi. Laisse-moi seulement nous sortir de la situation inextricable dans laquelle tu nous as plongés.

Dans quelle mélasse sommes-nous englués,

putain ! Pour faire court, elle me menace, je la menace. Elle m'obsède, je l'obsède. Jusqu'où peut-on se menacer et se désirer en même temps ? Même moi, je n'ai jamais expérimenté un truc aussi foireux. Elle lève des yeux pleins de confusion.

– Comment ça va finir entre nous ? bredouille-t-elle.

Bonne question. Aucun de nous ne connaît la réponse.

– Ce que vous cachez est donc aussi énorme ou c'est juste... moi qui déraile ?

Je lis dans ses yeux qu'elle gamberge à toutes sortes d'horreurs. Elle n'a pas tort. Aussi, je me renverse dans mon fauteuil.

– Warren Buffet dit qu'il faut vingt ans pour construire une réputation et cinq minutes pour la détruire. Des milliers d'employés dépendent de moi. Si vous gardez ça à l'esprit, vous vous comportez différemment.

Je tapote sur l'accoudoir.

– Vous avez déjà négocié, Alexiane ?

– On dit que vous ne négociez jamais, s'étonne-t-elle.

– En principe, c'est vrai. La négociation

engendre souvent de la frustration. Je préfère créer des accords créatifs faits pour durer.

Elle m'écoute sans rien dire.

– Il y a deux ans, mon groupe a été la cible d'un hacker particulièrement agressif qui a causé de gros dommages à ma société. Pour ne prendre aucun risque de délits d'initiés ou autres, nous avons dû renoncer à un important programme de rachat. Des employés ont perdu leur travail et des équipes solides ont été défaits. Mes informaticiens étaient tous incapables de contrer ces attaques. Savez-vous ce que j'ai fait ?

D'un geste machinal, elle remonte sa mèche sur son front. C'est une attitude ouverte. Elle se détend dès qu'on parle des autres. J'ai vu juste.

– J'ai fouillé la terre entière pour trouver meilleur que lui. Et j'ai trouvé Sully. Je suis allé chercher cet homme, là où il était, et je l'ai embauché.

– Quel rapport avec moi ?

– C'est simple, je fais pareil avec vous.

Je me penche pour la suite :

– Vous avez « hacké » ma vie privée. Je suis

impuissant. Je veux voir jusqu'où vous pouvez aller, pour mieux me protéger. Moi et les gens qui dépendent de moi. Vous voulez bien m'y aider ?

– Vous me demandez de chercher ce qui vous est arrivé ?

– Exactement.

– Mais je n'ai jamais fait ça. Vous me prenez pour qui ? Columbo ?

Elle est drôle.

– Voyez-le comme un jeu entre nous. Je ne peux pas vous empêcher de vous poser des questions. Par contre, je veux vous contrôler.

Elle fronce les sourcils.

– Me contrôler ?

– Pas vous. Votre esprit.

– Vous voulez contrôler ce que je pense ?

– Pourquoi ? Cela vous fait peur ?

– Pas vous ?

– Non. Je n'ai pas peur que vous rentriez dans ma tête.

Elle se tasse dans son fauteuil.

– Vous répondrez à toutes mes questions ?

– Ce serait trop facile. Vous devrez travailler la force de vos questions. Pas de question

ouverte si vous voulez que je réponde. Je ne répondrai que par oui ou par non et j'entendrai vos théories.

– Vous comptez me lier à vous jusqu'à quand ? patauge-t-elle.

Oh bébé, quelle belle image !

– Trois mois devraient être suffisants.

J'ouvre mon porte-documents sur la table et j'en sors une pochette cartonnée que je retourne à son attention. Nous y voilà.

– Voici votre contrat de travail et l'ASA, Alexiane. Signez-les. Ça nous permettra, à vous comme à moi, de nous détendre et de profiter de ce que je veux vous montrer à Tokyo.

– Vous avez déjà préparé mon contrat ? s'étonne-t-elle.

Je ris dans ma tête. Celui qui me prendra de court n'est pas encore né, bébé. Il n'y a que toi qui m'as surpris. Une fois, pas deux.

– L'ASA vous engage pour une durée de dix ans non réductible après sa cessation. Pendant cette période, vous serez la « gardienne » de mon secret et aurez des comptes à me rendre. Elle s'empare du document.

– Qui a rédigé cet accord ? me questionne-t-elle.

– Mon avocat. Paul Garrett.

Je note que mademoiselle Sand a foncé sur l'ASA sans regarder ce que je lui offre dans son contrat de travail. Son instinct reprend le dessus. J'entends : « Pétard, c'est rigide ». Puis, elle relève la tête.

– Il n'y a aucune possibilité d'engager des négociations ou de trancher nos litiges. Ce n'est pas normal ça.

De ce côté-là, je peux être zen, Paul est un pro des contrats verrouillés.

– L'ASA est non négociable.

– Et si nous ne sommes pas d'accord, qui réglera nos différends ?

– Nous.

– Mais c'est absurde !

– Vous n'imaginez tout de même pas que je vais laisser une tierce personne prendre connaissance de mon passé ? Trahissez-moi et je vous briserai si vite que vous n'aurez pas le temps de comprendre ce qui vous arrive.

Ses yeux s'agrandissent d'effroi.

– Vous êtes sérieux ? Je ne vous veux aucun

mal, moi. C'est vrai, j'ai été stupide de vous envoyer une vidéo coquine et de vous balancer votre passé à la figure. Mais vous avez raison quand vous dites qu'on a fait l'amour. Je ne m'étais jamais sentie aussi bien. Ça ne vous fait rien de tout gâcher ?

Je me sens un peu dégonflé pour le coup.

– Revenons au contrat, voulez-vous ?

– Pour quoi faire ? Je suis certaine que vous avez été généreux.

Elle a raison, j'ai été plus que généreux. Encore plus depuis que je sais qu'elle s'en tape du pognon. J'ai agi comme un vrai salaud avec ses C.V., aussi ai-je surcompensé. Mais je m'en fous. Ce n'est pas une question d'argent. C'est plus que ça. Beaucoup plus.

– Alors signez ! Qu'on en finisse.

Je ne ressens absolument rien quand je dis ça. Je veux juste en terminer le plus rapidement possible. Parce que je déteste lui faire ça. Je me déteste d'être un tel connard mais c'est dur de changer. Je pose mon Platinum « spécial contrat juteux » sur les feuillets et je l'observe.

Elle se concentre sur son contrat de travail.

– En alinéa 11 de la page 3. Vous pouvez m’expliquer la clause « No sex in job » ?

– Comme son nom l’indique, j’impose une règle de non-fricotage à mes employés. S’ils la transgressent, ils doivent partir.

– On a couché ensemble, m’oppose-t-elle à bon escient.

– Je suis au courant.

Qu’est-ce que je suis en train de faire, bordel ?

Mon cerveau tente désespérément de me raisonner. En vain. Je remue tout ça dans ma tête pendant qu’elle poursuit sa lecture. Certains entrepreneurs, dont je fais partie, ne voient l’argent que comme une unité de mesure. Pas plus. C’est remporter des défis et soutenir des projets qui nous font rêver. Ce qui me motive, c’est le défi, pas la proie. Pour moi, la proie n’a aucune importance. Je la monétise pour créer de la valeur. Mais là, c’est différent, je ne me moque pas de la proie.

Je relève juste le défi qu’elle me pose. Bien obligé.

Le bruit de la mine sur le papier me parvient

comme un souffle.

– Vous êtes fou, déclare-t-elle, en me retournant la pochette. Ce salaire est trois fois celui que j’aurais obtenu ailleurs.

Je décide de conclure l’affaire.

– Je n’ai pas fini, mademoiselle Sand. Comme je l’ai dit, l’ASA ne concerne pas que votre vie professionnelle. Troisième étape : vous devrez vous installer chez moi pour la durée de votre contrat.

Sa bouche s’ouvre en grand.

– Ça va pas la tête ?

Elle n’a pas tort. Même moi, je n’arrive pas à croire ce que je fais. Mais pas question de l’admettre.

– Les loyers sont chers à New York. Où pensiez-vous habiter ?

– La jumelle de ma mère a une maison à Staten Island, m’annonce-t-elle pleine d’espoir. Je peux lui demander de m’héberger. Je trépigne dans mon fauteuil. Pourquoi je n’ai pas eu ce détail-là ? Et putain, pourquoi est-il si difficile de détourner les yeux quand elle me regarde ainsi ?

– Pas question ! Un, vous seriez obligée de

prendre le ferry deux fois par jour. Deux, mon appartement comporte plusieurs chambres d'amis et...

– Non !

– Bon sang ! C'est pas le bain. Attendez au moins de...

– Non ! me coupe-t-elle à nouveau.

Sérieux, c'est quoi cette tête de galérien ? Je ne lui demande pas d'entrer au goulag. A-t-elle idée du nombre de femmes qui tueraient pour avoir ce privilège ?

– Oh que si, mademoiselle l'entêtée. Voyez-le comme un pacte synallagmatique *intuitu personae*.

Ça va pas, Garrett !

– Et pourquoi pas un PACS tant que vous y êtes ?

– Un pacte sans règles est un pacte sans avenir, Civilité. C'est comme ça. JE fixe les règles. Trois mois, c'est pas la fin du monde !

– Ai-je droit à un plan B ?

Bon sang de bonsoir, elle va arrêter de s'arracher les cheveux ? Autant le dire tout de suite, voir sa chevelure odorante en désordre comme si je venais de la chiffonner ne m'aide

pas du tout à me calmer.

Faut pas pousser, merde !

– Non, sérieux, il nous faut un plan B, insiste-t-elle. Vous me voyez dormir dans la chambre d'amis en sachant que vous êtes juste à côté ? Je n'arriverai pas à fermer l'œil de la nuit.

Je lui ris au nez :

– Chérie, je n'ai pas douze ans. Faire des bisous sur la bouche ne m'intéresse pas. Soit on a une relation d'adultes et tu viens dans mon lit. Soit tu couches dans la chambre d'amis avec tes fantasmes...

Pas très cool pour elle, je l'avoue. En même temps, je veux bien jouer au jeu du pouvoir au lit si ça l'amuse, mais je n'ai pas l'intention de perdre. Que je couche avec elle ou avec mes maîtresses, dans tous les cas, je suis gagnant. À elle de choisir.

– Et je fais quoi, moi, pendant vos plans cul ?

– Un, mes plans cul comme vous dites ne viennent pas à la maison. Comme tous les mecs un peu censés, j'ai une garçonnière. Deux, pas question que vous baisiez ailleurs. C'est moi ou rien. Compris ?

Elle réfléchit. Moi aussi.

Le signal sonore retentit brièvement, nous appelant à attacher nos ceintures. Pendant quelques minutes, on se concentre davantage sur les turbulences.

– Tout est sens dessus dessous, se lamente-t-elle. Vous me faites le même effet qu’un grand huit.

J’éclate de rire.

– Alors je dois vous croire sur parole, je n’ai jamais mis les pieds dans un parc d’attraction.

– Non ! C’est vrai ?

– Ouaip.

– On pourrait en faire un ensemble, glousse-t-elle à son tour.

Étrange, je ne ris jamais. L’alerte s’étant éteinte, Marion pointe à nouveau le bout de son nez :

– Monsieur, souhaitez-vous que je serve vos repas maintenant ?

J’acquiesce d’un signe de tête. Le silence se fait à nouveau. J’étudie le visage d’Alex en jouant avec mon stylo. Elle regarde dehors, un pli barre son front. Je vois très bien le genre de questions qu’elle se pose. En fait, je suis rassuré qu’elle se les pose. Je n’aurais pas

aimé qu'elle soit du genre à tout accepter d'un homme.

Je lui tends mon Platinium :

– Pour vous ! Cadeau. Voyez-le comme la carte « Chance » du Monopoly. C'est celui avec lequel j'ai signé mes plus gros contrats.

À ma grande surprise, elle explose de rire à s'en faire péter les côtes.

– Mon truc serait plutôt la carte « Allez en prison », glousse-t-elle en écrasant une larme. Mais merci, je l'accepte comme souvenir de vous.

J'ignore ce que j'ai pu dire pour qu'elle se mette dans cet état, mais ça me plaît de l'entendre rire. Il faut juste que je fasse attention. Marion revient avec deux plateaux-repas qu'elle dépose devant nous :

– Votre menu préféré, monsieur, annonce-t-elle un peu déroutée par l'hilarité d'Alex. Bavette Black Angus et baguette française. Et salade de pêches blanches.

J'attends qu'elle soit partie pour m'adresser à Alex.

– Calmez-vous à présent. Et mangez. Vous n'avez rien avalé ce matin.

J'attaque ma pièce de viande grillée avec appétit. Une seconde plus tard, mon mobile vibre sur la tablette. Je fais glisser l'écran vers moi.

Un mail d'Alex :

[Comment aimez-vous votre viande ?]

Je réponds par texto afin qu'elle ait mon numéro:

[Saignante. Comme moi.]

[Normal pour quelqu'un qui fabrique du sang.]

[Pas de mérite. Je suis rare.]

Ta gueule, Garrett !

[Genre aucune goutte de sang humain ?]

Je corrige rapidement :

[Flatté que vous me preniez pour un super-héros !]

Bizarre, ce jeu de textos qui s'installe entre nous. Avec le portable, comme avec ses mails, Alex est plus à l'aise, moins timide. Elle se livre plus facilement.

Du coup, je reviens au clavier :

[Ai-je laissé un goût amer dans ta bouche ?]

Moi non plus, je n'ai pas envie de tout gâcher.]

[Ça ne te posera pas de problème, si je trouve ?]

Fais pas le con, Garrett ! Tu dois l'avertir.

[Un Lion prenait le frais le long d'une rivière.]

Absorbé dans son livre, l'agneau n'avait rien vu venir.]

[Le Lion est le roi des animaux. Il est noble et loyal.]

Je craindrais plus le loup.]

[N'est-ce pas le but ? Le Lion s'approcha comme un chat.

Endormi, l'agneau ne daigna pas bouger.

Alors, le Lion le croqua comme un loup.]

[Et si l'agneau ne peut pas sauver le Lion, après ?]

D'où ça sort ça ?

[Sauver le Lion ne fait pas partie du pacte.]

[Alors, révisez le pacte !]

Réviser le pacte pour faire... quoi ? Rien ne peut me faire revenir. Marion surgit de nulle part pour débarrasser nos plateaux, alors qu'Alex n'a presque rien avalé. La seule chose qu'elle a terminée ce sont les pêches. J'ai dû lui couper l'appétit.

– Désirez-vous un café, monsieur ?

– Alex ? Voulez-vous un café avec une eau citronnée ?

Elle hausse les sourcils, étonnée que je me souvienne de ça.

– Non merci.

– Comme d'habitude alors, Marion.

Dès que nous sommes seuls, Alex se penche vers moi.

– J'ai du mal à comprendre ce que vous me proposez. Est-ce une sorte de relation avec des règles ? Ou une relation sans engagement ?

– Aucun jeu ne se joue sans règles, Alex. Vous

devrez accepter les miennes et moi les vôtres.
Mais d'abord, les bases communes.

Sûr de moi, j'énumère sur mes doigts :

– Pas de drogue ou de médocs. Pas de copains ou de fiesta chez moi. Un comportement réservé en tout temps et tout lieu. Et un profond respect entre nous. Je me réserve le droit de vous congédier à tout moment si vous ne respectez pas ces règles.

En réfléchissant à la suite, la chose me semble simple mais presque impossible. Un peu comme si j'écrivais mes désirs les plus intimes dans un vulgaire contrat.

– Ensuite, voici les miennes :

1. Je veux l'exclusivité. Vous ne devez avoir aucune relation sexuelle ni attouchement quelconque avec un autre partenaire.
2. Je veux que vous me fassiez allégeance. Vous serez loyale, fidèle et sincère.
3. Je veux que vous fassiez de votre mieux pour me contenter.
4. Si vous échouez, je veux que vous me demandiez pardon.
5. Si vous réussissez, je vous dirai merci.
6. Je veux que vous me demandiez tout ce dont

vous aurez besoin et je m'efforcerai de vous contenter.

Alex garde le silence un moment avant de dire très sérieusement :

– C'est votre liste de Noël ?

Je souris en repensant à sa vidéo.

– À vous de mettre vos souliers devant la cheminée.

– Je ne sais pas ce que je veux, avoue-t-elle timidement.

– Vous avez le temps d'y réfléchir.

Je vois son embarras avant qu'elle l'exprime :

– Et si l'un de nous s'attache à l'autre ?

– Aucun risque de mon côté mais il devra le dire et arrêter.

Son regard se perd à travers le hublot. Impossible de savoir ce qu'elle pense. J'espère que lorsque notre relation sera plus avancée, elle osera me parler plus facilement.

– Réfléchis, tu viens de terminer tes études. Je te concède que nous ne nous connaissons pas, mais je sens que tu ne t'es pas accordé une minute à toi pendant toutes ces années. Tu as peut-être besoin de faire une pause pour voir ta famille, visiter... Ce n'est que trois mois.

– Une fille normale trouverait votre proposition fantastique, m'accorde-t-elle.

Je fronce les sourcils. Qu'est-ce qui la retient exactement ? Je croise mes mains sur la tablette pour mieux l'observer.

– Comment tu te vois quand tu es avec moi ?

– Je ne suis pas moi-même, concède-t-elle avec sincérité.

C'est trop important.

– Notre première nuit n'était pas un rêve, Alex. Cette autre toi avait l'air heureuse. Plus que la fille rencontrée dans ce café. Pourquoi ne pas y voir l'occasion de vivre un moment de folie ? Avec moi.

Je vois bien à son visage que j'ai suscité la réflexion.

– C'est dangereux un moment de folie...

– Pas avec moi. Je serai aussi loyal que tu le seras avec moi.

J'avale ma salive en la regardant.

– D'accord. J'emménage chez vous.

Maintenant que c'est officiel, je n'arrive pas à l'imaginer chez moi. J'ai toujours vécu seul. Je suis égoïste. Pas facile. Suis-je certain de supporter sa présence ? Soudain, j'éprouve le

besoin de clarifier la situation. Autant pour elle que pour moi.

– Petite précision quand même, Alex. Cette cohabitation est un « pacte » entre nous. Pas un régime matrimonial. Ne vous faites aucune illusion, il n’y aura aucune proposition romantique.

– Vous n’êtes pas fan du mariage, on dirait, pouffe-t-elle.

– Le mariage est une barbarie.

Elle croise les bras sur sa poitrine.

– À mon tour de vous bousculer, Guerrier, m’aiguillonne-t-elle. Donnez-moi une seule bonne raison pour dire que le mariage est une barbarie.

Ne me cherche pas, bébé !

Je n’ai aucune envie de passer trois mois à parler mariage. Je sais. Je vais la choquer pour la calmer direct. *Bon plan, ça. Ouais.*

– Dans certaines tribus, le cadeau de la jeune mariée est le privilège d’être fouettée par les proches du mari avant la nuit de noces. Suffisamment barbare pour vous ?

Le hic, c’est que je comprends trop tard que j’ai échoué.

– Vous savez quel type de fouet ils emploient ?
s’allume-t-elle.

Et meerde... Parler avec elle est dangereux.

– En principe, le fouet doit être plat pour ne pas mordre la chair. Chaque homme présent est invité à lui porter trois coups.

– C’est affreux. Ils frappent tous ?

À quoi joue-t-on exactement ?

– Bien sûr. Les plus vieux frappent doucement. Les plus jeunes ne veulent pas passer pour des mauviettes, alors ils frappent fort.

– Et vous ?

– Quoi, moi ?

– Vous êtes entré dans la pièce ?

Beau travail, Matt !

Un truc cloche dans le ton. Elle n’a pas l’air indignée. De sa part, plus rien ne me surprend, mais tout de même. À quoi pense sa mère pour lui avoir laissé apprendre des trucs pareils ? Du coup, j’entends ma propre voix répondre :

– J’ai été invité.

– Vous avez fouetté cette femme ?

Un mouvement d’épaules pour cacher ma gêne.

– J’avais quinze ans. C’était nouveau. Un truc excitant à expérimenter... Comme un con, j’ai frappé.

– C’est ça que vous allez me montrer à Tokyo ?

Merde...

– Carrément, non ! J’ai remis de l’ordre dans ma tête aujourd’hui.

Sans trop savoir quoi faire d’autre, je la regarde s’éclipser vers les toilettes à l’arrivée de Marion avec mon café.

– Sans sucre, monsieur.

– Merci, Marion.

Lorsqu’elle revient s’installer en face de moi, elle s’essuie la bouche d’un revers de main. Je sais exactement ce qu’elle a fait là-dedans. Putain. Merde. Ai-je tout fait foirer ? Perplexe, je range les contrats avant qu’elle ait l’idée de les déchirer. Je détache les doubles et les place sur la table devant elle.

– Ces copies sont pour vous, dis-je le plus calmement possible.

Elle les introduit dans son sac avec mon Platinum comme si la conversation précédente n’avait pas eu lieu. Déconcertante, cette fille.

– À quel âge avez-vous eu votre premier rapport sexuel ?

Là, elle me prend de court. Je sais ce qu'elle fait. C'est un test. La réponse importe peu. Elle veut voir si je suis décidé à jouer franc jeu pour décider si elle peut me croire. Aussi, je bascule dans mon siège et je répons la vérité :

– Douze ans.

Elle cligne des yeux, estomaquée.

– Waouh ! Elle avait quel âge la fille ?

Je la fixe un long moment sans répondre.

– J'avoue, mes questions sont de mauvais goût, reconnaît-elle pour finir.

Maintenant qu'elle s'en est rendu compte, je répons la vérité encore :

– Elle en avait vingt et c'était une stripteaseuse.

Ses yeux se voilent comme si elle partait ailleurs.

– Quelle est votre question exactement, Alexiane ?

Elle hésite, se mord la lèvre, puis finit par admettre :

– Mon Dieu, je n'ai jamais vécu avec un

homme et... vous n'êtes pas un homme banal.
Je suis nerveuse.

Nous y voilà. C'est logique.

– Actuellement, je vois quatre femmes. Tu veux les rencontrer ?

Elle ne dit rien.

Je sens la gêne monter entre nous. Le malaise. Tout ça est si personnel. Je ne suis pas habitué à me livrer. Je lui en ai dit plus que jamais je ne l'avais fait. Je ne peux pas faire plus. Pour moi, c'est déjà énorme.

Sans réfléchir, je balaye l'écran de mon portable.

[Rejoins-moi dans la chambre,
si tu veux être couverte par moi plutôt que par les draps.]

J'ai besoin de savoir si elle va me suivre. Par texto, elle me le dira.

[Je ne supporte pas d'être loin de toi. C'est mal ?]

Je ne sais même pas comment on est arrivés au plumard. Un tas de vêtements jonche le sol. Je l'attire à moi en la faisant remonter dans le lit. La chaleur de sa peau m'électrise. Nos corps nus se courtisent langoureusement, comme si la vie était bien trop courte pour permettre la médiocrité. J'ai envie d'être

partout. Le sachet alu entre les dents, je me penche au-dessus d'elle afin d'enclencher le système multimédia embarqué dans la tête de lit.

– Hmmm....Sail... Aw.. ol..na...tion... ja..dor...

– Articule ! Que fait-on de la capote en avion ? badine-t-elle en me retirant le *fail* de la bouche.

– Arrête tes bêtises. Mets-la moi.

– Déjà ? Tu n'es pas en train de sauter les étapes, Guerrier ?

Elle me fait vibrer.

– C'est toi que je saute, Civilité, et là, je suis impatient. Ça fait des heures que tu m'allumes. Mets-moi cette capote, si tu ne veux pas avoir des ennuis.

– Tu ne me connais pas, Guerrier, pouffe-t-elle en se positionnant au-dessus de moi. Je risquerais de la mettre à l'envers.

Elle déconne ? Je prends sa main :

– D'abord, le préservatif doit devenir une caresse. Déroule-le avec ta bouche pour en tirer les plus belles sensations.

Et je lui montre.

– Pince le réservoir avec tes doigts, fixe le capuchon sur mon gland avec tes lèvres. Ensuite, tu déroules en recouvrant tes dents. Allez, vas-y !

Je m’installe confortablement sur le dos avec elle entre mes cuisses et je patiente en coulisse. Ça sent le faux départ. Elle examine le latex, l’air de ne pas savoir qu’en faire. Je l’encourage :

– Travaille mon instrument pour qu’il soit beau. Fais-en ton meilleur allié, OK ?

Elle rit, plus détendue.

– Tu es tellement expressif quand tu parles de sexe, Matthew, qu’il est impossible d’avoir peur de l’amant, souffle-t-elle tout contre ma peau.

Heureux de l’avoir rassurée, je ferme les yeux et je me laisse aller, les bras croisés sous la nuque. Je sais d’instinct ce qui va arriver. Ça ne rate pas. *Clac !* Le claquement du caoutchouc sur ma peau la fait tressaillir. *Ma beauté !*

– Oh non, je t’ai fait mal, panique-t-elle.

– Recommence avec un autre. Fais gaffe à tes dents cette fois.

Pour mieux lui faire comprendre, je détruis ce qui reste du latex. Affolée, elle protège mon sexe de ses mains :

– Arrête, tu es fou... C'est fragile, ce truc-là.

Elle est mignonne.

– Bébé, c'est le latex qui est fragile. Pas moi. Vas-y !

Au deuxième essai, la composition parfaite s'assemble autour de mon membre pour la meilleure des caresses. J'insiste :

– C'est *ton* instrument. Tu peux tout exiger de lui. Tu comprends ?

– Arrête, je m'applique, glousse-t-elle.

J'évite de la déconcentrer. Finalement, elle rit en admirant son œuvre.

– C'est fait ! Mais à mon avis, tu t'es gouré dans la taille de ta *MagiBox*.

Je soulève la tête, curieux. Elle a raison, je bande à mort. Je ne sais même pas comment il est possible de désirer autant une femme.

– Tout compte fait, tu es assez douée pour me mettre la pression, petite coquine. On devrait pouvoir faire quelque chose de toi...

Elle me pince les fesses.

– Aïe ! Viens par ici, petite mite, que je te

claque. Tout de suite.

Je la fesse gentiment pour la punir.

– Encore !

– Quoi ?

À ma grande surprise, elle plonge sur mes cuisses pour m’offrir son cul. Je ris de la voir si libérée. Elle est belle ainsi et son postérieur sublime. Je n’en reviens pas de ma chance.

– Vilaine fille. Tu veux que je te fesse ?

– Ça t’ennuie ? Je n’ai jamais osé le demander...

J’ai bien entendu ? Quelle cochonne !

– Alors, on joue à ça ? Tu es sûre ?

– Tu ne te moques pas, s’il te plaît...

Je ne sais pas ce qui m’excite le plus. Du sexe, du vrai. Ou le fait que ce soit elle qui le demande. L’excitation qui monte en moi est bouleversante. À cet instant, tout instinct protecteur a disparu, remplacé par le besoin violent qu’elle m’appartienne. Je rajuste sa position comme je veux, les bras au-dessus de sa tête pour équilibrer le jeu.

– Laisse-les là. D’accord ?

– Tu aimes dominer, pas vrai, Guerrier ?

– Dominer comme ça, c’est simple. Non.

Aucun intérêt. Quand j'exerce ma domination, je le fais *autrement*. Maintenant, j'ai besoin que tu me dises où se situe la petite douleur chez toi. Celle qui t'excite, pas celle que tu endures. Pas plus loin. OK ?

Ma main droite flatte ce cul magnifique.

– Et si je veux l'endurer ?

– Une chose à la fois, bébé. D'abord, on apprend à se connaître.

– Ce n'est que ta main ?

J'étale la gauche sur la merveilleuse cambrure de ses reins pour la tenir en place. J'y vais doucement, je veux la préparer.

– Bien sûr.

– Alors, laisse-moi essayer.

Ma petite ensorceleuse !

J'aime sa curiosité enfantine. Elle me donne envie de lui apprendre le plaisir. Je joue avec son cul. Je n'arrive pas à détacher mon regard de ses petites fesses rebondies, rigolotes. Tout m'inspire chez elle. Je rassemble tout mon calme et ma paume s'abat. Elle halète, soulagée, et gigote de plaisir sur mes cuisses. Putain, elle est soulagée comme si elle attendait ça depuis longtemps. J'enchaîne par

une caresse appuyée sans me poser de question. Sa respiration courte est si intime. Je prends tout mon temps pour lui faire désirer la prochaine claque. Ensuite, je recommence.

Recommence.

Recommence.

– Ma belle, je sens que tu mouilles, là...

Je la laisse respirer en embrassant la peau de son dos.

– Ça faisait longtemps que tu y pensais, n'est-ce pas, petite coquine ?

– Mon Dieu, oui, à l'école, ronronne-t-elle.

Je me fige au-dessus de son dos.

– À l'école ?

– Tu veux dire qu'on t'a punie ? Ce genre de chose ?

Putain, si quelqu'un a osé la frapper, je...

– Mais, non ! se moque-t-elle. J'ai lu l'épisode de la fessée de Jean-Jacques Rousseau en cachette à la bibliothèque. Il dit que ça a changé sa vie et je me suis toujours demandé comment c'était et si... enfin, tu vois.

Mon visage se fend d'un sourire. Son premier fantasma, donc.

– Tu avais quel âge, petit démon ?

– Douze ans.

Je ris :

– Tu as lu *Les Confessions* de Rousseau à douze ans ?

– Ouaip ! Enfin, surtout le passage qui parlait de la fessée. Le reste, j’ai un peu zappé.

Mon bébé. Mon adorable bébé !

À ce moment-là, je me fous de savoir si mon passé la dérange ou si elle mérite mieux que moi. Nous sommes seuls dans cette chambre à 33 000 pieds d’altitude, au milieu de nulle part. Seul notre désir compte et je lui offre son premier fantasme sexuel. Une délicieuse chaleur unit son cul qui rosit à ma main qui rougit, comme la faim à la nourriture. Alex ne le sait pas encore.

Il n’y a pas de nous.

Il n’y en aura pas.

Mais quel que soit ce qui se passe, cette relation comptera.

Plus tard, je la regarde dormir dans mon T-shirt. Blottie contre moi, sa jambe pendante hors du lit pour chercher la fraîcheur, elle respire paisiblement. Le contraste entre sa

peau si pâle et l'encre noire de mon tatouage doit être saisissant quand je la couvre. Un peu comme lorsque les ténèbres rencontrent la lumière.

Sauf que je ne veux pas l'éteindre.

C'est la merde. Je vais finir fou.

ALEX

Est-ce ça la Déferlante ?

La partie microscopique de mon cerveau qui fonctionne encore essaie de comprendre pourquoi j'ai pris la décision la plus extravagante de ma vie. Pour faire court, je pars vivre et travailler sur un autre continent, loin des miens, avec un homme qui me menace et ne veut rien révéler de son passé. Alors que tout laisse penser qu'il pourrait être dangereux, de bien des façons...

Est-ce que je deviens folle ?

Après quelques ablutions dans la salle d'eau de son jet, je rejoins Matthew dans la cabine principale. Pile au moment où le bruit du percolateur et l'odeur du café annoncent le petit-déjeuner. Le businessman surdoué est confortablement assis dans le canapé de l'espace repos, face à un écran HD, et semble absorbé par le journal de Christiane

Amanpour.

– Ah, Alex ! dit-il en relevant la tête. Venez vous asseoir.

– Bonjour, fais-je en me penchant pour l’embrasser.

Qu’est-ce qu’il sent bon ! Il sent le vent.

Je m’assieds dans l’angle opposé en ramenant mes jambes sous moi. Sur la table basse, son ordinateur, quelques dossiers et deux quotidiens mal repliés près d’une tasse à café vide, indiquent qu’il a déjà commencé sa journée depuis belle lurette. Du coup, je m’en veux d’avoir autant dormi. Un instant, je me demande ce que le patron en lui pensera de moi et ça me rend nerveuse.

Un article du *Business Week*, abandonné sur le côté, attire mon attention. On parle justement de lui et d’un groupe pharmaceutique en difficulté dans une des trois OPA qu’il aurait lancées contre des laboratoires similaires.

Mais je n’ai pas le temps de finir ma lecture que Marion surgit inopinément avec un grand plateau de petit-déjeuner pour deux. Tout sourire, elle se penche bas en surplomb de la table, découvrant très nettement sa corbeille

de dentelle noire.

Pile dans sa ligne de mire.

– Bon appétit, monsieur, susurre-t-elle en rosissant.

– Merci Marion, la gratifie mon amant toujours absorbé par son écran.

En clair, elle le vampe, il s'en fout. J'examine le plateau pour évacuer le petit pincement dans mes côtes : une cloche en argent devant lui, un muesli aux framboises devant moi, ainsi qu'un thé noir Marco Polo pour nous deux.

– Ce sera tout, Marion, lâche-t-il en la voyant plantée devant lui.

Je fais infuser mon thé tandis que l'homme d'affaires resplendissant en chemise grise et pantalon bordeaux avale tranquillement son omelette tout en continuant de suivre l'actualité sur l'écran. Il a une classe folle et pourrait sans aucun doute faire chavirer les cœurs en un claquement de doigt.

– On parle de vous dans le *Business Week*.

– Je ne parlerai pas boulot avec toi.

OK. Il ne m'a même pas regardée pour le dire. C'est tellement plus simple de coucher avec lui que de lui soutirer des infos.

– Au fait, j’ai établi ma liste de Noël.

– Quoi ?

Quand il a débité sa liste, tout était en désordre dans ma tête. Aujourd’hui, tout est clair. Limpide.

– Vous devrez la valider pour que j’accepte de cohabiter avec vous. Ou alors, je prendrai le ferry afin de me rendre dans vos bureaux.

– Pardon ?

Mon amant coupe le sifflet à CNN et se cale confortablement dans le canapé, comme s’il allait entrer en réunion quelque part. Pas facile. Affronter Matt Garrett dans son costume de P.-D.G., c’est comme affronter un énorme incendie sans grosse lance à eau. On a toutes les chances de cramer.

– Veuillez commencer, Civilité.

L’entendre prononcer mon surnom me réconforte. À chaque fois qu’on joue ou qu’on se mesure, il l’utilise, comme pour dire : « N’aie pas peur, je suis impressionnant mais là, c’est toi et moi. Civilité et Guerrier. »

Je tente d’adopter son attitude professionnelle :

– Bien. À nous, Guerrier. J’ai fait une liste en

six points, comme la vôtre.

Et comme lui, j'énumère sur mes doigts :

1. Je veux l'exclusivité. Rien que nous deux.
2. Je ne veux pas être votre maîtresse. Trouvez un autre terme.
3. Je ne veux pas d'engagement au-delà de trois mois.
4. Je veux que vous effaciez ma vidéo. En échange, je serai « loyale, fidèle et sincère ». Bref, je vous ferai allégeance.
5. Si, malgré tout, je sens que je m'attache à vous, je vous le dirai et vous n'essaierez pas de me retenir. Idem pour vous, je ne vous retiendrai pas.
6. Je veux être libre de m'en aller à tout moment si vous ne respectez pas cet accord. Si tel est le cas, vous vous engagez à ne plus menacer ma carrière.

Attendre sa réaction, c'est comme compter les étoiles.

Je ne sais pas du tout ce qu'il pense. Mais à l'évidence, mon amant n'a pas l'air pressé de répondre. Parfaitement calme, il prend le temps de se servir un thé et repose la cloche en argent sur son assiette à moitié terminée.

Bref, il me fait mariner.

– Vous êtes sûre de ne pas avoir déjà mené des négociations ?

– Vous trouvez que je m’en sors bien ? fais-je pleine d’espoir.

Ses lèvres esquissent une moue boudeuse.

– Pas mal...

Je ne suis pas sûre qu’il attende une réponse. Alors je me tais. Lui aussi reste silencieux, absorbé par ce qui semble être une intense réflexion intérieure. Le genre de travail profond et délicat qu’on peut avoir quand on se demande comment choisir entre : rester ou rompre, démissionner ou garder son emploi.

Un peu excessif, non ?

– Voyons les clauses n^{os} 1 et 2. Pour l’emporter, un bon négociateur doit convaincre son adversaire qu’il crée de la valeur ou qu’il échange une valeur contre une autre.

Je vois tout de suite à quoi il fait allusion.

– Si je vous suis, vous ne voulez pas être ma maîtresse, enchaîne-t-il. Donc, vous ne voulez pas être à moi. Dans ce cas, pourquoi vous serais-je dévoué ?

Logique.

– Je vous serai fidèle autant que vous me serez fidèle, lui dis-je tout en me reprochant que la réplique aurait été parfaite si je n'avais pas parler trop bas, comme si je n'osais pas le réclamer ou comme si je n'en valais pas la peine.

Il sourit mais ne fait pas mine de répondre.

Je sens mes yeux s'embuer. *Tu n'es pas naïve.* Peut-être va-t-il choisir ses maîtresses. Je veux dire, pourquoi il me choisirait moi ? Une banale histoire de trois mois, sa vie ne se résume pas qu'à ça. Ne prends pas son silence pour une preuve de quoi que ce soit, Alex.

Mais il rompt le silence :

– Clause n° 4. Vous dites accepter l'allégeance. Vous serez donc *loyale, fidèle* et *sincère* envers moi. Entendons-nous bien. Cela sous-tend pas d'abandon déloyal, de trahison ou de mensonge de votre part. On est bien d'accord ?

Le ton sonne comme une menace. Ce n'est pas une question mais une obligation catégorique. Ou un aveu. Je réalise l'importance pour lui de ce qu'il demande. Étrangement, Matthew ne

fait pas assez confiance à sa famille pour lui parler du Kivu alors, qu'en principe, le foyer est havre de paix et de loyauté sans condition. Une reconnaissance éperdue m'envahit en le voyant s'ouvrir à moi de la sorte.

– Je sais. Je suis d'accord.

Une lueur de confusion passe dans son regard. Pourquoi ai-je dit « Je sais » puisque je ne sais rien ? Quelque chose pourtant me dit que toutes les réponses sont là. Dans ces conditions.

– Alexiane... dit-il la gorge nouée. C'est vrai ? Pour tout ?

– Oui. Pour tout.

Et tout de suite après, d'un ton plus autoritaire :

– L'affaire est dans le sac ! Je vous serai fidèle autant que vous le serez avec moi, me retourne-t-il avec mes propres mots.

Pour le coup, j'ai la tête dans les étoiles.

– Que diriez-vous d'effacer ma vidéo pour sceller notre accord ?

– Je vais l'effacer, entérine-t-il.

Excepté qu'il continue à fixer ma bouche sans bouger.

– Euh... elle est bien dans votre portable ?

Un éclat de désir illumine ses pupilles dilatées.

– Oui, dit-il en les levant vers moi, mais elle est dans mes dossiers secrets protégés par une combinaison de verrouillage. Je ne vais pas le faire devant vous.

– J’ai votre parole ?

– Vous l’avez.

Marion ajourne la conversation en nous demandant de nous installer dans les fauteuils de l’espace travail pour la descente. Cinq minutes plus tard, les roues ont touché le sol. Ne tenant plus en place, Matthew se lève dès que Chuck s’immobilise. Il récupère son téléphone et passe sa veste pendant que je remets mes sandales.

– On prend un taxi ou le métro ? fais-je, la tête penchée en avant.

Une fois debout, je m’aperçois qu’il s’est figé devant moi.

– Je vous rappelle que j’ai des bureaux, ici. Et donc, une voiture de société avec chauffeur.

Il n’a pas l’air de vouloir bouger, comme s’il n’en avait pas fini.

– Alexiane ! J’ai une bonne et une mauvaise

nouvelle pour vous, continue-t-il. Ma vie présente quelques avantages et aussi beaucoup d'obligations. Puisque nous allons vivre ensemble, autant vous y habituer.

– Entendu. C'est quoi, les obligations ?

– La sécurité et la discrétion en public.

– Et les avantages ?

– J'ai le choix. L'argent sert à ça. À avoir le choix.

Et il rajoute :

– Sauf avec vous. Avec vous, je n'ai plus le choix.

Que répondre à ça ?

Arrivée en bas de la passerelle, je relève la tête et m'arrête net. Éberluée. J'ai beau avoir été prévenue, ça fait un choc. Quasiment au pied des marches, une grosse limousine noire avec chauffeur nous attend. *Une Maybach.*

– Je préfère votre Aston, fais-je à voix basse.

Matthew campe un sourire discret, mais ne répond rien. Le chauffeur japonais nous ouvre les portes :

– Monsieur Garrett, je suis Kim Akito.

– Où est Scotty ?

– Scotty a rejoint Londres, monsieur. Son

épouse va accoucher.

– D'accord, tenez-moi au courant pour la naissance. Akito, voici mon amie, Alexiane Sand.

Mon amie ?

J'ai tout de suite l'impression d'avoir franchi une haie de dix mètres.

– Madame.

Peut-être même vingt. Pour « Madame », c'est le tarif. Je souris à Akito.

– Montez, Alex, me presse mon amant.

L'intérieur est à couper le souffle, tout en cuir beige et loupe de noyer. Ce n'est pas une voiture, mais un vrai salon confortable et fastueux. Je devrais me réjouir qu'il me fasse profiter de tout ça mais je n'ai pas l'habitude d'un luxe aussi cossu. Ça me met mal à l'aise. Pile au moment où la séparation en verre s'élève derrière le siège du chauffeur, Matthew s'adresse à moi :

– Le terme vous convient ?

– Pardon ?

– Le terme d'amie satisfait votre clause n° 2 ? répète-t-il sur un ton sibyllin.

– Oh, oui ! Merci.

– Bien. Alors, clause n° 5 des miennes : soyez respectueuse et ne me provoquez pas. Pour commencer, ne flirtez pas avec le personnel.

Mon sourire disparaît.

– Je ne flirte pas, je lui ai souri.

– Nous sommes d'accord, ne souriez pas au personnel.

– Vous voulez que je fasse la gueule ?

– Comme vous voulez, mais ne souriez pas.

– Par curiosité, pourquoi ?

Embarrassé, il pince l'arête de son nez.

– Si on en arrive là, je pourrais facilement devenir jaloux.

Mon Dieu, c'est trop mignon. Matt Garrett qui ne s'attache à personne serait-il jaloux ? Je trouve ça follement excitant et je suis flattée.

– Vous êtes jaloux ?

– Avec ce qui est à moi ? Oui.

Ces paroles m'arrêtent net.

Calme-toi, Alex ! C'est juste une question de testostérone.

Je vois bien qu'il est gêné d'avoir dû l'admettre. Je cale donc mes écouteurs dans mes oreilles et laisse mon regard dériver sur le paysage pour lui éviter de poursuivre cette

conversation. J'avais du Japon une représentation bien vague, celle des livres de géographie. Autant dire que ça ne rime à rien. Le centre-ville offre une ambiance décontractée, branchée et agréable. Ici les « geishas » ne sont pas toutes poudrées aux cheveux noirs. Plutôt ravissantes, jeunes, avec des looks très étudiés.

– *Omotesandō*, les Champs-Élysées de Tokyo, me souffle-t-il en remuant dans son siège pour retirer une de mes oreillettes.

– Ça a l'air sympa comme ville, réponds-je en cliquant sur la commande au fil.

– J'ai fait mon année de Bachelor ici, confesse-t-il.

– Cool ! Dans quelle université étais-tu ?

– Aucune. J'ai choisi de faire mon stage dans une banque d'affaires.

– Chez qui ?

– Je ne répondrai pas à cette question, me rappelle-t-il.

Parce qu'elle est ouverte. C'est la règle qu'il a fixée. Persuadé qu'il peut se détendre en parlant, j'essaie une nouvelle tactique. Plus osée pour moi.

– Ma curiosité ne t’excite pas ?

– Ma curiosité m’excite. Pas la tienne.

Mais il réprime un sourire et apprécie l’effort.

– Allez ! Celui qui cache sa curiosité est doublement curieux. Tu veux vraiment m’exciter, Guerrier ?

Un éclat amusé passe dans son regard.

– Je vois. Tu as décidé de ruiner ma réputation. *Mitsui Bank*. J’ai rencontré la fille d’un magnat du coin. Son père m’a embauché comme stagiaire. Je préparais les réunions des managers et je faisais leurs slides afin qu’ils puissent aller jouer au golf ou choper les filles.

Je pose ma main sur sa cuisse et le sens tout de suite se tendre. Même s’il ne la retire pas, ce sursaut me procure un sentiment désagréable de rejet.

– Je suis ravie que tu aies eu une amie, dis-je d’un ton excessivement enjoué pour changer de sujet. Les amis rendent l’herbe plus verte.

Il coule un regard à sa cuisse en soupirant :

– Tamani était plutôt du genre à consommer de l’herbe moins verte.

Il me voit l’observer et ne retire pas ma main.

– Elle est devenue quoi, cette Tamani ?

– Elle est décédée.

Merde. Je suppose alors qu'il a fini mais il ne peut résister :

– J'ai fait un trade avec son père, se targue-t-il avec arrogance. Les autres n'étaient pas d'accord avec moi. Mais ce mec-là m'a fait confiance. Ça m'a permis de monter ma boîte. J'hésite à m'ébaudir devant lui de peur qu'il me prenne pour une fille intéressée. Mais il ne se vexe pas de mon silence et déplace ma main légèrement à l'intérieur de sa cuisse, comme pour se mettre à l'aise. Un geste très sexuel.

Là, la joie se transforme en appétence.

L'architecture du Mandarin Oriental est impressionnante de design et d'espace. L'accueil se révèle raffiné, jeune, et tout de suite sympathique. Rouleaux de serviettes chaudes parfumées, thé vert un peu âcre servi en pipette et sourires incroyables. Je suis folle de joie.

Et ce n'est que le début de la surprise. La suite présidentielle, réservée par MHG Industrie, offre une vue panoramique vertigineuse au sommet du 36^e étage. De jour, on peut

apercevoir le Mont Fuji et ses neiges éternelles.

Mon amant vient me rejoindre devant la baie vitrée.

– C’est magnifique, une vue pareille...

– C’est toi qui es magnifique, répond-il en passant ses bras autour de moi.

Qu’est-ce qui lui prend de me séduire ? De son aveu même, il n’est pas du genre à s’attacher. Tout ça m’endort trop facilement. Quelque chose me dit que je devrais rester en éveil. Le rythme normal est d’apprendre à se connaître avant de s’engager dans une expérience intense. Pas d’y plonger à toute allure avec un inconnu au lourd passé. Qui plus est quand il est aussi séduisant et talentueux que lui. À l’entendre énoncer ses règles, ça a l’air facile.

Mais si c’était plus compliqué ?

– Qu’y a-t-il, Alexiane ? dit-il, n’accordant plus aucun crédit à la vue.

– Rien, le décalage horaire peut-être.

– Pour ça, le vélo est génial ! déclare-t-il en s’éloignant à la hâte avec semble-t-il un enthousiasme tout neuf. Tu as besoin de

bouger. Regarde dans le dressing, Verdi s'en est occupé. Il y a tout ce qu'il faut pour te changer.

Je me retourne :

– On va où ?

– Je veux te faire visiter la ville, lance-t-il en rentrant dans la chambre.

Je n'en crois pas mes oreilles. Le capitaine d'MHG Industrie à vélo dans les rues de Tokyo. Un préjugé qui vole en éclats. Je le rejoins au moment où il entre dans la salle de bains attenante.

La chambre est très lumineuse, dotée d'un lit immense tendu d'un luxueux linge de lit en coton d'Égypte. Je pénètre dans le *wardrobe* où sont déjà pendues ses affaires à lui, rassurée de voir que Verdi n'a pas commis de folies pour moi. Il n'y a que des jeans, de la lingerie de chez Victoria's et des chemises blanches assez seyantes. Et... des chaussures.

Je lance assez fort pour qu'il m'entende :

– Tu me laisses mettre mes Converse ?

Pas de réponse. J'entends couler l'eau. Ses ablutions. Punaise, je me sens stupide. Pour une fille comme moi qui n'a jamais vécu avec

un homme qu'il soit père ou frère, ça fait bizarre cette proximité.

– Je vais faire pareil, réplique-t-il en arrivant. C'est une blague ! Le P.-D.G. a une paire de Sneakers hautes quasiment increvables dans son placard. Par curiosité, je jette un œil au reste des pièces. La suite est plus grande que notre clapier. Un peu perdue, je m'assieds sur le canapé afin de lacer mes chaussures en le contemplant, médusée, pendant qu'il troque son pantalon contre un jean de mauvais garçon troué aux cuisses.

Là-dedans, il a une allure folle.

Je lui souris mais j'ai du mal à me remettre. Je suis encore plus estomaquée en le regardant revêtir un « sweat » léger à capuche à même la peau et poser un blouson de cuir intemporel sur le lit. Dans cette tenue, Matt Garrett a tout du beau gosse normal que j'aurais pu rencontrer dans la rue, un bar à flippers ou un autre endroit où j'ai l'habitude de traîner avec Max. Du coup, je me sens toute chose. Il devient trop accessible, et donc, beaucoup plus dangereux. Pour moi.

Stop Alex ! Tu oublies tout de suite !

Dans la fureur de cette mégalopole tentaculaire, faire le tour du Palais impérial à vélo par une enfilade de parcs magnifiques est bien plus relax que la plupart des visites touristiques. Après avoir passé autant d'heures en avion, se dégourdir les jambes en pédalant a même quelque chose de reposant.

Matt m'attend devant une sorte de stand à roulettes, pris d'assaut par un groupe d'écoliers en sortie de classe : *Yaki's Burger*. Évidemment, je suis à la traîne.

Il me hèle en me voyant arriver :

– Alex ! Que veux-tu ? Hot-dog, burger, bagel, ou cheese-cake ?

– Hot-dog avec moutarde et cornichons, s'il te plaît.

– Coca ou bière ?

– Coca light ou zéro. Merci, Matt.

J'ai du mal à croire que tout ça est bien réel. On est dehors, en public, il me tutoie et se comporte comme si j'étais sa copine. Quelle que soit la manière dont Garrett s'y prend, il s'arrange toujours pour me confisquer mon air vital. Je le rejoins rapidement au milieu d'une faune d'adolescentes énamourées qui

n'arrêtent pas de le déshabiller des yeux en gloussant comme des poules.

Elles ont quel âge là ?

– Montre-moi ton poignet, ordonne-t-il en les ignorant.

Encore plus surprenant, le célibataire méfiant qui n'arrête pas de crier que sa liberté n'a pas de prix, m'a acheté un bracelet à deux balles. Il me semble impossible d'être plus touchant.

– Tu sais ce que c'est, au moins ? fais-je en découvrant la pièce en argent.

– Tu le trouves laid ? bougonne-t-il un peu vexé.

– Non, il est joli, mais tu es en train de me passer un « Karma Infini ». Pour deux personnes qui ne veulent pas s'engager, ça fait bizarre, non ?

Je regarde Matthew qui contient son irritation.

– J'allais dire dichotomique mais c'est à peu près ça. Pour un homme de chiffres, l'infini désigne ce qui reste inexploré. Comme notre relation, tu vois. On ne peut pas dire qu'elle soit classique. Pour moi, c'est bizarre.

Je m'oblige à le regarder mais je suis assez d'accord.

– Merci, dis-je en l’embrassant sur la joue.

Guère plus tard, nous déjeunons sous un arbre d’ornement au tronc tarabiscoté aussi large qu’une porte cochère. Simplement assis sur un banc pas très confortable, devant une table rudimentaire en bois gris patiné par les intempéries.

– Si tu n’es pas fatiguée, je t’emmène voir la statue de la liberté, me suggère-t-il en plantant ses dents dans son « Double Angus Wings » bien saignant.

– On repart ?

Mon air ahuri le fait rigoler.

– Sa reproduction, précise-t-il. Tu pensais voir la vraie aujourd’hui ?

Une émotion balourde gagne ma gorge.

– Pourquoi as-tu choisi la nationalité américaine, toi ? j’ose lui demander.

– J’aime que mon passeport ait la couleur de mes yeux.

Énigmatique comme toujours quand il ne veut pas répondre. Je ne sais pas ce que je cherche dans le saphir de ses iris. Peut-être un peu de son courage.

– Je t’admire pour avoir su te relever du Kivu,

lui dis-je un peu trop vite.

Matthew frotte son menton et secoue la tête.

– Non, tu ne peux pas m’admirer. Tu ne me connais pas.

– Je crois qu’on devrait apprendre à se connaître. On va jouer à un jeu. Je te dis un truc sur moi et toi tu me dis un truc sur toi. Ça te gêne si je te pose des questions ouvertes ?

– Tu connais les règles.

Je prends une profonde respiration et je me lance :

– Qu’avais-tu comme première voiture ?

Son sourire s’étire jusqu’aux oreilles.

– Une Shelby 67 GT 500.

– Un cadeau de ta mère ?

– Non, gagnée au poker, répond-il avec fierté.

Matt se tient à quelques centimètres de moi, la tête posée dans sa paume et, contre toute attente, il se prend au jeu.

– À moi ! Cite-moi un truc qui te rend folle !

– Que mon portable s’éteigne. Ça me rend folle.

Il a l’air déçu et moi, je me retiens de rire.

– À ce point ? Je comprends mieux ta vidéo maintenant.

– Si je mets de côté mes pensées coquines, bien sûr. Et toi qu'est-ce qui te rend fou ? En dehors de ça aussi, bien sûr.

– Perdre. Je n'aime pas perdre. Ou qu'on touche à mon MacBook. Mon ordi est sacré ! Te voilà prévenue. N'y touche pas !

De mon côté, mon cœur bat n'importe comment.

– À mon tour. Comment t'es-tu senti après le Kivu ?

Il se contracte.

– J'étais en état de choc.

– Et quand tu es arrivé à Brooklyn ?

– Je n'arrivais pas à décider de mon sort. J'ai erré pendant quelques semaines dans les rues sans savoir où aller ni ce que j'allais devenir.

Bon Dieu, mais que lui est-il arrivé ?

Je n'aime pas du tout quand il dit ça. J'appréhende de lui faire mal par ignorance. Si je veux qu'il s'ouvre, ce serait contreproductif.

– À propos, je commence quand ? fais-je pour changer de sujet.

Matthew fronce les sourcils.

– Le fait d'être là est suffisant.

– Non. Je veux dire, j’aimerais aller voir ma mère pour lui annoncer mon départ. Je ne peux pas m’absenter trois mois sans le lui dire...

Matthew prend ma joue dans ma main.

– Tu tiens à lui dire en face ?

– Ça me semble normal.

Mon cœur pèse du plomb en attendant son accord. Son regard parcourt lentement mon corps comme s’il ne voulait pas s’en détacher.

– Je te laisse jusqu’à dimanche, dit-il à regret. Mais à une condition.

– Laquelle ?

– La même chose que pour ta mère. Ce soir, je vais t’emmener voir ce que j’aime. Quel que soit ce que tu ressentiras, je veux que tu me promettes de ne pas t’enfuir sans que je t’explique. Ai-je ta parole ?

– Promis, je ne chausserai pas mes Nike.

Rien que pour cette prestation, je mérite l’Oscar du meilleur rôle. Je n’arrive plus à me souvenir de l’homme arrogant du premier jour. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, j’ai envie de connaître cet homme-là.

À l'issue de cette incroyable journée, j'ai l'impression d'être ivre, entraînée par la force de quelque marée intérieure, lorsque j'abandonne mon vélo à une station solaire de vélib' en tout genre.

– Tu as une faim insatisfaite ? me décoche-t-il en me regardant faire.

Ce qui a le don d'allumer les braises incandescentes d'un autre foyer. Voilà l'effet que ce regard a généralement sur moi.

– Mon estomac gargouille un peu, mens-je.

– Ça tombe bien. Je connais un bel endroit sur la baie.

J'ose un regard critique.

– Italien, se marre-t-il en voyant ma moue.

– Chouette ! J'adore les pâtes. Mais je n'aime pas cuisiner, coudre, je ne suis pas bonne à marier, rajouté-je avec une idée derrière la tête en lui désignant son « sweat ». On ne se change pas pour ce soir ?

– J'ai une chemise dans la voiture, ça ira.

Je fixe son jean troué.

– Ah ! Ce n'est pas très habillé, alors...

– Pas habillé du tout même, ricane-t-il.

– Tu veux dire, pas *du tout* habillé ?

Garrett éclate de rire. Bonté, c'est quoi son truc ? Je crois qu'il se paye ma tête. Je sais pourtant que je n'ai aucun souci à me faire de la part de l'amant. Bien qu'il soit un dominant, Matthew s'occupe toujours de mon plaisir avant le sien et sait mieux que personne me rendre folle, même lorsqu'il se retient.

Le Guerrier-voyou colle son portable à l'oreille :

– Akito ? Devant le siège social de Fuji TV !
Maintenant !

La *Maybach* se matérialise en deux secondes.

– Comment a-t-il fait pour être là aussi vite ?

– Akito, comme Verdi, trace mon portable en permanence.

– Oh ! Ça ne t'ennuie pas ?

Mon amant me fait signe d'attendre en consultant ses messages. Épuisée, je m'écroule à côté de lui sur la banquette arrière. Juste à côté d'un cintre sous housse. Je l'interroge des yeux.

– Akito t'a apporté une tenue de rechange. Désolé, dit-il en rangeant son mobile, il a dû fouiller dans ton dressing.

Mon dressing ? Ça fait bizarre de savoir que

j'ai un dressing à moi. Je pense tout de suite à l'idée d'habiter ensemble et ça fait encore plus bizarre. Je lui souris, sans pouvoir décrocher mon regard du sien.

Arrête la guimauve, Alex !

– Où allons-nous, monsieur Garrett ? demande à bon escient le Japonais à l'avant.

J'adore Akito.

– Chez Sensô. Évitez le port, si possible.

Matthew attend que la séparation soit remontée pour s'adresser à moi :

– Que mes officiers de sécurité tracent mon portable ne me dérange absolument pas, dit-il en récupérant une chemise propre dans un compartiment. Ils travaillent pour moi et agissent dans mon intérêt.

Je le regarde ôter son « sweat ».

– Le monde est rempli de fous, soupire-t-il. Il suffit que mon nom soit mentionné par un journaliste pour qu'un cinglé estime que je l'ai ruiné ou que je vais lui prendre son emploi.

Déboussolée, je fixe sa musculature couverte de sueur pendant qu'il s'essuie le torse avec le vêtement, avant de l'abandonner sur le sol. Je

fais comme lui avec mon haut pour revêtir à la hâte la chemise propre et, inquiète qu'Akito descende la vitre inopinément, j'ouvre la bouche sans réfléchir :

– Aussi, quel besoin de ruiner les gens...

Son calme apparent se fissure sous mes yeux :

– Je suis un homme d'affaires. Vous avez accepté de me faire allégeance. Soyez *loyale et fidèle* si vous n'êtes pas *sincère*. Pour trois mois, ça suffira.

Le ton sonne comme une gifle, je me sens mal. La séparation s'abaisse alors sur le regard d'Akito dans le rétro intérieur. C'était moins une, mais celui de Matthew reste rivé au mien sans aucune gentillesse.

– Souhaitez-vous que je vous attende, monsieur Garrett ?

La *Maybach* vient de s'arrêter en bordure de mer.

– Allez dîner, Akito. Je vous enverrai un texto vers 22 heures.

Je dois lutter de toutes mes forces pour ne pas courir me cacher. Au lieu de quoi, je m'efforce de sortir dignement de la limousine en le laissant prendre un appel providentiel

sur son portable. J'ai besoin de respirer les embruns pour m'éclaircir les idées. Dehors, le crépuscule modifie toute la baie de Tokyo. De la même façon que la lumière rougeoyante décline à l'horizon, tout m'échappe, tout est chamboulé. Je me sens stupide. Or je ne me sens jamais stupide. Qu'est-ce qui m'arrive, bon sang ? Pourquoi a-t-il fallu que je l'agresse ? Deux bras me dépassent pour se poser sur la rambarde :

– Viens. On rentre.

J'acquiesce en silence, soulagée par le tutoiement, et le laisse me conduire vers une grande bâtisse bétonnée. On dirait un entrepôt industriel abandonné. En pénétrant à l'intérieur, mon malaise s'évanouit aussitôt. Le lieu a gardé son architecture d'origine, mais il est décoré à la mode italienne avec de grosses poutres métalliques, des murs chaulés de tons ocre et des tables recouvertes de nappes à carreaux entourées de banquettes en velours grenat. La voix de crooner de Franck Sinatra se déverse dans la pièce pour compléter l'illusion, tandis qu'au comptoir un homme rondouillard nous accueille avec le

sourire :

– Ciao Garrett ! Vous êtes de retour ?

– Hey, Fabio ! Je te présente mon amie, Alexiane. Alex, voici Fabio.

Deux fois qu’il me présente comme son amie. La clause n° 2, Alex. C’est toi qui l’as voulu. Lui, tient parole. Rien d’autre.

L’homme rondouillard me salue d’un sourire.

– Tu nous sers deux *Prosecco* bien frais, lui commande mon compagnon. Et une bouteille de *Colli Trevigiano* sur la table.

– Ah ! Vous me faites plaisir, s’exclame celui-ci. Votre table est libre ce soir.

Matthew attrape ma main pour me faire traverser la salle jusqu’à une table d’angle sans une once de rappel au mal aise précédent. J’ai le tournis. De cet endroit, la silhouette du mont Fuji est renversante.

– Assieds-toi là, Alexiane. Tu pourras profiter de la vue.

Plus aucun signe de contrariété chez lui, comme s’il avait tout effacé ou compartimenté. Peut-être est-ce ainsi qu’il gère ses sociétés. Qu’il va me gérer moi. Je lui souris en glissant sur la banquette.

– C’est charmant ici, dis-je pour faire diversion. Tu viens souvent ?

– C’est mon annexe quand je suis à Tokyo.

Comme toujours, ses réponses sont brèves et efficaces. Sans aucune confidence inutile. Je regarde autour de moi. La salle est presque pleine. Une femme brune aux cheveux courts m’observe un peu plus loin.

– Tu connais Fabio depuis longtemps ?

– Fabio est le frère de Luca, mon majordome.

Oh, mon Dieu ! À quoi je pensais ?

– Tu t’y feras, allonge-t-il en devinant ma panique. Luca travaillait ici. Comme j’aime la cuisine italienne, je l’ai débauché.

J’essaie de paraître désinvolte pour effacer ma bourde précédente.

– Tu as aussi fait une OPA sur le cuisinier, Guerrier ?

Regard de braise qui me dévore jusqu’à l’os. Terriblement déstabilisant.

– J’étais prêt à guerroyer jusqu’à faire blanchir l’enfer sous mon harnais pour t’alpagner, toi, me souffle-t-il d’une voix grave très masculine.

Calme-toi, Alex !

Ce ne sont qu'une voix et des yeux.

– Pourquoi tu me mords ?

La question m'a échappé. Mon amant arque un sourcil, me considérant pendant un moment, pensif. Mais je vois bien qu'il ne s'est jamais posé la question.

– Je fais ça parce que... te baiser n'est pas suffisant.

– Tu peux développer ?

Les seuls moments où il est prolix, c'est quand il parle sexe, alors...

– Comment dire ? Quand je marque ta peau, j'ai l'impression que tu me donnes plus que ton corps. Un truc en dessous.

Silence malaisé de part et d'autre.

Qu'y a-t-il sous ma peau ? Je m'apprête à lui poser la question quand son attention est attirée par un homme en blazer marine qui s'approche de nous.

En portant mon regard plus loin, je comprends qu'il a quitté la table de la femme brune aux cheveux courts. La même qui me regardait avec curiosité.

– Garrett ! lance le blazer marine.

Matthew se lève en ajustant les pans de son

blouson avec un sourire crispé.

– Alexiane, je vous présente John Carson.
John, Alexiane Sand.

Carson se fige en bout de table.

– Enchanté, Alexiane, me salue-t-il rapidement avant de se tourner vers Matthew. Je voudrais qu'on discute.

L'homme est grand, dans la cinquantaine. Il parle avec un accent suisse allemand à couper au couteau.

Vu son polo sous sa veste et les enfants à leur table, il doit être en vacances.

– Ce n'est ni le lieu ni le moment, s'excuse ce dernier. Appelez mon assistante.

Carson hésite, attrape une chaise, sans s'asseoir pour autant. Matt l'ignore et reprend sa place en face de moi.

– Ne jouez pas à ça, Garrett. Vous ne répondez à aucun de nos mails.

– Je reçois plus de mille mails par jour, John. Mes assistantes gèrent toutes les demandes de rendez-vous. Passez par elles, je vous verrai volontiers.

– Vos assistantes se contentent de renvoyer des mails de refus. Elles ne gèrent rien du tout.

Combien en recevez-vous vraiment ? Pas un des nôtres en tout cas.

La référence aux mails de refus me fait encore froid dans le dos. Comment peut-on être aussi brusque ? *Mille mails par jour, Alex. Même toi, tu ne répondrais pas.* Matthew lui désigne la chaise à contrecœur.

– Je vous accorde cinq minutes, Carson. Pas une de plus.

– Je vais faire court, promet celui-ci. J’ai lu l’article dans le *Business Week*. Que cherchez-vous à faire en simplifiant les traitements ?

– Asseyez-vous, John.

Le ton a changé. Efficacité, contrôle de la situation. Regard dur qui fait froid dans le dos. Travailler pour Garrett ne doit pas être chose facile. Ce qui démontre que nos négociations n’étaient qu’un jeu pour lui.

– Merci, bafouille le costume marine. Comprenez-nous, Garrett, les antirétroviraux rapportent trois milliards de dollars par an à mes laboratoires. Le bruit court que vous n’allez pas déposer de brevet. Est-ce exact ?

J’esquisse un mouvement sur mes jambes pour quitter la banquette, mais mon amant

pose sa main sur mon avant-bras.

– Où allez-vous ? me demande-t-il.

– Au bar ?

– Asseyez-vous.

J'obtempère. La femme brune ne me quitte pas des yeux alors que son mari se fiche royalement de ma présence. Garrett continue à l'intention de Carson :

– Je vous suis, John. Les brevets ne font qu'augmenter les prix de la concurrence. Je veux un guichet unique en attendant la création d'un vaccin. Et vous ?

– Ce n'est pas notre intérêt.

– Au contraire, c'est la seule façon de riposter contre l'épidémie. Trop de gens n'ont pas accès aux traitements. Nous devons évoluer.

– Distribuez des préservatifs à ces populations, alors. Mais ne touchez pas à la politique commerciale de l'industrie pharmaceutique.

Matt a un petit rire tendu :

– Vous me servez de la daube, John. Si distribuer des préservatifs était la solution, ce serait déjà fait. Mais ce n'est pas le cas. Vous le savez.

– Ne peut-on négocier ? Un accord serait une meilleure alternative.

– Non ! Veuillez continuer !

– Cette guerre contre nous est inutile, Garrett...

Pendant un moment, les deux hommes se taisent tout en donnant l'impression de communiquer.

– Écoutez, Garrett, j'ai un conseil. Concentrez votre argent sur vos cellules-souches. Là, vous êtes bon. Ce que vous faites avec le sang artificiel est génial et va probablement révolutionner le monde médical dans les dix prochaines années.

Matthew l'écoute débiter sa tirade sans rien dire.

– Mais ne perdez pas votre argent contre nous, termine Carson. Nous sommes trop gros pour plier.

– Vous avez mon intention, John.

J'observe la scène avec curiosité. Le visage de Matt est un masque. De son côté, les émotions de Carson se lisent facilement.

– Qu'est-ce qui vous pousse à agir de la sorte ? Vous n'avez pourtant pas la réputation d'être

philanthrope, fait valoir Carson.

– Vous aimez à ce point le caviar, John ? riposte calmement Matthew. Le marché des antirétroviraux est vaste. Plusieurs dizaines de milliards par an, sans compter le marché indirect. En plus, quelle aubaine pour vous, les traitements sont à vie, ajoute-t-il, amer.

Carson devient de plus en plus livide.

– Vous n’êtes pas sérieux ? Avec un tel baroud, vous aurez des ennemis partout.

Sa lèvre inférieure convulse.

– Sans courage, la puissance n’est rien, John. Si vous voulez éviter des pertes de marché, le « guichet unique » reste la solution avant que tout le monde s’y intéresse. Parce que je vais rendre cette idée populaire et que vous ne pourrez plus acheter ce qui est populaire.

Il marque une pause pour étudier Carson mais reprend très vite :

– Après, c’est vous qui viendrez me demander d’entrer dans votre conseil d’administration... Pour colmater les trous.

Plus personne ne dit rien. C’est une déclaration de guerre ou je n’y comprends rien. Une guerre avec de multiples zéros mais

une guerre aussi avec des gens dont le sort dépend des résultats. Je m'en veux de l'avoir si mal jugé.

– Maintenant, excusez-moi, John. Comme vous le voyez, je ne suis pas seul et j'ai l'intention de profiter de la compagnie de cette magnifique jeune femme.

Le regard de Carson se pose brièvement sur moi.

– Bien sûr, je m'en voudrais de ruiner votre soirée, mademoiselle.

Après quoi, Carson nous quitte pour rejoindre sa table. Je le regarde s'en aller, médusée. Cet échange m'a collé la chair de poule. Une main se pose sur la mienne qui m'arrache à mes cogitations.

– Alexiane...

– Oui ?

– Je vous rappelle que vous travaillez pour moi et que vous avez un ASA. Tout ce que vous entendrez est strictement confidentiel. Compris ?

– Oui, monsieur.

Pathétique, mais la culpabilité m'empêche de m'exprimer davantage. Fabio vient prendre

notre commande. L'expression de Matthew s'épanouit dans la nanoseconde. Encore une fois, il compartimente ses émotions.

– Que veux-tu, Alex ? Les *scaloppine al lemon* sont excellentes ici.

Allégeance ? Le mot est encore confus dans ma tête. J'ai envie d'être loyale et fidèle et sincère. Parce que, là, tout de suite, je ressens de l'admiration. Mais c'est surtout la façon dont je la ressens qui m'inquiète : je me sens exaltée, emballée, prête à tomber, trébucher et me relever pour le suivre. Et ça, c'est une révélation !

Est-ce qu'il fait cet effet à tous ses collaborateurs ?

– Je vais suivre tes conseils.

– Deux alors, Fabio. Tu prendras un dessert, Alex ?

– Non merci.

Fabio s'éclipse et je ravale ma fierté :

– Matthew, je me sens stupide. Excuse-moi de ce que j'ai dit dans la voiture.

La mansuétude que je lis dans ses yeux me force à réaliser pour la première fois ce qui m'arrive : je suis en train de tomber

amoureuse. Le hic, c'est qu'il est largement au-dessus de mes moyens. Je ne peux pas me le permettre. Pas sans savoir qui il est.

– Stupide n'est pas le mot que j'emploierais te concernant. Tu es pleine de paradoxes. Tu peux être d'une grande force pour me suivre malgré ce que tu sais déjà, adorablement rebelle face à l'amant qui souhaite tout te dérober, mais pleine de préjugés quant je te propose de l'argent. C'est déroutant. Le reste du monde semble fade à côté de toi, Alex Sand.

Je lui fais cet effet-là, moi ?

– En quoi les traitements contre le SIDA t'intéressent ? dis-je pour distraire mon embarras.

Il se contracte.

– Je ne parlerai pas affaires avec toi, me rappelle-t-il.

– Je parlais sur un plan personnel. En quoi cela te concerne ?

Sans un mot, il déverrouille son portable sur la table, ouvre un fichier PDF et fait glisser son mobile vers moi.

– Voici mon dernier test. Comme tu vois, il est

négatif.

J'en perds mes mots d'étonnement. Quel romantisme !

– Comme c'est une question de confiance, je veux... (Il s'arrête, incertain.) Excuse-moi, je te *propose* d'en faire un toi aussi demain.

– Ici ?

– Oui, dans mes bureaux. J'ai d'excellents biologistes qui travaillent pour moi. Es-tu d'accord pour faire le test ? Pour moi ?

– Bien sûr.

L'entendre matérialiser notre relation sans latex me fait rougir. Alors, c'est bien vrai. On va vraiment vivre ensemble et avoir une relation monogame. J'ai du mal à croire que tout soit allé si vite. Heureusement, nos plats arrivent.

Pendant un moment, nous sommes occupés par le service du vin, les *antipasti*, les gressins à l'huile d'olive...

– Petite interro surprise, Civilité. Quelle est la première mesure à prendre lorsqu'une femme est victime de viol ?

Sa voix est douce malgré la portée dramatique de la question. J'ai du mal à me concentrer. Je

me force à avaler une gorgée de vin.

– Le traitement contre le SIDA.

– Exact. Dans les 72 heures après l’agression, le traitement peut réduire le risque de contamination. Et pour une femme africaine ?

Où veut-il en venir ?

– La même chose, c’est évident.

– Faux ! s’exclame-t-il, comme si ça lui faisait plaisir. La femme africaine n’a pas accès aux médicaments pour deux raisons. Primo, il n’y en a pas assez dans les dispensaires, comparé au nombre de viols. Deuxio, ils sont introuvables en zone rurale.

Le Guerrier m’observe en attendant que je me décide mais je n’ose poser la question qui me brûle la langue. La même que tout à l’heure en fait.

– Posez votre question, dit-il comme s’il avait lu dans mes pensées.

La même que Carson.

– Avez-vous une raison *personnelle* dans cette guerre ?

– Oui, j’en ai une. Mon séjour au Kivu. Mais ça, tu le sais déjà. Et je suis sûr que tu imagines un tas de scénarios pour l’expliquer.

– Je ne crois pas que tu aies fait du mal à ces femmes, Matthew. Je le sens quand tu en parles. Tu es respectueux et plein d'empathie.

Il hausse un sourcil, clairement surpris.

– Vraiment ? Tu me vois uniquement comme une victime ?

Mon cœur bat plus vite.

– Je ne sais pas qui tu es, Matthew. J'ai suivi un inconnu qui m'a un peu forcé la main, faut dire. Par contre, je sais par expérience que la violence collective peut transformer un adolescent en.... *autre chose*.

La tension est palpable entre nous.

– T'es-tu déjà demandé si j'avais pu être le bourreau ?

L'émotion me saute à la gorge.

Je ne peux pas supporter la douceur de sa voix quand il parle de lui de la sorte. Ça me rend folle. En même temps, je réalise que j'ai d'emblée écarté cette éventualité. Pourquoi ? Avec lui, je ne ressens qu'un sentiment d'ébriété et d'espace, comme si, par un acte de foi incroyable, je me jetais dans l'urgence avant de réfléchir. Est-ce cela l'instinct ? Quoi d'autre sinon ?

– Vous allez toujours me tenir à distance ?

Pas de réponse, bien sûr. Même si la question est fermée, la réponse est évidente et ne mérite pas qu’il perde son temps.

– Tu veux savoir ce qui me fiche en rogne ? demande-t-il après réflexion.

– Dites toujours.

– Je pourrais prendre toutes les informations sur toi, je ne te connaîtrais pas pour autant. Tu es une fille secrète, Alex Sand. Presque aussi secrète que moi. Dis-moi quelque chose sur toi pour rééquilibrer le jeu. Confie-moi un secret.

Ma gorge se cache, se serre, se recroqueville. Je n’ai aucune envie de parler de moi. Surtout pas avec lui. Il pourrait trop facilement s’en servir contre moi. Seulement, les mots sortent sans que je le veuille :

– J’avais une jumelle, moi aussi.

Seigneur, que m’arrive-t-il ? Même Margo, Leila et Max ignorent ce pan douloureux de ma vie. Je fixe mon escalope à peine entamée sans pouvoir détacher mon regard de cette chair morte.

– Que s’est-il passé ?

– Je suis sortie la première et je me présentais mal. Ma mère a fait une hémorragie de la délivrance. Les médecins ont choisi de sauver la mère. J’ai tué ma jumelle en venant au monde.

Le Guerrier affiche un air si soucieux et compatissant que je reste perplexe.

– Tu n’as pas à te sentir coupable.

– Comment le savoir ?

– Est-ce pour cette raison que tu fuis ?

– Ouais. Je fuis ce que je ne comprends pas. Et je ne comprends pas pourquoi je suis là, *moi*. Pourquoi suis-je sortie la première ? Qui décide de ça ?

Mes poumons pèsent une tonne. J’ai du mal à respirer. Je me concentre sur mon assiette pour ne rien voir de plus.

– Tu sais ce qui me fascine chez toi ? dit-il en nous resservant de vin.

– Quoi donc ?

– Ta force. La peur te réveille. Par exemple, tu veux réduire la distance avec un mec comme moi, alors que tu entrevois toute la noirceur de mon âme.

Je me force à rire.

En même temps, Rihanna semble vouloir faire un trou dans mon sac. Matthew m'interroge du regard, il a reconnu le morceau de ma vidéo.

– Excuse-moi, dis-je en reposant mes couverts. C'est ma sonnerie.

– Réponds, je t'en prie.

J'extirpe l'iPhone argenté de mon barda, un peu déroutée. J'étais persuadée d'avoir coupé les données à l'étranger. J'ai dû rater la manœuvre. La photographie de ma mère s'affiche sur l'écran.

– Coucou, maman !

– Alexiane, enfin ! C'est bien la première fois que tu rates la fête des mères. Tout va bien ?

Oh, merde ! Ça m'est complètement sorti de la tête.

– Euh... Désolée ! Bonne fête, maman ! C'est parce que... je suis au Japon.

– *Honey*, que fais-tu au Japon ? s'étonne-t-elle.

– J'accompagne mon patron, maman. Je t'expliquerai.

Ma mère marque un temps d'arrêt, je souffle à Matt : « Fête des mères. J'ai oublié. »

– Quel temps fait-il là-bas ?

– Tu as une application météo dans ton

portable, maman.

– C’est quoi une application ?

– Laisse tomber. Je t’expliquerai tout le week-end prochain.

– Tu penses que je suis trop vieille pour avoir un smartphone ?

– Mais non, maman. Il faut juste que tu t’y mettes...

– Il faut surtout que tu m’enlèves le correcteur d’orthographe. Ce truc est nul, il ne comprend pas la différence entre l’anglais et le français. J’ai envoyé un texto à Ellen, elle m’a demandé si j’avais bu. Au fait, ça veut dire quoi ROFLMAOGCB ?

– *Rolling On the Floor Laughing My Ass Off Getting Carpet Burns*, maman. Ton texto devait être drôle.

Le Guerrier devant moi hausse les sourcils.

– Ah, c’est pour ça alors ! J’ai cru qu’Ellen faisait un AVC.

Je ris. Ma mère a encore des progrès à faire.

– Je t’aime, maman. Tu es super. À très vite.

Je coupe la communication pour découvrir l’expression furieuse de Matthew. Il s’est levé, prêt à partir.

– On s'en va ! grince-t-il d'un ton devenu soudain agressif. Fabio ? La note, s'il te plaît, lance-t-il au comptoir.

– Maintenant ?

– À propos, vos réservations de vols sont dans votre application Air France.

– Quoi ?

– Ma société prend à sa charge vos déplacements, explique-t-il, inflexible.

Je ravale l'acidité que je sens monter dans ma gorge mais, pour dire la vérité, j'ai honte. En désespoir de cause, je sors quelques billets de 20 euros de mon portefeuille et les pose sur la table.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'ébahit Garrett qui a du mal à cacher sa surprise.

– On partage. Je ne veux pas d'argent entre nous.

Regard noir à vous noyer sur place. En un éclair, il s'est emparé des billets pour les fourrer dans mon sac.

– Crois-moi ! Il n'y en aura pas.

Je me suis tétanisée. Ses propos m'ont heurté, je ne comprends pas ce qui les justifie. Ni sa colère envers moi. Tout allait bien.

Pourquoi un tel changement d'attitude ?

ALEX

On a toutes rêvé de vivre quelque chose de différent un jour.

Jusqu'où différent ? C'est la question qu'on devrait se poser.

La *Maybach* roule sur un pont suspendu de plusieurs kilomètres, tandis qu'une voix sensuelle de femme, accompagnée à la contrebasse, renforce le côté solennel de l'instant. La playlist *Shadow Lake*, encore.

– Qui chante ainsi ?

– Petra Magoni.

La nuit, les pyramides inversées du pont donnent une impression de vide, comme si on flottait au-dessus du monde terrestre. Après son comportement inexpliqué, je me sens à la fois anxieuse, mystique et pleine de gratitude pour ce qu'il accepte de me dévoiler. Un peu comme une tête brûlée.

– Où va-t-on maintenant ?

– On rejoint l’île maudite pour assister à une *Kinbaku night*.

Pour moi, du charabia.

– Pourquoi maudite ?

Il doit estimer que je balise car il accepte de me répondre par plus que quelques mots :

– Cette île accueillait au Moyen Âge les samouraïs sans maître et les intellectuels qui s’opposaient au pouvoir. Une sorte de « prison » pour parias, si tu préfères, me retourne-t-il avec un clin d’œil amusé.

Je retiens un fou rire, il fait référence à mes goûts pour les geôles.

– Je savais bien que j’allais passer par la case « Allez en prison ».

Comme il semble mieux luné, je continue :

– Et le *Kinbaku* ?

– Le *Kinbaku* est un art reconnu au Japon. Je tiens à ce que tu te fasses ta propre idée et que tu ne caches pas tes émotions.

Je soutiens son regard.

– Que sais-tu de l’histoire des samouraïs, Alex ?

– Coucou, Einstein ! Je suis une fille. Je sais juste que c’était un corps d’élite qui maniait le

Katana. Une autre idole de gosse, Guerrier ?
Son sourire gagne ses yeux.

– Un jour mon père m’a offert une BD sur la vie d’un petit samouraï, pour me montrer que plein d’enfants dans le monde sont séparés de leur mère. Ça m’a plu. Alors, j’ai tenté d’en apprendre plus.

Je serre sa main, sous le coup de l’émotion.

– Raconte-moi leur histoire.

– Dans la tradition, le jeune garçon était soumis à une discipline *très* stricte. On lui retirait les caresses maternelles et on lui enseignait à ne redouter ni la souffrance ni la mort. À quinze ans, lors de la nuit des garçons, il obtenait son premier sabre.

Il se rend compte qu’il parle de lui ?

– Comme toi ?

– Ouais. Mon père m’a offert mon premier *Katana* la veille de mon départ au Kivu, dit-il en appuyant son regard pour me dissuader de continuer.

Un instant plus tard, la *Maybach* s’arrête devant un grand bâtiment orné de colonnes blanches. *Kodò Big Sight*. Je suis tellement persuadée que je vais en apprendre plus sur

lui ce soir que j'ai du mal à tenir assise.

– Que veut dire *Kodò* ?

– Battements de cœur.

Ça fait avancer le schmilblick.

Je scrute les bannières de couleurs chatoyantes qui claquent au vent. Tout est en calligraphie japonaise. Très jolie, mais illisible pour moi.

L'attitude de Matthew a encore changé. Il est tendu. Sans attendre Akito, il ouvre la portière et après trente secondes de débat interne, il dit :

:

– C'est le moment de savoir si tu ne vas pas regretter tes Nike.

Dès le seuil, le choc, la surprise.

Pas désagréable, mais étonnant. Des vitrines avec des armes et des armures d'époque accompagnent une exposition de gravures érotiques anciennes alors que, dans les couloirs, la légèreté de la culture manga est très présente.

L'ambiance d'abord : *Scar*, un vieux tube pop, tourne en boucle dans la galerie qui entoure ce qui semble être une immense salle au centre du bâtiment. Ensuite les personnages :

partout autour de nous, de jeunes Japonaises en petites tenues et jambières colorées agitent des tubes fluorescents en improvisant des chorégraphies extravagantes. Je ne m'attendais pas du tout à ça.

– Qui sont ces filles ? Des artistes ?

Le Guerrier ricane mais, à sa tête, je vois bien qu'il n'en mène pas large.

– Ce sont des *Kawaii*.

– Ah ! Tu m'as emmenée ici pour la lingerie ? Il me tire par la main.

Je jette un regard critique aux Japonaises au look improbable. On dirait des bonbons. C'est totalement farfelu mais on se croirait dans un univers de jeux vidéos ou de dessins animés de la culture pop manga. Je m'attends à voir surgir Mario et sa kart mobile quelque part pour faire bonne mesure.

– J'y suis ! On va jouer en réseau. Ils ont quoi ici ? Je ne connais que la Wii, moi.

Matthew écarquille les yeux.

– Alex ! Vraiment, ton innocence m'enchante et... me fait peur.

Mais il se retient de rire.

– Pour ta gouverne, le *Kinbaku* n'est pas un

jeu vidéo mais un *Art*.

– Ah.

Nous descendons l'allée de la grande salle jusqu'aux premiers rangs.

À l'intérieur, l'ambiance est tout de suite différente. Sur la scène, sont installés trois énormes tambours japonais derrière lesquels se tiennent trois hommes torse nu. Je prends appui sur l'avant-bras de mon voyou au jean troué pour lui chuchoter à l'oreille :

– Tu me le dis si je supplie Rousseau de me fesser ce soir ?

– Alex, si tu me supplies ce soir, je serai infiniment soulagé... Assieds-toi !

Pourquoi est-il aussi tendu ? Je le regarde prendre place à côté de moi. Il fait chaud dans la salle. Matthew enlève son blouson et le replie sur ses genoux.

– Pourquoi y a-t-il des meubles sur la scène ?

– Ce sont des supports pour les *Nawashis*.

Il m'étudie, l'air d'attendre quelque chose...

– Tu peux me dire ce qu'est un *Nawashi* ou je dois aussi deviner ?

– Ça, je peux. *Nawa* veut dire corde. Le *Nawashi* est un maître des cordes qui travaille

sur l'esthétisme. Un artiste corporel si tu préfères.

Et maintenant, il attend ma réaction.

Je parcours la salle d'un regard circulaire. Rien de sombre, ni de glauque. Au contraire, l'ambiance est assez décomplexée, chaleureuse. Je me tourne vers Matt. Son visage est plus que crispé. Entre les deux, il y a un truc qui cloche.

– *Kinbaku* veut dire bondage magnifique, lâche-t-il d'une voix mal assurée.

– Comme dans les films pornos ?

Ses yeux s'écarquillent.

– Tu regardes ça, toi ?

Je hausse les épaules.

– Un jour, Margo a décidé que j'avais besoin d'un traitement de choc. Elle m'a traînée de force en voir un. Je suis partie au bout de dix minutes. Ça m'a pas plu.

Il porte mon poignet à ses lèvres.

– Qu'est-ce qui ne t'a pas plu, mon cœur ?

– Trop de sexe.

Je l'entends rigoler.

– C'est tout l'intérêt de la chose pourtant.

Mes joues se transforment en bouilloires.

– Eh bien moi, je trouve les nanas trop inspirées quand elles crient ! On dirait que c'est bidon. Ça fait toc.

Matthew appuie son menton dans sa paume en étudiant mon expression.

– Est-ce pour cette raison que tu ne cries pas ? Tu as peur que ça fasse faux ?

– Je ne sais pas crier, c'est tout.

Il réfléchit un moment.

– Mon père m'a dit un jour que chaque femme avait exactement la sexualité qu'elle désirait. Tu crois que c'est vrai ?

– Ton père dit des choses bizarres.

Ses sourcils se froncent légèrement avant de poursuivre :

– Ce que tu verras ici n'a rien à voir avec ce que tu peux trouver sur Google. C'est la raison pour laquelle je ne t'ai rien dit avant. Dans la culture japonaise, le *Kinbaku* est un art ancestral qui, dans sa forme initiale, servait à attacher les prisonniers. Aujourd'hui, il désigne une pratique érotique où une personne en attache une autre selon un protocole très codifié. Les liens doivent toujours être symétriques et esthétiques. Tu

me suis ?

Matthew me dévisage, les traits un peu plus tendus que d'habitude. J'aime le voir plein de doutes. Il est craquant. Je lui souris.

– Je ne suis pas aussi naïve, Guerrier. J'ai vu la façon dont tu as lacé tes Sneakers. J'en étais pas au milieu de mes ralingues que tu avais terminé. Tu ligotes les femmes ! Et après ? Ça ne veut pas dire que tu ne les respectes pas.

– Ça ne te choque pas ?

– Non. Ce qui me choque, c'est que tu crois que ça me choque.

Rassuré, il fait un mouvement de tête vers la scène.

– L'homme que tu vois au centre s'appelle Yukata Gue.

– D'accord.

Mon amant me scrute du coin de l'œil.

– C'est lui qui m'a tout appris.

Comme je me tais, il continue :

– Un *Nawashi* n'utilise que des cordes et ne se contente pas d'attacher des poignets à la tête du lit. Il crée un tableau. C'est toute la différence avec le « bondageur sado-maso » qui, lui, se fout de la beauté de la chose.

Je souris jusqu'aux oreilles.

– Qu'est-ce qui te fait sourire ainsi ?

– C'est plutôt une bonne nouvelle. Je ne sais toujours pas qui tu es, mais tu n'es pas un sadique. Sadique, j'élimine, fais-je en faisant semblant de rayer le mot sur ma cuisse.

Mon amant part d'un rire incrédule.

– Ah, Alex, tu me manquerais si je ne te connaissais pas !

– Toi aussi, Matthew. Toi aussi...

Là-dessus, il me désigne trois modèles en petite tenue qui font leur entrée sur scène. Les filles sont jeunes, assez jolies. Je scrute la salle pour me faire une idée. La soirée s'annonce très colorée. Les tubes fluo s'agitent partout. C'est même assez cool. Tout le monde semble parfaitement détendu.

Vraiment, il n'y a rien de glauque ici.

– La plupart des gens en Occident pensent que ce type de bondage entre dans le cadre de jeux sadomasochistes, m'explique-t-il comme s'il avait deviné mes pensées. La raison est qu'il faut un dominant qui attache et un dominé qui se fait attacher.

– Et ce n'est pas le cas ?

– Ça peut l’être, bien sûr. Mais pas obligatoirement. Au Japon, cet art est souvent utilisé dans le cadre de rapports sexuels tout à fait classiques, si je puis dire. Après, si on veut pimenter la sauce, il s’agit d’une affaire privée entre adultes consentants qui baisent comme ils veulent.

Quelque chose me fait penser qu’il ne dit pas tout.

– Alors, il n’y a pas de truc glauque comme la souffrance ou l’humiliation.

– Chacun fait comme il veut, répète-t-il d’un mouvement d’épaule.

– Mais toi, tu ne fais pas ça ?

– Non, j’aime trop les femmes pour les faire souffrir. C’est la supplication que je vise. J’aime qu’une femme me supplie parce qu’à ce moment-là, je me sens désiré. Et j’aime l’attacher, parce qu’elle perd tout contrôle et se donne entièrement à moi.

J’avance prudemment une autre question :

– Tu attaches toutes tes maîtresses ?

– Toutes, sans exception.

Un petit sourire s’échappe de ses lèvres.

– Tu ne veux toujours pas être ma maîtresse,

n'est-ce pas ?

– Non.

Son sourire disparaît.

– Dommage, parce que je suis un *Nawashi* réputé et que tu aurais été en de bonnes mains...

Il me faut cinq secondes pour comprendre ce que je viens d'entendre. Et si oui ou non, il y a un sens à tout ça. D'une certaine façon, il y en a un. C'est ainsi qu'il se sent aimé. Mais moi...

Embraye, Alex ! Dis un truc intelligent ! N'importe quoi !

– Il y a une éthique ?

Pathétique. Je fais très fort. Je lui ai carrément sorti une question de cours.

– Absolument. Entre *Nawashis*, nous avons cinq principes élémentaires « intransgressables ».

Et il me les énumère :

1. Ne pas permettre à la joueuse de s'échapper de ses liens.
2. Ne pas mettre en danger la joueuse.
3. Ne pas divulguer les techniques apprises.
4. Faire en sorte que le lien soit gage de talent.

5. Ne jamais nuire à un autre *Nawashi*.

Voilà ce qui cloche : la « joueuse ». Il *joue* avec des femmes comme avec des hochets avant de les reposer dans un coin. Je m'étrangle :

– Alors, tes maîtresses sont des joueuses ? C'est tout ce qu'elles sont ?

– Joueuse ne veut pas dire « jouet » ! Si on suit ton raisonnement, Alexiane, tu mets les choses à l'envers.

– Et toi, tu joues sur les mots, Matthew.

Il esquisse un sourire.

– C'est juste un jeu libertin, mon cœur.

– Quand même, tu les attaches...

– Ouais et alors ? C'est autorisé, tu sais. Ce genre de relation ne tolère pas le viol, ni la violence. Chez nous, ce n'est pas une pratique. Le « nous » me choque encore plus. On dirait qu'il envisage de remplir un camping-car. C'est exactement pour ça que Matt Garrett est intouchable. Si j'étais amoureuse de lui, il m'anéantirait. Si j'ai appris une chose de ma relation avec Patrick, c'est que je suis jalouse. Ma peau devient moite.

– Pourquoi as-tu voulu me montrer ça ?

– Parce que tu me fais confiance pour venir chez moi.

– Merci de ton honnêteté, dans ce cas.

Je ne vois pas le rapport, mais ça part d'un bon sentiment.

– Fais-toi une idée maintenant, m'ordonne-t-il en désignant Yukata.

Pour dire la vérité, ce qui se passe sur la scène est le cadet de mes soucis. Matthew est penché en avant sur son siège et, apparemment, plus disposé à s'épancher. Aussi, j'essaie d'en apprendre plus :

– Tu m'expliques ? Elles y trouvent quoi à être ligotées ?

Retour du regard fixe intimidant.

– Je les attache et elles se détendent. Je les désoriente et elles ressentent leur corps. Elles laissent sortir leurs émotions pour mieux les vivre. Bref, elles se sentent belles, transcendées, comme régénérées, et gagnent en estime de soi. C'est une expérience unique, tu sais...

Ma bouche se décroche comme dans les dessins animés.

– C'est vrai ? fais-je, envoûtée par tant de

promesses.

Ça doit lui faire de l'effet parce que ça lui coupe le sifflet.

Difficile de me concentrer après ça. J'essaie. Sur la scène, l'ambiance a changé. Une dalle lumineuse éclaire le sol alors que la lumière se défait dans la salle. Les trois tambours s'emparent de leurs bâtons. Matt lève alors la main pour appeler une Japonaise rousse en kimono rose, fichue d'une énorme orchidée plantée dans son chignon. Elle s'incline respectueusement devant lui :

– Matthew !

– Bonsoir, Rachel. Pouvez-vous dire à Yukata que j'aimerais faire une démonstration ?

– Avec plaisir. Je vais lui dire.

Elle s'incline à nouveau avant de s'éclipser.

– Qui est-ce ?

– Dans la vie, Rachel est la compagne de Yukata.

– Mais il joue avec d'autres... joueuses ?

– C'est ça.

J'ai du mal à m'y faire.

– Pourquoi veux-tu monter sur scène ?

– Victor Hugo disait : « Il n'est rien d'aussi

puissant qu'une idée dont l'heure est venue ». Je ne te révélerai rien de mon passé, mais j'ai décidé de te montrer ce que j'aime faire aux femmes en terrain neutre.

Mon cerveau est encore tout engourdi.

– Ce n'est pas glauque de me montrer ce que tu fais avec une autre fille ?

– Tu trouves que ça l'est ?

Au même moment, des grondements sourds montent des trois tambours, deux modèles en petites tenues ont pris place sur des chaises chinoises très raides. La troisième est à genoux sur une table. Les trois *Kawaii* ont des corps magnifiques, tatoués de branches de cerisier, ce qui ne gêne rien.

– Autant te le dire tout de suite, je ne me vois pas ficelée sur une chaise, dis-je sans penser plus loin.

– Non ? Et si je te ligotais pendant un dîner romantique ? Un tour de corde pour mériter chaque bouchée. Je pourrais nourrir tous tes appétits en même temps.

– Ou sur la table et c'est moi qui servirais de repas ?

Ses iris virent au violet.

– N'est-ce pas le but ? Rassasier mon appétit après le tien ?

Je me concentre sur le spectacle pour mieux chasser les images qu'il a fait surgir. Le grondement issu des tambours n'a rien à voir avec une musique traditionnelle. La leur se décline plutôt comme un art martial ou une méditation particulière. D'ailleurs, le visage des trois instrumentistes reflète une forme de joie intérieure assez flippante.

– Impressionnant, cette musique...

– Ça te plaît ? Les *Taïkos*⁽⁶⁾ doivent trouver le son parfait.

Je ne l'écoute pas, mon regard est totalement absorbé par le passage des cordes sur la peau des modèles. Par leurs visages sereins surtout.

– Elles n'ont pas peur ?

– Pourquoi auraient-elles peur ? Il faut être en confiance pour accepter de se faire attacher.

En écoutant ces mots, je sens mon dos se raidir tellement c'est vrai. Et, tout de suite après, je me pose la question qui me scie en deux : Matthew a été attaché. Était-il en confiance ? D'emblée j'ai supposé qu'il l'avait été de force mais je me suis peut-être

trompée.

– C’est très intéressant de se contrôler en pensant que l’on tient une vie entre ses mains. Cela amène à une réelle connaissance de soi.

– Parce qu’elles risquent leur vie ?

– Absolument ! Les règles de sécurité sont très importantes. C’est un jeu, mais personne ne doit s’y aventurer sans une maîtrise parfaite.

L’entendre parler de lui avec autant de profondeur, m’apparaît d’un coup très déconcertant. Presque inconvenant. Il y a dix jours encore, cet homme était un parfait inconnu pour moi. Et là, tout a changé, j’en sais plus sur lui que sur Margo ou Leila. Comment est-ce possible ?

Son index effleure ma morsure d’amour.

– Je vais être direct, Alex. Je travaille beaucoup sur les émotions parce que dans la vie, je n’en ai pas. Les cordes m’aident. Aussi voudrais-je explorer ce monde de sensations avec toi. Pour voir.

Je me tourne vers lui, me demandant quelle tournure prend cette conversation. Si je ne me trompe pas, il n’essaie pas de me séduire, il en a *besoin*. Un vrai besoin. Pas que je ne veuille

pas l'aider mais puis-je remettre ma vie entre ses mains sans savoir qui il est ? Alors que lui-même ne me fait pas confiance ? Et ensuite ? Que ferai-je si ça me plaît ?

Je prends une seconde avant de répondre :

– Juste par curiosité, pourquoi moi ?

Il a l'air tiraillé et ôte sa main de mon épaule.

– Peut-être que tu me plais...

Je ne sais pas quoi dire. Alors, je me concentre sur les gestes de Yukata pour éviter de penser. Après tout, l'occasion est unique d'apprendre.

Aussi surprenant que cela paraisse, la demoiselle japonaise semble grandement apprécier se faire attacher à quatre pattes sur une table devant une salle pleine d'inconnus. Le *Nawashi* s'occupe d'elle, remonte une jambe, plie un bras, creuse ses reins et, petit à petit, transforme ce corps en quelque chose de plus beau encore. Ses doigts experts la caressent pour l'aider à se détendre. Rapidement, le visage de la jeune demoiselle traduit une forme... d'extase ? Mince alors. C'est un peu trop... réel. D'autant que les photographes s'en donnent à cœur joie.

– Ça ne la gêne pas de faire photographier son visage... comme ça ?

Ma voix me trahit, trop rauque.

– Il s’agit d’un art. Les photographies font partie du deal.

Et lui, alors ? Combien a-t-il de photographies de ce genre dans ses tiroirs ? Je lutte à mort pour freiner mes émotions. Je ne dois pas être jalouse avec un homme pareil. Sinon, je passerai ma vie à l’être. Les trois Japonaises se font détacher.

Matthew m’étudie du coin de l’œil.

– Dis-moi à quoi tu penses.

– Je me demande quel homme tu serais devenu si tu n’étais pas allé au Kivu, réponds-je avec franchise.

Contre toute attente, il me le dit :

– J’aurais été écrivain comme je voulais le devenir. Et probablement misérable parce que sans talent.

– Mais tu dis que tu n’as pas d’émotions...

– Et c’est vrai. J’ai appris une chose des affaires, un homme reste maître de ses émotions tant qu’il agit avec logique. Le Kivu m’a eu comme un débutant. Je suis un autre

homme aujourd'hui.

Mon sang se glace en voyant combien il est sérieux. Le kimono rose à la chevelure rousse vient s'incliner devant lui, empêchant toute réplique.

Matthew s'adresse à elle :

– Une minute, Rachel.

Puis à moi :

– Tu ne vas pas t'enfuir, n'est-ce pas ?

– Risque pas ! Je vais te filmer avec mon portable et mettre la vidéo sur la toile. Comme ça, on sera quitte, dis-je pour alléger l'ambiance.

– Ça, bébé, je doute que tu puisses y arriver, rigole-t-il.

Là-dessus, il me confie son blouson de cuir à faire pâlir d'envie n'importe quel styliste et se dirige vers l'estrade. Au bas des marches, je l'observe pendant qu'il enlève ses Sneakers, ses chaussettes, et sa chemise, avant de rejoindre la scène lumineuse. Matthew se dirige vers Yukata. Les deux hommes se parlent tandis que deux nouvelles demoiselles aux cheveux roux les attendent debout dans le plus simple appareil. Elles ne portent qu'une

simple culotte rose à volants et des pinces à seins discrètes de la même couleur. Les trois énormes tambours japonais entament alors un nouveau morceau, mettant fin à leur conversation.

Garrett se saisit d'un gros rouleau de corde en faisant coulisser le lien dans son poing, comme s'il en vérifiait la qualité. Je reconnais Rachel devant Yukata. Un petit pincement traverse mes côtes lorsque je pose les yeux sur la *Kawaii* qui fait face à Matthew.

En même temps, je me rends compte que l'homme qui se trouve devant elle n'est plus le même. Je bats des paupières pour me reprendre. Il est encore plus sexy que d'habitude. Sa posture a changé, mais pas seulement. *Il* a changé. Torse nu, son jean taille basse expose le V exquis de son pubis alors que son « Dragon Noir Danger » lui donne un côté sauvage très excitant. Mais c'est pas tout.

Le voir faire me colle des frissons. Ses déplacements sont ceux d'un félin avant l'attaque. Il lui tourne autour, scrutant son corps dans le moindre détail, l'effleurant à

chaque passage pour la placer comme il le souhaite. Oh non ! Il la caresse... Pas que j'ai quelque chose à redire. Normalement, je devrais m'en foutre. J'ai été jalouse une seule fois et j'étais amoureuse. Mais je déteste l'idée de voir mon petit ami du moment avec une autre femme.

Amant, Alex ! Pas petit ami.

N'empêche, ma salive a un goût de bile. Je dois être maso, car je n'arrive plus à les quitter des yeux. Je tente de me concentrer uniquement sur l'esthétisme de la chose. C'est vrai que c'est beau. Petit à petit, les cordes forment un corset parfaitement tendu mettant en valeur le corps de la *Kawaii*. Au point d'oublier qu'elle est presque nue. En fait, elle est encore plus belle.

Je cherche le meuble auquel il va l'attacher, il n'y en a pas. Il va faire quoi ? De grâce, en quoi ça m'intéresse ? Lorsqu'il la retourne face à la salle, mon estomac chute dans le vide en découvrant son visage. Merde, alors. Souffle, fluidité, elle est parfaitement prête à se faire sauter. C'est incroyable, mais il ne lui a fallu que quelques minutes pour la dominer.

Ses lèvres bougent. Est-ce qu'elle le supplie ?
Stop, Alex ! Chasse cette idée de ta tête.

Qu'est-ce qui m'a pris de remettre le couvert ? Je suis une vraie plaie à tomber amoureuse des garçons que je devrais éviter. Tenter d'oublier l'épisode Patrick, c'était déjà prétendre aux douze travaux d'Hercule ou soulever une barre d'haltères de cent kilos quand on en fait même pas la moitié, mais là...

J'ai bien peur de ne pas m'en remettre.

Mes yeux hagards errent sur la scène suffisamment pour voir Garrett suspendre son modèle. Lentement, il tire sur la corde. Une poulie presque invisible la fait monter sans effort tandis que, dans ma tête, souffle un vent à décorner les bœufs.

La jeune *Kawaii* se retrouve suspendue à l'envers par son bustier, bras bloqués contre son torse, jambes repliées sous ses fesses, chevilles ligotées à la lisière de ses jambières. Son cul superbe offert au niveau de la tête du Nawashi.

Faut pas pousser, quand même !

Ce spectacle trop intime me ravage le ventre

et me libère l'esprit. J'ai envie de crier, de hurler à pleine voix pour me prouver que je ne suis pas prise comme un rat au fond du filet. Pourquoi je ne le fais pas ? J'en ai plus qu'assez d'être seule au milieu de mon silence. Ma mère parle à sa jumelle, pas moi. J'ai bien essayé avec Max, mais dès que j'aborde le sujet sexe, c'est comme si j'allumais une cigarette sans briquet. Le feu prend dans toute la forêt. La jalousie qui fait faire n'importe quoi, c'est fini. Je dois me ressaisir tout de suite.

Fuis, Alex ! Sors d'ici. Tout de suite !

Actuellement, ce qu'il me faudrait, c'est un alcool fort pour anesthésier ma douleur. Adjugé ! Je décide que j'ai besoin d'un verre. Dans la galerie, il m'a semblé apercevoir une buvette. Je m'y précipite comme une fusée.

– Whisky, s'il vous plaît.

Le barman m'ignore, l'image de Patrick au *Shan's Irish Pub* surgit dans ma tête, je crie en frappant le comptoir de ma paume. Aïe !

– *Hey, guy ! I can do drug, smoke weed. And I can drink whisky !*

Je fais comme lui. Ça marche à tous les coups.

– *Maker's Mark, Knob Creek, Bulleit on the rocks or Japanese ?*

– Euh... japonais !

Autant rester local.

– Ça fait 1800 yens, beauté, balance le barman avec un clin d'œil grivois.

Et zut... je n'ai pas changé d'argent.

– Rien d'autre ne te tente derrière ce comptoir, fillette ?

Je l'ignore et passe à la fouille du blouson de Matthew. Le cuir est souple, doux, patiné à souhait. Ce truc de rebelle date de « l'An père » ou alors c'est très bien fait et ça coûte une blinde. La poche intérieure contient son portefeuille. Une carte plastifiée en tombe. Je la ramasse. Tiens, une carte de groupe sanguin. Sa photo attire mon attention. CANON. Ça lui arrive d'être moche ?

Juste en dessous, je lis : *Bombay h/h Blood rhésus plus.*

C'est quoi ça encore ? Il ne peut pas indiquer son groupe sanguin comme tout le monde ? Vexé que je ne m'intéresse pas à lui, le barman me rappelle à l'ordre dans un langage encore plus obscène, au cas où je n'aurais pas

compris. Je sors une liasse de billets, en tire un et le lui tends.

– Gardez tout. Merci.

Je remets le portefeuille en place et avale une gorgée. Première erreur : le choix du whisky. Je manque m'étouffer. Pétard ! Un vrai tord-boyaux, ce truc. Dans l'état où je suis, je tente une deuxième gorgée...

– Ah, te voilà ! J'ai cru que tu t'étais sauvée.

Deuxième erreur : le timing.

(6) Taïkos veut dire « tambour le plus grand » en japonais.

ALEX

Foutu timing.

Je saute au plafond comme si une mine avait explosé. Je tousse bruyamment. Le temps que je m'en rende compte, le tord-boyaux est déjà retourné sur le comptoir et son cuir de rebelle élégant entre les mains de son propriétaire.

– Alexiane... Qu'est-ce qui ne va pas ?

Son regard sombre me transperce.

– Euh... Je te dois deux mille yens.

– Pourquoi as-tu besoin d'un verre ? dit-il avec plus d'autorité.

Et voilà qu'il tend sa main vers ma joue. Après avoir mis ses paluches sur le cul de l'autre ? J'explose :

– Ne me TOUCHE pas !

Le Guerrier abaisse sa main comme si je l'avais blessé. Pendant un moment, plus personne ne bouge. Maintenant qu'il est devant moi, un tas d'images me polluent la

tête, y compris celles que je n'ai pas vues. C'est terrible l'imagination, ça vous prend par surprise. Après, c'est comme le dégel dans les glaciers. Plus rien ne peut arrêter la débâcle.

– Ce n'est pas d'alcool dont tu as besoin, décide-t-il, finalement. Laisse-moi être en toi et ça va aller mieux.

– Ooooh non ! J'abandonne. C'est fini, dis-je avant de me dégonfler.

Ses iris virent au violet menaçant mais je m'en moque. J'avale une longue gorgée avec détermination. Seul l'alcool peut me plonger dans *Le Monde de Nemo*. La mémoire à trous de Dory, c'est ça qu'il me faut. Tout oublier à la minute. Garrett, lui, n'a pas bougé d'une semelle.

– J'ai besoin d'être en toi... pour être sûr que tout va bien.

Une bouffée de nervosité m'envahit.

– Mais bon sang ! Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans fini ? F.I.N.I. Tu comprends quand je parle ? fais-je en haussant la voix.

Regard de fou, de dément. Au lieu de se le tenir pour dit, il me tire sans ménagement vers

la sortie en grognant entre ses dents :

– Simplement, le fait que je ne suis pas prêt à l'admettre.

Et voilà, il recommence à m'imposer sa vision des choses comme si je ne comptais pas. Je comprends mieux pourquoi il ne négocie pas, tiens. Le parvis du bâtiment est noir de monde. Matthew fait signe à Akito de rester dans la voiture pour ouvrir lui-même la portière arrière. Bordel !

– Tu n'as nulle part où aller. Monte !

– Non... je... je vais marcher par là, fais-je en pointant le doigt dans le noir.

Si je quitte ce lieu public avec lui, Dieu seul sait ce qu'il va me faire. Ou ce que moi je vais lui faire. Je suis trop énervée.

– Dans la voiture ! aboie Garrett en me coinçant contre la limousine.

Impossible de bouger, j'ai la tremblote.

– Obéis ou je t'y fourre de force ! Tu sais que j'en suis capable.

Avant que je sache ce qui m'arrive, je suis sur la banquette, désespérée d'entendre le sas de la portière se refermer dans son dos. La *Maybach* démarre aussitôt dans la nuit. Je jette

un œil à l'avant, la séparation de verre nous isole complètement et, juste après, les accords mélodieux d'une voix de femme se répandent dans l'habitacle.

– Kiri Te Kanawa, se contente de dire Matthew en ouvrant le bar.

Shadow Lake, encore. Il me tend un verre de whisky.

– Je te prenais pour une adulte.

Je saisis le verre à deux mains et bois une longue rasade en fermant les yeux. Ça brûle, mais au moins la douleur me distrait. Au début du moins. Le temps que Matthew décide de préciser sa pensée en me hurlant dessus comme un fou :

– Tu avais *promis*. Tu m'as fait croire qu'il n'y avait pas de gêne et puis tu t'es enfuie. *Encore*. Putain, comment veux-tu qu'on s'en sorte si tu t'enfuis tout le temps ? Comment veux-tu que j'accepte d'être monogame si tu me menaces de la grève du sexe au moindre problème ? Tu n'as aucune expérience. Tu es capable de faire n'importe quoi. Je ne peux pas tolérer ça. Merde !

Je me ferme à ses reproches, ses jurons, sa

mauvaise humeur, me concentrant uniquement sur l'opéra. Apparemment, ça marche aussi pour lui :

– Qu'est-ce que j'ai fait, Alex ? demande-t-il d'une voix plus tempérée.

Je hoquette : « Rien ».

– Tu te fiches de moi, là ! Tu dis « C'est fini » et après tu dis « Rien ». Pourquoi tu ne me parles pas ?

Je lui retourne son reproche :

– Tu me parles toi, peut-être ? N'oublie pas que j'ai suivi un inconnu.

Ce qui a le don de l'énerver davantage :

– Bois ! ordonne-t-il. Au moins, tu parleras quand tu seras saoule.

Son mépris est si palpable que je sens les larmes monter. Matthew actionne un bouton de la télécommande et la banquette arrière se met à coulisser en position allongée. Je me raidis, tentant tant bien que mal de conserver ma position assise.

– Rassure-toi, je n'ai aucune intention de te sauter. Les joueuses que je baise sur la banquette arrière sont sobres et ne me repoussent pas, *elles*, persifle-t-il.

Connard !

– Tu reviens sur notre accord. Moi aussi.

Pour mieux m'en convaincre, il remonte l'accoudoir central en guise de tablette de chasteté. Je tente de reprendre une contenance en avalant une autre grande goulée, tout en l'observant en position semi-allongée sur le côté. Sa tête repose dans sa main. Il écoute la musique comme s'il était transporté ailleurs.

En clair, je ne vais pas lui manquer.

– Mieux que ton jus de hérisson, non ? grommelle-t-il à propos du whisky.

J'acquiesce de la tête pour lui faire plaisir parce que, très sincèrement, à cet instant précis, je pourrais boire de l'essence sans m'en rendre compte. Je veux juste me noyer dedans et me réveiller dans trois mois. Indemne si possible.

Matt me prend le verre des mains.

– Au nom du Verre, du Sexe et du Saint Whiskey, proclame-t-il.

– C'est ton toast fétiche ?

Il le fait tourner en observant la marque du liquide sur le verre.

– Ouais ! Je suis un buveur de whisky depuis

l'âge de douze ans. Ça t'épate hein ? J'en ai un deuxième, si ça t'intéresse.

– Dis toujours.

– *What whisky will not cure, there is no cure for*^(Z) Tu comprends quoi, j'en suis sûr.

C'est bizarre, l'effet que me fait Matt Garrett : son comportement me hérissé le poil, son autorité me dresse d'excitation, mais quand il est comme ça, hésitant, je le trouve juste trop craquant. Alors, je craque :

– Tu penses que les distilleries de whisky bricolent dans l'incurable ?

– Ouaip ! Sur ce coup-là, tu as raison, ce sont des forbans capables de tous les méfaits, ricane-t-il.

Je ne sais même pas comment je ris mais ça fait du bien.

– Qu'as-tu ressenti, Alexiane ? dit-il en redevenant plus sérieux.

– De la confusion.

– Tu me racontes des salades. La confusion n'est pas une émotion, c'est une étape normale devant un changement. Cela veut dire que j'ai trop précipité les choses avec toi. Dis-moi quelles sont les questions que l'on n'a pas

abordées.

J'avale une autre gorgée pour me donner du courage.

– Ce n'est pas ça. D'une part, il y a ma volonté de me protéger d'un homme comme toi. Le Kivu, l'homme entouré, tout ça me fait peur.

– On s'en fout de tout ça, s'agace-t-il. Le Kivu, c'est du passé. Mes maîtresses ne comptent pas. Tout comme je ne compte pas pour elles.

J'ignore l'effet que me fait cette déclaration et poursuis dans ma logique :

– Et d'autre part, mon envie de vivre un truc différent, hors normes, dont tu es la promesse. C'est foutu d'avance, je sais qui va gagner.

Mais je ne sais pas ce qui brûle le plus. Son regard intense qui ne cille pas, l'alcool dans ma gorge, ou mon cœur à terre. J'en ai trop dit.

– Tu as des sentiments pour moi ? relève-t-il. Si c'est ça je... Tu ne devrais pas. Tu risques de me prendre pour un psychopathe mais, autant que tu le saches, je suis incapable d'aimer qui que ce soit.

Envie de mourir.

– Même ma famille, je ne l’aime pas, ajoute-t-il, la voix nouée.

On pourrait croire qu’il se défasse pour ne pas me blesser par du rejet, mais non. L’aveu est honnête. Et certainement pas facile pour lui. Je baisse la tête pour ne pas l’embarrasser. De toute manière, je ne suis pas prête à découvrir une horrible vérité après lui avoir avoué mes sentiments. Trop risqué.

– Réponds-moi, Alexiane. Je ne veux pas te faire souffrir.

– Non.

– Non quoi ?

– Non, je ne veux rien de compliqué. Et surtout pas rencontrer la passion à mon âge. Je ne suis pas prête.

Au moins, ce n’est pas totalement faux.

Mon regard se perd dans le noir de la fenêtre en écoutant une autre voix féminine d’une incroyable beauté. *Shadow Lake*. J’imagine le lac du Kivu, sombre et silencieux, chargé de vents maléfiques. Je n’ai pas vu la mauvaise partie de Matt Garrett ce soir. Qu’est-ce qu’il cache pour l’enterrer si profond ? Si au moins je savais, j’aurais moins peur. Ou alors... je

serais effrayée et ça réglerait le problème.
Matthew tend sa main vers mon visage.

Cette fois, je le laisse faire.

– Ma première joueuse, c’était Tamani, dit-il en caressant délicatement ma joue. On n’était pas un couple mais on est restés un an ensemble. Un jour, je lui ai expliqué que ma cicatrice m’empêchait de dormir avec elle.

Une bouffée de jalousie s’empare de moi.

– Donc, à elle, tu lui as parlé.

Ses doigts s’immobilisent sur ma joue.

– Bien sûr que non ! se crispe-t-il. Pour elle comme pour les autres, la cicatrice provient d’une bagarre. Point.

Cette fille est morte. Pourquoi ça fait mal ?

– Que s’est-il passé ?

– Une nuit, elle m’a avoué avoir des sentiments pour moi.

– Normal.

Matthew fronce les sourcils.

– Nous avons rompu. Je ne veux faire souffrir personne. Tu comprends ?

– Je suis prévenue.

– Voilà. Je veux que tu t’en souviennes.

Il mériterait un oscar de la conversation

directe et franche. Quel que soit son jeu, ça fonctionne. Je ne risque pas de l'oublier.

Deux minutes plus tard, la *Maybach* s'est arrêtée dans l'allée impressionnante de l'hôtel. Les drapeaux claquent au vent sur nos têtes lorsque Akito nous ouvre la portière. Une fois debout, je réalise que tout mon corps s'est ramolli sous l'effet de l'alcool. Matt doit m'attendre pour entrer dans l'élégante porte à tambour.

– Tu veux bien me raser demain sous la douche ?

C'est une question déguisée. Il me demande si notre accord tient toujours. Du moins, je le comprends ainsi. Si je me trompe sur lui et qu'il s'avère bien être un psychopathe incapable d'aimer, je souffrirai. Si c'est le Kivu qui l'a rendu ainsi, alors il se peut qu'il y ait un peu d'espérance. Je l'accepte. Mais je ne veux pas qu'il me brise, qu'il me mente ou me manipule.

– Ne me brise pas, si je reste. S'il te plaît.

– Pourquoi je ferais ça ?

Cette fois, le hall est désert. Il y a juste une dame d'un certain âge qui fait boire son

bichon frisé. Un peu déboussolée par les verres que j'ai ingérés et la longueur de cette journée, je vais m'asseoir à côté d'elle pendant que Garrett récupère un dossier à la réception. Je ne suis pas saoule, mais agréablement pompette.

Au moins, je ne ressens plus rien.

– Alexiane... me h le-t-il.

Je le rejoins avec un léger tournis.

– Après toi, dit-il en retenant l'ascenseur. Demain, je passerai au bureau. J'ai une téléconférence importante. Vous viendrez avec moi pour votre prise de sang et on verra comment vous occuper.

Retour du businessman efficace. Je me retiens de rire parce que je commence à avoir l'habitude de ces changements de ton, entre le tutoiement et le vouvoiement. Matt Garrett compartimente tout. Y compris ses émotions, ce qui n'est pas banal.

J'entre dans la cabine et m'appuie contre la paroi de verre. Un bleu nuit constellé de petites taches colorées, éclairé par de minuscules leds blancs. Ma langue colle à mon palais :

– Hyper chic, cet ascenseur ! On dirait un aquarium plein de poissons. Regarde, je gonfle en cas de stress, fais-je en gonflant mes joues.

Matthew étouffe un petit rire. OK, je suis un peu ivre.

– Si l’ascenseur te plaît, on l’essaiera quand tu seras sobre, raille-t-il.

Après ce qu’il m’a dit, j’ai besoin de me lâcher.

– C’est maintenant que tu veux vérifier mes germes et ma saleté, Guerrier ? gloussé-je en glissant le long de la paroi. Un peu tard, non ? Son sourire s’étire en me remettant debout.

– Je crois qu’on peut renoncer au test d’alcoolémie, blague-t-il. T’es plutôt marrante, ivre.

– Mouais, maaarrante. Tu vois, c’est ça qui m’énerve : tu tiens l’alcool comme une éponge, alors que moi je fais l’étoile de mer. Pas éééééquitable.

– Il faut bien qu’il y ait un maître nageur dans l’aquarium, se moque-t-il.

– Et pourquoi ce serait toi le dévoreur des abysses ? Hein, Guerrier ?

– Parce que depuis cinq minutes, je te retiens pour t’empêcher de tomber et que mon cerveau est disponible à toutes sortes d’enchaînements.

– Tsss, tsss, tsss, impossible, je suis le poisson amoureux des bulles d’air.

Oups !

J’en ai trop dit. Mais au lieu de paniquer, il rit, alors je lui renvoie le sourire le plus énamouré que j’ai en stock.

– Arrête de me sourire comme ça, grinche-t-il.

– Pourquoi ?

– Je vais faire une crise cardiaque et tu auras ma mort sur la conscience.

Alors je fais la gueule.

– Et là, c’est mieux ?

– Pire. J’ai envie de te soumettre sur-le-champ.

Un rictus crapule se dessine sur ses lèvres.

– Tu as ta carte de donneur ?

– Mon Dieu, non, c’est horrible ! fais-je en grimaçant exagérément.

Genre *Cri* de Munch. Il se poile.

– Mais tu connais ton groupe sanguin ?

Je force mon esprit à s'éclaircir une seconde pour trouver la réponse correcte.

– Je suis O + je crois.

– Comment ça, tu crois ? Le test date de quand ?

Je n'ai aucun mal à pavoiser :

– Oh ! là, là ! tu vas être fier de moi. Je l'ai fait au lycée pour la journée du sang. Mon pire cauchemar !

– C'est vieux, râle-t-il. Et le second test, c'était quand ?

– Bah, j'en ai fait qu'un, fais-je en haussant les épaules.

Son expression se décompose comme si je lui avais annoncé que j'allais le découper en morceaux.

– Bordel de merde ! blêmit-il. Tu es en train de me dire que tu as eu des rapports avec un connard de rugbyman qui s'est envoyé toute la fac ou presque, et que tu n'as pas fait de test APRÈS ?

Comment sait-il qu'il s'est envoyé toute la fac ? Sa voix m'a clouée contre le mur, aussi sûrement que si on avait planté des clous dans mes mains. Sérieux, il fait peur à voir. Les

portes s'ouvrent, il me tire sauvagement dans le couloir.

Mais je suis trop bien pour l'engueuler. Une chance pour lui.

– T'es fâché pour de vrai ou tu joues au requin anonyme ?

J'ai le sentiment inconfortable qu'il me traîne de force à l'école. Comme Nemo.

– Bon sang de bonsoir. Sors de ton bocal, Alex ! Tu n'as aucune idée du squalo que tu as aux fesses. On a baisé sans préservatif, je te rappelle.

Oh, c'est ça... je glousse :

– Matt, je t'assure, tu te fais du mal pour rien.

– SILENCE ! aboie-t-il hors de lui. Il y a des gens qui dorment ici. On ne va pas leur gâcher leur soirée, à eux aussi, hein ?

C'est lui qui crie, pas moi.

– Putain, je suis vraiment baisé, jure-t-il dans sa barbe.

Tremblant de rage, il doit s'y prendre à plusieurs reprises avec sa clef magnétique. Je suis à deux doigts de la lui prendre pour le faire moi-même quand, enfin, la porte s'ouvre. Il me pousse jusqu'au living-room.

Limite.

Je me réfugie dans l'angle d'un canapé avec la désagréable impression que la pagaille de mon cerveau a quitté mon crâne pour mon estomac. Les baies vitrées inondent la pièce d'une vue à couper le souffle sur la ville illuminée. Aussi, je remonte mes jambes et je regarde dehors pendant qu'il retire son blouson et vient s'asseoir à côté de moi.

– Toi qui aimes l'équité, tu ne trouves pas partial de me laisser parler de mes maîtresses sans en faire autant avec ton seul amant ?

– M'en fous !

– *Ex aequo et bono*, Alex ! se fâche-t-il. C'est toi qui veux de la franchise. J'ai tout dit, y compris leurs prénoms. Maintenant, à toi ! Qu'est-ce que tu caches avec Patrick ?

– M'en fous, j't'ai dit.

– Alex, je ne peux pas rester comme ça, s'énerve-t-il en me voyant empiler les coussins entre nous. Depuis que tu m'as dit que ton blocage venait de lui, j'imagine des tas d'horreurs dans ma tête. Ça me rend fou. Quand vas-tu te décider à m'en parler ?

J'articule lentement pour être sûre de ne rien

perdre :

– Tu n’as pas de souci à te faire pour mon test, il sera négatif.

Ce qui étrangement a le don de l’énerver davantage.

– Comment le sais-tu, bordel ? redouble-t-il.

Sans un mot, il se dirige vers le bar pour nous servir un autre verre de whisky.

– Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, dis-je en le voyant revenir. Je suis déjà *bancable*. Euh... ça, c’est pour toi bien sûr... les sous tout ça... moi c’est juste *bancale*. Pas droit, tu vois.

– Bois, ça va t’aider, m’ordonne-t-il en s’agenouillant devant moi.

Il me colle le verre sur les lèvres. Je le repousse trop brusquement, le whisky déborde sur sa manche. Oh ! là, là ! il va pas apprécier.

– Je ne te mets pas d’ultimatum, moi, fais-je pour essayer de m’en sortir.

Il me fusille du regard et retrousse sa manche tachée par ma faute.

– Non, toi, tu rentres par effraction.

Impossible de livrer bataille dans mon état.

– Maintenant ! s’impatiente-t-il.

Facile à dire. J'ai l'impression que mon cœur est trop contracté pour s'ouvrir.

– Tu préfères que j'aille lui demander à lui ? me menace-t-il.

– Hé ?

Pas une once d'hésitation :

– Patrick Sullivan, né à Dublin. Avocat associé chez Curran & Connell à St Stephen Green, débite-t-il froidement. J'ai aussi son portable. On l'appelle ?

– Co... co... comment tu as fait ?

– M'en fous ! réplique-t-il sur le même ton que moi.

Ce mec m'épuise, j'abandonne.

– Une minute... Je dois mettre de l'ordre là-dedans, dis-je en portant un doigt à mon front. Alors, voilà... Quand il est arrivé dans notre faculté, Patrick était déjà une célébrité. Sportif médaillé. Un père très connu...

– Connu comment ? m'interrompt-il, analysant chaque mot.

– Son père est un membre influent des Lib-Dem⁽⁸⁾. Bref, Patrick, c'était le genre de fils à papa à qui tu fais naturellement confiance.

Je m'arrête pour trouver la suite dans ma tête.

– Qu'est-ce qui a foiré ?

– Toujours le même problème. Mon âge. Je ne faisais que flirter. Lui, c'était un homme, il avait besoin d'une relation adulte.

Il me dévisage sévèrement. Il va pas m'engueuler, si ?

– Tu l'as laissé te peloter ?

– Pas dans mon pantalon.

– Mais en haut, oui ! grogne-t-il en me jetant un regard noir.

J'en étais sûre. Pourquoi il se débrouille toujours pour m'infantiliser ? Ou alors quand il ne le fait pas, il décide sans moi. Je ne sais pas ce qui est pire.

Je continue, sinon je vais perdre le fil :

– Ça peut sembler bête, mais à cause de mes années d'avance, mes amis ont toujours été plus âgés que moi et ceux de mon âge étaient cons. Résultat, je n'ai jamais su quand et avec qui coucher.

Il me tend un verre d'eau.

– Continue, bébé !

– Patrick me plaisait beaucoup, beaucoup, tu vois. L'ennui, c'est qu'il plaisait aussi aux autres et... j'étais jalouse. Très jalouse. Alors,

je l'ai choisi. Persuadée que si je couchais, il n'irait pas voir ailleurs.

– Tu le lui as dit ?

– Tu rigoles !

– J'ai l'air ?

Matthew me regarde froidement, sans états d'âme, ou alors animé par une sorte de rage contenue. Je ne sais pas. Il me fout la frousse.

« Euh... »

– Continue !

Je sens mes pommettes rougir.

– J'avais peur qu'il me rit au nez ou qu'il me traite de gamine. Alors, j'ai joué à la grande, je lui ai demandé comme si je l'avais déjà fait. C'était la première fois que je disais le mot coucher autrement que pour dire dormir.

– Alex, je vais t'étrangler. Il a été doux au moins ?

Bizarrement, je n'ai aucun mal à dire la vérité :

– Il ne m'a pas baisée.

Je lui ai cloué le bec. Les yeux de Matt n'arrivent pas à contenir l'information, sa mâchoire s'ouvre à se décrocher et il blêmit à vue d'œil. Moi, j'entends juste les battements

de mon cœur.

– Nom de Dieu, Alex ! Tu veux dire que quand je t'ai prise sur le bureau, tu étais... *vierge* ? Et la nuit baisodrome qu'on a passée... Merde, j'étais tellement excité que...

Ses mains ramènent sa tignasse en arrière, comme s'il avait atteint les limites de la patience. Il va me virer, je le sens venir.

– Bordel, tu me rends fou, parfois !

– Fou ?

– Tu me choques. Peu de gens me choquent, tu sais.

Subitement, je me sens dans mon tort, injuste et égoïste. Pas une seconde, je n'ai pensé à lui. J'attends sa colère, ses reproches. Ils seront mérités.

– Merde, Alex, je n'en reviens pas de t'avoir fait ça si... brutalement.

– C'était bon. Qu'est-ce que ça peut faire si moi j'aime ça...

Matthew se met debout et marche dans la pièce. Il marche.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? s'énerve-t-il. Tu veux rire là ? J'ai failli t'enculer sur le canapé. Tu étais tellement excitée que j'aurais

pu tout obtenir de toi. Tu imagines le choc au réveil ? Déflorée et sodomisée la première fois.

Tout à coup, son regard me transperce. Comme s'il revenait au point de départ.

– Mais alors, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Je ne sais pas comment j'y arrive avec toute cette angoisse que j'ai dans le ventre, mais je me force à parler lentement :

– Le soir où nous avons fêté nos masters, on est allés dans une boîte de nuit branchée que tout le monde voulait essayer. Comme je ne tiens pas l'alcool, je ne vide jamais mon premier verre mais...

– Il t'a fait boire ? me coupe-t-il.

– Non. En fait, je n'ai pas ressenti l'effet tout de suite. Aussi, je n'ai pas fait attention, j'ai enchaîné les Margarita sans les compter. J'étais bien. J'avais l'impression de tout contrôler alors qu'en fait je ne contrôlais plus rien.

Son expression change dans la seconde. Il a compris.

– Ce connard t'a droguée. Speed, c'est ça ?

– Speed *et* GHB. C'est ce que l'hôpital a

révéle le lendemain.

Ses phalanges blanchissent sur ses cuisses, ses épaules tremblent sous sa chemise. Il respire lourdement. Si Patrick était devant lui, il le mettrait en pièces. J'en suis sûre. Je continue avant de me dégonfler :

– On a quitté la boîte à trois.

– Alex, non...

Le masque est tombé. La fureur que je lis sur son visage me stupéfie. C'est une haine non maquillée, aveugle, capable du pire. L'homme est dangereux, pas l'amant. Il n'avait pas menti. Je clarifie rapidement :

– Avec une autre fille qu'il disait vouloir raccompagner. Ensuite, on est arrivés chez lui et je me suis aperçue que la fille était toujours là.

– Putain ! Un plan à trois et ce crevard ne t'a rien dit.

C'est presque drôle. Je ramène les coussins en tampon avec la sensation horrible de devoir encore me protéger.

– J'ai fait l'amour avec la fille et il a filmé. J'avais tellement mal à l'estomac. J'avais soif. Ma peau brûlait. Mon cœur allait exploser. Je

ne voyais rien, mais j'entendais tout et j'avais... honte.

Je me mets à trembler comme une feuille.

– Et tu t'es entendue crier. Je comprends maintenant...

Matthew me serre fort contre lui, jusqu'à me broyer. J'enfouis ma tête dans sa poitrine à la recherche d'un remède.

Finalement, le silence est un mensonge. Il nous donne l'illusion de nous protéger mais c'est faux. C'est ce que j'explique tous les jours aux femmes victimes de violences du RESO. Pourtant, je ne me l'étais jamais appliqué.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Margo est venue me chercher. J'étais partie de la boîte sans mon sac. Quand elle l'a trouvé, elle a compris qu'un truc ne tournait pas rond. Je... j'ai... je me dégoûte tellement...

– Il ne faut pas, mon cœur. C'est le GHB qui fait ça. Pas toi.

En une phrase, cet homme repousse ma honte. Pourquoi ai-je l'impression de nouer une amitié nouvelle, aussi sûre et solide qu'une

ancienne ? Peut-on se rapprocher autant de quelqu'un en si peu de temps ?

Matthew recule juste assez pour prendre mon visage en coupe.

– J'ai besoin de savoir, mon cœur. Qu'est devenue la vidéo ?

– Margo l'a détruite après avoir cassé la figure à Patrick.

Il se met à rire.

– Jésus, je bénis cette fille.

Comment je fais pour rire aussi ?

– C'est idiot. Pourquoi j'arrive à te parler, à toi ?

Il m'embrasse du menton à mon oreille, en virant les coussins entre nous. L'un après l'autre. Ses pupilles se dilatent à chaque coussin qu'il balance. La tension sexuelle entre nous emplît toute la pièce.

– Parce que tu ne peux pas tout raconter à tes copines. La confiance sexuelle ne peut se faire qu'avec un mec. Et je veux être ce mec-là. Tu veux que je sois cet homme-là pour toi, Alex ? Quand cet homme est-il entré dans ma vie ? Je ne sais plus, mais ça me semble être une éternité. J'acquiesce en silence, pas tout à fait

sûre de ce que ça implique. Matthew est incapable d'aimer. Incapable de s'attacher à quelqu'un.

Il est juste chaud, brûlant, volcanique.

(7) Ce que le Whisky ne guérit pas ne peut être guéri.

(8) Au Royaume-Uni, les Lib-Dem désignent les membres du parti libéral démocrate.

MATT

Quelque chose de chaud et humide court sur ma poitrine et mon corps se réveille à son tour. Encore une putain de raideur matinale. Un truc dans le genre. Je grogne. La chose s'en va. Je reprends ma respiration pour me replonger dans la paresse qui s'empare de moi ce matin. La chose revient. Elle quitte mes pectoraux et descend sur mes abdominaux. Je pousse un doux gémissement.

Et tel le premier né expulsé du paradis, j'ouvre les yeux. La faible lumière qui passe à travers les stores me permet de distinguer ses formes. C'est bien, ça. Vision du paradis. Mon cœur de Noël flirte avec ma piste d'atterrissage préférée.

Tous mes sens sont en alerte.

– Matt, tu dors ? murmure-t-elle avec appréhension.

Oh, bébé... enfin !

Je m'attendais à être branlé mais ses lèvres

descendent vers le sud. Putain, je sais où elle va. L'émotion me prend à la gorge. Elle ne l'a jamais fait. Encore une première. L'instant me serre la poitrine. J'étends la main pour lui caresser la tête.

J'entends encore sa voix :

Vous n'avez jamais sucé un homme ?

Non, ça me semble trop intime.

Je manque de souffle.

– Mmm ! gémit-elle, c'est moi qui te fais... ça ?

D'après toi ?

– Tu as un tel... cœur, soupire-t-elle.

Je reste coi. Cette fille, avec son vocabulaire pour parler de sexe à sa manière bien particulière, me fait perdre les mots.

Elle s'agenouille, faisant grincer le matelas.

Je sens sa peau douce et tiède contre mes jambes poilues. Petit coup de langue sur mon gland en préambule. Mon désir m'étourdit. Nouveau coup de langue. Plus long. Je gémis, heureux.

Mon petit monstre à moi.

Elle vient juste de commencer et c'est déjà bon. Mon sang se met à bouillir, je dois faire

preuve de tout mon self-control pour ne pas lui sauter dessus et l'attacher avec les draps.

– Tu me montres comment te satisfaire ?

– Putain, Alex. Je ne vais pas pouvoir me contenir si tu continues...

Je prends mon sexe dans ma main pour le dresser vers elle. Je le décalotte. Le temps semble suspendu. C'est la pression de la vie. L'urgence intime et privée qui précède le feu sacré. Je brûle. Top feu vert. Succion.

Aaaah...

Bon Dieu, elle me cajole le gland, me purlèche le frein en douceur. Mes poumons vont exploser. *Petit démon*. Elle se met à dorloter mon membre douillet tout en longueur. Je suis totalement absorbé par la sensation. Une déesse. Une magicienne. Mes pensées sont très crues :

– Es-tu venue pour jouer à Jésus ?

Je la sens sourire.

– Jésus est mon parfum de sucette préféré.

Puuutain ! Elle veut me tuer là ?

Je suis incapable de sourire. Une colère sourde gronde dans mes veines, mes yeux pèsent du plomb, ma peau brûle. C'est tout le

paradoxe avec elle. Quand elle est délicate comme ça, je perds tout contrôle. Elle m'enveloppe de douceur. Je serre mes mâchoires. C'est lent. Très lent. Trop lent, mais je m'en tape. C'est elle et c'est délicieux. Elle tâtonne comme si elle progressait en territoire miné. Je me laisse aller. Si doux, si différent.

Je n'en peux plus.

– Pompe-moi, mon cœur.

J'ai eu beau l'adoucir, le verbe l'a fait tressaillir. Je le regrette aussitôt. À ma décharge, je n'ai jamais eu à faire preuve de réserve avec mes maîtresses. C'est l'avantage des maîtresses, on n'a pas peur de les choquer. Là, tout est incertain, je peux tout perdre ou tout trouver et c'est encore plus effrayant.

Le télescopage des deux me colle la chair de poule. Je ne sais pas où je vais avec Alex. Elle me force à voir la vie autrement, à être délicat tout en étant moi. Un désir lourd et chaud remonte le long de ma colonne vertébrale jusqu'à ma nuque et revient directement s'enrouler autour de mon nombril pour me gagner le sexe. Mes hanches s'animent avec les

mouvements de sa bouche. Je ne veux pas la bloquer. Je ne veux pas la forcer. Aucun chantage.

Je veux que ça vienne d'elle.

– C'est nul, non ? se tracasse-t-elle.

J'ai envie de rire.

– Bon Dieu, Alex, je ne suis pas fragile. Tu peux y aller.

La découverte est énorme. Elle est totalement absorbée par ce qu'elle fait et s'applique à me donner du plaisir. À moi ?

Oh bébé, je ne suis pas bon pour toi !

Je devrais l'arrêter. Ouais, je devrais. Si je faisais attention. Mais comme je suis un connard, je m'en tape. Je prends tout ce qu'elle me donne. J'en perds la respiration. La pression monte lentement, elle me fait attendre, monter, redescendre.

Allez quoi, on y va là ?

Mon cœur bat dans chaque centimètre carré de ma peau. Je serre les dents pour ne pas la supplier de m'achever. J'hésite à lui demander de me regarder, j'aimerais voir ses yeux comme ça. Suppliants, pleins de désir. Rien qu'à l'idée, un long gémissement extatique

s'échappe de mes lèvres.

– Oh, mon Dieu, j'ai fait quoi ? Tu grognes comme un ours.

Je me tais. Je sais que je suis exigeant quand je baise. Parce que l'idée d'en avoir toujours plus m'obsède. Mais là, elle est tellement innocente que c'est moi qui suis timide.

– Je ne sais pas... C'est mieux ainsi ? tâtonne-t-elle.

Elle change de rythme. Ouf. Enfin. Je meurs à petit feu.

– Tu es dedans. T'arrête pas.

Je pourrais faire l'oiseau tellement j'ai l'impression de décoller. Je me laisse submerger par la sensation. C'est merveilleux. Mes jambes se tendent, mes pieds repoussent le drap, mes cuisses frétilent. Je suis prêt à exploser.

Ma beauté. Si innocente. Si tombeuse.

– Je ne te fais pas mal, tu es sûr ? s'angoisse-t-elle.

Tant pis, l'urgence me broie le ventre.

– Putain, mets les dents ! Je ne suis pas un Magnum que tu sucés sans toucher au chocolat.

Elle stoppe pour glousser.

– Ça existe le Magnum-Jésus ?

Ça la fait rire, putain.

Moi pas du tout. Tout s'écroule dans ma tête. Elle faufile sa main plus bas, entre mes fesses, le geste est inouï. Personne ne m'a jamais touché là. Quelle cochonne ! La voilà la vraie Alex Sand. Ça me coupe le souffle. Mon sexe est gonflé au possible. Je vais jouir.

Sois élégant, Garrett !

Je devrais l'arrêter, sauf que la simple idée qu'elle déguste ma semence m'emmènerait direct au paradis. Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ? Ce n'est pourtant pas ma première pipe. Pour moi, ce petit exercice est le jazz du sexe, une sorte d'improvisation qui fait les meilleures soirées. Je me retiens de jouir, au maximum, afin d'en savourer chaque minute.

J'ouvre la bouche à regret :

– Bébé, j'adore te laisser jouer avec moi, mais si tu ne veux pas m'avalier...

– Tu vas me remplir la bouche ?

Tout à coup, je ne vois plus que ça.

Tout lâche en même temps, je baise sa bouche virginale. Je pousse à fond en la bloquant et

j'explose violemment sur ses amygdales. Puuuutainn, c'est trop bon ! C'est tellement puissant qu'un frisson de douleur crispe mon visage. Ma vue se brouille, je sens la pression sur ma peau, mon pouls battre sur ses lèvres. C'est chaud, humide. Originel. Comme son vagin. L'impression familière d'être chez moi. Je reste en elle, mes doigts tremblants dans sa chevelure, jusqu'à ce qu'elle m'avale. Puis, je me retire à regret, doucement, pour la laisser respirer.

– Alexiane....

L'instant est parfait, éternel. J'aimerais l'immortaliser. Mon cœur gonfle de gratitude et d'autre chose que je n'identifie pas. Je la soulève et la serre contre moi.

Je voudrais l'étouffer.

– Mais qu'est-ce que tu me fais ?

Cliché, connard !

Tous les hommes sortent ça à un moment où à un autre pour verrouiller leur proie. Et ça marche. Sauf que moi je ne le sors jamais, mais elle ne le sait pas. Et tout de suite après, l'appréhension me gagne comme un effet rebond. La perte de la foi est un moteur plus

puissant que la foi.

Réveille-toi, connard !

Qu'as-tu dans le dos ? Tu crois qu'elle va l'oublier ?

Elle a d'elle-même flingué notre relation. Mettez-vous à la place d'une fille à qui on dit : « Chérie, j'ai un lourd passé. Tu n'en sauras rien malgré les questions que tu es en droit de te poser. Tu es certainement en deçà de la vérité dans tout ce que tu imagines. Mais fais-moi confiance, je suis sérieux. »

Personne n'accepterait un plan pareil.

Cette situation est vouée à l'échec. Je la repousse et me dérobe frauduleusement au bord du lit, ne lui laissant voir que mon dos. Mon tatouage.

La morsure du Chat.

– J'ai été si mauvaise que ça ? s'alarme-t-elle en se trompant sur ma réaction.

Je fixe un point, droit devant moi. Elle attend que je lui dise... quoi ? Lui dire que c'est génial ? Et après ? On fait quoi, après ? Je me relève.

– Va prendre ta douche !

Sous le choc, elle remonte le drap devant elle.

L'ambiance est très bizarre. Je n'ai jamais ressenti une telle gêne face à une femme. J'attrape un bas de survêtement, un T-shirt et mes « Flyknit » préférées. J'ai brusquement besoin de courir, de sortir d'ici. D'urgence. J'étouffe.

– Tu vas où ?

Tout en m'habillant, je tourne la tête sur mon épaule pour capter sa réaction. Elle semble mal à l'aise plus qu'inquiète. Je déteste qu'elle doute d'elle. Elle est parfaite. Trop parfaite. Malgré toute cette merde, on se rapproche. Tout ça devient trop profond, dangereux. Je devrais me barrer, fuir. La laisser en plan. Je ne vais pas la faire souffrir, je vais l'anéantir.

Et le pire, c'est que je ne peux rien y faire.

Toutes les émotions sont vides de sens pour moi. Je suis incapable d'aimer. Je ne ressens rien pour les autres. Je n'ai aucune espèce de sentiment envers les autres, bon ou mauvais, et c'est très bien ainsi. Et puis elle. Bordel ! Il suffit que je la regarde pour savoir qu'elle croit en moi. Elle voit en moi ce que personne d'autre n'est capable de voir. Même pas moi.

Je doute qu'on puisse voir le même bonhomme,

chérie !

– Courir.

– Mais tu reviens ?

Je sors en claquant la porte. Crétin, mais ça soulage.

Par chance, mon running matinal dans *l'Impérial East Garden* m'aide à réduire le stress. À bien des égards, les jardins du palais sont la version japonaise du *Central Park* de New York, un moment de répit verdoyant en plein quartier d'affaires. Quatre jours que je n'avais pas couru.

Je glisse mes écouteurs dans mes oreilles, mon portable dans ma main, je sélectionne les numéros et je prends la décision.

Chacun fourbit ses armes, bébé !

Premier appel : Sully.

– Monsieur Garrett.

– Faites-moi le point, Sully !

– Jeff a récupéré les envois de mademoiselle Sand. J'ai vérifié, nous les avons tous. Que devons-nous en faire ?

– Détruisez-les !

– Rien d'autre pour l'instant, monsieur.

Je respire bruyamment, j'accélère les foulées jusqu'à ne plus rien sentir. Sinon, la douleur va me tuer.

– Sully ?

– Oui, monsieur ?

– Assurez-vous de sa sécurité. Personne ne doit lui faire de mal.

Ma demande le prend par surprise.

– Vous pensez à quelqu'un en particulier, monsieur ?

– Je pense à Luba.

Silence de plomb sur la ligne. Je n'ai pas besoin d'en dire plus.

– Entendu, monsieur. Je laisse Jeff sur place.

Deuxième appel : Jun Tamaki. Pas intérêt à dormir, ce con.

– Jun ? Garrett. Je sais, il est tôt pour toi.

– Matt ! Pas de problème, je t'ai vu au Kodò. Belle démo, rapide, dans ton style. Classe.

Allons bon ! Il était où ce con ? Je n'aime pas les faiseurs. Ce type travaille pour moi, il devrait le savoir. Un excellent hématologue même. Le meilleur.

– Je serai au bureau cet après-midi. Je veux que tu fasses un bilan complet à une jeune

femme. Toi. Personne d'autre. Tu vérifies tout : HIV, hépatite B, C ou Delta, MST, CDT, THC, MDMA et Beta hCG.

– Ben mon vieux, tu ne plaisantes pas ! C'est ta copine ?

Quand me suis-je trahi ?

– Ce ne sont pas tes affaires, Jun ! Combien de temps pour les résultats ?

La réponse me saute aux yeux : quelles sont les nanas qu'on baise sans préservatif, mec ? Et je l'ai baisée sans dès le premier soir.

Putain. Je suis aveugle ou quoi ?

– Deux heures pour la plupart avec notre installation.

– Adresse-moi les résultats directement. Compris ?

– Comme tu veux, mais j'ai besoin de renseignements.

– Que veux-tu savoir ?

– Vous envisagez une grossesse ?

– QUOI ?

Le con, j'ai failli m'étaler par terre.

– Tu n'as jamais eu assez de plaisir pour l'envisager ?

Je sens mon corps se raidir, mes poumons

brûlent. Plus de jambes.

Respire, connard !

L'important là-dedans c'est « l'envisager ». Or il n'est pas question que je la mette en cloque. J'ai déjà du mal à gérer. Si la situation se complique encore, je vais péter un câble.

– Jamais de la vie ! Tu veux que je te botte le cul ?

L'enfoiré se marre.

– Tu ne préfères pas botter le sien ?

Un mot de plus et je le vire.

– Attention à ce que tu dis, Jun !

– Eh ben, t'es sacrément à cran, mec ! Elle connaît son groupe sanguin ou il s'agit d'un premier test ?

J'enquille le chemin de terre sur la gauche, contourne un vieux saule pleureur. Un bruit d'ailes furtif me fait sursauter. Bon Dieu, je fais même peur aux canards.

– Elle est O+.

– OK, je m'en charge, Matt !

Je raccroche, fourre mon portable dans ma poche arrière et m'accroche à la rambarde du pont pour faire quelques étirements.

Qu'est-ce qui lui a pris à ce con ?

MATT

Tranquille, connard !

Tu as couru, pris une douche. Tu aimes toujours ta liberté plus que tout le reste et toi en second. Tu n'as aucune expression d'amour ou de remords. Tu es capable de détruire tout ce qui peut te faire mal. Ça devrait aller.

L'avantage avec les maîtresses, c'est qu'elles ne sont jamais là au petit-déjeuner. Je n'ai donc jamais eu à gérer une femme 24h/24. Bon Dieu, je sors de Harvard, je suis habitué à régler toutes sortes de situations difficiles. Ça ne devrait pas être compliqué à gérer, une femme, non ?

Sauf que là... le petit-déjeuner, face à face, dans la salle à manger, c'est pire encore ! À cause de la jupe imprimée évasée, un peu trop aérienne pour être sage, qu'elle porte avec un chemisier à lavallière Anne Fontaine. Un peu

trop strict pour ne pas être érotique. La tenue « Push-Pull » raffinée par excellence. Merde. Quel homme pourrait résister à pareille fourberie ? Comment s'est dépatouillé Verdi pour tomber juste ? Est-ce qu'il a l'habitude de faire ce genre d'achat ? Pendant tout le repas, j'imagine ce qu'il y a dessous.

Sage ou érotique ? Érotique ou sage ?

Coton ou dentelle ? Dentelle ou coton ?

Fais un effort, Matt !

Impossible de me concentrer sur quoi que ce soit. Quatre fois que je lis le même article sur la fusion de Microsoft et Nokia pour concurrencer Google. Pas sorcier pourtant le marché de la téléphonie mobile. Eh bien non, je n'ai rien retenu ! Justement, mon iPhone vibre sur la table.

Enfin, un peu de distraction, je décroche :

– Salut Rob !

– Salut frangin ! Barbara a décalé la réunion avec Wyeth. Ça grogne mais on aura tout le monde malgré l'heure tardive. Les mecs n'ont jamais bouclé une OPA après minuit.

Je passe outre :

– À propos, j'ai été approché par Carson hier

soir. À cause de ce maudit article, les labos spéculent à mort sur nos intentions. On sait quel est l'abruti qui a parlé au journaliste ?

– Ouais ! Sully l'a trouvé, mais j'ai préféré attendre que tu rentres.

– Qui est-ce ?

– Justin Reed. Ce nul a bêtement noté le rendez-vous dans son nuage.

– Quel abruti ! Ce type a femme et enfants, plus un crédit sur sa maison. Qu'est-ce qu'il lui a pris de tout foutre en l'air ?

– Que comptes-tu faire de lui ?

– Je le vire quand je rentre. Dans mon bureau. En attendant, isole-le.

Alex détourne vivement le regard, gênée d'entendre ma conversation.

T'as un ASA, bébé, et t'as intérêt à pas l'oublier, sinon c'est la guerre.

Involontairement, je repense à ce matin, ce réveil... Pétard, jamais guerre froide n'a été aussi chaude.

– Matt ? Tu m'écoutes ? retentit la voix dans le combiné.

– Ouais !

– Debra pense qu'il faut communiquer sur les

brevets.

– Debra est ma RP, pas une femme d'affaires. Tant qu'on n'a pas racheté les deux autres labos, on fait profil bas. Bon, on a tout vu.

– Attends, Matt. Tu es sur haut-parleur ?

– Non. Continue.

– Paul m'a dit que tu n'étais pas seul...

– Hum... Et alors ?

– Alors, tu es parti à Tokyo au lieu d'être à New York pour prendre le contrôle de Bio Wyeth Corporate, une affaire que tu chasses depuis plus d'un an. Plutôt pas ton genre, non ?

– Hum... Je serai en ligne. Tu feras ça très bien.

– Espèce de connard prétentieux, arrête de me faire mariner. Paul dit qu'il s'agit d'une avocate de vingt-deux ans avec des yeux couleur océan à te laisser sur le cul et une bouche à faire dresser un trépassé du grand voyage.

Je scrute la bouche d'Alex qui se referme sur sa cuillère de yaourt au muesli et je prends conscience que j'idolâtre cette bouche vorace, secrète, et pleine de promesses.

- Alors, tu sais à quoi on rêve en l’admirant...
 - Attends la suite, espèce de tocard, s’énerve Rob avec une pointe d’envie. Paul m’a aussi balancé qu’il avait préparé son contrat.
 - Et alors ?
 - Alors, je déteste enfoncer des portes ouvertes, mec, mais que fais-tu de ton intransgressable « No sex in job » ? On l’annule ?
- Il aimerait bien. Quant à moi, je réalise trop tard à quel point mes frères ne vont pas me lâcher. Merde.
- Depuis quand dois-je me justifier, connard ?
- Je fais signe à Alex de ne pas bouger.
- Moi aussi je t’aime, sale con ! Alors, tu es baisé ?
 - À ton avis ?
 - Bonne ?
 - Très.
 - Wow ! La quinte flush royale, alors.
 - Logarithmiquement indéfinissable.
 - Veinard ! Quand est-ce que tu nous la présentes ?
- Trop risqué.
- Hum... C’est compliqué.

– En quoi est-ce compliqué ? Elle a un mec ?
– Oh, ça suffit ! Tu es vraiment con.
Sans compter qu'ils vont la voir chez moi.
Putain, ma vie est un désastre.
– Dis à Debra de m'appeler après la conférence. À plus, Rob.

Et je raccroche avant qu'il ait le temps de protester. Je refuse de m'aventurer davantage dans cette discussion, surtout en face d'elle. Ça me déconcentre. C'est bête à dire, mais depuis que je l'ai rencontrée, mon existence n'est plus qu'un immense bug informatique qui affiche tous les messages d'erreurs en même temps. Absurde. J'ai besoin d'air. Encore.

Ça va s'arrêter, oui !

Vingt minutes plus tard, la *Maybach* emprunte les autoroutes japonaises et roule vers le Nord, *Exultate Jubilate* de Mozart et la voix sublime de Renée Fleming en sourdine. J'ouvre mon calendrier sur iCloud pour vérifier mes rendez-vous et place la main d'Alex sur ma cuisse. J'aime sentir sa chaleur.
– Matthew...

– Hum...

– Je me trompe ou tu fais face à une fuite d'informations sensibles ?

– Je ne répondrai pas à cette question.

Un sourire sournois étire ses lèvres.

– Non, ce n'est pas vrai. Je suis ton avocate à présent et je compte bien justifier mon monstrueux salaire. Cet employé n'avait pas d'ASA ?

– Je ne dors pas avec mes employés, chérie !
Un NDA suffit en général.

– Un NDA ?

– Le *Non-Disclosure Agreement* permet de gérer les informations professionnelles. L'ASA, lui, gère tout ce que je veux gérer.

– Dis-moi, est-ce que tu as déjà confondu une femme et une entreprise ? En dehors de moi, je veux dire.

– Pas de façon volontaire, non.

– Tu es un peu un connard, parfois.

– On me l'a déjà dit.

Mon regard tombe sur sa jupe et ses cuisses nues. Et un sentiment possessif violent me tiraille le ventre. Putain. Trop court.

– D'accord. Nous avons un code vestimentaire

très strict au bureau. Pas de *Casual Friday*, de jeans, ni de robes trop décontractées. Les ourlets doivent être sous le genou et pas de sacs hippies. En clair, vous devrez avoir l'air professionnel dès lundi. Compris ?

Ma victoire sur elle a raison de mon agacement mais Alex retire sa main comme si elle s'était brûlée.

– C'est quoi ton problème ? Toi non plus tu n'aimes pas perdre ?

Son visage congestionné me donne la réponse. Je suis mort de rire dans ma tête. Je me retiens devant elle pour ne pas la vexer, mais j'apprécie chaque seconde de ce jeu d'enfants.

– C'est le vœu n° 4 de votre *to-do-list* qui concerne votre garde-robe de bureau. Est-ce de cela dont il s'agit ?

– Mais enfin, s'empourpre-t-elle mal à l'aise. Je la regarde d'un air amusé, enfoncée dans son siège, mâchouillant sa lèvre inférieure, et je me rends compte que je ne sais pas à quoi elle occupe son temps libre. Je sais qu'elle court, c'est tout.

– Tu ne fais donc jamais de shopping ?

– Je n’aime pas ça, répond-elle en haussant les épaules.

J’avais commencé par des cadeaux simples ; je veux passer aux choses sérieuses. Surtout depuis que je la sais désintéressée.

– Je vais m’en occuper. Tu auras une garde-robe de base à ton arrivée.

– Merci. Et fais simple, s’il te plaît. Je te rembourserai.

– Comment ?

Nous nous regardons une minute. Moi étonné. Elle embarrassée. Comment peut-on se foutre autant du pognon ? La plupart des femmes me voient comme un sigle en haut d’une tour de verre et ça me donne envie de leur hurler dessus la criante vérité sur ce que je suis vraiment pour les choquer. Pas Alex. Depuis le début, Alex se met d’instinct à mon niveau, pas en dessous. Elle m’estime pour ce que je suis. D’égal à égal.

Je ne veux pas perdre ça.

– Non. Ce poste de dépenses est à ma charge. Je connais une acheteuse personnelle qui pourra te conseiller efficacement.

– C’est beaucoup trop, Matthew.

- Pas pour moi.
- Mais pour moi, si. C'est complètement dément et déplacé.
- Ce n'est absolument pas déplacé.
- Si ! Tu ne me connais pas assez pour ça. Une acheteuse personnelle, c'est hors de prix ! Je me débrouillerai.

Mais quelle tête de mule !

- Vous en faites trop, là ! De toute façon, c'est la règle que vous avez acceptée. Vous devez me demander tout ce dont vous aurez besoin.
- Cette règle est mauvaise.
- Au contraire, nous avons *besoin* de cette règle.
- Par curiosité, pourquoi ?

Je n'ai aucun mal à me justifier :

- Je sais ce que tu penses. Tu te dis : avec tout son argent, il m'intimide, je n'oserai jamais dire ce que je veux devant lui. En te comportant ainsi, tu me caches qui tu es et comment tu vis. Or je veux savoir à qui j'ai affaire. D'où la règle.

J'ai essayé de mettre l'accent sur mon désir de la connaître mais je réalise que j'ai échoué lorsqu'elle murmure : « J'ai besoin d'air. »

Elle aussi.

Putain, où on va là ?

Pile au moment où la séparation s'abaisse :

– Excusez-moi, monsieur Garrett. Nous sommes arrivés à l'héliport de Chiba Ken. Rémi vous attend sur la drop-zone 23, monsieur.

Elle n'attend même pas que je lui dise de sortir.

– À plus tard, Akito, dis-je d'une voix urgente. Je sors de la bagnole et la rejoins sur la plateforme en un rien de temps. Je la retourne face à moi.

– Ça suffit maintenant, Alex !

Ça passe ou ça casse.

– Tu as gagné ! J'accepte de négocier. Voilà ce qu'on va faire. Je vais payer ta garde-robe parce que je le veux. Quant à toi, tu ne garderas rien quand tu partiras si tu veux, je m'en moque. On pourra même tout donner à l'association de ton choix. C'est la meilleure offre que je peux te faire. Tu en penses quoi ? J'apprends vite à contourner les règles pour obtenir ce que je veux. Et ce que je veux, c'est voir jusqu'où je peux perturber sa conscience

sans créer d'angoisse. Pour elle, l'argent est un frein balèze. Aussi, je m'attaque à l'argent.

– On donnera les vêtements au CRI, décide-t-elle après réflexion.

– Quoi ?

– Le CRI est une association qui lutte avec les détenus pour que soit reconnue leur dignité dans les prisons, mais aussi face à la violence et la torture. Ça me semble approprié autant pour toi que pour moi.

Elle est géniale ! Elle nous offre une porte de sortie à tous les deux.

– L'affaire est faite ! dis-je en l'embrassant sur la joue.

Pourquoi ça me plaît autant qu'elle me tienne tête ? Avec elle, c'est comme faire l'amour et la guerre en même temps. On ne sait jamais si on va ressortir sur ses deux jambes. Voilà l'effet qu'elle me fait.

– Et maintenant, on va faire quoi avec ces coucous ? chipote-t-elle.

– Voler au-dessus du Fuji, bébé. Suis-moi !

Je repère facilement le Colibri rouge sur la drop-zone marquée du H. Je marche devant elle pour rejoindre l'homme en combinaison

orange.

– Salut, Rémi. Je suis Matt Garrett. Voici mon amie, Alexiane Sand. L’EC est prêt à décoller ?

– Tout est OK, monsieur Garrett. Enchanté, mademoiselle Sand.

Alex lui serre la main en rosissant. *Tout doux, Garrett !*

– Va t’installer, bébé ! Assieds-toi à l’avant à côté de moi.

Elle grimpe comme une flèche dans l’hélico en tenant les pans de sa jupe contre ses cuisses, sans que je puisse me rincer l’œil. Au moment où j’en termine avec Rémi, elle se retourne sur le marchepied et me lance abasourdie :

– Il n’y a que deux sièges dans celui-là, Guerrier.

– Ce sera bien suffisant pour nous deux. Pousse-toi.

Sauf qu’elle se fige sur le seuil de la cabine, prête à prendre le large.

– Et Rémi, alors ?

– Rémi ne vient pas avec nous.

– Euh... c’est qui le pilote ?

– Moi, dis-je en me hissant devant elle pour l’obliger à reculer.

Elle penche la tête en arrière afin de me dévisager.

– Tu sais ce que tu fais, au moins ?

Je ris qu’elle me retourne ma propre question et la repousse sur le côté en m’installant au poste de pilotage. Elle s’assied sur le siège passager et claque des doigts en l’air pour que je tourne la tête et la regarde.

– C’est quoi ton boulot pour de vrai, Guerrier ?

Là au moins, j’ai toute son attention.

– Avec mes frères, nous avons toujours voulu garder la capacité à s’émerveiller des enfants. C’est un bon moteur dans les affaires. Pendant des années, on payait un pilote dans un petit aéro-club pour nous faire rêver, le temps d’admirer la planète...

Je tente de la rassurer en accomplissant la check-list sur le *Glass Cockpit*.

– Un jour, mon frère Rob a balancé à une charmante hôtesse qu’il voulait choper, qu’on avait fait Harvard et qu’on pouvait apprendre à piloter en quelques heures. Elle nous a ri au

nez. Ç'a été le déclic. On s'y est mis tous les trois. Depuis, c'est une passion que nous partageons entre frères.

Elle me jauge en silence, pas franchement convaincue.

– Maintenant, attache ta ceinture, à moins que tu veuilles que je le fasse à ma manière...

J'ai lancé ça, provocateur. Pour voir.

– Ici ? pouffe-t-elle.

Mais elle se sangle dare-dare. Je décroche la radio :

– Tokyo-Chiba Ken. Ici Fox 848... Point d'arrêt 23. Demande mise en route pour décollage vertical. Vol sud-ouest des installations. À vous.

Je mets en marche les moteurs, les pales du rotor principal commencent à tourner. La voix grave du contrôleur aérien se fait entendre dans le casque :

– Fox 848 autorisé au décollage. Vent 070°-10kt.

Le rotor de queue place l'appareil face à la baie de Tokyo, le nez pointé vers le bas, prêt à prendre le large. J'entends la respiration d'Alex dans le casque.

– TCK. Ici Fox 848. Paré pour quitter.

– Fox 848, bien reçu. Bon vol.

Et c'est parti. Je pousse le manche en avant et j'accélère au ras de l'eau. Sur la droite de l'appareil, la ville de Tokyo. À gauche, c'est la multitude bleue, et droit devant, le Mont Fuji et son cône parfait.

J'entends dans le casque :

– Géeééénial ! Tu sens comme on est en vie, Matthew ? Tu sens ?

Ma poitrine se remplit. Quand elle est comme ça, cette femme nourrit quelque chose en moi qui dissout tout le reste. Je prends de l'altitude et stabilise au vent. Le trafic est calme, aucun obstacle. Ça me donne une idée désopilante.

– Tu veux toucher le ciel ? Prends le manche !

– Quoi ? Tu es fou, j'ai pas fait Math Sup, moi. J'étais nulle en physique, Guerrier.

– D'accord. Si tu es nulle en physique, il vaut mieux que je garde palonnier et collectif. Regarde la boule devant toi.

– Elle me donne le tournis à sauter comme ça, se plaint-elle.

Mais elle pose sa main sur le manche à balai.

– Tu vois la ligne rouge horizontale ?

Stabilise-la avec la ligne blanche de la sphère.

J'attends qu'elle y arrive pour lâcher le mien.

– Ça t'arrive de demander gentiment ? Je veux dire sans donner des ordres ?

– Pour ton information, je suis plutôt du genre à passer en force.

– C'est pas toujours désagréable, me charrie-t-elle.

Je ris. Elle aussi, soulagée de me voir reprendre les commandes. Les minutes suivantes s'égrènent dans la contemplation silencieuse du paysage. La cime du Fuji immaculée se passe facilement de commentaire.

Presque :

– Tu ne trouves pas magique toute cette masse blanche sans aucune trace de pas ? Ça me rappelle l'enfance quand on croit qu'avec l'arrivée de la neige, le monde a changé.

Elle a dit ça d'un air étrange.

– Tu skies ? je demande un peu pris de court.

– Je ne sais pas skier, se referme-t-elle.

J'entame un long débat avec moi-même et j'accepte de me dévoiler :

– Peut-être qu'après le deal, je pourrais

t'emmener skier. Qu'en dis-tu ?

– Et je serais quoi ? Une femme de plus à qui tu ne fais pas confiance ? Jusqu'à quand crois-tu que je pourrai supporter d'être avec un inconnu ?

Suis-je prêt à aborder le sujet ? Clairement non. Je remue sur mon siège, ne sachant pas si je dois être soulagé ou déçu.

Je décide d'être soulagé.

– Le *Fuji Speedway* est situé sur les premières pentes. Je dois te prévenir, piloter toute sorte d'engins est ma passion. Je conduis comme un taré. On va se poser sur leur « dropping zone ».

Un peu plus tard, je coupe les gaz sur le H du circuit et j'ouvre la porte en sortant le premier. Je profite de la mettre à l'abri pour l'attirer contre moi. Elle se blottit en passant son bras amoureusement autour de ma taille. Arrivé au comptoir de l'accueil, je sors ma licence de pilote et mon Amex :

– Bonjour. Je suis Matt Garrett. Auriez-vous un volant libre ? J'aimerais acheter une heure de roulage. Une GT si possible.

La responsable du circuit parcourt rapidement

son écran avant de lever la tête.

– Bienvenue, monsieur Garrett. Nous avons une Nissan GT à disposition. Robotisée six rapports, si ça vous convient.

– Parfait.

– Signez ici. J’avertis le stand. Dan va s’occuper de vous.

Dan est un petit homme trapu assez vif et sympathique. En revanche, je grimace en découvrant la Nissan bardée de peintures manga. Putain de tendance !

Je m’empare des combinaisons pendant qu’Alex regarde dehors :

– Tu viens ?

– Moi aussi ? se retourne-t-elle stupéfaite.

Ce week-end est vraiment surprenant quand j’y pense et... un peu flippant. Partager ça avec elle est encore plus intime que le sexe.

– Pourquoi pas ?

Deux minutes plus tard, nous sommes seuls dans le vestiaire « Homme » où je l’ai entraînée. Il fait beau. Cependant, le circuit en lui-même est presque vide pour une matinée de semaine. Seuls quelques touristes se restaurent au paddock.

– Garde uniquement tes sous-vêtements sous la combinaison et mets ces chaussures, dis-je en déposant son équipement sur le banc.

Je la reluque à l’oblique sans le faire exprès, pile au moment où elle retire son chemisier. Les bras tirés en arrière, le galbe de ses seins parfaits se trouve délicieusement projeté en avant dans un soutien-gorge baleiné qui lui descend presque jusqu’à la taille. Eh bien, le choix de Verdi est foutrement bon ! Ce n’est pas coquin, c’est scandaleux ! Mais Alex peine à faire descendre l’étoffe soyeuse qui s’accroche à sa peau, la laissant prisonnière de ses manches.

Je m’approche :

– Laisse-moi t’aider, dis-je en me plaçant derrière elle.

Je fais courir mes doigts jusqu’à ses poignets joints dans son dos et la libère à regret. Mon regard tombe dans sa corbeille, sa gorge palpite. Je laisse la bête en moi envahir mes veines et je la force à me regarder. J’accepte d’être moi-même, de lui montrer l’envie féroce que j’ai d’être en elle.

– Matthew...

Elle passe la main entre nous, me caresse, sous mon regard contrôlant. Nous admirons tous les deux les mouvements de sa main sur le renflement de mon boxer. L'excitation monte. Quelle taquine ! Elle gagne en audace chaque jour.

Elle murmure sans détourner les yeux :

– On peut le faire ici, tu crois ?

Le mobilier me sourit.

– Je suis un gentleman, Alex. Si tu me le demandes, je m'exécute.

– Tu n'es pas un gentleman.

Je retiens mes hanches, essayant d'étouffer le désir qu'elle provoque.

– Je suis quoi selon toi ?

– Un Guerrier.

– Ce n'est pas une mauvaise façon de me décrire.

Sa manière de prononcer ce surnom qu'elle m'a donné me fait frissonner, comme s'il lui appartenait. À elle et à aucune autre. Je la regarde, hypnotisé par la façon dont elle mâchouille sa lèvre quand elle n'ose pas demander quelque chose.

– Et quel rôle j'aurai à jouer ?

Elle s'accorde du temps en repartant dans sa caresse.

– Je voudrais que... que tu me fasses crier, chuchote-t-elle, les yeux rivés à mon boxer où sa main s'active à me faire vibrer.

Je hausse les sourcils même si elle ne me voit pas.

– Ici ? Porte ouverte ?

Elle acquiesce, rougissant de plus belle. Bordel ! J'ai le corps bourré d'adrénaline, là. C'est l'entre-deux fringues, l'entre-deux portes, la position acrobatique... Voilà ce qu'elle m'offre.

– Accroche-toi avec tes jambes.

Mais au moment où je la soulève sur mes hanches, je lis autre chose dans ses yeux pétillants. Un truc de dingue qui explose ma dopamine au compteur. Son excitation est purement sexuelle. Et je comprends. Un lieu public, le plaisir d'être regardée, de se mettre en danger, d'être surprise en position de faiblesse, l'interdit. Ça peut marcher. Je la plaque contre une série de casiers ouverts.

Le froissement des tôles.

– Tu n'as pas idée à quel point je suis sauvage.

In actis esto volucris. Tu sais ce que ça veut dire ? Dans l'action on doit être rapide. Je vais te prendre sans te désaper. Porte ouverte. En quelques secondes. 180 pour être exact. Tu sais compter ?

Je la repose sur un rebord, le cul dans le placard métallique. Le bruit du fer accentue l'urgence, le goût du danger. Je descends son string sur ses chevilles et je remonte la caresser.

– Tu sais que tu es déjà trempée, petite cochonne ?

– Pervers, va ! Ça te plaît.

– C'est toi qui es perverse à mouiller comme ça.

L'idée de prendre le contrôle sur son blocage m'obsède. Je claques sa joue du bout des doigts pour la désorienter. Un coup bref, sidérant.

– Les yeux sur moi !

Personne n'a jamais dû la gifler. Je claques encore.

– Tu veux quoi ?

Pas de réponse. Je claques, plus sec.

– Dis-le moi ou je l'fais pas !

Cette fois, son regard a changé. Pur désir. *Bon*

Dieu, ses yeux...

– Je veux crier ton nom tout là-haut...

De quoi me tourner la tête, me rendre ivre d'orgueil. Elle se mord la lèvre pour l'empêcher de trembler, sa bouche m'attend déjà, mais je sais à quoi elle pense.

– Tu as ma parole, Alex, lui dis-je à voix basse. Sullivan était un abruti qui n'a pas vu ce qu'il avait devant lui. Moi oui. Là, c'est rien que toi et moi. Pas de drogue, pas de film et pas de connasse.

Mon corps est douloureux. Je suis comme un animal prêt à décourager n'importe quel mâle voulant s'approcher. La surveillance des lieux met tous mes sens en éveil. Je fais rapidement tomber mon pantalon et je déroule le préservatif, juste en dessous de ses fesses. J'adore l'idée de la faire attendre et d'aller vite après. Très vite. Je la place comme je veux et je fixe les règles :

– On ne se touche pas, OK ? Juste ma queue et ma bouche.

Je fixe cette bouche pleine une dernière fois et, dans la seconde qui suit, je suis en elle à la prendre comme un possédé. Une fois dedans,

c'est facile. Je ne la touche pas, je ne fais que l'embrasser et la baiser. À foison.

Ma bouche dans son cou lui murmure des mots très crus.

– Ma queue est dure pour toi.

Je prends appui contre la tôle, le métal gondole dangereusement.

– Tout ce qu'il te reste à faire, c'est de l'accepter...

Elle la capture et coulisse autour de ma verge à la perfection. Chaque sensation est démultipliée. J'adore la voir comme ça. Libre dans sa tête.

– Putain, je pourrais te fendre en deux.

Son regard embrasé n'arrive pas à quitter le mien.

– Encore tes mots osés... encore...

Le soulagement me submerge, elle était peut-être vierge quatre jours en arrière mais elle n'a rien de prude. Elle est pleine d'audace, gourmande et insatiable, bandante, captivante. Aussi douce que sauvage. Avec toutes ces conneries qu'elle a apprises, Alex rêve en grand quand les autres se plient à la conformité et ça m'excite. Bon Dieu, elle me

rend fou.

Où étais-tu cachée, bébé ?

Les casiers pourraient bien tomber, ce n'est qu'un détail. On s'embrasse à mort, à se couper le souffle, à baver, aspirer, dérapper, sucer l'autre. Je n'ai jamais connu une pareille alchimie avec quiconque. Nos paumes agrandissent les marques sur le métal. C'est sexy, torride, inoubliable. Je ne sais pas ce qui m'a frappé, mais je ne veux plus attendre le reste de ma vie. J'entends des bruits de pas dans mon dos. On n'est pas seuls, mais ça va aller.

– Compte !

J'ignore si elle a perçu la présence de l'intrus, mais sa tête bascule en arrière dans le casier, ses yeux se révulsent, ses ongles griffent le métal. Dans une minute, elle va crier. J'accélère à mort la force des coups. C'est violent, brutal, mécanique, à la déchirer. *C'est bon putain !*

– Compte à voix haute ! Fort !

– 178, 179, 180, s'époumone-t-elle en guise de réponse.

J'entends une autre respiration siffler dans la

Elle ne s'est rendu compte de rien.

MATT

Je n'ai pas envie d'être raisonnable.

Quinze ans que je fais ce que je veux. J'ai pris l'habitude. Après notre petite séance sauvage dans ce vestiaire, je la veux dans mes cordes. Je veux la voir se révéler, se sublimer. Pour moi. Voir ce que je ressens. Pour elle.

Le hic, c'est que j'ai parfaitement compris qu'elle n'y viendra pas sans savoir *qui* je suis. Il faut de la confiance pour se faire attacher. Or elle est bien trop intelligente pour faire confiance à un inconnu.

Et alors ? Est-ce que ça va m'arrêter ? Clairement non. On ne refuse rien à un homme comme moi. J'obtiens toujours ce que je veux. Il paraît que ça se soigne mais je ne suis pas sûr de vouloir guérir. Même si Alex est ma plus belle « crise de liberté » depuis longtemps, ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer.

Je l'aurai quand, où, et comme je voudrai.

Quelques minutes après, l'objet de mon obsession est ceinturée et casquée sur le siège passager de la GT. Mais elle boude. La piste sinueuse du Fuji et sa difficulté technique toute en dénivelés tombant à pic pour me distraire.

– Conseil d'ami, n'essaie pas de me résister, Civilité. Je n'ai rien d'un grand pacifiste, je te le ferais payer.

Elle souffle et je ne me souviens déjà plus de l'origine de notre dispute.

– Tu n'es pas mon ami.

– Non ?

– Non. Dans ce petit jeu, tu as deux options. Tout ce que tu peux être, c'est soit mon amant, soit mon ennemi. En dehors du bureau, évidemment.

Elle est aussi agacée que moi.

Je passe ma main dans ma nuque pour tenter de mettre de l'ordre dans mes idées. Ah oui ! Elle ne veut pas bosser avec moi mais avec Paul. Ce qui serait plutôt une bonne idée, si ça ne me donnait pas envie de le frapper.

– Alors ? insiste-t-elle sur la défensive.

– J'ai choisi mon camp. La guerre du sexe.

Comme ça, tu auras les deux.

Elle me fait un clin d'œil satisfait.

– Moi aussi. Si je reste, c'est pour les orgasmes. Tant que je n'en sais pas plus sur toi, ça suffira. Donc on est d'accord, je travaille avec Paul et tu restes mon amant.

Bordel ! Chaque mot de sa part me fait chavirer, chaque geste me séduit, chaque regard de colère me bouleverse. On ne va pas s'en sortir. Je veux sa confiance, elle veut la mienne et personne ne veut commencer.

Le combat est ouvert, putain !

Je démarre le moteur, bien décidé à ne plus faire attention à elle. Ou plutôt à me venger de son insolence. J'espère seulement qu'elle ne va pas dégomber partout. J'arrive au premier virage à pleine vitesse, le point de freinage est sous le premier panneau, je rétrograde en seconde. Je bloque volontairement les roues et chasse au point de corde. Une longue traînée blanche s'échappe de mes pneus arrière. Un petit cri trop aigu retentit sur ma droite. Je l'ignore.

À la sortie du virage, je passe l'ondulation à gauche, la GT décolle. Ça secoue. Pas une

plainte. OK, je n'oublie pas totalement qu'elle est là. Un peu surpris, je commence même à guetter ses réactions.

– Ça roule ?

– Tu viens de faire sauter une référence culte, Guerrier.

– Laquelle ?

– Mes dents grincent plus que pour mon grand oral. C'est peu dire, j'ai dû porter des gouttières pendant trois semaines.

Je chasse la sensation de ses dents sur ma queue et je déporte à droite pour aborder la côte du sixième virage, à l'aveugle. Elle pousse un petit cri d'excitation en serrant les bords du siège entre ses mains.

– Mens-moi, Guerrier ! Dis-moi que tu peux le faire les yeux bandés.

– Et si je bandais les tiens plutôt ?

– Ce serait idiot. Je pourrais te démasquer. Tu ne veux pas d'abord attendre de voir comment se passe notre petit stratagème ?

Je ris. Mais je ne peux m'empêcher d'éprouver de la colère. Quelques courbes ultra rapides et je rétrograde pour passer la chicane du 10. La sortie du virage est

glissante, je passe en seconde pour faciliter le patinage et j’amorce la crête.

Je jette un coup d’œil rapide. Elle est verte. Tant mieux.

Au moins, elle la ramène moins.

– Ça baigne ? fais-je avec une pointe de sadisme faussement bienveillant.

– Pitié, pas ce mot, gémit-elle. On dirait que mon estomac fait la guerre à une horde de Huns.

– Les Huns ?

Elle porte la main à sa bouche. Merde, elle est vraiment mal.

– À cause de la Volga, lâche-t-elle dans un murmure rauque.

– La Volga ? Tu as des problèmes avec la géographie d’habitude ?

– Non, mais ça me fait penser au Jello Shot framboise-vodka que j’ai vomi.

Jamais vu une fille aussi perchée. L’arrière de la voiture se fait alors très léger, je dois être souple. Je passe sans problème et je reprends :

– Qu’est-ce que tu peux dire comme conneries...

– C’est fatigant d’être intelligent, Guerrier.

– Tu en avais avalé combien ?

– Un seul.

Je me poile.

– Petite nature.

Pour le dernier virage sur la butte avant la grande ligne droite, j’aborde à fond.

– Vitesse maximum. Dis aux Huns de se tenir tranquilles.

– Je ne suis pas s-sûre qu’Attila écoute une femme, riposte-t-elle. Tu savais qu’il était mort la nuit de ses noces ?

Je ricane :

– J’ai toujours dit que le mariage était une barbarie. Ce qui me donne raison : je préfère être libre qu’heureux comme un con.

– Tu n’es pas vraiment libre, tu le sais ça ? Je veux autant gagner que toi.

– Tu ferais mieux de renoncer, chérie ! Essayer d’obtenir ma confiance, c’est comme piloter un hélicoptère dans ton salon. Pas à ta portée.

De retour au stand, Alex bondit sur ses jambes en sortant de son côté sans m’attendre. Malgré son malaise et son teint verdâtre, elle est excitée comme une gamine joufflue devant un

sachet de Haribo. Effarant.

La peur la transforme, la révèle.

– Waouh ! Je déteste ça, mais j’adore le fait d’y être arrivée. Tu m’as offert un sacré shoot d’adrénaline, s’écrie-t-elle en se penchant en avant pour enlever son casque.

L’inconsciente. Elle va vomir. Je l’attire contre moi pour rejoindre le bâtiment. Je vais bien finalement. Plus que bien.

– Tes frères aussi sont fans de course automobile ?

– Mes frères pensent que je suis fou.

– Alors, tu m’emmèneras rouler avec toi après notre pacte ?

La marque d’affection que je perçois sur son visage m’oblige à stopper net.

– En amis, précise-t-elle.

À quoi elle joue, là ? Je n’ai pas envie de voir la Alex qui m’a autant bouleversé me raconter ses aventures avec d’autres hommes comme le font Kristen, Sarah et Beverly. J’en souffrirais énormément. Je tente de saisir l’étrangeté de la situation. Je souffrirais mais je ne veux pas d’attachement.

Je réfléchis à ce que je peux dire.

– Je n’ai pas le temps d’être avec une femme en dehors de mon lit, Alex. Tu le sais. Je ne t’ai pas menti. Mon travail et le sexe suffisent largement à me combler.

Son sourire s’efface.

Pas la moindre idée de quoi dire.

ALEX

Il ne me reste plus qu'à me noyer dans le travail.

Mais comment trouver le bon rapport avec son job quand on a son boss dans son lit ? Au moins ai-je réussi à limiter les dégâts en lui imposant de travailler avec Paul et non avec lui. Même si je ne suis pas naïve, la boîte lui appartient.

Un portier habillé tout en noir se précipite :

– Monsieur.

– Après vous, mademoiselle Sand, l'ignore mon amant redevenu guindé en me faisant passer devant lui.

Le message est clair : on est au bureau.

Le hall d'entrée est impressionnant, doté d'un immense mur d'eau lumineux, créant tout de suite une ambiance relaxante en profondeur. Pour moi, l'endroit est du jamais vu. J'attends un moment que Matthew récupère mon

laissez-passer à l'accueil. J'ai compté : cinq hôtes rien que pour le hall du rez-de-chaussée, toutes avec des oreillettes bluetooth haut de gamme et des tailleurs gris souris.

Seul brin d'originalité chez les souris pour ne pas disparaître sous l'uniforme, des accessoires stylés et colorés : chaussures, foulards et bijoux fantaisie étudiés. Bref, pas moi du tout. J'ai la tête qui tourne.

– Accrochez ça à votre chemisier, m'ordonne Garrett en revenant vers moi et en me délivrant le sésame plastifié.

Ce que je fais illico. Ensuite, je tire sur ma jupe pour la faire descendre le plus bas possible sur mes hanches, l'ourlet est loin d'être au genou. Pendant ce temps, l'entrepreneur s'est dirigé vers la colonne d'ascenseurs supersoniques. Je le rejoins *in extremis*. Trente étages dans une cabine de verre, bondée de costards qui tous ont essayé d'attirer son attention.

À l'ouverture des portes du dernier étage, j'attends qu'il bouge pour le suivre puisqu'il est évident que nous ne pouvons aller plus haut. Mais non. Il plaque sa main sur

l'ouverture pour retenir la fermeture automatique. Son sourire me confirme qu'il va me clouer le bec :

– Mademoiselle Sand, ronronne-t-il, quel adjectif avez-vous employé pour mes bureaux, déjà ?

– Froids ?

– C'est ça, blasonne-t-il en me faisant signe de passer devant lui.

Je sors la première et regarde autour de moi. Tout est transparent, du sol au plafond. J'ai l'impression de flotter en altitude, grisée par l'oxygène pur.

– Par ici.

Je lui emboîte le pas dans un large couloir au sol d'un blanc brillant. Mes yeux ne savent plus où se poser. Son costume trois pièces sublimement sexy ou le faste épuré des lieux ?

Lui me parle en marchant sans se retourner :

– Cet immeuble fonctionne à l'énergie solaire photovoltaïque.

Dans cet univers, la distance s'impose tout naturellement. Je me sens devenir aussi pudique que si je marchais nue devant lui. Pourtant, je suis derrière. C'est dire à quel

point il me paralyse.

– Les MHG Tower utilisent autant que possible les énergies naturelles. Nous traitons nos déchets et l'eau de pluie réutilisée représente le tiers de notre consommation.

Il se retourne pour s'assurer que j'écoute.

– C'est ce qu'on appelle des « bâtiments verts » ?

– Je préfère le terme de « bâtiment vivant », me corrige-t-il.

En même temps, mes yeux se sont posés sur un triptyque de grandes toiles abstraites recouvertes de longs traits noirs. Je me suis immobilisée devant la peinture, ce qui l'oblige à revenir sur ses pas.

– C'est très... *noir*, dis-je sans trop réfléchir.

– Comme moi, répond Garrett avec un petit rire.

Les secondes s'étirent dans la contemplation de la toile.

– Ad Reinhardt. Tu aimes ? me souffle-t-il d'une voix douce.

– Beaucoup. C'est sombre, profond et simple. On peut se voir dedans ou ne rien voir du tout, comme la surface d'un lac.

– Je suis ravi que ça te plaise *et* que tu sois là, livre-t-il en frôlant mon dos, ce qui me fait frissonner. Viens. Ma conférence va commencer.

Tout en marchant, nous atteignons une immense porte de verre coulissante dont l'ouverture ne peut se faire que de l'intérieur et derrière laquelle sont assises trois autres souris japonaises. Passé ce sas de sécurité, il se plante devant moi.

– Aviez-vous visité ce type de conception respectueuse de l'environnement avant aujourd'hui ?

– Non.

– Aviez-vous rencontré un entrepreneur ?

– Non.

Un sourire dévastateur conquiert ses lèvres.

– Alors, comment pouvez-vous sous-estimer autant l'homme que vous avez en face de vous ? Quand il s'agit de ma boîte, je suis sérieux, Alex. Je ne laisserai personne la mettre en danger. J'ai trop travaillé. Tu comprends ?

Pour dire la vérité, pas du tout. Je ne lui veux aucun mal, mais lui ne le voit pas ainsi, hélas ! Est-ce que je suis ici parce qu'il me considère

comme une menace ? M'a-t-il invitée chez lui pour mieux me surveiller ? Et pire, est-ce qu'il couche avec moi pour la même raison ? La réponse est évidente. Il ne m'a pas invitée de gaité de cœur. Une souris japonaise s'approche de nous et c'est là que je remarque que Matthew a parlé en français pour éviter que l'on soit entendus.

– Monsieur Garrett, le salue-t-elle en rosissant.

– Bonjour, Sora. Prévenez Jun que je suis arrivé.

– L'accueil s'en est chargé, monsieur, dit-elle en laissant son regard se perdre jusqu'à moi.

Ce qui ramène celui de l'entrepreneur sur moi.

– Alexiane Sand va travailler pour la société. Vous lui ferez faire un tour de la maison. Alexiane, voici Sora, mon assistante personnelle pour le bureau de Tokyo.

Je serre la main de la jeune femme, un peu intimidée.

– Où en sommes-nous, Sora ? enchaîne Matt.

– Nous avons la connexion avec New York, monsieur. Ils vous attendent.

– Faites patienter. Je m’occupe de Jun avant.
Autre chose ?

– Oui, monsieur. Mia Naruto du *Japan Times* voudrait vous voir avant votre départ. Debra pense que vous devriez lui parler.

– J’accepte. Dites-lui que je le verrai après la conférence.

Matthew ouvre la porte de son bureau et se fige.

– Alexiane, entrez.

Avant d’y pénétrer, je n’avais pas imaginé le bureau de Matt Garrett. Je pensais être impressionnée mais là, c’est peu dire. Je reste sans voix. Son bureau est lumineux, immense et, en dehors d’une table de travail moderne, d’un canapé blanc et de deux fauteuils design, il est plutôt sobre.

– Vous pouvez vous asseoir, dit-il en s’installant dans le sien.

Je n’ai pas envie de m’asseoir, j’ai envie de fouiller. Mais il n’y a rien ici qui puisse témoigner de sa vie. Ma curiosité se porte alors sur la console laquée noire placée derrière lui. Un Katana est présenté sur son support, le tranchant de la lame, fin comme un

rasoir vers le haut, avec, autour de la poignée, un cordon de soie rouge. Impressionnant. C'est bien la première fois que j'en vois un.

– N'y touchez pas, me somme-t-il en me voyant contourner le bureau.

– C'est ton Katana ?

J'ai employé le tutoiement un peu trop vite pour me donner plus d'assurance tant l'arme me déstabilise mais il ne relève pas.

– Le tout premier, grommelle-t-il en cliquant sur son clavier.

Difficile d'imaginer une arme aussi considérable entre les mains d'un enfant de quinze ans. Je réfléchis : si j'avais un fils, le laisserais-je manipuler un engin pareil ? Non. Confondant.

– Est-il normal que la lame soit sortie du fourreau ?

– La lame dans le fourreau et la *tsuka* présentée côté gauche indiquent la paix.

Je regarde la poignée, elle est placée sur la droite.

– Le Japon a-t-il de nouveau déclaré la guerre, Guerrier ? dis-je avec humour.

Quelque chose se ferme sur son visage.

– Jun est notre meilleur hématalogue, bifurque-t-il sans goûter le sel de ma réplique. Il va faire votre prise de sang.

– D'accord.

Je repars dans l'examen de la pièce. Dans un coin, un bar en bois sombre. Au fond, une porte fermée, plus loin une salle à manger.

– Vous pourrez rester dans mon bureau pendant ma conférence. Sora viendra vous chercher.

Un toc à la porte nous oblige à tourner la tête.

– Entre, Jun ! lance Garrett.

L'homme porte une blouse blanche de laboratoire sur un jean noir et une trousse en cuir brun à la main, mais a plus une tête d'acteur japonais que celle d'un docteur en biologie. Assez grand, la trentaine, des yeux noirs engageants et des pommettes saillantes. Une sorte de panthère gracieuse, pas mal du tout.

– Salut, Matt !

Matt ? À ma grande surprise, les deux hommes se congratulent par une tape dans le dos. Garrett s'écarte le premier.

– Alexiane, voici Jun Tamaki. Jun. Alexiane

Sand.

– Salut, Alexiane. Appelle-moi Jun.

– Et moi, Alex, s’il te plaît.

Garrett se retourne sur le seuil, l’air de piaffer d’impatience :

– Alexiane, lance-t-il avant de sortir. Vous avez une salle de bains derrière cette porte (il me désigne la porte du fond). Vous pouvez l’utiliser. Textez-moi si vous avez besoin de quelque chose ou demandez à Sora. Compris ? Je surprends alors l’avertissement silencieux à Jun et me demande un instant si le « compris » ne lui était pas destiné, à lui.

– Oui, monsieur.

Mon amant hoche la tête, assez satisfait de la formule, et disparaît dans le couloir tandis que Jun, imperturbable, me désigne le canapé.

– À nous, Alex. On s’installe confortablement. Trois secondes plus tard, je considère avec appréhension les tubes sur la table basse. Mon estomac commence à faire des nœuds.

– Comment as-tu trouvé Matt hier soir ?

Je me fige. Cet angle d’approche n’était pas prévu.

– Je ne vois pas de quoi tu parles...

– Au Kodò. Je t’ai vue dans la salle, affirme-t-il en plaçant un garrot autour de mon bras. Matt ne t’a rien dit ? Je suis Nawashi moi aussi.

– Oh...

– Tu es sa dernière joueuse ?

Je cligne des yeux.

– Non.

– Ah, bon ! Je vais piquer. Détends-toi.

Comme je déteste les aiguilles, je ferme les yeux et tente la conversation mondaine pour m’occuper l’esprit :

– Peu de gens l’appellent Matt. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

– Environ huit ans. Et toi ?

Je ne peux quand même pas lui répondre la vérité.

– Relâche ton poing, Alex.

Je me déteste d’être aussi froussarde, mais je ne peux pas m’empêcher de serrer les dents et de plisser mes paupières très fort.

– C’est fini, m’annonce-t-il en retirant l’aiguille. Tu es quoi alors ? Sa copine ?

– Non, je... j’ai signé un contrat de travail pour trois mois.

Tout est si tordu.

– Et il t’emmène au Kodò ? brocarde-t-il comme si ça le dérangerait.

Et si j’osais ? Après tout, Jun a l’air bien disposé. J’appuie sur le coton au pli de mon coude et je prends mon air innocent.

– Comment vous êtes-vous rencontrés tous les deux ?

Il me répond en rangeant les tubes dans sa trousse :

– Matt travaillait pour le père de ma cousine.

– Tamani ?

Son geste s’arrête net. Il me toise.

– Matt t’a parlé de Tam ?

Ça a l’air de le surprendre.

– Bien sûr, fais-je la plus assurée possible.

Un voile passe sur son visage comme s’il partait ailleurs.

– J’ai adoré cette époque où on était tous les trois, affirme-t-il en laissant dériver son regard pour chercher les images... Hélas, ça n’a pas duré.

Je ne sais plus quoi dire. Cette fille est morte jeune.

– Même si ça n’a pas duré, Matt et toi avez eu

de la chance de vivre ça.

– Moi, je dirais plutôt qu’il a eu un sacré culot, se crispe-t-il.

L’irritation dans sa voix me déplait ; je croyais qu’ils étaient amis.

– Comment ça ?

– Comment crois-tu que Matt a emprunté les dix milliards de dollars qu’il lui fallait pour acheter les titres de Toyota Motors ?

– D-DIX Mi... ? La vaaaache !

Ça m’a échappé.

– Tu comprends pourquoi il lui fallait l’aide de Tam ? Il l’a manipulée. La somme était colossale pour un stagiaire de vingt-deux ans qui n’avait jamais fait ses preuves. Sans Tam, pas de MHG.Industrie !

Son allusion malveillante me laisse perplexe.

– Qu’a-t-il fait d’autant d’argent ?

Une expression fâcheuse se dessine sur son visage.

– Matt est un cerveau brillant, surdéveloppé pour les maths. Si tu veux le comprendre, garde toujours à l’esprit qu’il pense en avance sur toi et qu’il ne ment pas. C’est là que c’est brillant. Parce que tu ne peux rien lui

reprocher.

Je souris à cet avertissement paternaliste. Il n'a pas toujours un coup d'avance et moi, j'apprécie sa franchise.

– Explique-moi comment il a fait.

– En travaillant pour mon oncle, Matt suivait de près les mouvements de la Bourse. Personne n'avait anticipé les manœuvres menées par deux concurrents pour l'acquisition de Toyota Motors.

– Sauf lui.

– Exact. Matt a contré leur stratégie en achetant discrètement toutes les actions du marché. Sauf que les deux acheteurs l'ignoraient quand ils ont emprunté pour faire une « vente à découvert⁽⁹⁾ ».

Je hausse les épaules.

– Et alors ?

– Alors, Matt avait prévu le coup. Le règlement différé de leur prêt était de trois jours. Pas un de plus. Au moment de réaliser, aucun des deux acheteurs ne pouvait prétendre prendre le contrôle. Donc, ils ne pouvaient pas revendre non plus. Sauf à perdre beaucoup d'argent.

– Mais Matt non plus...

Jun ricane.

– Tu crois ? Là aussi, Matt avait un coup d'avance. Une heure avant le délai, il a racheté au plus bas le prêt de l'intervenant n° 2 qui de toute façon allait tout perdre. Quand l'acheteur n° 1 a cherché les actions qui lui manquaient pour rembourser le sien, Matt s'est dévoilé. Le mec était ruiné. Matt a pris le contrôle et la valeur de l'action a doublé. En trois jours, il était devenu milliardaire.

– Wouah !

– Sa réputation est partie de là, conclut Jun. Une vague géante au milieu d'un océan calme. Un mec ruiné par un stagiaire de vingt-deux ans qui empoche 20 milliards de dollars de bénéf en trois jours. La presse a adoré.

Je jette un œil dehors et je laisse cette information se diffuser dans mon esprit sans trop savoir ce qu'il faut en penser.

J'ai besoin de savoir :

– Tam a dû être horriblement déçue...

– Matt compte en dollars, Alex. Pas en battements de cœur.

Je suis sûre que c'est faux.

– Tu es O+, c’est ça ?

– Oui.

Jun m’observe intensément, ce qui me gêne un peu.

– Tu as l’air d’une gentille fille, Alex. Méfie-toi. Matt est un psychopathe. Il ne ressent rien. Ni pour lui ni pour les autres. D’où sa dangerosité.

Je déglutis. Avec son regard froid, intense et son indifférence émotionnelle, Matt Garrett en a certes le profil mais il n’est pas question pour moi de lui jeter une hypothétique maladie à la figure. C’est trop facile.

Jun se lève pour prendre congé.

– Bon Alex, j’ai été ravi de faire ta connaissance, conclut-il en refermant sa trousse. J’envoie les résultats à Matt directement. Tu es d’accord ?

– Bien sûr.

Après le départ de Jun, je décide de me faire un cappuccino. Je ne peux raisonnablement pas avaler de l’alcool maintenant. Pourtant j’en aurais bien besoin. Quelque chose en moi me dit que l’accusation de Jun est fausse. Matt n’est pas insensible à tout. Il contre les

laboratoires pour permettre à des gens de mieux se soigner. Ce qui tend à prouver l'inverse. Mais il peut le faire aussi par profit bien que j'en doute. Mais qu'est-ce que j'en sais ? Je ne connais rien au monde des affaires.

Évidemment, la machine à expresso est un modèle de pointe archi-compliqué. Je bataille un peu pour trouver le mode d'emploi mais, au bout de quelques minutes, je suis récompensée par le bruit de la mousse de lait qui se déverse sur le café. Ne sachant pas quoi faire de mon temps, je m'assieds avec ma tasse devant son ordinateur et je clique sur la barre espace. La bécane me demande un code. Mon mobile au creux de la main, j'hésite une seconde seulement :

[Vous êtes en réunion. Je vous dérange ?]

[Je peux faire plusieurs choses en même temps.]

Comme faire jouir deux femmes en même temps par exemple ? Eh oui, j'écoute les ragots maintenant. J'aimerais bien savoir si c'est vrai d'ailleurs et comment c'est possible.
Stop, Alex !

[Puis-je utiliser votre ordi ? Il faut un code ;-)]

Je m'attends à un refus. Mais non.

[Comment sais-tu que le sable est doux ?

En le lisant dans les livres ?

Ou en marchant pieds nus sur la plage ?]

J'éclate de rire.

[En essayant une fois pour voir ?]

[Hâte de voir ce que tu vas en faire.

À toi l'honneur !]

Je clique à nouveau sur la barre espace et son fond d'écran apparaît sans aucun code, cette fois. Je le vois pour la première fois, le lac Kivu sombre et maléfique. C'est tellement beau. Je scrute l'écran, conquise. Puis, sans me poser de questions, je dirige la souris sur iPhoto. J'ai besoin de savoir à quoi il ressemblait quand il était paumé. Avait-il la même tête de Guerrier ou est-ce venu après ?

J'ouvre sa galerie. Et je cligne les yeux pour sortir de mon éblouissement. Il me faut quelques minutes. Il n'y a que des photos d'art en noir et blanc. Et pas n'importe quel art, le sien. Je fais défiler par curiosité, mais rapidement les images me fascinent par leur beauté. Il y en a des milliers.

Toutes plus belles les unes que les autres.

Aucune vulgarité dans ces clichés, ce sont des fragments de corps réunissant la peau du modèle et ses cordes. Un peu comme un tableau qui ne montrerait pas la totalité du paysage mais dévoilerait juste un détail.

Le détail devient alors important.

La courbe d'une hanche suggérant le départ d'un lien entre les fesses. La délicatesse d'un dos habillé de cordes. L'arrondi d'une épaule nouée d'une rose de chanvre. Une chute de reins ligotée façon serre-taille.

Aucun visage. C'est vraiment féérique, surprenant. Je me dis qu'il pourrait facilement faire une expo, un catalogue, dans la galerie de sa mère. Une évidence me frappe alors : celui qui a pris ces photos est non seulement un photographe de talent mais aussi un grand amateur du corps féminin. Pas un psychopathe insensible émotionnellement.

Deuxième évidence en rafale, il les a toutes baisées. Du coup, je ne sais plus quoi penser. Mon cœur bat à la vitesse normale. Je ne ressens rien d'autre que de la fascination. Ni jalousie. Ni envie. Ni dépendance. Ni colère. En dehors de ça, aucune photo de famille.

Étrange. Une idée a surgi dans un coin de ma tête depuis les propos de Jun. Je quitte iPhoto et repars sur Google.

Je lis :

[Le monde de la Finance en deuil

Ce week-end débute par une triste nouvelle pour le monde de la finance japonaise. La fille du puissant banquier d'affaires Akitoki Mitsui a trouvé la mort dans un tragique accident de voiture à seulement 22 ans. À l'heure actuelle, aucun détail n'a été donné sur les circonstances de l'accident qui se serait déroulé dans la nuit du 3 au 4 février. Toutefois, selon les premiers éléments de l'enquête, Tamani Mitsui, brillante étudiante à l'Université de Tokyo aurait perdu le contrôle de son véhicule à la sortie d'un virage sur la route de Kamakurayama dans la charmante région d'Enoshima. Après avoir glissé sur 200 mètres, le véhicule s'est encastré dans un arbre. D'après les forces de police, la vitesse excessive serait la cause de l'accident. Le compteur de son cabriolet Mercedes CLK était bloqué à 130 km/h. La violence du choc a été telle que le moteur aurait explosé. Des témoignages indiquent qu'elle sortait d'une soirée arrosée...]

L'alcool au volant. Un toc à la porte coupe le fil de ma lecture.

– Mademoiselle Sand ? m'interpelle Sora sur le seuil. Le président souhaite que je vous fasse visiter.

– Oui, bien sûr.

Prise en faute, je referme rapidement la fenêtre safari.

Une heure après, Sora m'a fait faire le tour des lieux afin de me donner une meilleure idée de la culture maison. Après l'avoir remerciée, je referme la porte derrière moi. Direction la salle de bains. Là aussi, je m'attends à une salle de bains de président et, comme pour le reste, je tombe de haut. C'est sobre et raffiné. Une pile de chemises neuves et quelques cravates de rechange me donnent l'impression d'être au centre de sa vie. Ce qui est ridicule, il faut bien l'admettre. J'en profite pour faire pipi et me laver les mains devant la baie vitrée surplombant les gratte-ciel de Shinjuku quand sa voix grave me fait sursauter :

– Alexiane...

– Dans la salle de bains !

Je sors le rejoindre et m'arrête net. Il m'attend, patiemment assis dans son fauteuil, mais son regard est celui d'un chef face à un subordonné.

Fixe, intense et prolongé.

– Vous avez vu mes photos ? me tance-t-il.

Déterminée à rester calme, je me tiens droite.

– Vous devriez les exposer, elles sont magnifiques.

Matthew hausse un sourcil intéressé.

– Envie d’essayer la douceur du sable, Civilité ?

Le ronronnement de sa voix fait trembler mes genoux.

– Non.

– Qu’est-ce qui vous retient ?

– Vous.

Son sourire s’étire, beau joueur.

– Pourquoi, trésor ?

– Vous l’avez dit vous-même, il faut être en confiance pour se faire attacher.

Un silence embarrassant s’installe pendant lequel il me dévore des yeux tout en mordillant sa lèvre inférieure rebondie. L’effet est immédiat, grand come-back des papillons dans mon ventre. Faut dire qu’ils n’étaient pas partis très loin.

– Arrêtez...

– Quoi donc ?

– Surtout ici.

Il fait mine de se lever. C’est plus fort que moi

: il suffit qu'il bouge, je le vois nu en train de remuer sur moi.

– *No sex in job !* m'écrié-je en reculant d'un pas.

Matt étouffe un petit rire amusé avant de se rasseoir. Sagement.

– Tu vas me pousser ton cri de guerre à chaque fois ?

– Chacun à sa place et l'agneau sera bien gardé.

Le Guerrier lève les yeux au ciel. Je devine facilement ce qu'il fait ensuite : des retours sur son historique. Quand je croise à nouveau l'intensité de son regard, j'ai la désagréable sensation d'être une vilaine petite fille qu'il s'apprête à gronder.

– Vous avez fait des recherches sur Tam. Pourquoi ?

Tout à coup, j'ai honte. Il m'a fait confiance en me laissant l'accès à son ordinateur et moi j'ai fouillé. Même s'il ne m'en fait pas reproche, j'ai le désagréable sentiment de l'avoir trahi.

– Je suis désolée, je n'aurais pas dû, dis-je les yeux baissés.

– Ne le sois pas. Je m’attendais à quelque chose de plus classique, comme mes fichiers bancaires ou mes dossiers personnels. Mais Google te correspond très bien. Je savais que tu étais curieuse.

D’étonnement, je lève la tête vers lui.

– Tu savais que j’allais fouiller ?

– Bien sûr.

– Et ça ne te gêne pas que je fouille ?

J’ai du mal à cacher mon émoi.

– Pas du tout. Tu en as besoin, c’est humain. Tu as accepté de me suivre et je n’ai rien à cacher...

Il s’interrompt et je le soupçonne de penser à la façon dont la soirée au Kodò s’est terminée. Quand il a appris pour Patrick et ma virginité juste après m’avoir montré ce qu’il aimait faire aux femmes. En tout cas, moi j’y pense.

– Je sais que tu meurs d’envie d’essayer... Je le vois.

Qu’il puisse lire en moi aussi facilement m’énerve. Psychopathe ou pas, lui, cache toutes ses émotions, pas moi. Du coup, je fais tout l’inverse :

– Essayer comme les autres ? Vous pouvez

virer cette idée de votre tête, Matt Garrett. La réponse est non !

Je sens mes joues rougir. Maintenant il va croire que je suis une sorte de snobinarde qui réclame du sur-mesure à son copain milliardaire. Mais non, le Guerrier traverse la pièce en faisant tout son possible pour ravalier son sourire.

– Vous êtes jalouse. Vous me l’aviez dit mais je ne le croyais pas. Est-ce moi qui provoque ça ? C’est moi, Alexiane ?

Mes tempes bourdonnent. Apparemment ça a l’air de lui plaire ou alors, il se régale de me voir mal. Rien qu’à l’idée de lui mentir, j’ai chaud.

À défaut de trouver mieux, je lui retourne sa question :

– Et vous ? Vous êtes jaloux ?

Matthew attend un moment, comme s’il hésitait à répondre.

– D’ordinaire, non... je ne ressens rien.

Je pourrais prendre ça de différentes manières mais je préfère m’asseoir dans le canapé et ne pas polémiquer. Il prend place à mon côté.

– Mais je connais bien la jalousie, confesse-t-

il au bout d'un instant. Il y a la bonne, qui fait plaisir, et la mauvaise, qui peut détruire. La tienne n'est pas mauvaise. Elle fait plaisir. Tu comprends ?

Dans ses yeux, cette fois, je lis autre chose.

– Vous, vous avez déjà éprouvé la mauvaise.

Il prend une seconde.

– *Une fois*, admet-il à contrecœur. Ou alors c'était... Peu importe, je me suis conduit comme une merde.

– J'ai du mal à vous croire.

– Vous avez tort. J'ai frappé la fille.

Je vais m'évanouir. Matthew a lâché ça avec un tel calme que le doute n'est pas permis ou alors il est vraiment un psychopathe ou bien, bon comédien.

– Vous voulez dire que vous lui avez mis une gifle ?

– Non.

Tire-toi, Alex !

– Vous n'êtes pas sérieux ?

– Et si j'étais sérieux, justement ?

En disant cela, il me détaille, comme s'il attendait que je l'arrête.

– C'était une petite amie ?

– La *seule* fille dont j'étais fou amoureux.

Donc, un jour, il a été capable d'aimer. C'est une bonne chose. Pour l'instant, je décide de me concentrer sur l'aspect positif de sa déclaration. Je suis avocate, il n'est pas question pour moi d'accuser qui que ce soit à la légère.

– Que s'est-il passé ?

– Elle s'en est envoyé un autre sous mes yeux alors que j'avais fait toute l'approche pour la mettre dans mon lit.

Aussi terrifiante que soit sa révélation, sa confession naturelle m'empêche de le juger. On peut tous admettre que l'erreur est humaine. Matt Garrett est toujours super beau, immense et impressionnant. Mais il est imparfait, avec ses failles et ses faiblesses. C'est juste un mec. Pas un héros. Et contre toute attente, ce mec-là pourrait facilement devenir mon mec à cause de ça. Psychopathe ou pas.

Stupéfiant.

– Elle avait quel âge ?

– Quatorze ans.

– Et vous ?

– Quinze.

L'âge du Kivu. J'ai besoin de me raccrocher à une logique.

– C'est ça qui devrait m'effrayer ?

– Non. Mais je viens peut-être de tout foutre en l'air, soupire-t-il.

Matthew doit penser que je suis complètement cinglée ou lunatique, mais il est hors de question qu'il me terrorise. Je veux le voir en entier avant de décider si, oui ou non, je dois être effrayée.

– Non, moi, je vous crois.

Respire, Alex ! Inspire, expire et recommence.

Un toc à la porte nous sort de cette situation embarrassante.

– Ne bouge pas d'ici, dit-il en se levant.

Lorsqu'il l'ouvre, un homme aux cheveux gris se tient sur le seuil sans qu'il le fasse entrer. J'entends leur échange :

– L'article du Business Week n'était rien d'autre que le débordement d'un employé qui connaît quelques problèmes familiaux, Mia.

– Alors, vous réfutez la rumeur ?

– Vous me connaissez, je ne cherche pas à être d'accord avec les autres. J'estime seulement

qu'il ne sert à rien de persister quand la situation s'aggrave. Vous pouvez me citer.

Eh oh, Jun ! Si ça, ce n'est pas de l'empathie, c'est quoi ?

(9) Ndlr :Encore un arnaque de la finance à vous coller une crise cardiaque. Pour faire court, on vend ce qu'on n'a pas encore acheté. Mais il n'y a pas de miracle, à la livraison, il faut payer. Donc on a intérêt à revendre plus cher que le prix d'achat sinon... le risque de perte est illimité.

ALEX

Ma journée est en train de mal tourner.

Depuis cinq ans, je m'occupe de femmes battues et, lui, il m'annonce en avoir frappé une. Comment réagir ? Même s'il m'est difficile d'accuser un homme qui a changé et n'est plus le même adolescent aujourd'hui, je dois bien admettre que cela jette un froid dans notre relation. D'ailleurs, nous sommes assis sur la banquette arrière de sa *Maybach* sans nous parler, sans se toucher.

Presque :

– Tu sais ce que disait John Kennedy ? dit-il en regardant dehors.

– Non.

– « Ceux qui rendent les révolutions pacifiques impossibles, rendent les révolutions violentes inévitables ». Tu crois que c'est vrai ?

Ma bouche s'assèche en comprenant qu'il

parle de moi. J'ai moi-même commis des erreurs par le passé. Est-ce que j'aimerais qu'on me les jette éternellement à la figure ?

– On peut aussi renoncer...

– Pas facile, grimace-t-il en observant ma réaction. Tu es toujours intéressée ?

– Vous avez le choix ?

– Alexiane, tu sais très bien que je ne l'ai pas. Viens !

La limousine s'étant garée devant une impressionnante tour cylindrique, il me tend sa main pour m'aider à sortir de son côté. L'ascenseur supersonique me donne le vertige. En quelques secondes, il nous déverse sur la plateforme du *SkyLounge* à 450 mètres de hauteur. Nous traversons la salle remplie de gens sans que Matthew lâche ma main. Comme si tout ce qui s'écroule autour de nous devait renaître l'instant suivant par ce simple contact.

Nous stoppons devant ce qui ressemble à un bar à sushis.

– Installez-vous là, commande-t-il en m'assignant un tabouret face à la grande baie panoramique.

Tandis qu'il se perche sur celui d'à-côté, je prends appui sur le mien pour admirer la ville à cette hauteur. Tokyo s'étale partout à nos pieds jusqu'à perte de vue. Difficile de voir les contours d'une telle mégalopole.

Une chose que j'aime avec lui, c'est la sensation que les limites disparaissent. Alors que je me demande comment le remercier d'un tel cadeau, un garçon en kimono blanc vient déposer des cartes.

– Ici, les sushis sont faits devant nous, déclare Matthew. Leur chef sushi est très méticuleux.

– J'ai très envie d'y goûter, merci.

– Vous voulez une bière ou un Gin tonic ?

– Un Gin To, s'il vous plaît !

Matthew rappelle le kimono blanc pour la commande. J'adore aussi quand il est détendu dans sa langue maternelle. C'est sensuel, comme cette paresse qu'il dégage lorsqu'il me fait l'amour au milieu de la nuit avant de se rendormir.

– Alex ?

– Euh... oui ?

Il articule d'une voix grave :

– Vous allez rentrer chez vous mais, ne vous

trompez pas. Ce n'est pas parce que vous me plaisez que ma sanction sera différente. Si vous me trahissez, je serai fidèle à ma réputation. Je vous détruirai si vite et si fort que vous ne saurez pas ce qui vous arrive.

Mon Dieu, j'en perds les mots.

Pire encore, il a dit ça sans autorité ni brusquerie, mais avec une absence d'émotion et de morale désarmante. Il n'a donc aucune limite ? Pourtant, autre chose affleure à travers sa menace. Comme s'il me prévenait de peur que je l'y contraigne. Pour son entreprise, pas pour lui.

Respire, Alex ! Souffle ! Fais le chien ! Secoue les orteils !

J'inspire lentement.

– Vous savez ce que dit ma mère ? Que je suis une enfant.

– Quel rapport ?

– Pour un enfant, moucharder est une infamie. Je ne vous trahirai pas, monsieur Garrett. Je ne ferai pas un truc pareil. Jamais. Ni à vous ni à vos employés.

Matthew me fixe sans rien dire. Il n'acquiesce pas. Il ne hoche pas la tête. Il ne proteste pas

non plus. Rien. Il ne dit rien. Rendant l'atmosphère entre nous encore plus irrespirable. Heureusement, nos deux Gin tonic arrivent à bon escient pour détendre un peu l'ambiance. Comme lui, j'avale une gorgée.

Mais son silence me prend la tête.

– J'aime les défis , les « cap ou pas cap ». Et toi ?

– Ça ne m'étonne pas, cingle Garrett, toujours de mauvais poil.

Je croise les bras sur ma poitrine.

– C'est un jeu, Guerrier. Le jeu des « J'aime ». Tu dois bien aimer des trucs ? Et ne proteste pas ! C'est toi-même qui as dit qu'on apprenait à connaître son adversaire en le regardant jouer.

Là-dessus, je décroise mes bras et croise mes jambes, ravie qu'il les regarde. Ma part féministe qui s'insurge, sûrement.

– Tu as toute mon attention. Vas-y !

Il est nul.

– Non. Là, c'est ton tour.

– J'aime *remporter* les défis, me recopie Garrett. C'est ton tour.

Ce jeu est peut-être bête s'il ne nous apprend rien, mais je veux rester concentrée. Encore un.

– J'aime prendre la vague parfaite.

Matthew écarquille les yeux et recrache son Gin To aussi sec.

– Putain, ta mère a raison, s'étouffe-t-il en s'essuyant.

Je n'essaie même pas de cacher ma joie.

– Et moi j'aime *gagner* !

C'est alors que nos assiettes arrivent avec des rouleaux de serviettes fumantes. Je déplie ma serviette de table au moment où il se ravise :

– Qu'as-tu trouvé sur Google à propos de Tam ?

– Tu n'as jamais regardé ? fais-je un peu étonnée.

– Non, répond-il lui-même surpris.

Pas d'empathie. Merde.

– Un article du *Yukan Fuji News* sur son accident. Apparemment, elle sortait d'une soirée arrosée et aurait percuté un arbre. Il y avait aussi une photo d'elle et une autre de sa Mercedes. Ça crève le cœur.

– Elle roulait vite ?

– Le moteur s’est bloqué sur 130 km/h.

Je trempe un sushi dans la sauce de soja en évitant de le regarder passer sa main sur sa nuque. J’adore ce geste qu’il a quand il cherche à remettre ses idées en place. Il faudra que je lui demande si ça marche.

– Ce n’est pas très élégant maintenant mais... devenir Nawashi, c’était l’idée de Tam. Son père en était un.

Est-ce qu’il mesure les conséquences de son aveu ? Lui qui ne se laisse influencer par personne, s’est laissé influencer par *elle*. Alors que, Jun, lui, dit que c’est Matthew qui l’a manipulée.

Une boule de colère s’empare de moi.

– Vous n’avez rien de plus intéressant à me raconter ? Montrez-moi que je peux avoir confiance en vous. Parlez-moi du Chat, du Kivu, de la vie dans les camps, de vous. Pas de vos copines ou de ce que vous *croyez* être vous.

Il sait que ça me gêne.

– Alex, ce n’est pas un monde pour toi...

Je le regarde d’un air exaspéré.

– J’ai vu pire que des mariées fouettées à leur

mariage, Guerrier.

– Je ne crois pas non, réplique-t-il catégorique.

Sans l’avoir décidé, je sais d’instinct comment m’y prendre.

– Et si je commençais moi ?

– Je vais m’en tenir là, Alexiane.

Je fais un effort pour parler d’un ton neutre, comme si son entêtement ne me gênait pas le moins du monde :

– Lors d’un stage en maison d’arrêt, il y a eu une mutinerie. C’était l’été. Ce genre d’événement n’est pas rare avec la surpopulation carcérale. Une vingtaine de détenus ont refusé de regagner leurs cellules et se sont mis à tout saccager. J’étais dans un couloir, sans téléphone. C’est la règle pour les stagiaires. Pas de clefs, pas de portable.

Matthew blêmit. Avant de s’emporter :

– Bon Dieu, Alex ! Comment fait ta mère pour supporter de voir sa fille se mettre en danger de la sorte ? Je ne veux plus que tu traînes dans des endroits pareils. Tu m’entends ?

Je respire le plus loin possible.

– En courant, un gardien m’a poussée dans

une cellule pour me mettre à l'abri. Je suis restée enfermée deux jours dans le noir avec un détenu qui s'était lacéré et pendu la veille. Quand un homme s'étrangle, il urine sur lui. L'odeur m'a dégoûtée. Je ne suis plus une petite fille, Guerrier.

Furieux, Matthew passe les mains sur son visage, plutôt secoué. Le bruit de sa respiration prend plus d'ampleur et sans même que je puisse voir ses lèvres bouger, les mots me parviennent comme un souffle rauque presque douloureux :

– J'avais quinze ans, Alex. J'étais un ado qui avait peur. Moi aussi l'odeur m'a dégoûté, mais je... j'ai juste essayé de... de rester vivant.

J'ai envie de le prendre dans mes bras. Tellement soulagée qu'il exprime enfin ses émotions. Même si je n'apprends rien de plus, c'est énorme pour lui. Quel enchaînement tragique a pu envoyer cet homme au Kivu ? La jalousie ne suffit pas, un acte aussi grave que frapper une femme ne suffit pas. Quoi, alors ?

Le kimono blanc revient débarrasser nos

sushis et déposer un assortiment de poisson cru entre nous. Matthew scrute mon assiette à peine entamée d'un air contrarié. Il s'en veut d'avoir parlé. Signe de faiblesse pour lui, plus que de confiance. Il a beau acheter des entreprises, il ne voit pas le positif dans la confiance. Que le négatif. Dans ce cas, comment gagner la sienne ? Face à lui, je me fais l'effet d'approcher un animal sauvage qui peut s'envoler à tout moment. Quand va-t-il le redevenir ?

Il s'empare de mes baguettes :

– Laisse-moi te nourrir.

– Je n'ai pas faim.

Il ne m'écoute pas.

– Ouvre la bouche.

D'un geste plein d'adresse, il saisit une petite lanière de daurade et la plonge dans la sauce mais je secoue la tête.

– D'accord. On joue ! Je commence. J'aime te remplir la bouche.

Je fais un effort et ouvre la bouche pour lui faire plaisir.

– J'aime boire un coca zéro frais dans un bain bouillant, lui-dis-je tout en happant le

morceau de daurade.

– Aaah... je ne supporte pas les bains bouillants, grimace-t-il de dégoût.

Mais je suis incapable de dire quel genre de désir brille derrière ses iris violets. Sinon que je me sens devenir écarlate de la tête aux pieds. Et subitement, je l’entends jurer : « Et merde... ». Puis je comprends en le voyant dégainer son portable de sa poche et balayer l’écran.

– Excuse-moi, bébé, c’est le bureau, dit-il en le portant à l’oreille. Alors Jun, ça donne quoi ?... D’accord... (Son visage se décompose.)
QUOI ?

Brusquement, ses yeux paniqués ont l’air de chercher sur les murs de la pièce la sortie de secours. Que se passe-t-il encore ?

– OK. C’était une erreur... Bien sûr, marmonne-t-il... Tu es sûr de toi ?... Bon Dieu !... Je m’en occupe.

Quelle erreur ?

– Envoie tes résultats à Phil. Tout. Je veux un deuxième avis. Compris ?

Qui a fait une erreur ? Lui ? Moi ? Que lui a appris Jun ? D’un coup, la foudre pourrait

tomber, j'en aurais rien à faire.

– La note, s'il vous plaît, tonne-t-il vers le serveur en raccrochant.

Même pas capable de me regarder en face. Les hommes, franchement, ça me déroute. Mon imagination assemble les morceaux comme elle peut. Pitié, pas ça... c'est au-delà des larmes. Je ne fais jamais de retour en arrière. Ma naissance sans père, je ne m'en plains pas. Ma jumelle sacrifiée, j'assume. Mais l'histoire ne doit pas se reproduire. Jamais.

Je tente une dernière fois :

– Que se passe-t-il, Matthew ?

– Pas maintenant, putain ! jure-t-il au comble de l'indigestion.

Chez lui aussi, la nouvelle a du mal à passer. Puis il se ravise en voyant ma tête et pose sa main sur mon avant-bras. Blessée de m'être fait repousser, je m'écarte d'un geste vif en hurlant presque :

– Ah, non ! Avale de travers si tu veux, mais sans moi !

Voilà, c'est dit, je déteste le rejet.

Comment puis-je expliquer ce que je ressens ? Je veux être seule. Quelque part, j'ai toujours

su que je finirais seule et vieille fille avec un chat miteux et acariâtre. C'est ça qui m'attend. Je profite qu'il soit sous le choc pour descendre de ce maudit tabouret avant que mes jambes flanchent.

Tête haute, je passe devant lui et son air médusé.

– Où vas-tu ?

– Retrouver mon chat.

Le Guerrier a l'air aussi halluciné que moi. Normal, pourquoi sauterait-il de joie, hein ? Sans aller jusque-là, il pourrait se sentir plus concerné, non ? Au lieu de ça, je suis devenue une « erreur ». Avant, je n'étais « rien ». On progresse vachement.

Arrivée devant l'ascenseur, je presse le bouton d'appel et je m'engouffre dans la première cabine disponible. Je descends les 450 mètres dans un état de choc absolu jusqu'à ce que les portes s'ouvrent à nouveau sur le hall d'entrée. Les gens sortent devant moi dans un atroce brouhaha de vie normale. Comment est-ce possible ? Le monde aurait dû s'arrêter de tourner. Oh non...

Droit devant, Akito se dresse tel une herse à

clous.

– Madame, monsieur Garrett souhaite que vous l’attendiez dans la limousine.

Je réponds aussi sec :

– Eh bien, le lion devra utiliser sa main droite. Akito me regarde comme si je venais de lui lancer une portée de bébés chauves-souris rouges au visage. Quand on sait que la chauve-souris rouge est particulièrement bénéfique au Japon et que cette couleur a le pouvoir d’éloigner le démon, c’est dire le choc de ce pauvre Akito. Je fonce sur le parvis pour héler un taxi, le bras en l’air, mais l’armoire à glace me suit comme mon ombre. Tout penaud. Je fais si peur que ça ?

– Madame, je vais avoir des ennuis...

– Je suis d’accord ! Avec Garrett, on n’a QUE des ennuis.

Son regard blêmissant de Japonais mal à l’aise passe alors par-dessus mon épaule...

– Dans la voiture, Alex. TOUT DE SUITE !

Je bondis en l’air. C’est une manie ! Regard noir donnant l’image de la ruine, de la destruction, du chaos. Inutile de discuter. Je déglutis. Deux fois.

Et meeeeerde...

Guère plus tard, la *Maybach* nous emporte vers l'aéroport. Mon amant, toujours en état de choc, a remonté la séparation, mais ne pipe mot. Et pour une fois qu'on en aurait bien besoin, nous n'avons droit à aucune ambiance musicale relaxante.

Après un moment, je n'y tiens plus :

– OK, je vais faire une IVG. Mais de là à dire que c'était une « erreur », dis-je en crochétant le mot sciemment en l'air, je trouve ça abusif et inéquitable.

– *Quoi ?* éructe-t-il en retrouvant d'un coup sa voix.

Matthew fait tout à coup une tête encore plus dingue. Ce type est juste bon à interner.

– Bon Dieu, Alex ! J'ai envie de t'étrangler.

Je le fixe, déroutée.

– Tu ne veux pas que je fasse une IVG ?

Il écarquille les yeux.

– Ton test est *négatif*, espèce de sotte. Tous tes tests sont négatifs.

Sous le choc, je suis incapable de réagir. La parano me guette mais pour moi sa réaction

n'a pas de sens. Un long silence s'ensuit. Le pire silence depuis la Création.

– Alors c'était quoi l'erreur ?

– Tu n'es pas du groupe O, marmonne-t-il l'air profondément abattu. Il y a eu une erreur de groupage lors de ton premier test.

Et c'est pour cette raison qu'il fait cette tête ?

– Bon, alors je suis quoi ? je demande par politesse. A, B ou AB ?

Il jure, exaspéré.

– Je suis fatigué, putain...

Je pars à la pêche :

– Tu es encore contrarié par cet employé ?

– *Voilà*, répond-il vaguement soulagé comme si je lui avais soufflé son texte.

Un moment plus tard, Raphaël nous attend au pied de la passerelle. Je gravis les marches derrière lui et je pénètre dans la cabine en reconnaissant l'odeur familière du cuir et de la cire naturelle légèrement citronnée.

– Assieds-toi, Alex.

Pendant tout le décollage, Matthew, confortablement sanglé dans son fauteuil, m'observe d'un œil curieux, comme s'il ne m'avait jamais vue avant. Étrange. Qu'est-ce

qu'il mijote ? Est-ce que je dois me méfier ? M'inquiéter ? Je déteste quand son regard ne dit rien. C'est-à-dire 90 % du temps.

Qu'est-ce qu'il m'énerve !

– Bienvenue, monsieur Garrett, susurre la voix suave de Marion. Raphaël prévoit une arrivée à 23 h 30, heure locale. Nous avons obtenu les droits de survol pour la Sibérie au-dessus de Novosibirsk.

Qu'est-ce qu'on s'en fout de Novosibirsk !

– Merci, Marion. Apportez-nous deux cafés.

Le tailleur noir s'éclipse au moment où je me pose la question qui tue : combien a-t-elle vu de femmes monter dans cet avion ? Peut-être est-ce la raison de son indifférence à mon égard ? Elle ne s'adresse jamais à moi.

– Avec votre café, dit-il en reposant un verre d'eau citronnée devant moi.

Ne sachant trop quoi penser de ses preuves d'attention, je lui offre un sourire pour ne pas paraître ingrate. Puis je me repasse ce week-end dans ma tête. C'était si intense...

– À quoi pensez-vous ?

– Je me demandais ce que j'allais ressentir en me réveillant dans mon lit.

Oups ! Je réalise trop tard que je viens de parler comme une fille désespérée qui s'interroge sur ce qui va arriver quand son amant rentre chez lui. Va-t-il me rappeler ? Vais-je lui manquer ? Pathétique.

– Mais j'ai des milliers de choses à faire, je m'empresse d'ajouter pour le dissuader de penser qu'il a à ce point marqué ma vie.

– Quoi par exemple ?

Matthew a dit ça trop fort, trahissant son intérêt. Lui qui ne ressent rien pour personne, je suis flattée. Mais peut-être que je me trompe...

– Tout d'abord, je vais devoir annoncer mon départ à plusieurs personnes.

– Peut-être devrais-je appeler votre mère ?

– Non, vraiment pas. Ce serait suspect. Aucun patron ne ferait ça.

Il hoche la tête pour en convenir.

– Parlez-moi d'elle. Elle a l'air de beaucoup compter pour vous.

Je pourrais ronronner tellement le voir s'intéresser à moi m'est agréable. Son côté « humain » qui ressort parfois me rassure.

– Eh bien, ma mère adore les maisons ! Je

crois qu'elle tient ça de famille. Pour elle, elles ont toutes une âme et une histoire. Parfois, je lui dis qu'elle est encore une demoiselle car elle n'a jamais été mariée. Sans être agélaste, ce n'est pas une femme très enjouée. Et comme mère, je dirais qu'elle est parfaite.

Stop, Alex ! La sienne l'a abandonné.

Mais il se moque, plus détendu :

– Agélaste ? Vous « hackez » aussi le dictionnaire ?

Je me tais, un poil vexée. Ce mot, c'est ma mère qui l'emploie quand nous jouons au Scrabble, mais ça ne le regarde pas.

– Comment une belle femme comme elle ne s'est-elle jamais mariée ?

J'avale une gorgée d'eau citronnée pour prendre le temps de réfléchir. J'hésite à inventer quelque chose d'impersonnel pour protéger ma mère mais notre pacte repose sur la sincérité alors...

– Un jour, elle m'a dit qu'elle pensait sans cesse au phénomène de la passion. Je crois qu'avec mon père elle a vécu une véritable passion qui a tout emporté. Le genre d'amour

qu'on a du mal à oublier. Seulement, elle y a perdu sa famille et tout ce qui était sa vie d'avant. L'amour comme ça, ça fait peur.

Nous nous dévisageons sans rien dire.

– Et vous ? dis-je en prenant mon courage à deux mains.

– Quoi moi ?

– Parlez-moi de votre mère. C'est équitable.

Je n'ignore pas le sujet sensible mais l'éviter me paraît une insulte.

– Alexiane.... S'il y a *une* personne dans le monde dont je ne tiens pas à parler, c'est ma mère.

La pudeur me fait garder le silence.

– N'est-ce pas étrange ? reprend-il au bout d'un instant. Entre toi et moi, j'ai parfois l'impression qu'il y a comme un effet de vague dans tout ce que nous faisons. Ce que tu as appris me touche. Ce que j'ai vécu te touche... Si on considère les choses sous cet angle, notre rencontre semblait évidente.

Je ris :

– C'est vous la *Déferlante*, monsieur Garrett, pas moi.

– Et si tu étais la mienne ?

J'en reste coite, ne sachant trop comment interpréter sa question. D'autant que son expression grave ne trahit rien. Il pourrait tout aussi bien être sérieux que froid.

– Je serais plutôt une vaguelette, alors, dis-je, choisissant l'ironie.

Je le regarde du coin de l'œil, perdu dans ses pensées, et j'ai subitement besoin de savoir ce qui a changé entre nous.

– Vous pensez toujours la même chose de moi ?

– Et vous ? me retourne-t-il froidement.

Je sens mon dos se cambrer en comprenant à quoi il fait référence. Tout ce que j'ai appris sur lui durant ce week-end ne m'a rien appris de son passé. Rien.

C'est alors qu'il reprend la parole :

– Vous savez, Alexiane, les vagues ne se brisent pas entre elles. Elles se frôlent et s'accompagnent. Nous ne sommes pas obligés de nous faire du mal.

La menace affleure à peine voilée. Je revois la « Marine bleue » qu'a ma mère dans son bureau. Les gerbes d'eau sur les rochers.

– Seuls les rochers les brisent, dis-je sans trop

réfléchir.

– Et la vie est pleine d'écueils, acquiesce-t-il tristement.

Cette fois, son expression est plus accablée que menaçante, comme s'il était fatigué ou qu'il ne restait plus d'espoir nulle part. Je me demande ce qui restera de notre intimité si singulière après notre séparation. Puisqu'il m'a clairement dit que l'amitié entre nous était impossible. Est-ce si facile pour lui de refermer une porte et de tout oublier ? Peut-être a-t-il raison quand il parle d'effet de vague.

J'ai tellement appris sur lui qu'il m'est devenu familier. Ce qu'il a vécu me touche plus que tout le reste. Moi aussi, j'ai raison en parlant de vaguelette. Dans ma tête, les pièces du puzzle se mettent en place doucement. Ma vague à moi monte en pente douce. Mais elle monte.

S'en rend-il compte ?

MATT

*« Le loup qui ne montre jamais son sang,
par l'autre loup sera laissé vivant. »*

C'est ce que m'a dit Verdi lorsque je l'ai embauché. Pas question d'y déroger à moins de prendre le risque qu'il me fasse lui-même la peau. Je tourne les pages de mon agenda sans les voir. Depuis que j'ai monté ma boîte, je n'ai jamais manqué une journée de travail, à moins d'être à l'article de la mort. Donc, quand j'envisage de bouleverser encore mes rendez-vous, c'est mauvais signe. J'hésite.

La ferme, Garrett, va bosser !

Il n'y a pas que mademoiselle Sand sur Terre, d'autres personnes toutes aussi importantes dépendent de moi. Sauf que depuis l'appel de Jun, tout s'écroule dans ma tête.

Je me repasse notre conversation :

- Matt ? J'ai les résultats de ta copine.
- Alors Jun, ça donne quoi ?

- Tous ses tests sont négatifs.
- D'accord.
- Toutefois nous avons rencontré un problème de groupage. En fait, c'est assez intéressant, elle ne fait pas partie du système ABO.

Je prends un coup au cœur. Il s'arrête, et juste après, c'est la cavalcade sous mes pectoraux. Les bombes pourraient tomber, je ne les entendrai pas.

- QUOI ?
- Tu ne connais pas ? Son sang est appelé « Bombay⁽¹⁰⁾ ».

Si je connais ? J'en suis un, putain !

- Rarissime, fait-il tout excité. Grand max, sept mille individus sur la planète.

Mon jet est plein de poches de sang congelées qui me suivent partout, au cas où. Aucune banque du sang n'a de réserve de « Bombay ». Trop rare.

- En langage « corpo », on parle du « Cinquième groupe ».

C'est pas vrai, je vais finir par y laisser ma peau !

– Je sais, ça surprend toujours, concède Jun. Le principal inconvénient de ce groupe est qu’il interdit *toute* transfusion sanguine en dehors de son isotrope particulier. Sinon, c’est mortel...

Je la maudis de me faire ça au moment où je la laisse rentrer chez elle. J’aimerais pouvoir tout lui balancer et lui dire à quel point elle complique mon existence. Merde, pourquoi elle me fait ça ?

– Chez les laboratoires traditionnels, l’erreur est fréquente, maintient Jun. Les « Bombay » sont souvent pris pour des groupes O car ils n’ont ni antigène A ni antigène B. Tout comme le groupe O.

Qu’est-ce que ça peut bien me faire les antigènes ? Franchement !

– OK. C’était une erreur.

Je n’écoute plus l’autre abruti. Marre de cette fille, elle me brûle le cerveau avec ses conneries de diablesse qui n’a peur de rien sauf de moi et son babillage enfantin. Une fois dedans, plus on se débat plus on s’emmêle. Et là... C’est l’enlèvement.

– Matt, tu lui as peut-être sauvé la vie. Elle

aurait pu être victime d'un accident transfusionnel...

– Bien sûr.

– Ou avoir un accident de voiture...

Elle n'a pas intérêt à me faire un coup pareil. Je la maudis rien qu'à l'idée. Je vais la tuer, putain ! Je jure de la tuer à petit feu si elle me fait ça. Oh oui, j'adore l'idée ! Elle me rend dingue. Nous deux, c'est juste deux volcans réunis par un putain de mouvement tectonique. Une relation toxique, destructrice. Quel scénario pourri ! On va exploser. Quand ? Je sais pas. Où ? Non plus. Mais je le sens.

Comme lorsqu'on pressent qu'un accident va arriver. On sait, c'est tout. Et le pire c'est que je ne pourrai rien y faire. Rien.

Je n'aime pas ça du tout.

– Tu es sûr de toi ?

– Mon vieux, tu es en train de me dire que tu ne crois pas à nos installations ? Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. Tu as payé ce matériel. Avec la technologie de pointe de nos laboratoires, il n'y a aucun doute.

– Bon Dieu.

J'ai envie de tout casser autour de moi.

– Tu exagères, Matt. Les sujets « Bombay » ont une vie tout à fait normale. Elle va se marier et avoir des enfants, comme tout le monde...

Mais de quoi il parle ? En un instant, elle vient de flinguer ma semaine de boulot. Comment vais-je pouvoir travailler tranquille avec un truc pareil dans le crâne ?

– Dans un premier temps, tu dois rapidement l’inscrire à un programme d’auto-transfusion. Sinon, au moindre bobo elle risque d’y laisser sa peau.

L’info me met K.-O.

– Je m’en occupe.

OK, elle m’a eu. Encore. Mais putain, ça va se payer. Cher. C’est pour ça que ça marche si bien entre nous au lit. Nos deux caractères réunis font des étincelles, mettent le feu aux poudres mais ce n’est pas le moment d’être nostalgique.

Je grogne :

– Envoie tes résultats à Phil. Je veux un deuxième avis. Compris ?

– Comme tu veux. Mais pour moi, il n’y a pas d’erreur possible. Elle est « Bombay » rhésus

+, Phil te le confirmera.

Jamais vu un scénario pareil. C'est la merde. Même dans mes stratégies les plus folles, je n'aurais jamais pensé à ça. Est-ce qu'au moins elle est consciente de tout ce qui se passe dans ma tête ?

Oui, bon, j'ai du mal, là.

Atterrissage impeccable, Chuck roule sur la piste. Je dois être discipliné et m'interdire d'y penser. Ouais, j'ai assuré la sécurité d'Alex. Je ne devrais pas être nerveux. Pour ça, c'est OK. Alors pourquoi je le suis ?

– Je vais vous appeler un taxi, Alexiane, fais-je le plus naturel possible.

– Inutile. Mes copines ont garé ma voiture au parking de l'aéroport.

Je me fige. *Pas bon ça.*

– Comment ont-elles su notre heure d'arrivée ?

– J'ai envoyé un texto à Margo.

Comment ai-je fait pour rater ce texto ? Sa présence altère mon jugement. Tout ce que j'arrive à faire, à force de ne pas choisir entre entreprendre une relation ou renoncer à elle, c'est les deux en même temps. Par vagues

successives. Tu parles d'une *Déferlante*. Je me virerais moi-même avec un résultat pareil.

Je note mentalement d'appeler Sully pour lui demander de bidouiller une panne de sa bagnole à distance. Ça doit bien être possible avec l'électronique actuelle. Elle sait conduire au moins ? Et si je lui faisais retirer son permis ? Là, sur le champ. Cette histoire d'accident de voiture me tracasse. Je déboucle ma ceinture, pas fier de moi de lui cacher la vérité, mais je n'ai pas le choix. Verdi a été catégorique : « Personne ne doit savoir que votre sang est rare. C'est une faiblesse qui peut donner des idées ».

La passerelle abaissée, Marion nous laisse passer :

– Je prépare votre menu habituel, monsieur ? Bavette Black Angus grillée au poivre et baguette française ?

Sa voix mielleuse m'horripile. *Du balai !*

– C'est ça, préparez, préparez, Marion !

Je fais signe à Alex d'avancer. *Bon, on y va, là ?*

– Oh, mais non ! Vous n'avez pas besoin de me raccompagner, se préoccupe-t-elle.

Qu'elle est naïve ! Si je veux filer le numéro de ta plaque d'immatriculation à Sully pour te mettre à pied dès ce soir, si, bébé.

Bon, j'avoue, j'ai aussi besoin de me rassurer. J'espère au moins qu'elle a un Tank. Un blindé, ce serait bien. Ou un truc préparé pour les rallyes avec des tubes partout. En cage, elle serait pas mal. Ouais. L'idée m'excite, en plus. Si je n'avais pas peur de passer pour un fou, j'en ferais bien livrer un chez elle dès demain. Un Hummer blindé. Dix tonnes indestructibles.

– Raphaël doit obtenir une route ATS. J'ai tout mon temps.

Elle enfle le pull qu'elle m'a piqué et se blottit sous mon bras dans les couloirs climatisés pour rejoindre le hall des arrivées. Même si elle ne se plaint pas, je sais qu'elle est crevée parce que, mentalement, j'ai fait le compte du nombre d'heures de sommeil que je lui ai laissées. Encore un signe de mon obsession : la regarder vivre est devenu un réflexe. Lui sauter dessus est le second. La seule chose qui me fait rester au lit, c'est elle. Et on ne peut pas dire qu'il s'agisse de repos.

Les jours sans stress me semblent tellement tellement loin...

Je fronce les sourcils.

– Vous avez votre ticket de parking ?

– Margo a scanné mon ticket sur Passbook.

Pas une âme qui vive à la borne du parcètre.

– Donnez, dis-je en sortant mon portefeuille.

– Mais non, pourquoi ? Vous avez tout réglé pendant ce voyage, je peux au moins payer mon parking, proteste-t-elle.

Jamais elle renonce ?

– Tu sais que je rêve de glisser mon Amex dans cette fente, bébé, dis-je en la prenant par la taille *et* en mordillant son oreille.

Étrange petite victoire : je fais ce que je veux d'elle quand je m'attaque à ses oreilles. Elle présente son portable au scanner : 9,50 €. C'est tout ?

Je ne résiste pas :

– Tu as quoi comme bagnole, Civilité ?

– Comment ? Quantico n'a pas téléphoné à mon garagiste ? dit-elle joueuse, en me tapant sur le bras.

Je repousse mon envie de la provoquer.

L'heure est tardive, j'attrape son bagage et la

laisse nous diriger vers la sortie. Contre toute attente, elle file droit vers l'extérieur. Qu'est-ce que... ?

– Il n'y avait plus de places dans les parkings de confort ?

– Je n'y vais jamais, réplique-t-elle toute guillerette en haussant les épaules.

Putain, elle va se faire violer.

Si c'est pas en prison, ce sera sur un parking.

Mais à quoi pense sa mère, bon Dieu ? Je lui jette un regard courroucé. Mais elle s'en fout.

Elle file comme une flèche dans la nuit sans regarder autour d'elle. Sérieusement ? Un serial killer pourrait lui tomber dessus, elle ne verrait rien venir. P5, P10, on dépasse tous les parkings de proximité. *Et meeeeerde...*

– Pourquoi te gares-tu si loin ?

– Plus loin égale moins cher, Guerrier, rigole-t-elle.

– Quoi ?

Ça la fait rire. Non mais, elle va se réveiller, là ?

– Mais à quoi penses-tu, bon Dieu !

– À mon budget, balance-t-elle pleine de malice.

– Très bien. Dans ce cas, je vais te faire établir une carte.

D'où ça sort cette connerie, Garrett ?

Le contrecoup, sans doute. Ou ma culpabilité. Elle stoppe net, aussi blême que si j'avais écrasé un chiot sous ses yeux.

– Comment ? explose-t-elle.

Oh, bordel, elle a compris tout de travers ! Elle croit que je veux l'acheter. Pas bon du tout, ça. Tout part en couille dans ma tête. *Détends-toi, Garrett.* Elle ne va pas te passer au lance-flammes. Ce ne sont que des yeux. Respire.

– Je ne sais pas ce qui me retient de te gifler, Garrett.

Une vague de bien-être m'envahit soudain. Chaque fois qu'elle m'engueule, je suis « Garrett ». Chaque fois qu'elle me défie, je suis « Guerrier » et pour tout le reste, je suis « Matthew ». Et je ne sais pas pourquoi, mais j'adore quand elle me hurle dessus. Ça m'excite. Je bloque ses bras pour éviter qu'elle m'en colle une, tout de même. Je n'ai aucune idée de la façon dont je réagis si elle le faisait.

– Moi aussi je suis ravi de savoir que tu es non-violente, mon cœur. Je double chaque dollar dépensé pour ta sécurité et je les verse au CRI. Qu'en dis-tu ?

Allez, dis oui, chérie ! Raté. Elle me regarde, façon guêpe verte dans un cadre cosy, prête à planter son dard.

– Je ne joue plus, Garrett, déclare-t-elle en vibrant littéralement de rage.

Merde. La plupart des femmes tueraient pour mon Amex. Pas elle. Comment lui dire qu'elle est encore plus belle ? Elle dégage un truc... mais ses yeux... Bordel, la tempête n'est pas loin.

Oh non, fais pas ça, bébé ! Doucement...

Je t'en prie, ne me provoque pas. Elle n'a aucune chance, sinon.

– Bébé...

– Cliché ! rugit-elle, les poings sur les hanches. Bébé, c'est cliché !

La situation est au bord de basculer dans l'horreur. Elle part d'un rire dément avec un regard de fou en voyant mon incompréhension.

Cette voix... je la reçois en pleine figure :

– Écoutez-moi bien, Matt-Garrett-tout-puissant, je ne veux pas de votre carte. Vous allez me payer un salaire pour un travail que je vais faire de mon mieux. Je n'ai aucune envie d'être une femme entretenue et encore moins votre *subordonnée* entretenue. C'est patron *ou* petit copain, pas les deux. COMPRIS ?

Impressionnant. Elle est vraiment en colère. Et très belle.

– Ça vous arrive de respirer quand vous parlez ?

Sans même faire mine de m'écouter, elle baragouine en tapant des pieds sur le sol comme si elle avait décidé d'y laisser sa trace. À tel point que j'ai envie de rire. Sauf que j'ai encore plus envie de la charger sur mes épaules et de la ramener au jet en lui disant : « Mon attirance pour toi est un lourd fardeau, mais sache que je suis disponible pour vivre un truc nouveau. » Puis je me mets à sa place et je sais d'instinct qu'elle prendrait la fuite. Normal. J'en ferais autant.

Aussi, je fais marche arrière.

– Je blaguais, d'accord ? Pas de carte.

Une portière au loin claque. J'entends les pas du conducteur s'éloigner tandis qu'elle me regarde, dubitative. J'attends qu'elle se calme. Elle se calme toujours. Je sais pas pourquoi mais j'ai l'impression qu'elle peut tout me pardonner.

– Tu fais de drôles de blagues, ronchonne-t-elle pour finir.

– Bon. C'est laquelle ? fais-je en désignant d'un geste les rangées de bagnoles éclairées par les belvédères.

– Celle-ci, s'exclame-t-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Craignant le pire, je suis doucement le prolongement de son bras...

Oh, putain ! J'ai presque une attaque en découvrant l'engin. L'air frais me gifle le visage. Ça existe encore ce genre de « bagnolosure » ? Frappé de mutisme, je frôle la mort imminente. Comme si je voyais ma vie entière dérouler sur une scène de théâtre. Ça suffit le psychodrame.

Dis-lui, Garrett ! TOUT DE SUITE.

(10) Si si ça existe ! C'est même hyper rare : 1 individu/1million. Ces sujets sont dits de groupe « Bombay » du nom de la ville où a été découvert cette particularité.

MATT

Mon corps se glace.

– C’est quoi cette épave ?

Alex sautille sur place.

– Une deudeuche, annonce-t-elle fièrement. Mais pas n’importe laquelle, c’est une Citroën 2CV spécial rouge soleil, uniquement produite en Suisse. Un modèle rare. Vous ne connaissez pas ? ajoute-t-elle en voyant ma tête.

– Ne me dites pas que vous roulez là-dedans ?

– Elle ne vous plaît pas ? Elle appartenait à mon père...

Je hausse les sourcils.

– À votre père ?

Elle acquiesce avec naturel :

– J’ai eu ça et cette montre, réplique-t-elle toute fière en me mettant son poignet sous le nez.

Alex exhibe une vieille Cartier vintage. Le genre de montre dont on hérite, pas qu’on

oublie derrière soi. J'avoue être un peu déboussolé.

– C'est une voiture de collection, vous savez. Elle date de 1988. J'ai un toit ouvrant. Par contre, les haut-parleurs sont d'origine, il faudrait les changer. Vous savez changer des haut-parleurs ?

Putain, sa bagnole est plus vieille qu'elle.

– Vous comptez la garder jusqu'à votre lit de mort ?

– Ouaip !

– Parfait, on la mettra sous cloche.

– Quoi ?

Alex me gratifie d'un regard noir en guise d'avertissement.

Et moi, je ne sais pas ce que je suis le plus : angoissé ou irrité. Le désespoir que je ressens avec elle commence à m'être familier. Sauf quand je la baise. Là, je me sens complet. Je tente du bout des lèvres :

– Je pensais que vous aimiez conduire...

Bravo Garrett, belle repartie ! Maintenant, je m'attends à être giflé pour de bon.

– Vous croyez peut-être que j'ai les moyens de m'offrir un V12 ? blasonne-t-elle en me

fusillant du regard.

Non, mais des fois, Matt, je te jure !

Tu t'attendais à quoi ? Un Grancabrio Maserati Rosso Trionfale ? Tu as vu son compte en banque ? Son plafond de crédit ne dépasse pas mille euros. Enlève l'ensemble de lingerie coquine qu'elle a acheté pour toi. Où veux-tu qu'elle aille ?

Je ne sais plus quoi faire. Je n'aime pas du tout ce qui se passe. Cette bagnole est un véritable cercueil ambulante. Cette fille frôle la mort à chaque instant et, grâce à moi, elle ignore totalement son groupe sanguin.

J'enfonce mes poings dans mes poches.

Dis-lui, Garrett !

– C'est quoi ce choc sur votre portière ?

Couille molle !

– Oh ça ? Ce n'est rien. Je l'ai trouvée dans cet état sur le parking de la fac.

– La carrosserie est sacrément enfoncée, dites-moi. Vous êtes sûre de ne pas avoir eu d'accident ?

– Je conduis bien, vous savez, m'annonce-t-elle pleine d'espoir.

Comme si ça pouvait me rassurer ! À voir sa

tête, Alex n'a pas l'air prête pour un sermon sur les femmes au volant. Tant mieux. Moi non plus.

– Vous arrivez à ouvrir la portière au moins ?
– En fait, je rentre par le côté passager, m'apprend-elle comme si c'était normal.

Arrête de te dégonfler, Garrett !

Cet amas de tôles est une parfaite prison à cadavre. Bon, c'est officiel : je suis un sale con qui n'a aucune intention de lui avouer la vérité. Enfoiré de Jun. Je déteste ce type. Je ne l'ai jamais aimé de toute façon.

Furieux, je tends la main. Paume ouverte vers le ciel.

– Grouillez-vous !

– Vous attendez quoi ? me demande-t-elle.

J'ai l'air d'un con à tendre la main comme ça.

– Vos clefs ! Dans ma main. Tout de suite !

– Quoi ! s'exclame-t-elle en faisant un pas de recul.

J'avance jusqu'à toucher sa poitrine avec la mienne ; elle est obligée de pencher la tête en arrière pour me regarder. Je la domine. Enfin un truc normal.

– Pour une fois dans ta vie, fais ce qu'un

homme te dit, Alex. Je vais te reconduire chez toi et m'occuper de ta voiture. Maintenant, les clefs !

Voir sa tête vaut son pesant de cacahuètes. Elle est toute douce quand je joue au mâle alpha. Instinctivement, elle se coule dans la peau de la Alex que je baise. D'ailleurs, je suis horrifié de sentir ma queue se tendre dans mon boxer, mais j'ai *enfin* l'impression de contrôler quelque chose. De guerre lasse, elle fouille dans son fourre-tout bariolé. J'espère qu'elle ne va pas me sortir une bombe anti-agression et me pulvériser du gaz au visage. Elle en serait bien capable.

– D'accord, mais je conduis, décide-t-elle en relevant la tête.

Pas de gaz sarin en vue, mais dans sa main un porte-clefs en argent en forme de cœur dont il manque l'autre moitié.

– Qui a l'autre moitié du cœur ? dis-je d'une voix tendue.

Je m'en veux tout de suite d'avoir posé la question, mais il me faut bien l'admettre : je suis jaloux et n'ai aucune envie de la partager.

– Chais pas. Celle-ci appartient à maman.

Étrange. Et d'ailleurs, comment fait sa mère pour supporter qu'elle roule dans une épave pareille ? Elle ne se soucie pas de sa sécurité ?

– Si tu permets, je préfère réduire les risques, fais-je en lui chipant la clef d'un geste vif.

– J'ai peur que tu sois déçu dans ce cas, raille-t-elle.

Je masque ma joie en ouvrant la portière de droite. Impossible d'être moins gentleman sauf à passer par le toit. Je plie ma carcasse pour accéder au volant alors qu'elle prend place à son tour sur le siège passager en fermant l'unique porte mobile de ce cercueil ambulancier.

Jamais mis mon cul dans une telle merde.

L'examen de l'intérieur me prend de court. L'odeur d'abord. Sa bagnole sent le doudou, comme elle. À croire qu'elle dort dedans. Par réflexe, je glisse ma main dans le bazar de la tablette de bord.

– Eh ! Qu'est-ce que vous faites ?

– Un prêt pour un rendu. Je pénètre chez vous sans autorisation.

Un rouleau d'essuie-tout, une paire de lunettes de soleil à deux balles, une crème pour les

mains et, à ma grande satisfaction, zéro capote.

Et... un paquet de tampons.

– « Regular avec applicateur » ? Vous n'aimez vraiment pas mettre les doigts.

Elle m'arrache la boîte des mains en virant à l'écarlate.

– Espèce de timbré, vous avez assez fouillé, m'enjoint-elle en s'empressant de la fourrer dans son sac.

Hilarant. Elle est tellement désarmante avec sa pudibonderie que j'ai envie de la prendre sur la banquette arrière, comme une collégienne. Au milieu des cadavres de Volvic citron. Je suis certain que ce serait un souvenir inoubliable.

– Cachez votre joie, Guerrier. J'entends tous vos engrenages.

Je souris au léger renflement de ma braguette. Ma « joie ». Comment sait-elle que je bande ? Ce n'est pas comme si elle pouvait lire en moi. Ma poitrine se serre. Si elle pouvait lire en moi, elle ne me désirerait pas.

Elle s'enfuirait dare-dare.

– Et là ? À quoi pensez-vous ?

– À rien.

Je frôle sa main et démarre le moteur en me disant que je suis en train d’accomplir le truc le plus difficile au monde : la laisser partir.

Je grogne :

– Un voyant d’alerte s’est allumé au tableau de bord. Coin supérieur gauche. Vous savez ce que c’est au moins ?

Inutile d’appeler Sully, il n’y a aucune électronique dans ce moteur.

– Euh... non.

– Il s’agit du voyant de liquide de freins. Depuis quand est-il allumé ?

– Bah, avant mes examens. Je crois.

– Je vois. Freiner n’est pas votre problème. Vous êtes plutôt du genre à accélérer ?

Elle me retourne un regard de travers.

– Votre moteur fait un bruit métallique de cliquetis. Votre petite merveille doit consommer plus que d’habitude. Si vous faites attention à votre budget, ça compte. Qui se charge de l’entretien ?

Je bois du petit-lait.

– C’est bon, Mister Freeze ? Tu jouis, là ?

En vérité, je ne suis pas contre.

– Vous êtes d’une humeur exceptionnellement agréable ce soir, Alexiane, dis-je en me retenant de rire. Bouclez votre ceinture.

J’enclenche la marche arrière pour sortir du parking avant de rejoindre l’A51. Effarant. À 100 km/h, cette poubelle vibre comme une Cocotte-minute. Comment fait-elle pour ne pas s’en apercevoir ? Elle n’a jamais conduit une vraie voiture ? Tout à coup, un embarras bizarre me retourne l’estomac.

Tu deviens un vrai connard, Garrett !

– Vous avez une vitesse qui ne passe pas normalement, votre embrayage patine. Elle ne tire pas droit. Quand avez-vous changé les pneus ?

Alex soupire lourdement, déboucle sa ceinture, et se penche sur mes genoux en relevant les siens sur son siège. Je lui lance un regard interloqué.

– Qu’est-ce que tu fous ?

– Je te suce pour te faire taire, Guerrier.

Bon sang ! J’aime ce pouvoir qu’elle a sur moi de me surprendre.

– Dans la bagnole de ton père ? Tu ne trouves pas ça angoissant ?

– J’ai appris une chose en dormant avec toi, Matthew. Le sexe te calme.

Pour moi, c’est aussi pervers que si je la baisais dans sa chambre de petite fille avec sa mère à côté, mais je suis incapable de dire non. Je la laisse ouvrir mon pantalon. Je la sens bouger furieusement contre moi, s’agripper à mes cuisses. *Bordel !*

– Je déteste quand tu me rends faible, chuchote-t-elle.

– Moi, j’aime quand tu es faible parce que ça me rend fort, dis-je en caressant ses cheveux.

Pour dire la vérité, j’aime ce pouvoir que j’ai sur elle alors qu’elle me soumet elle-même à son désir. Pour ça, nous nous ressemblons comme deux gouttes d’eau mais elle n’a pas besoin de le savoir.

Elle libère ma queue en gémissant :

– Comment est-ce arrivé, Matthew ? Je n’ai jamais été aussi faible.

Moi aussi, je me le demande.

Entre nous, tout a commencé par des riens. Un truc imperceptible. La dernière chose dont je me souviens, c’est quand je l’ai aperçue dans ce café. Elle et son regard bleu qui

m'affrontait ouvertement. Elle testait ma résistance.

J'ai eu beau me dire que les riens ne menaient à rien, l'élan que je ressentais me poussait à la confrontation. Et maintenant, elle est là, penchée sur mes genoux, à m'embrasser et me suçoter le gland sans m'avaler complètement. Côté sexe, c'est une osmose hallucinante entre nous. Elle aime clairement mon sexe autant que j'aime le sien. Je me surprends à souhaiter à tous les mecs en ce bas monde d'avoir une chance pareille. Mais pour le reste... c'est infaisable.

J'étouffe un gémissement :

– Alex... Tellement bon, Alex...

– Interdiction de fermer les yeux, Guerrier !

Je fixe la route. Bordel, je ne sais pas si c'est moi ou elle, mais elle apprend vite comment me chauffer. Je n'ai presque plus besoin de la guider.

– Tu te fous de moi ? Prends-la dans ta bouche...

Elle n'en fait rien.

– Pourquoi est-ce si excitant de s'engueuler ? s'interroge-t-elle.

– Parce que quand tu me montres ta colère, je me sens chéri. Et toi ?

– Pareil.

Je la dévisage en essayant de comprendre. Moi, je suis incapable d'aimer mais elle... Est-ce un discours tenu dans la seconde ou quelque chose de plus profond ? Du coup, je me sens comme un animal traqué avec tous ces phares sur mon visage. Je n'arrive plus à réfléchir.

– Regarde dans quel état tu m'as mis.

Elle rit, contente d'elle, en guignant vers mon érection.

– Ça te fait de l'effet que je joue à la maman, on dirait.

Je suis incapable de sourire.

– Tu peux t'occuper de ma queue à présent ?

Une part de moi m'ordonne de la bâillonner avec ma cravate, mais il faudrait que je me passe de sa bouche et ça, je ne peux pas.

– Tu vas sucer, oui ?

– Mmm ! tu es mon Magnum-Jésus préféré, gémit-elle en me titillant.

Je sais qu'elle vient de lécher une perle de foutre.

– Merde, Alex, je veux que tu sois ivre.
Je suis à deux doigts de la supplier de m’achever mais elle n’en a rien à cirer. Elle joue à la garce. Ses doigts de fée se faufilent dans mon boxer pour me caresser les couilles. Mmm ! super-excitant... J’écarte les jambes. Le sang cogne dans mes veines, mes poings se referment sur le volant.

Allez bébé, je vais le tordre en deux si tu continues.

– Sérieusement, Alex, cette bagnole est un suicide. Je vais m’en occuper dès demain. Quelqu’un viendra la chercher.

Comment je fais pour parler de ça, maintenant ? Au lieu de répondre, elle m’enfonce plus loin dans sa bouche. J’ai de plus en plus de mal à me concentrer sur la route. Je lève le pied afin de prendre la prochaine sortie.

Où es-tu passé, Matt Garrett ? Réagis !

J’enchaîne les rues et les carrefours dans un brouillard de plus en plus dense. Je perçois à peine les pédales tellement mes quadriceps sont contractés. Je peine à refréner le mouvement de mes hanches. Je ne veux pas réagir, j’ai envie.

Jamais rien fait d'aussi chaud.

– C'est déloyal, regimbe-t-elle. Je n'arrive pas à garder ma bouche loin de toi.

– Sage décision.

C'est inouï. Je sens l'orgasme approcher alors qu'elle ne m'a même pas pompé. La perte de contrôle, l'abandon... je suis déjà prêt.

– Entre nous, ça va être comme ça tout le temps ? maugrée-t-elle.

J'ai la tête dans les couilles, là, bébé !

– Mon Dieu, Alex. Tant qu'on baise, tout me convient.

L'horreur de ce que je viens de dire me pétrifie. J'ai parlé tel un connard. Elle marque un temps d'arrêt, m'abandonne un instant, prend du recul. Je dégage une main pour la poser sur sa tête et tenter de rattraper le coup :

– Mon cœur....

Pas grave si tu arrêtes, bébé !

Elle me sourit en retour.

– J'adore ton sexe, je l'adore franchement, confesse-t-elle avant de replonger.

Seigneur, elle trouve le rythme parfait. Fort et lent comme j'aime. Elle me dévore. Non, elle me mange. C'est fou, je me sens à la fois

puissant et fragile avec elle. Livré à sa merci. Elle m'emporte ailleurs. J'ai beau la rendre dingue, elle me rend tout aussi fou. Comment tout ça va-t-il finir ?

– Alexiane...

Mon cœur bat si fort qu'il me fait mal.

– Finis avec les dents quand je te dirai, mon cœur.

Je brûle le feu rouge, histoire de ne pas rester coincé comme un con le sexe en l'air avec une bagnole à l'arrêt. J'ai juste le temps de rentrer dans sa résidence et de me ranger dans un coin sombre. L'homme égoïste en moi se réveille, je me laisse engoutir par le plaisir comme j'en ai rêvé.

Je suis ému.

Cette petite cavalcade sous mes pectoraux, ce rythme rapide qu'elle déclenche... C'est trop bon, la bête sort de sa tanière. Je lâche prise sans plus penser à rien. Sa bouche ralentit, m'avale, me projetant direct au paradis. Son râle excité me transporte. Je ne souhaite rien d'autre.

– Stop, j'en peux plus, dis-je dans un dernier sursaut en pressant sur sa tête.

C'est trop fort, trop intense.

– Alex, je... tu es sadique... mais j'aime ça, putain. Merci.

Ce n'est pas la griserie de l'après. *C'est vrai.* Pleinement vrai. Je suis calme, repu et plus vivant que jamais. Je remonte ma braguette pendant qu'elle remet de l'ordre dans sa tenue et je présente sa bagnole devant l'entrée de son garage.

– Maintenant, je comprends, proclame-t-elle en regardant dehors.

– Tu comprends quoi ?

– Pourquoi le sexe est si important. Comment veux-tu que je te résiste ? Je ne connais rien de meilleur que ta queue, dit-elle en ouvrant la portière.

Elle a dit « queue » ?

J'en reste scotché au siège. Elle sort en premier tandis que, bien obligé, je reste coincé au volant. Stupéfait. En même temps, je ne suis pas sûr que ce soit un compliment. Elle a dit ça d'un air bizarre qui voulait tout dire. Comme si elle le regrettait. Ou alors, c'est ce que je lui fais ressentir qu'elle regrette. Peut-être a-t-elle peur des émotions qui déglissent

tout comme moi...

Qu'as-tu fait de ton cerveau, Garrett ?

Je n'ai pas le temps d'épiloguer davantage, la porte coulissante du garage remonte sur ses rails. J'engage sa bagnole dans un étroit corridor jusqu'au sous-sol. Son parking est tout petit. Une dizaine de places, pas plus. L'immeuble est assez chic pourtant, avec de belles prestations. Je me demande comment est sa chambre. Si un jour je la verrai. Ce qu'elle pensera de la mienne. Je gare la voiture et remonte à pied, perdu dans mes pensées.

Elle m'attend devant l'entrée :

– Je t'ai appelé un taxi. Il sera là dans une minute.

Instinctivement, je réduis la distance entre nous. Je prends le temps d'admirer ses lèvres pour lui faire comprendre ce que j'attends. Je suis récompensé quand elle se lève sur la pointe des pieds pour m'embrasser. La douleur dans ma poitrine se réveille d'un coup, plus sournoise que tout le reste.

Et si elle me trahissait ?

– Espèce de p'tite voleuse, si jamais...

Elle pose son index sur mes lèvres.

– Ne dis pas ce que tu allais dire, Guerrier ! Tu te souviens ? Les vagues ne se brisent pas entre elles. Tu m’as confié une mission, je vais faire de mon mieux.

Je n’arrive pas à sourire en retour.

– Je suis sérieux, Alex.

Elle n’a pas compris qu’on ne prend pas à la légère un homme comme moi ! En dernier recours, je sais que je protégerai mes intérêts personnels. Quel que soit notre rapprochement, ma confiance est impossible.

Le taxi nous ramène à la réalité en klaxonnant.

– Ton taxi, chuchote-t-elle en s’écartant.

Mon ton professionnel reprend le dessus :

– Verdi viendra vous chercher à Orly dimanche soir. Comme j’ai une obligation, nous passerons deux nuits en France avant de repartir. En attendant, je compte sur votre allégeance. Rentrez maintenant.

À contrecœur, je m’éloigne.

– Prends soin de toi, bébé ! me lance-t-elle en ouvrant la porte de son immeuble.

Bébé ? Moi ? Je me retourne, un peu surpris en faisant signe au taxi de m’attendre. Le hall

d'entrée est largement éclairé. Alex ouvre sa boîte aux lettres, trie son courrier. Je devine sa déception. Elle n'a reçu aucune réponse.

Plus personne ne peut plus rien y faire. Elle est à moi et elle ne perdra rien. Sauf que je ne sais pas comment concilier son arrivée dans ma vie et mon passé.

J'ouvre la porte du taxi et je m'engouffre à l'intérieur.

– À l'aéroport, s'il vous plaît.

– Beau brin d'fille, se permet le chauffeur. Vous êtes un sacré veinard.

Bordel ! Je ne suis pas d'humeur, mon gars.

– Attention à ce que vous dites !

J'extrahis mon portable de ma poche :

– Rob ? C'est Matt. Où es-tu ?

– Salut, frangin ! Encore au bureau. Tu es rentré de Tokyo ?

– Pas encore, je suis en France. Écoute, Phil va recevoir un échantillon de sang codé « Civilité ». Ce sang serait de groupe « Bombay ». Je veux qu'il vérifie le groupage. Tu me suis ?

– Parfaitement.

– Je veux que tu t'en charges.

– Pourquoi as-tu besoin de moi ? Phil fait ça tout le temps.

– Voilà le problème : je veux un test de compatibilité avec le mien. Fais tout tester : transfusion sanguine, transfusion plasmatique et transplantation d'organes. La totale.

– Sans dec ? Tu penses avoir trouvé un « Bombay » compatible ?

– À vrai dire, je m'en moque.

Silence sur la ligne. Des deux côtés de l'Atlantique. Côté vie privée, et surtout avec les femmes, Rob agit souvent comme un adolescent lunatique. Mais dans le boulot, il est tout ce qu'il y a de plus futé. Rien ne lui échappe.

Ce qui, présentement, rend les choses épineuses.

– OK. Et après, on fait quoi ?

– Si les deux échantillons sont compatibles, on ne fait rien. Sinon, je veux que tu inscribes ce sujet dans notre programme de sang artificiel avec une priorité n°1. Je veux un stock de poches suffisant pour cet individu. Compris ?

– Parfaitement. Mais pourquoi la priorité n°1 ? On ne travaille jamais ainsi.

Je botte en touche :

– Autre chose, Verdi devra avoir accès à ce stock.

J'entends son étonnement :

– Qui est Civilité, Matt ? Un « Time 100 » ? Un poids lourd de l'industrie qui te met la pression ?

À quoi bon mentir.

– Civilité est la fille que j'ai rencontrée.

– Quoi ?

J'inspire profondément.

– Elle n'avait pas de test HIV, alors je lui en ai fait faire un, et... Jun a découvert... Écoute, Rob, j'ai besoin de toi sur ce coup-là.

– Arrête tes conneries ! Je suis ton frère, espèce de con ! Tu fais quoi avec cette fille ? demande-t-il sincèrement inquiet.

Je détourne les yeux vers les phares qui nous croisent.

– Je ne sais pas. Je la regarde et tout disparaît. Silence de cathédrale.

– Ta bite te rend idiot ou quoi ?

– Je suis d'accord, Robert. Et alors ?

– Et alors, tu y gagnes quoi, toi ?

Je masse ma nuque à la recherche de la

réponse adéquate.

– Rien.

Un long sifflement strident m’oblige à écarter le portable de mon oreille.

– Dieu merci, c’est arrivé ! Tu es amoureux ou juste nunuche ?

Une fois n’est pas coutume, son enthousiasme m’énerve.

– Je suis incapable d’aimer, Rob. Tu te souviens ? Non, je crois que je suis jaloux. C’est bien ça le problème. Quand je pense à ce que j’ai....

– Arrête avec ça, Matt ! s’énerve-t-il. Tu avais quinze ans et cette fille est une salope de première. Personnellement, chaque fois que je la croise, je rêve de lui en mettre deux. J’aurais peut-être fait pareil que toi.

Je n’ai jamais été aussi épuisé de ma vie. En parler avec lui m’aidera peut-être à comprendre ce qui m’arrive.

– D’habitude je m’en fous, mais là... je ne veux pas qu’Alex baise ailleurs, putain ! Rien que d’y penser, j’en suis malade.

– C’est du propre. Et toi alors ? Que fais-tu des quatre saisons ?

Je fronce les sourcils.

– Les quatre saisons ?

– Tu sais bien : Emily, Kristen, Sarah et Beverly. Ces deux blondes magnifiques et ces deux jolies brunettes qui se transforment en adorables chiwawas dès qu’elles te voient.

Je me gratte le cou.

– Je comptais leur en parler.

– Leur parler de Civilité ?

– Ouais.

– L’exclusivité donc. Eh bien, mon vieux... ni toi ni moi n’avons jamais été monogames. C’est flippant ton truc.

– Ouais. Ben, c’est pas gagné. Alex est méfiante comme une belette. Elle ne veut pas s’engager avec un mec comme moi.

– Mais pourquoi l’exclusivité ? Si Alex est bi, tu pouvais la présenter à Emily, suggère Rob.

– Bon Dieu non, crétin, elle était vierge, fais-je un peu trop vite.

– WOW ! Mon salaud ! Tu as apprécié le cadeau ?

Je réalise trop tard la portée de mes paroles.

– Oh, arrête ! Je regrette de te l’avoir dit.

– Petit fripon, tu veux jouer au professeur. Je

comprends mieux ce qui t’amuse.

Le son porte tout à coup. J’en déduis que Robert a mis le haut-parleur pour exécuter la manœuvre parfaite du lanceur dans son bureau.

Mais quel ado celui-là !

Je vais en entendre parler pendant un an. Ou du moins, jusqu’à ce qu’il se mette dans une situation scabreuse dont il faudra le sortir. Encore.

– Dis-moi, Rob, tu n’as jamais eu envie de sortir de la routine : « Je t’offre un verre, je te baise, je t’ouvre la porte » ?

L’enfoiré sifflote sur l’air de la victoire.

– Oh, c’est dur ! Tu as vraiment bu la tasse. Elle t’a demandé de la mettre en tête de liste avant ou après t’avoir cassé le pénis ?

Comment je fais pour rire à cette question ?

– Peux-tu arrêter d’être un connard pendant deux minutes ? Je ne lui ai rien dit.

Il se poile, l’enfoiré.

– Continue comme ça, Matt ! Tu es sur la bonne voie.

– C’est malin ! Verdi ferait une crise cardiaque si je transgressais ses règles de

sécurité. Ou alors il me remettrait sa démission en me disant qu'il est impossible de me protéger puisque je n'en fais qu'à ma tête. Silence sur la ligne. Je lui ai coupé le sifflet. Le lanceur s'est rassis dans son fauteuil et a coupé le haut-parleur. Je l'entends respirer.

– D'accord, Matt. Je m'en charge.

Dans la foulée, je passe un nouvel appel. Scott Horn est le président exécutif du département marketing chez Audi USA et aussi un ancien condisciple. Je dois tout boucler rapidement sinon ce grotesque sentiment de culpabilité va me tuer.

– Scott ? Matt Garrett.

– Hey, Matt ! Comment va ? La forme ?

– En pleine forme. J'ai besoin d'un service.

– Je serai heureux de te le rendre, vieux. Que puis-je faire pour toi ?

– J'ai besoin d'une Audi TT coupé RS de couleur blanche. Neuve. Toutes options. Tu peux voir tes dispos ?

– Blanche ? Pour toi ?

Qu'est-ce qui lui prend à ce con ? Il a séché les cours de commerce international à Harvard ou quoi ? Aucun risque que je

réponde.

– Matt, j’ai ton fichier client sous les yeux. Tu n’as aucune voiture blanche, s’enfonce-t-il.

– Je n’ai pas que des Audi non plus, Scott...

En fait, je déteste cette marque. Mon truc à moi, c’est les bagnoles anciennes. Les trucs introuvables bien plus difficiles à acquérir. Tout le reste, je m’en tape. C’est surtout Verdi qui se fait plaisir avec les neuves.

– Bien sûr. Euh... je regarde l’état du stock.

Je l’entends pianoter.

– Tu as de la chance, j’en ai une à la concession de Chicago.

– Fais-la livrer à la MHG Tower. Au B-One, ce sont mes appartements privés. Verdi en prendra livraison. Contacte Barbara pour la paperasse.

Une bonne chose de faite. J’imagine la tête de Verdi voyant arriver une voiture de nana dans mon parc automobile. Mon portable vibre dans mes doigts au moment où je m’apprête à sortir du taxi. Tiens donc ! Alex.

[Pour votre galerie et pour vous remercier.

Celles-là n’iront pas sur Google. A]

Mon taux d’adrénaline est si élevé que j’ai du

mal à ouvrir le fichier joint. Je n'en crois pas mes yeux : cinq photos de moi. Quand les a-t-elle prises ? Je grossis les images à l'écran entre mon pouce et mon index. Sur les deux premières, je ris de me voir à vélo dans les jardins de Tokyo. Sur la troisième, le stand du Fuji Speedway à travers le pare-brise de la GT-R. Une autre en train d'avalier mon hamburger sous l'érable du Japon. La dernière me coupe le souffle : mes yeux en gros plan. Le regard ténébreux, sombre. Exactement la photo que je voulais lui faire. Ça m'émeut plus que n'importe quel cadeau. Je note avec satisfaction qu'il n'y a aucune photo de la Kinbaku night. Le cœur léger, je règle le taxi. Je suis particulièrement relax en regagnant Chuck. Sûr de moi, j'écris :

[Le volé qui sourit dérobe quelque chose au voleur.]

[Vous souriez ?]

Je ris en l'imaginant chercher ce que je lui ai volé.

[Devinez !]

Je m'installe dans un fauteuil de l'espace travail, comme d'hab. Sauf que ce soir la température ambiante de la cabine me donne

l'impression de souffrir de claustrophobie. J'ôte ma veste, je retrousses mes manches et j'ouvre mon portable resté sur la tablette près de sa Volvic citronnée entamée.

J'enregistre les photos en créant une nouvelle galerie. Au moment de lui donner un nom de code, Marion vient se planter devant moi :

– Je range votre veste, monsieur Garrett. Nous allons décoller.

– Merci, Marion.

Je choisis rapidement le nom du document : *Civilité*. Je sors sa vidéo de mes dossiers secrets et la joins à l'événement. Puis j'attache ma ceinture et je pianote un mail pour Sully. Un flash lumineux sur la tablette interrompt alors ma frappe :

[Obsédé, je sais ce que vous m'avez volé !]

Je me mets à rire.

[Ta virginité m'était destinée, bébé !]

Le sang est toujours rouge, le nôtre est compatible.

Je le sais.

ALEX

Je joue avec mes doigts sur la poignée.

Au moment où je rentre chez moi, j'ai mal au ventre et un poids sur la poitrine. Il se passe trop de choses à la fois dans ma vie ou alors il ne s'en passe pas assez. Je ne sais pas ce qui est le pire. N'avoir aucune réponse à mes C.V. ou la possibilité de me faire refuser une fois de plus. Au moins, grâce à Matthew, j'ai un boulot qui me permettra de soulager ma mère. J'ouvre la porte de notre clapier pour découvrir mes deux colocataires en train de papoter au-dessus de leur mojito.

– Enfin ! s'écrie Margo en me détaillant des pieds à la tête, probablement pour s'assurer que je suis en un seul morceau.

– Je peux en avoir un ? fais-je en désignant leurs verres.

Je fais rouler le bagage de luxe acheté par Matthew avec toutes mes nouvelles affaires à

l'angle du couloir et je reviens vers elles.

– J'allais justement préparer une deuxième tournée, annonce Margo en repassant de l'autre côté du comptoir. Tu as un cachemire, toi ? remarque-t-elle en me voyant le passer par la tête.

– Matthew m'a passé son pull dans l'avion.

J'avoue, j'ai ressenti le besoin organique de garder un truc de lui pour retenir son odeur. Après tout, il a bien kidnappé mon porte-jarretelles.

– Alors le Japon, c'était comment ? me demande Leila avec curiosité.

Je souris largement, des étoiles plein les yeux.

– Fais quelque chose, Alex, m'exhorte-t-elle avec une moue dégoûtée. Résiste au moins, si tu ne veux pas que je te déteste.

– Pourquoi devrais-tu me détester ?

– Dis-nous surtout qu'il a été bien avec toi, tempore Margo par-dessus son épaule.

Je me hisse sur un tabouret, prise d'une soudaine exaltation :

– Matthew dépasse tous mes rêves de petite fille. Il m'éblouit. J'aime tout chez lui. L'entrepreneur génial qui ose quand d'autres

ne font que suivre, le Guerrier invincible, l'amant qui transpire le sexe... et *lui*. L'homme mystérieux que je ne connais pas encore. Bref tout.

Leila me dévisage, clairement choquée, tandis que Margo me sourit, rassurée. Elles sont vraiment marrantes, mes copines, aux deux extrêmes des stéréotypes de nanas. Entre la séductrice née et la romantique coincée, j'ai trouvé ma place : pile au milieu.

– Et Patrick ? avance Margo.

– Aux oubliettes !

Je souris, heureuse de cette victoire personnelle.

– Et au plumard, il est comment ? ne résiste pas la Margo-séductrice.

Contrairement à mes habitudes, je me laisse emporter :

– C'est... (Je cherche le mot exact) *étrange*.

– Comment ça « étrange » ?

Son expression tracassée oriente ma réponse :

– Oh non, il est normal ! C'est juste moi qui suis... « étrange ». Avec lui, je me sens musicienne.

Nouvel effet Kiss Cool des copines, je devrais

me calmer.

– Musicienne ? Toi ? relève Leila, à deux doigts de la syncope.

Surtout ne pas trop s'emballer. Mon mojito arrive devant moi.

– Attention, il est chargé en cubain, me prévient Margo avec une lueur lubrique dans l'œil. Vous avez prévu de vous revoir ? Tu sais, pour faire tes gammes, t'exercer...

C'est le moment.

– Ta dam ! J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Tout est réglé, je pars travailler à New York avec lui, dis-je toute fière. J'ai un job !

– Quoi ?

En chœur. Cette fois, elles sont raccord.

– Vous pourriez me féliciter, fais-je un peu vexée. C'est pas rien MHG Industrie comme référence !

Pendant le trajet retour, j'ai bien essayé d'imaginer leur réaction, mais là, ça dépasse tout ce que j'avais envisagé. Elles sont sans voix. Et pas franchement ravies. Jalouses ? Elles n'ont jamais été jalouses. En même temps, elles n'ont jamais eu à l'être. Je

m'accroche à leurs regards rivés sur moi.

Respire, Alex ! Ça va aller.

– C'est toi qui lui as demandé ? se renseigne Leila en préambule.

J'adopte un air calme, une voix posée, mais je trouve quand même sa question insultante. Non ?

– Bien sûr que non ! Je n'aurais jamais osé, tu me connais...

En tout cas, elle devrait. J'avale une gorgée pour me donner du courage. La vache ! Que du rhum son truc !

– Allez les filles ! Je vous donne une deuxième chance d'être funs. J'ai juste signé pour trois mois. Ça me fera l'occasion de voir ma famille.

Je me tourne, désespérée, vers Margo qui n'a rien dit.

– Enfin Alex, rebondit-elle, il n'y a rien qui t'échappe ?

– Quoi donc ?

– Ça ne te gêne pas de coucher avec ton boss ? bombarde-t-elle. Il pourrait penser qu'il a des droits sur toi.

Je grimace au-dessus de mon mojito. J'ai

pensé la même chose.

– Techniquement, je ne couche pas avec mon boss, dis-je mal à l'aise. Paul Garrett sera mon patron.

– C'est un détail, proteste Leila.

Je me recroqueville sur mon tabouret, je n'ai pas envie de lutter. Je me rends compte alors à quel point j'ai besoin d'elles. Pas de leur avis mais de leur présence. Depuis cinq ans, Margo et Leila sont ma famille. Je suis blindée pour m'en sortir avec Garrett et pour être forte dans la vie. En revanche, la séparation avec ma mère a causé des blessures secrètes. Chaque fois que j'y pense, je mesure pleinement à quel point avoir une vraie famille me manque.

– Qui a son importance, dis-je avec un temps de retard. Ensuite, ce n'est que temporaire. Ça ne devrait pas prêter à conséquence.

Et puis le silence. Le bruit des pailles et nos aspirations.

– Que fais-tu de sa réputation ? objecte Leila au bout d'un instant.

Pourquoi elle insiste avec ça ? D'habitude Leila est la plus pacifiste d'entre nous et là, on

a l'impression qu'elle en fait une affaire personnelle.

Sûre de moi, je réponds :

– Que dit sa réputation, Leila ? Que c'est un requin de la finance ? Super, il n'en voudra pas à mon argent puisque je n'en ai pas. Que c'est un homme à femmes incapable de s'attacher ? Nous avons trouvé un moyen de nous respecter en établissant quelques règles simples. S'il ne respecte pas notre accord, je m'en irai.

Je tente désespérément de bloquer mes émotions, mais j'ai la gorge nouée et probablement des sanglots dans la voix qui me trahissent.

– Quel genre de règles ? relève Margo avec méfiance.

Je suis tellement émue que je pourrais pleurer toute une journée. Qu'est-ce qui m'arrive ?

– Des règles de courtoisie, réponds-je, pensant les rassurer. Pas d'alcool. Aucune drogue. Pas d'autre partenaire ni de fiesta chez lui. Et un comportement respectueux entre nous.

Mais elles font une tête encore plus dingue.

– Attends ! Tu... tu vas habiter... chez lui ?
s'étrangle Margo.

Je me remercie mentalement d'avoir tenu bon devant Garrett parce que c'est vrai que c'était plutôt dément comme deal. Énorme même.

– Je sais, c'est insensé. Sans précédent. On ne se connaît même pas. Mais j'ai pu négocier mes propres règles.

Leurs mâchoires tombent encore plus bas.

– Tu as *négocié* avec Matt Garrett ? s'étouffe Margo. L'homme qui ne négocie jamais ? Tu es suicidaire ou quoi ?

L'entendre à voix haute me montre encore plus combien la situation est extravagante. Je vais habiter avec un inconnu au lourd passé qui vit à 6 000 km de chez moi. Loin des miens. Alors que je ne connais rien de lui. J'ai dû perdre la boule. Mais le plus étonnant, c'est que ça m'est égal.

Complètement égal.

– C'est fou, tout ce qui m'arrive en ce moment, non ? Je me fais refuser par la Cour Pénale Internationale de La Haye et je trouve un job que n'importe qui m'envierait avec un homme à tomber pour lequel n'importe quelle

femme tuerait. J'ai du mal à y croire.

Leila tire nerveusement sur sa paille pour mieux m'ignorer, même s'il n'y a plus rien dans son verre. Elle a vraiment un truc qui cloche ce soir.

– Avant que je te pince, dis-moi quelles sont tes règles, m'enjoint Margo qui se reprend la première.

– À peu près les mêmes. L'exclusivité et pas d'attachement.

Nouveau silence incrédule.

– Et il a accepté ? insiste-t-elle visiblement sceptique.

Cette satisfaction qui dépasse mes attentes me rend rayonnante :

– Ouais ! C'est notre liste de Noël.

Margo me dévisage comme si j'avais des serpents grouillants dans les cheveux prêts à lui sauter dessus. Pas grave, j'avale une autre gorgée de mon mojito.

– Et si l'un d'entre vous s'attache quand même ? réclame Leila, revenant subitement dans la conversation.

– Il doit le dire et arrêter.

Un long silence ponctué par le bruit des

glaçons. Encore.

– Fidélité et sexe sans attache, résume Margo songeuse au-dessus de son verre. C’est très bizarre, votre histoire de liste de Noël.

Elle a raison mais elle ne sait pas tout. Et il m’est impossible de lui en parler. Pendant quelques secondes encore, la blonde écrase mollement la menthe de son mojito avec sa cuillère à cocktail et relève la tête.

– Tu l’as annoncé à ta mère ?

– Je vais lui en parler ce week-end.

J’ai vingt-deux ans quand même, pas treize.

– À propos, Alex, m’interpelle Leila soudainement inspirée. La mienne vous invite toutes les deux à la Citadelle pour le reste de la semaine. Margo a déjà accepté et comme tu n’étais pas là, maman a pris ton billet retour open.

La Citadelle est la propriété de la famille Kabbani à Marrakech. J’adore l’ambiance familiale dans laquelle ses parents nous accueillent à chaque fois. C’est si doux d’être parmi eux. En gros, j’adore tout. Ses parents, le séjour entre filles et l’endroit.

– Chouette ! On part quand ?

– Jeudi soir, répond Leila. Je vais appeler maman pour le lui dire.

J'ouvre le frigo à la recherche d'un truc à grignoter quand je sens Margo derrière moi. Je referme la porte et dépose tous mes ingrédients sur le comptoir.

– Alex, je suis désolée de te le dire, mais votre truc de Noël est vraiment casse-gueule, m'avertit-elle. Matt Garrett est certainement l'amant idéal, mais il n'est pas le *petit copain idéal*, si tu vois ce que je veux dire. Personne ne lui connaît de relation stable. À croire qu'il en a jamais eue ou qu'il en est incapable. Un peu comme...

Elle a le bon goût quand même de paraître gênée.

– Comme un psychopathe ? J'en suis consciente, Margo. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas voulu le revoir après ça.

La blonde me regarde du coin de l'œil confectionner mon bagel pavot, concombre et fromage. Je pose tout et lui montre le bracelet infini.

– Regarde ce qui m'a le plus touchée. Après son bouquet de roses du jardin, il m'a offert

un truc à deux balles, comme un garçon normal. Cet homme est spécial, Margo. Et il n'en a pas idée. Il peut se montrer aussi inexpressif et froid qu'un psychopathe, mais j'aime son regard quand il croit que je ne le vois pas. Il est attentif à tout et très doux. Je ne crois pas qu'il en soit un, tu vois.

Elle me sourit et croque dans une rondelle de concombre.

– Tu es carrément dedans, poulette.

Je reste silencieuse en étalant le fromage.

– Ce n'est pas que du sexe, n'est-ce pas ?

Je réfléchis à une réponse honnête en posant le pain de mie par-dessus.

– Je n'ai jamais ressenti ça. La jalousie qui broie le ventre, je connaissais avec Patrick. D'ailleurs, il en jouait cet espèce d'abruti. Mais pas cette attirance physique qui me donne envie de le toucher tout le temps, ni la sensation de perdre la raison dès qu'il me regarde. Tu me connais, je suis plutôt du genre à tout expliquer avec logique et là... rien ne fait sens. C'est très perturbant.

Je m'efforce de ne pas rougir sous son regard inquisiteur. Je sais ce qu'elle pense mais je

lutte à mort. Tant que je ne l'admets pas, ne le dis pas, ne mets pas un mot dessus, il y a *une* chance pour que ce ne soit pas vrai. Heureusement, Leila vient nous rejoindre en agitant en l'air quelques feuillets.

– Alex, j'ai pu me procurer une thèse qu'un étudiant a faite sur les stratégies de défense face aux OPA de Matt Garrett. Ça t'intéresse ? Franchement, je n'ai aucune envie d'en entendre davantage.

– Dis toujours, réponds-je par politesse.

– Le thésard parle de stratégie en trois vagues successives qu'il appelle les trois sœurs : fixer, déborder, se dévoiler.

Elle lit à voix haute :

« La première vague *fixe* la cible. Il n'y a ni hasard ni improvisation, mais une simple immobilisation de l'adversaire. »

« La seconde vague *déborde* la cible par une série d'attaques défensives visant à tester et affaiblir l'adversaire pour le laisser endormi.

»

« Ensuite seulement, Garrett se *dévoile* en procédant à l'attaque finale par une charge aussi violente que soudaine. C'est la

Déferlante. La poussée de cent tonnes au mètre carré. Le mur de trente mètres. Aucun navire qui a passé les deux premières vagues n'a le temps de réagir à la troisième. Il t'envoie par le fond avant même que tu aies le temps de respirer. »

En plein dans le mille.

Mot à mot ce qu'il m'a promis. Je dois m'accrocher au comptoir pour éviter à mes jambes de flancher. Est-ce qu'il y pense ? Avec moi ?

– Bon, et alors ? fais-je sans trop savoir comment les mots sont sortis.

C'est fou, même devant l'évidence, il faut que je le défende. Non, pas devant l'évidence. Devant *elles*. Je veux juste garder mon jugement pour moi, quand ma tête sera froide et que je l'aurai vu en entier. Alors seulement, je le jugerai. Chacun de nous a droit au bénéfice du doute.

Déformation professionnelle.

– Alors, mon père dit toujours qu'un homme ne se refait pas, répond Leila. Garrett est un manipulateur d'entreprises. Pour lui, les autres ne sont que des objets qui servent à

assouvir ses besoins. Il reste un manipulateur.
Ça ne te fait pas peur ?

Je connais trop bien la réponse.

Matthew peut légitimement penser que je le menace, lui et sa société, donc oui, j'ai peur.

Si c'était moi la perdante dans l'histoire ?

Margo prend conscience de mon désarroi et intervient :

– Au fait ! Mon frère a une nouvelle copine, nous annonce-t-elle gaiement.

– Ah, oui ? dis-je par politesse.

– Comme elle est un peu coincée, il lui a demandé de réaliser ses deux fantasmes : un strip-tease hot et lui bander les yeux.

– Quel est le problème ?

– Le problème, c'est qu'elle les a faits en même temps. Il n'a rien vu.

Grosse rigolade. Bravo, Margo !

Une heure plus tard, je me laisse tomber comme une masse sur mon lit en éprouvant l'horrible besoin de mettre en lumière ce qu'il y a de pire. C'est ma façon de procéder. Je cherche toujours à voir le pire avant de décider si je dois ou non être angoissée. Je tape « Kivu » et « violences » sur Google.

Et je lis :

[Kivu, la région des grands lacs enlisée dans la violence
Ces derniers mois, les témoignages provenant de sources diverses rapportent un nouveau pic de violence dans la région des grands lacs. Le bilan fait état de violations graves. Des rapports préliminaires suggèrent qu'un nombre important de femmes auraient été violées avec une brutalité qui dépasse l'entendement. Dans certains cas, ces violences pourraient constituer des crimes contre l'humanité. Ainsi, les soldats porteurs du SIDA sont payés deux fois plus cher pour violer, et les enfants sont très souvent témoins des viols de leur mère ou de leurs sœurs. Il y a donc des intentions très graves et des destructions invisibles. Dans ces guerres, la vie n'a aucune valeur.]

Je vérifie la date de l'article. L'année de ses quinze ans.

Impossible que Matthew soit passé à côté de la moindre atrocité. Mes réflexes d'avocate prennent le dessus et les questions défilent toutes seules : Comment un garçon de quinze ans, bourré de testostérone, réagit-il devant un viol ? Est-il suffisamment fort pour résister à l'attrait de la violence collective ?

C'est si dur.

J'ai besoin d'être forte pour rester lucide. Je

me rappelle les paroles de sa conférence : « Nous pouvons être féroces, mais pas malveillants ». Matt Garrett n'est pas malveillant. Mais il peut être féroce. Tout ça me fout le cafard. J'ai vraiment intérêt à dormir. J'ouvre mon lit, retape mes oreillers et me glisse dans mon pyjama quand un iMessage arrive sur mon Mac, qui fait bondir mon cœur.

[Que faites-vous debout si tard ?]

Il a des antennes ou quoi ?

[Impossible de dormir. Et vous ?]

[Au creux de la vague. Au lit, Civilité !]

J'apprécie la référence aux vagues.

ALEX

6 heures du mat' ! Je vais vraiment me décrocher la mâchoire si je continue à bâiller. Après une nuit quasiment blanche, mon cerveau a besoin de s'aérer et, disons-le tout net, mon esprit vagabonde un peu trop. Ma chambre trop paisible me donne envie de fuir. Mon lit est trop vide, mes draps trop froids et le moindre filet d'eau me fait penser à l'arrivée d'une déferlante.

Tu parles d'une vague ! Arrête avec ça, tu veux ? Secoue-toi !

Je chausse mes Nike, me fais une queue-de-cheval basse sur la nuque pour éviter d'avoir l'air d'une gourde en sautillant partout et je sors en douce de l'appartement endormi. Devant le hall d'entrée de mon immeuble, je tape sans réfléchir :

[Ce matin, je cours avant toi.]

Pas de réponse.

En même temps, je doute qu'il coure à minuit.

Il fait quoi ? Merde, j'ai accepté sa « Liste de Noël » ça me regarde un peu non ? Ma frustration me fout le cafard, j'ai vraiment intérêt à aller faire un tour.

À cinq minutes du centre-ville et à cent kilomètres du bruit, le parc de la Torse est l'endroit idéal pour un jog. Depuis Patrick, je cours toujours le matin. La nature est encore humide de la nuit et la couleur des fleurs bien plus intense qu'en fin de journée. Cette fois-ci, je fais très fort. Le parc est désert. Les jardiniers, pas encore au travail. Je sélectionne ma piste de lecture dédiée et je commence à petites foulées, m'obligeant à canaliser mes pensées sur la musique : *Elastic Heart* de SIA. Les choses sérieuses commencent. Un cœur élastique ?

Tout un programme.

Pour être honnête, le manque me met à genoux. Tout mon corps est douloureux, prêt à exploser. C'est infiniment stupide, mais j'ai besoin de me faire mal pour enterrer une souffrance sous une autre. En clair, je suis à genoux, mais je me bats.

La ferme, Alex ! Cours !

Corps : avance !

Cerveau : ta gueule !

Garrett : dégage !

J'emprunte le sentier qui longe le petit ruisseau. L'endroit est sauvage, un peu retiré du reste du parc. À cette heure matinale, je sens sous mes pas la fraîcheur de l'eau et l'odeur de la tourbe. Je cours dans le sens du courant. Et si je faisais une croix sur toute cette histoire ? Avec mon courage de pacotille, autant rembobiner cette belle intention tout de suite. Je peste contre moi-même. Mon amant a raison, je veux savoir ce qu'il lui est arrivé et pourquoi. Je ne serai tranquille que lorsque je saurai. Je me connais. Pas question d'avoir des regrets toute ma vie.

C'est juste un réflexe.

Et après, tchao, Guerrier ! Hasta luego !

Le temps d'un enchaînement musical, j'entends des pas qui frappent le sol derrière moi. À cette heure-ci ? Un autre tourmenté de la vie ou un junkie du jogging ? Les étudiants joggeurs sont nombreux ici - le parc est réputé pour lier connaissance - mais peu de

gens courent aussi tôt. C'est ici que j'ai parlé à Patrick la première fois. Moi, je m'étais écroulée sur le sol après avoir heurté une racine, pleurnichant sur mon genou en sang. Lui m'avait portée dans ses bras jusque chez moi. Comment aurais-je pu me méfier d'un sauveur si chevaleresque ? Depuis, je préfère les voyous qui rigoleraient en me laissant à terre. Eux au moins ne trichent pas. Quelle connerie ! Je décide d'ignorer l'intrus.

Le souvenir de ma chute a réduit mes foulées. Étrange, les pas du coureur ont ralenti eux aussi. OK. Soit j'ai affaire à un plan drague matinal, soit le mec est un gros satyre qui va me faire la peau dans un fourré. Je ris.

Sors de tes Dalloz, Alex !

La peur, c'est dans le corps, pas dans le danger. C'est du moins ce qu'on nous rabâche avant nos stages en maison d'arrêt. Alors, je cours. J'allonge mes foulées et je monte le son. Le mépris, il n'y a q'ça de vrai.

Quand tout à coup, j'entends autre chose :

– Tinmoilamin ! baragouine une voix masculine inconnue tout d'un bloc.

– Hein ?

Mon cœur fait un bond en l'air, mon cul un peu moins, hélas. Scotchée sur place, je cligne des yeux sur un hurluberlu à la crinière rousse courant à reculons devant moi. L'individu m'encourage à redémarrer. Il semble tout droit sorti d'un film de Tim Burton, très pâle avec un affreux accent de western américain et porte un fuseau de course trois bandes, une doudoune fine sans manches et une grosse chaîne en argent autour du cou. Avec un Christ. Un Christ ?

– *Hey ! Take my hand, Princess lover,* commande-t-il plus à l'aise en joignant le geste à la parole pour se faire mieux comprendre.

Un Ricain. Je le savais. Il n'y a qu'un ricain pour bouffer les mots à 6 heures du mat'. Je me gondole toute seule. Complètement ubuesque, nous courons main dans la main comme des amoureux alors que je ne connais pas ce bonhomme.

– *Hey ! Slow down, Princess lover.*

À quoi joue-t-il ? Il me coatche ? Rire. C'est ça que tu veux, mon gars ? Je ralentis pour lui faire plaisir quand je réalise que mon Tim

Burton joggeur m'a gentiment accompagnée vers la sortie.

– *Do me a solid, now. Go home, Princess lover !*

Abasourdie, je lui souris en guise de promesse.

– *I'm OK. Bye, Mad Hatter !*

Trente minutes plus tard, je sors de notre salle de bains après une douche froide revigorante.

Mon portable bourdonne sur mon lit.

[Si tu étais avec moi, je lécherais ta sueur des pieds à la tête en m'arrêtant parfois aux endroits de ton choix.

Si tu sors de la douche, mens. Je veux finir mon rêve.]

Merde, il est super-chaud.

Je retourne sous la douche. Je traverse notre salon au moment où les filles en pyjama se traînent vers la cuisine. Elles doivent deviner quelque chose rien qu'à ma façon de sourire car elles me suivent des yeux jusqu'à la salle de bains dans un silence suspect. Ça va se payer, ça ! Je jure que la prochaine fois je le laisse en plan avec une belle érection qu'il pourra soulager tout seul, tiens.

C'est tellement fou ce qui se passe entre nous.

Je ne me reconnais plus.

Jeudi. 14 h 25

Foutu jet lag. Foutue *Déferlante* de merde. Autant geler les plages, j'entends le bruit des vagues partout. Après une nouvelle nuit blanche consacrée à mon obsession du moment, je frotte mes yeux fatigués en refermant la porte du minuscule bureau que le RESO met à ma disposition.

Je fulmine. Mais ça ne veut pas dire que je me laisse faire. Non. C'est exactement ce que je craignais. Depuis que Matthew est entré dans mon orbite, toute ma vie me paraît sans relief. Comment je fais pour me plaindre avec ce que je vois ici ? Je me mettrais des gifles d'être aussi faible.

C'est comme quand il m'a sommée de choisir entre sa queue et ma voiture. Résultat, je suis sans bagnole depuis hier matin. Comment veut-il que je l'oublie ? Tout est sens dessus dessous dans ma vie. Ma frustration est si intense que j'en ai mal à l'estomac. Je dois me forcer à revenir à la raison, l'allégeance est impossible.

De quoi aurais-je l'air si j'annonçais à

Matthew que je dois arrêter avant même d'avoir commencé ? Il compte sur moi pour se protéger, lui et son entreprise, contre d'autres hackers de sa vie privée. Des méchants, ceux-là.

J'adore la façon dont tu te mens, Alex !

Je n'ai rien avalé depuis deux jours. Pourtant je ne ressens pas la faim. Je mets en route la bouilloire électrique. J'ai juste besoin d'un thé bien chaud pour dissoudre le nœud dans mon estomac.

La porte s'ouvre après un petit toc discret et la tignasse blonde de Margo apparaît dans l'entrebâillement.

– Alex ? Tu as une minute ?

– Entre ! Je fais une pause. Tu veux un thé ?

Elle secoue la tête pour dire non.

– Je te rappelle que le vol est à 16 h 35. Tu as fait ta valise ?

– Hum hum, ce matin avant de venir.

– Parfait, je vais la mettre dans le coffre de ma Twingo. Comme ça, on sera prêtes à partir pour l'aéroport. Tu rajouteras ceci, dit-elle avec un sourire malicieux.

Elle agite un paquet rose saumon sous mon

nez. Je devine tout de suite. Margo, en bonne jésuite, est la seule d'entre nous qui, au lieu de bosser dans une assos' à régler les problèmes des autres, a préféré « s'occuper », comme elle dit, chez *Aubade*. Bien plus amusant selon elle. Et le pire, c'est qu'elle y rencontre plus d'avocats que nous. Un bataillon pour dire la vérité.

– Comment sais-tu que j'achète de la lingerie ?

– Facile ! Ton livre de chevet s'appelle à présent : « Les cent leçons de séduction d'Aubade » et plus « Droit pénal international, la hiérarchie des normes ». Il était temps que tu t'y mettes, si tu veux mon avis, me chambre-t-elle.

Je ris en écartant les papiers de soie pour découvrir un ensemble ravissant tout en dentelle parme. Je l'embrasse, un peu trop émotive. C'est pas sa faute ni la mienne. On connaît le responsable.

– Merci, mais pour quelle raison ?

Elle me scrute sans répondre pour autant.

– Il t'a appelé depuis ton retour ? me demande-t-elle.

– Non. On a échangé des textos.

Tout à coup, la panique. Est-ce qu’il aurait dû le faire ?

Dieu merci, Margo m’ignore et se laisse choir sur la chaise devant moi. Ce qui me fait remarquer son élégance : tailleur-pantalon de ville sur un petit top en lycra avantageux. Le look est assez inhabituel.

– Tu vas à un entretien ?

– J’en reviens, plastronne-t-elle. J’ai eu une réponse du cabinet que je voulais.

Ma poitrine se serre. Je n’ai eu aucune réponse. Pas *une*.

– Déjà ? Chez qui ?

Son expression confuse est une grande première.

– Brandon & fils à Paris, lâche-t-elle finalement.

– Wouah ! Félicitations. Je comprends pourquoi tu étais chez tes parents...

La suite n’est pas difficile à deviner :

– Écoute, Alex, c’est comme ça. Vois-le comme la fin d’une époque. Mes parents vont me prendre un appart’ à Paris. Pourquoi tu n’emménagerais pas avec moi ?

– Parce que *moi*, je n’ai aucune réponse...

Elle me sourit, l’air diabolique.

– Fais comme moi. Va te présenter directement. J’ai papoté avec le fils Brandon pendant qu’il matait mes seins. Il a tenu cinq minutes.

Je ris. Je n’ai aucun mal à imaginer la scène. Cette fille est une artiste de la séduction avec de sérieux atouts pectoraux.

– Et Leila ? On ne peut pas la laisser seule.

– Justement. Leila aussi a une offre à Paris. Son père lui a trouvé un job chez un de leurs amis qu’elle doit rencontrer à Marrakech. Elle va probablement s’installer dans l’appart laissé vacant par son frère. Tu sais que Karim part s’installer à New York...

Ça me revient. Leila était toute chamboulée à l’idée que son frère s’éloigne. Je me souviens vaguement de Karim. C’est plus Leila qui va le voir que l’inverse mais bon, elle est si romantique, famille, et tout ça. Et moi, je n’ai jamais eu de grand frère pour savoir comment je réagis à sa place.

– Alors, d’accord. J’emménage avec toi.

Elle se lève, assez satisfaite.

– Super ! Je m’occupe de résilier le bail. Au fait, tu as écrit à Brandon & fils ?

– Bien sûr. C’est un excellent cabinet.

– Dans ce cas, tu devrais les appeler. Hugo Brandon m’a dit qu’il cherchait en priorité quelqu’un dans ta spécialité pour remplacer une collaboratrice enceinte. Bon, il faut que j’y aille, je vais être en retard.

Je regarde Margo sortir de la pièce, un peu sonnée. Pourquoi diable ne m’ont-ils pas appelée s’ils cherchent quelqu’un ? Mon C.V. est mauvais ? Ça va pas recommencer avec mon âge tout de même ! Je veux en avoir le cœur net.

Je sors l’ordinateur du bureau de sa veille et tape « Brandon & fils » dans la réglette blanche pour trouver leur numéro. Une fois fait, je prends mon portable dans ma main au moment où le flash « batterie faible » s’affiche sur l’écran. Flûte, j’ai déjà mis mon chargeur dans ma valise. Bof, je n’aurai pas à le mettre en mode avion, un point c’est tout. Je l’éteins et décroche le téléphone du bureau :

– Brandon & fils, bonjour. Sandra Gallet. Que puis-je pour vous ?

Je croise les doigts.

– Bonjour, madame Gallet. Alex Sand à l'appareil. Je suis élève-avocate à la recherche d'une collaboration. J'ai envoyé ma candidature à votre cabinet et souhaiterais me présenter.

– Maître Brandon est en déplacement jusqu'à lundi.

Je croise les doigts de plus belle.

– En fait, je serai à Paris lundi. Je peux me présenter à l'heure qui lui conviendra. Pouvez-vous noter mes coordonnées ?

– Votre numéro s'est affiché, mademoiselle. Je sors votre candidature et j'en informe maître Brandon. Il vous rappellera lundi pour convenir de l'heure.

Je raccroche en fixant le post-it sur lequel j'ai noté le numéro.

Il y a intérêt à ce que ça marche. Il ne me reste plus qu'à me replonger dans mes bouquins pour tout oublier, *l'oublier*, relativement saine d'esprit. Les vieilles habitudes ont la vie dure.

Sinon, je suis foutue.

ALEX

Vol AF 4338. Confusion est le seul maître mot à bord.

Margo me secoue :

– Alex ? Alex ? Réveille-toi. On est en train d’atterrir, il faut que tu t’attaches.

– Oh ! Désolée...

Ma tête forme un angle bizarre avec le reste de la cabine. Je me redresse avec une légère raideur nucale et rajuste rapidement ma ceinture pour faire plaisir au cerbère en uniforme bleu planté devant moi. Même Marion est plus sympa.

Dix minutes plus tard, l’Airbus A320 se pose sur la piste. J’attrape ma valise à roulettes dans le rack au-dessus de mon siège. Margo et Leila en font autant, ce qui nous permet de zapper le tapis roulant et de franchir bien plus rapidement que les autres passagers les portes de sortie. Le hall est bondé, mais je reconnais tout de suite la silhouette imposante de Simo,

le chauffeur de la famille Kabbani.

– Bienvenue, mesdemoiselles. Mademoiselle Leila.

Simo nous déleste de nos sacs.

– Quelle joie de rentrer à la maison ! s'exclame Leila en respirant à pleins poumons l'air sucré de ces fameux arbres aux grappes roses très odorantes dont je n'arrive jamais à me souvenir du nom. Le truc ressemble à un Lilas, mais avec un pistil noir.

L'homme qui marche devant nous en direction du 4x4 Mercedes noir des Kabbani, a connu Leila et Karim tout petits. Autant dire que ce n'est pas la première fois qu'il vient les chercher à l'aéroport. Nous montons toutes les trois à l'arrière et la voiture s'engage sur l'autoroute Mohamed VI.

– Mon frère est arrivé ? demande-t-elle à Simo.

Les yeux de jais brillent dans le rétroviseur, les nôtres s'écarquillent.

– Oui, mademoiselle. Je l'ai récupéré ce matin au vol de Genève.

– Karim sera avec nous ? s'étonne Margo, abasourdie, et moi dans la foulée.

Franchement, il y a de quoi. Nombre de fois où on est venues entre filles à la Citadelle en cinq ans de colocation : des dizaines. Nombre de fois où on y a vu Karim : zéro.

Leila nous glisse en fronçant le nez :

– Et il n’est pas seul...

– Ah ! fais-je avec perplexité.

Une fille ? Un prochain mariage ? Un petit copain homo ? Son air mystérieux laisse tout supposer. À partir de maintenant, je vais laisser Margo la fouineuse chercher ce qui se trame ici.

– Mademoiselle ? nous interrompt Simo en reposant son portable sur le siège avant. Votre mère me charge de vous informer qu’elle a fait chauffer le hammam de la Citadelle.

Oh, Seigneur ! J’en ai des palpitations. Je dois profiter de chaque seconde passée dans ce temple du bien-être. Chaque fois, c’est pareil, l’instant passe plus vite que les formules de politesse.

– Alors, Leila, qui accompagne ton frère ? Un mec ou une nana ? balance Margo tout de go.

Zéro subtilité, cette fille. Elle fonce.

– Cameron Brauer. Lui et Karim sont copains

depuis l'enfance, mais ce n'est pas ce que tu crois. Mon père l'était avec le sien depuis la fac. Et, au passage, avec celui des Garrett, ajoute-t-elle à mon propos. Tu sais, je t'en ai parlé. Ils avaient monté un club à *Cantab'*⁽¹¹⁾... Papa n'en parle jamais par respect pour maman, mais ils ont dû faire les quatre cents coups ensemble. Bref, je suis la seule de la famille à ne pas le connaître.

– Tu ne l'as jamais vu ? je lui demande à mon tour, subitement intéressée.

– Enfin, Alex, tu sais bien que je suis une fille, raille Leila avec humour.

Échange de regards entendus. Petite, Leila n'a jamais vu aucun visiteur masculin. Elle-même se moque de cette période en disant qu'elle était le « petit trésor » de sa famille, caché au fond d'un coffre. Mais devant nos mines curieuses, elle s'épanche plus volontiers :

– Aujourd'hui, Cameron Brauer gère le fonds spéculatif suisse créé par son défunt père. Global Equity a des bureaux à Genève, Monaco, New York et Paris.

– Et ton père veut que tu travailles pour lui, c'est ça ? devine Margo.

– C’est ça. Et moi, je ne sais pas. Je m’étais imaginé autre chose pour commencer. Un truc plus petit, proche des gens. Là, on parle de portefeuilles clients avec la lettre M en capitale. Merci d’être là, d’ailleurs.

Nos regards se croisent avec prudence.

Leila est une fille forte en apparence, extrêmement douée pour négocier en douceur. Elle ne court pas après l’argent, a d’énormes qualités de cœur, mais devant sa famille, le poids de sa décision est plus ténu. Et là, à la façon dont elle bat la jambe frénétiquement devant elle, elle n’est pas franchement emballée.

Allez zou ! Un brin d’optimisme ne nuit pas.

– Peut-être est-ce un super beau garçon, fais-je pour relancer l’ambiance.

Mission accomplie, sa jambe s’arrête net.

– Il l’est. Maman m’a fait un portrait élogieux, confirme-t-elle, non sans pianoter comme une folle furieuse sur la poignée de sa portière. La trentaine, blond aux yeux bleus, bronzé, fan de ski et de randonnées.

C’est pas gagné !

– Et en plus, tu adores skier, dis-je pour

l'encourager.

– Et en plus, rajoute Margo, il doit ressembler à un chat sur coussinets avec ses ampoules aux orteils.

Nous rions ensemble.

Le Mercedes ralentit pour passer entre les deux tours ocre qui gardent l'entrée de la Citadelle : cinq hectares de jardin luxuriant avec une vue imprenable sur les montagnes enneigées de l'Atlas. La propriété borde un superbe lac artificiel agrémenté de jets d'eau remparts, assurant à la fois l'intimité du domaine et la défense du lieu. Personne ne peut s'aventurer à l'intérieur, des gardes patrouillant jour et nuit. Je n'ai jamais trop compris pourquoi, mais j'imagine que Badi est un homme d'affaires très protecteur pour sa famille.

– Alex ? On est arrivées, s'enthousiasme Leila en ouvrant la portière et en retrouvant un peu de sa superbe devant la maison de son enfance.

Je saute à terre et tente de récupérer mon bagage.

– Je m'en occupe, mademoiselle, m'arrête

Simo d'un ton affable.

Le porche de l'entrée est fidèle à mon souvenir. Je me remémore ma dernière visite : c'était les vacances de Pâques, ma mère était en voyage et Margo retenue dans sa famille. Nous étions seules avec les parents de Leila. Aussi, avais-je eu droit à une chambre proche de la sienne dans le bâtiment principal.

Sinon, les invités sont logés dans une annexe au sein du jardin intérieur. Plutôt sympa. Chaque chambre d'amis donne sur la piscine. Aujourd'hui, j'ai tellement envie d'être ailleurs que tout me semble plus enjouant. Je me contente de suivre Leila et Margo dans la grande bâtisse.

– Hou hou, maman ? appelle Leila en pénétrant dans les lieux.

Sa voix résonne dans l'enfilade des pièces.

Jemila est la version féminine de son fils avec vingt ans de plus : cheveux noirs, longues jambes, visage angulaire et yeux de chat-huant striés d'or. Enfin, ce dont je m'en souviens. Leila, elle, a emprunté les yeux gris de son père, les courbes voluptueuses et le large sourire de sa mère.

– Mes chéries ! s’exclame cette dernière en se levant d’un canapé et en reposant un magazine.

Cette femme est la définition même de l’amour maternel. Dans lequel elle nous englobe volontiers :

– Dépêchez-vous, mes enfants, le hammam vous attend.

Comme je l’avais imaginé, Margo et moi sommes installées dans deux chambres côte à côte. Mes affaires sont déjà disposées sur le lit près d’un grand peignoir en coton d’Égypte.

Je me déshabille et enfile le peignoir sur un slip jetable tout en branchant mon portable sur son socle pour le mettre à charger. Et là... *Crise cardiaque*. L’iPhone s’est rallumé tout seul. En même temps, la fenêtre des messages a surgi sur l’écran. En rafale. J’ai à peine le temps de lire le premier :

[Où êtes-vous ?]

Heure du message : 16 h 02. J’étais dans la voiture de Margo en partance pour l’aéroport.

[Bordel ! Qu’est-ce que vous foutez à Marrakech ?]

Appelez-moi. Guerrier]

Heure du second : 18 h 07. On était en plein

vol.

C'est quoi ça ? Big brother ?

Mon pouls accélère. Il doit péter les plombs à l'idée que je le trahisse. Je tente de rattraper la situation comme je peux. Oui, ce serait déjà bien.

[Cool, Guerrier ! C'est juste un séjour entre filles.
Te tél en rentrant. Bisous partout...]

Pourquoi est-ce que les deux pans de ma chemise essaient systématiquement de s'écarter chaque fois qu'il me parle avec autorité ? Je dois aller chercher l'air.

Tranquille, Alex ! Après tout, tu n'as rien fait de mal.

Je sors de la chambre en laissant le portable charger tout seul et rejoins Margo sur le ponton de bois face au lac. Deux vigiles de la sécurité font une partie de cartes, cigarette au bec. Le bruit des jets d'eau m'empêche d'entendre leur conversation. Margo s'écarte d'eux en me voyant arriver.

– Qu'est-ce que tu as ? me dévisage-t-elle, sourcils froncés.

– J'ai oublié de dire à Matthew que je partais, il n'a pas l'air d'apprécier.

Elle esquisse un sourire de chat du Cheshire.

– Il est du genre jaloux ton Rominet ?

Je préfère ne pas répondre. Ni y penser. Franchement.

– Tu crois que j’aurais dû lui dire ? fais-je quand même pour me rassurer.

Elle me retient par le bras.

Quelque chose me dit qu’elle vient d’avoir une illumination me concernant et qu’elle va me clouer le bec. Sa botte secrète. Margo a des qualités indéniables de persuasion, mais zéro qualité d’écoute. Dix secondes, grand max. Leila, c’est tout l’inverse. Elle ne convainc personne, mais elle écoute.

– C’est pour cette raison que votre truc de Noël est bizarre, plastronne-t-elle. On ne sait pas si vous êtes ensemble, donc tu ne sais pas comment agir.

Et voilà, je suis déjà épuisée.

À l’intérieur, Dieu merci, l’odeur des huiles essentielles m’aide à me détendre. *Oublie, Alex !* Il ne va pas te gâcher ce moment. Je refuse de culpabiliser. Surtout après ce qu’il m’a fait subir comme rodéo émotionnel ces derniers jours, j’ai mérité cette détente.

Leila nous attend, allongée sous un drap en éponge, pendant que les trois masseuses marocaines réservées par Jemila s'activent près de la fontaine centrale.

J'accroche mon peignoir à la patère et j'entends :

– Alors, Karim était à Genève ?

Cette Margo... un vrai chien limier. Elle piste, traque, flaire sans relâche.

– Ouais ! Il voulait faire une dernière randonnée avec son copain avant de quitter l'Europe, répond Leila. Le lac du Mont Cervin, je crois.

Je réfléchis à voix haute en m'installant sur le banc carrelé :

– À propos, Margo, ça m'ennuie mais je n'aurai pas le temps de faire mes cartons et je me vois mal revenir de New York pour déménager.

Sauf s'il me vire avant.

– Je m'en occupe, tranche-t-elle. Tu peux partir te prélasser avec Monsieur-Tu -Peux-Faire-De-Moi-Tout-Ce-Que-Tu-Veux, poulette.

– Margo ! s'exclame Leila qui ne rit pas à sa

blague.

Je décide de remettre mon malaise à plus tard et de penser à moi. Rien qu'à moi. On devrait décréter obligatoire une heure d'égoïsme chaque jour. Ça fait trop du bien.

Pendant quelques minutes, les Marocaines goment, massent à mains nues, pétrissent. Divin, mais redoutable.

– Mon Dieu ! Que c'est bon, ronronne Margo ! Presque meilleur que le sexe...

Leila maronne :

– Dit la fille qui s'éclate devant sa copine coincée.

– Hé ! Ça brûle ! Pourquoi elle commence par moi ? me plains-je en fermant les yeux pour éviter le jet d'eau chaude.

Dans les minutes qui suivent, on n'entend plus que le bruit des seaux métalliques qui se déversent sur nos corps. Le gant de crin prend la suite, la cire traque le moindre poil disgracieux, je serre les dents.

– Pétard, les mecs ont intérêt à me dire que j'ai la peau douce, grommelle Margo.

– Tu es toujours avec Julien ? lui demande Leila avec curiosité.

– Julien ? fait-elle en ayant l’air de chercher de qui il peut s’agir. Ah, non ! percute-t-elle. Il est asthmatique.

Je me soulève sur mes coudes, choquée :

– Et alors ?

– Alors, il fait une crise chaque fois qu’il s’emballe. Tu imagines la Ventoline pendant l’orgasme ?

Grosse rigolade.

Puis, de nouveau, nous nous taisons. Les mains nues nous enveloppent d’argile parfumée à la verveine citronnée et se retirent en nous laissant seules le temps d’une pause « Thé à la Menthe » archi- sucré. *Mmm...*

Leila nous sort de notre étourdissement :

– Je ne sais pas quoi faire, se déballonne-t-elle. Difficile de décevoir mon père actuellement. Karim lui a annoncé qu’il ne voulait pas reprendre les affaires familiales et maintenant, c’est mon tour. J’ai bien compris que pour lui Global Equity va me former pour lui succéder. Je ne sais pas si j’ai envie de ça.

Margo se retourne brusquement sur le ventre et se cambre sans pudeur, les fesses à peine couvertes. Un cobra avant l’attaque.

Dieu tout-puissant, elle est effrayante.

– Pose-toi la question autrement, mon chou. Tu te vois où plus tard ? lui pose-t-elle droit dans les yeux.

Leila tressaille. Méfiante, elle prend le temps de s’asseoir dans sa serviette et agite ses jambes mollement devant elle pour réfléchir. Du regard, elle m’appelle à la rescousse. Ah, non !

– Côté boulot, je ne suis pas difficile, avance-t-elle courageusement. Sinon, je suis hyper-jalouse comme fille. J’aimerais me marier mais...

– Mais quoi ? la presse le crotale blond.

– Au début tout est rose, les hommes promettent n’importe quoi, mais après c’est une autre histoire. Tu imagines mes vœux de mariage ? Truc bidule, tu es l’amour de ma vie, ton haleine sent la rose même après une soirée arrosée, je promets de continuer à m’émerveiller si tu t’engages à être fidèle pendant les quarante prochaines années au moins. Ça craint.

Je ne peux m’empêcher de rire en m’asseyant à mon tour pour participer à la conversation.

J'adore ces moments de filles où tout est léger et profond en même temps. On parle sans conséquence ni jugement. Ça fait du bien.

Margo se relève pour s'asseoir face à nous :

– Dis-moi, mon chou, fait-elle valoir sournoisement à Leila, me libérant de sa pression par la même occasion, tu n'as pas promis de laisser ton mari vivant ?

Leila cligne des yeux.

– Où veux-tu en venir ? demande-t-elle un peu perdue.

– Donc, on pourrait toujours le castrer s'il bouge une oreille. Quoique ce serait gênant si tu veux avoir des enfants...

– Dieu du ciel, Margo ! proteste l'intéressée en serrant sa serviette contre elle. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

– Tu préfères que je lui brise les genoux pour qu'il assure la descendance ?

Elles se rallongent en fixant le plafond comme si la solution était inscrite dans les voûtes de briques rouges, je suis le mouvement.

– Ah l'amour ! abandonne Leila au bout d'un instant. C'est vraiment compliqué.

Margo d'apporter sa contribution :

– Ma mère dit que chaque amour ne ressemble à aucun autre. C'est peut-être pour cela que c'est compliqué ou alors elle a eu trop d'amoureux et je tiens d'elle, dégoise-t-elle.

Rire général.

– Dis-moi, Marguerite, tu as déjà été amoureuse ? lui demande Leila. Ou tu les as tous tués avant de savoir ?

– Tu sais ce que dit Gary ? répond Margo sans relever sa pique. Que je suis le mec de la fratrie. Et il s'agit de mon frère...

Et Leila d'apporter la sienne :

– Ma mère dit que l'amour a trois visages : la passion, l'amitié et l'amour dit *éclairé*. C'est-à-dire quand tu as vu tous les défauts de l'autre et que tu la fermes. J'évite de lui demander où elle en est avec mon père, pouffe-t-elle.

Deux paires d'yeux se tournent alors vers moi. Je lève les mains en l'air.

– La mienne ne dit rien. C'est probablement pour cette raison que je n'y comprends rien.

Franche rigolade.

Deux heures plus tard, parfaitement détendue,

je rejoins ma chambre avec la ferme intention de prendre mon courage à deux mains et d'appeler Matthew. Je récupère mon portable sur le socle et découvre une avalanche de messages, plus trois appels manqués. Merde. Sous le choc, je m'effondre sur le lit.

C'est quoi ce délire épistolaire ?

[C'est ça. Te tél en rentrant ?

Êtes-vous sûre de parler à la bonne personne ?]

[T'es canon, Al'. Quand même, vos actes sont déloyaux.

Pourquoi n'avoir rien dit ?]

[Bon Dieu, Civilité ! Appelle-moi ou alors,

réponds à ton putain de portable ! Je vais péter un câble là.]

[Mademoiselle Sand. Règle n° 1 de votre patron :

Si vous souhaitez disposer de périodes allouées,

vous devez obtenir son autorisation.

Quand t'ai-je donné cette PUTAIN d'autorisation ?]

[Que se passe-t-il, Alex ? Tu ne veux plus me voir ?

Qu'ai-je fait ? Dis-moi.]

[Bordel ! Quelle partie vous ne comprenez pas dans allégeance ?

Si c'est la fidélité, un conseil : MENS !]

[Good luck bébé ! J'exige une obéissance absolue.

Tu vas ramper jusqu'ici, oui ?

C'est un ordre, PUTAIN !]

Ça va pas ? Mais c'est quoi ce délire paranoïaque ? La rage du psychopathe ? L'événement est bénin et le voilà qui recommence ses vacheries. Il s'était calmé,

mais non, ça repart. En une seconde, avec lui, je perds le bénéfice du hammam.

Ma peau est douce, mais à l'intérieur, je brûle. Un sursaut de conscience me rappelle qu'il ne me fait pas confiance. Eh bien, moi non plus. C'est pour ça que ça marche si bien entre nous. Comment voulez-vous qu'on s'ennuie ? Quand il y en a un de calme, l'autre le relance. On ne va pas s'en sortir.

Parce que je refuse de lui dire ce que je fais et où je vais. Tout comme je refuse de renoncer à parler à la gent masculine. Il va falloir qu'il s'y fasse. *T'as de la chance de pas être là, tiens.*

OK. Mettons les choses au point.

[Petit rappel Hulk ! Je ne suis pas à vous.
Je n'ai donc pas juré obéissance. À plus. Alex.]

Dans la foulée, *Rihanna* menace de me percer les tympanes. Comme s'il me criait directement dessus. Mon doigt plane sur « Répondre », le courage manque, la fuite a du bon, je refuse l'appel. Aussitôt, les points de suspension se mettent à sautiller dans notre fil de conversation. J'attends, les mains tremblantes que le texte apparaisse :

[Répondez ou je BLOQUE votre portable.
TOUT DE SUITE.]

Quel idiot !

S'il bloque mon portable comment veut-il que je réponde ? Puis je réfléchis : il peut faire ça aussi ? Comment ? J'examine le rectangle blanc à la recherche d'un truc qui m'aurait échappé. Rien. Je me creuse la tête en marchant de long en large dans la chambre. Toujours rien. J'en ai marre de ses humeurs qui me rendent folle. On dirait un enfant qui fait des caprices. Combien de gens gère-t-il déjà ? Je doute qu'il le fasse avec caprice.

Et comme s'il avait deviné, il décoche :

[Dois-je vous faire un dessin, Civilité ?
Regardez dans vos sonneries !]

Perplexe, je fais ce qu'il a dit. Ma parole ! Il a carrément changé mes sonneries à distance. Comment a-t-il fait un truc pareil ? À cet instant précis, mon cerveau flirte avec la folie. J'écoute ma nouvelle sonnerie : *Jealous*. En clair, il me rappelle qu'il est jaloux *et* dangereux.

Ne franchis pas cette étape, Matt !

La confiance, c'est une chose. On peut espérer la construire pas à pas. Mais la jalousie sans

confiance, c'en est une autre. Impossible à contrôler. Trop dangereux. Pour moi en tout cas. Pile à la fin de la chanson, j'ai le complément :

[Ne m'abandonne pas, s'il te plaît.]

Oh, mon Dieu !

Il n'aurait pas pu m'étonner davantage. Toute cette colère et puis ça ? Je n'arrive plus à rester assise. Même si je sens sa détresse, que répondre à ça ? Aucune réponse n'est possible. Je ne sais pas qui il est. Ni ce qui lui est arrivé. Ni ce qu'il a fait pour le mériter. Toutes ces interrogations me retournent le cerveau. Il me faut bien dix minutes pour me calmer.

Sans espoir excessif, je décide d'appeler ma mère :

– Allô, maman ?

Wouah, pas de boîte vocale !

– Honey. Tu es rentrée du Japon ?

– Oui, maman. Je suis à Marrakech.

Je souris car je n'ai jamais bougé autant.

– Au fait, j'ai téléchargé l'application météo, m'annonce-t-elle.

– Ah ! Tu es en grande forme, maman. À

propos, il faut que je te dise, Le job que j'ai trouvé est à New York. Pour trois mois.

– Excellent ! Tu iras voir Ellen et les enfants.

– Bien sûr, je suis toute excitée à l'idée de passer du temps en famille. Ce serait génial si tu pouvais nous rejoindre, fais-je un peu trop exubérante. On serait tous ensemble pour la première fois.

J'attends... Ma mère ne s'entend pas très bien avec ses parents depuis qu'elle leur a annoncé sa grossesse, il y a vingt-deux ans. Les seuls contacts qu'elle accepte sont avec sa sœur. Elle pourrait quand même faire un effort après tant d'années. Pour moi, au moins.

– Parle-moi un peu de ton travail, élude-t-elle.

J'ai le vague espoir qu'elle va se contenter de deux ou trois infos de base.

– Eh bien, je suis embauchée par un groupe puissant. MHG.Industrie. Leur siège est un bâtiment vivant intelligent dans Manhattan et leur P.-D.G, un des plus brillants des États-Unis. J'ai été surprise d'apprendre qu'il avait lui-même créé son entreprise.

Je me mords la lèvre de peur que ma description hyperactive ne m'ait trahie.

– Ah, oui, Ellen m’a parlé de ce chantier ! C’est un immense gratte-ciel de vitrages isolants. Bonjour la pression pour les architectes !

Ma mère n’a jamais été très people, heureusement.

– Tu crois que tante Ellen a travaillé dans ce bâtiment ?

– Possible. Dès qu’il y a un truc vert, c’est pour elle. Mais dis-moi, tu commences directement au siège ? s’étonne-t-elle fort justement.

Aïe.

– Et j’ai un bon salaire, maman. J’ai beaucoup de chance de faire mes débuts dans une boîte pareille. Tu pourras arrêter de me payer ta pension, maintenant.

Une partie de moi mourait d’envie de lui montrer qu’elle n’avait pas payé mes études pour rien. L’autre voulait tout simplement son indépendance.

– Tu veux que j’appelle Ellen pour te loger ?

– C’est inutile, maman. J’ai un logement de société prévu dans mon contrat.

Quelque part, c’est pas faux. J’évite juste de

lui dire qu'il est meublé par le P.-D.G. en personne et à poil. Elle n'a pas besoin de le savoir.

– Alexiane, j'ai vu ta photo dans les magazines cette semaine. Qui est cet homme avec toi ?

Oh merde ! La presse. J'ai foiré le truc.

– Matthew Hayden Garrett. MHG.Industrie, c'est lui.

Mmm, et il sent vraiment bon, maman ! Il sent le vent !

Ma mère ne dit plus rien.

– Honey, percute-t-elle pour finir, cet homme m'a répondu sur ton portable.

Re Aïe.

– En fait, euh... j'avais oublié mon téléphone. Lors de mon entretien d'embauche. Tu vois ?

– Alexiane, il dormait, m'annonce-t-elle. Avec TON téléphone.

Clouée au pilori. Voilà ce que je suis.

– Maman, s'il te plaît...

– Tu étais au Japon avec lui, n'est-ce pas ?

Je m'enfonse, mais je me sens trop mal de lui mentir. Elle ne l'a jamais fait.

– Oui, maman, rétorqué-je avec aplomb.

Son silence fait monter une bouffée de culpabilité.

– Alexiane, reprend-elle avec tendresse, tu t’es toujours débrouillée pour disparaître. Petite, tu étais coincée dans tes rêves. Adolescente, tu l’étais dans tes bouquins. Alors, je ne me suis jamais inquiétée de ton silence, mais... cet homme...

Super ! Maintenant, je me sens archi-minable.

– Pardon, maman, mais on m’appelle pour dîner. Je t’embrasse.

Et je raccroche.

Trop vite pour ne pas le regretter. Je n’ai jamais raccroché au nez de ma mère. Mais si je lui parle une minute de plus, je vais chialer comme un bébé. Je regarde encore mon mobile quand la porte s’ouvre à la volée, me faisant sursauter dans ma serviette. Je pousse un cri.

La prochaine fois, promis, je la fermerai...

(11) [Abbréviation](#) standard employée par les diplômés de Cambridge. Trois universités seulement du Commonwealth peuvent émettre d'abréviations : Cambridge, Oxford et Durham.

ALEX

Je pousse un cri en rattrapant ma serviette sur le sol.

– Alex, tu es prête ? me lance Margo sur le seuil.

– T’es malade d’entrer comme ça, fais-je le cœur encore tambourinant. J’ai failli y rester.

– Grouille ! me presse-t-elle. Jemila m’a envoyée te chercher.

Je reluque son look le temps de laisser mon cœur se calmer puis je jette un œil aux vêtements sur le lit. C’est malin. On a eu la même idée : slim blanc et tunique turquoise brodée. Je vire la tunique pour un haut en jersey noir.

– Accorde-moi une minute pour mettre mes escarpins. Je viens de raccrocher avec ma mère.

– Ah ! Alors ? demande-t-elle avec une curiosité non feinte.

– J’ai vingt-deux ans, Margo. Pas treize.

– Certes, mais on parle de ta mère là, rétorque-t-elle. Est-ce qu'elle le sait ?

J'ignore sa remarque.

– Je suis très en retard ?

– Hum hum... confirme-t-elle avec une certaine élégance teintée d'humour. Tout le monde t'attend, mais j'ai quelque chose de très important à te dire.

– Vas-y.

– Tu verrais Karim : keffieh rouge enroulé autour de la tête comme les top models, collier de barbe stylé qui lui donne un petit côté sauvage et œil de velours souligné de khôl. Prépare-toi, ça surprend !

Je souris en attachant la dernière lanière de mes *Rockstud* rouges rapportées du Japon. Trois brides par cheville, ça prend du temps. Cet homme me rend définitivement folle.

– Très sexy ces chaussures sur toi, proclame Margo avec envie.

– Matthew est fan des liens.

Elle s'assoit sur mon lit en sifflant, intéressée.

– Tu veux dire des cordes ? Tu veux dire te prendre sauvagement après t'avoir fait languir jusqu'à ce que tu aies envie de le tuer ? Ce

genre de délice qui te rend folle de désir ?

Je me fige sur la dernière boucle. Elle connaît ça, elle ? Ça ne m'agace pas du tout. Aucun problème. J'adore être la dernière.

– À propos de Karim, tu as vu son fameux copain ? fais-je pour revenir à nos moutons et en repartant dans mes attaches.

– Pas mon genre, grimace Margo toujours songeuse sur le bord du lit.

– Ah, bon ?

– Non, il bouge comme un pigeon. Je hais ces bestioles.

Je me redresse, interloquée.

– Un pigeon ?

Elle se déplace et mime la marche du pigeon. Avant. Arrière. Avant. Arrière... Je m'esclaffe, prise d'un fou rire incoercible.

– Voilà un truc qui m'énerve, grinche-t-elle. Quand il te regarde, il bouge la tête comme les pigeons avec un œil vide. Si elle bosse pour lui, Leila ne va pas rigoler tous les jours. Ce qui signifie surtout que, dans un futur très proche, le pauvre Cameron deviendra la cible privilégiée du crotale blond. Pauvre Leila.

– Tu viens ? balance-t-elle en ouvrant la porte.

Un instant plus tard, nous rejoignons tout le monde dans la salle à manger. Apparemment, je suis vraiment en retard. Les hommes se lèvent pour nous accueillir et c'est le choc. Margo a raison. Karim en prince oriental est complètement différent du Karim en T-shirt usé jusqu'à la corde rencontré cinq ans plus tôt lors de notre emménagement. Ce soir, il émane de lui une toute nouvelle masculinité affirmée, comme beaucoup s'en vantent mais peu y parviennent. Un félin du désert. Une panthère des sables. *Au secours !*

Mes jambes refusent d'avancer.

– Ah, Alex ! s'exclame Jemila de sa place. Viens qu'on te présente à notre hôte suisse. Cameron, voici Alex Sand, la troisième de ces drôles de dames.

Un nuage de *Fahrenheit* précède l'homme à la beauté blonde d'Europe de l'Est. Le genre à rincer ses shampoings à la vodka pour entretenir sa chevelure de blondinet. J'attends qu'il bouge pour voir si Margo exagère...

– Alex, je suis enchanté de faire votre connaissance, clame-t-il en se penchant sur ma main, un peu guindé.

Mouais, pigeon. Je souris à Margo qui lève un sourcil entendu façon « Ah, tu vois ».

– Moi de même, dis-je poliment en retirant ma main avec l'espoir secret que personne ne s'en aperçoive.

– Salut, Sand ! lance soudain Karim dans mon dos.

J'ai le tournis. Déjà à l'époque, il m'appelait par mon nom de famille et ça m'avait énervée. Lui, ça l'avait fait rire et bien sûr, il a continué en ce sens. Il s'en souvient ? Avant que je m'en rende compte, le prince d'Orient s'est approché de moi et a posé ses mains sur mes épaules. Je lis dans ses yeux de chat-huant que je suis la future victime du grand méchant loup.

Même pas peur, grand méchant loup !

– Bonsoir, Karim.

Nous demeurons une seconde à nous regarder dans les yeux... avant que j'arrive à détourner les miens. Pour être honnête, l'œil souligné de khôl donne à son regard d'agate striée d'or un petit côté mystique jamais vu. C'est très excitant de le voir comme ça, mais ça devrait être interdit.

Je m'éclaircis la voix :

– Quelle est ma place ? dis-je en m'effaçant de sous ses paumes toujours sur mes épaules.

Que ce soit clair, faire une fixette sur Karim n'est pas dans mon programme. Un sourire discret se dessine sur ses lèvres pour me dire qu'il a compris, puis il décide de contourner la table.

– Installe-toi entre Karim et moi, m'indique Jemila en bout de table. Karim nous racontait son installation à Manhattan. Tu viens, chéri ? dit-elle en souriant à son fils dont le regard couvrant qu'il lui porte se charge soudain d'admiration.

Ces deux-là s'adorent et c'est beau à voir.

Combien d'images je garde dans ma tête pour tout ce qui se vit le temps de se défaire ? Karim n'a jamais marqué ma vie, à peine effleuré. De la même façon que je n'ai jamais marqué la sienne. À peine s'il me voyait. Mais, ce soir, il m'a semblé percevoir autre chose dans ses yeux. Comme s'il savait exactement ce que j'ai fait de mes dernières nuits. Mais pourquoi spéculer sur un effet de surprise ? Je fais volte-face et laisse derrière

moi ce contresens inexpliqué.

Je rejoins notre hôtesse.

– Sois la bienvenue, Alex, me salue le père de Leila au passage.

Fatima apporte à chacun un plat à tajine individuel. Les odeurs d'épices et de citron flottent agréablement dans l'air. Aucun alcool sur la table. Du thé et des eaux minérales. La famille de Leila respecte à la lettre l'islam des ancêtres.

Après quelques palabres, Jemila me gratifie d'une attention encourageante :

– Alors, Alex ? Leila nous a dit que tu allais travailler à New York.

– Un coup de chance, dis-je en lui rendant son sourire. J'ai signé chez MHG.Industrie, ce qui me donnera l'occasion d'aller voir ma famille.

La référence à ce groupe puissant suscite un silence lourd de sens autour de la table. Saisissement, respect et appréciation muette. Badi tire sur son gros cigare à intervalles réguliers, sans rien dire.

– Quand pars-tu ? s'étonne Karim à ma gauche.

À sa tête, je comprends qu'il n'était pas au courant.

– Je dois rejoindre le siège mercredi.

– Appelle-moi quand tu seras installée, je te ferai connaître quelques coins sympas de Manhattan, propose-t-il en frôlant ma main à plat sur la table sans la toucher, ce qui est encore plus troublant.

Est-ce qu'il l'a fait exprès ?

Je profite de déplier ma serviette pour poser mes mains à l'abri sur mes genoux en me penchant un peu en arrière, ce qui le fait sourire imperceptiblement. Puis je me souviens de ce qu'a dit sa sœur. Karim démarre une start-up dans le secteur des médias publicitaires en plein cœur de Manhattan avec deux associés, un Canadien et un Australien, ce qui lui a demandé plusieurs voyages ces derniers mois.

– Volontiers, réponds-je poliment sous le regard bienveillant de Jemila.

La voix de Leila s'élève alors à l'autre bout de la table :

– Papa, Alex va travailler avec Paul Garrett. Toi et le père de Cameron étiez amis avec leur

père, je crois. Comment est Paul ? demande-t-elle.

Badi laisse échapper une nouvelle volute de fumée avant de répondre :

– Brauer, Garrett, et moi étions « copains d'avant » comme vous dites. On a même créé ensemble le *Blood Brothers Gang* à Cantab'. Une sorte de club très fermé comme le Phénix de Harvard. Je ne connais pas Paul mais d'après ce que j'ai entendu, c'est quelqu'un de bien et un patron très apprécié.

Cameron intervient :

– Je suis d'accord. Paul aime s'amuser, mais dans le boulot, il est réfléchi et se met rarement en colère. C'est un Garrett. Il n'accepte pas le mensonge ou la mesquinerie. Vous avez tout intérêt à être honnête avec lui, Alex.

Nous sommes distraits par l'arrivée de Fatima et son air contrarié. Elle se penche vers Jemila qui se lève pour la suivre en cuisine, me laissant seule à côté de Karim.

– Et Matt Garrett ? enchaîne Margo en me faisant un clin d'œil.

Tous les regards se sont braqués sur moi.

– J’ai aperçu Matt Garrett deux fois lorsqu’il était enfant, répond tranquillement Badi. Aujourd’hui, il est tactique et stratégique, toujours prêt à bondir et peu sensible aux autres, ce qui le rend très efficace en affaires, mais c’est un homme seul. Ces gens-là finissent par être très isolés.

J’abandonne ma fourchette sur mon assiette.

– Comment était-il enfant ?

J’ai tellement envie d’en apprendre plus. Le silence dans la pièce devient assourdissant. Plus embarrassé, Badi prend son temps comme s’il cherchait la réponse adéquate.

– Je dirais que c’était un enfant sans joie de vivre, lâche-t-il à voix basse. Il passait tout son temps à observer les autres dans son coin. Je me souviens surtout de son regard. Un regard terrible pour un enfant.

Malgré l’attention énervante qu’ils me portent tous, j’ose demander ce qui me turlupine depuis le début :

– Il dit avoir vécu seul...

Badi hoche la tête.

– Peut-être parce qu’il refusait d’habiter dans la maison. Il préférait vivre dans une

mansarde au-dessus du garage.

Grand blanc autour de la table.

Je dois m'accrocher de toutes mes forces au plateau, le temps de me souvenir de respirer. Moi, je parlais de son arrivée à Brooklyn sans le soutien financier de sa famille. C'est à dire *après* le Kivu. Badi, lui, parle de son enfance *avant* le Kivu. Comment un enfant peut-il préférer vivre seul au-dessus d'un garage ? Et surtout, comment peut-on le laisser faire ?

– Et son père était d'accord ? se hasarde Leila en fronçant les sourcils.

Badi prend le temps de tirer sur son cigare avant de dire très calmement :

– Le rôle d'un père est de poser des limites, ma chérie. Ce n'est pas toujours évident. D'un autre côté, un garçon aussi intelligent que Matt Garrett n'a pas dû être facile à piloter. J'ai souvent entendu Vincent, épuisé par les frasques de son aîné, dire que son fils lui était étranger.

Mon estomac se retourne. Une sensation indescriptible s'empare de moi. Pour moi, un « étranger » est quelqu'un qui ne fait pas partie d'un groupe, quelqu'un que l'on ne

cherche pas à comprendre. Comment cet homme a-t-il pu accumuler autant de malchance ? Autant d'épreuves ?

– La légende dit qu'il a fait fortune en trois jours, contrebalance Margo un brin irritée, elle aussi. J'espère qu'aujourd'hui son père a changé d'avis ?

– Ce n'est pas une légende, objecte Cameron à son tour. Mon père était le gestionnaire du Hedge Fund que Garrett a lessivé. Notre client a eu beaucoup de mal à éponger ses dettes.

– Garrett avait quel âge ? lui demande Margo.

– Vingt-deux ans, répond le Suisse du tac au tac.

Tous les regards se tournent alors vers Cameron.

– Quoi ? Je m'en souviens parce que j'ai le même âge que lui, s'explique-t-il devant nos têtes étonnées.

L'idée de déblatérer dans son dos me met soudain mal à l'aise même si, je l'avoue, je l'ai un peu cherché. Ou alors c'est le ton employé par Cameron qui me gêne. On sent qu'il ne l'aime pas.

– En arabe, on dirait de cet homme qu'il a une

force tragique. Un signe sur l'horizon, conclut Badi avec discrétion.

Silence de marbre.

Matt Garrett, une force tragique ? C'est certainement ce qui le qualifie le mieux. Vingt coups de fouet. Et pas n'importe quel fouet. Un instrument de torture armé de griffes de métal acérées. Selon mes cours, il devrait être mort.

Alors, comment s'en est-il sorti ? Je frissonne de peur rien que d'y penser et prie silencieusement pour qu'il me rejoigne très vite. L'entendre respirer, me dire que tout va bien, j'en ai besoin. Lorsque je m'extrais de mes réflexions, je m'aperçois que la conversation est repartie sur un sujet plus sportif : l'indemnité de transfert d'un attaquant de Manchester United suscite tout à coup bien plus d'intérêt que Matt Garrett. Je note avec satisfaction que Karim est le seul à ne pas avoir pris part à notre échange. Il n'a pas dit un mot. Étrange.

La voix désespérée de Jemila précède son retour :

– Désolée, mais nous n'aurons pas de dessert,

annonce-t-elle. Fatima a brûlé l'omelette norvégienne. Vous devrez vous contenter de fruits et de dattes, mes enfants.

Gros éclats de rire. Chacun y va de son commentaire sur les dîners ratés pendant que d'alléchantes coupes de fruits sont déposées sur la table.

L'ambiance devient plus chaleureuse encore lorsque les hommes se déplacent dans le salon attendant pour fumer le narguilé. Karim adopte une position plus décontractée que son père. À moitié allongé sur le sofa, ce qui revêt un tout autre sens...

– Hou, hou, Alex ? m'interpelle Leila. Que penses-tu de la décision de *Bloomingdales's* d'embaucher des vendeuses chinoises pour améliorer le service ?

– Hein ? Bonne idée. Il faut être accueillant avec tout le monde...

– Karim trouve cela idiot.

Je ne les écoute pas. Je regarde, fascinée, les volutes blanches du narguilé sortir du tuyau, j'écoute le glouglou agréable des bulles d'air et je bâille sans pouvoir m'en empêcher.

– Alex, Margo, vous devriez laisser les

hommes parler entre eux, nous suggère Jemila avec tendresse. Ils vont y passer une partie de la nuit.

Pour faire court, on se fait chasser.

Lorsque je regagne ma chambre après avoir quitté Margo en pleine conversation téléphonique avec sa sœur, je me mets en pyjama et m'affale sur le lit, seule et déprimée. Mon portable ne mentionne plus aucun message.

Que fait-il ?

J'enclenche le ventilateur et je compte les pales pour faire venir le sommeil, jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'un cercle blanc. Sans résultat. C'est à lui que je pense.

[Ne m'abandonne pas, s'il te plaît]

J'ignore s'il attendait une réponse. Peut-être parlait-il de son entreprise et pas de lui ? N'oublie pas, imbécile, Matt Garrett t'a confié une mission. Rentrer dans sa tête sans rentrer dans sa vie et en sortir, si possible, sans y laisser de plumes.

Agent secret Alex, au boulot !

Je me souviens de sa conférence : « L'homme est fait pour jouer. » Matt Garrett est joueur.

Quelque chose me dit qu'il a distribué des cartes indices pour qu'on soit à égalité. Mais où les a-t-il planquées ?

Réfléchis, Schumacher !

En réalité, je sais. Dès le départ, ses conversations étaient trop étranges pour ne pas avoir de sens. Matt Garrett n'est pas du genre à partager avec n'importe qui. Cet homme aime les challenges, les défis, les stratégies. Qui pourrait le comprendre à part un cerveau aussi méthodique que le sien ?

C'est ce que je ressens dans les prisons. Je dépose à l'entrée tout de ce que je suis dehors. Je vide mes poches sous l'arc du détecteur de métaux. Les surveillants me font enlever mon manteau, ma ceinture, mes chaussures, mes chaussettes et détacher mes cheveux. Un peu comme une mise à nue.

Ça ne fait rien. Face aux détenus, je n'ai pas peur d'être ridicule ou indécente. Avec eux, comme avec Garrett, je suis fascinée par ce grain de sable qui, à un moment donné, dans un contexte particulier, est venu enrayer la machine et tout foutre en l'air. Je suis captivée par ce déclencheur du passage à l'acte qui

ruine une vie en toute connaissance de cause.
Alors, je laisse mon instinct habituel me guider :

Premier indice : « *C'est une chose merveilleuse que l'instinct.*»

Deuxième indice : « *L'instinct est la clé de la vraie connaissance.*»

Dès le premier jour, sa conversation était trop bizarre. Il doit forcément y avoir un sens. Qu'a-t-il dit sous la douche ? « *Chénier a lui aussi affronté la terreur.* » De là à penser qu'il parlait de lui, ça m'a poussée à vérifier. Chénier s'est laissé guillotiner pour sauver une femme en danger et son œuvre est restée inachevée.

Quel rapport ?

Matt Garrett ne s'est pas laissé fouetter, il a été attaché. À moins qu'il se soit laissé attacher ? Mais pourquoi ? Pour sauver une femme ? Si c'est le cas, pourquoi cacher un acte si honorable ? Qu'est-ce qui est resté inachevé ? Je deviens dingue.

Merci, Garrett, comme ça, on est à égalité !

J'ai besoin d'air. Je m'enroule dans le plaid trouvé au pied du lit et je sors dans le jardin.

J'avance telle une ombre, pieds nus. L'air est tiède, chargé du parfum sucré des fleurs d'orangers. Les allées sont éclairées par de grosses lanternes. Deux gardes font leur ronde de nuit au loin. L'un d'eux tourne légèrement la tête vers moi quand le gravier crisse sous mes pas. Je l'ignore.

Sans m'en rendre compte, je marche vers la fauconnerie. Combien y a-t-il d'oiseaux là-dedans ? Une dizaine au moins. Je me rappelle ce qu'a dit Leila lors d'un précédent séjour : « Karim adore élever, dresser et faire voler ses faucons ».

Lorsqu'il était tout petit, dans son Arabie saoudite natale, son père l'emmenait dans le désert pour que les fauconniers lui apprennent. Leila raconte qu'à présent il a une relation forte et spirituelle avec chacun d'entre eux.

Je m'assieds sous la tonnelle en repliant mes jambes sur le banc, et je déclare forfait dans la douceur du cachemire bleu ciel. Le bruit léger des rapaces et leur respiration me rassurent, me bercent.

Je m'aperçois à peine que je m'endors.

ALEX

Le soleil du matin filtre à travers les rideaux pour se répandre comme de l'or sur le lit. Je m'étire dans les draps en bâillant de gourmandise, me repassant sa voix grave qui me susurre à l'oreille : « Nourris-toi, mon amour ». Miam. Ce petit ordre doux, érotique, m'a bercée toute la nuit. Dommage que ce soit un rêve.

Quelle heure est-il ?

Je roule sur le ventre à la recherche de l'écran digital. Les chiffres rouges indiquent 08:15. Seulement, je ne me rappelle pas m'être couchée. Aïe !

Gros plantage. J'ai fait quoi ?

Tout me revient brusquement. Je me suis endormie sur le banc. Alors, comment suis-je arrivée ici ? Quelqu'un m'a couchée, mais qui ? Tout à coup, l'horreur me saisit à la gorge. Ah non, pas ça ! Pas un vigile de nuit. Un grand moment de solitude s'empare de moi.

Je vérifie ma tenue. Affolée, je glisse ma main dans mon pantalon, la passe sur mes seins. Rien à signaler. *Ouuuuf !*

C'est affreux, je me mettrais des gifles.

Je bondis sur mes jambes quand un bruit sec détourne mon attention vers le sol. Du coin de l'œil, j'avise le magazine qui vient de tomber. C'est quoi ce bin's ? Il n'y avait aucune revue dans la chambre hier soir. Je me penche en avant pour le récupérer et je prends un coup au cœur.

Punaise ! C'est moi, ça ?

Ça fait un drôle d'effet. En double page centrale, un gros plan de Matt Garrett et moi, et un article. La photo m'interpelle, je ne m'étais pas rendu compte que Matthew me regardait. *Moi*. Pas l'objectif.

Je tente une lecture :

[Spécial Festival. Toutes les photos, tous les potins !

Un cas rare pour ce week-end au Festival international d'art lyrique d'Aix-en-Provence. Tous les yeux étaient rivés sur le plus beau parti de New York. Matt Garrett a été aperçu au bras d'une banale inconnue qui ne ressemble en rien à ses cavalières habituelles. Selon nous bien plus sexy. Une première, dites-vous ? Toutes les hypothèses sont possibles. Apparemment, le couple se verrait en cachette depuis plusieurs semaines. Pas plus tard qu'hier soir, la demoiselle a été

aperçue dans un look preppy sage, presque juvénile, sortant du B-One, le fameux penthouse new-yorkais de Matt Garrett. Alors, nous posons la question : des fiançailles sont-elles à l'ordre du jour ? Debra Dermot, la RP de MHG, contactée avant la publication de notre article, a déclaré ne vouloir faire aucun commentaire. Affaire à suivre, Matt ? Nous t'aurons à l'œil.]

Connard !

C'est comme si j'avais pris une batte de baseball en pleine poitrine. J'en ai le souffle coupé. Mon cerveau se met à fonctionner à toute vitesse. Je n'ai jamais mis les pieds dans son penthouse. Encore moins avant-hier soir si j'en crois la date du parution de l'article. Mais lui, oui. Il m'a trompée. C'est la seule possibilité. Je dois prendre plusieurs respirations pour me calmer. Voilà pourquoi il n'a pas appelé. En le faisant, il savait qu'il allait mentir.

Mais pourquoi ça fait mal comme ça ?

Je m'en veux. Comment ai-je pu être aussi stupide ? Je savais à quoi m'en tenir. Je ne peux même pas le lui reprocher ni le blâmer, il m'avait prévenue qu'il avait plusieurs maîtresses en même temps, ne s'attachait pas, et jouait avec les femmes. Et moi, je me suis

imaginé quoi ? Qu'il allait changer pour moi ?

J'adore quand tu perds les pédales, Alex !

Outre son infidélité crasse, on avait un pacte basé sur la sincérité. Le seul gage d'une relation sincère qui m'autorisait à prendre tous les risques pour lui. Et Dieu sait qu'il y en avait à le suivre. Comment vais-je faire maintenant si tout ce qu'il dit n'est que mensonge ? Tout est remis en question. Pas étonnant que ma mère ait buggé. Maintenant, elle a la preuve irréfutable que je suis une menteuse éhontée. Doublée d'une conne cocufiée. Matthew avait raison, le lion cachait bien un loup. Mais pas question pour l'agneau de se faire croquer. Ça suffit.

J'attrape mon smartphone.

[Judas ! C'est assez, dit l'agneau.
Vos goûts offensent la nature. Adieu.]

Je suis libre.

Je balance le portable sur le lit et file sous la douche. Pour la première fois de ma vie, je finis par une douche glacée. C'est une urgence vitale. C'est ça ou tuer quelqu'un. Mauvaise idée, c'est là que je déraile. À présent, je crie

parce que je suis jalouse. Une vraie jalouse. À côté, la jalousie que je ressentais pour Patrick c'était de la gnognote. Avant de quitter la salle de bains, je me regarde dans le miroir et je me dis : « Je ne veux pas vivre comme ça. Non ! ». Je déteste les gens qui s'emportent. J'ai trop vu ce que ce genre d'emportement procurait. Des coups, de la violence domestique, du harcèlement. Je reviens dans la chambre, remontée comme une pendule à coucou.

Tu ne perds rien, Alex !

Un soupçon de lucidité me rappelle que nous devons faire un parcours de golf. Je sélectionne une jupette blanche divinement somptueuse que j'enfile sur mes fesses avec le haut le plus sexy que j'ai emporté : sage devant et noué dans le dos par des petits liens entrelacés. Pas de soutien-gorge. Osé, faut dire. Je regarde mes seins et mon cul. Magnifiques. Banale, moi ? Je n'ai pas à rougir. C'est magnifique de sentir son ego réagir. C'est chaud, c'est fort, c'est doux. Qu'il reste avec ses maîtresses sexy, tiens !

Tu ne perds rien, Alex !

J'attache mes cheveux en chignon relevé assez

haut sur ma nuque, histoire de bien montrer mes morsures. Cocue, je veux bien, mais cruche non. Je veux que tout le monde voie à quel point il a perdu les pédales. AVEC MOI. À quel point c'était bon. Question d'orgueil.

Tu ne perds rien, Alex !

Là, tout de suite, c'est moi qui ai envie de mordre. Je suis prête à danser sur les tables, à traîner jusqu'au bout de la nuit, à sortir jusqu'à demain. Je le déteste de faire de moi ce genre de fille, mais c'est lui qui l'a voulu.

*Tu comptais m'en parler un jour, Guerrier ?
C'est classe tout ça !*

Vive la presse et la mondialisation ! Je sors de la chambre, direction le patio, le magazine roulé entre mes doigts. En vérité, je voudrais considérer cette affaire comme classée, mais je suis forcée de me rendre compte qu'à chaque pas la douleur m'opprime davantage. Avec ou sans ma contribution. Ça va s'arrêter, oui ?

Sous la tonnelle, Margo et Leila petit-déjeunent seules. Je m'effondre dans un fauteuil en face d'elles. Combien de temps ça dure un chagrin d'amour ?

– Hou là ! s'exclame Margo. Toi, tu as mal dormi.

– Lis ça ! fais-je en ouvrant le torchon de papier glacé.

Personne ne bouge. OK. C'est suspect.

– Vous saviez ! je m'écrie, au désespoir.

Un simple signe de tête de part et d'autre pour confirmer. Les salopes !

– Ces magazines sont à ma mère, avoue Leila en se servant de jus d'orange avec une ride soucieuse qui barre son front.

– Ah, parce qu'il y en a *d'autres* ? je m'étrangle.

– Les photos sont dans tous les tabloïds, m'annonce-t-elle stoïque.

Pendant une fraction de seconde, je suis trop en colère pour réagir. Je soupire, écarte les bras dans un geste englobant toute mon impuissance, griffe l'air... Argh...

– Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? m'oppose Margo. Tu ne vas tout de même pas me dire que tu n'avais pas vu les photographes ?

Je lui retourne un regard noir.

– Enfin, Marg, il m'a trompée.

L'admettre à voix haute est infiniment plus douloureux.

– Honnêtement, mon chou, tu t'attendais à quoi de la part de Matt Garrett ? persifle-t-elle. À ce qu'il croie au Père Noël ?

J'ouvre la bouche pour l'insulter, mais ma bêtise m'empêche de le faire. Elle a raison, c'est ma faute. Comment j'ai fait pour y croire, même une seconde ?

Mes lèvres tremblent :

– Je... j'ai l'impression d'être une idiote.

En fait, j'ai plutôt l'impression d'avoir été poignardée dans le dos et de l'avoir mérité. Ce qui est encore plus difficile à accepter. Je me concentre sur les mouvements de la cuillère de Margo, de son muesli à sa bouche, avec la volonté farouche de tordre le métal. Elle s'interrompt à mi-chemin :

– Enfin, Alex ! Ce type est convoité par la moitié des femmes de la planète. Il est riche *slash* canon *slash* brillant *slash* célibataire. Comment veux-tu qu'il résiste ?

Je serre les dents.

– Tu n'es pas censée être de mon côté là, Marguerite ?

Elle lève une main pour me faire taire.

– Rentre ça dans ta tête, poulette. Les hommes sont monogames jusqu'à la ceinture. En dessous, il y a un cheval de course qui ne demande qu'à se défouler.

– Margo ! s'indigne Leila en regardant partout. Pas ici au moins !

– Quoi ?

– On va toutes finir vieilles filles avec toi, geint Leila encore choquée.

Margo pointe Leila avec sa cuillère.

– Et alors ? Il y a des vieilles filles admirables. Regarde Jane Austen. Elle a créé un mec génial avec Darcy. Arrogant, torturé, réprimé. Et la scène du lac ? *Gééééénial !*

Puis, elle se tourne vers moi :

– Matt Garrett est un mec comme les autres, Alex. Il est emmanché d'un appendice qui le rend couillon. Tu peux baiser ce type si tu veux, mais pas en tomber amoureuse. Tu comprends ?

Je l'observe sans rien dire. C'est trop tard, ça a déjà commencé. Je suis clairement tombée amoureuse d'un magouilleur de sentiments qui ne ressent rien pour les autres. Un inconnu

qui, Dieu sait pourquoi, a été fouetté par le Chat à l'âge de quinze ans. Je bois un peu d'eau pour faire passer la pilule.

Et je pèse mes mots :

– N'empêche, je n'en reviens pas qu'il m'ait menti...

– Ouais, ben tu t'es trompée ! Là, tout de suite, c'est ton orgueil qui est blessé. Envoie-le paître et ton orgueil sera content, ou alors, baise-le et dis à ton orgueil de se calmer. Point.

Je reste silencieuse.

– Tu l'as appelé ? me demande Leila réellement soucieuse.

– Pour lui faire une scène ridicule ? Plutôt mourir !

Margo se redresse sur son siège et agite sa main en l'air.

– Alors, comment sais-tu qu'il t'a trompée ?

Je soupire et pointe mon doigt sur l'article. Margo lit les lignes, le passe à Leila, et réfléchit à la réponse :

– Mouais, ça craint. Mais c'est la presse. Personne ne mérite d'être jugé sur ce qu'ils écrivent. Envoie-lui un SMS, bref mais

explicite. S'il n'a rien à se reprocher, il te le dira. Sinon, à toi de voir.

Je pose mon téléphone sur la table et le tourne vers elle. Elle plonge dessus puis relève la tête, prête à me gronder :

– C'est quoi cette histoire d'agneau ? Ta façon de jouer aux dominos ?

– Oh, arrête, c'est un jeu d'esprit. Nos SMS sont toujours très... aiguisés. Je fais quoi maintenant ? Je démissionne ?

Elles se regardent l'une l'autre avant de revenir vers moi en secouant la tête. Margo à l'horizontale, Leila à la verticale. Super, les avis sont partagés.

– Non, ce serait trop gentil pour lui, décide Margo. Tu vas faire mieux que ça. Tu vas bosser avec son frère sans habiter chez lui et lui montrer qu'il ne t'a pas brisée. Histoire de lui faire comprendre que son gouvernail ithyphallique ne gouverne pas la planète mais uniquement son cerveau.

– Ithyphallique ?

– Carrément ! Dispensateur du pouvoir sexuel si tu préfères.

Est-ce que je peux faire un truc pareil ? Je me

connais côté sentiments, je suis une quiche. Il n'y a que dans le boulot que je ne suis pas quiche.

– À propos, me distrait Leila, il faut que je vous dise. J'ai accepté le job.

Margo ouvre de grands yeux d'étonnement, comme moi.

– Que veux-tu dire par « à propos » ? la questionne Margo en plissant les paupières.

Leila vire au rubicond. J'ai comme un pressentiment de la suite.

– Nooon ! s'écrie Margo estomaquée. Toi et le pi... et Cameron ? se reprend-elle *in extremis*.

Je fais un effort pour ne pas rire.

– Pitié, dis-moi que son machin est tordu, adjure Margo avant de se reprendre en voyant la tête cramoisie de Leila. Non, surtout ne réponds pas, je ne veux pas savoir !

– Salut, les filles !

La voix profonde de Karim nous fait sursauter toutes les trois. Et rougir. Il ne manquait plus que lui pour rajouter à la confusion de mon cerveau, tiens !

– Salut Karim ! fais-je poliment en plongeant

la tête dans mes céréales.

J'en ai assez d'avoir envie d'aller faire un tour pour réfléchir.

– Salut ! marmonne Margo en jetant un regard noir à Leila dont le sourire niais se dirige vers Cameron derrière son frère.

D'un geste, Karim retire le magazine de la table avant de s'asseoir.

– Bonjour, Cameron.

– Bonjour, Alex, répond distraitement la vodka mondaine en tirant une chaise entre Leila et Margo.

Enfin, me concentrer sur Leila et son pigeon m'aide à me distraire. Tout ça me fout le cafard.

Karim se penche pour se servir un verre de jus d'orange et m'en proposer un.

– Bien dormi, Sand ? me glisse-t-il à voix basse.

Puis il me dévisage simplement, le broc en l'air, attendant la réponse. On dirait un animal sauvage... une panthère des sables prête à bondir. Du calme, c'est juste un réflexe. Je vois des prédateurs partout depuis peu.

– Euh... j'ai fait un tour à la fauconnerie hier

soir, réponds-je à mi-voix.

– Je sais, acquiesce-t-il en remplissant tranquillement mon verre. Les nuits sont fraîches près de l'Atlas.

J'en reste comme deux ronds de flan.

– Alors, c'est toi qui...

Karim passe la main dans ses cheveux noirs mi-longs qu'il ramène en arrière, puis il se penche pour me chuchoter afin que personne ne puisse entendre :

– J'ai dormi avec toi.

Je recule pour mieux le regarder.

– Quoi ?

Relax, Alex !

Je préfère encore lui à un vigile, mais son attitude me trouble. Dormir, ça veut dire qu'il a passé *toute* la nuit ?

On était comment dans le lit ? Petit à petit, mes synapses se recollent entre elles. C'est probablement lui qui a abandonné le magazine sur le lit. Mais pourquoi ? Il lit les tabloïds, lui ? Ou bien a-t-il cherché sciemment à me faire savoir ce qui se disait dans mon dos ?

Karim détourne alors la conversation :

– Alors les filles, en forme pour votre

parcours ? lance-t-il à la cantonade.

– Pourquoi ne pas nous accompagner tous les deux ? demande Leila avec un espoir un peu trop évident de retrouver son pigeon.

– Avec plaisir. On joue en *Greensome* mixte meilleure balle. Je fais équipe avec Leila, répond l'intéressé sans scrupule.

Mon verre de jus d'orange reste en l'air. Quel culot de décider du mode de jeu ! Pour qui se prend-il ?

– Parfait pour moi, ricane Karim. Margo et Sand, vous faites équipe avec moi.

– Autant faire du tricot, riposte Margo boudeuse. On ne va pas jouer.

Je suis au bord du fou rire.

Pour faire court, je suis nulle et Margo ne vaut guère mieux que moi. Au moins, avec ce mode de jeu, on ne passera pas notre temps à chercher nos balles puisque la « meilleure balle » sera toujours celle de Karim.

– Je passe chercher Millenium et je vous rejoins aux voiturettes, annonce ce dernier en se levant.

– Millenium ? je demande par curiosité. Comme dans *Star Wars* ?

Debout, devant moi assise, son regard de chat-huant plonge dans le mien. Il se rend compte à quel point il impressionne ? Tout ce khôl strié d'or noir...

– Millenium est mon dernier faucon pèlerin, précise Karim avec un petit sourire qui m'indique qu'il sait exactement l'effet qu'il procure. Je vais le faire chasser en vol. Ça nous laissera le temps de jouer. C'est ça que tu veux, Sand ?

– Euh...

Dieu merci, Margo me sauve de cette situation ridicule. D'un geste aussi discret qu'habile, elle fait semblant de ramasser sa serviette pour me glisser au passage :

– Pas croyable ! On va jouer au golf avec un faucon et un vrai con...

J'ai tellement envie de rire que je m'exclame sans réfléchir :

– Mais c'est un vaisseau de contrebandier, il va voler les balles !

Grosse rigolade autour de la table. Sans le faire exprès, je croise le regard profond et sombre de Karim rivé sur moi. Je m'arrête net.

C'est le khôl qui fait ça ?

Pendant les trois heures suivantes, nous enchaînons les coups de golf, des meilleurs aux plus foireux. Le retour est plus technique, long et fastidieux. Je m'épuise et joue de plus en plus mal, mais au moins, je ne pense plus. Le panorama est si magnifique, tout au long des fairway, les neiges enneigées des hautes montagnes de l'Atlas nous accompagnent alors qu'il fait au moins 40 °C au ras du sol et bien plus encore dans les dunes de sable. Au-dessus de nous, le vol plané de Millennium chaperonne la progression de nos deux voiturettes.

– Dans l'eau, la garce ! rage Margo au trou n° 16 en récupérant l'épuisette à l'arrière de la nôtre.

– Déclare-la perdue, propose Leila qui l'attend au volant.

Margo ne relève pas et fonce vers le lac artificiel. Je détourne les yeux, ma balle est encore partie dans les arbres. Le soleil est écrasant et l'air aussi chaud que dans une étuve autoclave. Je souffle en gonflant mes

joues d'épuisement.

Plus que deux trous et c'est fini.

– Monte, Sand ! me lance Karim depuis la voiturette des garçons. Tu es crevée, je t'amène à ta balle... Cam ! On se retrouve au green, lui crie-t-il en passant bruyamment la marche arrière.

Le Suisse lève son club pour accuser réception et continue son chemin sans se retourner. Quant à moi, j'ai subitement la gorge sèche et un besoin irréprensible de boire.

– Ce n'est pas de refus. Tu as de l'eau ?

Mauvais plan.

Soudain, je stoppe net, saisie par un souffle surgi dans mon dos, accompagné de petits « tsicks tsicks » répétitifs. *Millenium*. Le rapace se perche derrière Karim et rabat ses ailes, l'œil cerclé de cire rivé sur moi, à l'affût de chacun de mes mouvements. Je n'ai jamais été si près d'un tel bestiau en liberté.

Je n'ose plus bouger.

– Mets ça ! m'ordonne Karim en me lançant son sweat à capuche. Sinon il pourrait te griffer avec ses serres.

Mais quelle idée originale ! Des manches longues par 40 °C. Je tiens à ma peau, moi ! Sans discuter, j'attrape le vêtement de coton et l'enfile par la tête en essayant de ne pas me laisser distraire par son odeur de fougères. Au moins, Karim ne sent pas le vent comme Garrett. C'est déjà ça !

Je lui jette un regard désespéré.

– Et maintenant, tu peux m'envoyer une bouteille d'eau ?

Au lieu d'obtempérer, Karim tapote le siège à côté de lui du plat de la main pour me faire signe de venir. Super ! Encore un dominant. Un instant, je me demande ce qu'il se produirait si Karim et Matthew se rencontraient. Tout compte fait, je préfère ne pas savoir.

– Allez monte ! Tu ne risques rien.

Ce que je fais au ralenti, une fesse, après l'autre. De près, l'oiseau a la plus belle des robes. Ses plumes sont contrastées. D'un blanc moucheté de larmes grises sur le ventre et les flancs, et d'autres plus légèrement roussâtres au poitrail.

– Bonjour, Millenium ! lui dis-je sincèrement

impressionnée.

– Millenium est très affectueux mais ne lui présente pas tes doigts, m'avertit Karim. Le pèlerin a des dents pour déchiqueter la viande. Aucun risque. Même beau, ce truc en plumes me file les jetons.

– Il tue avec ses dents ? je demande par politesse.

Quel est l'enfoiré de linguiste qui a donné des dents pour tuer à un voyageur de piété ? Je vous le demande !

– Rarement, répond Karim en fixant la morsure dans mon cou. Le plus souvent, la proie est tuée par les serres sous le choc. Après seulement, il fait son affaire avec ses dents en mordant au cou, ajoute-t-il avec un trait d'humour.

Je décide de ne pas relever. Karim accélère le long du fairway quand une stridulation traînante à l'arrière me fait tressaillir vers l'avant.

– Pourquoi crie-t-il comme ça ?

– Tu n'as jamais entendu un mâle crier, Sand ? Je préfère ne pas répondre. La voiturette stoppe à la lisière des herbes à chameau où

s'est introduite ma balle. Karim ouvre la glacière, me tend une bouteille d'eau, et me regarde pendant que je bois.

– Je sais que ça ne me regarde pas, Sand, mais il me semble que Garrett ne devrait pas t'exposer de la sorte. Une telle attitude te manque de respect.

Je manque m'étouffer avec ma gorgée d'eau.

– En effet, ça ne te regarde pas, fais-je en m'essuyant le menton.

Je saute à terre avec mon wedge. Il me suit.

– Dis-moi la vérité, il t'a proposé quoi ? me presse-t-il un pas derrière moi.

L'inquiétude que je perçois dans sa voix me fait brusquement basculer dans la réalité. Karim n'a que deux ans de moins que Matthew et leurs pères étaient potes. Que sait-il de lui ? Je n'ose lui demander. À la place, je m'enfonce vers un bouquet d'oliviers assez dense tout en m'efforçant de répondre sans l'offenser :

– Écoute, Karim, pour ta gouverne, je l'ai accompagné pour des obligations professionnelles. Le reste est pure invention de journalistes.

– Tu te fiches de moi ? Et tes morsures ?

Un silence précaire s’instaure entre nous.

– Alex, si ce type te met la pression, je lui coupe les couilles.

Quoi ? Est-ce qu’il joue au grand frère protecteur là ? Pour quelle raison ? Parce que je suis une amie de sa sœur ? Autre chose ? Il a toujours été indifférent avec moi. Karim s’appuie contre le tronc d’un palmier.

– Regarde, ta balle est là, me montre-t-il en dégageant du pied une touffe d’herbe à chameau. Tu veux la jouer ?

Je regarde autour de moi, les arbres sont partout.

– Mon Dieu ! Tu crois que je peux la sortir de ce bled à chameau ?

– Je vais t’aider.

Sur ce, il s’agenouille pour écarter l’herbe autour de la balle pendant que je m’approche.

– Maintenant, laisse-moi t’aligner dans la bonne direction.

Karim vient se placer dans mon dos afin de me positionner correctement. Ses bras passent autour de ma jupe de sorte que ses doigts se referment sur les miens tenant le club devant

mon bassin. La chaleur de son torse dans mon dos, son haleine de thé marocain très sucré... c'est plus fort que moi : un instant, tout se fige, s'éternise, demeure immobile... Mon cuir chevelu se met à picoter, lui non plus ne bouge pas. Il respire à peine.

– Karim ?

Je sens son souffle dans ma nuque avant de l'entendre :

– Hier soir, le froid faisait pointer tes seins à travers ton pyjama. Je me suis demandé quel effet ça me ferait de les lécher.

Coup de tonnerre.

– Bordeeeeel, Karim !

– Depuis, je ne peux m'empêcher d'imaginer le bonheur que ce serait de te goûter, continue-t-il imperturbable.

– Quoi ?

– Veux-tu passer la nuit avec moi, ce soir ?

L'instant d'après, il m'a retournée contre lui en m'ôtant prudemment le club des mains. Je me noie dans le khôl ; sa respiration s'accélère, ses mains exercent une douce pression sur mes hanches pour me ramener contre lui. Bassin contre bassin, je ne peux

m'empêcher de sentir la bosse qui déforme son pantalon.

Mon cœur cogne à tout berzingue.

– Pitié, Karim, arrête de me regarder comme ça...

– Comme ça quoi ? Comme ça oui ou comme ça non ?

Alex bouge ! Fais quelque chose !

Karim est beau, plein de charme, gentil et protecteur, alors pourquoi ne me plairait-il pas ? Un ultime sursaut se forme dans ma tête. Matt Garrett a beau être un salaud de play-boy qui mériterait que je lui rende la pareille, ce n'est pas ce que je veux. J'ai déjà vu des filles mettre le frein sur plein de choses sous prétexte qu'elles étaient amoureuses, puis se séparer et, dans la foulée, rentrer dans une autre relation. Elles se sont toutes perdues. Moi, pour le moment, j'essaie juste de ne pas me perdre.

Je le repousse de mes deux mains.

– Non ! m'écrié-je en résistant vigoureusement.

Des signaux d'alarme se mettent à clignoter.

Kek, Kek, Kek....

MATT

Kek Kek Kek...

Ça y est, tu as franchi une limite, Garrett !

Putain, elle pouvait aller n'importe où sur cette fichue planète et elle a choisi de venir là. Chez Kabbani. Je déteste ce type. Cette fille me fait péter les plombs. Et mon agenda avec. Quand est-ce que tout ça va s'arrêter ? Merde. C'est elle qui me possède pour l'instant. Je m'approche. Même enfoncés dans mes poches, mes poings sont douloureux. Je suis tel un élastique sur lequel on tire trop fort, je peux casser à tout moment et bouger vite.

Son texto me brûle le cerveau :

[Judas ! C'est assez, dit l'agneau.
Vos goûts offensent la nature. Adieu.]

Le soleil disparaît.

Venant de nulle part, un lourd rapace se pose en un souffle sur une branche d'olivier. L'allure fière, il semble dominer tout le

territoire. Le volatile ne m'impressionne pas, tout occupé que je suis à découvrir un autre spectacle plus stupéfiant : l'ombre de deux corps enlacés. *Alex*. L'image est insoutenable. J'ai le goût du sang dans la bouche.

Est-ce que j'arrive trop tard ? La voir dans les bras d'un homme me fait l'effet d'une décharge électrique violente. Cela me secoue tellement que je dois m'accrocher pour ne pas tomber. Mon seul soulagement est de ne pas les avoir trouvés au lit.

Le sang, le sel, la rouille.

Une vague possessive monte en moi, presque impossible à masquer. Encore une preuve que ma vie est en train de basculer. Bon Dieu ! il y a pile deux semaines, j'étais intact, je n'avais aucune trace. Distance de sécurité, je stoppe à cinq mètres. Je dois me retenir.

– Quand une femme dit non, seul l'agresseur s'en fout.

Kabbani fait un pas en arrière, surpris.

Eh ouais, mec, t'es pas seul !

– Et quoi, Garrett ? me harangue-t-il à son tour. Tu vas sortir ton Katana ?

– Qui parle d'un Katana ? réponds-je très

calmement.

Aucun de nous deux ne détourne le regard à l'instar de deux mâles alpha qui se jaugent avant l'affrontement. Ça n'arrivera pas. Ses yeux annoncent qu'il va frapper. Il ne *sait* pas. J'ai déjà combattu ce genre de gars trop lisibles dans la rue quand je suis arrivé à Brooklyn et j'ai toujours gagné. Face à moi, il ne ferait pas le poids. Mais il a du courage et l'intelligence de m'observer avant de se lancer *et* un geste protecteur pour la placer derrière lui. J'apprécie. En posant à nouveau mes yeux sur elle pourtant, je sens la colère monter en moi.

Quelque chose ne va pas. Elle transpire la culpabilité.

– Alexiane...

À ce moment-là, tout s'accélère. Alex le déborde et se jette sur moi avec une rage non dissimulée qui nous surprend tous les deux. Autant Kabbani que moi.

– Salaud ! éclate-t-elle en tambourinant sur ma chemise. Je savais que je ne devais pas te faire confiance... à présent, je suis jalouse...

Mon irritation retombe direct.

Elle est comme moi, elle ressent la même chose. Je ne sais pas si je dois rire ou m'inquiéter. Vu sous cet angle, on dirait une Walkyrie, une vierge guerrière de la vallée d'Odin, une héroïne de l'Odyssée. Mieux, elle est à tomber quand elle m'invective de mon nom de famille :

– Je voudrais être comme toi, Garrett. Avoir plusieurs hommes en même temps et tout ça, mais j'en suis incapable. Putain, sur mes Dalloz, je jure que...que....

Elle en perd les mots et crache par terre comme un troupier. J'en reste baba.

Où es-tu passée, Alex Sand ?

– Alexiane...

– NON, ne m'appelle plus comme ça, siffle-t-elle. Ne m'appelle plus d'ailleurs.

J'éclate d'un rire sec, sarcastique.

– Crois-moi, tu n'as pas envie que je ne t'appelle plus.

Je vais te faire jouir très fort, tu vas voir, bébé ! Ça ira mieux après !

C'est carrément délicieux. Les coups volent dans une dynamique globale. Une vraie furie. En fait, elle est super en forme. Mais je ne sais

plus quoi faire, surtout avec l'autre enfoiré à côté qui nous reluque.

– Ne lui faites aucun mal, Garrett, lâche Kabbani en passant devant nous. Sinon, vous aurez affaire à moi.

J'ignore sa tentative pour m'énervé, mais le bougre est bien décidé à me donner mon compte :

– Apparemment, vous n'avez pas besoin de moi pour la perdre, chicane-t-il.

– Je ne vais pas la perdre.

– C'est ce qu'on verra.

Alex lui décoche un regard furibard.

– Oh, ça suffit vous deux, le tance-t-elle vertement. Est-ce qu'on peut laisser tomber ce petit jeu de matous va-t-en-guerre ?
DÉGAGE, KARIM !

Elle prend ma défense ?

L'enfoiré se met à rire en se dirigeant vers l'orée du bois. Je ris aussi. Tout va bien. Elle est géniale. En une répartie, sa colère a atomisé la mienne. On ne peut pas être en colère tous les deux. Les coups sur ma poitrine me font abaisser les yeux. N'importe quoi ! Elle va se faire mal.

– Vous ne comprenez rien à la castagne, Civilité, lui fais-je raisonnablement remarquer. Je suis grand. Utilise plutôt des coups montants à mi-distance. Frappe, *back fist*, avec le dos du poing. Sinon, tu vas te faire mal.

Pour toute réponse, j’ai droit à un coup de coude plutôt raide dans le ventre. Elle n’a rien compris. Et elle repart, me tournant autour façon champion poids lourd de l’UFC avec ses petits poings armés.

Cette nouvelle facette de tigresse met le feu à ma poitrine.

– Pourquoi tu es là, Garrett ? beugle-t-elle hors d’elle. Si c’est une visite de courtoisie, je t’avertis, je ne vais pas mentir.

– Moi non plus.

Exactement comme si mon cœur brûlait à l’intérieur. Plus elle s’énerve, plus je suis calme. Ce qui a le don de l’énerver davantage :

– Je te DÉTESTE, Matthew, redouble-t-elle. Va-t’en !

– Alors, je dois rester.

Elle s’arrête de frapper et secoue la tête

comme pour se réveiller.

– Non, mais tu t’entends ? Putain tu es... tu es...

Je propose, plein d’espoir :

– Un mec spécial pour toi ?

– Non ! Un sublime stratège psychorigide avec un machin parfait à la place du cerveau. Quand tu étais petit, tu le situais où ton cerveau ? Dans ta couche-culotte ?

Je la foudroie du regard. *Ça va se payer ça, bébé !*

– Tu as vraiment besoin de baiser, lui dis-je impressionné.

Elle râle, excitée comme jamais :

– Baiser. Tu n’as que ce mot là à la bouche. Remarque, je te comprends, tu fixes, tu débordes et après, tout fout le camp avec l’eau du bain, se déchaîne-t-elle. Merde, je ne veux pas que tu me baisses moi.

À ce moment-là, j’en veux à la personne qui l’a affranchie.

– Ça suffit !

Je la charge sur mon épaule pour regagner le fairway pendant qu’elle frappe mon dos de ses petits poings minuscules. Elle griffe mes

reins, s'agrippe et se cambre comme elle peut.

– REPOSE-MOI, JUDAS !

– Non.

– C'est pas possible, j'ai envie de te repousser et en même temps de t'embrasser. Tu me rends idiot...

– C'est justement de ça dont je veux te parler.

– *Pardon ?*

Avant qu'elle proteste, je la plaque contre un muret de pierres sèches en la coupant d'un baiser que je veux bref et ferme, juste pour la neutraliser. Ensuite, je balance en vitesse avant qu'elle recommence à déblatérer :

– La fille dont la presse parle, c'est ma sœur.

Si elle avait pu me tuer d'un regard, je serais déjà mort. Désintégré en mille morceaux éparpillés sur le sol comme une merde.

– C'est tout ce que tu as trouvé pour insulter une fois de plus mon intelligence ? s'indigne-t-elle. Tu n'as jamais parlé d'une sœur.

– Ton intelligence m'excite, je ne l'insulte pas. Elle plisse des yeux, méfiante comme une belette, mais au moins elle écoute.

– Ma sœur est très jeune, je la protège. OK ?

– Elle a quel âge ? me décoche-t-elle d'un air

sournois.

– Seize ans.

À l’instant où je pense l’avoir calmée, elle repart :

– Comme si la presse pouvait confondre une fille de seize ans avec tes maîtresses sexy prêtes à te partager !

Je lui ris au nez :

– Corrige-moi si j’ai tort, avec *elles* non, mais avec *toi*, oui.

Elle me jette un regard de travers.

– Je suis une femme, s’offusque-t-elle en bombant le torse.

– Une *jeune* femme, dis-je pour appuyer l’argument.

Ce qui a le don de l’énervé davantage :

– Au cas où tu aurais oublié, je ne suis plus vierge, rouspète-t-elle. Je ne suis peut-être pas sexy, mais je ne risque pas de m’habiller comme une pétasse.

– Pétasse est un état d’esprit, chérie. Pas un costume. Et crois-moi, tu en es très très loin, fais-je en me retenant de rire.

Là-dessus, elle bat des cils pour m’aguicher comme si elle essayait de me dire « essaie

seulement de me résister ».

– Tu fais quoi là, Alex ? Tu me fais des avances ?

Elle croise les bras sur sa poitrine. Je fais pareil.

– Tu n’as pas dit que j’étais sexy, me reproche-t-elle. Alors, ouais, je te drague. Maintenant, on fait quoi ? On continue notre micmac exclusivité sans attache ou tu tombes amoureux de moi ?

– Je te demande pardon ?!

– Sinon, on arrête.

Je viens de faire six mille kilomètres en avion pour m’entendre dire ça ? Elle sait que j’en suis incapable. Je n’ai pas menti, ni triché.

Je prends un moment pour la regarder.

– Pourquoi veux-tu arrêter ?

Elle resserre ses bras autour d’elle. Comme si je ne pouvais pas voir qu’elle tremble.

– Ben, c’est ta règle !

On ne peut pas en rester là.

– Tu veux m’en parler ?

– Ouais. Je m’attache. Trop. Et ne me dis pas que tu ne me crois pas, comme Tam, parce que je te claque.

Elle s'attache. Trop.

Je pourrais facilement ignorer cette conversation, mais je n'arrive pas à me détacher de ses yeux tourmentés qui attendent que j'ouvre la bouche. Elle le pense vraiment. Il me faut du temps pour accepter les mots. Je ne suis même pas sûr de le pouvoir. Je décroise mes bras et prends son visage dans mes mains.

Je m'efforce de parler lentement :

– Alexiane... Je te crois mais... j'en suis incapable.

– Parce que tu ne ressens rien ?

– Non pas rien. Mais pas ce que tu voudrais. Ça pose un problème ?

Elle se mord la lèvre et déglutit.

– Mais tu ressens un truc ? dit-elle d'un ton désespéré.

– Ouais. C'est nouveau et... et je suis d'accord pour essayer.

Ses yeux se lèvent vers les miens.

– Tu penses à quoi ?

Tout scintille dans ma tête. Un vrai arbre de Noël. Je ne sais pas ce que je ressens mais je veux le savoir. Je m'écarte un peu d'elle et

récupère mon portable dans la poche arrière de mon jean. Je sélectionne un favori.

Et je mets en haut-parleur :

– Hey, Matthew ! J’ai un cours sur Virgile dans cinq minutes...

Pour la première fois de ma vie, je n’ai plus envie de réfléchir.

– Juste une seconde, Lizzie. Peux-tu dire bonjour à la jeune femme qui est avec moi ? Elle s’appelle Alex Sand, Lizzie. C’est ma copine.

Plusieurs expressions passent sur le visage d’Alex pour se figer sur un réel effet de surprise. Je la laisse lire dans mes yeux : « Ne me demande pas de te faire confiance, par pitié. N’y mets pas cette condition. Parce que si tu le fais, là, maintenant, ce sera la dernière fois que tu me verras ».

– Salut, Alex ! s’exclame la voix mutine de ma sœur. Shiloh et Zahara au LFNY⁽¹²⁾ ont vu ta photo dans les magazines, elles croient que je suis ta sœur. Tu ne trouves pas ça drôle ? On se ressemble.

– Merde ! balbutie Alex qui semble en avoir perdu son vocabulaire.

Un mot. Comment un mot si obscène peut-il d'un coup sembler si prometteur ? Je lui murmure en aparté : « Tu es d'accord pour essayer ? Toi et moi. Rien que nous deux. » Alex acquiesce d'un mouvement de tête.

Je reprends, tout en la couvant du regard.

– Nous sommes ensemble, Lizzie.

– Alors, c'est vrai, petit cachottier, glousse ma sœur. Tu l'as dit à maman ?

– Pas encore. Tu es la première, comme toujours, Lizzie.

Je dégage les mèches trempées du visage d'Alex, puis je décide de lui retirer cet horrible sweat d'homme qu'elle porte. Le sweat de l'autre con.

– Alex ? continue Lizzie, pendant que je lui passe le vêtement par la tête. Il me tarde de te connaître. On pourrait courir ensemble autour du *Réservoir*. Matthew court comme un sportif de compétition, ça n'a rien de drôle.

Je réponds à sa place :

– Parce que tu es la reine du moindre effort, Lizzie.

Alex se réfugie amoureusement dans mes bras, on dirait qu'elle va s'écrouler.

– Excuse-moi, Lizzie, il faut que je boive un peu d'eau, m'implore Alex en levant les yeux vers moi.

Je hoche la tête en coupant le haut-parleur.

– Va en cours, Lizzie, on se rappelle.

Et je raccroche pour m'occuper d'Alex.

– Quelle idée as-tu de jouer en plein soleil avec une horreur pareille.

– C'est à cause des serres de Millenium, souffle-t-elle exténuée.

Sa voix est à peine audible. Je ne sais pas si c'est la chaleur, l'effort sportif ou l'émotion de s'être livrée, mais elle a du mal à respirer. J'hésite sur la marche à suivre, c'est elle qui me donne le ton :

– Comment as-tu su où j'étais ?

Je retiens ma respiration.

– Tu as un portable de société, je trace à vingt centimètres près.

– Oh, fait-elle, le visage tout chiffonné ! Où sont les autres ? Tu entends ?

Alex a entendu comme moi le bruit des moteurs électriques, elle porte la main à son front pour se protéger du soleil.

– Ce sont mes frères, Alex. Pas tes amis.

– Tes deux frères sont ici ? Pourquoi ?

Les deux voiturettes s'arrêtent à quelques mètres de l'endroit où nous nous trouvons. Je passe mon bras autour de ses épaules.

– Tu viens ? Je vais te présenter.

Nous marchons en direction des voitures. En la reluquant discrètement pendant qu'elle essaie de reprendre contenance, je pense à tout ce que je dois régler avec elle dans ma vie. À ce qui va changer. Elle reforme son chignon et porte encore ma marque dans son cou.

– Comment allons-nous faire, maintenant ?
bafouille-t-elle en lissant sa jupe.

Mon passé me revient brutalement dans la figure. Est-ce qu'elle l'avait oublié ?

– Le pacte est non-négociable. Surtout l'ASA.

– Bien sûr. Mais pour eux, je suis quoi ?

J'avance prudemment :

– Ma copine. Ça pose un problème ?

Le bien-être que je perçois dans ses yeux est assez communicatif et me rassure.

– Par curiosité, tu leur as dit quoi ?

– J'ai dû leur dire que j'avais rencontré une femme étonnante que je baisais avec beaucoup de plaisir et que cette femme était *spéciale*

pour moi.

Je réalise alors que je ne l'ai jamais vue se plaindre de ce que je lui ai imposé. Pas une fois. Ni réclamer quoi que ce soit. Elle s'est juste contentée de jouer avec mes règles. C'est sa pudeur et ça la rend encore plus belle.

– Pourquoi ta RP n'a-t-elle pas fait un démenti ? m'interroge-t-elle.

– Tu aurais apprécié que je démente ?

Alex ne répond pas. Bouche ouverte, elle fixe Paul qui vient à notre rencontre. Ce qui est assez perturbant, mais il faut bien admettre qu'avec son look de rebelle qui donne l'impression de vouloir contenir toute sa liberté, mon frère surprend toujours. J'ai beau lui dire qu'avec son chignon pour homme, il n'a pas franchement le look d'un patron conventionnel, il s'en fout royalement.

– C'est Paul ? s'émerveille-t-elle.

– L'homme que tu espérais rencontrer le jour de ma conférence.

J'ai lancé ça taquin, pour voir.

– Je suis ravie de m'être trompée de frère, me fixe-t-elle.

– Je vais vous faire une confidence, Alex

Sand, moi aussi.

Je suis son regard sur l'autre voiture en me retenant de rire.

La dégaine jean droit *fitté* à la cheville sur ses *high tops* et boxer apparent de Rob, semble la surprendre encore plus que le *man bun* viril de Paul.

– Tes frères sont hyper-sexy, dis donc. Vous essayez de former le groupe des *sexiest men alive* ?

Je goûte le moment.

– Je t'avais bien dit que tes verrous allaient sauter. Autant que tu le saches : les obligations, le boulot, tout ça, c'est une chose qu'on assume totalement. Mais la plupart du temps, mes frères et moi on vit en jean et on fait ce qu'on veut.

Après un bref signe de la main dans notre direction, Robert enclenche bruyamment la marche arrière et repart dans l'autre sens.

– Ça roule, Matt ? s'inquiète Paul en venant à notre rencontre.

– Impec ! Il va où l'artiste ?

– Récupérer la copine.

Je connais suffisamment Paul pour savoir

qu'il n'est pas content du tout.

– Laquelle ?

– La blonde. La fille est seule avec leur caddie, précise-t-il avec un regard appuyé.

Traduction : on ne laisse pas une gamine seule avec un homme au beau milieu de nulle part. Je hoche la tête.

– Au fait, tu ne me présentes pas ton amie ?

Petit débat interne. Entre nous trois, les mots sont inutiles, comme si on lisait dans nos pensées. Aussi dois-je être vigilant car il n'est pas question de laisser voir à Paul tout ce qu'il y a entre Alex et moi.

– Alex, voici mon frère, Paul Garrett. Paul, Alexiane, ma copine.

– Très heureuse, monsieur Garrett, s'enthousiasme Alex en avançant sa main.

Paul hésite, regarde sa main comme s'il s'agissait d'un insecte, puis capitule de bonnes grâces avec une poignée de main professionnelle.

Je décide de les laisser faire connaissance. Je fais le tour de la voiture à la recherche d'une bouteille d'eau. Leurs voix me parviennent mêlées aux cris secs de quelques poules d'eau

:

– Ravi de te rencontrer, Alex. Appelle-moi Paul. Juste une petite précision avant que l'on travaille ensemble : chez nous, c'est un peu informel, nous fonctionnons à l'anglo-saxonne. On fait usage des prénoms et du tutoiement. Sauf pour Matt, évidemment, ajoute-t-il sarcastique au moment où je reviens vers eux.

– Tu n'as pas un autre clébard à épouiller ? dis-je à mon frère.

Paul me regarde longuement. Je vois son cerveau s'activer, mais je me force à l'ignorer en proposant à Alex la seule bouteille d'eau que j'ai pu trouver.

– Tiens, mon cœur !

Mon frère retient un rictus moqueur. Je traduis : « Tu as un cœur, toi ? Depuis quand ? » Je le fusille des yeux, style : « La ferme, connard ! »

– Merci, je meurs de soif, s'exclame Alex qui n'a rien vu.

Rictus moqueur effacé tout de suite de son visage par la vision d'Alex mordant le bouchon sport de la bouteille, tête renversée

en arrière pour en aspirer de longues gorgées. Elle a tellement soif qu'elle ne se rend pas compte que ses joues se creusent autant que le plastique, créant une vision piquante douceuse, rendant la scène de plus en plus insupportable. Paul arque un sourcil dans ma direction en articulant : « Ben mon vieux, tu dois bien t'amuser... » Putain. Et dire qu'ils vont bosser ensemble. Ça promet !

La sonnerie de mon téléphone me coupe en plein fantasme :

– Hum !

– Matt, c'est Rob. Je suis au club house avec Margo. On vous a gardé une table.

– Quel rapport ?

– Regarde ta montre, mec ! Ça fait huit heures qu'on a quitté New York...

– Et alors ?

– Alors, tu n'as rien avalé dans le jet à part ton whisky à 1 000 \$ la bouteille. Pas que je sois contre mais il faut que tu manges si tu veux la croquer ce soir, chenapan, termine-t-il en raccrochant.

C'est le bouquet. Je me retourne vers Alex qui discute avec mon frère en marchant vers la

voiturette. C'est quoi ce haut aguicheur ? Que des liens coquins croisés dans le dos. Elle a mis ça toute seule ? Pour jouer avec l'autre enfoiré ?

Ma pression artérielle monte d'un cran.

– Pousse-toi, Paul ! Je conduis.

En contournant la voiturette, Paul y va de son commentaire :

– Tu es un sacré veinard, mec, je suis littéralement sur le cul.

– Et moi sur le coup, connard !

– Hâte de voir ça, ricane-t-il en glissant ses écouteurs dans ses oreilles pour mieux m'ignorer.

Je souris pour le gronder.

– Tu écoutes quoi ? lui demande gentiment Alex lorsqu'il s'assied près d'elle.

– *Day Tripper*, un vieux « chart » britannique des Beatles.

– C'est vieux, lui fait remarquer Alex en haussant les épaules.

– Mais bon. Tu veux te faire une idée ? lui propose-t-il égrillard.

Je démarre en grognant :

– Bon Paul, tu ne vas pas aussi la gaver de

pop-corn ?

Putain, mon frère se marre. Il l'a fait exprès, le con. Entre nous, ce petit jeu un peu puéril n'a rien de méchant, mais là... De son côté, Alex a l'air perdue. Tant mieux.

À quelques mètres de là, la terrasse du clubhouse surplombe le lac artificiel qui défend le green géant du dernier trou. La rumeur du monde point à nouveau à l'approche des bâtiments. En haut des escaliers, une blonde en jupette rose agite son portable en l'air dans notre direction, façon sémaphore. Tandis que, juste derrière, un grand blond baraqué tout en muscles lui mate royalement l'arrière-train. Et merde...

Alex se frotte les paupières.

– Robert a vite fait connaissance avec Margo, s'estomaque-t-elle.

– Le contraire serait étonnant, répond Paul à ma place.

– Pourquoi ? insiste naïvement Alex.

La ferme, Paul !

– Disons que ta copine a de sérieux atouts, décoche Paul sans rire en reluquant lui-même la blonde d'un peu trop près.

Alex fronce les sourcils, nous regarde l'un après l'autre. Je prie pour qu'elle ne m'interroge pas sur le cas Rob Crawford. Ce con va tout faire foirer, c'est sûr.

– Tu veux dire pectoraux ? propose-t-elle à Paul.

Mon frère lève un sourcil intéressé.

– Et en plus, elle est cool ! J'aime beaucoup ta copine, frangin.

J'éclate de rire en voyant la moue hallucinée d'Alex au mot « copine ». Et tout de suite après, je sens le regard de mon frère passer de l'un à l'autre.

Eh oui, je ris, mon pote !

– Hou hou, Alex ! lance l'ingénue peroxydée aux sourcils ridiculement épais.

L'animal la soulève en poids pour la reposer sur un petit muret.

– Ton frère est très entreprenant, dis-moi, hoquette Alex.

Mais quel enfoiré ! Je vais le tuer.

Dans son regard, Paul pense la même chose que moi : le chien est lâché. Il y a fort à parier qu'ils seront deux au petit-déjeuner... ou trois. J'avise la silhouette de Verdi en abandonnant

la voiturette sur le parking.

– Mademoiselle Sand.

– Bonjour, monsieur Verdi, sourit Alex.

– Puis-je parler, monsieur ? me glisse mon homme de sécurité.

– Paul, emmène Alex se restaurer. Je vous rejoins.

Mon frère l’accompagne vers les escaliers tandis qu’Alex pianote sur son portable d’un air absent. J’attends qu’ils dépassent un groupe de filles aux jambes nues. En voyant le regard de Paul traîner sur leurs cuisses, je réalise que je ne reluque que les jambes parfaites d’Alex gravissant les marches. Je ne sais pas.

Suis-je encore libre ?

MATT

Je pivote face à Verdi et j'aboie :

– Bordel ! J'étais seul. Vous foutez quoi ?

– Sully est toujours en repérage, monsieur. La propriété des Kabbani est grande. D'après lui, il y aurait un chauffeur et trois agents de sécurité, plus le personnel de maison. Pas d'unité cynophile.

– Vous perdez votre temps, bon Dieu. Ce type a une firme de sécurité privée parmi les mieux organisées au monde. Rappelez Sully avant qu'il se fasse repérer. Autre chose ?

Il suit mon regard vers Alex.

– Mademoiselle Sand a confirmé sa réservation pour demain matin. Elle se rend bien chez sa mère comme prévu.

– Et le fils Kabbani ? Il utilise la flotte de son père ?

– Non, monsieur, nous avons trouvé une réservation RAK-ORY dimanche et une place en première classe sur le vol de JFK mercredi

matin au départ de CDG. Le billet pour New York est open.

– Merci, Verdi.

Tout en bougonnant, je vérifie ce qui m’a échappé sur mon mobile.

[Dis-moi quand tu voudras me voir seul. K]

[Restons amis. S]

Que s’est-il passé durant mon absence ?

Je me souviens :

Siège de MHG.Industrie.

Vendredi à 3 heures du mat’.

– Que fais-tu au bureau si tôt ? me demande Rob en entrant dans la pièce.

– Je peaufine l’offre d’Astral avant de m’absenter. Je n’ai aucune envie de voir l’action monter. Si le marché anticipe l’achat de Lantcare, l’action pourra même aller au-delà de l’offre. Tout ça à cause d’un connard d’employé qui n’a pas su la fermer.

Songeur, Rob glisse les mains dans ses poches et se dirige vers le mur de verre.

– Tu as l’air à cran, balance-t-il en scrutant le mémorial du 9/11 éclairé à nos pieds. Des

problèmes avec ta *Royal flush* ? termine-t-il, mine de rien.

Je grogne :

– Un SMS, il y a trois quarts d’heure.

Par-dessus son épaule :

– Coquin ou scélérat ?

– Putain, je préférerais gérer dix OPA à la fois, avoué-je en massant ma nuque.

Rob se déplace alors dans mon dos et me donne une tape sur l’épaule au passage, l’air de dire « Laisse passer » avant de contourner mon bureau.

– Et toi, que fais-tu debout si tôt ? je lui demande.

– Rien de particulier...

Je le regarde s’écrouler dans le fauteuil devant moi : petit sourire satisfait, nonchalance du mec bien dans sa peau... OK. Il vient de baiser.

– Connard. Un mot sur ta nuit et je te tue.

– Tu m’offres un café ? s’étouffe-t-il dans un rire. Paul arrive du *Provocateur*.

Bien entendu, lorsque je leur ai dit où j’allais, mes deux frères ont émis des réserves. Pour la première fois, j’ai lu de la colère dans les

yeux de Paul :

– Badi Kabbani n’est pas quelqu’un à oublier, Matt. Après ce que tu lui as fait, je n’aime pas te savoir sur ses terres. Tu ne l’as pas loupé quand même !

Je soupire longuement. S’il savait... Badi Kabbani et moi, c’est bien plus vieux que ça, mais il n’a pas besoin de le savoir.

– Arrête avec ça, Paul ! On parle business, là. J’ai juste filé un coup de main à Lund pour lui souffler le contrôle d’une banque locale.

– Justement ! insiste-t-il. Ce mec est un trafiquant d’armes. Certes fréquentable puisqu’il collabore avec l’ONU, les ONG et les gouvernements, et qu’il participe au programme alimentaire mondial, mais ça reste un gros trafiquant rancunier.

Robert a immédiatement proposé de m’accompagner. Paul, plus emmerdé, a plongé sur mon bureau pour s’emparer de mon portable et lire le message d’Alex toujours affiché à l’écran.

À voix haute :

[Judas ! C’est assez, dit l’agneau.
Vos goûts offensent la nature. Adieu.]

– Rafrâchis-moi la mémoire, Matt, m’apostrophe-t-il à la suite. Quand as-tu perdu ton cerveau surdéveloppé ?

Je signe mon parapheur pour Barbara.

– C’est juste un effet de Larsen, réponds-je négligemment.

– Qu’est-ce qu’un SMS nunuche a à voir avec un micro qui te casse les oreilles ?

– Elle siffle en sortie, si tu préfères, dis-je sans relever la tête.

Robert lui donne une tape compatissante.

– Matt fait référence à un phénomène de rétroaction, l’informe-t-il en se retenant de rire. Tu captes, l’avocat ?

– Mais de quoi il parle ? s’énerve Paul en se plantant devant mon bureau.

Apparemment, Paul n’est pas encore sorti de sa nuit.

– Combien as-tu vu de Dom Pérignon briller ce soir ? fais-je avec humour.

– Laisse tomber, Paul, lui conseille Rob. Même à jeun, tu es avocat.

– Ça te fait chier, hein ? lui rétorque Paul blessé. Mais c’est moi qui ferai ton futur divorce, connard. Et tous les suivants...

Ça va trop loin, j'interviens :

– Stop ! Ça « larsène » avec Alex parce que j'ai merdé en laissant la presse s'en mêler. Tu comprends ?

Plutôt vexé, Paul fait quelques pas dans la pièce avant de revenir en balançant une pile de magazines sur mon parapheur. *Tchak* !

– OK. Vous croyez que je suis bourré. Mais l'avocat que je suis serait curieux de voir comment tu vas expliquer ça !

Je dégage les magazines et continue à signer.

– Debra m'a averti, réponds-je platement. On ne fera pas de commentaires.

Paul me met *Men's Health* sous le nez.

– Lis ça, connard ! Juste en dessous de « Comment lui parler de ses ex ». C'est pour toi. Je jette un coup d'œil rapide pour lui faire plaisir.

– Ça ne doit pas être si terrible que ça...

Seigneur, ils n'y sont pas allés de main morte !

[Matt Garrett est-il en couple ?

Incroyable mais vrai. La Déferlante semble avoir rencontré sa propre vague. Aux dernières nouvelles, la belle ne serait pas un top italien, mais une jeune avocate franco-américaine de vingt-deux ans qu'il aurait d'ores et déjà embauchée. Une

nouvelle OPA, Matt ? Nous posons officiellement la question : des fiançailles sont-elles à l'ordre du jour ? Nul doute que l'heureuse élue doit plancher sur les règles de l'équitable distribution. Les paris sont lancés sur leur mode de relation : concubinage français, mariage américain ou le jeune stagiaire de Tokyo va-t-il encore nous surprendre ? Déferlante à suivre.
]

Ça va trop loin ! J'encaisse le coup. J'ai beau être capable de tenir tête à des syndicats furieusement décidés à m'égratigner, devant mes frères je ne trouve rien à dire. Rien.

– Tu as fait ta demande ? me lance Paul.

J'en perds ma respiration.

– Jamais de la vie ! Depuis quand vous croyez ce que disent les tabloïds ?

– Depuis que tu l'as embauchée, propose Paul.

– Depuis que tu sèches les conseils, propose Rob.

Je déboutonne le col de ma chemise et me renverse dans mon fauteuil.

– J'ai juste décidé de profiter un peu de la vie. C'est privé ! Merde !

Paul boit son café d'un trait et s'éclaircit la gorge :

– Ravi de l'apprendre. Mais si je puis me permettre, puisqu'elle va bosser avec moi, que

dois-je faire de la règle *No sex in job* ? Tu ne vas plus la baiser ?

J'entends Robert glousser dans son fauteuil :

– C'est vrai ça, Matt. Combien de fois vas-tu l'appeler dans ton bureau ? J'dis juste : Mademoiselle Sand, pouvez-vous me rappeler ce que je risque si je pénètre tel marché en manipulant vos courbes ? Ou encore : Mademoiselle Sand, passez sous mon bureau que je vous explique comment satisfaire la capacité de croissance de mes ordres. Tu captas, big boss ?

Mais quel enfoiré ! Pas de pitié :

– Oh, vraiment ! Et toi Rob ? Tu la respectes, la règle ? Sarah Cole a été virée à cause de ta queue que tu n'arrivais pas à garder dans ton pantalon. Cette fille était notre meilleure conseillère stratégie. Alors, tu veux me donner des conseils ? Je t'écoute.

– Ah, mais je croyais que tu étais meilleur que moi, p'tit blanc, siffle Rob dans un sourire provocateur !

J'intercepte leurs regards. Deux contre un. OK, on y va...

– Minute ! Il s'agit de MON entreprise. Je n'ai

de compte à rendre à personne.

Vachement approprié, Matt !

– Tout à fait exact, relance Robert, mais on n'est pas idiots. Il y a un truc qui cloche avec cette fille. Verdi est nerveux comme un plat de nouilles et quand ce type est froid, on sait ce que ça veut dire. Quant à Sully, il a le regard d'une carpe qu'on s'apprêterait à farcir. Je suis d'accord avec Paul, tu nous dois une explication.

– Je ne vous dois rien du tout. Point.

Paul fait un geste théâtral vers Rob :

– Combien tu paries qu'il va nous sortir sa théorie de la régulation ?

– Tenu ! répond Rob en se levant. Voici l'enjeu : une bouteille de whisky de Matt. Sur quoi, ils font un « high five » au bureau. *Les cons !*

– Vous êtes insupportables tous les deux, fais-je en levant les yeux au ciel.

Robert fait mine de quitter la pièce sans me regarder, puis il se ravise et se retourne en me pointant du doigt.

– Crois-moi frangin, que tu veuilles apprendre le plaisir à Miss Virginité, je suis

ravi pour toi. Après tout, comme tu l'as rappelé tout à l'heure, chacun de nous a ressenti le désir charnel qui rend fou. Enfin, peut-être pas toi puisque tu ne t'attaches pas... L'insinuation m'énerve.

– Attends ! s'exclame Paul abasourdi. Elle était *vierge* ? À vingt-deux ans ? C'est quoi le piège ?

Je sens la tempête se former dans mes veines.

– Attention ! Cette information n'était pas censée être rapportée. Si l'un de vous a quelque chose à dire, qu'il le dise ici ou la ferme à jamais. Compris ?

Rob donne une tape dans le dos de Paul et vient se rasseoir sur le coin du bureau en jouant avec un presse-papiers.

– Désolé Matt, s'excuse-t-il faussement affecté. Mais pourquoi l'embaucher ? Qu'a-t-elle bien pu te faire pour que tu acceptes ?

Il ne me regarde pas en disant cela alors que moi je le toise froidement.

– Ne parle pas d'elle comme ça, Crawford. C'est MON choix. Pas le sien.

Rob étouffe un rire salace :

– Tu veux dire que tu l'as forcée aussi dans ce

domaine ? Joliiii !

– Putain, tu es vraiment lourd. Tu ne la connais pas, ce n'est pas ce genre de fille.

Je transpire, mais l'autre enfoiré en face continue de plus belle :

– Allez, va ! Ta bite et ton cerveau sont tes super-pouvoirs, mec ! Tu comptes les coups mieux que personne...

Je le fusille des yeux, mais rien ne l'arrête :

– Alors, dis-moi un peu à quoi tu penses quand tu es dedans et que tu chutes dans cette position aliénante, ravalé au niveau de la bête. Sa chatte est...

Et boom ! Rouge.

Mon poing s'écrase contre sa figure. Et tout de suite après, c'est comme si j'avais pris la foudre. Je n'ai jamais frappé mon frère.

Putain, mais qu'est-ce qui m'arrive ?

– WO wo wo, MATT ! hurle Paul en s'interposant. On se calme.

Je reprends ma place dans mon fauteuil pendant que Robert se redresse en se frottant la mâchoire. Il y a un truc qui m'échappe. Je suis sous le choc, Rob a l'air content de lui.

Oh, le con !

– Sans rancune, Matt, triomphe-t-il avec un clin d’œil satisfait à Paul.

L’enculé ! Il l’a fait exprès.

– Tu me dois un *Dalmore Single malt*, Paul.

– Mais à quoi vous jouez, bande de chiens ? s’énerve mon cadet en nous regardant l’un après l’autre.

Qu’est-ce qui m’a pris ? Ça ne m’arrive plus jamais.

– La théorie de la régulation permet de trouver l’origine de l’enrayement d’une crise, poursuit Robert à l’intention de Paul. Ce point est acquis. Maintenant, Matt sait ce qui enraye son cerveau.

– Et c’est quoi ? l’interroge Paul avec curiosité.

– Notre frère est amoureux.

J’encaisse le coup comme un coup de poing. Les mots ne passent pas, je n’y arrive pas. Tout chez moi les refuse. L’amour n’a aucun intérêt pour moi. J’en suis incapable. Rien à voir avec les clichés du mec inaccessible, c’est juste une question de survie chez moi. Impossible.

– Comme si tu ne savais pas que j’en suis

incapable !

Rob se laisse choir dans son fauteuil.

– Alors pourquoi tu ressens quelque chose ? m’oppose-t-il d’un air las. D’habitude, tu ne ressens rien. Tu n’as aucune émotion. Or tu viens de me frapper. Si ce n’est pas une émotion, c’est quoi ?

Pas la moindre idée de quoi dire.

– Alexiane Sand. Comment est-elle en vrai ? fait Paul en examinant sa photo.

Ça, je peux :

– Alex est un mystère pour moi. Elle n’a pas peur de montrer ce qu’elle ressent. Elle est intelligente et solide, avec un parcours qui impose le respect. C’est assez ahurissant, je n’arrive pas à la cerner. Elle démolit chaque idée reçue que j’avais à propos des filles. En un mot, elle est... *spéciale*.

– Ben mon vieux, venant de toi, c’est un sacré compliment, s’exclame Paul abasourdi.

– Putain, génial ! La presse a raison, tu as trouvé ta vague, persifle Robert avec un petit sourire énervant. Ça s’arrose ! Au nom du Verre, du Sexe et du Saint Whiskey ?

En cœur pour la réponse :

– *What whisky will not cure, there is no cure for !*

À partir de là, la décision a été prise, mes frères venaient avec moi et les poches de sang « Bombay » ne quitteraient plus Alex.

Retour à la réalité.

Je gravis les marches, guidé par le son de leurs voix. Tout le monde a l'air d'avoir fait connaissance. Pour la première fois, Dieu sait pourquoi, j'éprouve l'envie ridicule d'ouvrir toutes les écluses. Irréfléchi. Absurde.

– Matt ! m'appelle Rob. Tu viens ? On t'a commandé ton steak baguette.

Alex est assise entre Paul et une place vide qui m'est apparemment destinée. Elle a détaché ses cheveux autour de son visage. Ça m'amuse de la voir discuter avec mes frères et de voir l'effet qu'elle a sur eux. Elle est naturelle, souriante, simple. Avec elle, la conversation progresse. Je salue sa copine :

– Marguerite, ravi de vous revoir.

– Monsieur Garrett.

– Appelle-le Matt, ricane Rob. Il est méchant, mais il ne va pas te mordre...

Je laisse filer en me laissant choir dans le fauteuil vide et je toise l'assiette d'Alex : « Où est votre viande ? »

– J'ai pris une salade Cardini's Caesar, rituelle, joueuse, en me tapant sur le bras. Le poulet était dans la salade, mais je l'ai mangé avant l'arrivée de l'empereur.

Je fais mine de ne pas remarquer l'amusement de mes frères et lui glisse à l'oreille :

– C'est très vilain de ne pas m'avoir prévenu de ton petit voyage. Tu sais ce que tu mérites...

– Rousseau me manque, chuchote-t-elle avec gourmandise.

J'approche mon front du sien...

– Laisse-moi réfléchir. Tu ne m'as pas accordé le bénéfice du doute comme l'aurait fait une adulte. Tu ne m'as pas prévenu de ton départ. Je te retrouve dans les bras d'un autre...

Jusqu'à ce qu'ils se touchent et que le silence se fasse autour de nous.

– Non, finalement tu n'as pas été assez sage. Pas de Rousseau pour toi.

Elle recule aussi sec en me regardant

bizarrement, gênée qu'on nous ait vus. Dubitatif, je fais un tour de table et je croise le regard pénétrant de Rob.

Quoi ? C'était mal ?

– À propos, Matt, propose celui-ci, les filles avaient prévu d'aller en boîte ce soir. On les accompagne ?

Je renverse mon verre d'eau sous les hurlements de rire de mes frères.

– Tu as dit quelque chose de drôle ? lui demande Margo en nous dévisageant tour à tour. J'ai pas capté.

– Matt déteste les boîtes, lui répond mon frère tout en me regardant.

– Ou plutôt les boîtes le détestent, rajoute Paul moqueur.

Avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, je souris à mon steak baguette. Alex a posé sa main en haut de ma cuisse, exactement comme je l'aurais fait moi-même si nous étions seuls. Elle sait que ce geste me calme.

– D'accord. J'accepte.

– Alléluia ! s'exclame Robert en se levant. J'organise ça avec Verdi et Sully. File-moi les clefs du bolide, Matt !

Je fronce les sourcils car je n'ai pas les clefs de nos voitures et mon frère le sait pertinemment puisqu'il a mentionné le nom de nos chauffeurs. Robert fait le tour de la table et se penche à mon oreille :

– Je te sauve la mise, veinard, me glisse-t-il en introduisant sa main dans ma poche. Elle flippe à mort. Laisse-la s'amuser ce soir.

Je confirme d'un regard et je plante les dents dans mon steak, pensif. Dans les affaires, Robert est un adversaire de taille. Il n'y a aucun doute. Il est attentif, réagit vite et lit sans peine dans l'esprit des gens. Qu'a-t-il saisi chez Alex ?

– Que fait-on pour Margo et Alex ? me demande Paul plus pratique.

Je prends le temps d'avaler ma bouchée et je pèse mes mots :

– Verdi va les raccompagner. Nous passerons les prendre ce soir après dîner. Alex en profitera pour dire au revoir à ses hôtes.

Alex recule bruyamment sur sa chaise. Pas bon ça...

– Comment ? ! s'exclame-t-elle subitement sur ses gardes.

Je sens le regard de mes frères disséquer mon visage. Aucun d'eux ne m'a jamais vu dans ce genre de situation. Et pour dire la vérité, moi non plus.

– Ma mère m'attend demain, Matthew, continue-t-elle plus posée. C'est privé. Désolée, mais je ne lui ferai pas faux bond. Je te rejoindrai dimanche.

En réalité, cette dispute me semble normale.

– Tu as raison, c'est privé. Et puisque nous sommes ensemble, il me semble normal de faire sa connaissance. J'aimerais me présenter.

Je croise le regard affûté de Marguerite, celui plus caressant de mes frères, et enfin, l'étonnement d'Alex :

– C'est une blague ?

– Non !

Immense moment de solitude.

Maintenant, je sais le mal qui me ronge. Alex a créé l'espoir. Avec elle, le vent souffle sur le feu. Le plaisir est si vif, si fort, que ça surprend. Mais je ne suis pas idiot, si je veux conquérir son cœur, je dois être honnête.

Jusqu'où ? Je ne sais pas.

ALEX

Ça m'a toujours pesé, la solitude.

Depuis que je suis toute petite, être seule me fait paniquer à des degrés différents. C'est quand même bizarre, parce que je suis fille unique et que les moments où j'étais toute seule dans ma chambre étaient loin d'être traumatisants.

Et là, tout à coup, nous sommes ensemble, mais toujours rien sur son passé.

Rien.

Bref, je suis amoureuse d'un parfait inconnu. Ce qui revient à dire que je suis en suspens comme lorsqu'on a passé un examen mais qu'on a pas encore le résultat. Admis ou recalé ? Qui es-tu Matt Garrett ? Je dois me calmer.

Si au moins je pouvais arrêter de dire ça.

Deux Porsche Cayenne blancs attendent à l'entrée de la Citadelle. Avec Garrett, on est au

moins sûr d'une chose, les bagnoles sont à la hauteur. En définitive, je ne m'en suis pas trop mal tirée. Karim et son père dînaient en ville. Leila en faisait de même avec Cameron. Il ne restait donc que Margo, Jemila et moi pour meubler la conversation. Et étrangement, toute mon appréhension a disparu au moment de retrouver Matthew à l'extérieur.

Comme toujours en sa présence, j'oublie tout.

– Mademoiselle Sand, me glisse l'Afghan à l'accent épais en m'ouvrant la portière du premier Cayenne alors que Margo rejoint Paul et Rob dans le second, conduit par Quantico.

– Bonsoir, Sully.

Autant que je me fasse très vite aux usages maison. Matt nous a présentés cet après-midi. Salam Rashid Kapoor. Mi-hindou par sa mère, mi-afghan par son père. L'ultime ténébreux à la peau tannée par le désert est un merveilleux mélange d'attraction visuelle et intellectuelle. Il parle un français impeccable et trois autres langues, mais son visage reste aussi inexpressif qu'une plaque de marbre.

– Alexiane...

Matthew écarquille les yeux et me détaille de haut en bas.

– Qu'est-ce que tu portes, bon Dieu ?

Moi aussi, je suis ravie de te voir, Matthew !

– Tu veux dire, dessous ?

C'est infiniment stupide, mais j'ai eu besoin de faire honneur à mon nouveau statut de copine en portant la robe trapèze très sexy en sequins grège de Margo avec les sandales à talon verni jaune fluo de Leila, idéales pour aller en boîte. En gros, on dirait que je suis nue avec les chaussures de Titi.

Mon amant parle à mes cuisses :

– Cette robe ras-les-fesses !

Il exagère, elle arrive à mi-cuisses. Je soupire :

– Tu as dit toi-même que « pouffiasse » était un état d'esprit.

Pas de commentaire, il me bascule en avant pour voir mon dos nu.

– Ils étaient à court de tissu ou quoi ?

– Question d'imagination ! Imagine qu'il y est.

À présent, il fixe mes pieds. Leila a la marotte des chaussures déjantées, mais tout le monde

ne comprend pas.

– Mes sandales te plaisent ? fais-je pleine d'espoir.

Son regard revient à mes yeux.

– Tu ne comprends pas ? En privé, elles seraient ravissantes mais aucun homme sensé n'accepterait que sa copine sorte ainsi. Tous les mecs de cette putain de boîte vont penser que tu es célibataire à présent. Tu es prévenue. Provoque une émeute et je mettrai fin moi-même au règne de cette robe.

La possession que je lis dans ses yeux me coupe le souffle. À croire que maintenant que c'est officiel entre nous, il se laisse complètement aller.

– Ne vous penchez pas et ne balancez pas du cul ! Compris ?

Ridicule.

Au même moment, deux bourdonnements successifs se font entendre dans sa veste. Je l'observe pendant qu'il prend connaissance du message. Je ne peux m'empêcher de lire car les majuscules attirent mon attention :

[Matthew. Je ne PEUX PAS rester sans salle de bains.
Je sais que tu t'en MOQUES

parce que tu es occupé à acheter la planète,
mais il faut ABSOLUMENT que nous en parlions ensemble.
C'est à ce point-là. Tricia.]

Médusée, je le regarde taper ouvertement la
réponse devant moi, comme s'il n'avait rien à
cacher.

[Prends-toi une chambre au W sur mon compte
et ne m'emmerde pas. MHG]

C'est quoi cette histoire ? Est-ce qu'il a mis
les choses au point avec ses maîtresses ?
L'ont-elles mal pris ? Tricia en faisait-elle
partie ? Sinon va-t-il le faire ? Je m'en veux
de ne pas avoir posé la question.

Je tente quand même d'en apprendre plus :

– Vous avez une autre sœur ?

En même temps, je devine qu'il ne parlerait
pas ainsi à sa sœur.

– Non. C'est... rien qui concerne notre
relation, répond-il d'une voix tendue en
regardant dehors.

J'admets être un brin énervée. On se demande
bien pourquoi.

– Viens, nous sommes arrivés.

Effectivement, les deux 4x4 se sont rangés
côte à côte sur l'immense parking rempli de
bagnoles en tout genre. Les portières claquent.

Je fais mine de chercher Margo qui descend du second monstre blanc afin de ne pas croiser le regard intimidant de Sully. Ce type me file les j'tons.

– Vous rentrez avec nous, Sully ? l'interroge Matthew.

– Je serai au bar avec Verdi, monsieur, répond l'Afghan.

Je laisse Matt converser avec Quantico et rejoins Margo sur le tapis rouge. Plus aucune trace du message précédent sur son visage. Comme s'il avait tout oublier.

– Après vous, mesdemoiselles, nous lance Paul en reluquant discrètement mes jambes et en se plaçant entre nous, une main sur chaque épaule.

Sérieux, je ne me souviens pas être entrée aussi vite quelque part. L'endroit est grandiose, tout en colonnes de marbre noir avec un ciel étoilé de leds bleus. Le sol est fait de sable reproduisant le mouvement des dunes. On se croirait sous les étoiles au milieu du désert.

Paul fait signe à une jeune femme brune de l'accueil. La fille a un combishort au décolleté

vertigineux qui dévoile bien plus que son nombril, mais là personne ne dit rien. Comme tout le monde a l'air d'attendre le retour de Matthew, j'en profite pour demander à Margo :

- Elle est trop courte, ma robe ?
- Pourquoi ? Tu te sens invincible ?
- Bien sûr que non.
- Alors, elle n'est pas *assez* courte.

Matthew nous rejoint peu après au seuil de la grande salle. Un palais des mille et une nuits sous voûtes célestes scintillantes, tout là-haut, comme pour indiquer la voie du septième ciel. Tout n'est que féerie.

– Par ici, monsieur Garrett, roucoule le combishort en passant devant lui.

Dix pas plus loin, l'hôtesse relève l'épais cordon rouge d'une alcôve réservée. Des bracelets lumineux sont à disposition sur la table. J'en clipse deux ou trois à chaque poignet. Margo préfère s'en coller un autour du cou pour mettre en valeur son bustier avantageux. En clair, elle a décidé de passer à l'offensive avec celui qu'elle a, de façon anticipée, surnommé le Dieu blond. Un

serveur coiffé d'une crête lumineuse impressionnante vient prendre nos commandes.

– Que désirez-vous, mesdemoiselles ? crie Rob pour se faire entendre. Champagne ? Shot tequila ou du hard ?

– Woo Woo Vodka blanche pour les sirènes, lui lance Margo débordant d'enthousiasme.

Moment furtif de joie, tout me fait sourire.

Je hoche la tête avec vigueur. En nous voyant aussi bien disposées, le sourire de Rob s'étire façon chat qui va gober un canari.

– Vous ne préférez pas un Virgin ou une coupe de champagne ? me suggère Matthew tout en déployant amoureuxment son bras autour de mes épaules.

En fait, mon karma est si fort depuis qu'il est là que je pourrais entendre le pépiement des oiseaux dans mon cœur malgré le vacarme ambiant. Je m'adosse contre lui :

– Non, non, Woo Woo pour moi aussi.

– Réfléchis bien, Alex. Je ne te baiserais pas si tu es saoule. Il est encore temps !

Ah, la punition spécial Garrett !

Margo me touche le genou.

– Regarde, Al. Leila est là, avec Karim et Cameron. C’est génial, tu vas pouvoir leur dire au revoir.

Je me retourne vers la salle :

– Où ça ?

– La table dans le fond à gauche.

– Tu viens danser, bébé ? nous interrompt Rob en proposant sa main à Margo.

L’instant d’après, les deux têtes blondes ont disparu sous les brumisateurs d’oxygène. Le regard de Paul a suivi le mien, il se penche bas sur la table vers Matt.

– La table du casino manœuvre en Iddle⁽¹³⁾.

Hein ?

– Pour une fois qu’il se montre à découvert, rétorque Matt laconique.

La crête lumineuse apporte alors nos consommations : deux Woo Woo écarlates décorés de lamelles de citron et trois Whisky Sour ornementés d’une cerise au marasquin.

– Du *Balvenie* quinze ans d’âge, monsieur Garrett, s’excuse le scalp d’Iroquois, nous n’avons pas de *Dalmore* ici.

Mort ou vivant ce mec ressemble à un trophée de guerre avec ses plumes lumineuses. Juré.

– Ça ira, lui accorde Matthew.

Dans un chassé-croisé parfait avec le serveur, Cameron Brauer se matérialise devant nous. Seul.

– Garrett, dit-il avec un petit signe de tête courtois vers Matthew, je n’ai pas eu le plaisir de vous saluer sur le golf. Paul, ravi de te revoir.

– Brauer, se contente de répondre froidement mon amant.

Impossible d’être plus cassant en un seul mot.

– Tu n’es pas un peu loin de tes chalets de montagne, Cam ? enchaîne plus chaleureusement Paul.

– Et toi de tes pubs londoniens ? ironise la vodka mondaine.

La conversation étant faite de banalités, je n’écoute plus. En réalité, mon regard vole jusqu’à Karim et Leila restés à leur table. J’hésite à aller leur dire au revoir mais je suis tellement bien sous le bras de Matthew que je décide de remettre à plus tard.

Une minute après, le blond s’incline vers moi :

– Alex, c’était un plaisir. Après votre

déménagement, il faudra venir visiter notre succursale parisienne et peut-être celle de New York... Leila se fera une joie de vous montrer son nouveau bureau.

– Très volontiers, Cameron, réponds-je poliment.

Matthew resserre tout de suite son étreinte, mais son visage ne traduit rien. Comme d'habitude, il a remis le masque qu'il laisse si rarement de côté.

– À plus, Cam, balance Paul en trinquant en l'air avec son verre.

– Brauer, se contente de dire Matthew toujours aussi impassible.

Au moment où la vodka mondaine s'éclipse, mon amant s'adresse à moi :

– Vous avez prévu d'emménager à Paris ?

– Je vais m'installer avec Margo. Elle vient de signer avec un cabinet parisien.

– Et vous ?

– J'ai un entretien lundi.

Le Guerrier m'étudie comme s'il ne savait plus sur quel pied danser.

– Quel cabinet ?

Quelque chose me dicte de ne pas répondre.

– Leila va travailler pour Cameron. Je sais que ça ne me regarde pas, mais je vois bien que vous vous défiez de lui, toi et Paul. Tu peux me dire pourquoi ?

Allez, dis oui. Fais-moi confiance !

– Tu te rappelles du hacker dont je t’ai parlé ? finit-il par lâcher.

Paul le dévisage, muet d’étonnement.

– C’était lui ?

– Disons qu’il en était le commanditaire.

Merci, merci, merci... J’ai envie de l’embrasser.

Même si c’est une toute petite victoire microscopique, pour moi elle est ÉNORME. Étrangement, sa confession me donne le sentiment de me lier à lui et de diminuer le stress qui subsiste autour de son passé. Mais je dois me calmer :

– J’en étais sûre, je ne l’aime pas et Margo non plus. En général, elle a du flair pour ça. C’est à cause de Toyota Motors ?

Paul le rappelle à l’ordre :

– Matt...

– Elle a un ASA, Paul, lui oppose fermement ce dernier. (Il se tourne vers moi.) J’écoute,

Alex. Quelle version t'a donnée Brauer ?

– Uniquement que son père gérait le Hedge Fund que tu as ruiné.

Matthew a un petit rire bref, sarcastique.

– Ce n'est pas tout à fait exact. Le Hedge Fund, c'était lui.

– Cameron ?

– Ouais. Il ne supportait pas de commencer en bas de l'échelle. Pour épater son père, il a emprunté à son insu. Quel coup d'éclat ! Victor Brauer a dû payer ses dettes au final. Plus de trois milliards de dollars.

Je sais, c'est ridicule, mais ma poitrine gonfle d'admiration pour mon homme qui, lui, ne doit rien à personne.

– Oh. Il doit terriblement t'en vouloir alors.

Pas de commentaire.

Paul préfère siffler son verre de dépit. Pas sûr qu'il partage la décision de son frère de s'épancher, mais je m'en moque. Je suis trop contente qu'il l'ait fait. Matthew se contente d'avaler une gorgée de whisky avant de se lever et de me tendre la main.

– M'accorderiez-vous une danse, Alexiane Joanna Sand ?

– Ça existe encore les carnets de bal Matthew Hayden Garrett ?

Avec lui, on ne sait jamais à quoi s’attendre.

Je fais mine de ne pas remarquer son regard insistant qui me déshabille lorsqu’il me tire sur la piste. Une chance, le titre qui commence est un de mes préférés pour danser. Mais il est chaud. Plus que CHAUD. Sa démarche se fait féline. Oh, mon Dieu ! *I Love You* de Woodkid. J’adore. Je le scrute du coin de l’œil pour savoir si les paroles le gênent – pour un homme incapable d’aimer ça peut faire bizarre –, il n’y prête pas attention. Peut-être ne ressent-il que les émotions biologiques en fait, pas les sentiments ?

– Pas de Lap dance ici, compris ?

Je n’ai jamais été douée pour la danse. Sauf quand on m’apprend, comme se fut le cas avec le stage de danse verticale. Avec moi, c’est toujours comme ça, je suis bonne élève. Sinon, je suis nulle. Point. Je commence à remuer prudemment pour lui faire plaisir tandis qu’il s’approche, un sourire carnassier aux lèvres.

Pitié. Reste où tu es, Guerrier...

Une expression amusée se dessine sur son visage, mais son regard est tout sauf amusé. J'en ai des frissons dans tout le corps.

– Tu ne vas pas faire ta timide maintenant. Danse pour moi !

– C'est beaucoup moins facile que dans mon salon, lui dis-je avec honnêteté.

– Très bien. Laisse-toi conduire, souffle-t-il d'une voix rauque.

Ici ? Pour de bon ? C'est qu'il bouge bien. Je me retiens de gémir en sentant ses mains prendre possession de mon corps. Matthew ne se contente pas de s'agiter comme font la plupart des gens en boîtes de nuit, il danse, de façon sensuelle, et me relance en utilisant toutes les parties de mon corps, notamment mes hanches.

En coup de fouet.

– Ne me lâche pas, s'il te plaît, fais-je emportée par l'élan.

– Je ne te lâcherai pas. Jamais.

Je suis incapable de réfléchir au double sens de ses paroles. C'est fluide, envoûtant, nos corps semblent fusionner dans une connexion parfaite. Aussi parfaite que lorsqu'on fait

l'amour. Je suis si excitée que ma respiration n'est plus qu'une prière qu'il n'a aucun mal à deviner.

– Tu as très envie d'obéir là, n'est-ce pas ?

Sans attendre ma réponse que je n'avais pas l'intention de lui donner de toute manière, le Guerrier alterne vite et lent et me retourne contre lui comme s'il savait exactement quoi faire de mon corps. J'ai du mal à tenir le choc en le sentant durcir contre mes fesses. Bordel, c'est torride, surtout ici.

– Euh... Pourquoi tu détestes les boîtes ? balbutié-je avec un incroyable courage pour essayer de m'en sortir.

– Je n'aime pas les filles usées au crack.

– Pourquoi les boîtes te détestent ?

Il m'embrasse derrière l'oreille avec un nouveau défi :

– À toi l'honneur, bébé !

C'est notre jeu.

– Parce que tu avais un comportement débordant ?

– Les clubs ne te virent pas pour la castagne, Alex, sauf si tu t'en prends au DJ.

– Parce que tu n'avais pas l'âge requis ?

– Les patrons se montrent peu regardants quand tu as les arguments.

Les arguments ? À quinze ans ?

– Je donne ma langue au chat, fais-je d’un trait d’humour.

– Quel veinard, ce chat ! pouffe-t-il sur le même ton.

Il me colle contre lui pour la réponse en se déhanchant contre moi.

– Mon père m’a fait interdire d’entrée à vie. Je suis encore dans leur fichier non grata.

Puisque c’est lui qui en parle, j’ose aborder le sujet ; je me retourne et enroule mes bras autour de son cou en esquissant des mouvements langoureux.

– Ton père était sévère avec toi...

Avant de savoir ce qui m’arrive, il me tire par la main et traverse la piste. Non sans que je remarque qu’il n’a pas répondu.

– Où m’emmènes-tu ?

– Aux toilettes, je veux te voir sucer mon pouce gauche pendant que je m’occupe de toi avec le droit.

Et boom, j’ai envie.

– Je vais avoir un orgasme ?

– Pourquoi un ?

Burn-out. J’essaie de contenir l’urgence du bonheur dans mon ventre. Finalement, on se dit toujours qu’on a le temps, mais depuis le vestiaire du Fuji Speedway, je sais que le meilleur moment, c’est l’urgence.

Rob fend la foule et m’accroche par le bras.

– Matt ? demande-t-il. J’ai ton autorisation ?

Oh non... sois gentil, retourne voir Margo !

– D’accord, concède ce dernier à regret.

Puis, voyant mon dépit :

– Chut, ronchonne-t-il en lissant ma lèvre inférieure de son pouce. Moi, ça fait trois jours que j’attends d’entrer dans cette bouche.

Je ris en voyant sa tête.

– C’est long !

– Rigole ! Ma testostérone et ma dopamine crèvent le plafond.

Putt yours hands up ! crie la foule. Alors, je lève les mains, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j’agite mes bracelets et je me trémousse pour oublier mes hormones. Une minute plus tard, Rob me surprend en me prenant dans ses bras. Il a une odeur de citronnelle et de sueur virile qui n’a rien à

voir avec celle de Matthew. Le genre d'odeur qu'on ne trouve pas dans les romans mais qui fait partie intégrante des histoires d'amour. Je préfère ne pas y penser.

– Je t'ai observée avec mon frère, le sexe doit être homérique entre vous.

– Quoi ?

– Fou, audacieux, hors ligne, ajoute-t-il en guise d'explication.

En réalité, je suis horrifiée en me voyant l'admettre devant lui.

– Je ne sais pas comment je dois le prendre.

– C'est un compliment. Je ne pensais pas te choquer. Viens ! dit-il en nous faisant quitter la piste.

J'espère un instant retrouver Matthew mais non, direction le bar. Nous contournons Quantico et Sully tournés vers la salle. Apparemment, le Gin-coca rondelle ne les empêche pas d'admirer un petit groupe de filles dansant entre elles.

Rob tire deux tabourets en disant :

– Tu veux un autre Woo Woo ?

– Il ne vaut mieux pas, je ne tiens pas l'alcool. Qu'à cela ne tienne, il frappe le comptoir de

sa grande main en criant au barman :

– *Shoot up and Ice. Crazy dips rails.* Pas de drogue de préférence.

Devant la tête ahurie de l'employé et la mienne.

– Je dois t'avertir, Alex. Si tu décides de tenter ta chance avec mon frère, tu devrais renoncer à le voir comme un coupable.

Je cligne des yeux pour être sûre d'avoir bien entendu.

– Est-ce ce que j'ai fait ?

– Mon frère vient de parcourir six mille kilomètres pour répondre à ton texto de rupture. Il ne t'a pas condamnée d'avance en te trouvant dans les bras de ton copain, lui.

Je ravale ma fierté, il a raison.

– Mes conclusions étaient hâtives, j'en conviens.

– Matt n'est pas sans défaut, Alex. Il peut se montrer d'une indifférence froide. Son petit côté insensible peut avoir tendance à irriter parce qu'on ne peut pas le prendre par les sentiments. Mais c'est un amant correct qui joue franc-jeu. Pas un salopard. Toutes ses conquêtes te le diront. Alors, pourquoi crois-

tu devoir t'en protéger ?

Pétard, c'est cash. Presque brutal.

Je m'immobilise, pas certaine de trouver quoi dire. Une chance, Robert me fait signe d'attendre le temps que le barman finisse de servir nos cocktails sur deux petits plateaux carrés. Je fixe les lignes roses tracées à même l'ardoise. C'est quoi ?

– Aspire le sucre pétillant par la bouche, m'exhorte-t-il en voyant ma tête. Fais-le avant, sinon c'est amer.

Alors que je prends la paille noire posée juste à côté, je me souviens que sa famille n'est pas censée connaître son passé, même si le fait qu'il ait pu le leur cacher me dépasse. Et je tente une explication :

– Matt me fait penser à un culbuté.

Rob part d'un rire gras inextinguible.

– Tu compares mon frère à un jouet ? Putain, ce salaud va adorer...

Une façon de me dire que cette conversation lui sera rapportée. Je tire sur ma paille, le sucre rose crépite sur ma langue. C'est rigolo. Je bois rapidement une gorgée de cocktail et je suis mon idée :

– Quand on laisse tomber un culbuto, il se redresse quelle que soit la chute. Matt est pareil. Je ne suis pas aussi solide. Comment je ferai pour m’en relever si, au bout du compte, on n’est pas...

Je cherche le mot sans le trahir ni révéler le fond de ma pensée qui est : « Si ce qu’il a vécu ou a fait au Kivu heurte ma conscience ? »

–... si on n’est pas compatibles ?

Le regard gris de Rob me sonde en silence avant de dire :

– Tu n’as pas idée à quel point vous êtes compatibles.

Paul surgit entre nous en tapant sur l’épaule de Rob.

– Hey ! Matt et Margo se demandent ce que vous fabriquez, lance-t-il en faisant signe au barman : *Jack and coke*.

Je quitte le tabouret.

– J’ai besoin d’aller aux toilettes. Merci pour le verre Rob !

La soirée bat son plein, aussi me faut-il quelques minutes pour rejoindre les couloirs sombres. Les murs noirs jouent avec l’éclairage de portraits en noir et blanc.

Quelques danseuses en tenues courent jusqu'à leurs loges. Les basses de la salle parviennent jusqu'ici, même si le sol ne tremble plus.

Le lieu est tout en descente douce, une sorte de ventre chaud et rassurant au-dessous des festivités. Comme je suis seule au « p'tit coin », j'en profite pour faire le point sur ce qu'a dit Rob. Il n'y avait rien d'agressif chez lui, c'est juste sa façon d'être. Direct et cash, comme Margo. On voit aussi qu'il aime profondément son frère, sans aucune réserve. Alors qu'il n'ignore pas ne pas tout savoir.

En me lavant les mains, je me dis que, peut-être, je devrais moi aussi me forcer à accepter Matt Garrett tel qu'il est avec sa part de mys...
– Tu es très en beauté ce soir, résonne soudain une voix dans mon dos.

Je fais un bond en l'air.

(13) En langage codé de pilote « Iddle » veut dire « approche ».

ALEX

Je fais un bond en l'air et pourtant j'ai l'impression que tout se passe au ralenti. Ça devient une habitude avec les toilettes.

– Karim ? Que fais-tu ici ?

– Désolé Sand, je ne voulais pas te faire peur...

Légèrement troublée par l'expression de son visage, je m'emmêle un peu les pinces et croise instinctivement les mains sur ma poitrine comme s'il pouvait voir à travers les sequins. Ridicule. La robe de Margo est décolletée dans le dos, pas devant. Y en a marre qu'il voie tout.

– Ces toilettes sont réservées aux femmes, lui fais-je valoir sans trop savoir ce qui m'y pousse.

La vague notion d'un danger imminent, peut-être.

– Tu comptais me dire au revoir ? se penche-t-il, me soufflant par la même occasion une

vapeur de Vodka Martini au visage.

Est-ce qu'il a bu ? Ne sachant trop comment rebondir, je prends le temps de l'examiner. Veste de costume noir de créateur porté de façon atypique sur un jean et un T-shirt vintage distendu. On voit tout de suite qu'il n'en a rien à battre.

En gros, il a tout de la panthère, gracieux et dangereux en même temps. Presque excessif. On a juste envie de lui tomber dans les bras. Pour être franche, l'insistance de son regard de chat-huant rend la réponse difficile.

D'autant qu'il est vraiment très près de moi.

– En fait, ça tombe bien, nous partons.

– Nous ? Tu veux dire toi et Garrett ou... toi et moi ?

La situation me dépasse quelque peu. Je réalise que lorsque nous avons évoqué Matthew sur le golf, je venais de rompre et qu'il ne doit pas comprendre.

– Je suis avec lui maintenant.

Un silence s'ensuit. Je me demande à quoi tout cela va aboutir. Si je me fais des idées ou si, après une longue période sans personne, j'ai maintenant deux hommes qui s'intéressent à

moi. Pff, je rêve là ! Je me fais sûrement des idées.

– Et tu es servie ?

Aucune chance que ce soit un malentendu.

– Arrête, je n'ai jamais voulu t'encourager.

Malgré ou à cause de son degré d'alcoolémie, il me reluque de haut en bas comme s'il mémorisait chaque détail de mon corps.

– Tu aurais dû porter une autre robe alors, ou... danser autrement. Tu l'as fait exprès ?

Disant cela, il a subtilement réduit la distance entre nous. Sa main se pose délicatement sur mon cou, glisse derrière ma nuque pour me rapprocher un peu plus. Je sais que je dois rester calme, ne pas le brusquer. Si je provoque un animal sauvage comme Karim, la situation a toutes les chances de dégénérer.

Facile à dire !

– Arrête...

– Pourquoi j'arrêteraï ? Tes yeux me disent oui.

Hein ? Mais non, pas du tout. Les siens plongent au fond des miens, sûrement pour me convaincre, s'embrasent... oh non !

– S'il te plaît, tu as bu...

– Si tu m’embrassais, tu changerais peut-être d’avis, continue-t-il en se pressant contre moi. Mon dos nu touche la cloison carrelée, je me sens coincée. Et Karim est vraiment éméché. Bref, c’est la merde. Comment vais-je pouvoir sortir de cette situation sans fâcher personne ? Et c’est là qu’il se met à déclamer :

– Dès la première seconde où tu as laissé tes yeux se perdre dans les miens, hier soir, tu y as lu mes sentiments pour toi, continue-t-il. J’aurais sans doute préféré que tu ne les voies pas...

Ah, mais non, je n’ai pas du tout lu ça, moi ! Pour être honnête, j’y ai plutôt lu des « pulsions ». Je ne sais plus quoi dire, quoi faire. Des bruits étouffés du dehors s’engouffrent un court instant dans la pièce...

– Pourquoi t’engager dans une relation toxique avec lui ? Tu ne sais pas que c’est un psychopathe ? poursuit Karim en remontant sa main sous mes cheveux alors que mes propres mains tremblent, sans trop savoir où se poser. Mais je peux parler :

– Matthew n’est pas malade. Il a des raisons d’...

Soudain, la voix du Guerrier passe par-dessus, éclate :

– Ne la TOUCHE pas, connard !

Et brusquement, tout s'accélère. En une seconde, Karim est violemment retourné et plaqué contre le mur opposé. La puissance du geste est énorme. La rapidité fulgurante. Devant lui se dresse un mur de muscles prêt à le tailler en pièces. Mon cœur grimpe toutes les vitesses.

– Alex n'a pas envie d'entendre ce que tu as à lui dire. Seul ou pas, tonne la voix brute pleine de menaces. Compris ?

Oh, bon sang ! Il a entendu.

– Temps mort, Matt... Ne lui fais pas de mal. Le Guerrier me foudroie du regard, des couteaux plein les yeux.

– Sors d'ici, Alex ! m'ordonne-t-il d'une voix blanche. TOUT DE SUITE !

Oh non ! il a tout compris de travers. Je ne sais plus quoi faire. Si je sors, il va le réduire en bouillie. C'est Karim, le frère de ma copine, merde !

– C'est une affaire d'hommes, ajoute Matthew en fixant Karim qui a saisi l'urgence mais ne

bronche pas d'un millimètre.

– Ou de Nawashis, lui oppose alors celui-ci comme s'il avait dessoûlé d'un coup. On ne peut pas se nuire.

Le visage de Matt blêmit d'un coup.

– Par tous les saints, souffle-t-il à voix basse en le relâchant.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? fais-je en les observant tour à tour.

Pendant quelques secondes, plus personne ne dit rien.

– Qu'as-tu en tête avec elle, Garrett ? s'enquiert Karim au bout d'un instant. Ne me dis pas que c'est juste pour jouer, sinon...

Sa voix sonne comme une provocation. Pourtant, dans le regard que Matthew me porte, je lis tous les reproches qu'il s'adresse : « Je ne peux pas défaire mon passé. Désolé. » Il pense que je ne lui ferai jamais confiance et s'en veut terriblement. Ou alors est-ce à moi qu'il en veut ? Peut-être les deux.

– Non.

Karim hoche la tête, semblant soulagé, tandis que Matt, un bras appuyé contre le mur ne paraît pas au mieux de sa forme. Outre qu'ils

parlent de moi sans me demander mon avis, ça m'arrache le cœur de le voir ainsi.

Si au moins Matthew me parlait de son passé, maintenant qu'on est ensemble ! Mais non, je sais d'instinct qu'il ne le fera pas. Pourtant, je l'aime tellement que je pourrais tout comprendre s'il m'avouait tout *maintenant*. Alors que *plus tard*, ça sonnerait comme une trahison.

Ma main tremble en prenant la sienne.

– Viens, Alex, la presse-t-il en réponse. Mes frères nous attendent dehors.

Quelques minutes plus tard, les deux Cayenne blancs fendent la nuit étoilée en direction de l'hôtel. Matthew a viré Sully dans le second 4x4 pour conduire lui-même. J'ai cru un instant qu'il allait faire pareil avec moi, mais il m'a fait monter à l'avant, à côté de lui. La Callas chante un opéra que je ne connais pas.

Shadow Lake. Encore.

– Tu penses toi aussi que je suis un psychopathe ?

Sa voix amère m'oblige à baisser les yeux. Je regarde mes mains sur mes cuisses. Ce n'est pas là que j'ai envie de les sentir. Je voudrais

être nue contre lui et le caresser. Je ferais n'importe quoi pour le consoler. Mais j'ai ce sentiment ancré en moi que son passé n'est pas *que* du passé et qu'il pourrait tout aussi bien bousiller notre relation à venir. Être amoureuse d'un inconnu n'a rien de romantique. On est en suspens, on attend sans savoir. Ça n'a pas de sens.

– Non, je pense que tu te protèges.

La tension est palpable entre nous.

– Si c'est vrai, alors, pourquoi tu ne me laisses pas t'attacher ? Pourquoi *toi*, tu ne me fais pas confiance ? Parce que tu as vu ma cicatrice ? Parce que tu l'as touchée ?

Je mordille ma lèvre et avoue :

– Tu sais pourquoi.

– Tu es absurde ! De quoi as-tu peur à la fin ? Je ne te ferai jamais de mal. Être là, me sourire, me comprendre, être patiente avec moi, me botter les fesses quand je sombre, j'adore. Et c'est énorme pour moi. D'habitude, je m'en fous. Comment pourrais-je te blesser ?

– Tu pourrais me blesser émotionnellement...

À la façon dont il coupe la musique, je sais

que je vais entendre toute sa colère.

– Donc, tu le crois. Je n’ai pas à me mettre à nu devant toi, Alexiane. Mon passé ne concerne pas notre relation. Si tu penses que je ne suis pas assez bien pour toi, alors tu t’en vas. Tu n’as qu’un mot à dire et je te dépose à l’aéroport. Ton avion est dans quelques heures.

Je me contente de secouer la tête. Partir comme ça, sur une dispute, n’est pas ce que je veux. Nous regardons les phares dans la nuit, tous les deux conscients d’être dans une impasse. Il n’y a rien d’aisé dans ce silence. Mais que faire ? Si je lui fais une confiance aveugle alors qu’il montre autant de réticence, je vais me perdre, je le sais. Voilà tout le paradoxe. C’est son attitude qui m’effraie le plus.

Son passé je ne le connais pas encore.

– Vous voulez que je vous raconte une histoire ? dis-je n’y tenant plus.

Matthew arque un sourcil, l’air de se demander où je veux en venir, mais c’est le seul chemin lumineux que j’entrevois. Négociateur. Je dois lui faire comprendre. Alors,

je commence :

– C’est l’histoire d’un garçon qui trouve que la vie est absurde. Personne ne le comprend. Un jour, il en a marre d’avancer toujours tout seul, alors il décide de faire un bout de chemin avec une amie... comme ça, pour voir. Le Guerrier plante un violent coup de frein.

– C’est quoi ces conneries encore ? Tu me prends pour le Petit Prince ?

Félicitations, Alex ! Bien joué !

Le rétro extérieur m’indique que Quantico a pilé, lui aussi. Limite. J’ai failli créer un accident. J’attends qu’il redémarre et je reprends sans me laisser distraire :

– *Le Petit Prince* est mon livre préféré. Il m’a beaucoup aidée, petite.

Mon amant enclenche une vitesse et fait vrombir le moteur sans m’accorder la moindre attention. L’accélération nous colle au siège. J’hésite à continuer. À cette vitesse, c’est risqué.

– Alors pour toi le Petit Prince était psychopathe ? m’assène-t-il sèchement avec un coup d’œil au rétro intérieur pour voir si Verdi suit.

– Non, puisque dans son voyage il éprouve des émotions. Mais incompris, oui.

– Et tu penses que je lui ressemble ?

Je mets une main sur mon ventre pour tenter d'ouvrir mon diaphragme en respirant et parler plus calmement :

– Peut-être. Vois-tu, un de mes professeurs disait que pour comprendre l'horreur, il ne fallait pas être diplômé mais savoir rester un enfant. Parce que tout ce qui n'a pas de sens *est* simple. Ainsi, lorsque je lui demandais pourquoi les hommes violent des femmes, il me répondait : « Pourquoi les hommes parlent-ils santé en fumant ? »

– Quelle absurdité ! C'est tout ce que tu as trouvé ?

Je souris.

– Exactement. C'est l'absurdité contre laquelle se bat le Petit Prince. Pour lui, on ne voit bien qu'avec le cœur. C'est simple. Il suffit d'écouter son cœur. Preuve qu'il n'est pas un psychopathe. Il nous dit aussi que le temps perdu pour l'autre est important. C'est pourquoi, j'ai accepté de te suivre...

Cette fois, mon amant ne dit rien.

– Tu as oublié quelqu’un, me surprend-il en fixant toujours la route.

– Qui ?

– Le renard. « On devient responsable de ce qu’on a apprivoisé. » Es-tu sûre de vouloir apprivoiser un homme tel que moi, Alex ?

Je ne connais pas la réponse à cette question alors je me tais. Qu’est-ce qui pourrait heurter ma conscience au point que je le perde ? Jusqu’où suis-je capable d’accepter son passé ? Quelles sont mes limites ? Aucune idée.

Les deux bolides pénètrent dans les jardins séculaires de la Mamounia. Dans le grand hall de réception, un chameau blanc se bat avec un tigre.

À moins que ce ne soit l’inverse.

– La suite Churchill, lance Matthew à l’accueil.

– Bonsoir, monsieur Garrett. Puis-je faire quelque chose pour vous être agréable ?

Je n’écoute pas. Sur le parvis, la silhouette de Margo se laisse aller dans les bras du Dieu blond. Je devine la suite. Comment les choses ont-elles pu changer si vite ? Pourquoi ai-je l’impression qu’il n’est plus possible de

revenir en arrière ?

– Alexiane...

Mon prénom dans sa bouche me colle des frissons, comme s'il disait en un seul mot tout ce qu'il ne peut pas dire.

– On ne les attend pas ?

Matthew suit mon regard sans faire de commentaire. Il me tend la main. Sully nous suit à distance avec mon bagage mais je l'oublie, me contentant de profiter de ces moments simples, sans évoquer les questions difficiles. Plus tard.

Dans l'ascenseur, nous montons en silence jusqu'au dernier étage. Un long couloir et il s'arrête devant une double porte en bois sombre qu'il déverrouille avec sa clef magnétique.

– Entre, Alexiane. Fais comme chez toi.

La suite du « Vieux Lion » sent bon l'ambre et le santal. Dans cette chambre d'hôtel inconnue, bizarrement, je me sens chez moi. C'est fou, mais les hôtels, c'est *nous* depuis le départ. Un terrain de jeu juste au milieu qui nous place à égalité.

Ni chez lui. Ni chez moi.

Qu'en sera-t-il lorsque je verrai son Penthouse ? Pour l'instant, je refuse d'y penser, je savoure cet instant d'éternité comme si le temps s'était arrêté. J'avance dans un salon richement décoré tandis que Sully range mon bagage dans le dressing avant de se retirer.

Une fois seuls, j'observe mon amant vider tranquillement ses poches sur le bureau, ôter sa veste et remonter ses manches pendant que je visite les lieux. J'adore ces petits gestes quotidiens, les veines apparentes sur ses avant-bras, la main posée sur sa nuque comme si ça pouvait remettre de l'ordre dans sa tête.

C'est lui, pas calculé.

– Il n'y a qu'une chambre dans cette suite, dit-il comme pour s'excuser.

Un vent chaud provenant du désert sur la terrasse fait voler le bas de ma robe, caresse la peau nue de mon dos. C'est si bon.

Je me retourne pour lui répondre :

– On va vraiment faire ça ?

– Quoi donc ?

– Être ensemble, me présenter comme ta copine, rencontrer ma mère...

En trois pas, il m'a rejointe, ses grandes paumes chaudes emprisonnant mes joues, accrochant mon regard du sien, l'air grave.

– Nous pouvons tout laisser tomber ou prendre la décision d'essayer, m'assure-t-il droit dans les yeux. Je ne suis pas monomaniacque des relations privées, tu sais, je peux comprendre que ça ne t'intéresse pas...

– Qu'est-ce qui te laisse croire que ça pourrait marcher entre nous ?

– Le fait que tu me comprennes si bien. On se comprend, toi et moi.

Je ferme les yeux et j'oublie. Tout. Pour ce soir.

Si seulement c'était aussi simple.

ALEX

Tout tourne dans ma tête dès qu'il m'embrasse ou qu'il me touche, mais je m'en fiche éperdument. La profondeur de ses baisers, l'agacerie habile et maîtrisée qu'il y met, m'en apprennent plus sur lui que les mots. C'est injuste ce pouvoir qu'il a sur moi. Je ne sais pas ce que je fais en lui faisant confiance en premier, mais je ne supporte pas l'idée de le perdre. Ça me fout une trouille bleue.

La sonnette de la porte retentit.

– Le room service, m'annonce-t-il en rompant notre baiser.

Je hais le room service à cet instant. Je hais tout ce qui peut faire diversion ou détourner son attention de moi. Je voudrais qu'il me parle, qu'il accepte de se confier même à dose homéopathique ou qu'il me déballe tout d'un bloc en me faisant l'amour comme un sauvage. Je ne suis pas difficile.

– Tu as commandé quelque chose ?

– Reste ici, m'ordonne-t-il sans plus d'explication tout en quittant la chambre pour aller ouvrir.

Je délivre mes pieds de mes chaussures, les masse pour faire disparaître la douleur de la soirée et le rejoins dans le salon dès que j'entends la porte de la suite se refermer. Je le trouve près du bar en train d'ouvrir une bouteille de champagne. Lui aussi est pieds nus. Et torse nu. Seigneur, avec ce tatouage guerrier ancré dans la peau de son dos et ses tablettes de chocolat, il est une telle perfection ! Ma gorge devient soudain très sèche.

Un Dragon Noir Danger.

Pour me reprendre, je le contourne et dérobe une fraise dans la coupe de fruits au passage.

– On ne vous a pas appris à ne pas chaparder, Civilité ?

L'emploi de mon surnom annonce un nouveau défi. Bon plan. Jouer avec lui m'aide à me détendre puisque j'oublie tout pour ne me concentrer que sur le jeu. Pile ce dont j'ai besoin en ce moment.

Du coup, j'use du sien pour la réponse :

– Ainsi Dieu créa la femme, Guerrier. Je suis la « côte » où vous croyez avoir pied, mais qui pourrait bien vous faire faire naufrage...

– Ne me provoque pas, me prévient-il en me regardant intensément.

Mon cœur déborde de joie, je continue à jouer :

– Je ne te provoque pas, je te *nargue*. C'est différent.

– Dans ce cas...

Avant que je devine ses intentions, il agite la bouteille et fait sauter le bouchon. Le liquide blanc jaillit droit sur ma robe. Oh, bonté ! une douche au champagne ! Je sens le breuvage dégouliner contre mon ventre et le long de mes cuisses.

– Maintenant, cette robe est fichue, plastronne-t-il content de lui. Mission accomplie.

Ah, oui ? Quelque chose s'empare de moi, je lui reprends la bouteille, mets le pouce sur le goulot et secoue violemment...

– Tu crois que tu vas rester en cale sèche, Guerrier ?

Et je relâche sans lui laisser le temps de réagir. Droit sur lui. Trop bon. L'air de ne pas

en revenir, mon amant incline la tête vers sa braguette qui présente une belle tache suspecte sur le Chino noir.

Ah, tu vois ? Moi aussi je peux le faire...

– Maintenant, ton pantalon est...

Je m'arrête net. J'allais dire « foutu » mais ses yeux virent au noir de jais, absorbant toute la lumière. Vraiment, il fait peur. Dieu que ce type est flippant quand il veut ! Il s'avance, si redoutable que j'en ai l'estomac tout retourné.

– Matthew... ?

Brusquement, il explose de rire :

– Pour une fois que tu me fais mouiller en secouant quelque chose, se marre-t-il en voyant ma mine décomposée.

Je lui tape sur le bras :

– C'était une ruse. Tu es fourbe, Matthew Hayden Garrett.

– Et toi, t'es une petite marrante, Alexiane Joanna Sand. Mmm... et déjà mouillée, se poile-t-il de plus belle.

J'ai envie de le gifler mais je suis trop soulagée pour ça. On dirait un gosse au regard franc et rieur, à des kilomètres de ce que pensent les gens de lui. Je veux le voir

comme ça tout le temps, mais ce naturel peut casser à tout moment. Matthew m'arrache la bouteille des mains pour boire directement au goulot et me la repasse. J'en bois une gorgée. Au goulot. Et on éclate de rire en même temps.

– Remonte ta robe et je descends mon pantalon ! ordonne-t-il en appuyant l'injonction de son regard de braise.

C'est dingue, mais quand cet homme est joueur, il peut me demander n'importe quoi, je suis toujours d'accord. Je retrousse l'ourlet le long de mes cuisses, il s'approche et tout disparaît dans un incroyable embrouillamini de mains et de doigts. En quelques secondes, nous sommes tous les deux nus, face à face. Sa pomme d'Adam tressaille en parcourant mon corps. Moi aussi, je le détaille. Mes yeux suivent l'heureuse ligne... jusqu'à sa queue en érection, tendue devant moi, exposée. *Mon instrument.* Mmm, il est à ma merci, là !

– Je sais à quoi tu penses, chuchote-t-il en mordillant sa lèvre inférieure.

J'ai du mal à respirer.

– Cachez votre « joie », Guerrier.

Il lève un sourcil suffisant vers son sexe.

– Ça, Civilité, je doute que ce soit possible...

Ne regarde pas en bas.

Comme si j'allais l'écouter.

– Ça aussi, je doute que ce soit possible.

Sans plus de cérémonie, Matthew m'allonge avec lui sur le parquet trempé et nous fixons tous les deux le lustre en cristal, rond, vertueux. L'instant est extatique. Inoubliable. Trop intense même. À la façon dont il respire sans bruit comme s'il retenait sa respiration et ses pensées, je suis sûre qu'il n'en pense pas moins. Ça fait peur ce qui se passe.

Alors je me moque un peu :

– C'est bien la première fois que je suis allongée dans du champagne haut de gamme.

Tu as trop de sous, Guerrier.

Faute de le voir, j'entends son sourire :

– Ah, ça m'ennuie de le dire, mais tu es plus rare que ce champagne !

Ça me plaît que tu me trouves rare, Guerrier.

– Rare comment ?

– Aussi rare que moi.

Brusquement, il s'agenouille.

– J'ai l'autorisation d'attacher tes mains ?

– Avec ma culotte ? fais-je en la cherchant des yeux.

– Non.

Je sais tout de suite ce qu'il a en tête. Trop curieuse ou désireuse de débloquer la situation entre nous, je décide de tenter le coup.

– S'il te plaît.

C'est presque reposant de l'avoir décidé. Matthew n'a rien d'un psychopathe. S'il éprouve ses émotions dans les cordes comme il a eu l'air de le dire au Kodò, alors je veux partager ça avec lui. Je regarde par la fenêtre pendant qu'il s'éloigne. La vue sur la mosquée faiblement éclairée est irréaliste, comme l'instant.

Mon amant revient s'asseoir près de moi.

– Touche-la, fait-il gentiment en approchant une corde rouge unique, assez longue, qu'il a repliée en deux.

C'est bizarre l'effet que ça me fait. Je m'arrête quasiment de respirer, soufflée par la douceur du lien, la profondeur du rouge, le rubis du sang frais ou de la passion, et sa texture soyeuse. La corde devient bijou.

Je gémis presque :

– C’est tellement... délicat.

Ce qui me vaut un baiser de sa part :

– Tu vois, elle n’abîmera pas ta peau, chuchote-t-il d’un ton doux mais ferme.

– Comment est-ce possible ?

Il se redresse sur ses genoux.

– Je n’utilise le chanvre que pour les suspensions. Celle-ci est en soie, capable de se détendre ou de se rétracter en fonction de la température du corps. Le but n’est pas de faire mal. Au contraire.

Je cherche un meuble dans la pièce. Mon cœur se met à battre plus vite, j’ai l’impression que plus rien ne sera comme avant après ça.

– À quoi vas-tu attacher mes mains ?

– À tes pieds.

– Quoi ?

Matthew me caresse la joue du dos de la main avec indulgence.

– Détends-toi. Ça s’appelle un collier de Vénus. C’est bien pour commencer. Tu es pieds et poings liés ensemble, dans le vide et sans défense. Ainsi, je peux profiter de toi pleinement. Tu es d’accord ?

Je retourne sa main sur ma joue et la presse contre sa paume.

– Mais je ne pourrai plus te toucher...

– Tu me toucheras bien plus fort... autrement.

Je veux te toucher ! De toutes les manières.

Alors, je le laisse me placer comme il veut. Je m'accroupis nue devant lui pendant qu'il lie ensemble chaque poignet à la cheville correspondante en me disant à quel point je suis sexy comme ça, à quel point il aime ma peau, mon odeur, mon prénom. Je ferme les yeux en sentant la corde faire plusieurs tours.

C'est presque une caresse, une sorte de violence douce et romantique qui efface celle du quotidien en la transformant en jeu extrêmement sensuel. Je n'aurais pas cru que ce soit comme ça.

– Regarde comme tu es belle, dit-il une fois terminé.

C'est vrai que c'est beau. Le Nawashi ne s'est pas contenté de lier vulgairement des membres ensemble, il a confectionné une sorte de manchette rouge autour de mes avant-bras et de mes mollets, comme une armure subtile d'amazone.

Je ne peux plus déplier les jambes.

Matthew me fait rouler sur le dos et mes fesses se relèvent alors naturellement face à lui. Il m'écarte les genoux et son regard brûlant plonge entre mes cuisses. Encore plus paradoxal, je me sens offerte, vulnérable, désirée et... aimée comme jamais, mais pas soumise. Non. Juste... à lui. Je suis à lui.

Cet homme est un artiste.

– Oh mon Dieu ! tu as dû me trouver ridiculement timide la première fois.

Ses baisers volent à l'intérieur de mes cuisses provoquant des gémissements si incontrôlables que tout l'hôtel doit les entendre. J'ai honte.

– Au contraire. Tu m'as montré ta fragilité cette nuit-là. Je me suis senti choyé comme jamais.

Mon cœur est au bord de l'explosion mentale. Si ce ne sont pas des émotions, c'est quoi ? Mais peut-être ai-je tort ? Peut-être fait-il uniquement référence au sexe, aux sensations.

– Ferme les yeux.

J'obéis, n'écoutant plus que la voix sensuelle de Beyoncé qui chante *Drunk in Love* avec Jay

Z. Ivre, amoureuse, comme moi. Étrangement, mon corps ne se plaint pas des cordes, il s'éveille comme jamais. Matthew avait raison. Chaque parcelle de peau devient unique, vit, respire. Une seconde plus tard, ma poitrine est parcourue d'un duvet si léger que je me demande un instant si je rêve. Ma peau tremble jusqu'à l'extase. Oh, mon Dieu ! Encore encore...

– Hé... ça chatouille... C'est quoi ?

– Un plumeau aguicheur. C'est bien pour faire monter la température.

Curieuse, j'ouvre les yeux un instant ; il me gronde. Assez pour entrevoir l'image d'un plumeau rouge écarlate, avec un manche en métal poli. L'objet balaye mes seins, mon cou et l'intérieur de mes cuisses, par épisodes de quinze secondes, pas plus. Élevant mon désir vers des sommets insatiables, créant le manque, au paroxysme du désespoir et de la souffrance. *Pitié !*

– Je savais bien que tu étais sadique... encore ! L'ordre m'a échappé, mais j'ai un tel besoin que je pourrais le tuer sur place s'il arrêtait. J'entends son sourire :

– Petite gourmande. Tu deviens exigeante...
En fait, l'attente me ravage le ventre. C'est un supplice.

– Matthew...

– Tu voudrais me contrôler, n'est-ce pas ?
Mais là, tu es à ma merci, chérie. Je fais ce que je veux.

Je tente de me tortiller dans tous les sens pour glaner la moindre sensation, telle une indigente implorant sa miséricorde. J'ai honte de l'avouer mais je pourrais ramper à même le sol devant ce plumeau tortionnaire si je n'étais pas attachée.

– Pitié, plus fort... Caresse-moi, toi !

C'est vrai que je lui donne des ordres, mais je m'en fous...

– Tu m'appelles à la rescousse ? ricane-t-il.
Garde les yeux fermés.

C'est tellement bon que c'en est insupportable. Le duvet vole lentement, titille ma libido, m'affame davantage à chaque passage. Je rêve que son corps m'écrase. Plus il me fait attendre et plus j'ai besoin de violence.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Où est passée la douce Alex Sand ?

L'impossibilité d'intervenir rend les choses encore plus intenses et soudain, comme s'il avait lu dans mes pensées, le duvet se transforme en quelque chose de plus ondoyant. Mon corps s'arc-boute, mes reins s'étirent tellement pour en avoir plus que je pourrais passer sous la porte, sans problème, comme les chats.

– Si tu savais comme tu es belle comme ça.

Impossible.

– Quel progrès époustouflant, dis donc ! C'est quoi ?

– Chut... Sens ce que ça te fait.

C'est froid. Sans ouvrir les yeux, je sais que ce sont des lanières, mais douces, souples, aériennes, légères. Rien de rugueux. C'est proche, séduisant, agréable. Matthew entame des caresses sur ma peau, voluptueusement. J'épouse le rythme avec Beyoncé qui chante maintenant *Halo*. J'entends les lanières glisser sur ma peau et je sens l'odeur caractéristique du cuir. Surprenant. Je suis déjà mouillée.

J'aime trop la vie avec Matthew Hayden Garrett.

– Dis-moi ce que c'est, fais-je un peu perdue

par tant d'excitation.

– Regarde par toi-même.

J'ouvre les yeux. Merde, c'est un fouet. Un fouet bijou. Court, rouge écarlate, avec un manche fait du même métal poli que celui du plumeau. Un bijou. J'oublie le fouet. Mais je dois faire une drôle de tête car Matt se met à rire :

– Étonnée ? Le fouet dans ma main ne te fera jamais de mal, Alex. C'est juste pour te mettre à fleur de peau. Ça te gêne ?

L'image du Chat à neuf queues surgit brusquement dans mon esprit même si je sais que c'est ridicule.

– Oh non, non, non, ça doit faire mal quand même !

– Tu devrais savoir que j'ai souffert, Alex, soupire-t-il. Je ne suis pas idiot. Si je te fais mal, je te perds. Et je refuse de tout perdre une nouvelle fois.

Comment peut-il dire une chose pareille sans avoir des sentiments pour moi ? Mais peut-être que je me trompe encore. Avec lui, je suis dans une bulle. Un monde à part. Et même si c'est une bulle éphémère, qu'est-ce que je

risque ? Une petite brûlure ? Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi contradictoire. L'idée d'être fouettée me révolte, pourtant il m'a tellement chauffée que j'en ai envie.

– Ben merde, alors... je suis d'accord.

Ça le fait d'abord rigoler.

– Tu deviens grossière maintenant ?

Puis son expression change et redevient sérieuse.

– Tu me fais confiance ? demande-t-il avec une pointe d'hésitation.

Tu en as tellement envie.

– Une fois. Pour voir.

– Sur le sexe ou les fesses ?

– Sadique. C'est quoi le meilleur ?

Matthew rit encore et replace une mèche derrière mon oreille avant de me chuchoter à l'oreille :

– Plutôt égoïste. Je ressentirai probablement le désir de te baiser brutalement après, me prévient-il. Ce sera un problème ?

Je ne sais pas exactement si j'ai perdu la raison ou si je l'ai retrouvée, mais je me sens plus vivante et plus femme que jamais.

– Non. Sois égoïste.

Sans un mot, il glisse alors le manche du fouet entre ses dents et me soulève, entravée, avec une aisance déconcertante. Jamais je ne me suis sentie aussi légère. Il pénètre dans la chambre et me fait retomber sur le lit avant d'embrasser mon ventre pour m'aider à me détendre. Lorsqu'il estime que je le suis suffisamment, il me retourne, buste contre le matelas, jambes repliées sous moi et bras tirés en arrière le long du corps. Dans cette position mon cul est aussi impudiquement offert que mon âme est à nu. J'ai compris, il va frapper les fesses.

Mon cœur s'affole dans ma poitrine alors qu'une vague de chaleur monte entre mes jambes. Je me surprends à souhaiter à toutes les femmes de la terre de se faire baiser par un amant aussi exceptionnel. Plus rien d'autre ne compte.

– Tu es belle. Donne-toi à moi.

Je mordille le drap, tremblante, emballée, différente. J'aime le contraste de mes émotions et ce lien nouveau qui m'unit à lui. Les lanières de cuir souples taquinent ma peau, effleurent mes courbes, de mes fesses à

ma nuque, provoquant des frissons jusque dans mes cheveux. J'oublie qu'il a été fouetté, ce n'est pas la même chose. Ce truc qu'il tient dans la main est beau, comme lui.

Je m'abandonne et soudain les lanières décollent, claquent. *Huitisch*. Le bruit sec du fouet m'excite comme jamais. *Huitisch*. Un aller-retour rapide sur chaque fesse. Je n'ai pas le temps de me préparer, la brûlure se répand dans mon ventre comme une poussée d'adrénaline pure, mon sang pulse follement et mon désir explose. Je crie :

– PRISE !!!

– Prise ? se marre-t-il. Ça veut dire que c'est bon ?

Je ris, soulagée, conquise.

– Tu m'as eue.

Je sens mon ventre se crispier violemment, avide, pressé, affamé, mon sexe s'ouvrir. C'est de la folie ! Je ne veux plus qu'une chose : qu'il me prenne, fort.

Dans la foulée, Matthew déchire avec les dents le papier alu et agrippe fermement ma taille de son bras en poussant en moi. Ouiiiii... Je suis Vénus. Le collier de Vénus, tendre, chaud,

et humide, autour de lui.

Tout aussi excité que moi, il me remplit, m'écarte et me soulage délicieusement, coup de reins après coup de reins. J'accompagne ses mouvements comme je peux, mon sexe gonflé de désir, ouvert comme jamais. Je ne m'appartiens plus. Je suis à lui. Tout à lui.

– Tu sens ? grogne-t-il entre deux à-coups.
Une seule âme habitant deux corps.

Je sens. Tout. Son âme. La mienne. Et cette barre de chair qui nous réunit, éclipsant tout le reste, comme si le monde s'était mis sur pause. Peut-être est-ce ça l'Amour Absolu ? Aimer sans savoir qui est l'autre ?

– Alexiane...

Je me donne pour mieux l'avoir. Égoïste, impatiente. Je n'ai jamais rien connu d'aussi intense. Nos corps sont trempés de sueur. Je ne pense plus à rien. Rapide, bestial et énergique, il se met à me pilonner, pilonner, pilonner avec violence. Je sens l'orgasme se former en moi. Je surfe sur une vague de plaisir qui monte pour m'emporter. J'ignore toujours qui est l'homme que j'aime mais l'amant est merveilleux.

– J’y suis presque..., haleté-je.

Ses doigts passent par-devant, caressent mon clitoris puis, sans ménagement, le tapent gentiment. Oh, bon Dieu ! À chaque claque, mes cris se font plus sauvages. Je n’ai aucune idée de ce que je laisse derrière moi mais je ne veux plus que ça.

Je jouis.

– Putain ! C’est bon ! grogne-t-il à bout de souffle.

Mon bonheur éclate, me plongeant dans le noir absolu avec les ailes des grands goélands au-dessus de la croûte terrestre. Je spirale avec eux sur un océan déchaîné. Tout disparaît, la vague m’emporte pour mieux décoller. Je ne savais pas qu’il pouvait exister quelque chose d’aussi fort. Un long grognement suinte dans mon cou. J’ouvre les yeux juste à temps pour le sentir se vider dans le préservatif.

Il crie de plaisir. Un cri sauvage et rauque de Guerrier vainqueur.

– Bon Dieu, j’ai cru que j’allais te déchirer, jure-t-il en s’affalant sur mon dos. J’adore te baiser. J’adore ça.

Je n'écoute plus, trop occupée à reprendre ma respiration. Je suis vidée, repue, et encore lourde de mon plaisir quand j'entends le clac du latex contre sa peau. La musique disparaît. Et tout de suite après, Matthew me soulève délicatement dans ses bras pour m'allonger sur le côté dans la position du fœtus.

La position parfaite pour laisser mon cœur ralentir. Dans la plénitude de la chambre, j'écoute ses pas s'éloigner, l'eau couler dans la salle de bains, puis je l'entends revenir et ouvrir la fenêtre sur l'Atlas au loin. Au moment où je roule sur le dos pour prendre une grande respiration d'air frais, le scélérot finit de vider les dernières gouttes de champagne dans mon nombril. Aaaaah !

– Ne bouge pas ! C'est un Clos du Mesnil 2000, quand même !

Privée d'énergie, je soulève avec peine ma tête. Suffisamment pour voir mon amant tremper une cerise dans mon nombril et la faire rouler jusqu'à ma bouche avec un sourire ravageur. C'est pas fini ?

– Tu as besoin de reprendre des forces avant le round 2, proclame-t-il. Ouvre !

Ah, parce qu'il y a un round 2 ? On ne s'ennuie jamais avec Matt Garrett, mais à force d'être sans cesse dans l'action, il peut parfois devenir fatigant.

Et là, je suis claquée.

– Rassure-moi, il y a un truc qui t'épuise ?

– Ouais ! Le repos.

J'ouvre la bouche d'étonnement ; il en profite pour y glisser la cerise. Elle a le goût suave du champagne mélangé à la sueur. Mmm... Comme je suis toujours ligotée, je lui crache le noyau au visage. *Pfft...*

– Vilaine fille !

Mais il rigole en le ramassant.

– Tu en veux une autre ?

– J'en veux plein d'autres... Je viens de me faire défoncer par un Dragon Noir Danger surentraîné qui faisait un tour de chauffe, tu crois quoi ?

Mon amant m'embrasse avec fougue, ravi du compliment :

– Défoncer ? L'animal a bien de la chance.

Puis, il recommence le jeu de la dînette. Et je recommence à cracher, devenant de plus en plus précise au tir de noyau. Au sixième, je

secoue la tête.

– Assez ?

– Assez.

Son visage s’approche du mien. Diabolique.

– Je ne peux plus me passer de toi une minute, Alex Sand ! Tu vois ce que tu me fais ?

J’ai peur de mal comprendre, alors je passe.

– Tu vas me détacher pour le round 2 ?

– Nan. J’ai d’autres projets pour... le dessert, dit-il en claquant la langue.

L’idée lancée en l’air me laisse rêveuse. Je le regarde prendre deux fraises juteuses qu’il écrase entre ses paumes. Il se penche, une expression très concentrée au visage, pour mieux les étaler sur mes seins. Ses cheveux lui retombent sur le front. Ça me plaît. Il recommence avec plein d’autres, et m’en tartine consciencieusement le sexe. Hou la la ! Je me demande si je pourrai supporter ce qu’il va faire.

– À mon tour de reprendre des forces. Tu vois quel genre de dînette ? Du genre à rassasier tous tes appétits.

J’en oublie les mots.

Matthew commence par dégager mes pointes

de seins de la tartine de fraises en donnant des petits coups de langue coquins sur mes aréoles, m'arrachant gémissent sur gémissent. J'ai honte mais c'est trop bon. Au moment où je m'habitue, l'enfoiré se met à me sucer les tétons plus goulûment, m'emmenant au bord à plusieurs reprises, s'arrêtant chaque fois au pire moment.

– Arrête, c'est horrible... Tu as d'autres tortures ?

– Plein d'autres. Là, je songe à te lécher les lèvres. Tu vois lesquelles ?

Mon cœur s'arrête presque. Sa langue lape le cataplasme rouge. Tout en bas. C'est un délice indescriptible mais il ne me laisse pas jouir. Je vais le tuer.

– Mmm ! ces fraises sont savoureuses sur toi, souffle-t-il, vérifiant mon niveau d'énervement au passage.

Nouveau jeu : Résister comme je peux.

– Sarah a un joli dos. (Et toc, il se fige)

Eh oui, moi aussi je peux jouer avec toi !

Matthew hoche la tête, réalisant un peu tard que j'ai pu lire le prénom de ses maîtresses dans les titres donnés à chaque photo de sa

collection.

« Sarah contre-jour » en était une.

– Tu n’es pas jalouse ?

– Ça dépend. Elle appartient au passé ?

Je lui souris mais il semble trop tendu pour sourire à son tour. Ce n’est pas désagréable. Au contraire.

– Je comptais leur parler à ton arrivée et leur demander... un break, précise-il un peu gêné. Preuve qu’il ne m’aime pas. Sa réponse n’a rien de pitoyable. Encore une fois, elle est honnête. Je décide que ça me va.

– Alors, non. Je ne suis pas jalouse.

L’ennui avec Matt Garrett, c’est que depuis que j’ai vu sous son tatouage, c’est comme une scène d’action dans un film, l’intrigue grossit et occupe tout mon champ de vision. Sauf que là, j’aimerais bien connaître le sort réservé aux deux héros avant la dernière page. Quand même, qui est-il ?

J’aimerais bien savoir à quoi m’attendre.

ALEX

Dix minutes que nous avons décollé.

Retour sur Paris où Rob et Paul prendront un autre jet de la société qui les ramènera à New York tandis que, Matthew et moi, volerons ensuite vers Figari à bord de Chuck afin de retrouver ma mère. Rien que l'idée me terrifie et me colle la nausée. Je ne sais pas trop pourquoi. Peut-être est-ce trop intime ou trop rapide.

À tel point que je n'ai pas pu me résoudre à la prévenir.

Si on est vraiment ensemble, je devrai tout raconter à Matthew, lui parler de ma mère et de ses lubies pour mes études, des projets qu'elle forme pour moi et j'ai encore plus peur de passer pour une folle. Je ne m'en sens pas la force pour l'instant. Je lui en parlerai le moment venu, c'est promis, mais pas maintenant.

Ma vie est trop folle en ce moment.

De mon fauteuil, j'observe Verdi et Sully plongés dans la lecture de *L'Équipe* et du *Daily New*, au fond de l'appareil. Deux visages de marbre. Ce n'est pas eux qui m'apprendront quelque chose sur leur patron. Est-ce qu'ils savent au moins ? Quelque chose me dit que oui.

Marion fait son apparition dans son costume noir impeccable. Chignon banane blond à la Audrey Hepburn dans *Diamants sur canapé*, escarpins noirs et rouge à lèvres discret. Rien ne dépasse.

– Souhaitez-vous un autre expresso, monsieur Garrett ? ronronne-t-elle en cherchant amoureusement le regard de mon homme, occupé à checker ses mails sur son MacBook Pro.

Elle est soûlante, là ! C'est carrément du rentre-dedans. Elle l'a signée, elle, la règle *No Sex in Job* ? Matt l'ignore pour se concentrer sur moi. Ah !

– Chérie ? Vous n'avez pris que du thé ce matin.

Diamants sur Canapé a un raptus et moi avec.

– Mademoiselle Sand ? rectifie poliment Marion sous le regard altier de son patron faussement indifférent.

Première fois qu'elle s'adresse à moi. Quelque chose me dit que cette femme n'est pas aussi gentille qu'elle en a l'air et qu'il vaut mieux que je me tienne à carreau avec elle. Je lui réponds sur le même ton :

– Un jus d'orange. Merci, Marion.

– Monsieur Crawford ? Monsieur Garrett ?

À présent son sourire est crispé.

– La même chose que mon frère, ricane Rob avec un regard suggestif vers ses courbes.

– Un macchiato pour moi, ajoute Paul en ravalant un sourire.

Loin d'être mal à l'aise, Marion s'éclipse dignement, mais lorsque je tourne la tête vers l'open bar, je la surprends en train de me fixer. Gênée, je détourne les yeux sans trop savoir où les poser. Je n'ose regarder Robert, ni lui demander comment et quand est rentrée Margo. À défaut, je consulte une fois de plus mon écran car je n'ai aucune nouvelle. Allez quoi, un SMS ! Un tout p'tit.

– Margo ne me fera pas de procès, me souffle

Rob en aparté.

J'en reste abasourdie. Comment a-t-il su ?

– Es-tu prête à travailler, Alex ? m'interroge Paul.

Cette fois, on y est. C'est officiel : j'ai un boulot. Trop cool !

– Volontiers, Paul.

C'est le moment que choisit Matthew pour relever la tête du dossier qu'il était en train d'étudier. Je tente de l'ignorer et saisis la chemise cartonnée tendue par Paul dont le logo accroche tout de suite mon regard. Un seul trait issu des lettres M.H.G., figurant une vague géante facilement identifiable.

La Déferlante.

– C'est un dossier *pro bono* de mon père, m'informe Paul, me ramenant à une réalité bien plus terre à terre. Excellent pour commencer. Prends-en connaissance et on en parle.

Tous les cabinets consacrent une partie de leur temps au bénévolat. La plupart du temps, ce sont les petits nouveaux qui héritent de ça. Rarement les seniors. Je traduis dans ma tête : il veut me tester. Ce que je trouve normal.

Je récupère mon sac à mes pieds. Je cherche mes lunettes de vue dans mon barda, glisse mes écouteurs dans mes oreilles pour m'isoler, respire un bon coup et ouvre le dossier. La curiosité l'emporte rapidement. J'enchaîne feuillet après feuillet sans me rendre compte du temps qui passe. L'histoire est originale.

Elle aurait fait un cas pratique du tonnerre :

[Basalte Bank L.P Vs Jonathan Begle.]

Jonathan Begle est un étudiant de 17 ans qui a effectué un stage en entreprise dans le cadre de son cursus scolaire au sein d'une banque d'investissement. Plus précisément dans sa salle de marché.

Rapidement, il croit avoir découvert que les serveurs de la banque stockent les conversations privées de ses traders une fois qu'elles ont été marquées par des mots-clés particuliers. Ainsi les mots : Ferrari, Baise, Sexe, Ecstasy, Marijuana, Acid ou Speed ont pu être isolés, générant l'émission d'un signal immédiat.

Oh les cons !

Et là, c'est incroyable ! Le gamin, véritable

fan d'informatique, décide de s'emparer du problème à sa manière. Il télécharge les fichiers de la banque en contournant toutes les sécurités. L'affaire aurait pu en rester là puisqu'il ne s'est pas fait prendre. Mais non. Une fois son logiciel installé, le jeune Jonathan, qui finalement, même ingénieur, n'a que la fraîcheur de son âge, écrit à la banque pour l'informer de sa faiblesse en se disant : « déçu de la façon dont elle conçoit les relations avec ses employés, attendant mieux de sa part. »

Classe le mec !

Bien entendu, la banque, déjà fragilisée par une affaire de trader fou, n'a pas souhaité laisser passer, justifiant sa politique par les besoins de contrôler la responsabilité de son personnel afin d'éviter de nouveaux désastres. Résultat, elle porte plainte pour tous les chefs d'accusation possibles relatifs aux appropriations frauduleuses : VOL, ABUS DE CONFIANCE, EXTORSION, CHANTAGE.

Et c'est tout ?

Les avocats de la banque croient même bon de rajouter l'ESCROQUERIE, alors que le gamin n'a pas essayé de tirer profit de son crime.

Non, mais franchement !

Et comme si ce n'était pas assez, la banque invoque les circonstances aggravantes du fait que le garçon était stagiaire au moment des faits. La totale, quoi !

Des hoquets de dégoût convulsent mon estomac. Sans le connaître, ce garçon m'est tout de suite sympathique, mais il est évident que je ne peux pas plaider un tel dossier pour une première confrontation à la pratique. C'est bien trop de responsabilités. En revanche, j'ai l'aptitude nécessaire pour le préparer. J'ôte mes écouteurs et relève la tête pour me confronter à trois paires d'yeux ébahis.

C'est quoi ? Le Grand Oral ?

– Quoi ?

J'intercepte le regard de Matt à son frère. Style : « À toi ! Je passe la main ».

Ce qu'il fait :

– Tu as l'air d'une petite fille avec ces lunettes, me balance Paul en me frôlant du regard. Il faudra changer cette monture si tu veux qu'on te prenne au sérieux.

Je décide d'ignorer sa remarque pour rentrer dans le vif du sujet :

– Très bien. Il est toujours possible de plaider le fait que notre client n'a pas eu conscience d'agir en violation de...

– C'est ta première piste ? me coupe Paul vaguement déçu. Je doute que ça suffise. Si tu veux gagner, tu ne dois pas les suivre sur leur terrain mais devenir une « emmerdeuse essentielle », beauté.

Le ton a changé. Cameron avait raison : pas de mensonge, pas de mesquinerie. Paul est un Garrett. Tant mieux. Je n'attends rien d'autre.

– Je n'ai pas dit ça, Paul, réponds-je tout à trac. Je doute même que ça puisse passer, compte tenu de son Q.I. que l'on peut augurer élevé...

Le crissement vif de la plume sur le papier à ma droite me fait tourner la tête. Matt griffonne des algorithmes dans un dossier

rempli de colonnes. Je lis à l'oblique « Cygnes noirs⁽¹⁴⁾ +++ » et un nom « Luba K Export Trade CO. Ltd. »

Concentre-toi, bon sang !

– La banque n'est pas blanche, reprends-je la gorge aussi sèche qu'un désert craquelé sous le regard attentif de Paul qui me tend un verre d'eau. (Par compassion sans doute.) Elle aurait eu intérêt à passer sous silence son...

– Tu préfères qu'on l'accuse de défaillance ? m'arrête-t-il encore. Les salles de marché ne sont pas là pour faire des sentiments, Alex. Cantor Fitzgerald n'a mis qu'une semaine pour se relever du 11 septembre. Tu n'es plus à la fac, là. On joue avec des vrais dollars, de vrais emplois. Tu apprécierais qu'on ne protège pas tes sous ou ton emploi ?

Mon estomac fait des nœuds.

– Tu vas rencontrer le client lundi matin, termine-t-il sans me laisser intervenir. J'aimerais que tu me soumettes un projet pour lundi après-midi. Et par pitié, ne joue pas les conteuses d'histoire, ça ne sert à rien. Je te veux « emmerdeuse essentielle ». Étonne-moi !

J'en perds la respiration. Il ne me laisse qu'un jour ? Je veux bien jouer les emmerdeuses mais comment pourrais-je l'étonner ? Je sors à peine de l'école. En gros, c'est miser sur l'inconnu, ce qu'on apprend dans les livres. Je panique. Je n'ai aucune chance de l'étonner.

Mon portable vibre alors sur la tablette :

[Chute ou relève-toi seule, ça n'a pas d'importance.

Mais n'oublie pas que ton manque de confiance

n'est pas envers toi mais envers moi. Ok ?]

Nos regards se croisent et une fois de plus je suis sous son charme. Ce regard me dit quelque chose. De lui faire confiance à l'aveugle ?

La vraie question, c'est pourquoi ?

(14) Les cygnes noirs de la finance n'ont pas de plumes. Il s'agit d'une théorie mise au point par Nassim Nicholas Taleb, dans laquelle on appelle « cygne noir » un événement imprévisible qui a une faible probabilité de se dérouler en théorie des probabilités.

ALEX

Dos à la montagne, Chuck se présente en douceur sur la seule piste digne de ce nom de l'aéroport de Figari avant de tourner sur sa gauche en direction des bâtiments. Toujours pressé, Matthew détache sa ceinture et se lève avant même que l'avion ait fini de rouler.

– *Tu viens ?* me lance-t-il en français d'une voix délicieusement cassée.

Cet accent me fait encore plus dégringoler, si c'était encore possible, mais je voudrais avoir le dernier mot.

– Tu n'avais pas des obligations aujourd'hui ?

– J'ai séché ! réplique-t-il avec l'impolitesse d'un mufle.

– Rebelle !

– Et fier de l'être, me sourit-il en passant nonchalamment devant moi. Tu le sais toi, je suis un voyou, un sauvage qui sait te faire jouir comme personne. Pas un gentleman en costume.

J'en reste baba de le voir enfin l'admettre ouvertement.

À l'extérieur, le soleil est écrasant, ou alors c'est moi qui suis écrasée par la poussée Matt Garrett dans ma vie. Dans quelques minutes, cet homme magnifique va se présenter à ma mère et je n'ai aucune idée de la façon dont je vais m'en sortir. Tout va trop vite de mon côté et trop lentement du sien.

Verdi nous devance avec nos bagages en se dirigeant vers un gros BMW X6. Cette voiture est un mastodonte qui n'est pas là pour être discret ; difficile de l'imaginer en ville. Une minute encore et le bon gros bébé prend la direction du Sud-Est. J'ouvre la fenêtre à l'arrière et me laisse griser. Je respire, portée par le vent, mais l'air a bien du mal à entrer dans mes poumons.

J'aurais dû avertir ma mère, j'aurais dû parler un peu plus de mon enfance à Matthew, mais je n'ai pas trouvé le courage de le faire. Comment pourrait-il comprendre quand je ne comprends pas moi-même ?

Je tente, pour gagner du temps :

– On passe à ton hôtel ?

– J’aimerais d’abord faire la connaissance de votre mère, s’entête-t-il en caressant le dos de ma main avec son pouce.

La grande ligne droite défile sous les quatre roues motrices, avant d’enquiller la première sortie. Ce qui me fait penser :

– Vous connaissez l’adresse de ma mère ?

Matthew secoue la tête en se retenant de rire.

– Pas assez subtil, c’est ça ?

Plus rien ne m’étonne de sa part mais ça m’agace. Il sait trop de choses sur moi et moi pas assez sur lui alors qu’avec sa position publique de capitaine d’industrie ce devrait être l’inverse. J’essaie de me rassurer comme je peux : avec sa barbe de trois jours, son jean de vrai mec et son blouson intemporel porté telle une virilité affirmée sur une chemise blanche, Matthew dans sa version décontractée est plus que présentable. Mais qu’en pensera ma mère ?

Elle a tellement peur qu’il m’arrive la même chose qu’elle en est devenue surprotectrice, voire agaçante, me dictant tous mes choix depuis... eh bien, depuis toujours en fait. Son rêve ? Me voir mariée à un avocat issu d’une

belle famille, avec 2,4 enfants, un chien de race, un job à la CPI⁽¹⁵⁾, et une belle adresse.

Tout l'inverse de ce qu'elle a fait, elle.

Une douce pression sur ma main me sort de mes cogitations. Le X6 noir vient de s'arrêter devant le grand portail de l'Alta Rossa, la maison de mon enfance.

Mon cœur bat n'importe comment.

– Vous nous ouvrez ?

Je tape le code, prise d'une timidité malade. Le vantail coulisse sur son rail, découvrant l'allée de gravier bordée de graminées. Le 4x4 roule lentement. Et je surprends alors le premier regard de Matt Garrett.

– Totalement bluffant ! s'étonne-t-il.

Il voit la même chose que moi, là ?

– Vous savez, ce n'est qu'une vieille bergerie que ma mère a arrangée. C'est surtout la vue qui lui a plu.

« La vue et l'adresse, c'est tout ce qui compte », dit ma mère à ses clients. J'ai entendu ce refrain toute mon enfance. Sinon, la maison est simple et modeste. Seul son emplacement sur un terrain de berger rocailleux, qui lui permet de dominer la crique en contrebas,

peut paraître exceptionnel.

– Nous n’avons pas de piscine mais un accès à la plage par un petit sentier, dis-je modestement.

Garrett examine la maison principale recouverte de tuiles anciennes. Elle est si petite qu’on a dû rajouter des cubes de béton aux verrières contemporaines sur ses flancs pour l’agrandir.

– Votre mère est architecte ? demande-t-il apparemment satisfait par ce qu’il voit.

– En réalité, elle était étudiante à l’école d’architecture de Chicago quand elle a rencontré mon père. Ensuite, la passion, et tout a basculé, réponds-je sans réfléchir. Depuis, elle vend des maisons.

Je sens son regard sur moi. Le mastodonte noir se range sous le vieux porche en bois à côté de son Rav4 pourri. Elle est là. Je récupère mon sac tandis que Quantico vient m’ouvrir la portière :

– Mademoiselle Sand.

– Merci, monsieur Verdi.

– Juste Verdi, mademoiselle. Ou Zach. Pas monsieur, me corrige-t-il un peu gêné devant

son patron impassible.

Le regard distrait de Matthew s'attarde sur la bagnole de ma mère, ses lèvres s'étirent d'amusement.

– Toyota Motor corporation. Bon choix !

Comme si j'ignorais comment tu as fait fortune, Garrett.

– Maman doit être dans son atelier, fais-je sans relever.

Je le conduis jusqu'à la terrasse. Je contourne avec lui la grande table de ferme. Une tasse à café est encore sur la table avec des fruits et une carafe d'eau. L'expression de Matt change du tout au tout en examinant les larges ouvertures percées sur la façade.

– Ces baies sont des matériaux denses qui utilisent les rayonnements du soleil. Quel est l'architecte qui a fait les travaux ? me demande-t-il avec curiosité.

Il a vraiment l'air d'apprécier ce qu'il voit, ce qui me rassure un peu.

– En fait, la jumelle de ma mère est spécialisée en architecture bioclimatique. Son cabinet est au huitième étage d'un immeuble sur Madison.

- Comment s'appelle-t-elle ?
- Ellen Taylor. Elle est associée avec son mari, Nicolas Taylor. Peut-être a-t-elle travaillé pour toi ?
- Possible. Je n'ai pas rencontré tous les membres de l'équipe projet, se contente-t-il de préciser.

Je le précède à l'intérieur et abandonne mon sac sur la console de l'entrée. Est-ce parce que je suis habituée ? Je ne me rends pas bien compte de ce qui retient son attention. L'intérieur est modeste. Le sol a été coulé en chape épaisse de béton naturel et, pour mieux inonder de lumière l'ensemble, les cloisons ont été abattues et les murs peints en blanc. Plus épuré, tu meurs ! Seule la cuisine est séparée du reste par un mur conservé à mi-hauteur.

Mur qui semble retenir son attention.

- De l'argile naturelle ? demande-t-il avec un intérêt non feint.

Je hausse les épaules en redoutant le verdict.

- Oui, montée couche après couche par ma mère et sa sœur. Elles se sont beaucoup amusées.

Inutile de lui dire que j'ai participé. J'avais six ans, donc j'ai le droit d'oublier.

– L'argile fait un excellent mur d'inertie thermique, déclare-t-il à voix basse.

– Maman y a pensé en visitant un village au Mali. Elle disait que les murs respiraient.

Matthew contourne alors le piano de ma mère pour se diriger directement vers la cheminée et s'immobilise en contemplant la toile accrochée au-dessus du foyer. Le tableau est une explosion de bleus presque naïfs. Quelques petits traits blancs figurent des sapins et le clocher d'une église. Un rond jaune maladroit représente le soleil et dessous, un gros chardon marron.

– « Et la couleur a pris possession de moi. Elle et moi sommes unis à jamais. Je suis peintre. », déclame-t-il en mordillant la branche de ses lunettes de soleil. Un Paul Klee⁽¹⁶⁾ ?

Mon amour est vraiment un artiste dans l'âme, je ris :

– Ici ? Ça m'étonnerait beaucoup. Ma mère n'a pas les moyens.

Il se retourne pour me regarder sans cesser de

mâchouiller ses aviateurs.

– J’aurais juré que c’était le vrai, confesse-t-il.
Le copiste a du talent.

Je n’ai pas le temps d’approfondir car j’avise la silhouette de ma mère qui vient de se matérialiser sur le seuil. Son expression se fige en apercevant Garrett dans son salon. Aïe. S’il y a bien un point commun entre moi et ma mère, c’est qu’on n’aime pas les surprises. Et Matthew n’a rien d’un avocat lambda. Même Paul n’aurait pas fait l’affaire.

– Alexiane, lâche-t-elle toujours décontenancée.

– Coucou, maman !

Ne sachant trop comment me comporter, je cours déposer un baiser rapide sur sa joue. Ce qui a l’art de la surprendre un peu plus.

– Comme tu vois, je ne suis pas venue seule, fais-je faussement désinvolte. Je te présente Matthew Garrett, mon patron. Matt, ma mère, Lillian.

Mon amant s’incline poliment pour lui faire un baisemain.

– Madame Sand, dit-il de sa voix enjôleuse. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

– Lillian, je vous prie, balbutie-t-elle.

Je jurerais la voir rosir. Passé les formules de politesses, le regard de ma mère passe de l'un à l'autre sans rien dire et le silence devient gênant.

C'est Matt qui s'y colle :

– Quelle belle idée d'avoir voulu reproduire les murs d'argile de l'Afrique, enchaîne-t-il avec courtoisie. Vous connaissez l'Afrique, Lillian ?

L'Afrique ? Il va lui parler de l'Afrique ? À elle ? Pourquoi pas à moi ? Il le fait exprès ? Je vais le tuer à force de jouer avec mes nerfs.

– Connaître est un bien grand mot quand on parle de ce continent, se désole ma mère d'un ton affable. J'y ai fait quelques voyages avec le père d'Alexiane.

Quoi ? Ma mère ne parle jamais de mon père. *Jamais*. Le sujet est tabou. Et elle lui en parle à lui ? Pourquoi ? Subitement, je ne sais plus où donner de la tête, j'ai l'impression d'assister à un match de tennis sans savoir où va partir la balle.

– Je suis d'accord, me sourit Matthew comme si c'était naturel de parler de mon père dans

cette maison. Pour ma part, j'y ai vécu trois mois dans une région magnifique mais comme j'étais dans un camp, je n'en ai vu qu'un petit bout.

L'émotion me gagne, j'attrape sa main sans réfléchir.

– Vous passez le week-end avec nous, monsieur Garrett ? demande maman dont le regard vient d'accrocher nos deux mains entremêlées.

OK, ce n'est plus possible de prétendre qu'il n'est que mon patron.

– Matthew, s'il vous plaît, soumet ce dernier à mon grand étonnement. J'ai pris une chambre à l'hôtel sur la plage un peu plus bas, ajoute-t-il avec simplicité.

– Alors, acceptez de dîner avec nous, suggère maman du bout des lèvres.

– Volontiers, Lillian.

Devant la tension qui règne dans la pièce, j'essaie de parler d'une voix dégagée mais, pour tout dire, mon cœur est sous perfusion :

– Ça te dit un bain de mer ?

Sans hésitation, il fait oui de la tête.

– Je peux me changer ici ?

Du coin de l'œil, je saisis l'expression pincée de ma mère.

– Pardonnez-moi de vous abandonner, mais comme tu le sais, Alexiane, le samedi est jour de visites à l'agence. À ce soir, Matthew.

Elle reste polie mais ça n'a pas l'air de lui plaire.

– Ne t'inquiète pas maman, je me chargerai du repas.

Qu'est-ce que je raconte ? Je ne sais pas cuisiner. À peine faire des pâtes, et encore, je risque de mettre le feu à la cuisine. D'habitude, c'est « coquillettes-jambon » quand je suis seule à la maison.

La situation devient de plus en plus bizarroïde.

– Je vais avertir Verdi et prendre quelques affaires, me prévient mon amant. Reste avec ta maman, je reviens.

Ma maman ? Tout ça me semble tellement irréel que j'ai besoin de le regarder sortir de la maison pour être sûre que je ne rêve pas. Pour tout dire, le verso de mon homme est aussi beau que son recto et le pire, c'est que je crois que ma mère est d'accord, même si sa moue refroidie laisse penser l'inverse.

Je ne m'attendais pas du tout à ça.

– Eh bien, Alexiane, je comprends ce qui t'a plu ! s'extasie ma mère dès qu'il a franchi le seuil. Peu d'hommes ont autant de présence. Il émane de lui une sorte de sécurité qui rassure. Vous êtes ensemble, n'est-ce pas ?

Inutile de nier.

– Oui, maman, mais c'est... compliqué.

– Qu'est-ce qui est compliqué ? se crispe-t-elle.

J'abaisse mes yeux, embarrassée.

– Tu es si jeune, Alexiane, me reproche-t-elle dans un soupir.

– Ce qui veut dire ? fais-je, un chouia trop acerbe, en relevant la tête.

Elle hésite avant de dévoiler sa pensée :

– Que tu es trop innocente pour ce genre de petit ami, m'assène-t-elle patiemment. C'est un homme, Alexiane. Pas un des étudiants que tu as l'habitude de fréquenter comme Max ou Patrick. Cet homme-là te prendra tout. Comme ton père l'a fait avec moi. Ils sont de la même race.

Et voilà. Ça n'a pas été long.

Le rêve de ma mère s'appelle Patrick Sullivan.

Si elle savait quel genre de petit ami il a été... mais je ne dois pas la blesser. Lui montrer à quel point elle s'est trompée sur Patrick reviendrait à lui rappeler d'autres erreurs. J'aime ma mère envers et contre tout. Elle est ma seule famille.

– Maman, je sais que tu t'inquiètes pour moi, et sincèrement ça me touche, dis-je le plus posément possible, mais je suis une femme maintenant.

Ma mère écarquille les yeux de stupeur.

– Comme tu as changé, Alexiane...

Non, c'est toi qui ne me connais pas, maman !

Elle se dirige vers la cheminée et jette un regard à sa toile préférée.

– Cette façon qu'il a de te regarder, c'est... presque insoutenable. Je ne sais pas ce qu'il t'a promis mais... méfie-toi de lui.

Je m'empourpre jusqu'aux oreilles mais je tiens bon :

– Il ne m'a rien promis, maman. Au contraire, il a été franc. Matthew a d'autres priorités en tête que cette petite chose bizarre qu'on appelle l'amour.

Elle aussi :

– Pour ce que j’en vois, Alexiane, je dirais plutôt que ce n’est pas le genre de garçon à tomber dans les filets d’une femme d’un simple claquement de doigts. Pour rendre cet homme amoureux, il faut avant tout qu’il *admire* sa promise. Et à la façon dont il te regarde, je peux t’affirmer que c’est le cas. C’est surtout ça qui me fait peur. Parce que cet homme-là n’a aucune limite. Tout ce que tu peux vivre avec lui, c’est une relation toxique. Après quoi, elle dépose un baiser sur mon front avant de s’éclipser, me laissant en pleine déconfiture au beau milieu de notre salon.

– J’ai mis quelques affaires à moi dans ton sac, me fait sursauter la voix tendue de Matthew dans mon dos.

Ce type me rend folle à me surprendre à chaque instant.

– Tu veux te changer dans ma chambre ? fais-je en me retournant.

Il hausse les sourcils, pris de court.

– Ce n’est pas trop pervers ?

Pervers ? Ma chambre ? Puis, je réalise qu’il se demande, lui aussi, si nos territoires personnels respectifs ne sont pas hors limite.

Entre nous, l'hôtel est un terrain neutre et là... on est carrément chez moi. Sans me poser plus de questions, je l'entraîne dans l'escalier en guise de réponse.

– Qu'as-tu fait de Quantico ?

– *Verdi* a regagné l'hôtel, me corrige-t-il un poil agacé.

Sur le palier du premier étage, j'ouvre une porte au bout du couloir.

– Ma chambre, fais-je un peu gênée en le laissant passer.

Matt examine les lieux. Son regard traîne sur les guirlandes lumineuses au-dessus du lit, l'énorme portrait d'Audrey Hepburn en petite robe noire et collier de perles, peint directement sur le mur, ma baignoire rétro rose avec ses pieds en pattes de lion et ma collection de bougies parfumées. Je pose le dossier de Paul sur ma table de travail, traverse la pièce pour aller ouvrir la fenêtre, et respire le goût salé des embruns le plus loin possible.

– Finalement, tu es romantique, proclame-t-il dans mon dos. Je crois l'avoir toujours espéré...

Je me retourne, un sourire taquin aux lèvres :
– Toi, Guerrier, tu espérais que Moi, je sois romantique ?

Il prend une minute pour la réponse :

– Tu as appris des choses tellement dures, Alexiane... Si peu ordinaires que, parfois, je me demande si tu ne les as pas apprises... pour moi.

Le silence s'établit entre nous, malaisé, collant. Je n'ai pas envie de lui parler des raisons qui m'y ont conduite. C'est trop intime, trop tôt. Je ne le connais pas assez pour ça. Le Guerrier s'avance vers ma bibliothèque murale, faisant courir ses doigts sur mes Dalloz.

– Ça t'aide à faire de jolis rêves ?

Nerveuse, je lui ris au nez :

– Ce n'est pas fait pour.

Puis son index se fige sur un petit volume blanc tout écorné.

– Ton livre préféré, se rappelle-t-il en tapotant la tranche du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. Ce livre m'émeut encore...

Là-dessus, il se met à lire un passage comme s'il avait su exactement où le trouver :

– « Je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. »

Utopique, non ?

Quelque chose dans le ton me dit qu'il aimerait bien y croire. Qu'il me demande de l'aide pour y parvenir, mais je peux aussi me tromper.

– Un homme qui fabrique du sang artificiel devrait croire à l'utopie.

Impossible de savoir ce qu'il pense.

– Tu tiens vraiment à m'apprivoiser ? fait-il en m'attirant dans ses bras.

Ses iris saphir plongent dans les miens. Mon cœur grimpe au plafond, un plafond tellement haut que je me demande si le septième ciel n'est pas juste là, au-dessus de moi.

– Est-ce présomptueux pour l'agneau de vouloir apprivoiser le lion ?

– Très présomptueux, clame-t-il en me repoussant gentiment. Tu ne sais pas...

– Qu'est-ce que je ne sais pas ?

– Dans quoi tu t'aventures.

Ma déception signe mon impuissance, ma peur de le perdre. Que lui est-il arrivé de si

grave dans son passé pour qu'il le croit ? On ne peut pas en rester là.

Une seconde plus tard, son regard m'interroge.

– Oh non, pas ça !

C'est un album de vieilles photos. Très vieilles.

– Non ? Et pourquoi ? Pourquoi aurais-tu le droit de fouiller dans ma vie et moi, pas dans la tienne ?

Une seconde plus tard, son expression change. Je l'entends rire tout bas en tournant les pages. Envie de mourir. De courir me cacher.

– J'aime bien celle où tu es nue avec cette énorme sucette dans la bouche, proclame-t-il. Tu aimais déjà qu'on te remplisse la bouche, hein, petite coquine ?

Alors qu'il tourne une autre page, ses traits se décomposent en voyant la date inscrite par ma mère en haut de l'événement. Même s'il se reprend très vite, mon cerveau fait la jonction : j'avais sept ans, lui quinze. Pendant que je faisais du manège dans un centre d'attractions, lui était au Kivu dans l'horreur d'un conflit armé avec de vrais fusils d'assaut, à vivre je

ne sais quoi.

Ça me tord qu'on lui ait volé son enfance.

– Rends-les moi ! dis-je en essayant de lui reprendre l'album. Je n'ai aucune envie que ces photos se retrouvent sur la Toile...

Matt referme l'album d'un coup sec.

– C'est ça que tu penses de moi ? s'indigne-t-il avec colère. Tu penses que je t'exposerais ? Alors que je refuse que tout ce merdier t'atteigne ?

Une idée folle traverse alors mon esprit dérangé :

– Je te donnerai volontiers la photo de ton choix si tu réponds à une question ouverte sur le Kivu.

Il me jauge, méfiant, ombrageux, rancunier.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je veux une de tes photos ? m'assène-t-il froidement. J'en ai rien à foutre de toi. Change-toi ! Je veux sortir d'ici.

J'en reste coite, les joues écarlates de me faire ainsi rejeter. Le rejet, c'est dur pour moi, mais pas question de lui laisser voir qu'il m'a blessée. Pour lui cacher mon désarroi, je sors un bikini de ma commode sans le regarder.

J'enlève mon jean et vire mon haut en jersey par-dessus la tête pour le découvrir en train de parcourir mon corps des yeux.

Sa mâchoire se décroche :

– T.. tu... tu es insolente, bégaye-t-il en me reluquant de haut en bas.

– Donc, ça y est ! Tu ne t'en fous pas.

– C'est la lingerie la plus sexy que j'aie jamais vue, souffle-t-il sans m'écouter. On dirait que tu es nue dans un champ de fleurs avec des papillons posés sur toi.

Victoire écrasante ! Sand : 1. Garrett : 0.

Je me félicite intérieurement, j'ai trouvé la faiblesse de mon adversaire : la lingerie. Qui devient donc mon atout le plus précieux.

Je suis assez fière de ma dernière trouvaille : un ensemble, tout en voilage nude, léger comme l'air. Chaque pièce est rebrodée d'une décoration printanière aux teintes exubérantes. Vu sa tête, je suis un génie.

Il pointe son doigt vers ma poitrine :

– Tu as pris une assurance avec cette... chose que tu portes ?

– Tu crois que je vais en avoir besoin ? fais-je en me retenant de rire.

Il parle à mes seins :

– Tout dépend si tu portes souvent ce genre de... fanfreluche émeutière dans les aéroports. Je déglutis de mauvaise conscience. Deux fois.

– Les aéroports ? fais-je faussement innocente.

Impossible qu'il le sache.

– Tu as été condamnée à une amende de 65 € pour trouble à l'ordre public, reprend-il d'une voix sibylline. Motif : tu avais montré tes seins dans un aéroport. J'espérais que tu m'en parlerais...

Je prends un coup à l'estomac. Il savait.

– Comment as-tu fait ? J'avais quinze ans et j'allais rater l'avion pour passer Noël avec ma mère. Elle a fait effacer cette condamnation.

– Non. Moi, je l'ai effacée.

J'en reste toute déboussolée, sans réaction et un peu honteuse.

– Autre chose, Alexiane, puisque nous sommes ensemble, le pacte est terminé. Je te relève de ta mission. À partir de maintenant, je t'interdis de fouiller dans mon passé et tu n'as pas le droit de dire non. C'est ma condition.

Cette dernière remarque reconnecte mon cerveau.

– Donc, si je veux rester ta copine, je dois renoncer à savoir qui tu es ? Absurde. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Pour quelqu'un qui veut autant se protéger des autres, il me semble que tu me refuses d'en faire autant.

Sa bouche s'entrouvre, mais il se ressaisit aussitôt :

– Ce n'était pas une question.

Sa décision agit sur moi comme un éteignoir.

Pourquoi je me sens mal ? Si je l'écoute, je vais me brûler, je le sais. Si je désobéis, je risque de le perdre. Que dois-je faire ? En essayant de ne pas lui montrer à quel point il me perturbe, je le plante au beau milieu de ma chambre, sans un regard. Je pars me réfugier dignement dans ma salle de bains.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Je me demande parfois si, à force d'avoir passé mon temps avec des détenus, je n'ai pas tout simplement tendance à voir les hommes plus noirs qu'ils ne sont. J'ouvre le robinet en grand et j'inonde mon visage d'eau froide. Lorsque je me redresse, je suis déterminée à

ne plus faire cas de son passé.

Mais juste au moment où je prends cette résolution, un flash lumineux jaillit dans mon esprit. Quelque chose de furtif sur mes stages dans les maisons d'arrêt. Qu'est-ce que les centres pénitenciers ont à voir avec le Chat à neuf queues ?

J'en ai marre de ses changements d'humeur.
J'abandonne.

Victoire de Garrett par K.-O.

(15) CPI pour Cour Pénale Internationale. Elle siège à La Haye, Pays-Bas. Son rôle est la lutte contre l'impunité des auteurs de génocide, de crimes contre l'humanité, de crimes de guerre et du crime d'agression.

(16) Ndlr: Le peintre était aussi poète. Il écrivait dans son journal : « On apprend à voir derrière la façade, à saisir une chose à la racine, la préhistoire du visible ».

ALEX

Lorsque je regagne la chambre, elle est vide. J'imagine avec effroi que Matthew a dû rejoindre son hôtel et qu'il en a marre d'une fille bornée comme moi, jusqu'à ce que j'avise ses vêtements pliés sur une chaise ainsi que sa montre dans ma coupelle à bracelets. Sa Patek hors de prix avec mes pierres de pacotille. Impensable.

L'entendre énoncer la fin du pacte m'a complètement tétanisée. Qu'est-ce qu'il cache pour le protéger si profond ? L'angoisse que je ressens ne finira-t-elle donc jamais ? Que ferai-je si une fois amoureuse et installée dans une relation avec lui, je découvrais une horrible vérité à son sujet ? J'enfile une robe de plage à fines bretelles par-dessus mon maillot et je descends sur la terrasse.

Le Guerrier est assis dans un transat face à la mer, le regard vague, il scrute l'horizon, perdu dans ses pensées. Je le connais assez

pour savoir qu'il a appris une mauvaise nouvelle rien qu'à la façon dont il triture son portable. Quoi ?

Il se relève en m'entendant arriver et son visage se transforme en masque.

– Je me suis dit que j'allais vous attendre ici, déclare-t-il en examinant le mien. Votre mère est partie travailler.

Et voilà, retour au « vous ». Comme à chaque fois qu'il essaie de se protéger et a besoin de maintenir la distance. Je soupire :

– Oui merci, j'ai entendu la voiture, donc je l'ai compris.

À l'examiner de plus près, mon amant a beau avoir l'air le plus calme de la terre, il est sur les nerfs. Je me doute même qu'il préférerait être ailleurs et ça me donne envie de chialer.

– Comment rejoint-on la plage ? me questionne-t-il en évitant mon regard.

Si au moins je savais si ça me concerne.

Mais il se contente de me suivre dans le petit sentier qui descend jusqu'à la crique sans prononcer le moindre mot. J'entends sa respiration tendue, il est si proche et si loin en même temps. Honnêtement, mes pensées

partent dans tous les sens. J'imagine tout. J'en ai marre qu'il me laisse dans l'ignorance comme ça.

Comment veut-il qu'on soit « ensemble » ?

Quelques minutes plus tard, nos pieds foulent le sable chaud de la plage privée de son hôtel mais personne n'est détendu pour autant. Garrett choisit un transat à l'ombre. Il dépose son portable sur une table basse et retire son T-shirt par la tête en découvrant son tatouage bleu sombre sous le soleil.

L'effet autour de nous est immédiat.

Toutes les femmes présentes près des pailotes le lorgnent avec convoitise, prêtes à lui tomber dessus comme des abeilles sur un pot de miel. Pas une seconde, elles n'imaginent ce qu'il y a dessous. Je comprends alors pourquoi sa stratégie a si bien fonctionné. Jusqu'à moi. Et je me prends à douter. Et s'il n'était avec moi que pour ça ? Pour me surveiller. S'assurer que je ne puisse pas lui nuire.

Est-ce qu'il irait jusqu'à rencontrer ma mère pour ça ?

– Aucun orage n'est prévu pour demain,

monsieur, annonce soudain Quantico dans mon dos. Pardon mademoiselle, s'excuse-t-il en me voyant tressaillir, je ne voulais pas vous surprendre.

J'hallucine ? J'ai du mal à le reconnaître. Fini le costard-t-shirt noirs, il porte un bermuda et un débardeur de sport gris au logo MHG Team. Avec ses lunettes de soleil et son tatouage sur le bras gauche, il n'est pas mal du tout.

– D'accord. Procurez-vous ce que je vous ai demandé, répond Matthew... Hé, Zach ! le rappelle-t-il, je préfère avoir une âme tressée. Hein ? Que va-t-on faire d'une âme demain ? J'essaie de me faire une idée sur leurs visages. Rien. Le beau noir s'éclipse en calant ses lunettes sur son crâne rasé tandis que Matt me tend la main en disant :

– Premier arrivé au ponton !

Encore un défi ! Ça au moins ça ne change pas.

Aussi, je cours sans me soucier de mes plantes de pieds sur les cailloux ni de la température de l'eau. Nous plongeons en même temps mais j'ai du mal à suivre son rythme de nage.

Accoudé à la plate-forme de bois, Matthew est obligé de m'attendre. Je m'accroche au rebord gris argent et j'en profite pour basculer ma tête dans l'eau en me pinçant le nez. J'ai à peine le temps de me redresser que deux poignes puissantes me hissent brusquement sur le promontoire.

– Tu as mal à cause de moi ? dit-il d'un œil concupiscent et sexy en me voyant grimacer lorsque mes fesses rentrent en contact avec le ponton.

Aucune envie de répondre. Ce truc, c'est moi que ça regarde.

– Sérieux, je ne pensais pas que tu pourrais marcher ce matin, insiste-t-il en se hissant souplement pour me rejoindre. Comment tu te sens ?

– Refroidie ! fais-je sèchement.

À vrai dire, je lui en veux encore de son coup bas.

– Alex, crois-moi, c'est inabordable.

– C'est trop facile. Toi, tu te protèges mais moi je dois prendre tous les risques. Tu ne t'inquiètes même pas de savoir comment je peux percevoir ta décision. Je me sens trahie.

Je suis très sérieuse. J'en ai assez de ne rien savoir de lui et du monde dans lequel je vais plonger. En outre, devant son indifférence, je me sens peu à peu perdre de mes forces. À croire qu'il ne ressent vraiment rien et que tout ce que je fais est inutile. Alors, j'offre mon visage au soleil en m'interdisant de penser à quoi que ce soit tellement c'est bon. Une douce chaleur détend ma peau, la défroisse comme une connivence.

Ce qui me fait penser :

– Allonge-toi sur le ventre.

Cette fois-ci, le Guerrier me regarde d'abord avec perplexité, puis il sourit en jetant un regard à mes jambes nues et son humeur redevient enjouée. Même s'il ne veut pas le montrer devant moi, j'ai le cœur serré par les casseroles qu'il trimbale au quotidien. Je sais que sa cicatrice le fait souffrir au soleil. Aussi, une fois allongé sur le ventre, je l'enjambe et m'assois à califourchon sur ses fesses rebondies en prenant soin de lui faire de l'ombre.

Qu'est-ce qu'il est beau comme ça ! Avec son Dragon Noir Danger à ma disposition et son

corps sculpté étendu comme celui d'un héros fatigué par une trop longue nuit. *Notre* nuit. Mes cuisses se serrent instinctivement.

Mais je veux rester concentrée :

– Je peux te masser le dos ?

Un grognement pour dire non.

– Tu me laisses bien te caresser dans nos ébats, lui fais-je remarquer.

– Je n'ai pas dit que tu ne pouvais pas me toucher. J'ai dit que tu ne pouvais pas me toucher *maintenant*.

Je lui claque les fesses.

– Raconte, Guerrier !

Je devine ses lèvres s'étirer.

– Bien m'dame ! se moque-t-il. Quand tu me touches, c'est spécial. Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois ça réveille la bête en moi.

Je tressaille :

– La bête ?

– Ouais ! Mon monde intérieur, si tu préfères.

Encore un truc de guerrier. Je me décale un peu pour descendre son boxer sous ses sublimes fesses et me risque à les masser en remontant légèrement sur ses flancs. Passé le moment de surprise, il cale ses avant-bras

sous son front et prend une pose avantageuse. Ça a l'air de lui plaire, alors j'y vais carrément.

– Je ne t'inspire que de la violence si je comprends bien...

– Comment peux-tu dire ça ? Dormir avec toi n'a rien de violent. Au contraire. S'il y a un moment de non-solitude, c'est celui-ci. Mmm ! tes mains sont douces, gémit-il. Encore. Tu me rends heureux plus que tu ne l'imagines, Alexiane.

Ces mots simples me bouleversent. Il se rend compte de ce qu'il raconte ?

– Je croyais que tu préférerais être libre qu'heureux ?

Il rit et déclare :

– Je le suis avec toi. Tu ne fais rien pour me séduire. Tu baises parce que ça te plaît à toi.

– Ah oui ? Comment tu le sais ?

– Je sais déjà plein de choses sur toi.

Il tourne la tête par dessus son épaule pour voir ma réaction et je le fusille des yeux en me rappelant qu'il savait pour ma condamnation. Peut-être devrais-je le remercier de l'avoir effacée ?

– Donc, je suis là pour te divertir ?

– J’aime ce que tu dis là, rigole-t-il en reprenant sa position.

Je ne résiste pas à lui pincer les fesses même si l’entendre rire me fait du bien.

– OK, se rattrape-t-il, devinant qu’il m’a vexée. Tu me plais parce que tu me comprends et que tu es encore intéressée. Il me semble que ça laisse de l’espoir pour une relation longue durée.

Très franchement, ça a le mérite d’être honnête mais je ne suis pas sûre que je devrais apprécier Matt Garrett pour son honnêteté.

– En revanche, en changeant le pacte, tu ne te bats pas à la loyale, Guerrier.

Il se retourne, s’assoie, et m’oblige à monter sur ses genoux en me tirant brusquement à lui.

– Peut-être bien, mais je refuse que tout ce merdier nous atteigne. C’est non-négociable, réaffirme-t-il.

L’ennui c’est que la pression de ses mains sur mes joues me fait encore plus ressentir le manque qu’elles pourraient y laisser en se retirant. Ma mère a raison, je suis tombée amoureuse d’un homme qui me tient tellement

à distance qu'il va me faire souffrir. Tôt ou tard.

– Alors, c'est tout ? Je n'ai pas le choix ?

Il relève mon menton.

– Tu as celui de me quitter. Crois-moi, c'est déjà énorme.

J'ai dû toucher le fond, car il me faut bien l'admettre, au moins à moi-même, je n'ai même pas celui-là.

Et ça me fiche un peu un coup.

Sans trop savoir comment, j'ai survécu au reste de la journée. Nous avons déjeuné dehors sur la terrasse de son hôtel et fait l'amour dans sa chambre. Et comme toujours, il m'a fait jouir avec violence.

Plus tard, dans l'après-midi, nous avons regagné la maison. Matthew s'est installé à la grande table de la terrasse pour travailler avec son ordi portable. J'ai fait de même avec le dossier de Paul. Là aussi, aucun mot inutile n'a été prononcé, comme si chacun d'entre nous avait peur de franchir les règles de bornage professionnel indispensables au bon déroulement de notre nouvelle relation.

Chacun dans sa sphère. Ou presque...

– Tu n’es pas obligée de travailler un week-end, me lance-t-il sans lever le nez de son écran.

– Paul ne me fera pas de cadeau, lundi, je réponds par réflexe.

Cette fois, il s’arrête de taper sur son clavier.

– Ça t’inquiète ?

Je rétrograde à toute allure de peur qu’il se méprenne :

– Du tout. Paul est mon patron. Il a le droit d’être exigeant.

Il se détend et hoche la tête. Je note qu’il ne m’a pas demandé en quoi consistait mon dossier et comme il s’agit d’un pro bono de son père, je doute qu’il se sente concerné.

– Tu travailles sur quoi ? je demande par politesse.

– Un plan de renflouement, souffle-t-il d’un ton détaché.

– Pour le labo que vous avez acheté ?

Je m’en veux tout de suite d’avoir posé la question mais, à ma grande surprise, il tourne son ordinateur vers moi comme s’il avait pris une décision stratégique. L’écran affiche un

graphique en 3D aux variables colorées, des courbes et, sur la droite, des fonctions mathématiques.

– Attends voir, dit-il en me montrant une bûchette bleue, l'action a grimpé de 15 % depuis l'annonce de rachat mais c'est insuffisant, je veux accroître les gains.

Encouragée par sa réaction, je laisse ma curiosité s'exprimer :

– Que représentent les bûchettes en vert et en orange ?

– Des perspectives. Je rachète deux autres laboratoires pour fusionner.

Je lis les noms sur les codes couleurs du diagramme :

– Bio Wyeth. Astral corp. Lantcare, dis-je sans penser plus loin.

Il ne dit rien. Mon attention est alors attirée par le titre de l'événement.

– J'assiste à la création de MHG Synthesis.

Matthew hoche la tête pour confirmer. Étrange de sa part.

– Tu es même aux premières loges. C'est encore top secret. MHG Synthesis va donner du travail à plus de mille employés rien que

pour la première année.

– Que vas-tu faire avec ces labos ?

– De la biologie de synthèse. Elle va nous apporter des thérapies plus efficaces, des médicaments moins chers et, je l’espère, de nouveaux matériaux facilement recyclables.

C’est la pagaille dans mon cerveau. Matt Garrett ne fait confiance à personne et protège jalousement ses informations. Pourtant, il me laisse voir ça alors qu’il dit ne pas me faire confiance. Je ne sais pas pourquoi, j’ai la nette impression que c’est lui qui mène la danse depuis le début et qu’il le fait trop facilement.

Je tente de reprendre mes moyens.

– Qu’est-ce qui te vaut d’être si généreux en infos, Guerrier ? Tu faiblis ?

Il rit doucement.

– Je ne dirais pas ça si j’étais toi. J’enfreins mes règles pour te faire comprendre que si tu me places devant un choix, l’homme d’affaires que je suis sera *obligé* de choisir son entreprise. Trop de personnes dépendent de moi. Je ne suis pas vraiment libre. Tu comprends ?

Je reste silencieuse. Son regard n’a rien

d'agressif, il est doux, couvrant, mais le ton est sans appel. Le mien tombe sur l'heure numérique en haut à droite de mon écran, ma mère ne devrait plus tarder.

– Tu veux un verre de vin ? dis-je en rabattant le couvercle de mon ordinateur.

En tout cas, moi j'en ai besoin.

– Quelle chance j'ai ! s'exclame-t-il avec un sourire en coin irrésistible.

Arrivée dans la cuisine, je pose mes mains sur le plan de travail et je prends le temps de le contempler à travers la fenêtre. Jusqu'ici, je me sentais en suspens. Je prenais un risque de l'aimer sans savoir *qui* il était. C'était déjà casse-gueule mais c'était « en attendant ». En revanche, si notre relation devait durer, l'idée d'aimer un inconnu me semblerait juste impossible. Je ne suis pas sûre de pouvoir supporter ça... ni même de le vouloir.

J'ouvre la porte du frigo et j'essaie de me concentrer uniquement sur ce que je vois. Dieu merci, ma mère a tout prévu. Je sors une épaule de cabri farci et la dépose dans un plat. J'allume le four. Je choisis quelques légumes pour l'accompagnement. Des fromages et des

fruits. Ça ira. Je place le plat dans le four quand mon portable vibre sur le plan de travail. C'est Margo :

[Pour m'inviter à sortir mardi soir, Rob m'a envoyé un canard bâillonné chez mon père.

Qui l'a posé sur mon assiette

et a lu le mot de Rob à la place du bénédicité.

«Attention bébé, vibrations puissantes.»

C'est long un dîner familial. Très long.]

J'éclate de rire.

[As-tu songé à organiser une course au dessert ?

P.S : Apporte-moi mon mémoire sur l'univers carcéral.]

Après quoi, je sors le rejoindre avec les verres de vin en essayant de ne rien renverser tellement je suis perturbée par ses dernières paroles. Loin de moi l'idée de vouloir créer des problèmes à son entreprise, il ne le comprend pas ?

– Mmm, je t'ai enfin trouvée, fait-il tout en continuant à taper sur son clavier.

Ce mec est dingue, il va me faire mourir un jour. Je n'en peux plus de ces revirements. Alors que je dépose son verre près de lui, l'écran de son mobile posé près de son MacBook Pro s'éclaire sur un message. Sans faire exprès, je me penche légèrement sur son épaule. Et je lis :

[La prochaine fois ça t'ennuierait de me consulter personnellement ?

Je passe pour qui auprès de mon personnel ? Chacun doit y mettre du sien. Mais c'est vrai que tu préfères FOUTRE ma vie en l'air ! Tricia.]

Je suis choquée, incapable d'avoir une pensée cohérente.

– Mmm, ce vin est délicieux, dit-il en se penchant pour le lire à son tour.

Je réussis à m'écarter en masquant mon trouble mais il m'attrape par le poignet pour m'attirer sur ses genoux.

– Viens par ici.

Je lui souris, aussi naturelle que possible, notant encore une fois qu'il n'a pas cherché à me cacher son portable resté sur la table. Il ne l'a pas retourné, ni éteint. Il s'est juste contenté de lire devant moi. Étrange.

– Lundi soir, nous avons une obligation à l'Institut du Monde Arabe. Et mardi, un dîner de famille chez mon père. Nous rentrerons donc à la maison mercredi.

À la maison ?

– OK. J'en profiterai pour voir Margo, mardi. Matthew fronce les sourcils comme s'il ne comprenait pas bien.

– Je voulais dire toi et moi, précise-t-il.

– Oh ! D'accord.

Pour dire vrai, je suis trop perturbée pour commenter.

– Parfait. Autre chose, je t'ai pris rendez-vous avec une Ob-Gyn française au Mount Sinai Hospital. Le docteur Anne Bergeret. Mon beau-père me l'a recommandée.

– Ton beau-père ?

– Le docteur Lars Crawford est le père de Rob et de Lizzie. Il dirige le service de procréation médicalement assistée. Tu veux bien qu'Anne te prescrive la pilule, n'est-ce pas ? me demande-t-il en effaçant le message de Tricia sans y répondre.

Je scrute son visage sans parvenir à savoir si c'est une bonne ou une mauvaise chose qu'il me gère comme une check-list, ni si ça me fait plaisir ou pas qu'il efface ce message devant moi sans chercher à me le cacher. Il me semble que la franchise est ma meilleure option :

– Je préférerais un gynéco homme.

– Quoi ?

– Je ne supporte pas qu'une femme me touche.

Matthew s'appuie contre le dossier comme si je l'avais choqué.

– Bordel, Alex ! Moi, c'est l'inverse.

Ses yeux s'adoucissent en comprenant ce qui me bloque, il ajoute :

– Bon, nous devons en discuter, dit-il sans que je puisse savoir qui il essaie de raisonner, lui ou moi.

Il est environ 22 heures lorsque Matthew prend congé.

Le repas s'est animé sur des sujets aussi divers et variés tels que : les tours écologiques de Chicago que je ne connais pas, les plus beaux musées de la planète où je n'ai jamais mis les pieds et, bien entendu, *moi*. J'aurais préféré éviter ce dernier sujet fait de banalités et qu'il s'épanche un peu plus sur l'Afrique, mais ils ont tous les deux évité le sujet. Et il s'est mis debout.

– Mesdames, merci pour ce délicieux repas.

– Tu ne veux toujours pas me dire ce qu'on va faire demain ? me plains-je boudeuse.

En guise de réponse, j'ai droit à un vrai baiser sur la bouche, fixant mes sens, chassant de mon âme toute ma frustration. Devant ma

mère ébahie de voir sa fille embrassée par un homme. Un vrai.

– Bonne nuit, Lillian, la salue-t-il sans plus de manière.

– À demain, Matthew, lui répond maman pas franchement ravie.

Je n’ose imaginer la couleur de mes joues quand je croise le regard éloquent de maman. Elle n’apprécie pas. Plus tard, alors qu’on se prépare à aller au lit, elle revient sur le sujet, à sa manière :

– On devrait toujours être amoureux, soupire-t-elle avec nostalgie, c’est juste que... certains hommes ne sont pas faits pour ça.

L’entendre parler d’amour est une sensation étrange. Je ne sais plus trop quoi penser. Sinon qu’il est trop tard. La passion, c’est sûrement un truc chimique ou organique, un phénomène qui a pris le pas sur mon esprit.

Pour les bonnes résolutions, on repassera.

ALEX

Encore une surprise à vous laisser le cœur par terre. Je repense à son dernier texto envoyé en pleine nuit :

[Je ne suis pas fait pour le bonheur, la simplicité.

Mais le souvenir de ton corps rend ma vie difficile.]

[Je t'interdis de dire ça.

Qui pourrait ne pas aimer un cul pareil ?]

À partir d'une certaine heure, la nuit, les mots ont-ils la même importance ? Aucune idée. À 9 heures du matin, l'hélicoptère jaune pétard EC145 nous déverse sur une « drop zone » de secours, en pleine région montagneuse plutôt sauvage. Pas dans le genre camp de vacances. L'endroit sent le soufre.

De source sûre, il tient son existence non pas à l'érosion naturelle, mais bien à la colère du Diable. De surcroît, on doit bien être les seuls zigotos à des lieues à la ronde. Quantico nous précède par un chemin escarpé, chargé de deux gros sacs noirs assez lourds, tandis que Matthew ferme la marche d'un pas déterminé

avec un sac à dos bizarre. Pas le Décathlon de randonnée normal, non. Plutôt dans le genre transport d'organe réfrigéré. Pas possible, une sorcière a dû me lancer un sort. Après avoir pris le petit-déjeuner sur la terrasse avec nous, mon homme m'a demandé de changer de tenue : « Un pantalon souple, pas de vêtements trop serrés. Tu dois être confortable », a-t-il donné comme instructions.

Aussi, ai-je opté pour un pantalon de yoga hypermoulant et un débardeur près du corps qui n'ont pas manqué de le faire d'abord déglutir, puis grimacer :

– Ton nombril est très joli, Alexiane, mais j'apprécierais être le seul à pouvoir l'admirer.
Ah ! J'ai tiré sur l'étoffe.

J'avance sur le chemin, pas certaine d'avoir compris ce qu'on vient faire là.

– On va faire une randonnée ?

– Non, Alex !

– Du canyoning ?

– Non, Alex !

Chouette ! Nous voilà repartis pour le jeu des devinettes comme sur l'île de Kodò. Pourquoi ai-je le sentiment que c'est pareil ? Je fais

attention où je mets les pieds. Le chemin, assez raide, longe une falaise non-protégée. Il n'y a pas à dire, on est au grand air. Je réfléchis à voix haute :

– Il n'y a rien ici.

– C'est fait exprès, se marre l'autre enfoiré dans mon dos.

Où m'emmène-t-il ? Je connais la Corse comme ma poche mais pas cet endroit. En fait, comme j'ai le vertige, j'esquive toujours la zone des montagnes. Je reste au ras du sol. D'ailleurs, j'évite de regarder en bas. Pour m'empêcher d'y penser, j'ai besoin de faire la conversation :

– Tu aimes bien quand c'est sauvage, non ?

– Il me semble que toi aussi, rétorque-t-il avec humour. Avance !

Je l'entends rire tout bas. Mon sauvage.

– Tu aurais dû me dire de prendre mes Nike. Mes Converse ont une semelle fine. Je sens les cailloux.

– Tu n'en n'auras pas besoin, rigole-t-il.

– Sauf si je veux m'enfuir...

– J'ai prévu le coup, je vais t'attacher, balance-t-il taquin.

Yes ! Victoire du bon sens. Sand : 1 Garrett : 0
Au bout du chemin, je comprends ce qu'il a en tête.

À cet instant précis, assise sur un rocher plat, je lace de drôles de chaussons au bout recourbé. Pas dans le genre chaussons de danse, mais presque. En tout cas, ces trucs ne doivent pas être pratiques pour marcher. J'ai compris, on va crapahuter. Problème, où ? J'examine rapidement les lieux quand le bruit sec d'un scratch me fait tourner légèrement la tête sur la droite.

Matthew a ouvert un sac en deux sur le sol. Il recommence avec le second qu'il étale à côté du premier. Hou là... Au milieu de ce qui ressemble maintenant à une bâche de pique-nique Quechua, mon attention se focalise tout de suite sur deux gros piolets au manche orange fluo, avec comme une sorte de pic à glace à l'extrémité. C'est quoi ça ? *Basic Instinct* ? Mon pouls s'accélère, mes tempes bourdonnent, mon sang se réchauffe...
Respire, Alex.

L'instrument n'aurait pas été ridicule dans *Scream*.

– Tu as fait une OPA sur la quincaillerie du coin, Guerrier ?

La *Déferlante* me désigne le ciel.

– On va grimper là-haut, m’annonce-t-il fièrement. La « Colère du Diable ». 260 mètres. Que du granit sauvage. Aucune piste balisée. Tout à la corde.

Crise cardiaque.

– ???

Plus de voix.

– Tu es toujours intéressée ? me lance-t-il sur un ton de défi.

Pas sûr. J’ai l’impression de sentir ma mort toute proche. À voir sa tête, inutile de lui demander s’il sait ce qu’il fait. Mais moi, je n’ai jamais fait un truc pareil. Même au lycée, j’ai toujours feinté les murs d’escalade.

Je regarde en bas. C’est pire.

On n’est même pas au niveau de la mer mais sur une plate-forme rocheuse qui surplombe une autre falaise abrupte. En gros, c’est 260 mètres vers le haut et presque autant vers le bas. Sans aucun parachute. Ce type est fou, et moi, encore plus de le suivre. Et comme s’il avait deviné, il me met au défi :

– Si tu veux m’apprivoiser, Alexiane, alors il va falloir monter là-haut, déclare-t-il sans ambages.

Aucun son ne sort de ma gorge. C’est de la folie !

– Tu veux toujours m’apprivoiser, Alex ?

– Qu’est-ce que j’y gagne ?

Je sais, c’est con. Mais c’est tout ce que je trouve à dire. J’hésite à rajouter que j’ai le vertige sur un escabeau, je ne crois pas que ça l’arrêterait.

– Moi. Si tu arrives à me convaincre que tu as les épaules pour surmonter ta peur, alors j’accepterai de me montrer en entier. Tu peux me quitter, je comprendrais. Pour tout te dire, je m’y suis préparé. Mais je refuse que tu le fasses à cause de mon passé. Alors, autant coopérer.

C’est officiel : je vais mourir aujourd’hui.

C’est juste une question de timing. Qu’est-ce que je suis con !

Le Guerrier prend ma main dans la sienne pour me faire avancer jusqu’au pique-nique Quechua mais je ne sens plus mes jambes.

– Commençons par te familiariser avec les

équipements.

Autant dire que je me concentre. Mon sauvage déjanté énumère le nom de chaque article en les soulevant l'un après l'autre pour une démonstration :

– Corde à double, corde jumelée, pitons, crochets, longes, prises, goujons, mousquetons, dégaines, assureurs-bloqueurs, poulies, ton baudrier, une paire de mitaines pour protéger tes mains, et ton casque.

Je vais m'évanouir.

Les deux hommes défont de gros rouleaux de cordes en détachant les petits rubans blancs à leur extrémité tout en discutant entre eux des avantages d'une âme tressée sur une âme câblée en cas de chute. Apparemment, ce serait une question de force de choc très basse, surtout en cas d'escalade en cascade de glace, par exemple. Super ! Pour moi, du charabia.

Je regarde la corde et j'avise le look de Quantico.

– Vous venez avec nous, Verdi ? dis-je sans trop savoir en quoi ça peut me rassurer.

– Je serai juste derrière vous, m'informe le grand noir.

– Verdi et moi allons assurer ta montée, bébé, confirme Matthew en s'équipant en premier.

J'ai l'impression de mourir par étapes.

– Approche ! commande-t-il lorsqu'il a terminé.

Ma raison est définitivement portée disparue. Debout devant lui, mes genoux faiblissent, pire qu'après un orgasme.

Le Guerrier me stabilise de ses mains sur mes épaules mais je ne les sens même pas. Il s'empare du baudrier à cuisse dans son poing sans me le tendre, hésite, et continue à le fixer comme s'il se demandait ce qu'il allait en faire.

Allez quoi ! Je vais finir par y rester, moi !

Lorsqu'il relève la tête, ses yeux trouvent les miens.

– Tu me fais confiance ?

Non.

– Euh...Oui.

Pas du tout.

– Dans ce cas, on n'a pas besoin de ça.

Matthew laisse alors tomber le baudrier. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est bon ou mauvais signe ? Au moment où j'avise l'air

affolé de Verdi, le grand noir blêmit. Ouais, ouais... il blêmit. Ce qui ne doit pas lui arriver souvent.

– Monsieur..., dit le Marine de Quantico.

– Viens par ici, Alex, s’obstine Matt en ignorant son homme de sécurité.

Mon cœur bat tout de traviole. Pour dire la vérité, je me fais l’effet d’une bête qu’on mène à l’abattoir. Est-ce que je connais encore une prière ?

– Que vas-tu faire ? je demande d’une voix blanche à peine audible.

– Je vais t’habiller avec mes cordes. Tu es d’accord ?

Dingo ! Barjo ! Timbré ! Tous les synonymes y passent. C’est décidé, ce mec est un gros malade échappé des petites maisons.

– Tu sais ce que tu fais au moins ?

– Et toi ? Tu le sais ? me retourne-t-il aussi sec.

C’est le cas de le dire, je suis folle à lier. Aussi malade que lui mais je refuse de renoncer. Pas maintenant. Pas si prêt du but. L’enfoiré m’a piégée et il le sait. C’est un test pour m’obliger à renoncer de moi-même.

Autrement dit, je n'ai pas le choix. C'est relever le défi ou rentrer chez moi.

J'ai choisi mon camp, Guerrier. J'ai mis ton monde dans mes veines.

– Écarte les jambes, chérie, m'ordonne Matthew avec un petit sourire salace alors que Quantico n'est qu'à deux mètres de nous.

Pas question qu'il m'embrouille.

Tu ne m'auras pas si facilement, Guerrier.

Bornée est mon deuxième prénom.

Jamais je ne me suis sentie aussi soumise. Même quand il m'a baisée attachée j'avais le contrôle, ne serait-ce que par le plaisir que je lui offrais. Mais là, je dépends totalement de lui et c'est nouveau pour moi. La corde bobine autour de mon torse, par-dessus mes vêtements. Plus elle m'enlace et plus ça me donne le sentiment affolant de lui appartenir.

– Retourne-toi, me souffle-t-il dans la foulée.

Je n'ai plus aucun contrôle de mon corps. C'est lui qui l'a. En quelques minutes, il m'a revêtue d'un baudrier de corde rouge à deux brins, très esthétique, qui me donne une petite allure guerrière. Le lien verrouille un gros mousqueton en forme de huit sur mon

nombril. Le même que celui fixé dans le baudrier d'origine.

Je le regarde exécuter le nœud.

– Tu fais un nœud en huit ?

Mon beau sauvage m'interroge du regard, stupéfait que je connaisse ça.

– C'est le nœud du bourreau.

Ça n'a pas l'air de lui plaire mais je m'en moque, comme il en confectionne deux autres différents sur mes hanches, je lui demande :

– Et là ?

– J'utilise la queue de vache pour faire un atelier d'assurance-poulie.

– Pourquoi as-tu changé ?

– C'est ce qu'il y a de mieux pour ta sécurité, se renfrogne-t-il comme si je l'avais blessé.

– Tu connais tous les nœuds ?

– À ton avis ?

Évidemment. Lorsqu'il a terminé, il recule pour me jauger.

– Tu es super-jolie, chuchote-t-il en se léchant les doigts.

– Tu n'es pas mal non plus...

– Essaie de bouger au lieu de m'allumer, dit-il en se moquant de moi.

Pour lui faire plaisir, je m'agite dans tous les sens, tel un pantin désarticulé en chantant *Deck the halls*. J'imagine que je rêve. Je suis un ange de Victoria's Secret. J'ai des ailes et elles vont me sauver parce qu'il me faut au moins ça pour trouver le courage d'affronter ce qui se prépare.

« *Deck the halls with boughs of holly, Fa la la la, la la la.*

Tis' the season to be jolly... Fa la la la, la la la. »

Mon Guerrier se marre en me voyant faire le clown.

– Vas-y ! Tu as toute mon attention.

Rien n'égale ce que je ressens à cet instant. La nouvelle Alex est téméraire, désorbitée, comme s'il avait repoussé toutes les montagnes de mon univers. Je surprends alors le regard de Quantico avant qu'il le détourne par discrétion.

– Attends, laisse-moi te prendre en photo.

Mon amant dégage son portable de sa poche et me shoote à plusieurs reprises sans me laisser le temps de protester.

– Fais voir !

Il me montre les clichés. Je suis un peu surprise de ce qu'il est arrivé à cadrer si vite : même par-dessus mes vêtements, les cordes ont modifié mon corps en soulignant la sensualité de certaines courbes que je ne pensais pas avoir. C'est tellement beau que j'ai du mal à croire que c'est moi.

– Mes seins sont plus gros...

– Tes seins sont parfaits, rectifie-t-il en reprenant son portable.

Il est sérieux et ça me choque qu'il me trouve parfaite.

Guère plus tard, je contemple Matthew piquer la pierre avec les deux grands pitons, il s'élève uniquement à la force des bras. Peu à peu, il balise la façade vierge de gros mousquetons dans lesquels il passe la corde. Quantico tient l'autre extrémité. Entre eux deux, il y a... moi.

Incroyable ! J'ai dû perdre complètement la boule.

– À ton tour, Alex !

Je lève la tête vers la voix : arrivé à une hauteur de quinze mètres environ, Matthew s'adresse à moi.

– Avant de commencer, sache qu’il y a deux sortes de chutes possibles. Celle que tu as prévue et celle qui te surprend. Si ton pied zippe sur la roche, donne une petite impulsion pour t’éloigner de la paroi et je te ferai voler sans danger.

Ben voyons, Guerrier ! C’est juste huit fois la grande roue.

– Maintenant, essaie de trouver ta première prise à main. Ensuite, pousse sur tes jambes ! Je te retiens.

Très gentil, mais l’appréhension me gagne quand même. Je suis aussi pétrifiée que si on avait coulé mes pieds dans du béton.

Quantico s’approche de moi pour m’aider :

– Quand vous arriverez au premier relais, dit-il, assurez-vous comme je vous ai montré et criez « relais vaché ». Monsieur Garrett avalera la corde au-dessous de nous. Je reste derrière vous.

– J’ai compris. Merci, Verdi.

– Vous êtes très courageuse, mademoiselle. Matthew fait plaisir à voir, se permet-il à voix basse, utilisant son prénom pour la première fois.

Je lui souris, ravie, mais pas très convaincue de ce que je m'apprête à faire.

Imagine les Barbapapa, Alex ! C'est juste une grande roue.

Je prends une grande respiration et pose mes mains sur la roche à la recherche des prises que mon homme a balisées pour moi. Quantico tire sur la poulie pour m'aider à m'élever. Je pousse sur mes jambes. Et c'est parti.

Les premières prises me paraissent juste impossibles. Je suis tétanisée par la peur. J'évite de regarder en l'air ou en bas. Comment a-t-il réussi à m'entraîner là-dedans ? Et comme s'il avait deviné, Matthew claironne sur le ton de la victoire :

– Tu renonces à m'apprivoiser, Civilité ?

Pas du tout. Je bataille dur mais j'arrive à grimper une quinzaine de mètres. Je m'arrête, paralysée, en m'assurant au premier relais. Après quoi, je m'époumone, la trachée en feu :

– RELAIS VACHÉ !!!

L'écho de ma voix contre la paroi me fait sursauter.

– OK. J’avale, lance Garrett avec un trait d’humour. Moins fort la prochaine fois, bébé.

La corde restante remonte le long de la paroi.

– Bout de corde, crie Quantico, juste en dessous de moi.

Je suis tétanisée.

– Quand tu veux, Alex ! Je double le prochain relais.

– Pitié, non, tu es sûr que tu es humain ?

– Tu renonces ? me presse-t-il. « On ne peut pas être à la fois responsable et désespéré », ajoute-t-il en me citant exprès *Le Petit Prince*.

Mais quel enfoiré ! J’ai compris ce qu’il veut. Une victoire par abandon. Je lutte à mort mais c’est plus fort que moi :

– Je... j’ai le vertige...

– Je sais. Puise en toi le courage de dépasser ta peur.

Là, ça m’étonne. Il m’encourage ?

– Mais *j’ai* peur...

– C’est le but, me lance-t-il. Si tu ne peux pas gérer le pire en toi, alors il est absolument certain que tu ne mérites pas de voir le pire en moi.

Connard !

– Qui te dit que je ne suis pas assez courageuse pour te voir ? fais-je piquée au vif.

– Toi. Tu t'enfuiras. Sauf si tu te dis qu'il y a quelque chose de plus important que la peur. Quelque chose qui a de la valeur pour toi. Face à la peur, tout est une question de valeur, Alex. Comment crois-tu que je m'en suis sorti avec le Chat à neuf queues ?

J'ai du mal à en croire mes oreilles. Il avait donc un objectif qui l'a aidé non seulement à surmonter sa peur mais aussi sa souffrance. Lequel ? Je jette un coup d'œil nerveux à Verdi. Aucune réaction. Autrement dit, Quantico *sait*, lui. Ce qui témoigne de la confiance entre les deux hommes. Alors pourquoi pas moi ?

Reste concentrée, Alex !

Je progresse lentement. Très lentement. Trop lentement.

Et je sens bien que ça l'énerve.

– Monte Alex ! se plaint-il. Tu es attachée solidement.

J'ai honte. On dirait une tortue désarticulée à la verticale. Je ne l'écoute plus. L'effort me

demande une concentration extrême dont je n'avais jamais été capable. Je me focalise sur la roche devant moi et j'oublie tout le reste. Je souffre. Je ferraille sec. Ahanante, transpirante, pire que pendant le sexe. Je me bats pour affronter ma peur et lui montrer que j'en suis capable. Mon cerveau brûle, crame à mort, mais petit à petit, mon application évacue la peur. Et je franchis le deuxième relais. Bon Dieu de bois !

Prépare-toi, Guerrier ! J'arrive.

Ma vague à moi monte en pente douce, mais elle monte.

– Relais vaché ! je gueule à bout de souffle.

– J'avale, bébé, crie-t-il à son tour.

Rester immobile, c'est pire encore.

– Bout de corde ! hurle Quantico sous moi.

– Quand tu veux, bébé ! m'avertit Matthew.

C'est le signal. Je me bagarre comme si ma vie en dépendait. Je l'entends grogner à chaque prise. Je me démène dans ma propre guerre, luttant contre l'envie d'abandonner. Jusqu'au troisième relais. 100 mètres. Putain de merde !

Je jure d'aller à l'église si je m'en sors !

– Relais vaché ! je beugle avec l'énergie du désespoir.

Mon cœur va lâcher. Ma trachée brûle. Je n'en peux plus.

– Bout de corde ! s'écrie Quantico.

Matt avale la corde et me lance avec humour :

– Temps mort, Civilité ! Trouve une prise confortable pour boire.

Vannée, je fais ce qu'il dit sans réfléchir. Je n'ai même pas la force d'un sarcasme, qu'il mériterait pourtant. Je trouve une prise, les jambes écartées presque à l'horizontale. Assez grotesque comme position quand on sait que le Marine de Quantico est pile en dessous de mon entrejambe. Mais est-ce bien le moment de penser à ma pudeur ?

– Mademoiselle ? m'interpelle celui-ci.

J'attrape la gourde d'eau que me hisse Quantico.

– Vous ne voulez pas m'appeler Alex ? Après tout, on est attachés ensemble...

– ALEX !!!! me gronde tout de suite Garrett.

Merde, j'avais oublié l'écho.

– Excusez-moi, monsieur Verdi.

– Ce n'est rien, Alexiane, s'irrite ce dernier en

évitant tout de même de regarder mes fesses.
J'ai du mal à boire tellement ma respiration est tendue.

– Alors, quel effet ça te fait ? s'écrie Matthew d'une voix redevenue normale.

Je lève les yeux vers lui et sa beauté sauvage au milieu de toute cette roche vierge me coupe le souffle.

– Difficile, suis-je bien forcée d'admettre.

– Qu'est-ce qui est difficile ? Les cordes, l'escalade ou la peur ?

Tant pis, je refuse de mentir :

– La peur.

– Tu as peur mais tu grimpes. Et les cordes ?

Je cligne des yeux, étonnée qu'il m'encourage encore alors que son but était de me faire renoncer.

– Pour tout te dire, je les ai oubliées.

Matt éclate de rire.

– Quelle chance j'ai aujourd'hui ! ricane-t-il. Je savais bien que je finirais par te suspendre à quelque chose...

– J'avoue que suivre ton cul en attendant de te mettre à poil n'est pas désagréable, Guerrier !

– Tu es drôle, Alex, rétorque-t-il mi-amusé

mi-méfiant.

Bizarrement, les derniers mètres sont les moins pénibles. L'air et mon corps me paraissent plus légers. Je souffre moins du vertige. Je vais y arriver. Il a intérêt à se souvenir de l'enjeu. Je n'ai pas fait tout ça pour rien.

Matthew m'attend au sommet, surveillant ma montée comme le lait sur le feu.

– Assure ta prise à main, je te laisse du mou.

– Tu veux dire que tu me laisses les commandes, Guerrier ?

– Bien sûr. Je vais faire de toi quelqu'un de plus fort, Alex.

Je lève les yeux uniquement pour saisir sa main. Il assure solidement la prise autour de mon poignet et me hisse sans effort contre lui. J'ôte mon casque en secouant ma tête pour avoir un peu d'air, ma chevelure trempée de sueur dévale dans mon dos, et je le regarde. Lui, pas le paysage.

– Victoire aux points, Matthew. Crache le morceau !

C'est l'horizon qu'il regarde lorsqu'il dit :

– Je te promets *une* chose, Alex Sand. À la fin

de notre accord, je t'emmènerai voir le lac Kivu et je prendrai le risque de perdre ce que nous avons trouvé.

Ce qui est une grande avancée. L'ennui c'est que je déteste attendre. Petite fille, j'ai toujours été livrée à moi-même. Dès que je voulais quelque chose, je l'avais. Si j'avais faim, je mangeais, peu importait l'heure. Si je voulais finir un livre, je le finissais, quel que soit le nombre de pages qui restait.

Ça m'est resté.

ALEX

Le Range Rover noir de Matthew nous ramène du Bourget vers le centre de Paris. Verdi fonce sur l'autoroute du Nord en direction de Neuilly. Tout va très vite. La voix sublime d'Angela Gheorghiu s'envole avec maestria dans l'habitacle.

Shadow Lake encore.

– Nous n'allons pas à l'hôtel ?

– Je ne suis pas souvent ici mais j'ai un appartement au sommet de mes bureaux, m'apprend Matthew en regardant dehors.

Le ciel a la couleur de l'encre. Il est lourd et chargé de pluie. Même si ce n'est qu'un pied-à-terre et pas son chez lui principal, un appartement est souvent révélateur de son occupant, comme un sanctuaire ou un territoire sacré qui n'a plus rien à voir avec la neutralité de nos chambres d'hôtel. Depuis l'Alta Rossa, c'est clair, nous sortons de nos habitudes.

Du coup, je suis nerveuse.

– La presse parlait de ton penthouse new-yorkais situé dans la Tour MHG. Pourquoi habiter dans un immeuble de bureaux ?

Il me regarde.

– L'idée n'est pas de vivre dans une tour d'ivoire si c'est ce que tu sous-entends. Je te l'ai dit, je suis marié à mon entreprise.

Je m'arrête, voulant lui indiquer que je ne le trahirai pas mais je décide que j'ai signé un ASA et que c'est inutile, juste au moment où un éclair de lumière se reflète dans les eaux de la Seine. Tout de suite après le pont, le tonnerre me fait sursauter, je conviens alors de prendre sa réponse au premier degré :

– Tu n'aimes pas les maisons chaleureuses ?

Mon amant prend le temps d'étudier la question, comme s'il y cherchait un sens caché. Il y en a un, je l'admets. Je me demande si son appartement va m'apprendre quelque chose sur lui ou pas. J'avoue. Tous les indices sont bons à prendre.

– Tu serais surprise de voir la qualité de vie à l'intérieur de nos bâtiments, répond-il de façon tout à fait banale.

– À quoi dois-je m’attendre ? À une armée de petits robots domotiques à ton service ? Genre qui m’empêchent de sortir quand tu es en voyage ?

Son visage s’éclaire d’une lueur fauve.

– C’est une idée intéressante mais je préférerais de beaucoup que tu m’accompagnes. Sinon, tout est doux et intelligent. Nous utilisons un vitrage double-peau pour l’isolation et un système de poutre froide pour la climatisation ou le chauffage. Ainsi, si un employé choisit de travailler store baissé en plein hiver alors qu’il fait beau dehors, le système lui enverra un message sur son ordinateur pour lui suggérer de lever les stores. Idem pour les étages B-One.

– B-One ?

– Le B-One est la partie réservée à mes appartements. Le nom ne vient pas de moi mais de mes collaborateurs, c’est resté.

– Comment doit-on le traduire ? dis-je pour le taquiner. Être seul ou être unique ?

Son regard s’assombrit d’un coup et je lis sans difficulté combien ce qu’il a vécu au Kivu a dû le séparer du monde. Mon attention

se porte tout naturellement sur une immense tour de verre aux formes tarabiscotées vers laquelle se dirige le Range Rover. Nimbé par cette lumière laiteuse de l'orage qui enrobe tout, le gratte-ciel apparaît encore plus majestueux. Le verre devient bleuté, puis vert, et enfin, gris sombre. Tout peut arriver.

– D'où vient ce goût pour l'écologie, Matthew ?

– Cicéron disait : « Si nous prenons la Nature pour guide, nous ne nous égarerons jamais ». J'essaie de ne plus m'égarer, dit-il alors que l'emblématique 4x4 s'engouffre dans le parking souterrain.

La profondeur de sa réponse m'interpelle. Quand s'est-il égaré ?

Le Range Rover avance alors dans une zone privée marquée *B-One Park* bizarrement vide. À part sa One-77 et une autre sportive sous bâche, il n'y a rien. Enfin, c'est surtout l'immensité du lieu et de sa fortune qui donne cette impression, mais il est vrai que Paris n'est pas son lieu de résidence habituel.

À quoi pense-t-il en m'observant de la sorte ?

– Au fait, ta voiture est ici. Je vais la faire

réparer.

– Ah. Merci.

Nous montons tous les trois dans une luxueuse cabine d'ascenseur. Quantico tape un code sur un clavier qui ne comporte étrangement aucun bouton, pas même un bouton d'alarme. Intriguée, je lève la tête pour découvrir une caméra à peine visible dans un angle. J'ai compris, cet ascenseur est privé et doit arriver directement dans son appartement.

Les portes s'ouvrent, je retiens mon souffle.

– À demain, Zach.

– Bien, monsieur.

– Suivez-moi, Alexiane.

Retour au « vous »... Est-ce qu'il est aussi nerveux que moi ? A-t-il emmené d'autres femmes ici avant moi ? C'est le moment que choisit mon estomac pour se remplir de papillons. Le vestibule blanc dans lequel nous avons pénétré est étrangement dépouillé. En dehors d'une console design en laque noire aux formes arrondies et douces, il n'y a rien. Ni tableau, ni œuvre d'art, ni bouquet de fleurs.

La température polaire du lieu me saisit.

– Voulez-vous que je coupe la climatisation ?
me propose Matthew en s’emparant d’une
télécommande sur ladite console.

Je suis sûre que ce truc est signé et coûte une
blinde. Je m’immobilise un instant pour
m’habituer.

– Non, je...

Oh, My God ! À l’aide !

Le froid polaire des lieux est subitement
devenu le cadet de mes soucis. L’appartement
est un époustouflant duplex doté d’un grand
mur de verre à double hauteur de plafond qui
ne cache absolument rien de la Grande Arche
de la Défense. En arrière-plan, la silhouette
éclairée de la Tour Eiffel, l’Obélisque de
Louxor et l’axe historique parisien jusqu’à la
Pyramide du Louvre.

Fichtre ! La voie royale.

Mais il est vide.

Tout est vide et tout est blanc.

Pas de couleurs. Pas de meubles. Son
appartement n’a aucune âme. Rien de
personnel qui puisse indiquer qui l’habite.
Aussi secret que lui, en fait.

Je n’apprendrai rien ici.

Mon bel inconnu dirige la télécommande vers une chaîne murale et les enceintes crayon sifflent légèrement. Puis une voix de femme, souple, agile et puissante s'élève dans tout l'espace. La Callas. *Shadow Lake* encore.

– Dites quelque chose, me presse-t-il.

– Tu habites ici ? Ton appartement manque d'âme. Même une chambre d'hôtel est plus personnelle. Tu as pourtant une belle personnalité.

Matthew prend le temps de déposer le contenu de ses poches dans une coupelle vide avant de dire en me regardant droit dans les yeux :

– Il m'arrive d'y séjourner mais je ne considère pas cet appartement comme chez moi.

Et soudain, je comprends pourquoi il est si impersonnel :

– Attends ! C'est ta garçonnière ?

– Des femmes sont venues ici, c'est vrai. Ça te gêne ?

Je détourne vite les yeux, scandalisée par les idées qui me viennent. Mon silence est une réponse qu'il prend pour un non, mais à la vérité, ma gorge se serre trop pour parler. En

même temps, je suis censée faire quoi ?

C'est logique. Tout est logique.

Être logée ici, même pour un temps très bref, est à la fois glaçant et follement excitant. Un peu comme si je passais par toutes les étapes. Hôtel, garçonnière, maison. Surtout sachant que je vais découvrir son vrai chez lui.

Peut-être plus personnel.

J'inspecte son duplex différemment à présent. Il est si grand qu'il semble vide. Mais il ne l'est pas. Je dresse l'inventaire dans ma tête : une cheminée contemporaine démesurée, un canapé modulable surdimensionné mais pas ridicule dans la pièce, et une table basse épurée. Près de la baie vitrée, un piano qui donne l'impression d'être arrivé là par hasard. Derrière moi, sous ce qui semble être la mezzanine de l'étage supérieur, une colossale cuisine moderne en chêne clair. Le genre de cuisine qui donne l'impression qu'on n'y a jamais préparé le moindre repas.

– Venez. Verdi a dû monter vos affaires dans votre chambre.

Trop abasourdie pour épiloguer, je le laisse me conduire dans l'escalier. Comme je l'avais

deviné, l'étage s'ouvre sur une longue passerelle lumineuse bordée d'un garde-corps en verre donnant accès aux chambres. D'en haut, la vue plongeante sur la Seine et ses ponts éclairés est à couper le souffle. Matthew ouvre la première porte et me fait signe de passer devant lui.

– Voici votre chambre.

Il traverse la pièce pour ouvrir une autre porte.

– Vous avez des vêtements dans ce dressing. Le reste sera livré au B-One de New York.

Le ton me paraît trop professionnel pour que je puisse me détendre. Matthew dit ce qu'il attend de moi. Rien d'autre. Du coup :

– Merci, monsieur.

Il n'a même pas cillé. Ma chambre est raffinée, sans aucune décoration, comme tout le reste. Mon bagage est sur le lit, comme il l'a dit. J'entre dans le dressing. Une rangée de spots lumineux éclaire deux robes ajustées tout ce qu'il y a de plus chic et deux autres vraiment plus habillées. Juste en dessous, sur leur rayonnage, deux paires d'escarpins aux semelles rouges. Sur une étagère, une pochette

pour le soir et un sac à main de *très* grande marque.

Au secours ! Du croco ! Même ma mère n'a pas le même. J'ai vingt-deux ans et j'ai l'impression de brûler les étapes. Tout ça m'effraie un peu.

– Je me suis permis ça aussi, ajoute-t-il en ouvrant un tiroir.

Un tiroir de lingerie. Tout y est. Y compris les bas de soie et les serre-taille. Mes pensées partent dans tous les sens. Même s'il m'a acheté des fringues à Tokyo, voir ma lingerie dans ces tiroirs c'est... différent. Ça a quelque chose de définitif qui m'inquiète. Un peu comme si mes culottes me disaient : « Ça y est. Tu fais ta vie avec un inconnu, Alex. Accepte-le. »

– Merci, c'est très généreux de votre part, fais-je sans trop savoir quoi répondre d'autre. Il croise les bras, un air buté sur le visage.

– Alex, je veux bien jouer le jeu si ça te met à l'aise, mais j'ai besoin que tu y croies. *Nous* sommes généreux. Cette idée était Ta condition, pas la mienne. Tu te souviens ?
Je ne peux m'empêcher de rire.

– Pourquoi riez-vous ?

– Je ne sais pas ce qui est le pire : parler de mes culottes avec un homme qui me parle comme mon patron ou travailler pour un homme qui m’achète mes culottes, lui fais-je remarquer.

Matthew fronce les sourcils comme s’il n’avait pas bien compris, quand soudain, sa voix brise le silence :

– À ton avis ? Tu penses avoir vu le pire ? me tacle-t-il en claquant la porte derrière lui.

J’en reste comme deux ronds de flan. Son ton était ferme, comme s’il grondait un enfant obstiné, mais ses paroles... C’était quoi, ça ? Du stress ? Il me faut bien cinq minutes pour bouger. J’entre dans la salle de bains et j’examine les lieux.

Une baignoire de sol en forme d’œuf, un espace douche à l’italienne et, à ma grande surprise, des bougies parfumées et tous les produits de beauté nécessaires au bien-être d’une femme : shampoing, crème pour le corps, mascara super-volume, maquillage, lotion, tout y est. Tout est neuf et encore dans son emballage, ce qui me rassure un peu.

C'est lui qui a fait ça ? Qui d'autre sinon ?
J'opte pour un bain. J'ouvre le robinet, j'allume quelques bougies et je retourne dans la chambre ranger mes affaires dans le dressing le temps que la baignoire se remplisse. Le vibreur de mon portable bourdonne sur la commode.

Enfin, des nouvelles de Max :

[Vol Paris-Tokyo. J'entreprends la blonde d'à-côté. Elle m'attire dans les toilettes et se met l'huile d'olive du plateau-repas sur le corps parce que c'est un bon lubrifiant. Résultat : j'ai eu l'impression de baiser ma salade.]

J'éclate de rire.

Quelques minutes plus tard, j'enfile un jean et une chemise blanche en chambray, idéale pour être à la fois chic et décontractée. J'attache mes cheveux et je descends le rejoindre, guidée par le son hésitant d'un piano.

Hallucinée de voir que mon homme joue du piano. C'est cool ! Pourquoi n'a-t-il rien dit ?

Je m'approche.

– Assieds-toi.

Quelque chose dans cette image brise toute ma volonté. Il a passé un bas de survêtement et un T-shirt décontracté mais l'air qu'il joue est si solennel que la chair de poule couvre toute ma

peau. Je me glisse à côté de lui en observant la cadence parfaite de ses doigts sur le clavier. Je devine ses pieds nus sur les pédales. Mmm... il sent bon le gel douche.

– *Shadow Lake* ? je demande.

– Ça t'arrive de mettre les pieds dans une église, Alex ? se moque-t-il en retenant un sourire.

– Rarement.

– C'est un cantique : « Ta bienveillance, Ô Éternel ».

Tout à coup, l'émotion bloque ma gorge.

– Je t'ai entendu l'autre soir. En dormant, tu as parlé d'enfants qui comptaient leurs pas dans une église...

Je sais d'instinct qu'il va éviter le sujet. Ce qu'il fait avec maestria :

– You mean Sauvignon... or Chardonnay ? dit-il en désignant le verre posé sur le piano d'un mouvement de tête. Goûte celui-ci.

Je me saisis du verre de vin.

– Tu joues bien. Où as-tu appris ?

Matthew hausse les épaules d'un air détaché comme si ça lui était égal.

– Un instrument de musique et un sport de

combat étaient les deux piliers éducatifs de mon père.

– Vous avez reçu une bonne éducation, fais-je avec sincérité.

– Je ne joue jamais. C’est surtout Lizzie qui joue quand elle vient.

– Elle dort ici ?

– Tu préfères ça ? dit-il sans relever.

Je reconnais tout de suite le morceau.

– *The Scientist* de Coldplay. C’est ma chanson préférée !

Un faible sourire se dessine sur ses lèvres en frappant les notes. Après quelques mesures parfaites, il regarde sa montre.

– Tu as faim ? Luca a dû nous laisser quelque chose.

Sans trop savoir pourquoi, je bondis sur mes jambes.

– Oh, non ! Laisse-moi cuisiner pour toi.

Qu’est-ce que je raconte ? Je ne sais pas cuisiner. Mais j’ai l’impression que mes paroles le troublent, alors... je fais comme si. Je me dirige vers la cuisine avec le courage d’un nageur de combat. Sauf que chez moi, la bouffe banale, c’est bagels et sandwiches. En

gros, tout ce qui est facile, ne demande pas de cuisson et enveloppé de film plastique.

Matthew se remet à jouer du Coldplay.

– *Clocks* ! m’écrié-je en reconnaissant le morceau. Allez, joue-moi *Paradise* ! J’aime cette chanson autant que les cookies aux M&M’s de ma mère. Elle tient la recette de la sienne qui la tient de...

– Supplie ! me coupe-t-il.

Qu’à cela ne tienne, mon cœur s’emballe :

– Ohhh, oui, raaah... han, hiii, pitié mon chéri, cookies, cookies... crispy, chewy, delicious... Aaahhhh que c’est bon !

Matt écarquille les yeux, halluciné, les mains figées au-dessus des touches.

– Eh bien ! Ta mère doit faire de super-cookies.

Je ris. Lui aussi. Mais il enchaîne sur *Paradise* en fredonnant les paroles. À mon tour d’halluciner. Chris Martin peut s’accrocher.

Un mec qui chante au piano, trop de chance !

– C’est pour ça que je t’aime, Matthew. Tu chantes mieux que Chris...

Subitement, la musique s’arrête sur un couac dans mon dos et sa voix s’interrompt comme

soufflée au beau milieu d'une phrase, mais je n'y fais pas attention. Posé sur l'îlot central, je viens de trouver un post-it monogrammé M.H.G. avec l'écriture de Luca qui annonce le menu. Quel frimeur !

Je lance de ma plus belle voix :

– Monsieur, le chef annonce : « Couronne de raie aux câpres et macédoine de jeunes légumes ».

Je pivote pour voir sa réaction et le découvre en train de m'observer comme si je lui avais annoncé un nouveau krach boursier. Étrange.

– Attends ! dis-je en comprenant que ça ne lui convient pas.

J'ouvre la porte du frigo et je balance :

– Ou alors, votre menu préféré : « Bavette Black Angus grillée au poivre avec de la baguette française ». Mais tu chantes pour moi pendant que je cuisine.

Une grillade, ça ne devrait pas être trop compliqué, non ? *Ouais*.

– Vendu ! répond-il en secouant la tête, effaré. On va peut-être y arriver finalement. Qui sait ?

Je viens de comprendre : Matthew doit être

aussi tendu que moi à l'idée de cohabiter avec une femme. Petit, il n'a jamais vécu avec sa mère, ni moi avec mon père. Ce qui nous place à égalité. Mais comment faire ?

La cuisine est tellement grande et bien équipée que j'ai du mal à trouver mes marques. J'allume le Teppan-Yaki. J'ouvre placard après placard sans trouver ce que je cherche. Les mots sortent normalement, sans fard :

– Où sont tes assiettes ?

Il s'arrête de jouer, perplexe.

– Je l'ignore, répond-il en haussant les épaules.

– Tu te moques de moi ?

– Non.

– Tu fais comment quand Luca n'est pas là ?

– Je mange dans le plat, révèle-t-il au moment où son portable vibre sur le piano.

Finalement, je les trouve dans un meuble d'angle. Pas du tout pratique d'accès. Les designers devraient arrêter de fumer la moquette et Luca aussi. Bien vrai, il n'y a qu'un homme pour ranger des assiettes dans un endroit introuvable.

En même temps, je réalise que Matthew s'est

recréé l'univers masculin dans lequel il a grandi. Un homme de sécurité. Un Sully dont je n'ai pas encore bien compris le rôle et un majordome. Pas de femmes.

Tout en dressant le couvert, je le regarde répondre à son appel.

– Sully ? Que se passe-t-il ?... Nous avons des dégâts ?... Comment s'est comporté le nouveau scanner ?... Astucieux, votre coup du faux script... Et si on inverse, ça donne quoi ?

...

Un dimanche soir ? Sa vie n'a pas l'air d'être de tout repos.

Le Guerrier arpente la pièce devant le mur de verre en passant sa main dans ses cheveux. Derrière lui, les lourds nuages se déplacent dans tous les sens, les gouttes explosent comme si la nature l'attendait pour affronter le pire.

– Alors non. Virez-le ! commande sèchement Matthew.

Comment fait Sully pour le supporter ? Cette expression-là n'a rien d'un attrape-gogo, c'est une colère froide non dissimulée.

Le calme avant la tempête.

– Bordel, je sais ce que pense Paul, s’énervé-t-il. C’est ridicule, Sully. Pas question de ralentir. Vous le virez TOUT DE SUITE et ne m’emmerdez plus avec ça ! tonne-t-il avant de raccrocher.

Qu’est-ce que je disais ! Il me rejoint dans la cuisine et se perche sur un tabouret devant moi, harassé de fatigue ou bouillonnant de colère rentrée, laissant carrière à la conjecture. J’essaie de prendre l’air détaché :

– Ce sera bientôt prêt.

Matthew fixe la bouteille de vin que j’ai sortie du frigo.

– Bonne idée l’Aloxe Corton, déclare-t-il en versant le vin dans nos verres.

Ouf ! Il faudra investir dans le vin.

– Où as-tu trouvé Sully ? j’ose demander en fouettant la sauce sur le feu.

Sauce est un bien grand mot, j’ai juste refait ce que fait ma mère en mélangeant beurre, vinaigre, poivre et farine. Si c’est raté, j’aurai plus qu’à la jeter en douce et il mangera son steak grillé. Point barre.

– Tu vas aimer, me répond-il, amusé. Sully était enfermé à *Black Jail* ⁽¹⁷⁾. Dans une cellule

sans fenêtre, éclairée 24 sur 24. Il y était depuis quatre ans quand je l'en ai sorti.

Le fouet m'échappe des mains.

– Oh, mon Dieu ! Officiellement, *Black Jail* n'existe pas. Ni la Croix-Rouge ni le droit n'entrent dans la prison noire. Qu'a-t-il fait pour être enfermé là-bas ?

Je m'en veux de ma curiosité malade mais mon instinct ne me trompait pas. Je sentais bien que Sully n'était pas un collaborateur comme un autre.

– Avec un PC, ce type est plus dangereux que n'importe quel sniper d'élite, me confie Matthew. Selon l'armée, il serait capable de poursuivre plusieurs missiles en même temps avec un simple téléphone portable. Lui, parle du nombre de civils qu'il a épargnés. Question de points de vue.

En appui sur ses coudes, Matthew suit chacun de mes mouvements sans que je puisse savoir ce qu'il pense de ma présence dans sa cuisine.

– Tu crois qu'il accepterait de me parler de *Black Jail* ?

– Sully ne parle qu'à moi.

– Ah ! Il t'a annoncé une mauvaise nouvelle ?

dis-je en dressant les assiettes, un peu gênée de le sentir ainsi me détailler.

– Notre serveur a eu de la visite, affirme-t-il sans me lâcher du regard.

Un tour de moulin et je me hisse sur le tabouret en face de lui.

– Tu penses qu’il s’agit de Cameron ? Il serait fou de remettre ça.

– Ce type est un minable...

Je lui tends le pain, surprise qu’il accepte d’en dire plus, mais il a l’air décidé à s’épancher même si j’ignore pourquoi il le fait.

– Victor Brauer était d’une autre trempe, continue-t-il. Il est venu me voir après l’affaire Toyota Motors.

– Pour te disputer.

– Pas du tout. Je n’avais rien fait de mal, tu sais. Il m’a dit une chose : « L’argent est une unité de mesure qui permet de vérifier si une entreprise fonctionne. Mon fils ne l’a pas compris. Souviens-t’en quand tu feras d’autres affaires ». Je m’en suis souvenu.

Silence. Ses cheveux flamboient sous l’éclairage de l’îlot.

– Au fait, c’est délicieux. Merci.

– Quelles sont tes alternatives ? je demande pour éviter d’y penser.

– *Étaient*, me corrige-t-il. Je viens de virer le Godzilla. Je ne peux pas me permettre d’annuler les acquisitions en cours. MHG Synthesis prendrait trop de retard.

Mais à la manière dont il me regarde, je vois qu’il est partagé.

– Qu’en pense Paul ?

– Mon frère a une théorie, mais ça ne prouve rien.

– Laisse-moi deviner, fais-je par réflexe. Paul relie ça aux groupes pharmaceutiques et à la parution de l’article dans le *Business Week*.

Sa bouche se durcit.

– Ouais ! Paul a besoin de sécurité. Ce n’est pas un défaut, mais lorsqu’on fait des affaires, la notion de risque ne s’apprécie pas de la même façon. Globalement, les labos sont des requins, pas des criminels. Je doute que cela ait quelque chose à voir avec eux.

– Et Rob ?

Ma question génère un sourire sur ses lèvres qui en dit long sur l’affection qu’il lui porte, même s’il ne l’admettra jamais.

– Rob est taré ! Il s’adapte aux adversaires et prend tout le monde de court. Avec lui, c’est de l’improvisation pure. Et ça fonctionne.

Je réfléchis à voix haute :

– Paul et toi avez peut-être raison tous les deux.

– Que veux-tu dire ?

J’hésite longuement avant de me hasarder sur ce terrain, pas sûre qu’il apprécie mon intrusion dans ses affaires, mais j’ai tellement envie qu’il me fasse confiance... Et peut-être aussi de l’éblouir ou de le soutenir.

– Eh bien, les groupes pharmaceutiques engrangent suffisamment de profits pour te faire seulement la gueule quand tu viens jouer dans leur cour, mais un marché de plusieurs dizaines de milliards ne laisse pas tout le monde indifférent. Tu as bien dit que tu voulais t’attaquer aux brevets ?

Il ne dit rien.

– As-tu imaginé qu’il pouvait s’agir d’un individu isolé en difficulté ?

– Tu penses à John Carson ?

– Ouais.

Matthew me dévisage longuement mais ne dit

rien.

– Tu te souviens de notre premier dîner ?
Quand tu disais ne pas vouloir d'intimité sexuelle avec moi ?

Je pouffe de rire.

– Tu m'intimidais tellement que j'aurais volontiers monté des murs de briques au milieu de la table si j'avais pu.

Lui ne rit pas.

– Je me pose la même question que toi. Que serait-il advenu si tu n'avais rien découvert ? Nous aurions baisé comme des fous. Puis tu serais rentrée chez toi et moi, chez moi. À six mille kilomètres l'un de l'autre.

Je le savais ! J'ai beau me dire qu'il ne fait que formuler tout haut ce que je pensais tout bas, je frissonne d'abord puis je résiste par dignité en essayant de me focaliser sur n'importe quel autre foutu sujet.

Peut-être devrais-je faire la vaisselle ?

– Dis-moi si je me trompe. Tu es *attachée* à moi.

Ce n'est pas une question. Il sait.

– Tu ne te trompes pas.

Son regard est si intense que je sens tout

défaillir.

– Tu serais donc amoureuse d’un inconnu ? Alors dis-moi ce que tu me trouves ! crache-t-il d’un ton aigre.

Son ton est agressif. Il ne me croit pas ou il cherche une parade pour se protéger de ce qu’il redoute le plus comme si je l’avais attaqué. Une vague de panique m’envahit. Comment résumer ce que je ressens à quelques mots ? Si vite. Je le regarde et je tente de déchiffrer son intention. C’est impossible.

– C’est drôle que tu me demandes ça alors que tu ne me dis rien sur toi.

– Tu vois ! Tu sais plus de choses sur moi que la plupart des gens et pourtant, tu ne sais rien. Tu ne peux pas m’aimer.

C’est faux. Je sais une chose.

La chose qu’il veut que personne sache.

(17) La « prison noire » est un camp de détention militaire à l’intérieur même de la base de Bagram en Afghanistan, créée en 2002. Contrairement aux autres

centres de détention, elle est gérée par les forces d'opérations spéciales. Les autorités américaines refusent toujours de reconnaître l'existence de la prison.

ALEX

À quoi bon un livre sans images ni dialogues ? C'est vexant mais plutôt drôle. Je suis *Alice aux Pays des Merveilles*, s'engageant dans le terrier du lapin sans songer une seconde comment elle va ressortir.

C'est quoi mon problème ?

Pourquoi ne puis-je pas le laisser là en plan ?

Alors que tout indique que je vais me brûler.

Après avoir fini de ranger la cuisine, je pousse la porte entrouverte de la bibliothèque et j'entre sans frapper. Je ne veux pas me comporter comme je le ferais si j'étais « au bureau ». Encore une vue incroyable et presque pas de meubles à l'exception des rayonnages muraux débordants d'ouvrages anciens du sol jusqu'au plafond et d'un bureau en acajou très masculin.

Matthew pivote dans son fauteuil en m'apercevant.

– Une minute, Sully, dit-il dans son téléphone.

Ses prunelles saphir m'interrogent.

– Désolée, je dors où ? dis-je maladroitement.

Il place sa main sur son mobile pour s'adresser à moi :

– J'en ai encore pour un moment, m'annonce-t-il. Suis le couloir après l'entrée. Ma chambre est au bout. Sers-toi de la télécommande si tu as froid.

Je remonte dans ma chambre. Mon pyjama étant horriblement froissé par le voyage et franchement pas assez classe pour les lieux, j'opte pour une audacieuse nuisette en dentelle violette et son string assorti qui ne cache absolument rien. Je n'ai jamais rien porté d'aussi osé, encore moins devant un homme, mais il faut bien l'admettre, le truc me met en valeur. Je ne sais pas qui a acheté cette lingerie pour moi, mais la personne a l'œil.

Ensuite, je redescends l'escalier en faisant le moins de bruit possible. La lumière dorée filtre par la porte toujours entrouverte de la bibliothèque.

Sa voix m'arrive étouffée :

– Je sais, Paul, mais je veux accélérer la fusion. Parlons-en demain... Non, pas à

déjeuner, je déjeune avec Tricia...

Mon sang ne fait qu'un tour.

Le bénéfice du doute, c'est bien beau, mais ce n'est pas facile. J'ai envie de croire qu'il s'agit d'un déjeuner de travail ou d'une vieille affaire à régler avec une ex. Je réfléchis. Je ne crois pas avoir vu ce prénom dans ses photos, ce qui est plutôt bon signe. Je note quand même de trouver le moment adéquat pour lui parler de Tricia avant d'embarquer pour New York.

Bravo, Alex ! Tu gagnes en sagesse.

Au bout du couloir, je découvre enfin sa chambre. Ou plutôt sa master suite, agencée comme une suite d'hôtel. Wouah ! La pièce très raffinée semble plus chaude que le reste de l'appartement. Probablement à cause de l'immense cheminée décorative, dont les flammes ambre, rouges et violettes éclairent les murs lambrissés de chêne clair. En découvrant la télécommande sur la table basse, je comprends ce qu'il a voulu dire. La cheminée peut fonctionner avec ou sans chauffage. Ainsi, il a l'ambiance sans la

chaleur et sa cicatrice lui fiche la paix. Je m'assieds un moment sur l'élégante méridienne placée devant le mur de verre, parfaite pour la lecture. Un livre ancien abandonné attire mon attention.

Je souris en le prenant dans mes mains. Son auteur préféré : *The most excellent Historie of the Merchant of Venice* de William Shakespeare.

D'un coup, mes doigts se mettent à trembler. Il s'agit d'une édition originale de 1863 à partir de la première édition *in quarto* de 1600. C'est pas possible ! Ce truc quasiment introuvable doit valoir une petite fortune et il est là, posé comme un livre banal. L'ouvrage est dédié d'une écriture féminine, en français :

*Mais l'amour est aveugle, et les amants ne
peuvent voir
les plaisantes folies qu'ils commettent eux-
mêmes.*

Rose Alba Garrett. 1985

Et juste en dessous, d'une autre main :

*Rien ne se produit par hasard, Matthew.
Il est très probable que Dieu brise l'homme*

*avant de le révéler.
Pour lire le rouleau, ne doit-on pas briser le
sceau ?*

Adelphe. 1999

Mon cœur est pris en étau entre ces deux dates, étrangement rassemblées sur la même page : 1985 est l'année de sa naissance ; 1999, celle du Kivu. Quel rapport ? Qui est Adelphe ? Pourquoi dit-il à Matthew que Dieu brise les hommes avant de les révéler ? Je ne peux m'empêcher d'établir le parallèle : Matthew est devenu un P.-D.G. respecté et un puissant homme d'affaires après avoir été un enfant bagarreur et solitaire, fouetté par le Chat. En cela, il s'est révélé.

Mais jusqu'où a-t-il été brisé ?

Ça commence à m'agacer tout ce mystère ! Il y a des limites à la mutilation. Qu'est-ce qu'on lui a fait, putain ? Comment peut-il s'imaginer que tout ce qui compte chez lui sont ses erreurs passées ? En admettant qu'il soit responsable de ces erreurs. Je regarde autour de moi pour trouver un peu de paix. Finalement, l'ambiance de sa chambre est apaisante. On ne se croirait pas dans une tour

de verre, ni dans un immeuble de bureau.
J'aime bien.

Je me glisse dans son lit et laisse l'étau qui s'était resserré dans ma poitrine lâcher prise. Des pensées surgissent dans mon esprit qui conduisent mes mains sur mon ventre. J'imagine le corps sculptural de mon homme étendu nu dans ce lit, ses fesses rebondies offertes à ma vue, ses mains sous l'oreiller et ses cheveux emmêlés juste au-dessus. Sa position préférée pour dormir.

Il est si sensuel la nuit.

Par réflexe, je commence à me caresser sous la nuisette, sauf que ça n'a rien à voir avec ses caresses à lui. Mais je persévère, laissant la fraîcheur des draps s'évanouir. Je repousse la couette avec mes pieds, je voudrais être audacieuse, m'isoler dans ma tête et me donner du plaisir.

– Montre-moi, lance soudain une voix brute à faire fondre un igloo.

Je fais un bond sur le lit et pousse un cri vif de surprise. Quel idiot ! Pourquoi a-t-il le chic pour me surprendre dans les pires moments ? Parti comme ça, j'ai toutes les chances de

mourir avant de découvrir ce qu'il cache.

– J'aurais pu t'arrêter avant si j'avais voulu, m'encourage-t-il.

– Tu es là depuis longtemps ?

Appuyé contre la cloison de chêne, la douce lumière des leds juste au-dessus de sa crinière, il me toise de son regard sombre, les bras croisés sur son torse parfait.

– Je viens d'arriver.

– Alors, pourquoi dis-tu que tu aurais pu m'arrêter ?

Sans aucune gêne, il me montre la caméra de surveillance dissimulée dans un angle du plafond. Oh non ! Quelle crétine ! Comment ai-je fait pour ignorer la sécurité dont il s'entoure ? Tout l'appartement est surveillé, bien sûr. Et vu sa position, l'engin doit couvrir toute la pièce.

Je m'étrangle, plus rouge et furieuse que jamais :

– Pourquoi tu ne m'as pas avertie ? Tu veux dire que Verdi a vu ça ?

Je sais que je devrais remonter la couette sur moi, mais je suis trop en colère contre lui pour le faire. De toute façon, avant que je

puisse esquisser un geste, le scélérat s'assoit sur le lit en décroisant mes mains sur mon entrejambe.

Ce qui semble vouloir dire le contraire, non ?
– Crois-tu sincèrement que je sois le genre d'homme à laisser Verdi mâter ce qui se passe dans ma chambre ? J'ai un moniteur personnel qui me permet de désactiver n'importe quelle pièce. Mais *moi*, je peux voir...

Toute ma colère s'efface quand il porte ma main droite à sa bouche pour la sucer. Sa respiration devient aussi fiévreuse que la mienne et, en une seconde, je suis transportée dans notre monde à nous.

– Mmm, tu ne peux pas me tromper. Je reconnaîtrais ce goût entre mille.

Irrésistiblement, ma main part libérer sa virilité victorieuse, l'odeur musquée de son sexe se mélangeant à la mienne plus âcre, c'en est trop pour lui. Mon amant se jette sur moi, ses lèvres s'accrochent aux miennes dans un baiser indescriptible qui met le feu à mon âme. Jamais il ne m'avait embrassée avec autant de fougue. Deux doigts s'enfoncent en

moi sans aucune courtoisie dans un grognement sourd et bestial alors que son autre main me parcourt avec fièvre. Je suis foutue. Son pouce trace des cercles autour de mon clitoris sans habileté ni politesse. Ouiiiiiii...

En un rien de temps, le désir familial grésille, se répand, explose... Quand, brusquement, il s'écarte de moi et me scrute comme pour s'assurer de mon consentement à ce qui se prépare. Du sexe brutal. Sans délicatesse.

– Tu es sûre ? soupèse-t-il en reprenant son souffle. Il est encore temps de m'arrêter. Dis-le maintenant parce qu'après...

Son expression furieuse me dit qu'il en a besoin pour se rassurer et ça me fend le cœur. Je veux lui montrer que son passé n'est pas *tout* ce qui compte chez lui.

Ma voix tremble lorsque je lui réponds :

– Je peux te poser une question ?

Surpris et semble-t-il, un peu déçu, il rabat ma nuisette sur mes cuisses et pose sa main chaude sur mon pelvis. Sagement.

Même si son regard, lui, ne l'est pas.

– Bien sûr.

Je vois bien que ce n'est pas ce qu'il espérait.

– Comment ça se passe la première fois pour la joueuse ? Je veux dire... j'imagine que tu ne te contentes pas d'attacher des mains et des pieds...

Il a du mal à parler :

– Alexiane...

Ça a l'air de l'étonner et même de le choquer. Et comme à chaque fois qu'il butte sur ses émotions, mon prénom en entier lui sert de fourre-tout pour tout ce qu'il n'arrive pas à dire ou ne veut pas dire.

– Tu vas m'expliquer ? parviens-je à dire sans ciller.

Matthew laisse échapper un petit rire. Est-ce qu'il se moque de moi ?

– Eh bien... et si je te montrais plutôt ?

Mon cœur bat tout de travers mais je m'en cogne. J'ai tout simplement décidé de ne plus l'écouter.

– On peut essayer ici ?

Il me regarde, perplexe.

– Dans mon lit ? C'est à dire que...

Ah, ça a l'air de poser un problème !

– Que quoi ?

– Je ne l’ai jamais fait, admet-il.

– Tant mieux. Je veux bien jouer avec toi, à condition que ce soit différent.

Ravi, mon bel Apollon me sourit jusqu’aux oreilles.

– *C’est différent.*

Voilà, c’est fait ! À vingt-deux ans, je refuse de me prendre la tête et de me gâcher la vie. Depuis le début, Matthew et moi faisons tout à l’envers et ça nous a rapprochés. Alors, pourquoi ne pas continuer ? Si je le laisse faire, peut-être comprendra-t-il que je l’aime et suis prête à le voir en entier sans m’enfuir ? Et si tel est le cas, alors seulement nous discuterons sérieusement de ce que nous voulons ensuite. L’un et l’autre. Pour l’instant, Matt Garrett est la seule chose que je désire. En fait, quelque chose s’est enclenché dans mon esprit lorsque j’ai lu ces dédicaces. Une sorte d’engrenage maternel qui me pousse à l’aimer, à lui donner cette indulgence qu’il n’a pas reçue dans l’enfance.

– Bon, alors tout d’abord, on a pas besoin de ça.

Matt vire drap et couvre-lit sur le sol, avant de

s'asseoir sur le bord et de faire défiler sa playlist sur un iPad blanc positionné à la tête de lit. Une enceinte crayon camouflée au ras du plafond se met à siffler. Suivi d'un chœur de voix mélodiques d'une incroyable pureté. C'est beau, poignant. On dirait des voix d'enfants. Des frissons me parcourent. On se croirait dans une cathédrale pour un moment spécial d'adoration. Le genre de moment qui serre la gorge.

Pas du tout ce à quoi je m'attendais.

– Je n'aurais pas cru que tu choisirais un registre aussi élevé, lui fais-je poliment remarquer.

Mon amant se crispe légèrement au bord du lit. Ce qui me fait penser à *Shadow Lake*, sa playlist Opéra au nom bizarre. Matthew m'a confié avoir trouvé un MP3 Sony rempli d'opéras dans un avion lorsque je lui ai demandé d'où lui venait ce goût pour les voix de femme. Le lac. Le Kivu. Et si c'était le même avion ?

Qu'est-ce qu'il cache à travers la musique ?

– *L'Agnus Dei* de Samuel Barber, annonce-t-il. Je bondage toujours sur de la musique sacrée.

Bizarre de faire ça sur de la musique d'église, non ? Déjà, plus tôt dans la soirée, il jouait un cantique au piano. Et il a tout de suite enchaîné sur Coldplay à mon arrivée. Ce n'est pas un hasard. Réfléchis, Alex ! Impossible. Sans me laisser le temps de réagir, Matthew me met à poil en deux mouvements.

– Première chose, je veux que tu apprennes le plaisir d'être *regardée*. C'est nouveau pour toi, mais sache que j'y trouve une grande satisfaction. Ouvre bien tes jambes et surtout, ne ferme pas les yeux.

Grisée par la perspective de ce qui va suivre, je chasse toutes mes interrogations et obéis sans protester. Preuve que notre relation m'a fait évoluer. Je me sens femme, adulte et libre de vivre tous mes fantasmes sans aucune honte. Son regard oblique pointe vers mon sexe avec entêtement pendant qu'il marche dans la pièce en se déshabillant. Il va, il vient, tel un fauve prêt à fondre sur sa proie. J'adore ce jeu. C'est tellement sexy. Mais je ne résiste pas à fermer discrètement les jambes lorsqu'il sort de la chambre.

La réponse fuse :

– Ouvre ! crie-t-il de son dressing.

Comment a-t-il su ? Il a un écran vidéo dans son dressing ou quoi ? Je suis nue sur son lit avec une caméra pointée sur moi et aucun drap pour me cacher.

En attendant son retour, je me concentre sur la pluie et les chœurs en essayant d'ignorer qu'elle est là. J'espère pour lui qu'elle est éteinte.

Pour finir, Matthew revient, entièrement nu lui aussi, avec un rouleau de corde rouge, une huile de massage et une bougie parfumée dans un verre noir.

Hou là, les choses sérieuses commencent.

– Je vais me servir du lit pour t'immobiliser, m'annonce-t-il en allumant la bougie sur le chevet. Je ne t'immobiliserai pas trop et ma langue sera très douce. Je ne serai pas trop gourmand, promis.

Je fais oui de la tête.

– Joins tes mains. Face à face, comme si tu priais.

J'obéis. Mes poignets sont d'abord garrottés l'un à l'autre jusqu'au-dessus des coudes, en une sorte de manchette florentine rouge

unique soudant mes avant-bras entre eux, avant d'être remontés au-dessus de ma tête, et liés à la tête de lit. Ainsi exposée, emportée par la musique et ses chœurs en adoration, je me fais l'effet d'une offrande sacrée. Un peu comme de la nourriture. C'est agréable.

L'excitation se déploie dans mes veines.

– Ça te plaît d'être à ma merci ? s'amuse-t-il en savourant mon étonnement.

Il parle à mes seins, dressés. Ce qui pourrait me dispenser de glousser :

– Ça va être chaud...

– Je continue avec les pieds ? suggère-t-il avec malice.

Quel fripon ! Dans quoi me suis-je embarquée ?

– Suspension par les jambes ? ajoute-t-il pour me narguer parce que je sais qu'il ne peut pas le faire ici. Enfin, je crois.

– Raye ça de ta tête, Guerrier !

Ça le fait rigoler.

– Je m'absente dans la pièce à côté, me prévient-il.

Je le regarde se diriger nu vers le couloir.

La chambre est si grande que j'ai tout loisir de

contempler son tatouage. Avec le rougeoiement des flammes, son dragon semble prêt à bondir à n'importe quel moment. Je me demande de quoi on a l'air quand il me fait l'amour. Lui, couvert d'encre noire et moi, aussi blanche qu'un linge.

J'entends une porte qui s'ouvre et le bruit léger de ses pas sur le sol. Je compte jusqu'à vingt. Le temps qu'il revienne avec une dague japonaise, un appareil photo, un masque d'arlequin en métal noir et un verre de whisky. Du whisky ? Mon cœur bat dans ma gorge.

– Allonge-toi confortablement et plie tes jambes devant toi comme si tu priais avec tes pieds.

Il pose le verre sur son chevet et m'aide à m'installer dans le lit.

– Où es-tu allé ?

– J'ai une salle d'armes, répond-il simplement. Je te ferai visiter demain.

– J'aimerais mieux pas.

Ses yeux se plissent comme s'il ne comprenait pas.

Après un instant d'hésitation, il soude mes plantes de pieds l'une à l'autre et tresse une

chaînette entre chaque orteil avec une corde à un brin qu'il croise à chaque passage sur le dos du pied avant d'enrouler la partie restante à six reprises au-dessus de mes chevilles. Des spartiates de gladiateur. J'écarte les orteils.

Mes pieds sont devenus bijoux.

– Laisse-toi aller, chuchote-t-il en posant une paume chaude sur mon ventre.

Je remarque qu'il se sert de ses mains pour évaluer ma respiration autant que pour m'aider à me détendre. Et ça marche pas mal.

– Tes genoux doivent être séparés comme un élastique qu'on détend pour m'offrir un angle de vue agréable, poursuit-il une fois assuré que je garde mon calme.

Loupé. À ces mots, je me sens, au contraire, traversée d'un courant électrique des pieds à la tête. Joignant le geste à la parole, il agrippe mes genoux afin de les écarter à chaque coin. Je dois être écarlate mais je m'en tape. Il est trop beau à regarder quand il joue au Nawashi. Même ses yeux brillent différemment. Mon amant sexy garde ses paumes chaudes bien en place sur mes genoux le temps que je prenne mes marques, il dit :

– Comment pourrais-je te laisser partir ? Ta chair est si douce...

Je laisse échapper un soupir devant l'absurdité de sa requête.

– Je dois t'interdire tout espoir de fuite, allonge-t-il avec malice en bobinant la corde autour de mes genoux, au-dessus et en dessous, de sorte que je ne puisse plus les déplier.

J'essaie de suivre :

– Que vas-tu faire avec le morceau qui reste ?

– T'attacher au lit, les jambes bien ouvertes, pour rendre ton intimité vulnérable.

Qu'est-ce que ça donne quand on rougit sans discontinuer ? Est-ce qu'on crée un nouveau rouge ? Mystère. Je l'observe lier chaque cuisse au mollet correspondant et nouer la corde restante entre les deux. Oh, mon Dieu ! Plus ouverte que ça, c'est impossible. Je me sens à nu, toutes émotions dehors. J'ignore comment sont les miens mais ses iris sont totalement dilatés.

– Sans me laisser attendrir, ajoute-t-il à voix basse.

Je ne peux plus du tout bouger, même mon

cœur est en apnée. Est-ce qu'il bat encore au moins ? Et comme il a ligoté mes genoux à chaque bord du sommier, je ne peux plus refermer mes jambes non plus. Je n'ai plus aucune protection. Matthew en profite pour m'embrasser, d'abord sur les lèvres, avec passion, puis dans le cou, entre mes seins, mon ventre... *Plus bas, s'il te plaît !*

Mais il s'arrête. Merde.

– Comment te sens-tu, trésor ?

J'évite de lui répondre que mes adducteurs brûlent et tente une analyse rapide du bouillonnement qui s'empare de moi pour lui donner une réponse honnête :

– Vulnérable.

Pas de faux-semblant dans son sourire.

– C'est le plan. Le Nawashi doit se frayer un chemin vers les émotions et le cœur de sa joueuse pour l'aider à repousser ses limites.

Comment peut-il dire qu'il n'a aucune émotion et jouer avec celles des autres ? Il doit bien laisser sortir les siennes ? Au moins là. Matthew monte sur le lit et j'ai un petit serrement dans la poitrine lorsqu'il me montre le masque.

– Le principe du loup est de voir sans être vu. Il te permet de te cacher et de préserver ta pudeur si tu en as besoin *ou...* de livrer tes émotions en étant une autre, déclare-t-il doucement. Tu fais comme tu le sens.

Comme c'est délicat de sa part ! J'évite de lui suggérer d'en mettre un pour que je puisse le voir. Qu'est-ce que je sais de lui en dehors de ses talents au pieu et de l'origine de son tatouage ? Rien. Il ne m'a rien montré. Matthew soulève ma tête pour attacher les longs morceaux de satin, arrange mes cheveux comme il le souhaite sur le matelas – un artiste – et lisse ma lèvre avec son pouce avec une expression d'émerveillement qui me sidère.

– Puis-je prendre des photos ?

– Oui, dis-je toute à ma stupéfaction.

Je tente de calmer les battements de mon cœur pendant que le flash crépite. Il a raison. Avec le loup, tout devient plus facile, plus excitant. Mes sens sont exacerbés. C'est une telle griserie de jouer avec lui. Une sorte d'oubli de soi. Il repose son appareil sur le chevet et revient s'installer entre mes jambes.

Je le regarde verser une giclée d'huile parfumée dans ses grandes paumes. Il les frotte l'une contre l'autre avant de les passer, enduites d'huile, sur mes seins, mes épaules et mon ventre. Puis il caresse son érection devant moi, avec une telle adhésion parfaite que je comprends pourquoi il s'est enduit d'huile.

Le feu explose dans tout mon être. L'huile chauffe ma peau, fait briller la sienne. J'aimerais lui faire la même chose. Une odeur de vanille flotte dans la pièce, provenant de la bougie. Ces mains font des merveilles, chaque centimètre carré de mon corps cherche le contact, se meut sous ses doigts.

L'ambiance est à la fois romantique et terriblement érotique.

– Tu as une ligne de force parfaite pour les suspensions, déclare-t-il de sa voix rauque. J'ai plein d'idées pour toi. Tu me rends créatif, ma belle.

Pour la première fois, je conçois à quel point être offerte à ses caresses sans pouvoir bouger peut être à la fois émoustillant, conduire à l'exaspération et attiser la passion

pour le corps de l'autre.

– Et toi, tu me rends aventureuse, Guerrier.

Mon amant se penche et me suçote l'oreille en murmurant :

– Toi aussi, Civilité.

Pendant de longues minutes, nos lèvres s'effleurent, se goûtent, ce n'est pas un baiser, ce n'est pas bisouter. Je ne sais pas comment l'appeler. Nos lèvres se parlent.

– Tu me rends folle... je voudrais te toucher.

– Tu me touches bien plus ainsi, souffle-t-il en s'écartant, m'abandonnant à une tonne de frustration, pour récupérer quelque chose sur son chevet.

Non, pars pas... Reviens !

– On va jouer au jeu du cireur.

– Hé ?

Le torse brillant, il s'empare de la bougie. La cire est rouge vif, liquide, brûlante. Je suis à 99 % sûre de ne pas apprécier l'idée qu'il a en tête.

– Tu crois que je vais te brûler avec la bougie, n'est-ce pas ? avance-t-il en faisant couler une goutte de cire au creux de son poignet.

Tout à coup la panique.

– Matthew...

Mais il m’ignore et souffle sur la flamme pour l’éteindre. Il trempe son doigt dans la cire avant de l’essuyer sur mes lèvres.

– Goûte ! Celle-ci sent la vanille mais son goût est au chocolat...

– Merde, Guerrier, arrête tes conneries !

Le Guerrier s’esclaffe :

– Où est passé ton vocabulaire, ma chérie ? Tsss tsss tsss, ma compagne ne dit pas de gros mots. Je ne le tolérerai pas.

Sa compagne ? C’est un tel tohu-bohu sous mon scalp ! Je veux juste qu’il me baise, pas qu’il me brûle ni qu’il mette un genou à terre. C’est trop demander ?

– Espèce de détraqué de la paraffine, détache-moi !

Je ne sais pas pourquoi je crie comme ça, parce qu’en fait, la chaleur que je sens se répandre dans mes veines est certainement supérieure à celle de la cire.

– Tu es sûre ? me retourne-t-il avec un flegme énervant.

– Très bien, verse ta bouillie au chocolat, mais si tu me brûles ou que tu ne peux plus me

toucher parce que j'ai des cloques, je t'intente un procès en dommages et intérêts. 1 000 \$ par jour d'incapacité.

Ça le fait doublement rigoler.

– Mon cœur, tu n'as aucune idée de ta valeur. Tenu pour 100 000 \$, pas moins !

Pfff, je ferme les yeux pour mieux l'ignorer. *Ploc, ploc, ploc...* Ça ne marche pas. Je sens la morsure de la chaleur dresser mes tétons, crispier mon ventre. Tout mon corps se met au garde-à-vous. Oh, punaise !

Mes gémissements me trahissent :

– Raaah... ahhhh... ohhhh... oh ! Oh ! Oui ! Ah oui ! quand même !

– Tu vois ? balance l'autre enfoiré, content de lui. Je savais bien qu'il y avait une petite coquine en toi.

Je soulève ma tête pour mieux voir ce qu'il fabrique. *Ploc, ploc ploc...* La cire coule rouge vif dans la vallée entre mes seins, dans mon nombril jusqu'à mon sexe. Mon amant s'arrête juste à la lisière. Je ne tiens pas le choc. Ni à l'extérieur ni à l'intérieur. Un vrai supplice. Digne d'être répertorié dans mes fiches de crimes contre l'humanité. Un peu

comme si des gouttelettes de lave en fusion tombaient directement dans mon ventre. Je brûle de plaisir, putain !

– Mon Dieu... tu es diabolique ! Libère-moi !
Tout ce que je veux, c'est lui sauter dessus et prendre sauvagement possession de tout ce qui me passe sous la main.

– Comment ? Avec ma queue, ma langue, ou mes doigts ?

– Je veux dire : détache-moi !

– Dis « cookie », chérie.

Cookie ? J'ai juste le temps de le voir se pencher vers le chevet et soudain, je crie. Un cri aigu de surprise et d'excitation. L'enfoiré promène un gros glaçon entre ses dents en suivant le chemin de la précédente coulée de lave rouge. Le refroidissement de la cire déclenche de délicieuses contractions tandis que de doux frissons parcourent ma peau sur le passage du glaçon. Je peux à peine penser.

– Pitié ! quand tu joues à Mister Freeze, c'est inhumain !

L'enfoiré s'immobilise au-dessus de mon sexe pour me laisser respirer.

– Cuni on the rocks ? baragouine-t-il, la glace

entre les dents.

J'ai du mal à trouver l'air.

– Ouiiiii, dis-je dans un souffle.

C'est alors qu'il recrache le glaçon dans mon nombril.

– Mission accomplie ! Au nom du Verre, du Sexe et du Saint Whiskey ! bombarde-t-il, content de lui, en s'enfilant une rasade de son breuvage préféré.

Ma frustration me tombe dessus telle une chape de plomb. Je vais le tuer.

– T... tu abandonnes ? Et mon cuni ? fais-je un peu trop vite.

En même temps, je fixe le glaçon, abasourdie. Jamais vu un truc pareil, le machin fait bien quatre centimètres. Je n'ose imaginer ce qu'il pourrait faire avec cet engin. Non, quand même pas, si ? Mon amant fou suit mon regard et hoche la tête pour confirmer mes craintes.

– Oh oui... c'est le principe du *Highball* de Dalmore, chérie. Le whisky est tellement bon que le noyer avec de la p'tite glace est un crime. Cuni ?

J'ai la tête à l'envers et aucune envie d'avoir

cet igloo écossais dans mon vagin. Je sais qu'il s'amuse à me rendre folle mais j'ai une douleur, maintenant familière, dans le ventre qui sonne l'urgence. Pas envie de rigoler.

– S'il te plaît, Matthew, prends-moi... je suis si excitée que je vais exploser.

– Hmmmm..., tergiverse-t-il d'un air démoniaque. Je ne sais pas...

– Salaud !

Bizarrement, le juron fait naître un adorable sourire sur ses lèvres et une nouvelle lueur de défi. Je vais le trucider.

– Le problème, c'est que tu t'es salie, petite vilaine, me sermonne-t-il en se penchant pour récupérer quelque chose au pied du lit.

Je laisse échapper un soupir interminable. Que va-t-il inventer encore ? Oh non ! Pas ça...

– Q... qu'est-ce que tu vas faire avec cette dague ?

– Un peu de nettoyage.

Tout à coup, je lui en veux de me mettre en danger, même si, j'en suis sûre, ce n'est pas le cas. Le froid de l'acier rase ma peau pour détacher les pelures de cire. C'est un tel coup de fouet que mon sang boue. Je le jure.

– Tu ne perds rien pour attendre, Guerrier ! Je vais t’attacher moi aussi et te faire subir les pires sévices.

Seigneur, ai-je vraiment dit ça ?

En un instant, son expression s’est refermée. Mâchoire crispée, œil noir, tout va très vite. En une seconde, Matt a jeté la dague au loin, retiré le loup de mes yeux et m’a libérée de tous mes liens. Je suis tétanisée par la portée de mes paroles. Comment ai-je pu le menacer de la sorte ? Après ce qu’on lui a fait subir.

Sa prise autour de mon menton me fait mal.

– Es-tu *capable* de répéter ? me somme-t-il froidement.

Le ton est dur mais dans ses yeux, je lis qu’il a déjà vécu ça. Et je comprends : c’est une femme qui l’a attaché. Oh, bon Dieu ! Désespérée devant le mal que je lui ai fait en faisant revenir ce terrible souvenir, je pose ma main sur sa joue.

– Elle s’appelait comment ? dis-je le plus doucement possible.

Il a compris.

– Thérèsa, lâche-t-il à regret. Les Kadogos l’appelaient la Lady King.

Le voir prostré comme ça dans son monde, tremblant et livide, m'arrache le cœur. Sans rien dire, je regarde sa veine pulser dans son cou, ma peau encore rougie par la cire, les liens rouges éparpillés sur le lit. Je suis intacte. Pas une coupure.

De quoi ai-je eu peur ?

ALEX

Par où commencer ?

Tout salaire mérite travail et non l'inverse, dit ma mère à son employé. Autant s'y mettre tout de suite, j'allume l'ordinateur du bureau. Et quel bureau ! Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais imaginé avoir un endroit pareil pour travailler. Tout est clair, lumineux et gai. J'adore. Du coup, j'adore encore plus mon homme pour avoir su bâtir tout ça. OK, je m'emballe peut-être un peu.

D'abord, prendre connaissance de son dernier mail. Un roman !!

[De : Guerrier

À : Civilité

Objet : À vous l'honneur

Chère Mademoiselle Sand,

Bienvenue dans mon bocal ! Comme le mauvais génie de la lampe, j'ai trois souhaits.

N° 1 : Serait-il possible de changer de répertoire si vous devez chanter (faux en plus) avant de partir travailler ?

Somebody *Like You* me semble un bon choix de chanson,

mais vous entendre brailler tous les matins : « Je respire plus profondément que je ne l'ai jamais fait. Oui, je veux aimer quelqu'un. Quelqu'un comme ça. » ne m'aide pas DU TOUT à me mettre au travail. À moins que ce ne soit un message personnel. Est-ce le cas ?

N° 2 : Je vous rappelle notre soirée à l'IMA. Soyez prête pour 20 heures. Je me réjouis d'avance. Vous donner le code du B-One serait indigne de vous et, puisque je dois nourrir votre appétit de Messaline sur d'autres sujets que mon passé, à vous de le trouver. Première erreur : Défendre au lieu d'attaquer. Je suis d'accord avec Nelson, rien n'est pire que défendre. Qu'en dites-vous ?

N° 3 : Cette chose moulante que vous portez ce matin vous va à ravir. Interdiction de tortiller du cul dans mes couloirs ! Rappelez-vous que j'ai des caméras partout. Je le saurai.

Bien à vous.

Guerrier]

Je ris tellement que je ne vois plus les touches.

[De : Civilité

À : Guerrier

Objet : Pour vous cher ami

Cher Monsieur,

Arrêtez de vous frotter à n'importe quoi. Je vous rappelle que j'ai trois orifices et 1,6 m² de peau douce et ferme pour vous satisfaire. Les numéros renvoient aux souhaits.

N° 1 : Vous me donnez l'impression qu'il n'y a rien dans ce monde que je ne puisse faire. Est-ce le cas ? Si oui, je répondrai volontiers à la question.

N° 2 : Je serai prête à l'heure dite et j'ai hâte de goûter votre « joie ».

N° 3 : Code du B-One : 1805, mais j'ai triché. Mon meilleur

ami vient de me donner la date de la bataille de Trafalgar. Typique de vous encore ! Nelson a gagné mais il est mort dans la bataille. Mais c'est vrai que vous ne tenez pas à la vie... La chose moulante choisit l'attaque devant vos caméras. Rien qu'à vous. (Et vous ?)
Civilité]

Un toc à la porte me fait sursauter.

Je lève les yeux pour découvrir une petite brune adorable avec des yeux pétillants. Cheveux courts à la Louise Brooks. D'emblée, elle m'est sympathique. Son petit côté vitaminé me met tout de suite de bonne humeur.

De toute façon, j'adore cette journée.

– Désolée, maître, je n'étais pas à ma place quand vous êtes arrivée. Je suis Patricia. Votre assistante.

J'ai aussi une assistante ?

– Enchantée, Patricia, fais-je le plus normalement possible. Appelez-moi Alex, je vous prie.

– Bienvenue, Alex. Voulez-vous qu'on fasse le point de vos rendez-vous ?

– Mes rendez-vous ? J'en ai combien ?

Je tâche de paraître détendue, mais je suis tout

sauf calme.

– Vous en avez trois, fait-elle sans y attacher d'importance. Victoria Milan, votre acheteuse personnelle à 9 heures. Monsieur Begle à 11 heures et une réunion avec Paul Garrett dans son bureau à 17 heures.

Je m'affaisse dans le fauteuil. J'avais oublié l'acheteuse personnelle prévue par Matthew. Quoique, je dois bien le reconnaître, la robe de ce matin m'a sauvé la mise. Pourquoi suis-je aussi nerveuse avec ça ?

– Mademoiselle Milan est ici. Puis-je lui dire d'entrer ?

– Je vais la recevoir.

Sur ce, je m'empresse de lisser ma robe, d'arranger mes cheveux en chignon bas. Dans ma nervosité, je renverse mon pot à crayons, passe sous le bureau pour les ramasser et sans trop savoir pourquoi, je lève les yeux... Oh, la vache !

– ???

C'est un choc.

– Alex Sand, sans doute, me glisse la voix gracieuse dans un français parfait.

Une femme belle à couper le souffle se tient

sur le seuil en train de m'observer dans mon effervescence. Je pique un fard. Elle a tout pour elle : blonde, poitrine généreuse, taille de guêpe et jambes interminables. Du style à revendre. À côté d'elle, je me sens aussi misérable que Cosette chez les Thénardier.

Patricia lui propose un café qu'elle accepte avec un sourire de top model. Dents blanches parfaitement alignées, cette fille n'a pas le moindre défaut.

– Je vous apporte un café, Alex ? me propose Patricia.

Sans trop savoir pourquoi, je pense à la couleur de mes dents.

– Pas de café. Merci.

Miss top model me tend alors une main manucurée à la perfection. Ses yeux sont directement passés en mode « Je te jauge ». Super ! Je refuse d'imaginer ce qu'elle pense.

– Je suis ravie de vous rencontrer, Alex, commence-t-elle. C'est tellement plus facile de travailler quand on connaît le modèle.

Sa voix est basse, travaillée pour séduire. Zéro accent. Je suis sûre qu'elle parle aussi le finnois. C'est difficile, le finnois. Vachement

dur.

– Comment voulez-vous que nous procédions ? fais-je un peu perdue.

– Puis-je m’asseoir ? demande-t-elle en relevant un sourcil parfaitement épilé.

Quelle gourde ! J’ai foiré le truc.

– Excusez-moi... c’est mon premier jour, dis-je en guise d’explication.

Pourquoi je m’excuse au fait ? Sans relever, elle s’installe dans le fauteuil en face du mien. Nous demeurons deux minutes à nous regarder tandis que Patricia s’active avec la machine à expresso.

Elle, tout à fait décontractée. Moi, bien trop impressionnée pour dire un mot.

– Pour avoir l’assurance de contenter monsieur Garrett, il est évident que j’aurais eu besoin de vous rencontrer tous les deux ensemble, reprend la blonde fennique. Cependant, monsieur Garrett a décliné ma proposition.

Mon cuir chevelu picote désagréablement.

– En quoi devez-vous contenter monsieur Garrett ?

– Monsieur Garrett est le *client*. Il est normal

de contenter le client, m'assène-t-elle comme si j'avais deux ans.

– Et moi, non ?

Petit sourire condescendant tout en retenue en guise de réponse.

– Peut-être pourriez-vous me dire ce que vous avez pensé de mes premiers choix ? dévie-t-elle. Ce serait un bon départ.

Finalement, elle me rend service. Plus elle cherche à m'épingler plus je me sens forte. C'est juste une garce.

– J'aime bien la robe que je porte aujourd'hui. Un peu moins la Jason Wu pour le soir.

– Pour quelles raisons ?

– Eh bien ! elle est sublime, mais ce n'est pas moi. Elle est trop... dénudée.

À moins que tu veuilles me mettre à poil...

– Donc, rien de trop sexy si j'ai bien compris, résume-t-elle. Pensez-vous que monsieur Garrett ait le même jugement ?

Ne rends pas cet homme jaloux, Alex !

– J'en suis sûre.

– Étonnant ! Il ne m'a pas retourné cette robe.

– Parce qu'il ne l'a pas encore vue.

Nouveau sourire de sphinx.

– Détrompez-vous, distille-t-elle avec coquetterie, j’envoie toujours les photographies de mes choix par mail au client avant de livrer mes achats.

L’irritation me gagne. Garrett ne lit pas ses propres mails pourtant bien plus importants. Pourquoi regarderait-il les siens ? Pour parler fringues avec elle ?

Je m’insurge, tout en essayant de rester polie :

– Écoutez, il me semble que c’est moi qui porte ces vêtements. Pas lui. Alors, pour ma part, je ne veux rien de trop dénudé. À moins que vous vouliez que j’explique à monsieur Garrett *pourquoi* ces robes restent sur leur cintre.

Je suis fière de moi.

– Bien sûr, admet-elle. Je vous conseille néanmoins d’en discuter avec lui.

Tout en disant cela, Miss Top model s’est levée avec grâce en reprenant son sac de grand maître sellier au creux de son coude.

Elle l’ouvre et me tend une carte de visite :

Victoria Milan, Acheteuse personnelle
Milan Styles, New York

La porte à peine refermée, je m'affale dans mon fauteuil, abasourdie. Bienvenue dans mon bocal ? Les femmes ici sont élégantes. Si je veux le garder, il est temps d'être plus féminine. Je peux le faire. Mais pour cela, je vais avoir besoin de cette Victoria Milan. Ça, par contre, c'est la poisse.

En attendant, je décide de me remettre au travail.

Je suis encore en train de passer au stabilo les points essentiels du dossier que m'a confié Paul quand Patricia m'annonce l'arrivée de mon deuxième rendez-vous. Une tignasse brune en pétard pousse la porte de mon bureau avec un skateboard en fibre de verre et une paire de vieilles baskets aux lacets défaits.

– Maître Sand ? Votre secrétaire m'a dit d'entrer. Je suis Jonathan Begle.

Pas possible ! Un vrai gamin. Un look à la *Harry Potter* dans le premier film.

– Enchantée, Jonathan. Asseyez-vous, on va attendre vos parents.

Il hoche la tête, un peu raide.

– Vous pouvez m'appeler Alex.

– Alex est un prénom de garçon, grimace-t-il un peu dégoûté en s’installant en face de moi.

Vous faites la pige à George Sand ?

Je repousse mon envie de rire.

– De toute manière, mes parents ne viendront pas, m’informe-t-il en jaugeant l’espace autour de lui.

– Vous êtes mineur, Jonathan. Vos parents doivent assister à notre entretien.

Ses yeux reviennent sur moi.

– Vous ne comprenez pas. Ma mère fait des ménages. Si elle s’absente, elle perd son boulot.

– Et votre père ?

Il se force à sourire...

– Mon père s’est barré quand j’avais trois ans. Quelle imbécile ! Je ne l’ai pas vu venir.

– D’accord, pas de père, dis-je en le notant.

À la manière dont il regarde autour de lui à tout bout de champ, je réalise qu’il est vraiment mal à l’aise dans cet environnement.

– Tu veux aller prendre un verre ?

– Sympa, acquiesce-t-il.

C’est ça qu’il faut faire... sortir d’ici. Il me suit, déconcerté. En traversant l’open space

près des ascenseurs, Patricia cherche à capter mon regard.

– Nous sortons déjeuner, Patricia. À plus tard.

– Bon appétit, Alex, opine-t-elle.

Une fois à l'extérieur, j'entraîne le gamin à la terrasse d'un café.

– Tu prends quoi ? Moi, je vais choisir une salade fraîcheur.

– Une pizza et un coca.

Un garçon de café vient prendre notre commande puis s'éclipse rapidement. À cette heure-ci, la terrasse n'est pas encore bondée d'employés de bureau et, Dieu merci, il fait beau.

– Bon alors, Jonathan. D'abord, ta date d'audience est fixée à demain. Maître Paul Garrett va te défendre. Je serai là aussi, juste à côté de toi.

Il hausse les épaules, l'air de s'en foutre royalement.

– De toute façon, je sais que mon dossier est mauvais. On me l'a déjà dit.

Il n'y a aucune agressivité dans son ton, juste une sorte de désenchantement. Je pourrais lui raconter le dernier match de foot du PSG qu'il

serait plus intéressé.

– Maître Vincent Garrett te l’a dit ? demandé-je, même si ça m’étonne.

– Non. Lui, je ne l’ai jamais vu. C’est une stagiaire de son cabinet. En gros, elle m’a fait la morale. Même ma mère ne me fait pas la morale.

– Tu sais quoi ? On s’en fout.

Là, j’ai toute son attention.

– J’ai une autre approche. Je t’explique. Pour moi, il n’y a pas vol. Il n’y a pas non plus extorsion ni chantage. À ce sujet, pourquoi avoir envoyé la lettre à la banque ? C’était naïf.

– Vous avez raison, mais j’avais besoin de leur dire que ce qu’ils faisaient était mal. Si on ne le fait pas, alors ils ont tous les droits.

Je lui souris, déconcertée à mon tour. Lui aussi a raison. Ce gamin a déjà, à dix-sept ans, une notion exacte de ce qui est juste.

– Jonathan, je vais parler de ton dossier avec Paul Garrett cet après-midi. Je pense qu’on peut réduire ta peine, mais c’est pas gagné.

Un truc m’agace : il a l’air ailleurs, dans un autre monde, comme si tout cela ne

l'atteignait pas ou comme si je ne servais à rien. Je déteste avoir cette impression-là, mais je persévère :

– Tu as ton dossier scolaire ?

L'adolescent sort de son Eastpak imprimé une pochette cartonnée qui a l'air d'avoir séjourné là depuis des lustres. Je feuillette le dossier à la recherche d'informations qui pourraient m'inspirer. Lycée de ZEP, une seule signature. Les notes sont excellentes ou nulles. Excellentes en maths, physique et chimie, nulles partout ailleurs et que des absences non-justifiées.

– Tes notes sont bizarres. Tu travailles ?

Il hausse les épaules, cette fois d'un coup bref.

– Les bouquins, ça me barbe, je préfère les ordinateurs.

– Il faisait quoi ton père comme métier ?

– Glando.

Je pouffe de rire. Lui aussi.

– Il te manque ?

De quoi je me mêle ? Alex, tu sors des clous là.

– Non. C'est un connard.

– Alors là, je comprends !

- Pourquoi ?
- Pareil chez moi, en pire.
- Ben ça ! C'est quoi en pire ?
- Père inconnu au bataillon.
- Ouais. Alors le tien est le roi des connards, proclame-t-il, et ça nous fait rire.

Ensuite, je l'écoute pendant qu'il m'explique son talent pour l'informatique, les nuits du Hack auxquelles il participe en cachette. J'hésite à lui parler de ses études. C'est lui qui aborde le sujet :

- C'est fini pour moi, de toute façon. Les dés sont pipés. J'imagine que si j'avais été le fils d'un ponte, on ne m'aurait pas poursuivi.

D'un coup, tout s'éclaire dans ma tête. Ces mots, c'est comme si mon hémisphère droit s'était brusquement connecté au gauche. J'ai besoin de l'entendre à nouveau.

- Qu'as-tu dit ?
- Bah, si j'étais le fils de quelqu'un, sûr que je serais pas là !

Je me renverse en arrière pour le regarder, en remettant en place mes patates dans ma tête. Je procède toujours avec des patates pour faire rentrer les faits dans la règle. Et là, tout rentre

parfaitement. Tout. Attaquer plutôt que défendre.

Merci, Matt Garrett !

– Jonathan, je n'ai jamais plaidé. Le mois dernier, j'étais encore étudiante. Tu me fais confiance ? (Si seulement je pouvais arrêter de dire ça.)

– Bah, ouais !

– J'ai envie de tenter quelque chose d'un peu fou, mais il y a un risque que...

– Vous voulez faire un truc fou avec moi ? me coupe-t-il tout guilleret.

Pétard, ça part mal.

– Plutôt un truc que je ne suis pas du tout certaine de faire comprendre au tribunal.

– J'ai compris. Vous voulez braver les périples comme un hacker.

Hein ? Il est à l'ouest ou quoi ?

– Je ne connais rien aux hackers, Jonathan. Je dois t'in...

– Moi si. J'en suis un, me coupe-t-il l'air de se foutre totalement de ce que j'ai à dire.

Revenons à nos moutons :

– Écoute, je crois qu'il faut se montrer plus astucieux que celui qui nous attaque. C'est-à-

di...

– Vous voulez hacker le tribunal ? s'exclame-t-il ébahi, me coupant à nouveau.

J'abandonne.

– Plutôt la banque. Tu trouves ça fou ?

– Nan, ça me plaît. Nous autres, les hackers, on a une devise. À corsaire, corsaire et demi.

– Ça veut dire quoi ? je demande par politesse, mais en fait, moi aussi, j'en ai rien à battre.

– Simple. Le hacking, c'est l'art d'armer nos navires pour conquérir un océan sans fin, comme le mec à qui appartient vot' boîte. « L'audace, nous l'avons. La volonté, nous l'avons. Et vous ? » C'est la devise du hacker. On attaque au lieu de défendre. C'est le Wargame. Je veux bien jouer à ça avec vous.

Pourquoi ça ne m'étonne pas ? Je repense à la technique des vagues qu'emploie Garrett pour ses OPA : fixer, déborder, se dévoiler. Si ça marche pour lui, pourquoi ça ne marcherait pas pour moi ?

Je jouerais bien à la *Déferlante* moi aussi, tiens.

– Alors, on va jouer ! Demain, on va soigner la présentation pour endormir l'ennemi et lui

faire croire qu'on défend. Je voudrais que tu sois à l'heure, dans des vêtements propres, mais sans être différent de ce que tu es. Pas de cravate, pas de tenue qui te vieillit. Tu comprends ?

– Ben ouais ! Normal, quoi.

–Exactement. Toi et moi, on va être des gens normaux, Jonathan. Si ce que je pense marche, tu me devras juste une leçon d'informatique. OK ?

– Même plusieurs si vous voulez, Alex, rigole-t-il. Pour une nana, vous savez... Enfin, vous feriez un sacré hacker.

Je songe à Garrett qui m'accuse d'avoir hacké sa vie et je retiens un fou rire naissant. Peut-être a-t-il raison, en définitive ? Moi en tout cas, je ne regrette rien.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Parce que vous avez de l'audace.

Moi de l'audace ?

Je tutoie la folie. Je viens d'annoncer pour demain la fin du monde. Enfin, du moins, la fin de ma carrière et celle de ce pauvre gamin qui, très naïvement, me fait confiance. Paul va m'étriper ! Matt va me virer avec pertes et

fracas ! Et moi, je finirai vieille fille avec un chat miteux au lieu d'avoir 2,4 gosses et un magnifique chien de race comme tout le monde.

Et ma mère va me tuer !

ALEX

Sur le chemin du retour, je ne résiste pas à passer sous le stable rouge de Calder pour conjurer le sort comme je le faisais étant petite avec les échelles. Je tripote nerveusement mon portable pour me rassurer avec Jonathan sur mes talons qui se marre de me voir agir comme une gamine. Ouais et alors ?

Merci de ne pas me juger.

Pas que je regrette mon geste noble, mais je redoute d'avoir à affronter Paul. Aussi, je traîne les pieds comme je peux. Que va-t-il penser de mon comportement ? Sans même lui en parler ! Pas très professionnel tout ça, et plutôt immature. Faut bien l'admettre ! Bref, je marche sans trop faire attention.

Sur le trottoir, à cette heure-ci, c'est le bazar. Un important séminaire encombre l'accès à l'immeuble de MHG. Un homme en costume beige me heurte violemment, l'angle de son

attaché-case rigide percutant de front ma rotule dans une décharge électrique foudroyante.

Je m'entends crier sous le choc :

– Hééééé !

Avant même de comprendre que mes jambes ont flanché sous mon poids, je suis par terre, soufflée par le contrecoup. Mon portable s'est fracassé sur le sol et mon genou me fait mal.

Le costume beige m'aide à me relever :

– Désolé, mademoiselle, je ne vous avais pas vue. Vous n'avez rien ?

J'attends un peu que les élancements s'estompent pour lui répondre, mais il insiste en haussant le ton :

– Vous allez bien ou pas ?

– Moi, ça va. Mon portable, en revanche, je ne sais pas.

Je fixe l'objet inanimé sur le sol sans y croire.

– Alors, c'est le principal. Bonne journée ! réplique l'inconnu en prenant la poudre d'escampette.

Mais quel mufle ! Me laisser cinq minutes pour récupérer, c'est trop demander ?

L'enfoiré disparaît dans un taxi sans demander

son reste. Entre-temps, Jonathan a ramassé mon mobile. Je presse sur *Menu*, il ne s'allume plus. Super !

Je n'aime pas que mon iPhone s'éteigne. Je n'aime pas. Point.

– Tu veux que je regarde si je peux faire quelque chose ? me propose Jonathan en jugeant mon irritation.

Qu'est-ce qu'il est chou ce gosse ! Un amour.

– Tu pourrais ? C'est un iPhone.

C'est blindé un iPhone, non ?

– J'en ai déjà réparé, m'assure-t-il le plus sérieusement du monde. Il me faut juste un ordinateur pour débrider et modifier la rom de démarrage. Ça peut aussi provenir du connecteur. Il y a deux petites vis près du connecteur. Après, il faut débrancher la batterie, glisser le couvercle, enlever le *ground* arrière, tirer sur la petite plaque de métal près de la batterie en bas, attendre trente secondes, et ça redémarre.

J'en reste baba. Wouah !

– Euh... j'ai un ordi au bureau. Ça ne t'ennuie pas de remonter avec moi ?

L'ado hausse les épaules comme si j'avais dit

une connerie et remonte son Eastpak à plumes d'indiens sur son épaule pour me donner le départ.

– Bah, non ! Comment tu fais sinon ?

Cinq minutes plus tard, mon mobile n'a plus de secret pour Jonathan.

Je le regarde bêtement explorer mes entrailles sur l'écran de l'ordinateur du bureau et je saute en l'air comme une adolescente sous amphétamines quand mon portable s'éclaire à nouveau. Si, si, je suis pas mieux. La preuve :

– Oh, mon Loulou, t'es un pro ! Merci. Merci beaucoup.

J'ai beau en faire des tonnes, il ne m'écoute pas.

– Attends, dit-il le nez rivé à mon smartphone à bidouiller des tas de fenêtres surgies d'on ne sait où, maintenant que l'appareil s'est réveillé. Il y a un truc dans le fonctionnement qui colle pas.

– Ah, bon ? Il est neuf pourtant, fais-je un peu nerveuse.

– As-tu remarqué que ta batterie se décharge trop rapidement ?

Oh, c'est que ça... J'ai cru qu'il allait encore

rendre l'âme.

– Je sais, c'est pas bien, je le recharge souvent.

– Ouais, c'est pas malin, mais en général...

– En général quoi ?

– En général, il faut une utilisation plus longue pour que ça flingue la batterie. C'est bizarre...

Je joins les mains. Il faut que je bosse pour convaincre Paul, moi !

– Allez ! Promis, Jonathan, je ferai attention...

Tu me le rends ?

Loupé, il n'a pas l'air décidé puisqu'il part sur une autre fenêtre.

– Attends. Il y a aussi un problème avec ta mémoire vive. Il rame, non ?

– Par rapport à quoi ? J'avais un vieil iPhone avant.

– Je peux regarder dedans ? persiste-t-il.

Je le dévisage avec anxiété. Ça ne me plaît pas du tout.

– Vas-y ! dis-je par politesse.

Pendant quelques minutes, Jonathan fait défiler mon historique à l'écran. Il accède au service de stockage...

– Ouais, c’est bien ça. Tu as un mouchard dans ton mobile, m’annonce-t-il comme si une cyber-guerre venait de se déclarer. L’appareil n’est pas endommagé, il s’agit d’un truc sympa. Tu veux que je nettoie ?

Un mouchard ? *Moi* ?!

– Regarde. (Et il me montre) Un journal de rapport sur l’activité de ton portable part régulièrement vers un autre numéro. C’est pour cette raison qu’il s’est éteint en tombant. Un logiciel espion, ça consomme énormément !

Je suis trop préoccupée pour lui répondre.

Pas question de lui dire que je ne le crois pas. Ce gamin vient de me faire confiance. La réciprocité, ça n’existe pas pour rien.

– Je peux effacer tes données ?

Oh, misère !

– Tu es obligé ?

– Ouais ! Je dois réinitialiser et télécharger un antivirus. Ça coûte dix euros.

Sans réfléchir, je lui tends ma carte bleue.

– Je vais te rajouter deux applications dédiées à la traque anti-espion au cas où on recommencerait.

Et dire que je vais défendre ce type !

– Qui ça, *on* ?

Loin de s'affoler, Jonathan hausse les épaules comme si ça lui arrivait tous les jours. Et même deux fois par jour. Ce qui me rassure un peu, faut dire.

– Comment le savoir ? Pour placer un espion, il faut avoir eu ton téléphone dans les mains une fois. Ça suffit. Le logiciel ne coûte qu'une centaine d'euros. N'importe qui d'un peu malin peut le faire.

– Mais pourquoi... ON... me ferait ça... à MOI ?

Bonne question.

– Tu as entendu parler des arnaques à la carte de crédit ?

Mon estomac fait un raptus.

– Merde, j'ai enregistré ma carte bleue comme moyen de paiement.

– Vérifie auprès de ta banque et change ton code d'accès, me conseille judicieusement Jonathan.

– Et si j'appelais le numéro qui reçoit les infos pour lui demander qui il est.

Jonathan a un vif mouvement de recul.

– T’es gonflée. Tu te sens d’avoir un tête-à-tête avec un criminel à capuche ?

Maintenant que je suis un peu calmée, je me dis qu’il a raison. Je le regarde faire pendant qu’il dépouille mon portable. C’est comme si on me dépouillait de ma vie une deuxième fois. Pourquoi je ressens ça ? Ce n’est qu’un portable.

Après le départ de Jonathan, je réfléchis rapidement.

Je suis vraiment stupide. J’ai plusieurs fois laissé mon téléphone sans surveillance. N’importe qui a pu s’en emparer, mais pourquoi moi ? Ce n’est pas avec mon compte en banque que le criminel à capuche va s’éclater.

Enfin, c’est fini, je me remets au boulot.

Une éternité plus tard, mon portable sonne et, évidemment, comme je n’ai plus ni contacts enregistrés ni sonneries personnalisées, je suis incapable d’identifier l’appel. Autre chose que je n’aime pas : les numéros cachés !

– Alex Sand.

– Mademoiselle Sand, Hugo Brandon à l’appareil. Vous avez contacté ma secrétaire

pour une collaboration dans notre cabinet.

Je me redresse d'un coup. Je l'avais presque oublié celui-là.

– Absolument ! C'est très gentil à vous de me rappeler.

– Pas si gentil que ça, mademoiselle. Je dois vous annoncer que nous avons déjà pourvu ce poste.

Quelque chose dans sa voix me met sur la défensive.

– Sans indiscretion, pouvez-vous me dire ce que vous avez reproché à mon C.V. ?

– Rien, mademoiselle, nous ne l'avons pas reçu.

Je vais pour le remercier de son appel, mais il a déjà coupé. Pour se faire expédier sur les roses, plus c'est court, mieux c'est. Je fixe un moment mon écran sans comprendre. Qu'est-ce qu'il croit ? Ce n'est pas pour rien que j'ai doublé mes envois par des versions numériques. Ce type est de mauvaise foi.

Un peu inquiète de savoir comment je vais payer mon nouveau loyer, j'échange l'info avec Margo :

[Brandon & fils. L'affaire est à l'eau.

Tu en es où de l'appart ?]

[Hugo Brandon n'est pas le seul branleur à la ronde.

Premier appart génial mais impossible. Je continue.]

[Qu'est-ce qui cloche ? Le loyer ?

Les voisins du dessus ?

Des enfants en patins à roulettes ?]

[Nan, un couple qui copule à toute heure.

Le mec a le prénom de mon père.

Elle crie sans cesse un magnifique :

Je veux baiseeeeer, Xavier !

Ça va pas le faire.]

J'éclate de rire. L'argument est valable.

Du coup, histoire de reprendre confiance en

moi, j'apporte un soin encore plus minutieux

à la présentation que je vais remettre à Paul.

Légèrement obsédée, je me mets à taper sur

mon clavier. Plus tard, je sélectionne «

Imprimer » et me frotte les yeux en regardant

le papier sortir. Mon portable vibre sur le

bureau. « Aucun identifiant. » *Évidemment.*

Je décroche à l'aveugle :

– Allô ?

– Alex ? Je t'attends.

Merde, c'est Paul. Je risque un œil rapide à ma

montre, j'ai largement dépassé l'heure de

mon rendez-vous. Ça commence mal.

– Oui, Paul, j'arrive tout de suite.

Je rassemble mes notes et sors du bureau pour monter à l'étage de direction. Vingtième étage. Les portes s'ouvrent sur un monde de silence raffiné empreint d'une légère senteur d'hibiscus. Wouah ! Je dois m'arrêter une seconde.

Derrière un élégant comptoir, une femme vêtue d'un tailleur gris souris au look minimaliste, qu'elle porte avec deux manchettes plaquées or à chaque poignet, relève la tête en me voyant arriver. Elle n'a pas le sourire.

– Mademoiselle ?

Mes yeux tombent sur son nom : « Natalie Clair ». Autrement dit, la fameuse Miss mail de refus.

– Alex Sand. J'ai rendez-vous avec Paul Garrett, dis-je subitement intimidée.

Son expression change dans la seconde.

– Il va vous recevoir. Par ici, je vous prie.

Tandis que Natalie m'accompagne jusqu'au bureau de Paul, je ne peux m'empêcher de chercher celui de Matthew. Je le trouve un peu plus loin. Une double porte de bois sombre avec, comme à Tokyo, juste un mot :

Présidence.

Pas de nom.

Natalie m'ouvre la porte après un toc discret.

– Entrez, il est au téléphone, m'encourage-t-elle.

Rien à voir avec celui de Matt à Tokyo. Plus petit que celui de son frère, le bureau de Paul montre tout de suite la recherche d'un certain art de vivre. Mais ce qui me marque le plus, ce sont les gigantesques affiches de concerts qui décorent les murs et le baby-foot dans un angle. Peu commun, quand même.

Sinon, Paul est assis à son bureau, à jouer avec un stylo. Il me fait signe de m'asseoir en murmurant en aparté de son mobile : « Une minute, s'il te plaît ».

Je m'installe face à lui.

– Tout dépend du plateau que la BBC choisira, dit-il au téléphone... Allez, Pierre, j'ai du boulot et une charmante jeune femme devant moi qu'il serait impoli de faire attendre. On se voit demain chez papa, ajoute-t-il en raccrochant.

Une façon détournée de me reprocher de l'avoir fait attendre, sans doute. Paul se verse

de l'eau en me regardant.

– Tu en veux ?

Moins sûre de moi, tout à coup, je bafouille :

– Non merci, je... désolée pour mon retard. J'ai rencontré le client à midi et j'ai... peaufiné deux abords différents pour demain. Euh... j'ai mis ma préférence en n° 1.

Lui, en revanche, est parfaitement calme. Il a beau avoir une allure cool avec son *man bun* et ses cheveux longs, ce mec est toujours dans la maîtrise de soi. Moins sanguin que Matthew, moins séducteur que Rob, je n'arrive pas encore à le cerner.

– Montre-moi, dit-il en tendant la main.

Je me penche pour lui glisser les deux documents sur la table. Ensuite, je me rassieds et admire ses posters pendant qu'il en prend connaissance.

– Tu aimes la musique ? dit-il sans relever la tête de mes feuillets.

– Je vis avec, réponds-je machinalement.

Ce coup-ci, il me regarde fixement.

– Moi aussi.

Son regard bleu aussi clair que le mien me donne l'impression d'être un petit oiseau. À

quoi pense-t-il, là ? Après une seconde d'embarras, Paul doit avoir pitié de moi car il replonge dans l'étude de mes cotes.

– Tu as averti le client de ce que tu veux faire ?

– Je lui ai dit que je voulais tenter quelque chose et que je t'en parlerais, réponds-je soulagée qu'il ne me reproche pas de ne pas lui avoir demandé son avis.

Paul referme le dossier et se concentre sur moi.

– Très bien. Je t'écoute.

J'essaie d'ignorer son regard bleu déstabilisant et je me jette à l'eau :

– Eh bien, voilà ! En apparence, Jonathan est un gamin, mais il a une notion exacte de ce qui est juste. Il sait qu'il a mal agi, tout comme il sait qu'il n'a rien fait de répréhensible en soi puisqu'il n'a pas réellement volé ni escroqué la banque.

Comme il m'écoute sans m'interrompre, je continue :

– Ce qui m'a marqué, c'est son expression dénuée d'abattement. Il a accepté la sanction, Paul. Pour moi, la leçon suffit. On ne devrait

pas gâcher sa vie avec un casier. En plus, il est bourré de talents.

Cameron n'avait pas menti, Paul a vraiment des qualités d'écoute. Son regard se prolonge, traduisant l'intérêt mais pas seulement. Ou il cherche à se faire une opinion sur moi ou je me fais des idées et je lui plais.

– Tu te laisses guider par des sentiments personnels au lieu de voir les faits, m'objecte-t-il doucement et je ne peux m'empêcher de penser qu'il y met un double sens. Ton client a trahi la confiance de son employeur. C'est ce que retiendra le tribunal.

J'inspire profondément.

– Je vois très bien les faits, Paul. Jonathan est coupable mais il mérite la clémence du tribunal car les charges sont trop lourdes en comparaison de ce qu'il a fait.

Ses yeux s'évadent vers la gauche, loin, comme si j'avais éveillé un vieux souvenir ou un truc douloureux. Lequel ?

Pour revenir finalement vers moi.

– Je ne prendrai pas ce risque, décide-t-il en agitant le dossier n° 1. Et pour être honnête, en tant qu'employeur, j'aurais agi comme la

banque.

– Accepterais-tu que moi je le prenne ? fais-je un peu trop vite.

Ça va pas, Alex ? Il vient de te dire non...

Paul s'adosse à son fauteuil pour mieux me contempler. Je n'arrive toujours pas à savoir ce qu'il cherche en me regardant ainsi et ça m'agace étrangement.

– Tu t'en sens capable ? m'interroge-t-il après une longue réflexion.

Le sang bat dans mes tempes. Même si j'en doute, je n'ai plus le choix à moins de me déconsidérer complètement et d'abandonner Jonathan par la même occasion. Et merde...

– Tu m'as demandé d'être une « emmerdeuse essentielle ». C'est ce que je fais.

Paul continue à me fixer.

– D'accord, abdique-t-il pour finir. Mais si tu ne te sens pas au dernier moment, je plaiderai ton dossier n° 2. Pas le 1.

Juste après un cri de victoire intérieur, je réalise l'horreur de la situation et je commence à paniquer. Mais qu'est-ce qui m'a pris, bon sang ? C'est l'effet Matt Garrett qui déteint sur moi ? J'ai agi de manière si

désinvolte avec ce gamin que je me sens tout de suite coupable de ce qui va lui arriver. Paul se lève et me raccompagne à la porte de son bureau. Je prie pour avoir de la chance.

Allez, juste un coup de pouce !

– Tu as encore la nuit pour réfléchir, Alex, me conseille-t-il sur le seuil. On se voit demain au tribunal. Je vais avertir mon père que tu plaideras pour son client. Attends-toi à ce qu’il vienne. Cette banque, il la veut pour client.

– À demain, Paul.

Le retour à mon bureau se fait dans un silence tendu. Le temps vient de s’arrêter. Comment se fait-il que les minutes s’écoulent encore ? Je tente de respirer normalement mais le cœur n’y est pas. Demain, je vais plaider pour la première fois et, bizarrement, au lieu de me couler dans la solution de facilité préconisée par la boîte qui m’emploie, je n’en fais qu’à ma tête. Matthew a raison, je dois être orgueilleuse. Ou folle.

Je ne sais pas ce qui est le pire.

Cinq minutes plus tard, je traverse la pièce et vais vers la fenêtre. Je regarde la circulation

en bas, les bras serrés autour de moi. Je crois tomber de plusieurs étages en rêve. Je n'en reviens toujours pas de m'être comportée ainsi. Moi qui fuis tout le temps, je ne me reconnais plus. Est-ce l'influence Matt Garrett ? La sonnerie par défaut s'égosille dans mon sac. Je me dirige vers le fauteuil.

Encore un numéro non identifié. Je déteste.

– Allô ?

– Alexiane...

C'est Matt.

– Comment se passe la première journée de mon agneau préféré ? me questionne-t-il de sa voix grave à faire fondre un igloo.

– Bien. Je viens de voir Paul.

Je prie pour qu'il ne me pose pas de question...

– Et ton entretien ? se hasarde-t-il.

– Oh ! Le poste était déjà pourvu.

Silence de part et d'autre. Je me lance :

– Et toi ? Tu as eu le temps de déjeuner ?...

– Un rapide déjeuner d'affaires. Rondement expédié.

Ma poitrine se dégonfle de soulagement. Matt Garrett ne ment pas. Tricia est une relation

d'affaires. Point barre. Et en plus, il l'a expédiée.

– À propos, j'ai rencontré Victoria Milan, lancé-je un peu au hasard.

– Ah ! Alors, elle te plaît ?

Autant en finir tout de suite avec ma jalousie.

– Et à toi, elle te plaît ?

Ma riposte le prend par surprise mais il répond :

– Pas autant que toi, mon cœur, rétorque-t-il avec humour.

– Pas la peine de mentir, Guerrier, je suis certaine qu'elle te plaît.

Mon amant rit doucement dans le combiné.
Salaud.

– Tu sais, une très belle femme avec une plastique de rêve, mais glaciale et sans expression, perd toute sa séduction, soupire-t-il après s'être suffisamment moqué de moi. J'en ai eu des tas. Aucune ne m'a fait l'effet que tu me fais, toi, avec tes inquiétudes.

Mon cœur s'écrase dans mes côtes.

– Raconte !

J'entends son sourire.

– Quand tu me touches, il y a une forme de

grâce chez toi que je peux perdre à tout moment. Entre nous, tout est incertain et ça me rend fou... *Fou de toi*, ajoute-t-il d'une voix profonde, pleine de charme.

Je fixe la Grande Arche le temps que mon cœur ralentisse. Comment peut-il dire une chose pareille sans reconnaître ses sentiments ? Son incapacité à aimer n'est qu'une mascarade. Un masque derrière lequel il se protège et ça me rend furieuse.

Dehors, la lumière de fin d'après-midi dore de jaune les parois de verre, produisant une douce chaleur à l'intérieur du bâtiment. Matthew a raison, le bâtiment est vivant. Toute cette technologie me fait penser :

– Est-ce que tes téléphones d'entreprise sont équipés de mouchards ?

Après ce qui me semble une éternité, Matthew daigne me répondre :

– Nous avons en effet un logiciel espion invisible à l'utilisateur pour des raisons de sécurité. Avec les smartphones androïdes, le personnel détient souvent des informations confidentielles qui pourraient tomber entre de

mauvaises mains ou faire l'objet d'un cheval de Troie. Nous sommes obligés d'y pourvoir. Je m'arrête de marcher.

– Le mien aussi ?

– Oui. Ça te choque ?

Je réfléchis un instant. Son discours paraît logique. Il doit protéger son entreprise, le travail fourni par ses collaborateurs et assurer la pérennité de ses projets. Je peux l'admettre.

– Choquer n'est pas le mot que j'aurais choisi.

– Quel mot aurais-tu choisi ?

– Sexy. Quand tu as tracé mon portable pour me retrouver, j'ai trouvé ça sexy. Peut-être parce que c'est toi...

D'humeur maussade, je m'applique à garder le silence.

– Tout va bien entre nous, Alex ?

– Ouais. Tu sais, je suis rassurée par ta franchise. L'enfoiré que j'ai eu tout à l'heure m'a inventé un bobard en me disant qu'il n'avait pas reçu mon C.V. Ça me déçoit tellement ce genre d'homme.

L'instant s'éternise... Tout ce que je veux, c'est qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me console à l'avance même si je ne sais pas

exactement de quoi. Son corps chaud et rassurant me manque.

– Alex ?

– Oui ?

Il se tait une seconde.

– Quand tout ça sera fini, je compte bien t’offrir une compensation, lâche-t-il mal à l’aise.

C’est comme s’il avait arraché la croûte d’une vieille blessure. Cela se remet à saigner. Son pognon, je m’en moque. Là, tout de suite, j’en ai gros sur le cœur et plus envie de l’entendre. Plus un mot.

– À ce soir, Matthew.

Je suis trop bête.

ALEX

Une heure plus tard, je m'engouffre dans le premier ascenseur, sans me soucier de savoir s'il monte ou s'il descend. Je suis trop énervée. J'ai beau me répéter que je savais à quoi m'attendre avec lui depuis le départ, cinq petits mots tournent en boucle dans ma tête. *Quand tout ça sera fini.*

J'en ai marre de ses sautes d'humeur. Ça me fatigue !

Après un coup d'œil au clavier, je m'aperçois que je suis montée par erreur dans la colonne ne desservant que les bureaux. Les portes s'ouvrent alors sur le parking désert, je sors avec l'intention d'emprunter le bon ascenseur, tout en ayant l'envie de m'arracher les cheveux.

Qu'il le garde son pognon !

S'il ne veut pas de moi, alors, moi non plus. Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'il est unique ? B-
One ne veut pas dire unique. Pas pour moi en

tout cas. Mes talons claquent un peu trop fort sur le revêtement, mais c'est un détail. En réalité, je fais peine à voir. Les anses de mon sac n'en finissent pas de glisser, mon dossier débordant de post-it, niché au creux du coude, je dois aussi tenir les trois Rosa Alba trouvées ce matin sur mon bureau en guise de bienvenue avec un petit mot de sa main :

[Même si j'apprécie ton enthousiasme, pas question que les préservatifs phosphorescents te dispensent de prendre la pilule.

Sinon, tu seras privée de Star Wars.]

Après ce qu'il m'a dit, j'aurais dû les jeter. Pas les préservatifs, les fleurs. Avant de me souvenir qu'elles n'y sont pour rien. C'est moi la responsable de tout ça. Je n'avais qu'à pas m'endormir et laisser mes hormones tout contrôler.

Mais bon...

Les néons grésillent au-dessus de ma tête, pile au moment où les portes s'ouvrent. Du coup, je sursaute et le dossier de Paul m'échappe. Impossible de le retenir avec les mains prises. Flûte ! Adieu mon rangement.

Je m'accroupis pour tout ramasser.

– Vous avez besoin d'aide ? me propose une

voix masculine inconnue avec un drôle d'accent du Nord.

Je lève la tête sur deux yeux marron qui me dévisagent. L'homme est grand, blond, la trentaine et plutôt décontracté pour l'endroit. Il porte un blouson de motard sans âge et un jean déchiré avec de grosses baskets montantes. Un Viking explorateur. Un pillard. J'ai le flair pour repérer ce genre de mecs. J'en croise sans arrêt en prison, même si celui-ci a quelque chose en plus. Beau évidemment. Est-ce qu'il y a quelqu'un de laid autour de Garrett ? Et moi, je dois avoir l'air d'une parfaite idiote à le reluquer comme ça. Stop !

– Merci, ça va aller, réponds-je avec irritation. En définitive, j'arrive à tout récupérer et à rentrer à peu près stable dans la cabine pendant qu'il maintient les portes ouvertes. Seuls quelques post-it n'ont pas retrouvé leur place initiale. Pour aller plus vite, je les ai collés sur la couverture cartonnée. Le Viking tape sur le bouton 20 et les portes se referment sur nous.

– Je suis Jake Eirik Lund, m'apprend-il

rapidement alors que je ne lui demande rien.

– Alex Sand, suis-je bien obligée de lui retourner.

– Vous travaillez ici, Alex ? enchaîne-t-il en lorgnant mon dossier.

Aucune envie de lui donner la réplique.

– Depuis ce matin.

– Félicitations ! Entrer chez MHG est plus difficile qu'intégrer Harvard, affirme-t-il. Vous allez aussi au vingtième ?

Étant donné qu'il n'y a qu'un seul bouton dans cet ascenseur, il a vraiment envie de faire la causette avec moi, ou alors il est particulièrement bête. Ce dont je doute à voir son regard acéré, vif et pétillant.

– Non.

Le Viking hoche la tête, apparemment impressionné.

– Vous allez au B-One alors. Dans le saint des saints. Il faudra que vous tapiez votre code en ce cas, ajoute-t-il avec le sourire. Quand je ne serai plus là, bien sûr...

Justement, les portes s'ouvrent sur le vingtième. Le Viking les bloque avec sa grande main le temps d'une dernière réplique

:

– J’ai été ravi de faire votre connaissance, Alex. Bon courage pour votre plaidoirie contre la banque, décoche-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Comment a-t-il su que je plaidais en contre ?

– Vous êtes avocat ? fais-je, prise au dépourvu. Il relâche les portes.

– Je suis cambrioleur, ricane-t-il avant qu’elles se referment.

– Pardon ? !

Trop tard. Il a disparu.

Un peu sonnée, je compose, tant bien que mal, le code de Matt. Trois secondes plus tard, les portes du penthouse s’ouvrent avec le ping reconnaissable. Je file sans m’attarder mettre les fleurs dans un vase quand une autre voix masculine me fait à nouveau sursauter :

– Mademoiselle Sand, je suis Luca, le majordome de monsieur Garrett. Puis-je vous aider ?

C’est une manie ! Mon cœur va finir par lâcher. Qu’est-ce qui m’a pris de penser que je serais seule ? La réalité m’apparaît tout d’un coup trop écrasante. Je savais que Matthew

avait un majordome. Je n'ignore pas non plus que celui-ci est gay et Italien, mais comme c'est une garçonne, je pensais qu'il n'y aurait personne.

Comment s'adresse-t-on à un majordome gay et Italien ? Aucune idée.

L'homme qui traverse la pièce pour venir m'aider a une belle gueule d'ange romain avec de grosses boucles brunes. Le genre de beauté virile que recèle l'Italie. Il porte une chemise noire ouverte au col et un pantalon noir sous un long tablier de sommelier très masculin. Pas de veste.

– Juste Alex, s'il vous plaît.

– Monsieur Garrett tient aux usages. Vous permettez ? m'objecte-t-il en récupérant les fleurs pour les mettre dans un vase.

OK. Pas de veste, mais des manières.

– Je suis montée avec un drôle de personnage, fais-je en désignant le vestibule pour changer de sujet. Jake Eirik Lund, vous le connaissez ? Son visage s'illumine tout de suite.

– Jake Fox ? La presse le surnomme « Le Renard ». Un beau gosse du Nord, se permet-il, appréciateur. Il est Norvégien mais vit à

New York et on le comprend, vu le climat qu'ils ont chez eux. Je l'ai croisé quelques fois à Manhattan.

Je préfère ne pas savoir où.

Je dépose mon sac et mon mobile sur l'îlot central et me hisse sur un tabouret en le regardant naviguer dans la cuisine. Je dois avouer que c'est la première fois que je vois un homme en cuisine. Max se nourrit de cellophane, comme moi.

Est-ce qu'il a un copain pour qui il mijote des petits plats ?

– Eh bien, « Le Renard » dit qu'il est cambrioleur, fais-je encouragée par sa bonne humeur qui me fait un peu oublier la mienne.

– Cambrioleur de banques alors, ironise Luca sans se retourner de ses fourneaux. C'est un trader, une espèce de vedette de la finance. Quand il en quitte une, il la plume. Vous voulez un verre de vin ?

Ça existe une banque plumée ?

– Je crois plutôt que je devrais aller me préparer, lui dis-je en quittant mon tabouret et en lui tournant le dos.

– Vous avez le choix entre deux modèles,

m'interpelle-t-il à ma grande surprise. L'Oscar de la Renta ou la Jason Wu. Laquelle allez-vous porter ?

À la façon dont sa voix s'est envolée, je comprends qu'il aime la mode. Je reviens vers lui et m'appuie à l'îlot central sans toutefois me rasseoir.

– Laquelle mettriez-vous à ma place ?

La réponse fuse sans aucune hésitation :

– La robe d'Oscar !

– Je pense aussi. La Jason est vraiment trop dénudée.

L'ange romain dégage l'argument d'un haussement d'épaules. J'ai compris : il a beau être gay, me voir à poil pour se rincer l'œil ne le dérangerait pas le moins du monde.

– Le modèle d'Oscar en perles métallisées est très précieux, déclare-t-il. Pour la soirée « Lumière sur Lumière », c'est exactement ce qu'il faut.

– Alors nous allons à une soirée de charité ? dis-je un peu nerveuse.

Des petits picotements parcourent ma peau car je n'ai jamais fait de truc mondain. Perdant toute notion de réalité, il me faut une minute

pour réaliser où je me trouve. Ma première immersion en milieu sélect. Néanmoins, il me paraît intéressant de savoir comment les généreux donateurs sont motivés pour aider les autres. Est-ce qu'ils savent ce qu'ils font exactement ? Jusqu'où va leur curiosité ?

La voix de Luca me rappelle à l'ordre :

– Vous connaissez le *Saint Coran* ? m'interroge Luca au moment où je vais pour m'éloigner.

D'un coup, je me sens stupide.

– Pas vraiment.

Apparemment, lui le connaît :

– Sourate 24. *An-Nûr*. Dieu propose aux hommes des paraboles. Il est la lumière des cieux et de la Terre réunis. C'est une soirée pour la paix. Il y aura de très belles femmes ce soir. À votre place, je choisirais la robe d'Oscar, plus adaptée au thème de la soirée.

Ce qui me met encore plus mal à l'aise et clôt notre conversation.

Plus tard, je me laisse glisser sur le sol du dressing et je repense à toutes ces photos de lui en soirée vues sur Google. Matt Garrett

aime les vraies femmes. Élégantes et bien habillées. Normal, vu sa position. Comment pourrait-il avoir envie de me garder si je ne fais pas un effort pour être plus féminine ? À coté d'elles, j'ai l'air d'une gamine.

Mais quand aurais-je pu aller chez un coiffeur ?

Je me repasse mon après-midi. J'ai bossé comme une dingue pour défendre mon projet auprès de Paul et être prête pour demain. Inutile de me voiler la face, je ne fais pas partie de son monde. Sauf au lit. Là, tout se remet à niveau. Au moment de jouir, tout s'efface.

Arrête de lambiner, Alex !

En sortant de la douche, je glisse mes écouteurs dans mes oreilles avec un morceau spécialement choisi pour me redonner le moral. X Ambassadors – *Renegades*. Ça va tout de suite mieux. Ouais. Je suis une *Renégade*.

Rien de mieux pour avoir la pêche.

Enivrée par la musique, regonflée à bloc, j'opte pour une nouvelle version d'Alex Sand en oiseau de nuit. À prendre ou à laisser. J'ose

le brushing maison. Pour éviter l'écueil de la nuque peu accessible. Je tire quelques mèches en les faisant onduler au fer à friser et je remonte le tout en chignon flou décoiffé avec une tresse en guise de bandeau. Et le tour est joué. Un fond de teint pâle et un rouge à lèvres rouge pour ne pas avoir l'air d'une adolescente, ça devrait le faire.

Du moins, j'essaie de m'en convaincre.

Une heure plus tard, juchée sur de sublimes semelles rouges, je finis à peine de m'habiller quand un mouvement d'air vers la porte me fait tourner la tête. La silhouette sombre de mon homme s'est matérialisée sur le seuil. Oh, la vache ! Je me fige, incapable d'articuler le moindre mot. Littéralement clouée sur place.

Ça n'aide pas.

Comment vais-je pouvoir te faire la gueule si tu es si attirant, Matthew ?

Je déglutis. Deux fois. Je ne sais pas si c'est l'ensemble « tuxedo-nœud pap' » ou le regard violet très déstabilisant qu'il porte sur moi, mais j'ai le sentiment de le voir pour la première fois. Et peut-être même de tomber

amoureuse une deuxième fois. Lui aussi fait une drôle de tête, comme s'il avait vu la fée clochette débarquer sur son balcon. Ça doit être pour moi.

Accroche-toi, Renégade !

– Alexiane... vous êtes...

S'il dit pouffiasse à cause de la robe, après l'effort que j'ai fait, je le gifle.

Je pivote pour lui montrer mon dos, sournoisement.

– Pouvez-vous m'aider à zipper ma robe ?

Dans tous les films romantiques vus avec Margo et Leila, c'est le moment où tout bascule. Et moi, j'ai toujours rêvé de dire ça. Alors, pour une fois que j'en avais l'occasion, je n'allais pas me gêner.

– Tu fais exprès de me torturer avec ton rouge à lèvres ? souffle sa voix rauque en s'avançant.

Et comme si ce n'était pas suffisamment troublant, il fait courir son ongle le long de ma colonne vertébrale pour protéger ma peau du zip ou, dans un savant calcul, pour reprendre l'avantage. *Sadique.*

Arrivé en bout de course, il chuchote à mon

oreille :

– Retourne-toi.

Ravie de mon petit effet, je pivote sur moi-même. Mon amant me tend alors un écrin. Le genre de boîte qu'on ne voit pas souvent dans sa vie. En tout cas, dans la mienne, c'est certainement la seule fois que j'en verrai une. Et puisque tout ça doit s'arrêter un jour, autant jouer jusqu'au bout mon rôle de princesse.

– C'est quoi ?

– Ne t'emballe pas. Ouvre.

La boîte est carrée, en velours noir, ornée du nom d'un célèbre diamantaire. J'hésite en voyant son regard débordant de malice.

– Elle ne mord pas au moins ?

– Tu veux dire, comme moi ? se moque-t-il.

Ma gorge est trop sèche pour répondre, j'ouvre prudemment.

Au secours ! Respire, Alex !

Fais le chien et évite de te mordre la langue.

Sans y connaître grand-chose, je vois tout de suite que ce bijou est d'une grande valeur. Un pendentif intemporel, serti d'un sublime diamant taillé en cœur. Mais pas seulement. Le truc n'est pas ordinaire. La pierre est d'un

violet profond et d'une clarté extraordinaire. Comme ses yeux quand il s'emballe. Je voudrais bouger, parler, sortir quelque chose de bien venu. Je ne peux pas.

Le choc est trop lumineux pour moi.

– J'aimerais que tu portes ce bijou ce soir pour moi. Tu veux bien ?

Il me faut une seconde.

– Ça existe les diamants violets ?

– On dit pourpre, me corrige-t-il d'un regard amusé. Celui-ci a la teinte exacte de tes joues quand tu rougis pour moi.

C'est trop mignon. Comment puis-je résister s'il me dit des choses pareilles ? Là-dessus, il me montre une gravure à l'intérieur de l'écrin.

– Que lis-tu ?

– *No-Regrets*. C'est son nom ?

– Celui que je lui ai donné quand je l'ai fait tailler, m'informe-t-il en le retirant de son écrin et en passant dans mon dos pour l'ajuster autour de mon cou.

Un relent de bile me remonte par la bouche.

Comment peut-il accepter que je porte ce bijou alors qu'il l'a fait faire pour une autre ?

J'ai envie de fuir. Au lieu de quoi, je ne trouve même pas les mots pour l'envoyer balader. Puis je me souviens ce que je dois faire demain et ce qui m'a inspiré. Fais comme lui, Alex ! Lorsqu'elle rencontre le rocher, la vague ne repart pas en arrière. Elle le contourne en glissant contre lui, ou bien elle bondit telle une gerbe de lumière.

Je dois apprendre à contourner l'obstacle.

MATT

Quel animal !

Ce soir, la beauté d'Alex dégage une forme de magnétisme puissant et lumineux qui brûle ma poitrine et attise ma jalousie. C'est flippant. Je suis jaloux. Jaloux à en crever, à faire de moi une épave ou une bombe en puissance. Incapable de me raisonner. Je préfère même pas imaginer ce qui arriverait si elle me trompait. Tout ça est absurde. Je suis intelligent, merde.

Ça va le faire.

De toute façon, je n'ai pas le choix. Il est tout simplement hors de question que je laisse quiconque l'approcher. Surtout après ce qui s'est passé lors de l'escalade. Sur le papier, mon idée était géniale, parfaite pour la faire renoncer d'elle-même. Pas que je redoute qu'elle trouve quelque chose, non, elle a vu tout ce qu'il y avait à voir, mais je ne suis pas

con. J'ai tout de suite compris en sortant de sa chambre qu'elle n'allait pas obéir à mon injonction de quitter le jeu.

On parle d'Alex Sand, là !

La seule fille qui me tienne tête. Et quelle tête ! Son cerveau est le miroir du mien. Puis j'ai tout foutu en l'air quand j'ai capté qu'elle faisait ça *pour moi*, me surprenant même à vouloir qu'elle y parvienne, qu'elle ait les épaules pour affronter le pire et ne pas me quitter après coup. Personne ne s'était donné autant de mal pour moi. Alors j'ai commencé à y croire.

Trop déconnant, Matt, trop déconnant.

Qu'est-ce qu'elle est belle, ce soir ! J'aurais dû la laisser avec son look de gamine. Elle attirerait moins le regard. Mais à présent, elle est là, impossible de faire marche arrière.

Le thème de la soirée est la « Coopération culturelle et économique : Alpha et Oméga de la Sécurité régionale ». L'Institut des relations internationales et stratégiques et l'Institut du Monde Arabe ont invité les responsables politiques, économiques, diplomatiques et financiers de premier plan. Vu les affaires que

je traite, ma société a tout à fait sa place ici.
Les flashes crépitent de toutes parts sur le tapis rouge.

– Vous auriez dû faire appel à une de vos accompagnatrices habituelles, me décoche abruptement Alex avec son regard bleu mitraille. Cela aurait fait taire les rumeurs.

C'est quoi cet air buté ? Elle fait la guerre ?

Je pèse mes mots :

– La presse veut une histoire. Vendons-leur une histoire.

– Quelle histoire ? regimbe-t-elle, de mauvais poil.

De toute évidence, quelque chose lui est resté en travers, mais quoi ? Ah, les femmes, ça m'exaspère ! Soit on en dit trop, soit on n'en dit pas assez. Je ne suis pas doué. Quand elles disent « Très bien », il faut comprendre « Laisse tomber, mon vieux, t'es à côté ». Si au moins elle mettait des sous-titres.

Je fais tout mon possible pour faire preuve de patience.

– Vous m'accompagnez afin de lutter contre les restrictions frappant les étudiants étrangers porteurs du VIH. C'est du moins ce que nous

leur vendrons.

Ma belle bagarreuse me retourne un regard patelin, mi-doucereux mi-hypocrite, qui ne me dit rien qui vaille.

– Qu'est-ce que vous en avez à fiche des étudiants ? Vous aviez déjà l'air de vous emmerder à votre propre conférence.

Qu'est-ce que je disais !

– MHG Industrie dispose d'une fondation qui finance leurs études, donc oui, j'en ai quelque chose à fiche, fais-je avec l'évidente intention de lui clouer le bec.

– C'est vrai ? se fige-t-elle, bouche bée.

Trop bon. Remonte ta bouche, bébé. Tu vas t'enrhumer !

– Pourquoi mentirais-je ? Ma fondation s'appelle le *Fil Rouge*. Vous pouvez vérifier. Elle possède 191 millions de dollars d'actifs et emploie 567 personnes.

Être là, me sourire, me comprendre, être patiente avec moi ou me botter les fesses quand j'ai tort, Alex fait tout ça à merveille sans forcément entraver ma liberté. Elle est parfaite. Trop parfaite pour que je risque de la perdre bêtement. À sa manière, elle me pousse

à devenir meilleur.

La perfection bagarreuse s'accroche à mon bras.

– C'est génial ! s'exclame-t-elle avec enthousiasme et, me semble-t-il, un regard neuf. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Nous aurions versé l'argent à votre fondation.

– D'abord, le CRI était votre choix. Ensuite, le *Fil Rouge* ne s'occupe ni des prisons ni des tortures. Notre domaine d'intervention est la santé et l'éducation dans le monde.

Malgré son ton radouci, son corps se raidit en passant la dernière rangée de photographes.

– Monsieur Garrett, s'il vous plaît, scande l'un d'eux.

Je m'immobilise avec elle à mon bras le temps de la photo.

– Vous formez un très beau couple, lance une femme paparazzo.

Pile au bon moment.

– Alexiane Sand est une avocate spécialisée en droit des victimes. Elle est venue prêter main-forte à ma fondation. Vous la verrez souvent à mes côtés puisque nous avons l'intention de mettre en place différents dispositifs

d'accompagnement avec nos partenaires.

Je ne pourrai peut-être pas éviter éternellement que mon merdier devienne le sien, mais il est hors de question de la jeter en pâture à la presse en plus de tout le reste. J'ai vu ce qu'ils ont fait de la vie de Lizzie à cause de moi. La pauvre gamine terrorisée, dans les vestiaires de son gymnase, que Rob a dû aller déloger, planquée sous une couverture, pour l'extraire à la horde sauvage de paparazzi quand ils ont découvert qu'elle était ma sœur. Inutile que ça se reproduise.

Alex me suit à l'intérieur.

– Vous pensez réellement qu'ils vont gober ça ?

– Nous arriverons bien à le leur vendre. Venez !

Sans hésitation, je la conduis à travers la foule d'invités. Des étudiants des grandes écoles sont debout près des ascenseurs. Une jeune femme se présente à moi.

– Monsieur Garrett, je suis Gisèle Gencarella. Élève en Master Finance de marché. Je suis très admirative de votre carrière et j'aimerais beaucoup faire un stage chez vous.

Je serre la main qu'elle me tend, le plus rapidement possible pour ne pas paraître impoli, en lui livrant ma réponse :

– Merci de votre intérêt, mademoiselle. Hélas, nous ne prenons aucun stagiaire chez MHG Industrie.

Alex me regarde attentivement pendant qu'un autre étudiant vient me faire la même proposition dans l'ascenseur qui nous conduit au neuvième et dernier étage. Je fais la même réponse et j'attends.

Ça ne rate pas :

– Vous financez les études des étudiants mais vous ne prenez pas de stagiaires, m'envoie-t-elle perfidement en sortant de la cabine. Ça ne tient pas la route.

J'en étais sûr, son cerveau part au quart de tour.

– Au contraire. Nous aidons ceux qui en ont besoin. Pas les fils à papa du coin. Tout ça se négocie sur dossier, avec les doyens. En échange, nous imposons nos étudiants.

– Nos ?

– C'est ce que j'ai dit.

Pas question que je t'en dise plus, bébé. Cette

histoire a un prix et tu l'as pas encore gagné. Le reste de la soirée, je me mets en pilotage automatique. À côté de moi, Alex est parfaite, souriante et discrète, respectant la confidentialité des conversations entendues. En présence des autres, le contexte est différent, nous nous contrôlons en toutes circonstances.

Sauf qu'elle accapare totalement mes pensées.

– Matthew ! lance une voix féminine sur ma droite.

– Annabelle, fais-je tranquillement en la voyant arriver.

La silhouette féminine qui se matérialise devant moi observe un silence ravi en me détaillant. Moi et uniquement moi. Un mot et elle me suit. Tout ça m'apparaît trop facile d'un coup. Aucun intérêt.

Comment ai-je fait pour m'en contenter jusqu'ici ?

– Permettez-moi de vous présenter ma copine, Alexiane Sand. Alex, voici Annabelle Merlo-Chaffrey, la personnalité financière de l'année.

Après quelques amabilités professionnelles

sans intérêt et un sourire déconfit de l'intéressée, je me tourne vers Alex qui n'a pas pipé mot, se sentant probablement étrangère à tout ça.

– Étienne est avec vous ? demandé-je à Annabelle lui rappelant qu'elle a un mari, tout en n'ayant d'yeux que pour Alex.

– Il est au bar avec des investisseurs du Qatar, répond l'intéressée d'un ton morne.

C'est une soirée des plus classiques, comme j'en ai fait mille. Il s'agit de boulot, rien d'autre. Et puisqu'elle va m'accompagner à présent, sans aucun malaise ni obligation particulière, je me penche à l'oreille d'Alex.

– Je te rapporte une coupe ?

Comme je m'y attendais, Alex comprend le message et acquiesce d'un sourire. Elle doit se débrouiller toute seule. Y compris dans ce monde-là qui est le mien. Y compris avec ces prédatrices qui ne lui voudront aucun bien. C'est ma façon de lui dire que je tiens à ma liberté comme elle tient à la sienne, mais que je suis là, pas loin. Mon aparté avec Étienne est bouclé en moins d'un quart d'heure.

– Deux coupes de Cristal, dis-je au serveur

derrière le bar.

Débordé, l'extra se contente d'un signe de tête.
J'attends.

– Garrett ! Quel plaisir de vous revoir si vite, bombarde une voix masculine à l'accent traînant caractéristique derrière moi.

Même sans me retourner, je n'ai aucun mal à l'identifier.

– Le plaisir n'est hélas pas partagé, monsieur Brauer. Si vous tentez encore de jouer aux petits chevaux avec moi, dites-le moi, je pourrai toujours vous offrir des chips et de la Guinness quand vous plongerez.

Ignorant mon avertissement, Brauer passe sa commande au barman.

– Je vois que vous n'avez pas changé de cavalière cette fois, allonge-t-il. Je vous comprends. Même pour quelqu'un qui compte en dollars, la petite Sand doit être un sacré coup.

Comment OSE-t-il ? Il est cinglé ce mec !

Je me retourne :

– Attention à ce que vous dites !

Ce qui me fait rediriger instinctivement mes pensées vers le centre de la salle. L'image que

je découvre alors me catapulte. Au moment où Alex rentre dans mon champ de vision, elle a un petit rire charmant qui me remue les tripes. Un homme la fait rire. Qui est-ce ? Et tout de suite après, un sentiment de colère me traverse. Si renversant que ça me coupe le souffle. Putain de jalousie.

– Vous le reconnaissez dans son smoking ? me glisse perfidement Brauer. C’est Karim Kabbani. Bel homme, non ? Je crois qu’il en pince pour elle... Je crois même que ça fait un moment, mais elle était trop jeune.

Je sais ce qu’il fait. Il cherche la faille. Je devrais feindre l’indifférence et passer à autre chose, mais c’est plus fort que moi, je continue de la fixer. Je ne peux pas me résoudre à la perdre. Je ne veux pas.

– Désolé, Garrett, me serine l’autre connard, visiblement ravi. Je me suis laissé dire que la mère de la jeune fille appréciait aussi sa famille et qu’elle avait une grande influence sur sa fille. Ça va faire mal....

M’envoyer ça à la figure, c’est humiliant.

– Vous savez quoi, Brauer ? Je m’en moque ! Maintenant, excusez-moi.

Sans plus réfléchir, je récupère mes coupes de champagne et fais volte-face vers Alex. Putain, c'est terrifiant. Je ne supporte pas de la voir avec un autre, même dans une pièce bondée.

Je voudrais l'enfermer quelque part pour qu'elle ne soit qu'à moi. À moi et à nul autre. Sérieux. L'idée me tente de plus en plus.

Agacé, je lui tends sa coupe.

– Cette nuit, il n'y aura personne pour te servir, mon cœur, tu devras le faire par toi-même...

Tu l'as bien cherché, non ?

– Garrett, lance Kabbani en encaissant le coup. Elle est à moi, connard. C'est MA peau qu'elle touche, MOI qu'elle désape quand elle se transforme en braise, pas TOI. Et ça n'a aucune raison de changer. De mauvaise grâce, je serre la main qu'il me tend. Mon portable vibre dans ma poche, je prends rapidement connaissance du message et je souris. Parfait.

– Alexiane, j'aimerais te présenter quelqu'un maintenant.

Je me penche à son oreille pour lui murmurer :

– Ou pas...

Après la provocation de l'autre enfoiré et ses allusions à ma famille d'hypocrites, j'ai besoin de savoir vers qui elle penche.

Elle tranche sans hésitation :

– Karim, tu veux bien nous excuser ?

Kabbani accuse le coup mais reste maître de lui. Trop. C'est ça, sa force, il attend trop calmement que je me plante. Se pourrait-il qu'il sache quelque chose ? Que son père lui ait raconté me semble peu croyable. Pourtant, quelque chose me dit que oui. Il sait, putain. Mais alors pourquoi n'a-t-il rien dit à Alex ?

Au fond de moi, je connais la réponse.

– Bien sûr, Sand, lui accorde-t-il. On s'appelle quand tu arrives à Manhattan.

Le message est pour moi. Sous-entendu : « Je ne vais pas la lâcher, mec ». D'ailleurs, son hochement de tête est pour moi, pas pour Alex. J'y réponds avec le même flegme : « Je suis prêt, connard » d'un signe de tête identique. Plus que prêt, mon gars. J'attends qu'il se soit éclipsé, après qu'il l'ait embrassée sur la joue. Un peu trop près à mon goût. Du calme Garrett ! Il n'attend que ça.

– Vous cherchez les ennuis, lui dis-je sans préambule à son départ.

Alex me dévisage avec un petit sourire malicieux, pas mécontente de ma jalousie.
Joue pas à ça avec moi, bébé.

– J’ai raté quelque chose ? dit-elle en triturant le *No-Regrets*.

Je décide de ne pas relever sa petite provocation.

Si je le fais, je sais comment ça va finir. Je vais lui dire des choses blessantes et on va s’engueuler... et baiser en colère ou... pas du tout. Alors, même si ses joues et la pierre de ce collier m’inspirent un compliment, je ne le lui fais pas.

Je la conduis tranquillement vers la terrasse panoramique, mine de rien. Un pincement d’angoisse ronge ma poitrine en approchant du groupe d’invités, mais il est trop tard pour reculer.

La silhouette blonde au teint diaphane m’a aperçu.

– Mon chéri, enfin ! s’exclame-t-elle en s’écartant de son groupe d’amis. Tu as reçu mon message ? j’avais peur de te louper...

Le rose très féminin de sa robe lui sied bien.

– Mère, dis-je en l’embrassant cérémonieusement.

Lorsque je me tourne vers elle, Alex a l’air d’encaisser le choc.

– Mère, Lars, je vous présente ma copine, Alexiane Sand... Alexiane, voici ma mère, Eleanor, et son époux, le docteur Lars Crawford-Miller.

Voilà, c’est dit. Tout se résume à cela. Une présentation officielle. Finalement, ce n’est pas si difficile. C’est même la meilleure décision que j’aie prise de la soirée. Étrangement, ma mère accueille l’information plus facilement que prévu. J’en déduis qu’elle aussi a lu la presse.

– Enchantée, madame, se reprend rapidement Alex en lui serrant la main.

– Vous avez un prénom charmant.

– Merci, madame.

Je me penche vers Alex et lui glisse à voix basse pour la prévenir :

– Ma mère est contre les diminutifs et l’amende est chère. Dix infractions et on doit l’accompagner dans ses ateliers d’art

plastique en banlieue.

Ma mère me prend à part pendant qu'Alex fait ses civilités à Lars.

– Matthew, cette jeune fille a les yeux d'Élisabeth, s'épanche-t-elle. Et elle est jeune... D'où vient-elle ?

– Sa famille est du Midwest, dis-je en repensant au mail de Sully.

À présent qu'elle le signale, sa ressemblance avec Lizzie est frappante, tout en étant différente. D'ailleurs, la presse a commis la même erreur.

– À ce sujet, mon chéri, ta sœur m'a chargée de te rappeler son gala de fin d'année. Nous comptons toujours sur toi ?

Je dégage mon épaule sous sa main.

– Cela s'entend, Mère. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais qu'Alexiane m'accompagne, fais-je en songeant que pour une fois je me ferai moins chier.

– Mon Dieu, ce n'est qu'un gala de danse réservé aux familles, fait valoir ma mère, lèvres pincées.

– Non, venez Alexiane, la contredit Lars en se retenant de rire, votre venue promet d'être

intéressante.

Je ne suis même pas sûr qu'Alex respire.

Ouais bon, fais un effort quand même, que j'aie pas l'air trop con.

– Avec grand plaisir, souffle providentiellement Alex alors que j'exerce une petite pression d'appel sur sa main pour l'encourager.

Étrange. Maintenant que c'est officiel, je ressens une sorte de calme apaisant que je n'explique pas. Pendant que je discute plus sérieusement avec Lars, je suis d'une oreille distraite leur conversation.

– Vous êtes de passage à Paris, Eleanor ?

– En fait, je suis ici pour l'exposition « Lumières de la Méditerranée ». Seize grands peintres sont exposés. Avez-vous pris le temps d'admirer quelques œuvres ?

– Uniquement les projections sur les murs du rez-de-chaussée.

Alex rejette sa tête en arrière, juste assez pour que nos yeux se croisent, comme pour me consulter en silence. Je lis le désir dans les siens, la satisfaction, la joie. Plus aucune trace de la panique précédente ni même de

bouderie, elle est heureuse. *Je* la rends heureuse. Du coup, je me sens bander légèrement.

– Alors, dites-moi, Alexiane, que faites-vous dans la vie ?

J’interviens rapidement :

– Alexiane vient d’obtenir son diplôme d’avocate, Mère.

– Félicitations ! Chez qui travaillez-vous ?
l’interroge-t-elle à nouveau.

Gênée, Alex cherche la réponse sur mon visage.

– Chez moi, Mère.

– Oh, se raidit cette dernière. Une stagiaire...

Tout son ressentiment est contenu dans ce mot. L’allusion à mon père et à son goût immodéré pour les jeunes et jolies stagiaires m’agace. Alex n’a rien à voir avec ces filles.

– Nous connaissons tous les deux les raisons de ma politique anti-fraternité, Mère, dis-je un peu trop vite, voulant ramener la faute sur l’intéressé.

Et tout de suite après, je prends la foudre dans le regard de ma mère. C’est fou, malgré tout ce qu’il lui a fait, elle n’apprécie jamais que je

m'en prenne à lui. Et plus elle lui pardonne, plus je lui en veux.

Voyant sa réaction piquée, j'adoucis mon propos :

– À la vérité, Alexiane est *ab initio*. Paul va l'encadrer.

Merde.

À présent, c'est le visage congestionné d'Alex que je récolte. Elle non plus n'a pas l'air d'apprécier, mais c'est la vérité. Elle est sans expérience. Qu'elle ne compte pas sur moi pour lui faire gravir les échelons plus vite. Personne n'a fait ça pour moi et ça m'a donné faim. Donc, c'est une bonne chose pour elle aussi.

– Tout va bien, mon cœur ?

– Absolument, m'assure-t-elle avec une expression très digne. Je dois juste me rappeler que...

Elle s'arrête, un peu confuse.

– Que quoi ?

– Que je travaille demain. On peut rentrer ?

Je réfléchirai plus tard.

Pendant le court trajet qui nous sépare du B-One, je la vois se repasser mentalement le

déroulement de la soirée. Depuis un bon moment, elle ne dit plus rien. Rien du tout. Même quand Verdi lui a ouvert sa portière, il n'a pas reçu de merci. Pas qu'elle soit énervée, elle ne bouge même plus et semble si loin de moi.

À quoi pense-t-elle ?

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle n'ouvre même pas les yeux. Oh, et puis, ça suffit !

– Écoute, je ne suis pas un saint et j'ai un pénis. Te voir avec ton copain ne m'a pas plu.

– J'essaie de l'oublier, soupire-t-elle, les paupières toujours aussi closes.

– Ton copain ?

– Non.

– Mon pénis ?

– La plupart du temps...

Je soupire, ne sachant trop quoi penser. Mon regard glisse alors le long de son cou et je me souviens : elle affichait déjà cet air buté quand on a quitté l'appartement. Soudain, je me frappe le front virtuellement. Pour de bon ?

– Tu es sérieuse ? Ce diamant, je l'avais acheté pour ma mère, dis-je courroucé.

– Je sais, réplique-t-elle aussi mutique qu'avant.

J'essaie de réprimer mon irritation.

– Alors, maintenant, tu mens ?

– Ta mère *connaît* ce bijou, je l'ai vu dans ses yeux. Donc, c'est le sien. Je ne mens pas.

Je n'arrive pas à retenir la réponse :

– Alors là, laisse-moi te dire que tu te goures totalement. Mère l'a refusé !

– Normal. Elle l'a vu comme une *compensation*.

Je dissèque son visage, mécontent.

– Pour qui tu me prends ? Tu ne sais rien, putain ! Rien du tout !

– La faute à qui ? m'oppose-t-elle d'un œil mauvais.

Pendant une éternité, plus personne ne bouge.

Le Range Rover s'engouffre dans le parking du MHG Center. Verdi lui ouvre la porte pendant que je descends de mon côté. Seul.

J'entends leur échange :

– Prenez du repos, Alex, lui conseille mon homme de sécurité.

– Merci, Zach. À demain.

De quoi il se mêle, ce con ? Ce mec en est à

son deuxième divorce. Depuis quand « conseil matrimonial » est-il dans ses prérogatives ?

Les étages défilent dans un silence absolu. Les portes s'ouvrent, j'ai du mal à me ressaisir. D'un geste rageur, je tire sur mon nœud pap'. Les pans de satin tombent sur ma poitrine, je déboutonne les premiers boutons. Alex sort la première, sans un regard pour moi, laissant sur sa droite le couloir qui mène à ma chambre.

– Mauvaise direction, lui fais-je remarquer.

Elle se retourne et réussit à esquisser un sourire.

– J'ai une chambre ici, non ? minaude-t-elle.

– Comment ?

Sans m'écouter, elle se dirige vers la cuisine, ôte le *No-Regrets* et le dépose sur le comptoir. Étrangement, ses yeux bleus ne me mitraillent pas. Ils regardent vers le bas. Comme si elle se parlait à elle-même :

– Bonne nuit, Matthew.

Impossible d'être plus claire.

MATT

Putain, puni ! Jamais personne ne m'avait fait ça !

Assis dans mon bureau, je suis encore d'une humeur massacrate. Avec sa putain d'odeur de doudou sur l'oreiller, impossible de dormir. Elle était partout. Je n'ai même pas eu à me branler, même ma bite faisait la gueule.

– En gros, monsieur, les directeurs financiers d'Astral Corporate tentent de boursicoter avec leurs actions et les liquidités en caisse, me résume David. Que faisons-nous ?

Je regarde Jeffrey et David dans les fauteuils en face de moi en continuant à me demander lequel de nous deux va craquer en premier. Mes deux opérateurs trafics voient parfaitement que j'y suis pas. Le problème avec Alex est qu'elle n'a pas été plus loquace au petit-déjeuner. Malgré les efforts de conversation de Luca, elle était ailleurs. Loin

de moi.

– Monsieur ? avance péniblement Jeffrey.
Secoue-toi, bon à rien ! Tu as une boîte à faire tourner, oui ou non ?

– Laissons-les faire, dis-je en sortant de mon égarement. Qu'ils réduisent leur flottant, ils ne feront qu'abaisser le cours de l'action et s'affaiblir. C'est tout pour aujourd'hui, messieurs.

Je les entends à peine prendre congé. La voix de Paul dans le couloir attire mon attention. Sans penser plus loin, je lance assez fort pour qu'il m'entende :

– Paul ? Entre !

Ce qu'il fait apparemment à contrecœur.

– Je n'ai pas beaucoup de temps, Matt, je suis attendu au tribunal dans moins d'une heure.

Normal, il a sa robe d'artiste sous le bras. La robe d'avocat, le chignon de footballeur et ses Brunico de rockeur aux pieds, tout un poème. Ça m'étonne même qu'ils le laissent entrer au tribunal.

– Parle-moi un peu d'Alex. Comment ça se passe au boulot ?

Paul s'installe dans le fauteuil laissé libre par

David et croise nonchalamment les jambes en me regardant droit dans les yeux. C'est toujours comme ça avec mon frère. Ce regard droit et direct entre nous qui ne cherche pas à tricher. Un bleu clair intense et perspicace qui paralyse la plupart des femmes dans nos bureaux. Paul n'aime pas plus que moi les regards fuyants.

– Eh bien, je t'en dirai plus tout à l'heure, élude-t-il.

J'ouvre la bouche pour dire un mot, mais il lève la main pour m'interrompre :

– Matt, me prévient-il, dans votre intérêt à tous les deux, laisse-moi gérer ça. *No sex in job*, tu te souviens ?

Paul m'observe, le visage lisse. Lui comme moi savons l'origine de cette mesure. Sa mère en a pâti autant que la mienne.

– Tu as raison.

– Tant mieux si tu le prends ainsi parce qu'il faut que j'y aille. Je vais la rejoindre...

Son visage est lisse pour tous les autres, pas pour moi. Paul est inquiet.

– Où ça ?

– Au tribunal correctionnel. Elle va plaider

pour la première fois et je ne veux pas qu'elle panique si elle ne me voit pas avant l'audience.

Je fronce les sourcils.

– Comment ça ? Tu ne l'emmènes pas avec toi ?

Mon frère me jette le même regard qu'il avait quand on était gosses et que je l'écrasais aux échecs sous prétexte qu'il n'arrivait pas à contrôler le centre de l'échiquier à distance, bougeant inutilement ses pions de l'aile comme un crétin.

– Je gère ton département juridique sur trois continents différents, Matt, fait-il valoir pour me faire comprendre que ce temps-là est révolu. Je ne suis pas le petit toutou de ta copine.

– Elle s'y est rendue comment alors ? Verdi ne m'a rien dit.

Avec la presse à l'affût du moindre scoop depuis l'article du *Business Week* et tous ces tarés en liberté qui pensent que je leur ai volé quelque chose, mon cœur se met à s'affoler, je cherche mon mobile...

– Comment veux-tu que je le sache, réfute

Paul. Demande-lui ! C'est toi qui couches avec elle, pas moi !

J'appuie sur l'interphone :

– Natalie ? J'ai encore égaré mon portable.

La voix crache tout de suite dans le petit boîtier :

– Verdi a retrouvé l'ancien, monsieur. Mais il est déchargé. Quand avez-vous utilisé le dernier, monsieur ?

La réponse étant en haut-parleur, mon frère se marre de cette fâcheuse habitude chez moi de semer mes portables ou de ne pas répondre à mes mails. Même si c'est vrai, j'en ai rien à battre. Comme si je n'avais que ça à penser. Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est que je suis toujours dans le coup d'après, déjà passé à autre chose. Comme aux échecs. Alors, les mails pour confirmer ce que je sais déjà...

– Ce matin, en salle de conférences, indiqué-je à Natalie en me remémorant où je me suis servi du dernier. Regardez. Sinon, trouvez-m'en un autre. Vite. Merci.

Je relâche la touche et reviens vers Paul :

– Depuis ces conneries dans la presse, je suis nerveux. N'importe quel détraqué pourrait

s'en prendre à elle pour m'atteindre.

Sur quoi, Paul dégage son Blackberry :

– Salut Alex, c'est Paul. Où es-tu ?... Tu as quoi ?... Bon. Putain. Bon, prends ton café, je pars du bureau.

Et il coupe la communication.

– Elle a pris le métro, m'annonce-t-il tout en regardant dehors pour tenter de me masquer sa préoccupation.

– Où est-elle ?

– Dans un café à côté du tribunal.

– Seule ?

Le regard de Paul revient alors vers moi avec un petit sourire explicite.

– Non, avec Hilaire Duquesne. Tu la croyais naïve ?

Le ton ne me plaît pas du tout.

– Qu'est-ce que tu insinues ? C'est qui ?

– Je n'insinue rien. Le mec est proc'. Même si c'est un hasard, ils déjeunent ensemble à côté du tribunal et cet après-midi il requiert contre elle. As-tu idée de ce que ça peut avoir comme conséquence sur sa carrière si ça se sait ?

Cette dernière phrase me calme direct.

– Qui est le client ? fais-je en me renversant

contre mon dossier.

Paul se tasse contre le sien tout aussi emmerdé.

– Client est un bien grand mot. Elle doit défendre un gamin de dix-sept ans qui s'en est pris à une banque que papa convoite. Je lui avais seulement demandé d'alléger la peine pour qu'elle se fasse les dents, mais elle a planté ses crocs dedans comme si je lui avais donné un steak saignant après huit jours de jeûne...

Je ris.

– Eh bien, au moins, elle te fait rire, lâche Paul d'un air buté. Toi qui fais toujours la gueule, ça change.

– Complètement d'accord.

Bien vrai. Alex m'amuse plus que tout le reste. Et depuis que je la connais, je me sens incroyablement vivant. J'ai envie.

– Je veux voir ça, fais-je le cœur tambourinant.

Mon frère a un vif mouvement de recul.

– WO Wo wo. TOI, dans une salle de tribunal ? Tu hais les juges et les avocats, s'exclame Paul qui n'en revient pas. Déconne pas, Matt !

Je n'ai pas besoin de toi dans mes pattes, proteste-t-il avec véhémence.

Je me lève, bien décidé à ne pas l'écouter.

– Assure-toi que personne ne glose sur cette affaire. Je viens avec toi.

– Fais chier, Matt ! Putain, fais chier !

Trois quarts d'heure plus tard, j'entre discrètement dans la salle d'audience n° 4 et je m'installe comme un con sur un banc de bois trop brillant d'avoir été frotté par tous les culs de la terre. Dans le fond. J'observe de loin le manège des robes noires. La salle est pleine. J'écoute la Présidente faire un bref rappel des faits et demander au prévenu d'établir son identité. Même si je ne le vois que de dos, le gamin qui se met debout ne fait vraiment pas son âge. On dirait un gosse rebelle des cités, à sa place nulle part. Un peu moi quelques années plus tôt.

Un toussotement sur ma gauche me fait tourner la tête :

– Salut fils, me lance une voix familière en prenant place à côté de moi.

– Papa ? Que fais-tu là ?

– Je suis avocat, Matt, tu t’en souviens ? Mais toi, que fais-tu ici ?

– Hum... Je suis venu avec Paul.

Pris au dépourvu, c’est tout ce que je trouve à dire.

– Paul m’a dit qu’il avait confié un de mes dossiers à une de tes collaboratrices, s’aventure-t-il plus avant.

– Merci d’avoir accepté, fais-je d’un ton neutre.

Le regard de mon père se porte sur Alex comme je m’y attendais. Putain, mon père et ses stagiaires... Quand est-ce qu’il va comprendre qu’il n’a plus l’âge de se rendre ridicule ?

– C’est cette jeune fille qui doit venir dîner ce soir, n’est-ce pas ?

– Elle s’appelle Alexiane Sand, papa. C’est ma copine.

Passé le moment de surprise, ses yeux examinent attentivement mon visage.

N’y touche pas, papa ! Tu es averti !

Message reçu. Mon regard revient alors sur le banc de la défense. Ça me fait un drôle d’effet de la voir là, toute menue dans sa petite robe

noire ajustée à côté de mon frère, grand et baraqué dans sa tenue d'avocat. D'ailleurs...

– Pourquoi n'a-t-elle pas de robe d'avocat ? je demande.

– Parce qu'elle n'a pas encore prêté serment, se contente de répondre mon père. Elle n'y a pas droit. C'est courageux de sa part.

Je fronce les sourcils, pas certain d'avoir compris.

– En quoi est-ce courageux ?

– Plaider dans la robe donne un sentiment protecteur et apaisant à chaque avocat, m'explique mon père. Plaider sans robe devant la cour, c'est comme plaider nu.

– Un peu excessif, non ? fais-je avec un petit rire moqueur.

– Oh non ! objecte mon père. Tout le monde te regarde comme le petit blanc-bec tout frais moulu de l'école qui veut en remonter aux vieux routiers. Sans robe, tu es là pour prendre les coups. C'est comme ça.

Mais quel con, je suis ! *ab initio*. Je lui ai dit la même chose hier soir devant ma mère alors qu'elle devait être terrorisée. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ? Je l'aurais aidée à se

préparer au lieu de rester seul comme un con dans mon lit.

– C'est qui ? dis-je en voyant un avocat de la banque s'avancer.

Le type est jeune mais aussi imposant qu'une armoire à glace. Massif, primitif. Pas le genre délicat. Je le vois très bien jouer talonneur au rugby.

– Un beau hâbleur, répond la voix masculine sur ma gauche. Maître Archambault de chez Lawinfrance Associés. Un jeune loup, mais ne t'y trompe pas. Son surnom, c'est « Le Gladiateur ». La banque a envoyé du lourd.

Je lutte pour masquer ma surprise.

– C'est idiot, il s'agit d'un gamin et Alex est... Je m'arrête net, j'allais dire *ab initio*. Encore. Mais enfin, c'est quand même ce qu'elle est. La mâchoire de mon père se contracte en signe d'impatience.

– Certainement parce qu'on est en face, livre-t-il avec irritation.

– Que veux-tu dire par *on* ? Garrett & Powell est *ton* cabinet, pas le mien.

– Tu te trompes, fils. Ta réputation de prédateur galvanise les confrères. Tout le

monde veut battre un Garrett. Tu ne le savais pas ?

C'est quoi ça ? Une mauvaise plaisanterie ?

– Et aussi, parce que, dernièrement, la banque est sortie affaiblie d'une autre affaire. Aujourd'hui, ils veulent faire un exemple. Ils se moquent du garçon. Regarde ! Ils sont tellement sûrs de gagner qu'ils ont convoqué la presse.

Bordel ! Je vois tout de suite les conséquences pour Alex. On n'a pas droit à l'erreur quand on se fait connaître. On doit être bon du premier coup. Le premier jugement du public est celui qui vous colle à la peau toute votre vie.

Elle ne s'en remettra pas.

– Bon Dieu ! C'est Paul qui a imaginé ça ?

– Paul est un Garrett, siffle mon paternel agacé. Il a l'habitude de se battre en notre nom et je connais suffisamment ton frère pour savoir qu'il n'a rien imposé à cette jeune fille. L'irritation s'empare de moi, il va me le payer.

– Quelle enflure ! Il est fou d'envoyer Alex au casse-pipe. Il aurait dû m'en parler avant. Il va

m'entendre...

– Du calme, fils, intervient mon père de plus en plus irrité. Paul sait ce qu'il fait. C'est malin. Regarde les avocats de la banque, ils ricanent tous sous cape. Ils savent que ton amie va plaider et qu'elle est sans robe.

L'adrénaline s'insinue dans mes veines.

– Et alors ? Ces salauds vont la lyncher en public. Et demain, la presse va la pourrir sur le plan professionnel parce qu'elle est avec moi. C'est ça qu'il veut ? La tuer en direct ?

Je serre les poings sur le banc. En vérité, je suis à deux doigts de me lever pour la sortir de là.

– Calme-toi, Matt. Observe le regard de la Cour, continue mon père indifférent au sort d'Alex. Trois femmes d'expérience. Trois mères protectrices.

– Et alors ? Tu crois que ça va changer le rapport de force ?

– Non, mais elles n'ont d'yeux que pour ton amie depuis tout à l'heure. Ça réduit la distance entre la défense et les juges. Paul l'a probablement compris. C'est habile.

Qu'est-ce que j'en ai à foutre des juges,

franchement !

Pendant les minutes qui suivent, j'écoute la charge de cette espèce de gladiateur de la parole dans sa robe de pingouin à jabot. Et sans pouvoir distinguer son visage, j'observe la fine silhouette d'Alex trembler sur son siège.

Putain, si j'étais sûr de ne pas passer pour un fou, je la chargerais sur mes épaules pour l'emporter loin de tout ce cirque. Elle a attaché ses cheveux en queue-de-cheval haute, comme une écolière, ce qui fait ressortir son profil délicat, mais elle paraît encore plus jeune et fragile comme ça. La colère me gagne. Il a intérêt à être correct, cet enfoiré arénaire, sinon...

J'entends :

– C'est pourquoi nous demandons le mandat de dépôt à l'encontre de monsieur Begle, madame la Présidente, termine la robe à jabot sans émotion.

La prison ? Il veut envoyer ce gamin en prison ? Pour de bon, il est malade. L'avocat regagne son siège, satisfait, content de sa diatribe mirmillonesque.

Connard.

– Et maintenant ? je demande à mon père.

– Maintenant, c’est à ton amie. Regarde, Paul lui parle. Il faut absolument qu’elle reste calme.

Mon cœur monte toutes les vitesses.

– Qu’est-ce qu’il lui dit ?

– Tout simplement ce que je lui ai dit moi-même le jour de sa première plaidoirie.

Je fixe la fine silhouette d’Alex. Voir mon frère penché sur elle, je dois avouer que je ressens une pointe de jalousie.

– Et tu lui as dit quoi ?

– « Ne joue pas ton Narcisse. Tu n’es pas là pour toi mais pour le client. Tu es sa parole, pas la tienne », répond mon père avec un sourire affectueux pour son fils qui ne peut le voir.

Jalousie que j’oublie dès qu’elle se lève.

Alex lisse sa robe sur elle et s’éclaircit la voix. Jamais, elle ne m’a paru si vulnérable, même quand elle est près de jouir. Je ne suis pas sûr de supporter que les autres la voient comme ça. Sa voix s’élève, légèrement voilée, comme si elle n’avait pas dormi de la nuit. Je

peux sentir sa gorge nouée, ses yeux, son trouble.

Je sens tout.

C'est fou comme je la sens.

– Madame la présidente, Mesdames du tribunal...

J'étouffe des milliers d'émotions bizarroïdes.

– Nous avons entendu longuement les charges et les crimes commis par mon client, le jeune Jonathan Begle. C'est vrai. Il est coupable.

– Qu'est-ce qu'elle fout ? maugrée mon père en faisant grincer son siège.

Ricanements dans la salle. Putain, ça part mal.

– La loi est sans appel, s'empourpre-t-elle. Mais le droit est souple quand il doit rendre la Justice. Il laisse toujours une porte ouverte pour être plus juste et rendre le droit. Les lois se succèdent mais les lois se transgressent aussi parfois, sans enfreindre le droit. Qu'est-ce qu'un droit, s'il n'est pas effectif ?

C'est quoi ce charabia ? Perplexe, je me tourne vers mon père. Ses yeux sont écarquillés d'étonnement cette fois.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Puuutain, s'émeut celui-ci. Elle est venue

demander le droit.

Rien qu'à voir sa tête, les bras m'en tombent. Même dans nos moments les plus difficiles, je n'ai jamais vu mon père ému. Jamais. C'est ce qui fait sa force.

– N'est-ce pas normal ? Enfin, on est au tri...

– Chut ! m'intime mon père qui n'en revient pas. Regarde ton frère, il se tient en retrait, exprès... C'est un instant rare, Matt. Ce que tu as devant toi, ce sont deux gamins en civil venus réclamer le droit. Ça fait très longtemps que je n'avais pas vu quelque chose d'aussi solennel dans un prétoire.

Sans trop comprendre ce qu'il veut dire, l'émoi me gagne par contagion. Ce n'est pas du tout le genre de mon père d'être impressionné. Je ne sais pas.

J'écoute la voix d'Alex, plus posée maintenant :

– Marcel Achard disait que c'est toujours par hasard qu'on accomplit son destin. Jonathan Begle a dix-sept ans. Il est né dans la banlieue parisienne. Son père a abandonné le foyer. Sa mère travaille en faisant des ménages. Ça, c'est ce que le hasard lui a donné.

Sa référence au hasard me renvoie à notre rencontre, au fait qu'on ait le même sang, qu'elle ait appris d'instinct ce qui pouvait la lier à moi. Destin ou hasard ?

– Pour autant, ce garçon génial pourrait avoir un autre destin, continue-t-elle. Son dossier scolaire, dans son lycée de ZEP, le confirme. Jonathan est doué pour les mathématiques et l'informatique.

Je n'ai aucun mal à la suivre des yeux. Ses fesses parfaitement moulées sous l'étoffe noire sont une invitation aux fessées. Et si j'en crois les regards des robes noires, je ne suis pas le seul à m'en apercevoir. *Enfoirés*.

– Pour maître Archambault, mon client n'est qu'un coupable ordinaire. La banque réclame ce qu'elle *croit* être le droit, en alignant les charges contre un garçon de dix-sept ans qu'on peut priver d'avenir sans penser que c'est peut-être la société qu'on prive de ses talents.

Plus de ricanements. Ma gorge se noue de la découvrir dans cette nouvelle facette d'elle-même, comme si je la rencontrais une deuxième fois. Je me demande même

comment je respire.

– Certes, il y a eu des désordres, reconnaît-elle, mais ils n'ont pas engendré de dommages pour la banque. Je ne pense pas que Jonathan Begle, même terroriste de l'informatique, comme le présente volontiers maître Archambault, soit responsable de la baisse de 68 % du chiffre d'affaires net de sa cliente pour l'année précédente.

C'est ça, bébé ! Je la retrouve enfin. Elle mord. Avec elle, le sexe est un jeu de dames. Une pratique tellement agréable que miser sur l'affaiblissement de l'adversaire est péché. Personne ne perd à ce jeu-là.

– Je ne crois pas non plus que mon client menace les 774 millions d'euros de bénéfice de la banque pour cette même année. Alors oui, les lois de son pays, il les a violées. C'est vrai. Même si les caractères constitutifs du vol et du chantage sont faussement établis. Il a commis ce crime en réaction à l'attitude trouble de la banque qui a heurté sa vision de la société dans son ensemble.

– Nom d'un chien, Paul ! s'exclame mon père. Où elle va, là ?

J'ouvre la bouche, il me fait signe de me taire.
– Jonathan était révolté comme je le suis moi-même devant vous, renchérit Alex. Dans cette lettre, retenue comme preuve de chantage et d'extorsion, il ne demande pas d'argent. Il écrit son *respect* à la banque et lui rappelle qu'elle est un des piliers de l'industrie sur lequel reposent l'ordre financier et le soutien de l'économie mondiale.

Je la regarde. Comment ai-je pu penser une seconde que cette fille pouvait me faire chanter ? Ou se vendre à un autre ? Je la vois différemment aujourd'hui. Avec ses élans et ses réticences, il n'y a aucune naïveté chez elle. C'est une âme forte.

– Jonathan est intelligent, poursuit-elle. Et comme tous ceux de sa génération, il a besoin de retrouver les valeurs auxquelles il est en droit de s'attendre.

Elle s'immobilise devant le gladiateur comme si elle ne parlait qu'à lui seul :

– Voilà pourquoi Jonathan a écrit sa lettre à votre cliente, maître Archambault. Au risque de se faire prendre. Pour *l'avertir*, pas pour la *voler*.

L'avocat lui sourit.

– Putain, je ne sais pas où elle va, mais c'est incroyable, s'indigne mon père devant le culot d'Alex.

Moi, elle ne peut pas m'abuser. Je sais qu'elle est terrorisée.

Même si sa voix est faussement calme :

– Madame la Présidente, à l'école, on nous a appris que le droit effectif se doit de corriger le droit positif quand celui-ci peut s'avérer lourd de conséquences. Jonathan a appris les règles de comportement par une imitation restreinte dans une famille monoparentale et un lycée de ZEP. C'est ce processus de transmission culturelle que vous pouvez renforcer aujourd'hui.

– Bonté divine, s'émeut mon père. Elle n'a pas froid aux yeux. Regarde la présidente, elle acquiesce sans s'en rendre compte.

J'examine la salle avec attention. L'émotion de mon père est contagieuse.

– Qui suis-je pour m'exprimer devant vous ? poursuit Alex. J'ai embrassé la profession d'avocat mais, comme Jonathan, je suis un bébé encore. Suis-je légitime ?

À cet instant précis, elle se tourne vers le gamin comme si elle cherchait son accord. Celui-ci lui répond oui d'un signe de tête visible aux yeux de tous. Elle lui sourit. Mon frère, lui, reste impassible. Mais dans son regard, je lis la fronde et les flèches. Il la soutient.

– Madame la Présidente, je ne suis pas d'accord avec maître Archambault et l'indignation habite mon esprit. Si quelqu'un s'assoit à l'ombre aujourd'hui, c'est parce que quelqu'un d'autre, un jour, a planté un arbre. Mon client recèle un potentiel important, mais ce n'est pas suffisant. Le devoir de notre société est de faire en sorte que demain il puisse planter un arbre à son tour.

Un peu perdue, elle marque une pause pour clarifier sa voix ou trouver ses mots. Je cherche à croiser son regard mais elle ne m'a pas vu.

Flanche pas, bébé ! Flanche pas !

– Je veux plaider ici pour sa parole en sachant que sa véritable valeur est celle qu'il gagnera grâce à ce tribunal, sort-elle tout d'un bloc en se tenant le ventre.

Elle est à deux doigts du malaise. L'air se charge d'une intensité grave. Toute la salle semble suspendue à ce qu'elle va dire. Elle va s'évanouir. Sauf du côté de la banque où quelques rictus moqueurs persiflent encore devant sa maladresse.

Bande de cons. Regardez ce qu'elle fait.

– Et pour sa parole, pour celle de tous ces jeunes qui ont foi en notre société et dans notre mode de Justice, je demande la dispense de peine. Je plaide « l'opportunité des poursuites ».

– BIEN JOUÉ ! crie mon père approbateur.

Brouhaha dans la salle. Étonnement. Stupeur. Protestation. Alex tremble en se tenant toujours le ventre. La présidente demande le silence.

– Ça veut dire quoi ? dis-je à mon père, ne comprenant pas de quoi il retourne.

– Chut ! me somme-t-il d'une voix pressante. Elle n'a pas fini.

En effet, Alex a levé sa main. Elle attend, les joues rosies face aux avocats de la banque, médusés. Bordel ! Même la presse a délaissé ses appareils.

– Car enfin, reprend-elle au retour du silence. Qui peut m’assurer ici, sur ce banc d’avocats tous réputés, dit-elle en les désignant, que s’il s’était agi de leur propre fils, ou du fils d’un cadre de la banque, ou du vôtre madame la Présidente, enchaîne-t-elle en se retournant vers la chaire, il aurait été poursuivi ?

– Putain, elle est incroyable ! s’exclame mon père en s’adossant à son siège.

– C’est quoi l’opportunité des poursuites ?

Mon père me dévisage un instant et, devant mon air interdit, il m’explique :

– Un vieux truc que les avocats oublient en prenant de la bouteille. Nous, on sort des codes, on cherche des jurisprudences et on plaide là-dessus. Après, que le meilleur gagne !

– Et ce n’est pas ce qu’elle a fait ? dis-je pour rassembler mes pensées.

– Non. Devant la difficulté, Alexiane a choisi de contourner l’obstacle. Elle est venue demander le droit. Elle admet la culpabilité de son client, mais elle nous rappelle que le droit est applicable à tous de la même façon. Il n’y a pas d’exception. On ne PEUT PAS condamner

un individu là où un autre ne saurait l'être. Ou alors, le droit ne serait pas juste et ce ne serait plus le droit.

Cet air-là, je n'ai aucun mal à le comprendre :
– En gros, elle dit à la banque : « Si votre fils avait fait la même chose, l'auriez-vous traduit en justice ? » Et elle les tord parce que rien ne dit que ces avocats n'ont pas eux-mêmes des enfants stagiaires qui ont *déjà* commis des conneries. Si on cherche, on trouve... Ils le savent.

Mon cœur gonfle d'admiration, mes sentiments explosent. Même si ce n'est pas la même chose, la voir défendre ce gamin qui ressemble tellement à celui que j'étais quand je suis parti au Kivu, j'en ai les larmes aux yeux.

– Regarde les yeux d'Archambault, se raidit mon père. C'est un prédateur. Il l'a repérée. Je suis sûr qu'il va vouloir l'embaucher.

Ma poitrine se serre violemment, si violemment que mon souffle se coupe.

– Son rêve était de travailler à la Cour Internationale de Justice de La Haye, mais ils l'ont refusée à cause de son âge, réfléchis-je à

voix haute.

Mon père fronce les sourcils en fixant un point dans le vague.

– Tout n'est pas perdu, déclare-t-il d'une voix sourde. Elle a la possibilité de faire réexaminer sa demande après cinq ans de pratique exemplaire, mais c'est un choix étrange...

Un sentiment d'exaspération m'étreint la poitrine. Concrètement, je dois bien le reconnaître, j'étais ravi d'apprendre qu'ils l'avaient refusée, tant la savoir dans ce milieu m'agace. Comment fait sa mère pour supporter ça ? J'ai l'impression qu'Alex va s'effondrer en regagnant son banc. Et ça me tord le ventre.

– Regarde la présidente, m'intime mon père à des kilomètres de mes réflexions.

En même temps, il me montre discrètement les deux autres magistrats femmes penchées vers elle.

– Qu'est-ce qu'elles font ?

– Elles ne se retirent pas. Putain, elle va le faire, jure mon père d'une voix chargée d'émotion.

– Elle va faire quoi ?

– Chut ! Regarde ! La présidente rappelle les avocats à la barre sans suspension d’audience. Oh, bon Dieu !

Cette fois, c’est Paul qui s’y colle. Grand et balèze. Alex semble écrasée dans son siège comme si ses jambes ne la portaient plus. Plus personne ne s’occupe d’elle à présent. La présidente prend la parole :

– Monsieur le prévenu, le tribunal a rendu son verdict et vous déclare coupable des faits reprochés mais vous accorde la dispense de peine. Jonathan Begle, vous êtes libre. Le tribunal vous engage à poursuivre vos études avec plus d’assiduité et à choisir vos stages plus judicieusement à l’avenir.

Des cris, des hurlements dans la salle, les flashes crépitent de partout, y compris des smartphones privés. C’est la consternation sur le banc des avocats de la banque. Je connais la lueur qui brille dans les yeux d’Archambault. Ce regard, c’est celui du prédateur avant l’attaque. Je n’ai plus le choix.

Même si ça me tue, je dois agir.

ALEX

Mon moral est gonflé à bloc.

Hélas, mon visage aussi. J'ai craqué. Impossible de retenir mes larmes. J'ai même cru que j'allais vomir en plein tribunal. Heureusement que Paul m'a raccompagnée au bureau, sinon je crois que je me serais écroulée dans le métro.

Je m'appuie contre la paroi de l'ascenseur car je suis trop abîmée.

Il faut que je mange, mon estomac était tellement noué que je n'ai rien avalé ni bu de la journée. Est-ce que j'ai faim ? Même ça, je n'arrive pas à le savoir. À croire que mon corps s'est mis sur pause. Dans la cabine qui descend à l'espace restauration, je consulte pour la énième fois mon mobile :

[Belle vague, Civilité ! Je suis tellement desséché de toi que si tu ne mouilles pas, je vais jurer en poudre.]

Comment le sait-il ? Est-ce que Paul le tient informé de tout ce que je fais au bureau ? Le

cœur dans la gorge, je tape :

[Où es-tu ?]

[En réunion. Le manque de toi rend ma vie difficile.
Mange, après ce sera mon tour.]

Matt a raison. Il faut que j'avale quelque chose avant de remonter au B-One. Ce soir, nous dînons tous ensemble chez son père, inutile d'arriver là-bas lessivée comme une carquette.

L'étage dédié à la restauration est clair et spacieux, avec une partie self et des box séparés équipés de fauteuils rouge passion, d'iPads et de casques high-tech. Je déambule devant un bar à salades, assez surprise du choix proposé.

– Tout est bio ici, lance une voix féminine derrière moi.

La jeune femme est plutôt mignonne et d'origine africaine. Sa peau noire est lumineuse, sans aucune imperfection. Quelle chance !

– Salut, moi c'est Carla, se présente-t-elle. Je suis analyste-stagiaire et toi ?

– Salut. Moi, c'est Alex. Je suis avocate.

Son expression change dans la seconde pour se fixer sur une moue contrite.

– Oh, excusez-moi ! J’ai cru que vous étiez stagiaire.

À cette heure avancée de l’après-midi, j’opte pour une salade de pêches à la menthe, assez copieuse, et un thé tout simple, sans trop comprendre sa réaction que je juge excessive.

– Il n’y a pas de mal, lui dis-je pour la rassurer. Je croyais que MHG Industrie ne prenait pas de stagiaires.

– C’est vrai mais avec le Fil rouge, on n’a aucune difficulté.

Soudain, je me rappelle autre chose : « En échange, nous imposons nos étudiants ». Nos. Aussi, j’essaie d’en apprendre plus :

– Vous venez d’où ?

– De Goma. On peut se tutoyer ?

Le Nord-Kivu donc.

– Bien sûr.

Mine de rien, je me penche pour attraper une petite bouteille d’eau tout en poursuivant la conversation :

– Donc, tu connais Matt Garrett...

– En fait, on a plutôt affaire à Adelphe, répond-elle sans plus de manière.

Mon ventre se serre. *Adelphe 1999*. Est-ce le

même Adelphe ?

– Ah oui, j’ai déjà entendu ce nom ici...

OK, je scénarise un peu en lui laissant croire que je le connais, mais chacun ses armes, hein Garrett ? Après tout, je ne fais que me servir de mon instinct comme tu m’y as encouragée.

– Adelphe est génial ! déclare ma nouvelle mine de renseignements providentielle. Pour un homme, je le trouve patient avec nous parce que, franchement, on n’est pas faciles. Quand on quitte le pays, il nous présente à monsieur Garrett, mais on n’arrête pas de lui poser des questions sur lui. Il est tellement beau.

J’essaie d’évacuer le sentiment de jalousie que font ressortir ces derniers mots pour ne retenir que l’essentiel.

– Nous ?

– Les enfants-serpents.

Mon plateau m’échappe des mains.

Je ne suis pas sûre de supporter ce qui va suivre.

Quelques minutes plus tard, l’équipe de nettoyage a tout arrangé et je peux m’asseoir

en face de Carla avec un nouveau plateau. Je passe les mains sur mon visage, toujours pas remise.

– C’est horrible cette appellation pour des enfants...

Carla dégage ma remarque d’un mouvement d’épaules.

– Bah, c’est le nom que reçoivent les enfants nés des herbes sauvages !

Soudain, les mots brûlent ma gorge.

Mon cerveau a tout de suite fait l’enchaînement avec mes fiches de cours et mon lexique sur les armes de guerre qui n’en sont pas vraiment tout en étant particulièrement efficaces. Le viol est une arme de destruction massive qui anéantit les populations par la peur et brise les familles plus sûrement que n’importe quelle Kalachnikov. Un crime contre l’humanité. Ça, je connais.

– Quand tu parles d’herbes sauvages, tu veux dire... des viols ?

À la façon dont les yeux de Carla se vident d’intensité jusqu’à perdre toute leur lumière, je sais que j’ai touché juste et je regrette

presque la violence de ma question.

– Ouais. Qu'ils soient atteints ou non par le SIDA, leur vie n'a aucune valeur. Les gens pensent que ces enfants sont des monstres, comme leurs pères. Alors, la fondation les aide.

J'en ai la chair de poule. Pour elle, d'abord. Je ne pense pas tout de suite à faire le lien avec Matthew même si je devine qu'il y en a un. Je le repousse.

– Et toi ?

Carla a un petit sourire triste qui précède la réponse :

– Je suis porteur sain.

Je n'ose poursuivre tant l'horreur me retourne l'estomac.

Cette fille devant moi est née d'un viol avec une maladie incurable en guise de cadeau de naissance. Qu'est-ce qui peut être plus grave que ça ? Je refuse de penser à Matthew pour l'instant. Je refuse. Je ne suis pas prête.

– Cool ! me secoue-t-elle en se trompant sur mon trouble. Mes globules blancs sont stables depuis vingt ans. J'ai la chance d'avoir eu accès aux traitements grâce au père Adelphe.

Mon cœur fait un bond dans ma gorge.

– Adelphe est un *prêtre* ?

– Je croyais que tu savais, me retourne-t-elle à juste titre. Adelphe s’occupe du Fil rouge à Goma. Il se charge de l’éducation des jeunes filles dans l’église que la fondation a rachetée. *Ça t’arrive de mettre les pieds dans une église, Alex ?*

Tout s’assemble. Matt Garrett a racheté une église pour sa fondation consacrée aux enfants, il aime la musique sacrée, les voix de femmes. Mes pensées partent dans tous les sens. Oh, Matthew... Qui es-tu ? Je refuse de le juger tant que je n’ai pas tous les éléments, mais ce qui s’annonce me glace sur place.

– Une église, ce n’est pas banal pour une fondation.

– L’église de Kembe ne l’est pas non plus pour nous. 235 femmes ont été victimes de viols dans cette église. Adelphe dit qu’on leur rend hommage tous les jours en faisant entrer des enfants-serpents par ces portes de Dieu.

C’est trop.

– Elles ont été violées *dans l’église* ? m’étranglé-je. Mais c’est horrible !

Je vais vomir, c'est sûr.

Matt a-t-il assisté à ces viols ? A-t-il violé lui-même ? A-t-il refusé de violer et a été fouetté pour cela ? Si oui, comment a-t-il fait pour passer à travers sans chuter ? La violence collective est la pire des drogues. Tous les ados que j'ai croisés en prison disent qu'ils ont perdu tout jugement. Toute notion de valeur.

Je me tâte en vain pour lui accorder le bénéfice du doute. Mais c'est dur. Est-ce que j'accepterai d'apprendre qu'il a violé des femmes ? La réponse est NON. Mille fois non. Je le quitterai même si je dois en crever le restant de mes jours. Je lutte pour refouler mes larmes, ma peur de le perdre.

– Tu veux dire que le Fil rouge ne s'occupe pas des garçons ?

Carla secoue la tête à la fois surprise et choquée par ma question.

– Adelphe a essayé mais la fondation refuse tout net, me livre-t-elle.

La fondation, c'est lui. Matt Garrett. Je vais le perdre, je le sens.

– Pourquoi ?

– Bah, c’est la volonté du boss, annonce-t-elle
platement !

Pitié, Seigneur ! Pas un violeur. Je jure d’aller
à l’église s’il est passé au travers. La mort
dans l’âme, je sonde ses blessures, j’analyse
son indifférence et j’essaie de comprendre :

– Parce que les garçons sont des violeurs en
puissance.

– Ouais ! Tu sais, chez nous, les garçons
violent les filles, y compris leurs propres
sœurs, pour prouver leur courage et mériter
leur Kalachnikov ou leur Uzi. C’est bon
comme arme et peu d’enfants ont l’occasion
de jouer avec ça. Alors, ils sont fiers et ils
violent.

Tout se mélange dans ma tête. Mon amant qui
tente de réparer quelque chose, le droit
profondément ancré au fond de moi, ces
femmes victimes que je plains de tout mon
cœur et ces garçons qui, même criminels, ne
sont que des enfants. Alors, même si Carla en
est la première victime, son attitude et celle de
Garrett envers eux, me choquent, j’explose :

– Mais vous ne comprenez pas ? C’est injuste.
Une fois qu’ils ont commis leur premier viol,

ces garçons ne peuvent plus faire marche arrière.

Choquée, Carla réplique à son tour :

– La fille violée non plus, m’assène-t-elle à juste titre.

– Justement, ils sont victimes eux aussi. Les sortir de cet engrenage est encore plus important si on veut que tout s’arrête.

Je sais que je suis idéaliste et immature d’espérer un monde rempli d’arcs-en-ciel et de licornes, mais je m’en tape. J’ai le temps de vieillir.

– Tu rigoles ! s’énerve Carla en haussant la voix. Je suis orpheline, alors que j’ai des parents. Ma mère allait se marier quand elle a été violée. Elle avait déjà sa robe. C’est moi la victime. Et ma mère. Pas eux.

L’adrénaline pulse dans mes veines, incoercible. Je suis ainsi faite. Il m’est impossible d’abandonner. Si j’abandonne, si un seul individu abandonne, alors tout le monde abandonne. Je tente une dernière approche :

– Tu sais d’où vient le nom de Kadogo ? En swahili, ça veut dire « garçons trop petits ».

Parce que ces garçons sont trop petits avec leurs armes plus grandes qu'eux. Ce sont des enfants, Carla. Paumés certes, mais des enfants.

– Et alors ? m'objecte-t-elle sans vouloir en démordre. La plupart d'entre eux sont séropositifs, ils se vendent pour ça et violent sans jamais arrêter de sourire. Et toi, tu voudrais les aider ?

Peine perdue. Je le lis dans ses yeux. Je repousse ma salade. Je n'ai jamais eu moins faim de ma vie. Je dois parler à Matthew, ce n'est pas possible de garder ça entre nous. C'est trop grave. Il doit m'expliquer le rapport avec lui.

Je refuse d'aller plus loin s'il ne le fait pas.

– Quels sont tes projets après ton stage ? dis-je pour tenter de me calmer.

– J'aimerais partir travailler pour MHG Industrie à New York. Monsieur Garrett dit que les porteurs sains sont un espoir dans la recherche. J'aimerais l'aider.

Je ne sais plus quoi penser. Ni comment je vais l'aborder. Je ne sais pas si c'est à lui que j'en veux, ou à moi, ou à ces ordures qui

n'ont pas su le protéger comme n'importe quel enfant est en droit de l'être.

Pour lui comme pour moi, il faut crever l'abcès.

ALEX

Comment doit-on s'habiller pour dîner avec la famille de son patron ? Je suis plus que jamais en suspens. J'ai dormi, j'ai pris un bain chaud, me risquant même à chanter du Madonna à tue-tête dans la mousse. Pauvre Luca. J'avais trop besoin de me laver de tout ce fatras dans ma tête.

Qui es-tu Matt Garrett ?

Et maintenant, devant mon dressing, j'hésite. Puis, soudain, je me rappelle qu'il y a un expert pas loin. Luca, justement. Il est temps d'affronter mon public. Je revêts un gros peignoir éponge et je descends pieds nus l'escalier.

Rien que l'odeur qui flotte dans l'air me dirige vers la cuisine.

– Mmm, ça sent bon, Luca...

Les boucles de l'ange romain se retournent sur son épaule.

– Je fais une sauce au Chardonnay, répond-il

tranquillou. Monsieur Garrett adore cette sauce sur ses linguine.

– Je croyais qu'on partait demain matin pour Manhattan. Il y a un changement de programme ?

– Pas du tout. Je cuisine pour le jet. Verdi viendra récupérer vos repas.

Je passe dans son dos pour me servir un verre d'eau fraîche directement au bar du frigo. Je continue à l'interroger, plus par politesse que par réelle curiosité.

– Vous ne voyagez pas avec nous, Luca ?

– Jamais. Monsieur Garrett voyage toujours seul, m'annonce-t-il comme si c'était normal. J'ai un vol de nuit.

Je m'interromps avec ma gorgée d'eau, un peu bête.

– Pourquoi ça ? Et ses frères alors ?

– Monsieur Garrett aime être tranquille dans son jet. Comme il se déplace souvent et qu'il déteste les chambres d'hôtel, il en profite pour dormir ou travailler au calme avant ses rendez-vous. La compagnie a un autre jet plus gros pour les proches collaborateurs et trois petits coucous genre Saratoga à la John John

Kennedy pour que les trois frères s'amuse.
Et bientôt un aérodrome.

– Un aérodrome privé ?

– Oui. Je les ai entendus parler d'en acheter un pour simplifier les procédures et renforcer la sécurité.

C'est vraiment un autre monde. Je bois mon verre d'eau en le regardant touiller sa sauce et je reviens à ce qui m'amène :

– J'ai besoin d'un conseil vestimentaire pour ce soir.

– Miss Milan a fait livrer la robe de Lela Rose pour le Moulin pendant que vous étiez au bureau, m'informe-t-il sans enthousiasme particulier.

J'en déduis qu'il ne vote pas pour ce choix et même si je ne l'ai pas encore vue, je décide que je suis d'accord avec lui.

– Et si je mettais une robe du bureau ? La Victoria taupe. Aidez-moi, Luca. Je ne sais pas ce qui m'attend, fais-je avec sincérité.

Luca s'arrête de touiller, l'air de ruminer dans ses pensées.

– Difficile à dire, admet-il au final. Je n'y suis allé qu'une fois. Monsieur Garrett y va

toujours avec son *bespoke* Prada et seul. Je crois qu'il n'aime pas l'endroit.

Ce petit éclat complice dans l'œil de Luca me rassure. Je loge dans sa garçonnière mais Matthew n'a jamais emmené personne chez son père. Que moi !

D'accord, je m'emballe peut-être un peu.

– Et pas avec son blouson de cuir ?

Luca se frappe le front. Genre « Ciel mais faites-la taire ! »

– Son démonte-pneu sans âge trouvé dans une friperie de Brooklyn ? Dieu merci, non ! Ce truc devrait regagner une poubelle sans tarder, mais il y tient. Allez comprendre !

Je ris. Voilà pourquoi j'aime ce blouson.

C'est ça que j'aime chez lui. Il a beau être « milliardaire » et pouvoir s'acheter un aérodrome pour lui tout seul, il continue à aimer les choses simples et refuse de se laisser réduire à l'argent qu'il gagne. Est-ce qu'un jour mon cœur sera assez grand pour lui tout entier ?

Après deux banalités, je retourne dans ma chambre et j'opte pour la robe crayon du premier jour. Je finis à peine de me préparer

quand j'entends la voix de Matthew parler à Luca :

– Bonsoir, Luca. Alexiane est en haut ?

– Oui, monsieur. Elle finit de se préparer.

Dans ma main, mon mobile s'éclaire presque immédiatement :

[Si je monte, je ne suis pas sûr de voir le plat principal.]

[Tu es dur avec moi. J'ai faim.]

[Tu vas te plaindre maintenant ?

Si je suis dur avec toi, c'est uniquement pour ton bien.

Tu portes quoi dessous ?]

L'envie de le surprendre est plus forte que moi.

[Pour toi, je ne porte rien.]

Je suis folle.

Archi-folle. Quelles que soient les questions en suspens entre nous, mon cœur ne trouve plus la pédale de frein. Alors que je mets toute mon attention à descendre l'escalier, je manque me casser la figure à mi-parcours. Matt est planté au milieu de la pièce, à reluquer sans vergogne mon anatomie. Eh bien... c'est ce qui s'appelle une inspection en règle ! Quel voyou ! Quelques secondes suffisent, un regard de sa part, et la féminité prend tout son sens. Je ne sais même pas

comment j'arrive à descendre les dernières marches. Alors que je passe devant lui, il murmure avec un petit sourire faussement angélique :

– Es-tu sûre de savoir ce que tu fais, Alexiane Joanna Sand ?

– Autant que toi, Matthew Hayden Garrett, dis-je sans perdre la face.

Petit sourire doux-amer qui n'entend rien révéler mais en dit long quand même. Mon voyou pose sa main sur mes reins pour me faire pivoter vers l'entrée du majestueux penthouse.

– À demain, Luca, lance-t-il au passage.

– Bonne soirée, monsieur. À vous aussi, mademoiselle.

– Bon vol, Luca. À demain.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Matt y pénètre à reculons en m'attirant dans le fond pour m'embrasser. Un baiser fougueux pour se libérer ou se rassurer sur notre relation, que je lui rends avec la même passion en le plaquant contre la paroi de toutes mes forces. Qu'importe qui il est, mon corps n'en a rien à battre. Sa grande paume tente un passage sur

mes fesses mais je tape sur sa main.

– Alors, tu n’as pas de culotte ? me souffle mon amant en agitant sa main dans l’air comme si je lui avais fait mal.

Quel comédien !

– Culottée, non ?

Matt éclate de rire. Le défi lui plaît. Il a un rire incroyable, à me coller des frissons dans les reins. J’aime le voir heureux, à des milliers de kilomètres de toutes ces épreuves qu’il a traversées. Il est temps que tout ça cesse.

L’ascenseur s’arrête, nous sortant de notre bulle. Mon titan me prend par la main d’une poigne ferme pour traverser la zone du B-One Park.

L’endroit est désert. Pas de Quantico.

– Non, ne me dis pas que tu vas conduire toi-même !

– À quoi sert d’avoir des voitures de luxe, si c’est pour ne pas les conduire ? ronchonne-t-il pour la forme.

Matthew me coule un regard sur le côté en ajoutant :

– Tu es contente, hein ?

Je saute sur place sans trop savoir pourquoi,

mais c'est pas grave.

– Ouaip. J'ai gagné contre la méchante banque. Tu savais que j'étais une *Renégade* doublée d'une Emmerdeuse Essentielle ?

Garrett lève les yeux au ciel, effaré par tant de bêtise mais je m'en fous. J'ai le droit d'être bête. Le bip déclenché dans sa main fait alors clignoter un bolide gris foncé métallisé. Droit devant.

L'engin racé me stoppe net.

– Woaw ! Trois chiffres pour une légende. 911. Tu te sens bien, Guerrier ? C'est Le modèle du Jubilé. Tu ne l'avais pas dans ta collection celle-là ?

Matthew se tourne vers moi, les yeux écarquillés de surprise.

– Tu t'intéresses à ma collection de voitures, maintenant ? s'exclame-t-il ébahi.

OK, je l'avoue, comme je savais mon Guerrier fan de bagnoles de collection, j'ai aussi appris par cœur la liste de ses voitures rarissimes dans *Auto-Moto* en revenant du Japon pour ne rien laisser de côté.

Lire et faire des recherches, ça, je maîtrise.

– Non, je m'intéresse à toi. Ça occupe tout

mon temps.

Inutile de lui dire que j'ai fouillé absolument partout. Quelque chose me dit qu'il s'en doute. Une seconde plus tard, Matthew met le contact et aussitôt, l'engin bestial rugit, prêt à mordre l'asphalte, mais au lieu d'enclencher la marche arrière, son regard glisse sur ma poitrine.

– On ira nulle part tant que tu ne seras pas attachée, dit-il avec sévérité.

– C'est un sous-entendu ?

– Non.

Comme si j'allais le croire.

Je boucle rapidement l'ancrage trois points et Matt enclenche la marche arrière, ce qui allume miraculeusement la lumière de la zone jusqu'en sortie. Une fois dehors, en contemplant les fauves dramatiques du crépuscule se refléter sur les buildings de verre, j'aborde la question cruciale qui me turlupine depuis ma rencontre avec Carla :

– L'église dont tu parlais est celle de Kembe, n'est-ce pas ?

Une voiture klaxonne brusquement derrière nous car mon amant vient de caler au beau

milieu du boulevard circulaire. L'air de s'en fiche royalement, il m'observe.

– Comment le sais-tu ?

Le conducteur de la berline en question nous contourne ainsi que deux autres, ce qui nous vaut des gestes obscènes, qu'heureusement Garrett ne voit pas puisqu'il me fixe moi.

– J'ai rencontré une enfant-serpent à la cafétéria et j'ai fait le rapprochement. Démarre !

Ce qu'il fait, un peu inquiet, faut dire.

– Kembe est un village en bordure du lac Kivu, se renfrogne-t-il, bien obligé. Son église est faite de briques rouges, je l'ai rachetée pour ma fondation.

Tu sais que tu ne m'apprends rien là...

– Tu y allais souvent ? j'ose demander, bien décidée à le pousser plus loin.

Matthew me lance un regard noir d'avertissement. Le genre de regard qui m'empêche de retirer le mien.

– C'est une question fermée, fais-je valoir gentiment.

– Tu tiens vraiment à le savoir ?

Je soutiens son regard sans faiblir, mais c'est

dur. Regardez Matt Garrett dans les yeux quand il vous menace, c'est comme affronter un terrible incendie de forêt sans lance à eau. On a toutes les chances de cramer vivant.

Au lieu de me répondre, il effleure alors une touche au volant et le *Palladio* de Karl Jenkins s'élève dans tout l'habitacle. Fort, puissant, crescendo, rendant l'atmosphère encore plus suffocante ou nous précipitant vers le pire.

Shadow Lake, encore.

Est-ce qu'il essaie de me distraire ? Trop facile.

– Question fermée, Garrett. Tu dois répondre, dis-je pour le rappeler à l'ordre.

– Tous les soirs.

Ce n'est pas le moment de flancher, Alex.

– 235 femmes ont été violées dans cette église.

Tu veux m'en parler ?

Cette fois, il ne dit rien.

Le *Palladio* finit par me taper sur les nerfs.

Margo dit souvent que celui qui prend le risque d'aimer doit savoir qu'il ne pourra pas venir se plaindre, vu que le risque est partagé à parts égales. Chaque fois que Matt Garrett accepte de répondre à une question sur son

passé, je sens que les parts sont égales et que, quoiqu'il arrive, je ne pourrai m'en prendre qu'à moi-même. Mais quand il ne répond pas... il me fait peur.

Accroche-toi, Alex ! Il ne va pas t'avoir si facilement.

Pas question d'abandonner. Ou cet homme en vaut la peine ou c'est un monstre, mais dans les deux cas tu as besoin de savoir. Pendant tout le reste du trajet, ses mains restent silencieuses sur le volant. De mon côté, je n'ai aucune envie de lui servir une conversation mondaine. S'il ne veut pas me parler, alors qu'il sait pertinemment que je flippe, je ne lui ferai pas non plus la causette.

C'est lui qui craque en premier :

– Je sais que je l'ai annoncé à la presse sans te demander ton avis, mais j'apprécierais sincèrement ton aide pour le Fil Rouge. Qu'en penses-tu ?

– Dans ce cas, j'aimerais rencontrer Adelphe, dis-je en posant ma tête amoureusement contre lui.

Même s'il ne me repousse pas, ses épaules se tendent tout de suite.

– Alors, non !

Pourquoi ? J'exhorte mon cœur au calme, à ne pas imaginer le pire, mais c'est de plus en plus dur. Les routes deviennent de plus en plus étroites, de plus en plus sinueuses, jusqu'à ce que le bolide ralentisse devant un grand portail noir.

Je me redresse pour le laisser abaisser sa vitre et composer le code. Par-dessus le mur, j'aperçois des grands arbres, des ormes et des chênes. À croire qu'on est au beau milieu d'une immense forêt naturelle.

– À quel âge es-tu venu vivre en France ?

– J'avais dix ans quand la mère de Paul est morte. On empruntait tous les jours la route où elle a eu son accident pour aller à l'école. Pour Paul, c'était dur. On est venus vivre ici après.

L'odeur de terre mouillée s'engouffre dans la voiture.

– Je pourrai voir ta chambre ?

Cette fois-ci, il ignore la question et s'engage dans l'allée.

– Tu n'as vraiment pas de culotte là-dessous ? galèje-t-il pour faire diversion en désignant

mes cuisses.

Je n'ai pas le cœur à jouer.

Au même moment, je découvre, un peu intimidée, comme un endroit hors du temps : un moulin à la façade couverte de lierre rouge et une rivière bordée de saules. J'examine les lieux et je le vois, juste sur la gauche.

Le fameux garage surmonté de ce qui ressemble à une mansarde, directement sous l'ardoise. Deux fenêtres verticales percées dans la toiture et un escalier extérieur. Sa chambre de gosse.

Comment un enfant de dix ans peut-il choisir de vivre seul au-dessus d'un garage ? À l'écart. Et surtout, comment sa famille peut-elle le laisser faire ? La pression dans ma poitrine m'étouffe, j'ai tellement mal.

J'en ai marre qu'il ne veuille rien partager avec moi.

– OK. Je veux en avoir le cœur net, soupire-t-il en suivant le fil de ses propres pensées. Écarte les jambes, m'ordonne-t-il, tout de suite après avoir coupé le moteur.

Mon Dieu, ce que je fais...

– Si tu ne me crois pas sincère...

Intrigué par le double sens de ma réponse, il ose glisser sa main sous l'étoffe... et lâche un grognement rauque, tout de suite suivi par :

– Enfer et damnation ! Qu'est-ce que tu portes, bordel ?

– Un string en bonbons, fais-je, ravie de lui couper le sifflet et de me distraire, même temporairement, de mes terribles incertitudes. Je l'ai acheté pour toi en allant au tribunal.

Sa bouche s'ouvre à s'en décrocher mais rien ne sort :

– ???

– Je comptais te faire un massage sensuel en sous-vêtements sucrés avant de t'endormir pour te faire parler. Mais si tu veux te mettre à table tout de suite...

Si ça marche, je suis un « Sexgénie ».

– Tu as décidé de me tuer ? finit-il par lâcher en passant les mains sur sa figure.

– Tu veux dire que c'est mortel ? Si tu veux faire un don au CRI, je l'ai payé quinze euros. Pour de vrai, j'ai dû péter les plombs, mais à l'origine ce string ne devait pas sortir de la chambre à coucher. Seulement voilà, il m'a provoquée avec ses sextos.

– Tu cherches les ennuis, Civilité ! Les gros ennuis.

– Allez, Chubaka, ça détruirait ta force intérieure d’attendre qu’on rentre à la maison pour dépouiler mon pissou avec tes dents ?

Son visage s’engorge encore plus.

– Ton pissou ? s’étouffe-t-il comme si je me moquais de lui.

Je hausse les épaules un peu gênée d’avoir sorti ce terme que je n’emploie qu’avec Margo et Leila dans nos soirées filles mais, franchement, j’ai des circonstances atténuantes, non ?

– Ah ! parce que tu ne sais pas dire une chatte non plus ?

Je ne sais pas qui de nous deux est le plus rouge. Peut-être lui.

– Laisse-moi clarifier la situation, Alex, s’emporte-t-il en haussant la voix. Dans cette maison, il y a QUATRE autres hommes en âge de te baiser, même si l’un d’eux est gay. Alors, tu n’as pas intérêt à perdre un seul de ces bonbons sur le tapis du salon. Compris ?

C’est malin ! Maintenant, je ne vais plus penser qu’à ça.

– À présent, sors de cette voiture avant que je te saute dessus ! Parce que là, tout de suite, j'ai une horrible envie de te fesser pour de bon.

Je ne me fais pas prier. Heureusement, le reste de ma tension s'évacue lorsque Matthew me rejoint dans l'allée. Il a retrouvé ses couleurs.

– Ça semble absolument incroyable, mais Rob a invité Margo ce soir, m'annonce-t-il l'air de rien. Ta copine est ici.

– Ça t'ennuie ?

– Disons que je ne tiens pas à ce que tu m'en veuilles le jour où elle viendra pleurer toutes les larmes de son corps sur ton épaule, me prévient-il tout en me suggérant d'avancer.

Moi, je pourrais pleurer de rire.

– Qu'est-ce qui t'amuse ?

– Et si c'est Rob qui vient pleurer sur ton épaule ? Tu m'en voudras ?

– Crois-moi, bébé, ça n'arrivera pas, ricane-t-il avec une poussée sur mes reins. Je connais mon frère.

Le pauvre. Moi je connais le crotale blond. Des réactions contradictoires envahissent mon esprit : défi, fierté, jeu, fierté, jeu pour se fixer sur... DÉFI.

Je fais volte-face en me plantant devant lui.

– Tu veux parier ?

Son regard s'enflamme direct.

– Tenu ! Une nuit baisodrome en suspension, propose-t-il avec un sourire lubrique éloquent.

– Tenu ! Une nuit à la belle étoile au Kivu si tu perds.

Il lève un sourcil.

– Je vais gagner, bébé.

– Cool ! Moi aussi ! Prépare-toi au choc des titans, parce que je connais Margo. Ce n'est pas le genre de fille à pleurer pour un homme. En revanche, j'offrirai sûrement des Kleenex à Rob...

Margo, t'as intérêt à pas te rater sur ce coup-là, sinon, je t'étripe !

– Qu'est-ce que vous faites encore dehors tous les deux ? nous lance le principal intéressé en surgissant dans mon dos. On t'a entendu couper le moteur il y a au moins quinze minutes, Matt.

Merdouille. Est-ce qu'il a entendu ?

ALEX

Tel un feu follet, Margo rapplique dans le vestibule du Moulin en nous entendant arriver :

– Ah, enfin, Alex ! Il était temps.

Elle me désigne une commode ancienne dans l'entrée.

– Au fait, tes trucs sur les geôles sont là-dessus.

– Classe, Margo ! réponds-je un peu gênée que Matt et Rob entendent ça.

Je vais la tuer, ça m'évitera de perdre. Elle aurait pu faire ça discrètement et les glisser dans une sacoche. Non. Pas du tout. Elle a empilé mes rapports de stages tels quels, visibles aux yeux de tous.

– Viens voir la terrasse, m'ignore-t-elle en m'agrippant par le bras. Les Garrett ont un parc qui descend jusqu'à la rivière avec barque et tout et tout. C'est trop beau.

Zéro manières, cette fille. Avec Margo, c'est

un peu comme construire une maison sans passer par la phase travaux. Elle a envie de savoir tout de suite dans quoi elle va vivre. Je l'imagine un instant à ma place avec Matthew. Margo aurait exigé de savoir dans quoi elle mettrait les pieds avant même de commencer. Tandis que moi, je n'ose même pas poser la question.

Nous traversons un salon contemporain tendu d'un beige doux et meublé de bois noir laqué savamment éclairé. La pièce donne sur la terrasse et le parc par de grandes baies vitrées coulissantes, tandis que les deux frères discutent bagnoles en nous suivant. L'endroit n'a rien à voir avec la garçonnière dépouillée de Matthew. C'est une vraie maison de famille revisitée par un décorateur en vogue, avec portraits d'enfants. J'aimerais bien m'attarder mais...

– Alors, il paraît que tu as brillé ? proclame Margo toute excitée.

– Oh non, tu exagères ! Je crois même que je ne suis pas faite pour ça...

– Tu déconnes ! Pourquoi ?

– J'étais morte de trouille, Marg. Je n'avais

pas le retour de ma propre voix. Je me sentais nue au milieu des lions. Et quand la présidente nous a appelés à nous lever, mes jambes m'ont lâchée. J'étais en larmes comme un bébé devant tout le monde. Et comble de tout, c'est le client qui m'a consolée. T'imagines la honte ?

Margo dégage l'argument d'un geste vague de la main vers le petit groupe qui nous attend dehors.

– Bah, ce n'est pas ce que Paul raconte ! Il n'arrête pas de parler de toi depuis qu'il est arrivé. Sérieux, j'étais presque jalouse.

Je fais mine de me tourner vers Matt quand elle m'arrête :

– Au fait, j'ai trouvé l'appart, m'annonce-t-elle en messe basse.

– Oh mon Dieu, je n'ai toujours pas de job ! Où est-ce ?

– Au cœur du Marais. Cher, mais on sera hyper-bien. Ne t'inquiète pas pour le loyer. Tant que tu n'as pas trouvé, maman a dit qu'elle paierait.

– Merci, mais il n'en est pas question. D'abord, j'ai un bon salaire pour les trois

mois à venir. Ensuite, dès que j'aurai prêté serment, je prendrai toutes les gardes à vue de nuit. Ça paiera ma...

Soudain, je m'arrête net, coupée par les lèvres de Matthew dans mon cou. Ce qui met fin à ma conversation avec Margo qui se sent obligée de s'éclipser.

Étrange qu'il m'embrasse ici avec autant de naturel. Plus étrange encore, qu'il me conduise à notre hôte sans le moindre commentaire autre que :

– Mon père, maître Vincent Garrett.

Vincent Garrett, dans ses murs, offre une forme absolue de contradiction : l'homme est aussi séduisant que ses deux fils, mais son air hautain jure totalement avec la pince à barbecue qu'il tient dans la main.

– Soyez la bienvenue dans cette maison, me souffle Vincent. Je vous ai vue au tribunal. Toutes mes félicitations, jeune fille ! J'ai cru comprendre par votre amie que vous cherchiez du travail à Paris. Mon cabinet serait heureux de vous accueillir.

Pour dire la vérité, je ne m'attendais pas du tout à ça et ne sais pas trop quelle suite y

donner. Margo me jette une œillade entendue genre : « Tu vois ! » alors que je sens très nettement la main de Matthew se raidir dans mon dos. Quelque chose aussi dans le regard de Vincent me dicte la réponse :

– Merci monsieur, réponds-je poliment. J’y songerai.

Matthew m’oblige alors à avancer vers un autre homme plus âgé.

– Alex, voici le docteur Pierre Garrett, éminent pédopsychiatre à Londres et accessoirement mon oncle, enchaîne mon amant avec humour.

J’en déduis que ma réponse à son père lui convient sans trop en connaître la raison.

– Enchantée, docteur Garrett.

– Doux Jésus, mon petit, vous voulez me vieillir d’un seul coup ? s’étrangle l’intéressé en m’êtreignant dans ses bras. Appelez-moi Pierre !

Cheveux gris en pétard dans un style qui lui est propre et regard couvrant pour mon amant, je capitule de bonne grâce :

– Je m’en voudrais, Pierre, dis-je en réprimant un fou rire naissant.

– Mes frères m’attendent pour aller nager avant le dîner, m’informe Matthew au départ de son oncle. Une vieille habitude que nous avons. Veux-tu que je te conduise dans une chambre pour te changer ?

Dans son regard appuyé, cette fois, je lis autre chose : *Attraction*.

– Je viens aussi, bondit alors Margo. Rob m’a dit de prendre mon maillot.

En voyant la mine contrariée de mon amant et l’œillade acerbe qu’il jette à Margo, je ne peux m’empêcher de l’embrasser sur la joue.

J’adore quand tu boudes, mon amour !

– Ce n’est que partie remise, lui dis-je à l’oreille. Je n’ai pas de maillot.

Matthew met une éternité à répondre :

– Victoria n’a pas prévu de maillot ? tique-t-il d’un ton qui sonne le reproche pour mon acheteuse personnelle.

– Non.

Ça a l’air de le contrarier.

Même si ce n’est pas très charitable de ma part, je suis contente parce que ça prouve qu’il ne porte pas Miss Perfection dans son cœur. Cette femme est si parfaite qu’elle semble

inhumaine. *Pétasse.*

– Ça ne t’ennuie pas de m’attendre ? s’inquiète-t-il avec un coup d’œil d’envie à ses frères un peu plus loin.

– Bien sûr que non. Va nager, je vais m’installer là et te regarder, lui dis-je en désignant le salon extérieur.

Quelques minutes plus tard, confortablement assise dans un canapé de jardin, j’en profite pour échanger quelques textos cochons avec Max :

[Alors que je viens de battre mon record de saut à Doodle Jump, Ma consœur japonaise me glisse :

Sûr que c’est plus facile que de me sauter moi.]

[Une petite défaillance, Vador ?]

En guise de réponse, je reçois un selfie de la Japonaise complètement à poil dans son lit. La fille a l’air dans le coaltar ou alors elle est en train de jouir. Je zoome l’image entre mes deux doigts... Ah, non, elle est bien en train de jouir et lui est...

– Une coupe de champagne, Alex ? surgit une ombre portée en s’installant sur ma gauche.

Mon mobile rebondit dans mes mains. *Bravo, Alex !* On voit tout de suite que tu n’as rien à cacher. J’étais tellement absorbée par les

mufleries de Max que je n'ai pas entendu l'oncle de Matthew et de Paul arriver.

Tant pis, j'effacerai après.

– Volontiers, Pierre, dis-je en me débarrassant prudemment de mon téléphone dans mon sac.

Tout au fond.

Pour lui cacher ma gêne, je fais mine d'apprécier le champagne, ne contemplant *que* les trois frères enchaîner longueur après longueur dans une sorte de ballet harmonieux. Vraiment, s'ils n'étaient pas déjà occupés, ils pourraient tous les trois postuler chez Abercrombie.

– Vous vous sentez prise au piège ? m'interroge Pierre sur ma gauche.

Éberluée, je ne peux qu'éplucher son visage.

– Disons que je suis sous le charme. Matt est tellement...

– Beau ? suggère-t-il avec un petit sourire compréhensif.

C'est quoi ce cirque ?

– Je le trouve fascinant. Matthew me fait penser au *Requiem* de Fauré que joue ma mère. C'est fort, pur et rassurant.

– Fort, pur et rassurant. Je suis d'accord,

déclare-t-il sûrement soulagé que je ne sois pas une de ces groupies qui ne s'attachent qu'à l'apparence.

Une tentation diabolique me passe alors par la tête. Tu ne m'en voudras pas si je fais ami-ami avec ton oncle et si j'oublie l'ASA deux minutes, hein Matthew ?

– On a parlé un peu de son enfance et je me suis sentie très proche de lui, dis-je pour l'amadouer en douceur.

Après tout, il n'est pas obligé de me répondre.

– Alors, Matthew a établi un contact avec vous, soupire Pierre. Vous ne savez pas à quel point j'en suis heureux. Pour un pédopsychiatre comme moi, un enfant anorexique est aussi fascinant à observer qu'une boîte à musique.

Anorexique ? J'en perds les mots.

– Ça vous étonne ? capte-t-il immédiatement. L'anorexie chez l'enfant n'est pas une question d'âge mais de contrôle. Je traite des nourrissons anorexiques, vous savez.

Je me contente juste de regarder Pierre.

– Peut-être Matthew était-il un enfant trop intelligent, commente-t-il. On ne dirait pas en

le voyant aujourd'hui, mais enfant il était plutôt chétif.

Et en le regardant, je suis à peu près sûre que Pierre ne dispose pas de toutes les informations concernant son neveu, mais l'affection qu'il lui témoigne m'autorise à lui demander :

– Combien de temps cela a-t-il duré ?

– Dix ans. Nous avons dû l'hospitaliser plusieurs fois pour le sonder.

Mon estomac se tord.

– Vous l'avez nourri de force ? sors-je la gorge nouée, mais c'est une agression terrible. Une vraie agression.

– Vous ne comprenez pas, m'objecte Pierre d'un ton professionnel. Matthew refusait tout. Pas seulement la nourriture. Dans certaines crises clastiques, il refusait aussi de boire et parfois même de dormir.

Un sentiment très déstabilisant s'insinue en moi : toute l'existence de Matthew est liée à son enfance, je le sens. Issu d'une mère qui l'a abandonné à la naissance et d'un père qui l'a élevé alors qu'il était lui-même marié avec une autre femme et père d'un autre enfant

quasi simultanément, l'ancrage de ses difficultés dans l'enfance est important. OK. Mais si j'ai une idée de ce qu'il a dû endurer au Kivu, je ne connais rien de son enfance. Rien du tout.

– Comment en est-il sorti ? dis-je avec un regard sceptique.

Pierre rajuste ses lunettes de vue sur son nez avant de répondre :

– En fait, il l'a fait tout seul, et du jour au lendemain. C'est ça qui est encore plus surprenant. Lorsque la mère de Paul a eu son accident de voiture, Matt est sorti de son trouble alimentaire pour protéger Paul. Les deux enfants n'avaient plus de mère. D'ailleurs, c'est à cet âge-là qu'il s'est mis à mordre ses infirmières.

Oh mon Dieu ! les morsures d'amour...

– Que voulez-vous dire ?

Cette fois, Pierre me sourit avec indulgence.

– Vous n'avez jamais vu une mère faire semblant de manger son bébé ? L'enfant a besoin de dévorer sa mère de la même façon. Pour en garder un morceau à l'intérieur de lui-même et prolonger le moment de bien-

être, même une fois l'estomac bien rempli.

Tout prend alors un autre sens.

– Quand est-ce que tout est rentré dans l'ordre ? je tente maladroitement.

– Dans l'ordre ? s'offusque Pierre. Un psychiatre n'aime pas trop ce mot, Alex.

Je le regarde, impuissante. Aucun mot de remplacement me vient.

– Si Paul a eu une scolarité presque invisible, Matt a toujours eu des problèmes avec ses émotions. À l'âge scolaire, il est devenu très agressif. Paul et lui ont six mois d'écart, j'imagine facilement ce qu'il a dû entendre...

Un sourire naît sur mes lèvres sans que je le commande.

– Ce n'est pas facile d'expliquer aux autres enfants pourquoi il manque un parent, dis-je un peu trop vite. Moi, j'ai décidé une fois pour toutes de m'en moquer avec le sourire et comme ils me prenaient pour une timbrée bienheureuse, les autres élèves ont abandonné. Pierre me demande doucement :

– Votre père ou votre mère ?

– Je ne connais pas mon père.

Le psychiatre hoche la tête d'un air

compréhensif.

– Vous dites qu’il était bagarreur, mais diriez-vous que Matt est un homme violent ?
embrayé-je rapidement.

Pierre me regarde avec franchise. Il sait que je fais allusion à sa petite amie de l’époque. Du moins, c’est ce que je lis dans ses yeux.

– Un homme violent n’existe pas en tant que tel, Alex. La violence n’est pas une maladie. C’est une force dérégulée. Elle n’est pas caractéristique d’un individu, mais de son comportement à un moment de sa vie.

Il n’a pas répondu, non ?

– Le Kivu a dû le laisser très en colère...

S’ensuit un grand moment d’incertitude. Pierre essuie ses lunettes avec l’air d’hésiter tandis que j’essaie de me fondre dans le tissu du canapé. En clair, j’ai touché le point sensible et il va me renvoyer dans mes cordes. Pas moyen d’y couper.

– Si vous êtes au courant de ça, il y a peut-être de l’espoir, me surprend-il. Matt doit vraiment apprendre à communiquer. Il a toujours eu du mal à livrer ses sentiments. Même enfant, il n’a jamais dit à son père qu’il l’aimait, par

exemple. Ni à moi ni à Paul. À personne.
Comme s'il ne connaissait pas ce mot.

Matt va me tuer s'il apprend que j'ai bavassé sans son autorisation.

Pourtant, je ne peux me résoudre à arrêter :

– J'aimerais l'y aider, Pierre. Je sais que vous êtes lié par le secret professionnel, mais aidez-moi à le comprendre. Je l'aime tellement, si vous saviez. Mais j'ai le sentiment de l'aimer en suspens et je ne suis pas sûre de le supporter.

C'est sincère.

Plus que partagé, Pierre me regarde longuement en silence avant d'ouvrir la bouche comme s'il avait pris une décision à contrecœur.

– À douze ans, Matt s'est mis brusquement à fréquenter les clubs de strip-tease, confesse-t-il. Personne n'a compris ce qui l'y a conduit. Toujours est-il qu'il ne rentrait pas de la nuit ou alors il rentrait soûl. Jusqu'au jour où Vincent a craqué.

– Craqué comment ?

Pierre abaisse la voix :

– J'étais en congrès en Géorgie avec des amis

quand ça s'est produit. Matt a fait une connerie que mon frère n'a pas voulu laisser passer. Vincent est avocat. Comme vous, il a une forte notion du droit. D'abord, il a pensé lui donner une leçon avec un travail d'intérêt général, puis il a décidé qu'il n'allait pas gâcher la vie de son fils avec un casier.

Tout à coup, le choc.

– Oh, mon Dieu, non ! Vous êtes en train de me dire que Vincent a préféré envoyer son propre fils au beau milieu d'une guerre d'extermination au lieu de l'envoyer débroussailler les collines avec une association ? Vincent a donc perdu tout sens moral...

– Alexiane ! me coupe sèchement Pierre, outré par mon attaque.

Combien de fois ai-je ressenti ce sentiment de haine contre les gens qui n'avaient pas su le protéger ? De là à imaginer la trahison de son propre père, de surcroît avocat, j'étais loin du compte.

Pas question de compatir.

– Et vous osez me dire que Vincent a une notion du droit ? Ce qu'il a fait c'est... du

bricolage sans aucun cadre juridique.

– Ce n'est pas tout à fait comme ça que les choses se sont passées, me corrige Pierre avec la visible intention de défendre son frère. Vincent s'est servi d'une relation qui avait ses entrées au Conseil de sécurité de l'ONU. Cette personne lui a assuré un cessez-le-feu de la zone.

Furax, je soutiens son regard.

– Très bien. Il y a eu un cessez-le-feu ?

– Non. L'ONU s'est trompée.

Comment a-t-on osé lui faire une chose pareille ? Mes yeux sont secs, mais un froid glacial pénètre profondément dans mon cœur. Je comprends maintenant pourquoi il ne peut faire confiance à personne. La pire des trahisons est celle qui vient des proches censés nous protéger. Le père et la mère. Matthew a été trahi par les deux.

Comment pourrait-il être autrement ?

– Vous avez l'air en colère, s'inquiète le psychiatre en voyant ma tête.

Et comment !

– Matthew était mineur, Pierre. MINEUR. Vous comprenez ce que ça veut dire ? dis-je un peu

trop fort. Les mineurs sont PROTÉGÉS dans notre système, pas EXPOSÉS.

Calme-toi, Alex. Tu vas finir par attirer l'attention !

Pierre le sait tout autant que moi, bien sûr. Je lui rends son regard.

– Qu'avait fait Matt pour mériter une telle sanction ?

– Vous l'ignorez ? se fige-t-il. J'ai cru que vous saviez quand vous avez dit qu'il était bagarreur.

Oh, bordel !

– Vous faites allusion au fait qu'il a frappé sa petite amie. Matthew me l'avait dit, vous n'avez pas trahi votre neveu, Pierre.

Pas vous.

Subitement, tout s'éclaire : Matt protège Paul par son silence, comme quand ils étaient petits. Que penserait Paul de leur père s'il savait les conséquences d'un tel acte ? De plus, Paul est avocat, tout m'indique qu'il ne comprendrait pas. Comme moi. *Quelque part, c'est héroïque, Matthew, mais tu te tues à petit feu !*

Dans la foulée, je saisis autre chose : en

signant l'ASA, je suis passée à côté de l'aspect familial. Mais l'homme d'affaires, lui, y a pensé. Puisqu'en demandant à Paul lui-même de rédiger l'accord de confidentialité, Paul s'interdisait de facto de me poser des questions et moi de parler à Paul.

Il nous a verrouillés tous les deux.

J'en rirais presque. *Ah, Matthew, tu es trop fort !*

– Alors, vous devriez comprendre mon frère, entérine Pierre me ramenant à notre conversation. Vous êtes avocate. Qu'auriez-vous fait si votre fils s'était lui-même livré à la police après avoir tabassé à mort une jeune fille ?

Je vais vomir.

– Tabassé à mort ? répété-je pour au moins me laisser le temps d'admettre que j'ai bien entendu.

Pierre me dévisage sans complaisance.

– J'ai pris connaissance du rapport du psychiatre de garde qui a examiné Matthew, m'assène-t-il. Il était suffisamment éloquent.

Et il me l'énumère :

« Quotient intellectuel élevé.

- « Compétent socialement.
- « Préférence pour un travail qualifié.
- « Sexuellement compétent.
- « Aîné d'une famille.
- « Emploi stable du père.
- « Discipline parentale très dure pendant l'enfance.
- « Acte prémédité.
- « Se contrôle pendant l'acte.
- « Consommation d'alcool nulle au moment de l'acte.
- « Absence de stress.
- « Absence de productions mentales pathologiques.
- « Victime connue ou de rencontre.
- « Conversation soignée avec la victime.
- « Transporte le corps de sa victime à l'hôpital pour y recevoir des soins.
- « Se dénonce et se laisse arrêter sans résistance. »

J'encaisse le coup.

Complètement sonnée, je me prends à douter. Et j'ai laissé cet homme-là m'attacher ? Et je le referai. Oui, parce que je l'aime et qu'il ne me fera aucun mal. C'est comme si

j'apprenais à voir quelque chose de plus élevé que ce que j'ai appris dans mes livres. Ce que j'ai en moi. La force de mon amour, jusqu'à l'aveuglement. Aimer à ce point, ça fait peur.

– Alors, votre verdict en tant qu'avocate ? me presse Pierre sur ma gauche.

Je regarde dans la direction du bassin où les trois frères continuent inlassablement leurs longueurs mais, en l'énonçant, c'est l'avocate qui parle. Pas moi.

– Pénalement responsable, suis-je bien forcée d'admettre.

Silence.

– Vous voyez ! Vincent est arrivé à la même conclusion. Vous comprenez maintenant ? Mon frère a agi pour le bien de son fils, Alex. Pas pour lui nuire.

Pas du tout. Mais c'est un autre débat pour lequel je n'ai aucune légitimité. Seul Matthew a le droit de porter ce jugement sur son père.

– Qu'est-il arrivé à cette jeune fille ? dis-je pour éluder sa question précédente.

– Elle voit un confrère régulièrement.

Je vais bien, je respire bien.

– Et Matt n'est pas psychopathe.

– Non. Aucune altération mentale n’a été diagnostiquée.

Surtout ne pas hyper-ventiler.

– A-t-il donné une raison pour avoir agi ainsi ?

– La seule chose que Matt a dit à la police est qu’il ne méritait rien.

Pourquoi ça ne m’étonne pas ? Pourtant, un truc cloche dans cette histoire.

– Si Matt s’est présenté à la police, il aurait dû être déféré devant un juge, fais-je remarquer à Pierre. Le juge aurait demandé un an de prison. Avec un bon avocat, il aurait pris du sursis. C’est la norme. Pourquoi Vincent a-t-il voulu empêcher le droit de s’exercer ?

Cette fois, Pierre a l’air très nettement emmerdé.

– Vincent a préféré régler le problème avec la famille de la jeune fille.

Pas logique. La jeune fille victime, OK. L’aspect financier, OK. Tout ça part d’un sentiment protecteur de chef de famille. Mais son fils dans tout ça ? Pourquoi l’avoir exposé en protégeant tout le reste ? En outre, quelque chose ne va pas dans le ton du psychiatre. Je

jurerais qu'il ne dit pas la vérité.

Je tente de raisonner avec logique :

– Matt est resté trois mois au Kivu. Quand vous avez su pour le cessez-le-feu, pourquoi ne pas l'avoir fait rentrer ?

Pierre essuie ses lunettes une troisième fois alors qu'elles n'en ont pas besoin. C'est un tic pour cacher son embarras. J'ai touché juste. Mais quoi ?

– J'ignorais où il était, avoue-t-il sur un ton de confessionnal.

– Comment ? Enfin Pierre, vous avez bien vu qu'il n'était pas à la maison. Vous n'avez pas posé de question ?

Le silence pour toute réponse. Alors, c'est moi :

– Quand avez-vous compris ?

– L'ambassade américaine m'a téléphoné qu'il allait être exfiltré sur un vol commercial pour New York. Via Bruxelles. Je me suis débrouillé pour atterrir à JFK avant lui. À son arrivée, Matt m'a rendu son passeport britannique en me demandant de le remettre à son père. C'est là que j'ai vu le tampon d'entrée en RDC⁽¹⁸⁾ et ce qu'il avait écrit de sa

main.

Exfiltré ? La procédure n'est pas banale et peu usitée pour un particulier. Surtout un enfant. Bon Dieu. Pourquoi l'a-t-on exfiltré ?

– Qu'avait-il écrit ?

L'air confus, Pierre me dévisage.

– Une phrase que je n'ai pas comprise.

– S'il vous plaît, Pierre...

– « Lorsque le monde lui déplaît sous tous ses angles, l'enfant se réfugie dans les angles morts » ânonne Pierre avec lassitude.

La colère froide que je ressens m'aide à parler distinctement :

– Qu'a dit Matt à sa descente d'avion ?

– Il m'a demandé un endroit où dormir. Je lui ai pris une chambre dans le Queens et je suis rentré.

J'ai tellement mal. Pas étonnant que Garrett ne croit pas au droit avec une telle parodie de justice. Comment un avocat peut-il prendre une décision pareille ? Je me penche en avant en pressant mes paumes contre mes tempes. Des pas résonnent derrière moi mais je n'écoute pas, je suis trop fatiguée. Puis sa voix brute, belle à faire peur, vient briser le silence

:

– Je dérange ?

Je ne sursaute même pas.

Cette fois, je suis trop abîmée pour relever la tête.

(18) République Démocratique du Congo.

ALEX

Pas maintenant, s'il te plaît.

Matthew se tient debout devant moi, une expression fâchée collée sur le visage. Il s'est rhabillé avant même que je m'aperçoive qu'il était sorti du bassin. C'est dire à quel point je suis nulle pour jouer les Mata Hari.

– Alexiane...

Pierre se lève, tentant adroitement de nous sortir de là :

– Venez mes enfants, je crois que nous pouvons passer à table, annonce-t-il d'un ton qui se veut léger. Martha nous a préparé ses fameuses courgettes farcies et les côtes de bœuf sont bientôt prêtes.

Quelques pas plus loin, dans l'élégante salle à manger ouverte sur le salon, tout redevient plus léger. Presque normal. Matt et Rob soutiennent les Yankees en s'installant autour de la table. Paul, Vincent et Pierre, les Mets

pour la prochaine MLB⁽¹⁹⁾. Vincent préside à un bout et son frère à l'autre tandis que, placée entre Matt et Paul, je prends le temps d'apprécier la table étincelante, quand Paul me glisse à l'oreille gauche :

– Admire la tête chercheuse moldave, Alex ! dit-il avec une œillade discrète vers la jolie blonde qui effectue le service. Mon père ne lui suffit pas.

– Pardon ?

– Paul ! le gronde Matt à ma droite.

Mais il retient un rire. Rob se mord la lèvre pour éviter une vacherie. Margo me fait un clin d'œil grivois à souhait. Et Pierre feint de ne rien voir. Super !

Vincent serait-il coureur ?

Puis je me rappelle cette petite lumière dans ses yeux lorsqu'il m'a proposé de m'embaucher, la manière qu'il avait de bavarder avec Margo en maillot près de la piscine... rhoooo et j'obtiens la réponse. Juste au moment où quelque chose me frôle.

– Monsieur Garrett, plate ou pétillante votre eau minérale ? susurre un fort accent slave féminin en s'infiltrant entre mon amant et

moi.

Les hanches moldaves m'obligent carrément à m'écarter.

– On sert à droite, Darina, lui répond Matthew en s'éloignant à son tour pour ne pas la toucher. Plate, merci.

Même chose du côté de Paul, je dois encore me dandiner sur ma chaise, mais dans l'autre sens.

– Pétilante pour moi, Darina, ricane l'intéressé avec un demi-sourire.

En clair, le dispositif slave semble avoir enclenché le pilotage automatique sur un objectif déterminé : comment épouser un homme jeune, beau et si possible convenablement riche. Or il y en a trois autour de la table. Enfin, peut-être quatre si on enlève le critère de l'âge qui n'a pas l'air de compter pareil pour tout le monde.

– Vincent, est-ce que ces roses proviennent de votre jardin ? demande alors Margo en désignant les brassées de roses blanches disposées un peu partout dans la pièce.

Obnubilée par les manœuvres de Darina-hanches-d'enfer, je n'avais pas remarqué les

fleurs, pourtant élément majeur de la décoration. Margo m'adresse un clin d'œil. Indiquant clairement qu'elle, par contre, les a reconnues.

– Ce sont des Rosa Alba d'York, répond fièrement Vincent. Darina les a cueillies dans la roseraie de ma mère cet après-midi. Les roses étaient sa grande passion.

Mon regard croise celui de Matthew.

– Tu m'as offert les roses de ta grand-mère dès le premier jour ? lui dis-je en aparté, le cœur tambourinant n'importe comment.

– Oui, admet-il en pressant ma main posée sur ma cuisse dans la sienne.

Main que je bloque immédiatement, me rappelant ce qu'il y a sous ma robe. Pas question que je perde un seul de ces bonbons colorés sur ce beau tapis beige. Autant lâcher un anaconda sous la table en plein repas, ça ferait le même effet.

– J'ai vu sa dédicace dans ton édition originale du *Marchand de Venise*, m'empressé-je de changer de sujet en reposant sagement sa main sur sa cuisse. Rose Alba Garrett était ta grand-mère.

– C’était son livre préféré, confirme-t-il.

– J’ai lu aussi celle d’Adelphe en dessous...

Le sujet ne suscitant aucune réponse, je me concentre sur ce que raconte Vincent :

– Ma mère était membre de l’Église d’Angleterre. Elle racontait une légende aux enfants de notre famille qui vaut pour ce qu’elle est.

– Papa ! proteste Paul. Je suis sûr que ça n’intéresse personne.

Vincent prend sa tête de patriarche autoritaire.

– Ça te va bien de dire ça, fils. Un jour, toi aussi, tu la raconteras à tes enfants.

– Et merde, chaque fois c’est pareil, s’insurge Paul à ma gauche ! Matt et moi sommes certains qu’Alex et Margo n’y verront aucun intérêt. N’est-ce pas, Matt ? ajoute-t-il en le prenant à partie.

En voyant l’expression stoïque de son frère, Paul jette l’éponge. Ou plutôt sa serviette.

– Tu es pathétique, lâche-t-il dégoûté. Tu te moques totalement de ce qu’on pense de toi, Matt. Je ne sais pas comment tu fais. On a l’impression que tout glisse sur toi. Une vraie poêle Tefal. Est-ce que quelque chose

t'atteindra un jour ?

C'est vraiment bizarre ce genre de reproche entre frères, mais il est vrai qu'on est dans un cercle privé où ils peuvent se laisser aller.

– Je vous en prie, Vincent, racontez-nous cette légende, l'encourage Margo avec malice.

– Puisqu'on me le demande si gentiment, se dédouane Vincent... Selon ma mère, ce rosier fait partie de notre famille aussi loin qu'elle a pu remonter dans son histoire.

Paul souffle comme un phoque pour marquer sa désapprobation. C'est presque drôle de le voir ainsi, lui si posé d'habitude.

– La Rosa Alba est l'emblème de la Vierge, à l'origine de la dévotion catholique du Rosaire, continue Vincent avec le plus grand sérieux.

Intriguée, j'étudie le visage replié de Matthew.

– Ma mère racontait que pour sa première nuit d'amour avec Cléopâtre, Marc-Antoine aurait exigé de prendre sa bien-aimée sur un lit de pétales de 45 cm d'épaisseur. Mon père aurait fait pareil pour sa nuit de noces avec ma mère et son père avant lui.

– Vu les lectures qu'elle nous faisait dans sa

serre, je doute que Mamie Rose ait été vierge le jour de ses noces, pouffe Paul en guise de dernier mot.

J'ai bien du mal à me retenir de rire moi aussi en imaginant Vincent faisant des galipettes sur un lit de pétales de 45 cm. Beurk !

– Paul ! l'admoneste ce dernier. Un peu de respect, veux-tu.

– Je ne vois pas pourquoi, allonge Paul magnanime. *Justine ou les malheurs de la vertu* à douze ans, *Juliette et les prospérités du vice* à treize. Il n'y a pas à dire, avec le Marquis de Sade, Mamie Rose nous a donné le goût de la lecture dans sa serre. On n'y allait pas que pour ses cannelés au rhum, crois-moi !

Rob s'esclaffe :

– Moi, c'était *Playboy* et bourbon sous les couvertures.

– Et pour ta gouverne, Papa, ajoute Paul, plus aucune fille n'arrive vierge dans nos lits aujourd'hui. Enfin... c'est rare, se reprend-il en me glissant un coup d'œil à l'oblique.

Je pique un fard.

– Je te parle, Paul ! se fâche tout à coup

Vincent en frappant la table.

Un truc cloche. Nous avons tous sursauté alors que Matt et Paul sont restés impassibles, pas du tout surpris. C'est quoi ça ? Habituel ?

– Finalement Matt, je peux m'estimer heureux que maman n'ait pas la main verte, je déteste suivre les fiches techniques, balance Rob taquin.

Je passe pratiquement tout le restant du dîner perdue dans mes pensées avec seulement l'écho des conversations en arrière-plan. C'est vraiment étrange de découvrir Matthew dans sa famille. Je ne sais pas pourquoi, j'ai le sentiment qu'il les observe en retrait, comme s'il était encore dans sa chambre au-dessus du garage. Jusqu'à ce que le tintement d'un verre sur ma droite me ramène à la réalité.

Matthew s'est levé afin de prendre la parole :

– Votre attention s'il vous plaît, je souhaite porter un toast, annonce-t-il.

La bouteille de Dom Pérignon rosé brille entre ses mains.

– Alexiane, dit-il en levant son verre. Aujourd'hui, tu as passé brillamment l'épreuve du feu...

L'émotion me coupe l'effet.

– Quand je t'ai rencontrée, commence-t-il solennellement, je n'ai vu chez toi qu'une jeune fille parlant des prisons comme le plus bel endroit de la terre... Je me suis dit que tu étais la fille la plus perchée que j'avais jamais croisée. Alors, je t'ai écoutée.

L'entendre évoquer notre premier dîner me fait sourire.

– Tu as montré aujourd'hui que tu es plus que ça. Bien plus. C'est pourquoi nous aimerions que tu envisages de rester chez MHG.Industrie après tes trois mois d'essai. Qu'en dis-tu ?

Margo pousse un sifflement approbateur. Je lui décoche un regard bien senti tout en me demandant où tout cela va nous mener. Les mots rebondissent dans ma tête. Ce qu'il me propose, c'est un job. Rien d'autre. Peut être parce qu'il devine que je n'accepterai rien d'autre sans en savoir plus. Mais c'est énorme. N'importe qui tuerait pour travailler avec lui mais que ferais-je si nous devons rompre ?

Je compte jusqu'à dix avant d'articuler :

– Puis-je avoir un peu de temps pour la réponse ?

Matthew hoche la tête, mais ne dissimule pas sa détermination :

– Si vous voulez bien nous excuser, je vais faire visiter la roseraie à Alexiane.

Dehors, l'éclairage a changé, même la lune a disparu.

Je serre sa main pendant qu'il me conduit à la lueur de son téléphone. On sillonne dans une étroite allée le long de la rivière. Le glouglou de l'eau et le vent me font frissonner. On laisse sur la gauche un vieux ponton et ses barques.

Je n'aurais jamais cru la propriété si grande.

– Que va-t-on faire dans la roseraie ?

– Tu me dois un dessert. Tu as oublié ?

Pour dire la vérité, ça m'était complètement sorti de la tête.

– Tu as éveillé ma curiosité avec ton boulot. C'est quoi, le pacte ?

– Peut-être que « pacte » n'est plus le bon terme. Après ta démonstration, les cabinets vont se battre pour toi. Je me mets donc sur les rangs, dit-il en retirant sa veste afin de la passer sur mes épaules.

Pile au moment où un hibou hulule au-dessus

de nos têtes.

– Ce n'est qu'un hibou, se moque-t-il. Tu as peur du hibou ou de moi ?

J'attends un peu pour la réponse :

– Ne jamais s'aventurer seule la nuit avec un inconnu. On m'a appris ça, petite.

Cette fois, mon amant s'immobilise pour m'étudier.

– Alors pour toi, je suis un inconnu ? C'est tout ?

Même s'il est clair que je l'ai vexé, je reste silencieuse.

– De quoi parlais-tu avec Pierre ? Et ne mens pas, me prévient-il. Je sens la peur, Alex. Surtout la tienne quand elle t'empêche d'accepter mon offre.

C'est le moment.

– De toi. Je sais qui t'a envoyé au Kivu et pourquoi. Je sais qu'on t'a exfiltré, mais je ne sais pas pourquoi. Je sais que tu étais pénalement responsable. Je sais aussi que tu étais un enfant anorexique qui a été attaché avant Thérèse.

Son regard devient furieux :

– Non. Je n'ai jamais été anorexique, proteste-

t-il d'un ton brusque.

En voyant ma confusion, son visage se radoucit.

– J'ai décidé de ne plus manger. J'avais mes raisons.

Mais sa colère a réveillé mes sens, ma décision est prise :

– Laissons de côté le fait qu'un enfant ne devrait pas décider de se mettre en danger, j'ai passé un deal avec moi-même, Matthew. Tu as trop de valeur pour moi, je ne te ferai pas l'affront de te juger sans savoir. En revanche, j'aimerais bien que tu m'aides à comprendre comment tu as pu en arriver là. Tu me dois bien ça.

À prendre ou à laisser.

S'il ne dit rien de plus, je vais craquer nerveusement, je le sens. Même si je ne mesure pas encore les conséquences d'une séparation, je suis à bout. Toute cette tension m'épuise. Il doit en être conscient car il se remet à marcher et accepte enfin de se confier :

– C'était le jour de mon quinzième anniversaire et la première fois que je

ramenait une fille à la maison. Tu es la seconde, précise-t-il en me coulant un regard en biais.

Je lui fais signe de continuer.

– Paul était là, on s’est baignés. Elle portait un tout petit bikini. J’avais envie. Alors je lui ai proposé de se changer dans ma chambre...

Il se tait, le temps pour moi de réaliser qu’il m’a proposé la même chose plus tôt dans la soirée mais que ce n’était pas *sa* chambre qu’il acceptait de me montrer mais *une* chambre...

– Elle n’a pas voulu de toi et tu l’as frappée, c’est ça ? fais-je emportée par mon irritation.

Ma jalousie le fait rire, mais jaune :

– Voilà tout le bien que tu penses de moi ? décoche-t-il, amer. J’avais attendu six mois, je ne l’aurais jamais forcée. Je l’ai trouvée avec *mon* père. Dans *mon* lit.

Oh, merde !

Le choc m’oblige à prendre appui contre lui.

Tout s’explique. Je comprends mieux pourquoi Vincent n’a pas voulu que la justice s’en mêle. Quatorze ans. La fille était mineure. Lui, avocat. Vincent aurait tout perdu. Son job,

sa notoriété de légende vivante et probablement sa famille. Ou plutôt Paul. Puisqu'il a décidé d'exposer Matthew en l'éloignant de son cadet.

Mais quel monstre ! C'est un père ça ?

– Tu n'as pas à être jalouse, je n'ai plus jamais remis les pieds dans ma chambre depuis. Et pour tout te dire, je déteste cette maison.

– Qu'as-tu fait après les avoir découverts ?

– Rien. J'ai refermé la porte et je suis allé l'attendre chez elle.

– Pourquoi *elle* ? Et ton père ? L'adulte, c'était lui... pas elle.

Matthew fourrage dans sa crinière comme pour débusquer ses souvenirs.

– Je sais ce que j'ai vu, Alexiane. Mon père a toujours été cavaleur, mais il n'était pas le seul coupable. Aussi, j'ai voulu savoir...

Préméditation. Motivation. Tout y est. Il était pénalement responsable.

– Tu sais le plus drôle ?

– Dis-moi.

– Pendant six mois, elle disait vouloir que sa première fois soit parfaite. Quand je l'ai retrouvée chez elle, elle m'a avoué que c'était

pour cette raison qu'elle avait choisi mon père. Comme j'avais quinze ans et que je l'avais respectée, elle croyait que j'étais puceau.

Connasse !

– Viens, dit-il en enroulant son bras autour de mes épaules pour me faire avancer. Il fait frais ici avec la rivière.

– Quelle explication t'a donnée ton père ?

– Que pouvait-il dire ? ricane-t-il. Pendant toute mon enfance, mon père m'a rabâché que l'amour se méritait. S'il y avait bien une personne qui avait de l'emprise sur moi, c'était mon père. J'ai grandi en pensant que ce que disait mon père était vrai et que j'étais incapable d'aimer.

Je vais chialer. Je le jure.

(19) [Ligue Majeure de Baseball](#) est une organisation sportive nord-américaine regroupant deux ligues : la Ligue nationale et la Ligue américaine.

ALEX

L'endroit est magique.

Au bout du sentier qui longe la rivière, masquée par des saules impressionnants et le glouglou tranquille des eaux, je découvre une imposante maison d'acier et de verre construite sur mesure dont la peinture verdâtre est passée.

Ce n'est pas une serre mais une véranda haute couture à l'esprit résolument anglais dont les gonds grincent comme dans les films d'horreur, ou alors ce sont mes endorphines qui font des siennes.

Bref, je retiens mon souffle.

– C'est ici, m'annonce Matthew, ému lui aussi, en s'effaçant pour me laisser entrer. La roseraie de ma grand-mère. Le seul endroit que j'aime dans cette maudite baraque.

Sans préavis, je me sens toute chose. Avec l'impression bizarre de partager quelque

chose d'encore plus précieux depuis qu'il a commencé à s'ouvrir à moi.

Cet endroit, c'est lui tout petit. J'imagine un enfant chétif déboulant dans la serre pour le goûter, plongeant ses menottes dans le compost. Quelle vision du monde avait-il alors pour écrire plus tard que ses angles lui déplaisaient ?

En pénétrant dans les lieux, je perçois tout de suite l'arôme sucré des roses, mélangé à celui de la tourbe. Au fond, je découvre un coin salon défraîchi avec petits animaux empaillés et figurines en porcelaine dont les Britanniques raffolent. L'endroit est légèrement excentrique.

Matthew allume alors une lampe Gallé puis ouvre un vieux coffre *So British* rappelant l'époque victorienne d'où il sort un plaid de laine bouillie.

Et un bouquin.

– Tu peux t'asseoir, dit-il après avoir recouvert du plaid le chintz fleuri du canapé légèrement poussiéreux.

Je m'installe au bord du sofa tout en cherchant à identifier le livre qu'il tient dans la main.

Mon pouls s'emballa d'en capter l'essence.
– Tu me montres ? dis-je d'une voix tendue.
– Regarde par toi-même, me suggère-t-il d'un air mystérieux.
J'avais tout de suite reconnu la jaquette saumonée illustrée.

*Five hundred and twenty-five copies of the
first édition of
The Little Prince.
have been autographed by the autor, of witch
five hundred are for sale.
Copy n° 403.*

Au verso du feuillet de la page de titre, je lis :

*Copyright 1943 by Reynald & Hitchcock. Inc.
Printed in The United States of America*

L'émotion me porte jusqu'au bout :
– Oh mon Dieu, Matthew, c'est la première édition ! La toute première !
L'ouvrage est dédié et quelle dédicace, cette fois ! Je passe un doigt tremblant sur la signature de l'auteur. Juste en dessous.

*Antoine de Saint Exupéry à Rose Alba Garrett
en souvenir de nos douze ans à Ambérieu-en-Bugey.*

L'encre est à peine passée. La plume de Saint Ex. Là, sous mon doigt. Ma gorge se noue.

– Éditée à New York, 386 Fourth Avenue, confirme mon amour. Ambérieu-en-Bugey était le nom de l'aérodrome où ils se retrouvaient pour voler. Saint Ex était le premier amour de ma grand-mère... mais ils n'avaient que douze ans, plaisante-t-il avec un petit rire infantile inconnu.

Je regarde rapidement autour de moi.

– Ça vaut une fortune ! Sans compter l'aspect familial. Vous laissez ce livre ici ?

Matthew hausse les épaules pour s'excuser.

– J'aimerais te l'offrir.

J'ai le visage en feu et la gorge dure comme du bois, mais je ne peux pas.

– Je ne peux pas accepter, fais-je en reposant le livre sur le coffre.

– Pourquoi ? se bute-t-il.

Je préfère ne pas répondre.

– Parce qu'il vient de moi ? Tu ne veux rien de moi, Alex ?

Oh, bon sang ! Il n'a rien compris et croit que je le rejette. Peut-être parce que je n'en ai pas, la famille pour moi est ce qu'il y a de plus important.

– Matthew, c'est un bien de famille et je..., m'interromps-je en pensant avec un pincement au cœur que je n'en fais pas partie. Il doit rester dans la tienne.

Mon Dieu, il a l'air si dévasté, j'enchaîne rapidement :

– J'ai lu ce que ta grand-mère a écrit dans le tien : « Mais l'amour est aveugle et les amants ne peuvent voir les plaisantes folies qu'ils commettent eux-mêmes ». Tu penses que c'est vrai ?

Matt me considère un instant, perplexe.

– Tu penses que nous commettons une folie ?
Je grimpe sur ses genoux.

– Matthew, ce soir j'ai appris que tu n'étais pas à l'initiative de ton passé. Comment pourrais-je te le reprocher ? C'est si difficile pour toi de me raconter ce qui s'est passé au Kivu ? Tu connais le principal message que livre Saint Ex dans ses ouvrages ? « C'est par le dépassement de soi que l'on devient un

Homme » Tout ce que tu as vécu, même le plus horrible, a fait de toi l'homme que tu es aujourd'hui et je suis fière de toi, quel que soit ce que tu as traversé pour y arriver.

Comme je capte toute son attention, je persévère :

– Pense à ta grand-mère. À ce qu'elle a écrit dans ton livre de chevet. La folie serait d'établir une relation en gardant une ombre qui pourrait nous sép...

– Ce sujet est inabordable, me coupe-t-il.

Qu'est-ce qu'il est borné parfois !

– Tu ne comprends pas ? Ça me fait peur que tu te caches comme ça. Je risque de me sentir trahie si ce que je découvre ne me plaît pas et de t'en vouloir. Comme avec Patrick.

Avant que je sache ce qui m'arrive, il tire brutalement mes cuisses vers lui et me renverse sur le sofa.

– Oublie Patrick ! grogne-t-il d'une voix forte. Voyons si je peux calmer tes angoisses.

Dans la foulée, il descend le zip de ma robe qu'il abaisse sans ménagement sur mes jambes avant d'enfourer son visage dans ma corbeille. Et comme de juste, tout explose

dans mon être. Son souffle chaud, ses lèvres effleurant ma peau, le poids de son corps sur le mien, il est inarrêtable.

– Matthew ! Tu ne peux pas arranger ça avec du sexe, m’empressé-je de protester avant de succomber.

Rien à battre. Sa langue exigeante plonge sous le bonnet de mon soutien-gorge à la recherche de mon aréole. Mon amant-voyou lèche à petit trait. Par en dessous. De la base de mon sein à mon téton qui se dresse de plaisir. Sa langue est râpeuse, insidieuse et l’attente entre les traits insoutenable.

– Et pourquoi pas ? continue-t-il à grogner avant de revenir explorer sous la dentelle de l’autre bonnet.

C’est un supplice. Un doux, un merveilleux et délicieux supplice auquel je ne pourrai résister bien longtemps.

– Regarde ce que je te fais dès que je te touche, c’est magique ! Sens ce que ton corps te dit, m’assène-t-il à juste titre alors que je me cambre sous lui telle une liane dévergoncée. Nos corps se connaissent, eux. N’est-ce pas suffisant ? Ils ne sont pas

dérangés par mon passé.

Je ne sais pas comment je fais pour ne pas le griffer tellement c'est sauvage et frustrant et sauvage. Je lui en veux. Mais le désir, la soif, la faim de son corps d'Apollon, tout m'emporte ailleurs.

– Assez parlé, tranche-t-il. Je veux te baiser, ici. C'est ma revanche.

Son autorité résonne en moi. Moi aussi, je veux qu'il prenne sa revanche. Sa revanche sur la vie, sur tous ces gens qui lui ont menti, qui l'ont trahi. Tout a commencé ici. Dans cette maison maudite. Je suis aussi en colère que lui. Je suis lui. Dans mes veines, c'est l'incendie.

– Tu ne veux pas me dévorer avant ? dis-je en soulevant mes hanches vers lui.

Je me sens euphorique.

– Bon Dieu, je ne sais pas par où commencer, maugrée-t-il en abaissant son regard sur le string en bonbons.

– Commence par les parfums qui te plaisent.

– C'est *toi* mon parfum préféré, Alex Sand. Tu me rends fou, dit-il en plongeant entre mes cuisses.

Avec toutes ces couleurs sur mon pelvis et sa tête entre mes jambes, je me fais l'effet d'une coupe de fruits exotiques. Offerte. Je suis à lui.

– Donne-moi faim, commande-t-il, sa bouche au niveau de mon clitoris.

– Viens me chercher, le provoqué-je en étirant les bras au-dessus de ma tête.

Ma peau est tendue, avide. Sa langue commence à lécher les bonbons sans m'effleurer, c'est une torture. J'agrippe fort le bord du sofa.

– Pas bouger ! dit-il en remontant mes mains dans la sienne.

Impossible. Sentir ses dents érafler mon intimité me rend vulnérable, en alerte. Et quand je l'entends croquer les boules de gomme, toute ma volonté d'avoir le contrôle sur lui m'abandonne.

– Pas bouger ou j'arrête ! répète-t-il plus sévère.

Le bel entêté grignote et reprend sa dînette coquine. Sa langue gourmande s'immisce dans chaque interstice libre à chaque fois qu'il me dépouille. Matthew me mange au sens premier du terme. Je n'avais jamais autant

éprouvé le sentiment d'appartenir à quelqu'un.
Je perds la tête :

– Je t'en prie... préservatif.

Son sourire carnassier m'indique qu'il a déjà pris tout ce qu'il voulait mais je m'en fous. J'accepte d'être égoïste quand il s'agit de sexe.

– Retire ta chemise s'il te plaît, je veux ton dragon pour me couvrir.

– Viens le chercher, me retourne-t-il avec éclat.

Une onde électrique me traverse alors de la tête aux pieds dans un embrouillamini de doigts et d'ongles qui s'accrochent à sa chemise pour la lui retirer. Je tire dessus. Affamée comme je suis, je la déchire presque.

– À toi maintenant. Soutien-gorge, me lance-t-il le regard totalement noir.

– Viens le chercher !

En un rien de temps, mes seins se retrouvent à l'air libre.

– Et maintenant ? me toise-t-il le regard brûlant.

Je ne me reconnais plus.

– Toi en moi. Tout de suite. Et ne me dis pas

de venir te chercher parce que je ne suis pas sûre d'être délicate, là.

Il ne le fit pas. D'un mouvement de poignet, mon amant craque l'élastique. Tous les bonbons valdinguent sur le sofa, rebondissent sur le sol, un peu partout. Je le regarde ouvrir son pantalon sur ses genoux et dérouler le latex sur son sexe. C'est de la folie. Mon sexe s'ouvre avant même qu'il me prenne.

Il plane au-dessus de moi, en appui sur mes mains.

– Fais-moi entrer en toi, commande-t-il avec une fièvre à peine contenue.

Je dégage une main. Son membre victorieux s'enfonce en moi, lentement, avec force et passion. Jusqu'à me remplir totalement. Je bouge un peu pour lui permettre un meilleur accès, j'enroule mes jambes autour de lui et le temps s'arrête, comme nos respirations. Tout est suspendu à cet instant.

Yeux contre yeux. Noir contre bleu.

– Comment ?

– Fais-moi tomber doucement comme tombe un arbre déraciné. C'est ce que je ressens avec toi. Tu me déracines.

Mon amant inspire un coup sec, puis ses lèvres s'ouvrent de plaisir :

– Alexiane...

La suite se passe de commentaires. Matthew me pénètre comme j'aime, avec puissance et douceur que lui seul arrive à allier, les yeux dans les yeux. Je réalise alors à quel point il a raison.

Nos corps se connaissent bien mieux que nous. Ils n'ont pas besoin de plus. Tout simplement parce que plus n'existe pas. Du moins pas dans cette dimension.

Star Wars peut-être...

– Je n'arrive pas à croire que nous faisons ça ici, s'essouffle-il en se balançant avec langueur. Que tu es là, avec un sale type comme moi.

Je me sens trop pleine d'amour pour le gronder.

– Tu es parfait, le reprends-je doucement.

Quelque chose tremble sur son visage suite à mes paroles. Quelque chose qui me dérouté. Mon amant s'emballe comme si une guêpe l'avait piqué ou...

– Non, mais je veux le devenir... pour toi,

putain.

Ses hanches percutent ma peau plus fort. Je le relance avec toute la force dont je suis capable pour qu'il y croie. Ce n'est pas du sexe en colère, c'est... autre chose. Un sexe de désespoir, de douleur et d'angoisse.

Je me souviens alors : « *Pour moi, le sexe est la seule consolation suffisamment puissante qui permet de ne pas se flinguer.* »

Comme je le comprends à présent.

– Ça ne va pas, grogne-t-il, insatisfait.

D'un coup, il se retire, me coupant dans mon élan.

– Je veux jouir sur ta peau, putain. Pas dans le latex. Merde !

D'un geste rageur, il arrache son préservatif sous mes yeux écarquillés. Le caoutchouc claque sur sa peau. Je laisse échapper un cri involontaire. Puis, sidérée, je le regarde se branler énergiquement à quelques centimètres de mon visage pendant qu'il retient ma tête en arrière de sa main libre pour m'empêcher de l'embrasser. Il est égoïste, pressé, en colère, hors d'haleine.

Mon Dieu, l'expression de ce visage !

Je sens toute la férocité de son emportement. Le liquide chaud gicle sur ma figure et mon cou par violentes saccades. Il tombe presque. La vache ! Je n'avais jamais rien vu d'aussi chaud. Ni rien vécu d'aussi excitant. Il est au septième ciel, dans un état second, et gémit comme s'il allait mourir. Punaise !

Au même moment, un bourdonnement étranger se fait entendre sur le sol alors que Matthew s'effondre, encore dans son coaltar post-orgasmique. Aussi, sans trop savoir comment j'y parviens, je le repousse sur le côté et je ramasse son portable. Je lis : « Gordon CSS⁽²⁰⁾ ».

– Qui est Gordon CSS ? je demande.

– Ehhh merrrrde..., crache-t-il en se forçant à ouvrir les yeux.

En une seconde, il est debout. Un peu étonnée par sa réaction, je le regarde remonter son pantalon et me proposer sa pochette de soie.

– Pour t'essuyer, précise-t-il en devinant mon incompréhension.

Nouveau bourdonnement, persistant cette fois. Je lui tends son portable et me rassieds sur le sofa pour me nettoyer pendant qu'il le plaque

à l'oreille.

– Garrett, aboie-t-il. Qu'est-ce qui vous prend de me déranger à cette heure ?

Son teint blêmit.

– Comment est-ce arrivé ? dit-il subitement refroidi.

J'enfile la culotte que j'avais emportée dans mon sac.

– Il est dans le coma ? continue sa voix blanche, tout en suivant la progression de ma culotte le long de mes jambes. Je vois.

Il me fait signe de me dépêcher.

– Bordel, je me fous des fédéraux pour l'instant, s'emporte-t-il. Qui a prévenu sa famille ? Je veux le numéro de sa femme sur mon portable dans cinq minutes... Non. Démerdez-vous !

Comme à chaque fois qu'un truc l'emmerde, mon amant consulte sa montre, sans me prêter attention.

– Putain, je ne suis pas chez moi là, râle-t-il comme s'il s'en voulait... Bon, organisez une conférence vidéo pour le débriefing dans une heure. Dites à Sully de me faire un rapport. J'arrive.

Ensuite, il coupe la communication.

– Que se passe-t-il, Matthew ?

– Ça ne concerne pas notre relation, répond-il d'un ton froid.

J'insisterais bien mais il se dirige vers la porte, témoignant ainsi que cette conversation devra être remise à plus tard.

De retour au moulin, je l'observe prendre congé de sa famille. Quelque chose a changé chez lui. Il n'est plus mon amant impétueux mais un meneur d'hommes parfaitement calme et maîtrisé. Suite à cet appel reçu dans la serre, Matthew s'est instinctivement glissé dans son costume de P.-D.G.

Debout au milieu du salon familial.

– Quel est le problème, Matt ? s'inquiète Rob. Gordon n'a rien voulu me dire avant de te parler.

– Nous avons un homme à terre, lui répond-il d'une voix toujours aussi blanche. Cette fois, c'est du lourd. Préviens Raphaël qu'on a besoin d'un plan de vol. On rentre cette nuit.

Son visage n'affiche rien.

– Quand tu dis « à terre », ça veut dire un accident ou... ? le questionne Paul par

déformation professionnelle sûrement.

Enfin, je crois qu'il s'est simplement glissé dans son costume de P.-D.G., j'espère que ce n'est rien de plus. Sans lui répondre directement, Matthew s'adresse à Margo :

– Vous pouvez disposer, mademoiselle Matheson, dit-il en la fixant.

Je croise le regard étonné de Margo.

– Matt ! proteste Rob qui vient de comprendre. Tu exagères. Que veux-tu que Margo...

La voix cinglante de l'entrepreneur surprend même son frère :

– Margo ne fait pas partie de l'entreprise, claque-t-il sans appel. Elle n'est pas non plus de la famille et n'a aucun accord de confidentialité. Margo, dégagez, s'il vous plaît, lui ordonne-t-il avec un signe de tête sec vers la porte.

Vincent ne pipe mot comme s'il partageait le même sentiment tandis que Margo obtempère, un peu décontenancée quand même de se faire aussi mal traiter. Connaissant ma colocataire, je suis moi-même étonnée qu'elle le fasse sans le remettre à sa place.

Outrée par ce comportement déplacé, je fais

mine de l'accompagner.

– Alexiane... Reste ici.

– Non, je vais...

Sa voix claque encore plus fort :

– C'EST UN ORDRE !

Mes jambes vacillent sous le coup de l'émotion. Je ne suis pas stupide, je conçois que c'est grave mais quand même... Prise de court, je ne trouve rien d'autre à faire que m'asseoir dans un des canapés du salon où ils étaient installés à notre arrivée en essayant de me faire oublier.

Une fois Margo sortie, Matthew consent à nous informer :

– Cet après-midi, un technicien de la salle des serveurs a surpris un intrus.

– En plein jour ? s'étonne son père qui intervient pour la première fois.

– Oui. La sécurité n'a pas été alertée et l'homme a pu s'enfuir. Apparemment, il avait un badge. On a un problème avec le contrôle des accès, putain, lance-t-il en se tournant vers Rob. Je vais couper les couilles de Gordon s'il laisse ça se reproduire.

– Qu'est-il arrivé au technicien ? le recentre

patiemment Pierre de sa place, un verre de bourbon à la main.

– Il s’appelle Tim Carroll, reprend son neveu. Une secrétaire l’a retrouvé ligoté au fauteuil de son bureau. Elle ne comprenait pas pourquoi il ne décrochait plus les appels qu’elle lui transférait. Le pauvre était en plein délire, agité par des convulsions. Elle a appelé les pompiers.

– Il a peut-être fait une crise d’épilepsie sous l’emprise du stress, avance Pierre d’un ton professionnel.

Matthew secoue la tête, l’air écrasé.

– Si seulement, soupire-t-il. En fait, il s’agit d’un empoisonnement à la digitaline. Convulsions, perte de la vue, délire et odeur de lavande. Les pompiers ont tout de suite compris à cause de l’odeur et l’ont transféré au Bellevue Hospital.

– Un acte criminel donc, conclut Paul en s’effondrant dans le canapé à côté de Pierre. Carroll a une chance de s’en sortir ?

Un silence pesant, à couper au couteau, plane autour de chacun de nous et m’empêche de songer une seconde à Margo qui doit se

morfondre dehors.

– Infime, admet Matthew. D’après les appels qu’il n’a pas pris, Gordon pense que le produit lui a été injecté environ une heure avant qu’on le trouve.

– La durée d’incubation est d’un quart d’heure, précise Pierre en reposant son verre sur la table basse. L’antidote lui aura été donné trop tard.

Matthew grimace et me tend la main :

– Alexiane...

Une fois debout, mes jambes tremblent tellement que Matthew serre ma main dans la sienne pour me rassurer, tout en livrant un dernier message à Robert :

– Rejoins-moi au B-One. J’ai demandé une réunion de crise sur Skype pour évaluer les dégâts. Nous partirons directement de chez moi.

Rob nous emboîte le pas dans le couloir qui mène au vestibule.

– Ne t’inquiète pas, Alex, je vais raccompagner Margo chez ses parents, me glisse-t-il avant que je formule ma question.

– Moi, j’appelle les fédéraux, nous rejoint

Paul. Où est Verdi ?

Matthew se gratte le cou comme s'il se rappelait à peine ce détail.

– Avec sa fille. Je lui ai donné sa soirée. Tant pis, réveille-le. Qu'il trouve une solution pour l'enfant. Ou voit avec Natalie si elle peut la garder chez elle. J'ai besoin de lui sur place.

L'angoisse me submerge en quittant le vestibule avec le sentiment brutal d'avoir versé dans un film d'horreur en quelques secondes. Au passage, je récupère mes cours sur la commode de l'entrée.

Une fois dehors, Matt fait résonner le bip lumineux du Jubilé et s'installe derrière le volant racé toujours sans un mot. Atteint dans sa chair, son entreprise, ses hommes, il est perdu dans ses pensées. Sûrement en train de régler mille détails importants que je ne soupçonne même pas.

Au moment où nous passons les grilles de l'entrée, un appel entrant s'affiche sur l'ordinateur de bord.

Matthew prend la communication au volant :

– Garrett !

– Monsieur, c'est Sully.

Il laisse le haut-parleur.

Mal à l'aise à l'idée d'entendre leur conversation, je feins de m'intéresser à autre chose. J'ouvre le premier dossier qui vient sur mes cuisses. C'est mon rapport de stage sur l'univers carcéral adulte. J'essaie de me concentrer. Pas facile dans ce contexte. Ça donne à peu près ça :

– Allez-y, Sully, l'autorise Matthew.

– On a affaire à une cyber attaque, monsieur. Celle de dimanche n'était qu'un test visant à nous évaluer. Cette fois, l'intrus a introduit un virus dans la ligne des codes. À première vue, un virus espion de type Snake.

Super ! Moi, je suis dans les rats, lui, dans les serpents.

Je relis pour la troisième fois le même paragraphe. Sujet : « Comment anticiper le comportement des prisonniers dans l'univers carcéral ? » Henri Laborit, éminent neurobiologiste, tente une approche scientifique en utilisant des rats de laboratoire. Des rats qui font un ulcère ! Et dire que j'ai écrit ça.

Parfois, je me demande si je tourne rond.

– Et nos infrastructures ? demande-t-il de son côté.

– Elles n’ont été que partiellement endommagées. Notre système a détecté l’intrus et l’a empêché de se propager.

– On a été contacté ?

– Pas encore. Rien n’établirait qu’on est face à du racket ou alors ils doivent attendre pour vous faire chanter. L’agression sur Carroll doit aussi leur compliquer les choses.

Pour ne pas paniquer complètement, je me concentre sur mon tableau des expériences. Franchement, quel intérêt de lire tout ça maintenant ?

– Je veux qu’on croise les recherches, continue la voix sur ma gauche. On cherche *qui* a les moyens et *qui* en profite jusqu’à réduire le nombre de suspects à un seul. Compris ?

– Vous pensez à quelqu’un en particulier ? suggère Sully avec précaution.

– Ce n’est pas lui. Luba aime trop ses hommes pour s’en prendre aux miens. Il s’y serait pris autrement.

Je l’examine avec attention. Et à lui ? Il s’en

serait pris à lui ? C'est qui ce Luba ? Je me rappelle avoir vu ce nom dans le dossier que griffonnait Matthew dans l'avion qui nous ramenait de Marrakech. Maintenant, je regrette de ne pas en avoir lu davantage. Parfois je suis trop curieuse, parfois pas assez.

Comment savoir ?

– Cherchez du côté des labos ! On ne sait jamais. Paul a peut-être raison.

– Bien, monsieur.

– Ce sera tout, Sully. On se retrouve sur place. Faxez-moi les éléments au fur et à mesure pendant le vol, dit-il avant de raccrocher au volant.

L'angoisse me broie le ventre et me met les os en gelée. Tant pis, je sais qu'il va m'envoyer paître mais je m'en cogne. Il ne va pas y couper.

– Qui est Luba, Matthew ?

Mon ton est désespéré mais je m'en moque. J'assume.

– Ça ne concerne pas notre relation.

Comme à chaque fois qu'il ne répond pas, la panique me gagne. J'enrage. Avec l'envie

brutale de le frapper. Aimer cet homme n'a rien de calme, ni de sécurisant. C'est sauvage, imprévisible et fascinant. Notre connexion a beau être parfaite, je ne sais jamais ce qui m'attend. Et ça allume tout. Mes réserves, mes angoisses, ma frustration et ma passion. Maintenant, je sais ce qu'à vécu ma mère. La passion, c'est terrifiant, destructeur, cataclysmique. Comme lui.

Mais pourquoi est-ce aussi bon ?

(20) CSS pour Central Security Service.

Première vague

ALEX

Le buzz étouffé d'un vibreur nous parvient dans le silence de l'ascenseur qui nous conduit au B-One.

L'homme d'affaires répond immédiatement :

– Garrett !... Oui, Matt Garrett en personne...

D'accord... Merci de m'avoir prévenu.

Là encore, sa voix monocorde ne révèle rien.

Seuls ses yeux restent rivés à l'écran comme s'il se repassait la conversation précédente pour y croire.

– Matthew ? je tente doucement en posant ma main sur son bras.

– Carroll n'a pas survécu, m'annonce-t-il en sortant de sa torpeur.

Oh, mon Dieu, non !

Je plaque ma main sur ma bouche alors que les portes s'ouvrent sur le dernier étage, indifférentes à la situation. Combien de drames se passent-ils dans la même minute

sans que rien ne bouge ? J'ai beau avoir appris des choses horribles, je ne les ai vues que dans des dossiers. Je n'ai pas l'habitude des drames en vrai. C'est trop près. Trop direct. Ça peut m'atteindre.

Je livre ce que j'ai sur le cœur :

– Matthew, ça m'effraie. On ne s'introduit pas chez les gens avec de la digitaline pour un simple cambriolage.

La carapace du Guerrier se lézarde d'un seul coup.

– Alors, qu'on s'attaque à moi ! vitupère-t-il hors de lui en jetant ses clefs de voiture vers la console sans forcément la viser. Pas à mes hommes !

Je me baisse pour les ramasser.

– Arrête, ce n'est pas ta faute...

Il se retourne.

– Tu te fiches de moi là ? me fusille-t-il. Je gagne de l'argent, c'est sûr, mais aucun argent sur terre ne vaut la vie d'un innocent. Cet homme est mort à cause de moi, Alex. Pas dans un accident de voiture. Il ne rentrera pas chez lui ce soir. Il ne rentrera plus jamais, martèle-t-il comme si je n'avais rien compris

à rien.

Après une telle soirée, l'appartement dépouillé paraît encore plus inhospitalier. Matthew pointe la télécommande vers la cheminée. Sa colère est indescriptible, sans aucun maquillage. Si prompt à sortir que je l'imagine facilement tout casser autour de lui si cela devait se produire.

Pourvu qu'il n'arrive rien de plus.

Du coin de l'œil, je le regarde enlever sa veste, remonter ses manches. Même en colère, il reste magnifique. Il y a une force animale chez lui qui inspire le respect. Les flammes allumées dans le foyer du salon allègent tout de suite l'ambiance mais je me sens impuissante. Impuissante à l'aider, à le calmer ou à le reconforter. Je l'avais déjà vu Guerrier, mais je ne l'avais jamais vu si combatif.

Un tonnerre de la brousse.

Un lion à la hauteur de sa réputation.

Suscitant la terreur mais jamais le mépris.

Même si j'y comprends que dalle, je sais que le monde des affaires est un monde cruel. Sans pitié. Cet univers, comme celui de la

savane africaine, est régi par une seule loi : survivre. Pour ça, mon homme en connaît un rayon.

Comment a-t-il pu survivre au Kivu ?

C'est par là que je devrais commencer. Savoir *comment* il s'est redressé et non pas *ce* qui l'a fait chuter. Ouais. Je devrais prendre le problème à l'envers. Parfois ça marche pas mal quand on commence par la fin. C'est comme lire la dernière page d'un thriller et repartir au début pour une deuxième lecture.

On voit tout ce qu'on avait laissé de côté.

Pendant que je cogite dans mon coin, Matthew s'est assis à l'îlot central, se contentant de jouer avec son portable en le faisant tourner entre ses doigts. Il est évident qu'il fait surtout son possible pour laisser sa colère refroidir.

– Tu veux que je te serve un verre de whisky ?

– J'ai besoin d'avoir les idées claires, refuse-t-il.

J'hésite un instant à aller me coucher, mais je n'arrive pas à me résoudre à le laisser seul affronter la situation.

– Tu sais si Carroll avait des enfants ?

Son visage défait me frappe de plein fouet.

– Tais-toi... Deux fils de quatre et six ans.

– Oh, merde !

C'est trop triste de le voir ainsi, il s'en veut tellement.

– Je suis un homme égoïste, soupire-t-il quelques secondes plus tard.

– Mais non, tu ne l'es pas...

Ma réponse lui arrache un rictus âpre. Matthew ouvre le *New York Times* dans l'application « Kiosque » de son téléphone, sélectionne une vignette en faisant défiler les titres et le pousse vers moi.

Je lis :

[Matt Garrett a-t-il trouvé sa vague ?

Au commencement il n'y avait rien dans la vie de Matt Garrett. Et ce rien n'était ni vide ni vague. L'homme ne livrait rien d'autre que sa réputation à dépecer une proie. On le sait tous : avec lui, l'eau mord, le flot dévore, la vague est une mâchoire. Aujourd'hui il y a Elle. Nous avons mené notre enquête. Cette mystérieuse inconnue s'appelle Alexiane Sand. Elle est avocate et bénévole près des femmes battues. Est-ce ce penchant-là qui a percé le cœur de pierre de Matt Garrett ? L'intéressé a annoncé hier au gala « Lumière sur Lumière » qu'elle allait prêter main-forte à sa fondation du Fil Rouge et qu'on allait les voir ensemble très souvent. On n'en doute pas Matt. T'inquiète, on sera là pour voir la Déferlante se transformer en onde. Depuis le temps qu'on attend.]

– Et après ?

Ses yeux me fusillent sur place.

– Après ? s’enflamme-t-il. T’as pas compris ou quoi ? N’importe quel cinglé pourrait s’en prendre à toi désormais, dit-il en jetant son portable sur le comptoir et en se levant. Avant d’entrer dans son bureau.

Je ne sais pas quoi dire.

Je décide que j’ai besoin d’un verre d’eau citronnée avant d’aller me coucher. Alors que je referme la porte du frigo, un flash lumineux attire mon attention sur le comptoir. Mince, Matthew a oublié son portable. Je vais pour le lui rapporter quand je reconnais les majuscules criardes :

[Ton SMS est PITOYABLE. Si tu veux me rendre jalouse, trouve au moins quelqu’un à mon NIVEAU.

Où l’as-tu ramassée cette fois ?

Tu me DÉÇOIS énormément. Tricia.]

Sonnée, j’en reste sans voix.

Encore plus en comprenant qu’il s’agit de moi. Dans un geste de pur réflexe, mon doigt a balayé l’écran et, de nouveau, je fixe son portable, incrédule. L’iPhone a mémorisé son empreinte et s’est déverrouillé sans me demander aucun code.

Je me remémore notre conversation :

« Tu as eu le temps de déjeuner ? » ai-je demandé.

« Un rapide déjeuner d'affaires. Rondement expédié », a-t-il répondu.

Matt a menti. Tricia n'est pas une relation d'affaires.

Quel SMS ? Il lui a dit quoi sur moi dans son SMS ? J'espère pour lui qu'il a rompu parce que sinon, ça va chauffer.

La curiosité l'emporte, j'accède à ses messages. Tous effacés. C'est pas net. Qui prend le soin de supprimer ses SMS ? Merde. Je vais prendre un avion dans quelques heures pour aller vivre sur un autre continent. Ma vie va changer du tout au tout. Il y a trop de paramètres inconnus pour que je puisse me décider sereinement. Je me sens obligée de cliquer sur l'icône des mails. Oh, punaise ! Sa boîte mail est digne de *Guerre et paix*. Je fais défiler en balayant l'écran. Aucune Tricia en vue mais un objet tout en haut de la liste retient mon attention. Qu'est-ce que c'est que ça ? J'ouvre.

[De : Verdi

À : Matt Garrett

Objet : Profilage Sand

Monsieur,

Voici ce que vous avez demandé. État Civil. Conduite. Moralité. Solvabilité.

Date de naissance : 18 septembre 1993. Centre hospitalier Princesse Grace. Monaco.

Adresse : 1154 Res Bougainville. Appartement 1B. 13100 Aix-en-Provence. Fr.

Téléphone portable : (+33) 630 307 852

Adresse mail : asand@gmail.com

Compte bancaire : LCL. N° compte : 095579. Créditeur : € 694,97.

Pas d'autre compte.

Emploi : RESO. Association d'aide aux femmes battues.

Université : AMU.

Père : Non renseigné. Divorcé ou décédé.

Mère : Lillian Sand.

Casier : Condamnée à une amende de 65 € pour trouble à l'ordre public en 2008.

(Aurait montré ses seins dans un aéroport.)

Réseaux sociaux : Facebook.

Religion : Aucune.

Orientation sexuelle : Hétérosexuelle.

Langues : Français / Anglais.

Situation amoureuse : Célibataire.

Goûts culturels : Non renseigné.

Opinion politique : Non renseigné.

Dossier scolaire suit.

Zachary Verdi

Officier de sécurité.

MHG.Industrie.]

Même si j'ai envie de rire parce que je m'en doutais, je prends un coup au cœur. Quand

même, ça fait un drôle d'effet. J'aime bien Verdi alors je passe.

Sauf que j'en trouve un deuxième.

[De : Sully

À : Matt Garrett

Objet : Alexiane Sand

Monsieur,

J'ai procédé à l'intervention que vous avez demandée :

Adresse IP : APE 86.210.77.238.w86-210.abo.orange.fr.

Port utilisé : 51358. Zone géographique Europe.

Pays de connexion : France.

Nous avons dans l'ordre :

1. Effectué la prise en main à distance de son ordinateur.
2. Supprimé des serveurs les 32 mails envoyés comportant ses C.V.
3. Récupéré et détruit les 32 versions papier au centre de tri postal.
4. Effacé vos mails personnels de son serveur.
5. Activé le logiciel espion de son téléphone portable société.
6. Couplé son mobile avec le vôtre depuis ce matin 10 heures HL.

Vous recevrez donc sur votre portable : ses mails, ses SMS, ses appels entrants et sortants.

Salman Bhansali

Informatique & Stratégie

MHG.Industrie]

Mais quel enfoiré !

Maintenant que j'y pense, tout s'explique. Aucune réponse, bien sûr, ce n'était pas normal. J'aurais dû avoir au moins des refus. Mais pourquoi a-t-il fait ça ? Me trahir ainsi,

lui qui a été trahi. Il devrait savoir ce que ça fait, non ?

Complètement prise au dépourvu, j'en trouve un troisième :

[Robert Crawford-Miller. VIP

À : Matt Garrett

Objet : Civilité. Blood Report.

Salut Matt !

Phil confirme les résultats de Jun. Avoue que tu t'y attendais !

Groupe Sanguin Alexiane Sand : Bombay rhésus plus.

Examens complémentaires de compatibilité entre vos deux échantillons.

Transfusion sanguine : positif

Transfusion plasmatique : positif

Transplantation d'organes : positif

Comme convenu, le mieux sera de lui faire faire le test dans un laboratoire indépendant quand tu auras fini ta petite affaire avec « Miss virginité ».

Autre chose, Phil a attiré mon attention sur le fait que deux individus d'un groupe sanguin aussi rare pouvaient présenter une forme de consanguinité. Je sais que ça paraît curieux comme hypothèse, mais tu devrais vérifier. Il ne faudrait pas que tu baisses ta sœur illégitime. Surtout sans latex, hein ?

Robert Crawford-Miller

MHG.Industrie]

Plus d'air. Je suffoque.

La réponse tient en une ligne :

[Je m'en occupe. Matt]

J'en trouve un quatrième. En lisant l'objet, je

regrette tout de suite de l'avoir ouvert.
Si seulement j'avais su ce qui m'attendait.

[De : Sully

À : Matt Garrett

Objet : Recherche paternité Alexiane Sand.

Monsieur,

1. Tout d'abord, je confirme vos suppositions.

Le club V.V.B créé par vos pères à Cambridge avait pour mission de regrouper les individus compatibles de sang rare dit de « Sang Bombay » dans le but d'éviter à leurs membres « Frères de sang » les risques d'une transfusion extérieure mortelle. Vincent Garrett, Victor Brauer et Badi Kabbani appartenant tous les trois à ce groupe sanguin.

2. Ensuite, voici ce que nous avons découvert :

Lillian Léa Sand a quitté les États-Unis en mars 1993 suite à une grossesse non désirée. À son arrivée, elle a été employée comme secrétaire par Victor Brauer dans sa succursale de Monaco. Ensuite, agent immobilier à Porto Vecchio. France.

CA Moyen HT : 292 834 €.

Effectif moyen : 2 pers (exploitant inclus).

Tranche de revenus : 48 900 €.

Date d'achat de l'Alta Rossa : 18 septembre 1993.

Prix d'achat converti en euros : 427 000 payés cash. (Trustee VBBelize appartenant à Victor Brauer)

3. Gestion de traçage des visas et autres recherches ciblées :

Le dossier médical de Lillian Sand au Mont Sinaï Hospital de Chicago indique qu'elle était suivie pour une grossesse gémellaire avant son départ pour Monaco. Un autre dossier a été retrouvé en Suisse au CHUV de Lausanne. Monsieur Brauer a demandé que soit effectué un Test ADN avec consentement de madame Sand sur l'enfant mineure Alexiane Joanna Sand.

Conclusion de la recherche de paternité : Victor Brauer est

bien le père recherché.
Je reste à votre disposition.
Salman Bhansali
Informatique & Stratégie.
MHG.Industrie]

Quel fils de pute !

L'émotion est trop brutale. Les larmes me piquent les yeux mais je suis au-delà des larmes. Comment ma mère a-t-elle pu me faire un coup pareil ?

Me mentir à ce point. Et lui ?

– Ce que tu vois te plaît ? mitraille soudain sa voix métallique derrière moi.

Cinq mètres tout au plus. Trop bien. Je n'aurai pas à lui expliquer comment j'ai fait pour savoir. Je me retourne.

Prépare-toi, Garrett ! Ça va faire mal.

Deuxième vague

ALEX

Hors de moi, je pivote pour la riposte :

– ESPÈCE DE SALAUD ! Vous êtes aussi menteur qu’eux !

La véhémence de ma réaction le laisse un moment sans voix. Tant mieux. J’en ai plus rien à foutre. C’est un tel ébranlement d’apprendre ainsi la vérité que je ne sais même pas comment me lancer.

D’abord respirer.

– On vous a trahi et vous en faites autant ! De quel droit faites-vous état de ma sexualité avec vos frères ? De quel droit me jetez-vous un père à la figure ? De quel droit disposez-vous de ma vie ? De mon boulot ? De ma santé ? De quel droit, bon Dieu !

Le silence qu’il m’inflige alors me fait mal.

– Vous voulez vraiment discuter de ces broutilles maintenant ? me provoque-t-il, ses yeux directement branchés aux miens.

Son regard me brûle mais je tiens bon.

– J’accepte d’être égoïste, sale traître !

Qu’ou vienne me le reprocher, tiens ! L’autre mécréant doit le comprendre car il me dépasse avant que je puisse dire un mot de plus, pour aller s’installer sur un tabouret de bar en posant ses mains bien à plat devant lui, dans une attitude redevenue étrangement posée. Qu’est-ce qu’il fabrique ? Sérieux, il était nettement moins calme lorsqu’il a appris qu’on avait piraté son entreprise et attenté à la vie d’un employé. C’est déjà de l’histoire ancienne ?

Pourquoi ça ne me surprend pas ?

Si j’ai appris une chose sur lui lors de l’épisode du jacuzzi, c’est que devant la difficulté, Matt Garrett ne se dérobe pas. Il fait face et s’approprie chaque moment délicat en me fixant bien en face, tel un chef face à son subordonné.

Enfin, mince. Pourquoi diable serait-ce à moi de me sentir mal ?

– Asseyez-vous, ordonne-t-il avec son calme énervant.

Je me hisse en face de lui. Pourquoi j’obéis au

fait ? Parce qu'il me vouvoie et me rappelle ainsi qu'il est mon patron ? Je me mettrais des gifles.

– Veuillez commencer ! m'indique-t-il d'humeur égale.

Ah non, là, c'est trop ! Je m'étrangle :

– Non, mais ça va pas ? Vous vous croyez en réunion ou quoi ? On est à la maison, là.

Imperturbable, il répond, droit dans les yeux :

– Je ne considère pas cet endroit comme « ma maison ».

Je vais le tuer.

Mais je suis trop énervée pour savoir par où commencer : je le tue ou je lui donne son compte avant ? Moi, je veux des éclats de voix. Peut-être même des coups. Une vraie scène de ménage. La totale. Je veux lui faire mal. Je veux crier à pleine voix et hurler à la terre entière tout ce que j'ai du mal à avaler. Merde !

Je vais me gêner, tiens !

– Vous avez fouillé dans mon histoire, j'attaque en haussant la voix.

– Et vous dans la mienne, réplique-t-il toujours aussi impassible. Nous sommes

quittes, si je puis dire.

Dans les yeux, c'est pire.

J'ai beau avoir envie de me gifler et toute la colère du monde, j'ai la voix qui tremble. Je lutte pour trouver le courage de l'affronter. Merde, j'ai couché avec lui. Ce n'est qu'un mec. Rien de plus. Pourquoi il m'impressionne autant ?

– Vous avez détruit mes chances de trouver du travail, dis-je en rassemblant mon courage. Pourquoi ?

– Pour m'assurer que vous n'alliez pas m'échapper.

Fantastique ! En plus, il ne cherche même pas à travestir la vérité. Ce qui, pour une fois, a le don de m'énerver davantage :

– Mais bon sang ! Vous m'avez piégée avec vos moyens de dingue. De quel droit ?

– Je m'en suis octroyé le droit, répond-il d'un ton monocorde. Tout comme vous avec ma cicatrice.

Je vais zigouiller cet enfoiré de merde, j'en fais le serment. En quoi lui ai-je porté tort, moi ? Furieuse, nous nous mesurons du regard pendant ce qui me semble durer des

heures. Lui, pas du tout. Il reste parfaitement détendu. Cool.

– Si ça peut vous faire plaisir, je vous prie d’excuser mon manque de discrétion vis-à-vis de mes frères. C’était inconvenant, je l’admets. Je suis incapable de faire preuve d’indulgence :

– Vous venez de tout gâcher. Tout. Vous et moi, c’est terminé.

Matthew encaisse le coup en s’affaissant dans son siège. Aussi jaune qu’un suaire. Échec et mat, enfoiré.

– Pas ça, Alex ! Je sais que ce n’est pas juste pour toi, mais je n’ai fait que gérer une situation compliquée sans t’inquiéter.

Ses excuses font monter en moi une bouffée de colère irrépressible dont jamais je n’aurais cru être capable. Lui et ma mère, même combat. Quand est-ce qu’ils vont comprendre qui je suis ?

– Vous MENTEZ par omission, monsieur Garrett.

– Pas du tout. Je te l’aurais dit, se défend-il. J’attendais seulement que notre relation soit plus solide. Nous savons tous les deux que ce

n'est pas le cas. Je veux prendre soin de toi, Alex. Ça me rend fou que tu en doutes.

Pas question qu'il retourne la situation si facilement.

– Ah oui ? Quand vous avez mis mes C.V. à la poubelle, c'était aussi votre façon de prendre soin de moi, peut-être ?

– Bien sûr, affirme-t-il sans une once de regret. En bossant pour MHG. Industrie, tu ne traîneras plus dans tes prisons.

Ma voix sort comme un élastique qu'on détend, trop vite :

– Alors, c'est ça qui vous motive ? Les prisons. Allez vous faire voir !

– Je pense être plus têtu que vous, cingle-t-il catégorique.

La lueur de défi que je perçois dans son regard m'indique qu'il est prêt à guerroyer jusqu'en enfer s'il le faut. Je fixe mon verre d'eau fraîche sur le comptoir. Je ne sais pas ce qui me retient de le lui retourner sur la tête.

Ou sur la mienne. Histoire d'y voir plus clair.

– Et mon groupe sanguin ? Vous ne m'avez rien dit. J'aurais pu avoir un accident de...

Je m'arrête net, le mot « voiture » coincé en

travers de la gorge.

– Ma parole ! Ça n'avait rien à voir avec son état. Vous avez « kidnappé » ma bagnole parce que vous aviez mauvaise conscience.

Garrett plonge en avant et capture mes mains sur le comptoir avant que j'atteigne le verre. Comment a-t-il deviné que j'allais l'arroser ?

– Votre voiture est ici, siffle-t-il en les pressant. Elle n'a rien. Et vous non plus. J'ai assuré votre sécurité sans vous mettre la pression. En quoi ai-je mal agi ?

J'éclate d'un rire hystérique :

– Ah oui ? Comment ? En me mettant à pied ? Ah, ah ! J'aurais pu me faire mordre par un chien féroce, renverser par un bus ou attaquer au couteau en secourant une femme battue. Vous y avez pensé à ça ? Pourquoi ne pas m'avoir carrément enfermée ?

Ça y est, c'est officiel : je deviens folle.

Lui, par contre, perd ses couleurs.

– Putain, mais qu'est-ce que vous croyez ? Quand vous êtes allée courir aux aurores sans réfléchir une seconde aux risques insensés que vous preniez, un de mes hommes vous a aidée à sortir du parc, m'informe-t-il comme si

c'était normal.

– Quoi ?

La pression de dément qu'il exerce sur mes mains m'empêche de les retirer.

– Quand vous avez fui à l'aéroport, enchaînet-il sur le même ton, ce même homme est monté dans l'avion, avec vous... Au fait, il s'appelle Jeff Frye, pas Mad Hatter.

– Quoi ?

Je lutte pour dégager mes mains, il serre plus fort.

– JE N'AI PAS FINI ! Vos poches de sang ne vous ont jamais quittée...

– Mes QUOI ?

J'hallucine. Dans quel monde de fou suis-je tombée ? Depuis quand dois-je me soucier de poches de sang ? Puis je réalise que c'est vrai et je fais « oui » de la tête. Alors, il me relâche et se renverse en arrière :

– C'est tout ce que vous êtes capable de dire ? soupire-t-il abattu. Quoi ? Vous pourriez essayer *merci* pour changer.

D'un coup, une autre collision me heurte de plein fouet.

– Alors c'est ça qui vous a intéressé chez moi

? Mon sang et mes organes ?

Garrett en rougit d'indignation.

– Pensez-vous réellement que je sois capable d'une telle bassesse ? se froisse-t-il. Si oui, sachez que je suis en bonne santé. Pourquoi aurais-je besoin de vos organes ? Vous me prenez pour nos connards de pères ? Je n'ai pas peur de la mort, moi. Il m'arrive même de la souhaiter. Je n'ai pas besoin de vous !

La flèche m'atteint en plein cœur.

– Alors que moi, oui...

Une lueur triomphante passe sur son visage.

– Exact. Une transfusion d'un autre groupe vous tuerait, se méprend-il. À moins de trouver un autre « Bombay » compatible, je suis le seul à pouvoir vous sauver. Soit par mon sang, soit parce que je suis le seul à fabriquer ce sang.

Sa réponse fait monter en moi une nouvelle vague de révolte. J'ai besoin de lui et lui non. Cette idée ne me plaît pas du tout.

– C'est injuste.

– La vie est injuste, Alexiane. On ne vous l'a pas dit ?

– Au fait, ça veut dire quoi « Bombay » ?

– C’est le cinquième groupe. Pour nous, recevoir le sang des quatre autres est mortel. Quelle chance nous avons, vous ne trouvez pas ?

Je commence à mieux comprendre le coup des pères, mais ce qui m’étonne, c’est que ni Karim ni Leila ne m’en ont jamais parlé.

– Vous et moi sommes de ce groupe ?

– Oui.

– Et Karim et Leila ?

– J’ignore leur groupage. Leur mère a pu leur transmettre son groupe. Le gène codant pour le Bombay est récessif ,ce qui explique qu’il soit très rare. Quand je vous disais qu’entre nous, il y a un effet de vague incroyable. Vous me croyez maintenant ?

La réponse me semble inutile.

– Pourquoi m’avoir caché la vérité à Tokyo ?

Ses traits accusent à nouveau la fatigue.

– Ce n’est pas aussi simple, soupire-t-il. Pour des raisons de sécurité, cette information sur moi doit rester confidentielle. Verdi y tient. D’ailleurs, je vous conseille de ne pas en parler. Si quelqu’un vous veut du mal un jour, il saura comment vous atteindre.

Un silence un peu lourd s'établit pendant quelques secondes, chargé de sens au regard des derniers événements.

– Vous auriez pu me faire confiance, balbutié-je la gorge nouée.

– Vous auriez pu me trahir, réplique-t-il impavide.

Ma frustration m'écrase. Notre relation a beau avoir évolué, il se figure que je suis comme sa petite amie de l'époque, capable de le trahir pour un meilleur choix.

– C'est *vous* qui avez tendance à trahir ma confiance avec votre recherche de paternité. De quel droit me balancez-vous mes origines à la figure ?

Son regard devient furieux.

– Quelle mauvaise foi ! Vous auriez préféré vous réveiller un matin en apprenant que vous baisiez avec votre frère ? Mon père est cavaleur. Nous sommes tous les deux d'un sang TRÈS rare. Votre mère connaît Kabbani et Brauer. Une chose que vous ignorez encore : nos pères partageaient leurs maîtresses. Tic-Tac. Tic-Tac. Ça marche dans votre tête-là ?

L'humiliation me submerge. Je suis tellement

indignée que j'en perds le fil de mes pensées. Je n'arrive pas à imaginer ma mère comme ça. Pour moi ma mère est asexuée.

– Vous croyez que je ne me suis pas assez torturé avec ça ? J'y ai pensé à chaque fois que je vous baisais, mais j'étais incapable de m'en empêcher. J'ai cru devenir fou, putain ! Alors non. Désolé, je n'ai aucun regret.

Au moment où il prononce ces mots, je ressens un vertige qui m'oblige à me tenir à quelque chose de fixe. J'ai envie de vomir. J'ai couché avec lui alors qu'il n'en savait encore rien. Comment a-t-on pu faire un truc pareil ?

Garrett savoure son effet en voyant ma tête.

Pause, Alex ! Appuie sur pause !

– Comment avez-vous su où chercher ? sors-je en essayant de me reprendre.

– Je n'en savais rien. J'ai vu la toile de Paul Klee chez votre mère et j'ai tout de suite reconnu l'original. Victor Brauer était collectionneur et fan du peintre. Il n'aurait jamais laissé cette toile à un particulier. Alors, j'ai repensé au club que mon père avait fondé avec ses amis et j'ai demandé à Sully de

chercher pendant que vous étiez dans votre chambre.

À ce stade, je ne maîtrise plus très bien ce que je ressens. Même si ce qu'il dit est logique, dans ma tête c'est un mélange de sensations contraires qui se battent encore en duel avant de l'accepter. En gros, je balance entre aigreur de lui donner raison et soulagement que ce ne soit pas le cas, ce qui me ramène à la raison de mes recherches dans son portable.

– Qui est Tricia ?

Le visage plombé de Garrett n'exprime plus que de l'embarras.

– Et d'abord, qui vous a donné le droit de fouiller dans mon portable ? réagit-il.

– Je n'ai pas fouillé, réponds-je en piquant un fard. J'ai entendu son message arriver et j'ai vu toutes ces... majuscules criardes. Franchement, elle devrait savoir que trop de guirlandes tuent le sapin.

Son sourire s'étire, façon chat qui va gober un canari.

– J'adore quand vous êtes jalouse, se félicite-t-il. Ça me plaît. Ça me plaît beaucoup, Alexiane Sand. Ça prouve que vous tenez à

moi.

Ne te laisse pas embobiner, Alex !

– Elle aussi apparemment. Donc, on est deux sur le coup. Là aussi vous manquez de franchise. Alors, c'est qui ?

Une fois n'est pas coutume, Garrett capture ma main dans la sienne par surprise et m'oblige à me lever pour le suivre jusqu'au canapé où il me force à m'asseoir en me piégeant avec ses bras. Son visage flotte au-dessus du mien.

– Tricia est mon ancienne petite amie, me livre-t-il.

– Celle que vous avez frappée ? Vous voulez dire, la fille à cause de qui votre père vous a envoyé au Kivu ? Vous la voyez toujours ?

Dans ses yeux, je lis qu'il se sent coupable.

– C'est comme ça, je prends soin d'elle, finit-il par avouer, dévasté.

Dans ma poitrine, mon cœur se rétracte avec une violence qui me coupe le souffle. J'oscille entre le soulagement de le voir se comporter comme un mec bien et la haine incontrôlable que je ressens pour cette fille qui a tout déclenché.

– Bien. Le dossier est clos. Je rassurerai Tricia et tout ira bien.

Alors ça ! Ça tombe super-bien !

Cette garce doit être rassurée de quoi exactement ? En quoi je la menace si leur relation est platonique ? Abasourdie, je le regarde se diriger vers la bibliothèque. Mon corps a beau rester immobile, je me sens flouée, prise au piège et obligée de réagir, exactement comme les rats de Laborit.

Oh, mon Dieu ! les rats de Laborit...

Ma voix sort comme un tir de mitraillette :

– JESAISCEQUEVOUSCACHEZGUERRIER
!

Garrett se retourne.

Il a compris.

Troisième vague

ALEX

Autant boire le poison jusqu'à la lie.

– Vous êtes... *sûre* ?

Je déglutis et fais oui de la tête. Quelque chose dans sa réaction me dit qu'il n'est pas surpris. Mon merveilleux félin revient s'installer à l'autre bout du canapé en posant son coude droit sur l'accoudoir dans une pose paresseuse très perturbante. Mais à distance.

Qu'est-ce qu'il prépare encore ?

– Alors allons-y. Si vous me faites perdre mon temps, vous aurez la fessée. Si vous dites vrai... pareil, me promet-il avec un petit sourire charnel.

J'en reste tout con. Il me promet réellement une récompense si je le fous à poil ? Décontenancée, je laisse passer le moment. Merde, qu'est-ce qu'il a en tête encore ? Je l'attendais à l'attaque ou à la défense mais là... sa nonchalance n'a rien à voir avec

l'attitude menaçante qu'il a eu lorsque j'ai découvert sa cicatrice. En gros, il n'y croit pas. Ou alors, il souhaitait que ce moment arrive. Ou encore, il bluffe. Comment savoir ? Avec Matt Garrett, ça peut être n'importe quoi.

– Dites ce que vous avez à dire et qu'on en finisse, me somme-t-il devant ma confusion.

Je tente de rassembler mes pensées et je commence :

– Placé face à un rival agressif, un rat n'a d'autre issue que d'affronter son adversaire, de détalier ou de courber l'échine.

Les yeux du Guerrier se transforment en soucoupes.

– Un RAT ? s'empourpre-t-il d'indignation. Alors pour vous, je suis... un rat ? Je sais que j'aime mettre les dents mais quand même, vous y allez fort.

Sans l'écouter, j'énumère à voix haute :

– Un problème. Trois solutions, pas deux, ni quatre. Trois.

Un peu perdu, Garrett passe ses deux mains dans sa crinière pour se remettre les idées en place. Comme si ça allait changer quelque chose maintenant !

– Bon Dieu, mais de quoi parlez-vous ? bombarde-t-il moins sûr de lui.

– De ceci : si je veux savoir ce qui vous est arrivé, je dois comprendre *comment* vous vous êtes relevé. Pour le faire, j'utilise une expérience menée sur des rats de laboratoire.

Garrett explose de rire.

– Vous êtes devenue folle ? pouffe-t-il très sérieusement.

Ça, c'est sûr. Ça fait un moment qu'il m'a rendue zinzin, mais il n'a pas besoin de le savoir. Je tâtonne en luttant contre les mises en garde qui arrivent en vrac dans mon esprit. Sauf que je l'aime et que si je veux donner une chance à notre relation, je dois aller au bout et le libérer de tout ce merdier. Ce n'est qu'après qu'on pourra savoir si ça peut marcher entre nous. Alors, je fais fi de l'alerte :

– L'expérience vise à mieux comprendre le comportement des détenus dans les maisons d'arrêt. Des rats de laboratoire sont placés avec d'autres dominants en situation de stress identique à celle des prisonniers. On en arrive alors à la conclusion suivante : confronté à une épreuve, l'homme ne dispose que de trois

choix : combattre, se soumettre ou fuir.

Comme il m'écoute attentivement, je compte sur mes doigts :

– Je schématise, OK ? Vous ne vous êtes pas évanoui et vous étiez attaché. Donc, en ce qui vous concerne, pas de soumission ni de fuite. Vous avez combattu.

– Absurde ! riposte-t-il en sortant de son abêtissement. Vous l'avez dit vous-même, j'étais attaché.

Dans son regard agité, je vois pourtant que j'ai touché juste.

– D'accord. On joue selon vos règles. Question ouverte, pas de réponse. Question fermée, réponse. Ça vous convient toujours ? Le félidé me jauge un moment comme s'il évaluait les forces.

– Je suis un agneau pour toi, Guerrier. Qu'est-ce que tu as à perdre ? Tu l'as dit toi-même : on apprend à connaître un adversaire en le regardant jouer.

Et je sais déjà qui tu es.

– À vous l'honneur, acquiesce-t-il pour finir. J'en étais sûre.

– Je récapitule, dis-je en me glorifiant

secrètement de cette petite victoire. Vous m'avez confié qu'une femme nommée Thérèse vous avait attaché. Ensuite, vous avez été fouetté de vingt coups de Chat à neuf queues par un bourreau placé derrière vous. Et vous vous en êtes sorti. Ce qui normalement est impossible.

– Poursuivez, m'accorde-t-il en hochant la tête.

Un vieux souvenir de cours me revient brusquement : « Quel que soit le masque sur leur visage, leurs yeux sont ceux de tout le monde ».

C'est ce dont je dois me rappeler. Je me lance :

– Enfant, vous avez été gavé de force. Donc vous n'êtes pas du genre à vous laisser ligoter facilement. Je vois une seule raison qui vous a amené à l'accepter : le sexe. Sauf que Thérèse vous a trahi, *elle aussi*. D'où votre citation de Chénier dans la douche. J'ai vérifié. Chénier a créé une sorte de confusion pour permettre à une femme de se sauver. Vous avez fait pareil. Je me trompe ?

Garrett prend le temps de réfléchir en silence.

Dans ses yeux, je lis : « Le cas est difficile, dois-je prendre le risque pour tenter d'en sortir ? » Mais c'est le jeu et il le sait. Puis, son visage s'anime comme s'il avait décidé d'une stratégie.

– Belle analyse ! s'exclame-t-il. Vous gagnez la réponse. Thérèse m'a amené à des pratiques sexuelles très particulières : écharpe de soie, strangulation et candaulisme. Ce soir-là, elle m'a proposé de permuter les rôles. Comme elle me faisait confiance pour l'attacher, j'ai cru pouvoir en faire autant.

Tiens bon, Alex ! Ce n'est pas le moment de faire ta chochette.

– Expliquez-moi le candaulisme.

Cette fois-ci, je lis la honte, l'hésitation... et je comprends qu'il a cru m'arrêter en me lançant une partie de son histoire au visage comme on jette du lest pour éviter une catastrophe ou rétablir une situation compromise.

Cette tactique est un piège. J'attends qu'il rebondisse et me défie à nouveau pour me clore le bec. Comme toujours.

Ce qu'il fait avec maestria :

– Excusez-moi. J'oubliais que vous êtes à des

kilomètres de tout ça, me provoque-t-il sciemment. Le candaulisme est une forme de domination dans laquelle un homme est sexuellement excité par l'idée que son épouse légitime ait des relations sexuelles avec un autre homme. En clair, Thérèse aimait baiser avec d'autres hommes pendant les viols, sous le regard consentant de son mari.

– QUOI ?

Tout se fige. Comme si mon cœur venait de s'arrêter. Je ne m'attendais pas du tout à ça. Garrett me jauge tout entière, l'air de dire : « Tu veux me mettre à poil, Civilité ? Voyons ce que tu vas faire de ça ! » Je sais ce qu'il fait. Il me choque volontairement pour mieux me dissuader de poursuivre. L'homme d'affaires sait très bien que son attitude est à double tranchant, mais il en prend quand même le risque.

C'est dire l'importance de ce qu'il a à cacher.

Je ne suis pas le genre de fille à caler devant l'horreur, Guerrier.

Au contraire.

Je m'efforce de respirer. Parce qu'il le faut.

– Vous voulez dire comme si vous étiez, tous

les trois, devant un film porno ?

Mon amant ricane de mon inexpérience, mais jaune.

– Rien ne t'arrête, hein, petit démon ? s'amuse-t-il. Le candaulisme n'a rien à voir avec un vulgaire échangeisme. Les règles sont strictes : le mari prend plaisir à regarder sa femme avec son amant, *sans participer*, et les amants profitent du spectacle offert par le mari, autrement dit les viols, *sans participer*. C'est juste visuel.

C'est trop grave. Je profite du sujet pour lui poser la question qui me tue depuis le départ :

– Mais *vous*, vous n'avez jamais violé personne, n'est-ce pas ?

– Non. Mais j'ai regardé.

Alors c'est ça qu'il aime regarder ? Quand j'y pense, il me l'avait dit. « J'aime regarder », avait-il admis dès le premier jour sans jamais nier son attirance à observer la nudité chez moi. Je dois avouer que c'était excitant, mais éprouver de la jouissance comme ça... Qu'est-ce que je fiche dans un truc aussi « hardcore » ? Je ne me suis jamais sentie aussi sale de toute ma vie. Je voudrais que le jour se

lève plus vite pour voir des gens normaux vivre une vie normale.

Merde, ce n'est pas moi du tout ça !

– C'est *toi* que j'aime regarder aujourd'hui, m'assure-t-il d'une voix compréhensive comme s'il avait deviné mon trouble. Quand je le fais, je me sens calme et heureux. Je t'assure, je n'ai besoin de rien d'autre.

Je n'arrive pas à retenir ce que j'ai sur le cœur :

– Vous êtes répugnant ! Ces femmes violées ne jouaient pas dans un film, elles.

Mon amant soupire tristement.

– Pensez-vous réellement que je pouvais changer les choses pour elles ? Qu'elles n'auraient pas été violées sans moi ?

Même si c'est vrai, rien que l'idée me semble insupportable.

– Certes, mais ça vous a... excité. C'est mal.

L'ambiance est embarrassée. Il me couve des yeux sans chercher à se défendre ou à se justifier. Et moi je n'arrive plus à le regarder en face. Le regarder en face, c'est comme se jeter du haut d'un pont.

– Tu es fragile et forte, Alex, finit-il par

rompre le silence. C'est ce que je préfère chez toi, parce qu'au lieu de me donner le sentiment d'avoir à te protéger comme la plupart des filles, c'est l'inverse qui se produit. Tu me réconfortes. Alors que je croyais ne pas en avoir besoin. Mais là, tu luttas pour comprendre des choses qui sont bien au-delà de ton expérience, prononce-t-il tout doucement.

Il n'y a aucun reproche dans sa voix, c'est plus une mise en garde qui me prévient de ne pas aller trop loin. Du moins, je le perçois ainsi.

– Vous aviez déjà fait ce genre de chose avant ?

– Non. Je ne savais même pas que ça existait, confesse-t-il avec la même douceur qui, pour une fois, me donne plus envie de le gifler que de fondre.

C'est ce qu'aurait fait sa mère, s'il en avait eu une.

– Vous n'avez vraiment pas eu de chance avec les femmes.

– C'était vrai jusqu'à toi...

En disant cela, il a l'air malheureux. Dans ses

yeux, je lis : « Je t'en prie, ne la gâchons pas ». Pas que ça m'enchanté, mais j'ai besoin d'en apprendre plus avant de décider ce que je peux ou non accepter.

– Ça se passait comment ?

Sa première réaction est de soupirer mon prénom profondément :

– Alexiane...

Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Avec lui, le sexe était amusant, drôle, inventif, même dans les cordes, parce qu'il me respectait et qu'on était à égalité. C'était beau. Pas laid. Maintenant, je ne sais plus ce qu'il a fait avec moi.

Il a tout gâché.

– J'en sais trop pour reculer.

J'ai très souvent pris conscience de mes erreurs après coup dans ma vie mais, en cet instant, je sais au moment même où je le pousse que je suis en train d'en commettre une. Peut-être la pire de toutes.

– Mon père ne m'aime pas, Alex. C'est comme ça. Au Kivu, j'étais logé dans une sorte de ferme expérimentale avec des ouvriers guère plus âgés que moi. Tout ça me

paraissait à la fois très excitant parce que j'étais libre, j'avais des amis pour la première fois de ma vie, et en même temps suffisamment loin de moi pour que je ne me sente pas concerné.

J'acquiesce pour l'encourager à continuer.

– On discutait le soir en fumant des cigarettes. C'était cool. Ils ne me jugeaient pas parce que j'avais un frère de six mois de moins. Ils en avaient rien à foutre de ma mère ou de mon père. J'avais l'impression d'être normal.

– Vous parliez de quoi ?

– De leur vie depuis les conflits. Des femmes. Selon eux, dès que l'obscurité tombait, les Kadogos sortaient de la forêt avec leurs SUT⁽²¹⁾ à la recherche des femmes qui s'étaient écartées du chemin. Chacune d'elles savait qu'il ne fallait pas traîner dehors à cette heure...

Il a un petit rire bref avant de reprendre :

–... mais elles sont tellement orgueilleuses, si tu savais, se rappelle-t-il avec, si je ne me trompe pas, une sorte de tendresse admirative dans la voix. C'est leur façon de résister. La suite, tu la connais. Je te l'ai dit dès le premier

jour dans les toilettes : « une orgueilleuse ne doit jamais s'écarter du chemin ».

Et dire que ça m'a fait rigoler.

– J'ai cru que tu blaguais.

– En fait, c'était une phrase destinée aux miliciens : « Soldats, ces femmes sont des orgueilleuses qui se sont écartées du chemin. Ne me demandez pas quel goût ont les femmes rebelles. Servez-vous. »

Mon estomac se tord.

– C'est carrément un appel au viol ! Qui disait une abomination pareille ?

– Thérèse. Étonnant, n'est-ce pas ? Qu'une femme appelle au viol d'autres femmes. J'étais sur un de leurs pick-up quand je l'ai entendue la première fois, mais je n'ai pas compris sa portée. Je regardais une petite fille, qui devait avoir ton âge à l'époque, souffler dans un préservatif usagé. Elle croyait que c'était un jouet.

– Qui était Thérèse ?

– Une Française, mariée à un colonel de Mobutu. Julien Luba Kiyonga.

Les bras m'en tombent. Le fameux Luba.

– Tu couchais avec la femme d'un colonel ?

Tu avais envie de mourir ou quoi ?

De l'autre bout du canapé, je l'entends soupirer à plusieurs reprises comme s'il luttait contre lui-même : « J'avais son accord », me rappelle-t-il pour finir.

– Raconte-moi depuis le début, s'il te plaît.

Pendant une seconde interminable, Garrett me regarde comme si je lui demandais de se jeter dans le vide du haut d'une falaise. C'est un tel acte de foi pour lui qui ne fait confiance à personne que je me demande s'il va y arriver.

– Alexiane...

– Qu'est-ce qui te fait peur ?

– Tu risques de ne plus me regarder de la même manière et je... je ne sais pas si je pourrai le supporter. Tu es *importante* pour moi.

Mon Dieu et c'est maintenant qu'il me le dit ! Que lui dire sans lui mentir ni lui promettre ce que je ne sais pas encore ?

– Je ne t'abandonnerai pas, Matthew.

Je sens ses yeux s'échapper mais il acquiesce de la tête.

– Un mois après mon arrivée au camp, j'ai remarqué qu'une femme m'observait en train

de décharger des sacs de vivres. Elle était belle. Alors, je l'ai regardée moi aussi. Le lendemain, son mari est venu me trouver. Il m'a dit qu'il aimait sa femme. J'étais mal à l'aise mais il m'a invité le soir même.

– C'était Luba ?

– Oui. On a rejoint une église abandonnée dans un village qui avait été attaqué.

– L'église de Kembe.

– C'est ça. Là, il m'a expliqué que je plaisais à sa femme et ce qu'il attendait de moi. À l'époque, j'étais curieux de tout. J'ai accepté.

Matthew baisse les yeux sur ses mains. Est-ce de la honte ? de l'hésitation ? un remords ? Il a l'air si fragile à cet instant qu'il est impossible de l'accabler. J'ai tellement peur de le braquer.

– C'est elle qui t'a fouetté ? je demande le plus doucement possible.

– Non, souffle-t-il les yeux toujours baissés.

C'est hallucinant de le voir ainsi, on dirait un enfant.

– Lui ?

– Non. S'il avait été là, ce soir-là, les choses n'auraient pas dérapé. Luba était très

protecteur avec sa femme, déclare-t-il en me regardant. Ce n'est pas parce qu'il la partageait qu'il faut le juger. Il l'adorait, tu sais. Ça me plaisait de le voir amoureux...

L'intensité de son regard rendu brillant par les circonstances me brûle. Ma gorge me brûle, ma poitrine, j'ai du mal à articuler :

– Les Kadogos alors ?

De nouveau, il baisse les yeux. Oh, bordel ! C'est de la honte. La honte d'un enfant battu.

Non, Matthew, n'aies pas honte. Le voir ainsi, lui si fort d'ordinaire, je vais chialer, je le jure.

– Combien étaient-ils ?

Ma question le ranime d'un coup, le visage rouge de colère.

– Ils étaient quatre, enfle-t-il brusquement. Cinq coups chacun. Pas la peine de chipoter, je suis allé au bout du châtiment. À présent, montre-moi comment tu pourrais t'enfuir en étant attachée, me toise-t-il plein de morgue. Allez, vas-y, chérie ! Ça risque d'être... distrayant.

Alors, tout s'allume en moi.

– Commençons par la fuite. Face à une grande

épreuve, la fuite n'est pas forcément de la lâcheté. C'est une condition de survie.

Il me jette un bref coup d'œil et hausse les épaules :

– Fuite, encore ce mot ? C'est vrai que tu es une spécialiste, ricane-t-il.

Je ne peux m'empêcher de lui retourner son sourire.

– Tu es allé au bout du châtement. Donc, tu n'as pas subi non plus.

Il se fige, choqué :

– T'es gonflée de me dire que je n'ai pas subi les coups !

– Du tout. C'est l'expérience du rat, seul dans sa cellule. Subir sans rien faire est la pire des situations. Le rat seul, qui n'a d'autre choix que subir les assauts du rat dominant, meurt dans tous les cas. Ulcère, cancer, je te passe les détails.

– Tu peux sûrement me reprocher plein de choses, mais pas ça ! Ça fait des nuits que je te supporte et je suis vivant, me sourit-il appréciateur.

Je secoue la tête nerveusement pour chasser ce qu'il vient de dire et refuser qu'il me distraie

et je le vouvoie à nouveau :

– Justement. Vous avez tenu les vingt coups mortels. Ce que vous n'auriez pas pu faire si vous aviez subi, même un instant. Donc, vous n'avez pas *subi* la torture, vous l'avez *gérée*. Une conclusion s'impose : vous avez attendu pour combattre.

Tout s'assemble dans ma tête :

– Tout combat exige la définition d'un but, continué-je sur ma lancée. Seul un but a pu vous aider à passer le cap des vingt coups mortels. Vous aviez un plan. Dès le départ.

– Vous pouvez encore aller loin comme ça ? suffoque-t-il.

– Pour quelle raison avez-vous combattu ?

Au moins, mes mots ont l'effet escompté, ses yeux virent au saphir noir, profond, lumineux, comme si la vérité contenue à l'intérieur les faisait rayonner plus encore. Le masque est tombé.

– D'après votre dossier scolaire à Harvard, vous coupez en deux une balle de baseball lancée à pleine vitesse avec un Katana. Je me suis renseignée, vous êtes rapide.

Garrett a du mal à parer le coup.

– Voyez-vous ça, petite fouineuse ! Je suis rapide et alors ?

D'un coup, j'ai l'impression de chuter dans le vide. Comme quand on tombe dans un escalier en rêve. Je m'accroche au canapé pour me soutenir et je termine mon raisonnement :

– Alors, espèce de taré. Vous l'avez dit vous-même au Japon. Vous aviez le Katana offert par votre père pour votre quinzième anniversaire. Vous avez combattu la lame à la main et vous les avez tués. Tous les quatre. Je ne vois pas d'autre moyen d'en sortir vivant. Inutile de porter un masque, Guerrier, les yeux d'un tueur sont les mêmes que tout le monde.

Sans que je m'y attende, il s'approche de moi pour me scruter avec insistance, et crainte aussi.

– Qui te dit que tu ne te trompes pas ? réplique-t-il en avalant sa salive.

Je plisse des yeux tout en m'adossant davantage contre le canapé.

– Mon instinct. L'instinct se base sur un raisonnement scientifique. C'est toi qui l'as dit lors de ta conférence. Alors, j'ai pensé aux

rats de Laborit. Un raisonnement scientifique.

– Putaiiiiiin...

Pour lui, comme pour moi, c'est un tel état de choc. J'ai fait l'amour avec un tueur. Ses mains sur moi. Son sexe dans ma bouche. Du plaisir. De l'abandon. Nous deux au même niveau. Je ne suis pas sûre de le supporter, ni même d'en avoir envie. À quoi pensait-il pendant que j'oubliais tout ? Est-ce qu'il ressentait la même chose ? Est-ce qu'il contrôlait ses pulsions ? Je me sens trahie.

– Nous avons couché ensemble. Tu m'as avertie de tout, sauf de ça. Pourquoi ?

– Alexiane...

Je prie pour qu'il me contredise.

– Comment se fait-il que tu aies eu un Katana dans une église ?

– Les Kadogos avaient des Kalachnikovs, tu voulais que j'y aille les mains vides ? J'étais peut-être paumé, mais pas fou !

C'est un aveu.

Alors, je me lève pour regagner ma chambre. Je me fiche de savoir si j'exagère, si je suis naïve ou obsessionnelle, j'ai besoin d'espace pour réfléchir. Au moment où je passe devant

lui, il me fait basculer sur ses genoux, contre son corps chaud, vivant. Ses bras autour de moi, je tente de me débattre.

– Lâche-moi, tu es un monstre !

Choqué, il me relâche tout de suite.

– Tu as raison, admet-il dévasté.

J'en profite pour me mettre debout en faisant tout mon possible pour ne pas le regarder. Si je le regarde, je suis fichue. Au fond de moi, je sais qu'il n'a fait que s'employer à rester vivant et que si on ne l'avait pas envoyé dans cet enfer, il n'aurait jamais tué, mais c'est trop d'un coup à digérer.

– Où vas-tu ?

– Je rentre chez moi, dis-je calmement.

Pour être honnête, je ne sais même plus ce que je veux. La morale peut prendre tellement de sens différents. J'ai dû tomber sur la tête. Je peux comprendre les crimes pour rester vivant, pas les viols.

Dans mon dos, je l'entends se lever pour me suivre.

– Tu me quittes ? me lance-t-il d'une voix désespérée.

– J'ai rempli ma mission. Notre pacte est

terminé.

Soudain, il me rattrape par le bras.

– Ça, tu vois, ça m'étonnerait.

Sa menace à peine voilée fait tilt en moi, elle me libère :

– Oh que si, Matthew ! Je suis libre !

Dire que l'atmosphère se tend dans la pièce est un euphémisme.

– Tu n'es pas libre, Alex, et je ne le suis pas plus que toi. Ce qui se passe entre nous nous dépasse, l'un comme l'autre...

Ses yeux brillent de désespoir, mais je suis trop épuisée, trop à bout pour raisonner. La digue que je retenais depuis trop longtemps se rompt d'elle-même.

Je lui hurle dessus :

– Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi ? Tu dis être incapable d'aimer et... je ne sais plus quoi faire. J'essaie de discuter avec toi et tu me rejettes, à chaque fois. Qui d'autre peut supporter ça ? Plutôt que de me rejeter encore, il est temps de faire un choix. Tu peux toujours me larguer...

Je pivote vers l'escalier pour lui masquer la vérité.

– Alexiane...

En une enjambée, il m'a rejointe sur les premières marches et me fait pivoter face à lui. J'ai le tournis.

– Bon sang, arrête ! s'insurge-t-il en cédant à la panique. Tu es en train de perdre pied parce que c'est trop d'un coup. Pense à l'escalade, bébé. Pourquoi es-tu montée ? Tu avais peur mais tu es montée. C'est moi, Alex. Tu l'as fait pour moi.

Sonnée, je m'assois sur la marche. Pour être à ma hauteur, il choisit de s'agenouiller sur celle d'en dessous.

– Comment suis-je supposé réagir, Alex ? me demande-t-il d'une voix adoucie. Tu m'obliges à me mettre à poil devant toi et tu fuis. Comment veux-tu qu'on y arrive si tu fuis ?

– Et moi ? Comment suis-je censée réagir après la bombe que tu m'as réservée ? Je ne sais même plus avec qui j'ai couché. Je dois être choquée ? Faire comme si ça ne comptait pas ? Je pense m'en être bien sortie.

Matthew me fusille du regard.

– C'est salaud, Alex ! Tu ne t'es même pas

posé la question de savoir ce que moi je voulais avant de tout faire exploser. Si j'étais prêt à faire remonter tout ça.

– C'est toi qui m'as demandé de chercher, je te signale.

Une lueur diabolique passe alors dans ses prunelles.

– Et tu m'as cru ? se moque-t-il. Je te l'ai demandé pour t'endormir. C'est ma technique, Alex. Tu étais morte de trouille. Dis la vérité ! Tu aurais pris le risque de suivre un homme comme moi si je ne t'y avais pas obligée ?

Je prends un coup à l'estomac.

– Tu veux dire que le pacte était faux ?

Voir ma réaction le fait rire. Comment peut-il rire de moi ?

– Ah, Alex ! Tu n'as aucune idée de l'adversaire. Si tu n'avais été qu'une menace, je me serais occupé de toi autrement, crois-moi ! Démolir une carrière, ce n'est rien pour moi. Le problème, c'est que je ne savais pas comment te convaincre de me revoir. Et puis coup de chance ! (Il rigole) Tu as découvert ma cicatrice et moi, comme un con de prédateur, j'ai eu l'idée du pacte.

T'encourager à chercher m'a semblé une bonne idée pour te rassurer sur mon compte. Je recule d'une marche, complètement sous le choc.

– C'était surtout très con.

– Ouais. Carrément ! J'étais sûr que tu ne trouverais rien parce que tu avais vu tout ce qu'il y avait à voir. Et puis tout a viré au vinaigre. Bordel, je ne sais même pas comment tu y es arrivée.

Sans me laisser le temps de réagir, ses mains empoignent fort mes joues.

– Je vais tout te raconter. Ça fait des semaines que je cherche un moyen de régler notre problème. Tu m'as convaincu. Comme toujours, d'ailleurs.

J'en ai les larmes aux yeux. Dans les siens, je lis l'heure des aveux, la confiance qu'il n'a jamais accordée. Pour moi ? Je vais chialer. Si ce n'est pas de l'amour, je ne sais pas ce que c'est. Mon cœur va tout casser à l'intérieur.

– Pour être tranquille, les viols avaient lieu dans l'église, confesse-t-il. Luba ne voulait pas risquer d'être dérangé, alors je ne me suis pas méfié. Mais ce soir-là, il n'était pas là et

il y avait des enfants...

Tout à coup, la panique.

– Oh, non ! Pas les enfants, suffoqué-je en imaginant tout de suite le pire.

Matthew me bâillonne de sa main pour me forcer à l'écouter.

– Tu l'as dit toi-même, les viols se font devant les enfants. Pour briser les communautés et séparer les familles. Dis-moi que je peux continuer.

Comme je hoche la tête, il continue :

– Quand je les ai vus, j'ai voulu partir, mais c'était trop tard. Thérèse m'avait déjà attaché à deux colonnes dans la nef avec des écharpes de soie. J'étais nu et à genoux. Puis, elle m'a dit qu'elle avait un cadeau pour moi...

Mes yeux vont sortir de leurs orbites.

– Le viol des femmes, c'était une chose, mais les enfants...

Muette de force, je le supplie comme je peux.

–... je n'ai pas pu le supporter, avoue-t-il enfin.

Des larmes de soulagement roulent de mes joues à sa main. Aussi horrible que cela paraisse, maintenant qu'il a tout confessé, je

dois trouver la force qu'il faut pour qu'il puisse se pardonner. Plus question de l'abandonner. Ce serait une terrible trahison si je le faisais. En qui pourrait-il avoir confiance si après un tel effort tout cela restait vain ? Je me recule pour dégager ma bouche. Il me laisse faire. Pitié Seigneur, que je ne me trompe pas.

– Tu as refusé son cadeau et tu as été fouetté avec le Chat. C'est ça ?

Mon amant hoche la tête pour confirmer.

– Je ne sais pas si c'est les médocs qu'elle avait pris, mais Thérèse était incontrôlable et Luba n'était pas là pour l'arrêter... je... j'étais perdu. Merde, j'étais un gosse...

Son regard larmoyant part au-delà, comme s'il revoyait la scène.

– Les Kadogos ont tué les garçons sous mes yeux pendant que je comptais les coups. L'odeur m'a dégoûté mais c'était étrange, j'étais détaché de moi. Plus rien n'avait d'importance. J'étais prêt à mourir.

Je me tais, engloutie par plus fort que moi. Avec le sentiment d'être au bord d'une falaise. Il faut sauter.

– Mais quand Thérèse a fait compter les fillettes, j’ai compris d’instinct ce qu’elle avait en tête et j’ai réagi.

Mes idées se remettent en ordre :

– La salope, elle l’a fait exprès. On fait compter les pas aux détenus avant la promenade. Pour eux, c’est le moment où ils vont pouvoir se défouler. Tous les matons savent que c’est le moment le plus dangereux.

Matthew me jauge, à peine surpris.

– Et bien sûr, toi, tu le sais.

Plus j’entrevois la vérité, plus j’étouffe.

– Est-ce qu’elle t’avait dit qu’ils étaient tous sidéens ?

La culpabilité lui fait monter les larmes aux yeux. De vraies larmes, il pleure. C’est la première fois que je vois Matt Garrett pleurer.

– Je l’ignorais avant, renifle-t-il. Je te jure que je l’ignorais, Alex. Sur ma vie et celles de ceux que j’ai de plus cher.

Ça change tout. Le reste du monde s’évanouit. Je ne vois plus que lui, à quinze ans, perdu, honteux et désemparé, sans personne pour l’aider. Je comprends mieux sa décision de s’attaquer aux brevets à présent.

Comme il a dû s'en vouloir pendant tout ce temps !

– Comment as-tu fait pour te libérer ?

– La mère d'un garçon a coupé mes liens avec mon Katana dans la confusion. Elle m'a supplié de sauver son petit mais je n'ai pas pu, je... je... ce n'est pas facile de tuer, tu sais.

Je vais chialer comme une madeleine. J'aimerais que mes sentiments pour lui ne soient pas aussi forts, ce serait moins difficile.

– Je suis désolé de te faire ça, Alex. Je ne suis pas un tueur, mais ce soir-là, j'ai senti quelque chose de plus fort que la peur de mourir, la morale ou les lois. Quelque chose qui a fait de moi... une bête.

– Non. Tu t'es conduit comme un homme. Tu as sauvé les fillettes.

Au même moment, un brouhaha de pas et l'écho d'une voix grave, masculine, familière, montent jusqu'à nous :

– C'est bon, Paul. Il est chez lui.

Ensemble, nous nous retournons.

(21) Sport Utility Truck. En français, des camionnettes à longs plateaux.

La Déferlante

*Les vagues ne se brisent pas entre elles,
seuls les écueils les brisent.
Et la vie est pleine d'écueils.*

ALEX

Le temps que je me reprenne, Robert coupe la communication en venant à notre rencontre d'un pas décidé. Mais tout son courroux se porte sur son frère.

Moi, il m'ignore.

– Matt, tu fous quoi, bordel ? l'admoneste-t-il sans préambule. Tu ne réponds pas à ton portable, tu as désactivé les caméras de surveillance, tout le monde se demande où tu es passé et si tu es en vie.

– Tu es seul ? lui répond ce dernier en m'aidant à me relever.

– Verdi arrive, mais putain, j'ai cru qu'il allait faire une crise cardiaque quand je lui ai dit que je ne savais pas où tu étais. Ce con m'a

même hurlé dessus comme si j'avais dix ans, putain. Même ma mère ne me hurle plus dessus.

Tout à son irritation, Rob balance sa veste sur le canapé avant de passer derrière le bar du salon pour se servir un verre de *Dalmore* en râlant :

– Si on n'envoie pas le communiqué à NYT⁽²²⁾ en quatrième vitesse, on va devenir la cible des autres médias. Je te préviens, frangin, tu vas pas aimer ce que tu vas lire dans tes messages. La situation s'est nettement compliquée pendant ton... *entracte*, grimace-t-il avec une moue énervée à mon endroit.

Tout en avalant sa première gorgée, son regard s'est relevé pour se planter dans le mien. Et y rester. Je me doute alors qu'ils ont besoin d'être un peu seuls.

– Je vais prendre un bain, dis-je, regardant Matthew.

Ma main sur son bras perçoit son hésitation.

– Tu ne t'en vas pas, répond-il, baissant légèrement la voix.

Dans sa bouche, ce n'est pas une question mais une inquiétude.

- Non, je reste avec toi.
- On a besoin d'une pause.
- Je sais.

Sans rien rajouter d'autre, je tourne les talons et m'éloigne vers l'étage supérieur, les laissant régler leurs problèmes près du bar. Arrivée en haut de la mezzanine, je ne peux m'empêcher d'entendre leurs voix :

- C'était Paul au téléphone ? demande Matthew, tendu.
- Paul est avec Raphaël au Bourget mais, bordel, j'ai cru qu'il allait sauter dans sa bagnole pour rappliquer si je ne t'avais pas trouvé.
- Fais-moi le point, le relance Matthew en se servant un verre à son tour.
- Gordon a prévenu le FBI comme il se doit après la mort de Carroll. Les G-men⁽²³⁾ ont découvert, dans le parking des employés, une fourgonnette chargée de benzène.
- Des gars de l'entretien ?
- Non. Après vérification, les plaques sont fausses et le nom de la société aussi. L'agent Cumber pense qu'il s'agit de la fourgonnette du tueur. Il suspecte un sabotage de nos

réserves d'eau.

– Quoi ? s'étrangle Matthew. Putain, le benzène est soluble dans l'eau. Appelle-moi Gordon tout de suite. On ferme le bâtiment.

– Matt ! proteste Rob. Tu ne veux pas attendre un peu ? Au moins le résultat des tests. Si on ferme, on va affoler tout le monde et déchaîner les médias...

– NON !

Des grognements sourds très virils, le bruit d'un verre projeté contre un mur dans un fracas épouvantable, puis :

– Il s'agit de vies humaines et on a déjà un mort, là ! Je veux qu'on vérifie le bâtiment avant de communiquer quoi que ce soit. Et Debra sur le pont à mon arrivée. Putain mais c'est quoi ça ? À quoi on joue, là ?

Dans le reflet de la grande baie vitrée, je les vois se diriger vers le bureau. La porte claque. Quel tempérament ! Non seulement il a explosé son verre mais aussi la bouteille.

J'ai trop besoin d'un bain.

Lorsque je regagne la chambre, mon portable bourdonne sur la commode.

Je lis :

Quatrième partie : Un retour à la première vidéo.

– Appuie juste sur la gâchette, Guerrier... Raaah... Ahan... Baaang !!!!

Et le bruit de la balle à nouveau : Baaang !!!!]

Exactement comme si on me tirait dessus.

Je vais me réveiller. Ce n'est pas moi. Ça ne peut pas être moi. Mon esprit refuse de l'admettre. Je ne ressens que de la honte et de l'impuissance. C'est vrai que c'est ma faute, mais tout de même. Le monde entier peut me voir jouer en gros plan. À volonté. Et peut-être même à vie. Je ne pourrai plus jamais regarder ma mère en face. Ni mes amis. Je ne serai jamais avocate. Une cour de tribunal, c'est sacré, ça se respecte. La profession va me jeter au caniveau pour s'être retrouvée à cause de moi sur ce genre de site, me conspuer, avant même que j'aie pu prêter serment. Moi, major de ma promotion, qui n'ai jamais bougé une oreille. C'est fini. Je suis comme morte, sans réaction.

Pourquoi moi ? Qui m'en veut autant ? Passé le premier choc et le refus, le brouillard dans mon cerveau se dissipe. Suffisamment pour que les souvenirs me reviennent. En bloc.

D'abord, je reconnais le vestiaire du Fuji

Speedway et je me souviens. Nous étions seuls dans ce vestiaire. J'en déduis que Garrett m'a filmée à mon insu, comme Patrick avant lui.

Ensuite, je consulte le pseudo qui a posté la vidéo : *Shadow Lake*. Son pseudo. Je vais dans « détails » pour trouver le nom du fichier : *Civilité*. Le surnom qu'il m'a donné.

La voilà la *Déferlante*. La vraie.

Le mur de trente mètres.

La poussée de cent tonnes au mètre carré.

Le coup de patte du Lion.

J'efface cette souillure de mon portable en supprimant le lien de conversation avec Max. Juste au-dessus figure la photo de la Japonaise à poil.

Tout disparaît.

Là, tout de suite, je me sens cramée de l'intérieur. J'agis comme un robot, je m'habille avec des gestes méthodiques : mes dessous en coton, un jean, un chemisier, mes Converse, et je referme le dressing en m'appuyant dessus.

Ma décision est prise. Ce n'est pas de l'amour. Je me serais battue pour l'amour, pas pour ça. Je récupère mon sac en tissu bariolé au fond

d'un tiroir et je laisse tout le reste. Y compris mes propres affaires. Rien que de les avoir portées avec lui suffirait à me rappeler ces merveilleux moments et je ne suis pas sûre de m'en remettre.

Quelques minutes plus tard, je contemple une dernière fois sa garçonnière. Matt et Rob sont toujours enfermés dans le bureau. Rien ne filtre, même pas un rayon de lumière. Je me dirige vers la cuisine.

Son portable est encore sur le comptoir. Ça me donne une idée. Avec un portable, tout est plus facile. Mettre des mots sur les maux est une dernière façon de le prendre dans mes bras pour calmer ma terreur aux abois. Pas sûr que ça me soulage ni que ça me sauve. Je tape sur le mien.

Son écran s'éclaire :

[Ta grand-mère avait raison : les amants ne peuvent voir les plaisantes folies qu'ils commettent eux-mêmes.

Prends soin de toi. Je t'aime. Alex.]

J'abandonne les deux portables, l'un contre l'autre. Cadeau.

Dehors, la lumière encore faible se reflète sur

les buildings.

C'est l'aube bien grise d'une nouvelle vie, indépendante de l'ancienne. Une chose est sûre : je ne ferai plus jamais confiance à un homme. Jamais. Et, tant qu'on y est, puisque j'ai tout perdu et que je dois tout reconstruire à zéro, je le vis comme une petite victoire. J'ai perdu ma jumelle en naissant la première mais je suis plus forte que la solitude.

Merci de ne pas me juger.

Le ronronnement d'une voiture à balais me fait tourner la tête. Il me reste quand même un peu de chance, deux taxis attendent à la station. Les chauffeurs bavardent, un gobelet de café fumant à la main. J'essaie de rentrer en contact oculaire avec l'un d'eux, mais il ne se retourne pas. En fait, je pourrais attendre longtemps tellement je suis une plante. J'aurai une grosse remise en question à faire. Un jour, je le ferai. Je me le promets. Mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, je crie :

– TAXI !

– Mademoiselle ?

– À l'aéroport Charles-de-Gaulle, s'il vous

plaît.

Ce n'est qu'une fois installée sur la banquette que la digue lâche réellement.

La radio n'a pas le sens de l'économie. Chris Martin chante *The Scientist*, ma chanson préférée. Ce n'est pas Chris que j'entends, mais mon amant, la fredonnant pour moi au piano. Un moment heureux. Faut pas pousser quand même. Y a des trucs que je ne peux pas gérer. La Mercedes blanche avale les kilomètres et les flots meurtriers trient vraiment ce qui meurt maintenant. À coups de hache. Et par un incroyable tour de passe-passe, ma fuite scelle la fin d'un rêve ou d'une trop grande illusion. Je voudrais tout oublier.

Comment ai-je fait pour y croire même une seconde ? La solitude est le seul remède de sa vie alors que c'est le drame de la mienne. Le pire, c'est que lui aussi m'avait prévenue et je n'ai rien écouté. Je suis nulle. Finalement, l'amour est une escroquerie bien trop violente pour être racontée aux enfants. C'est pourquoi on a inventé les contes de fée.

Ils n'ont rien à voir avec la vie des grands.

Chapitre Manquant

Moins d'une heure avant la rencontre entre Alex et Matt.
Quelque part dans un Cyber café.

Inconnu

Le temps ne compte plus, même si le soleil se couche sur la ligne d'horizon. Je regarde au loin la sérénité de la nature à travers la baie panoramique. La beauté tranquille du lac magnifie le paysage. Qu'est-ce qu'on ne peut pas faire avec un serveur cloud, un PC et de bonnes informations ?

J'examine ce que j'ai en mains :

Portable Alexiane Sand (+33) 630 307 852

Portable Maxime Segal (+33) 630 912 085

Portable Eliane Verdi (+33) 612 285 230

Portable Zachary Verdi (+1) 212 646-7489

Portable Matt Garrett (+1) 212 555-4567

Une photocopie de l'agenda de Garrett à la

page d'aujourd'hui.

Aussi facile que de jouer au Cluedo.

Il suffit juste de définir qui fait quoi et où. Question de distribution. Je croise les informations à ma disposition et j'établis le scénario. J'enregistre les numéros saisis dans la base de données Google. J'ouvre le service de l'opérateur API avec le token valide. J'identifie l'opérateur de chaque numéro et je suis prêt à envoyer mes SMS, exactement comme si je n'étais pas l'expéditeur. Très simple à mettre en œuvre. Premier appel : Garrett.

Cette fois, j'attrape mon propre Blackberry. Son portable à lui est beaucoup mieux protégé que les autres. Deux tonalités et comme d'hab., l'appel est transféré directement sur sa boîte vocale :

– *Garrett. Leave your message after the tone. Bye.*

Je localise son portable. Trois minutes après, j'ai le résultat : Aéroport MRS, dans le Sud de la France. Je consulte ma montre et je fais rapidement le calcul : il est à peine midi en heure locale. Là aussi, pas de surprise, le mec

est toujours à l'heure. Un vrai maniaque du contrôle.

Le reste n'est plus qu'une partie de plaisir.
Je m'inspire de leurs derniers messages pour rester dans le ton de chaque personnage et je compose mon aria d'ouverture.

Premier texto pour Alexiane Sand :

[Je sens que tu as envie d'un verre avec moi.
Bar préféré dans 15 minutes ? ;-) Max]

Deuxième texto pour Maxime Segal :

[Serai au bar dans 15 min.
T'as intérêt d'y être aussi, fripouille]

Troisième texto pour Zachary Verdi :

[Zach bonjour. Peux-tu récupérer l'ours en peluche d'Agathe ?

Tu sais qu'elle ne peut s'endormir sans.
Stéphanie doit déjeuner à la Rotonde vers 13h.
Elle te le remettra. Merci. El]

Quatrième texto pour Eliane Verdi :

[Salut El. Suis dans le coin pour le boulot.
Dis à ta sœur de m'apporter l'ours d'Agathe
à la Rotonde vers 13 heures. Zach.]

Les dés sont jetés. Maintenant, je retiens ma respiration. Pas que je puisse être démasqué mais un grain de sable peut toujours arriver. Les réponses à intercepter ne se font pas trop attendre. Cette fois-ci, on y est. Quelques

pèlerins un peu trop exaltés viennent de rentrer, brisant ma bulle de silence.

C'est le moment de partir.

Épilogue

Inconnu

La lumière mordorée de l'aube chuchote sur la pointe glacée du bout de mon Derby. J'admire la patine rougeoyante de la salamandre. Matière, forme, transparence, j'aime apporter du soin à mes godasses. Depuis que j'ai découvert l'art des tatouages sur chaussures, je ne confierais cette tâche à personne.

Dans le brouillard du petit matin parisien, le claquement étouffé d'une porte à tambour me fait relever les yeux. Je tire sur ma Marlboro et reconnais tout de suite la frêle silhouette en jeans qui en sort. Alex Sand. Seule et sans bagage. À cette heure-ci ? Qu'est-ce qu'elle fout ?

Intrigué, je relève la tête vers les étages du B-One. Pas de mouvement. Et lui, qu'est-ce qu'il

fabrique ? Il la laisse partir ? Aussi facilement que ça ? Mais quel con, il va tout faire foirer ! Après tout le mal que je me suis donné pour les réunir, il a fallu qu'ils s'amourachent l'un de l'autre. N'importe quoi.

La *Déferlante* et la belle innocente, qu'est-ce qu'ils ont bien pu se trouver, franchement ? Quand je m'en suis rendu compte, j'ai failli me prendre pour Dieu ! Trop beau pour durer. En tout cas, voilà encore un truc qui n'était pas prévu. Je scrute rapidement son joli minois dressé vers le ciel pour me faire une idée. Pétard, ça n'a pas l'air d'aller. OK, j'ai compris : querelle d'amoureux.

Et merde... je vais devoir tout recommencer. J'écrase l'incandescence rouge sur le trottoir et remonte la capuche de mon sweat sur ma tête. Il ne s'agirait pas qu'elle me repère. J'hésite à démarrer ma belle MV Augusta pour la suivre puis je me souviens que j'ai autre chose à faire. Aussi, je regarde la Mercedes blanche s'éloigner. Taxis G7, voiture n° 44670. De mauvaise grâce, j'extirpe mon mobile de la poche intérieure de mon blouson et le plaque à mon oreille :

– Drajko.

– L’homme est mort. Ça va les ralentir, répond immédiatement mon contact à Manhattan.

– Vous avez pu laisser le message sans vous faire prendre par ces foutues caméras ?

– Chez lui, sur l’iPad, comme vous l’avez demandé. Impossible de couper son système ni de s’infiltrer à l’intérieur des caméras, il est trop bien protégé. Tout ce qu’il verra, c’est un homme à cagoule dans son salon, ricane-t-il.

– Relisez-le moi.

– « Le malheur ne t’atteint pas, ne t’affaiblit pas. Seul le bonheur le peut. »

Un sentiment de joie m’envahit même s’il est encore trop tôt pour se réjouir.

– Vous avez les objectifs à l’écran ? dis-je pour revenir à l’essentiel.

– Affirmatif. Les deux parkings B-One sont déserts. J’ai en vue chaque zone sensible.

– Parfait. Alors nous sommes prêts pour le sucre Candi.

Je regarde ce que j’ai dans les mains. C’est fou ce que l’on peut faire avec un mobile et un PC. Même à distance. Tout est là :

✕ Une Audi TT coupé RS de couleur blanche

dans le building MHG de Manhattan.

✗ Une Deudeuche de couleur rouge dans le building MHG de la Défense.

✗ 2 portables à cartes prépayées intraçables pour le déclenchement contrôlé.

✗ 2 kg de TNT sous forme de jouet moulé dans chaque bagnole.

✗ Une petite webcam installée dans chaque parking pour l'album souvenir de Garrett.

✗ Et un opérateur à distance pour améliorer la portée.

Je reprends mon appel :

– Maintenant.

Sur ce, je raccroche et je mets les gaz, direction le pont de Neuilly. Moins d'une minute après, la déflagration sourde se fait entendre dans mon dos. Au milieu du pont, je ralentis. Je laisse passer la rame de métro avant de jeter mon portable dans la Seine en le regardant s'enfoncer dans l'eau et je remets les gaz.

À l'embranchement suivant, c'est mon jour de chance.

La Mercedes blanche fonce droit devant moi.

Je lui file le train. Quelques minutes plus tard, j'en déduis sa direction : Aéroport Charles-de-Gaulle. L'appréhension me gagne. *Où elle va, là, putain ?*

Je reste sur la file de gauche. Le taxi ralentit, longe le trottoir et s'arrête devant l'entrée du Terminal 2E. La portière s'ouvre, elle en descend, le visage rougi, marchant comme un zombie. Qu'est-ce qu'elle nous fait ? Le 2E, c'est l'international. Une vingtaine de destinations dans le monde entier.

Oh puuutain, elle se tire !

Ah, non, ma p'tite, ton boulot n'est pas terminé !

L'adrénaline me gagne, la panique m'empêche de respirer, la peur d'échouer me broie le ventre. Pas question de la laisser disparaître après tout le mal que je me suis donné. Une pierre, deux coups. Je ne peux pas m'y prendre autrement sans me découvrir et perdre l'un des deux.

Je coupe les gaz dans la zone dépose-minute, derrière les chariots bagages. Je cache mon visage sous ma capuche en prenant soin d'éviter les caméras de surveillance et je

pénètre presque en courant dans le hall. Tant pis pour elle, je dois impérativement l'empêcher de s'enfuir. Au moment où je l'aperçois à nouveau, une voix masculine s'élève dans le brouhaha ambiant.

J'entends :

– Hé, Sand !

Elle ne réagit pas. Son regard continue d'errer sur le tableau des vols « Départs ». Je recule prudemment derrière un pilier. Un équipage d'American Airlines passe devant moi en tirant leurs fameux trolleys bleus. Entre les tenues sévères et sexy, j'avise la silhouette masculine qui se rapproche d'elle à grands pas.

Qu'est-ce qu'il fout ici celui-là ?

À Suivre...

Remerciements

À vous

Si vous avez lu cette fiction jusqu'au bout alors, c'est que ce doit être vrai. Je dois y être arrivée. Tout est parti d'un jeu, d'un pari lancé lors d'un déjeuner entre copines. Peut-on sortir le roman d'amour de la littérature à l'eau de rose sans perdre ce qui nous fait fondre ? Peut-on écrire une romance réaliste qui fasse quand même rêver ? Ce jour-là, entre moi et l'impossible, j'ai choisi l'impossible. Il paraît qu'il ne faut jamais plaisanter avec les paris. Avec les déjeuners de copines non plus, du reste. Attention, vous êtes prêts ?

MERCI

C'est peut-être le mot le plus simple et le plus compliqué à dire car on a l'impression que ce n'est jamais assez et qu'il faut le répéter ou l'étoffer pour qu'il soit reçu comme il faut. Merci à vous d'abord, mes premières lectrices. Pour avoir donné vie à mes

personnages et partagé cette aventure avec moi. Je ne savais pas que j'en étais capable et maintenant je ne sais pas comment je pourrais m'arrêter. Je sais, c'est grave.

Merci à ma famille qui a accepté de me partager avec Matt et Alex sans TROP se plaindre. J'assume tous vos reproches, ils sont justifiés !

Merci à Mimi S ma moonwalkeuse préférée qui a relu et relu sans relâche *Effet de Vague* à l'envers pour en traquer les fautes d'orthographe plus facilement. Je te promets d'autres moonwalk amoureux très rapidement !

Un merci dans le ROUGE à Jacques Chiaroni, Directeur de l'Etablissement Français du Sang, pour ses conseils éclairés. Je garde à l'idée sa promesse de fabriquer du sang Bombay rien que pour moi à la fin de cette saga. Jacques, il va falloir retrousser vos manches !

À Anne et Pascal, partenaires de complot. J'assume toutes nos conversations ! Y compris sur les scènes hot et ma lubie pour les italiques, tous les « sauvages » aussi. Tous

!

Au chat du Relais Christine...

Stop ! Ce n'est pas le moment d'être nostalgique. La saison 1 a une suite, tout aussi surprenante et follement dingue, et j'espère bien vous y retrouver.

À plus d'impatience.

Jana

Si vous souhaitez rentrer en contact avec l'auteur :

<https://www.facebook.com/profile.php?id=100009547745648>

<https://twitter.com/JanaRouze>

Publié chez Bookelis

(22) *New York Times*. Breaking news.

(23) G-men ou Government men est le nom donné aux agents du FBI.

Table of Contents

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)
[Chapitre 23](#)
[Chapitre 24](#)
[Chapitre 25](#)
[Chapitre 26](#)
[Chapitre 27](#)
[Chapitre 28](#)
[Chapitre 29](#)
[Chapitre 30](#)
[Chapitre 31](#)
[Chapitre 32](#)
[Chapitre 33](#)
[Chapitre 34](#)
[Chapitre 35](#)
[Chapitre 36](#)
[Chapitre 37](#)
[Chapitre 38](#)
[Chapitre 39](#)
[Chapitre 40](#)
[Chapitre 41](#)
[Chapitre 42](#)
[Chapitre 43](#)
[Chapitre 44](#)
[Chapitre 45](#)
[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre Manquant](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)